ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER.

Bruxelles. — Imprimerie de J. H. BRIARD, rue aux Laines, 4.




ŒUVRES
DE
BÉRANGER.

BÉRANGER LYRIQUE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

AVEC TOUS LES AIRS NOTÉS.

Cette édition est augmentée

DE DIX CHANSONS NOUVELLES ET D'UNE LETTRE DE BÉRANGER

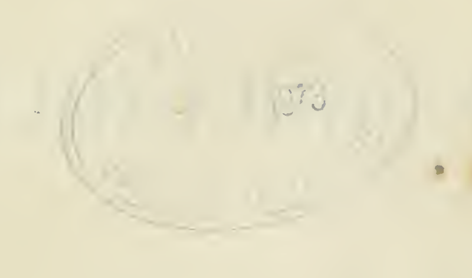


BRUXELLES.

LIBRAIRIE PITTORESQUE D'ADOLPHE DEROS,

RUE DE L'EMPEREUR, 22.

1853



offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez, à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée (1), et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie;* mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre?

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères?

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence (2).

LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

(1) Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

(2) Plusieurs de ces raisonnements se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur, et membre de l'Académie française.

COLLÉ.

Quoi! comme l'a dit le bon la Fontaine,

> Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
> Pour dix ou douze contes bleus!
> Voyez un peu la belle affaire!
> Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire!

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur et très-censeur?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

COLLÉ.

Eh bien! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgents, pardonnent des écarts à la gaieté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet je pourrais trouver vos raisons bonnes; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer*.

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protége-t-il contre les censeurs!

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques!

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y seriez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien ; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos arguments, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier.....

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé ; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les flonflons. *Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poëmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.*

POST-SCRIPTUM DE 1821.

Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné ; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

PRÉFACE

DU DERNIER VOLUME PUBLIÉ PAR L'AUTEUR

EN 1833 (1).

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois; je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé, depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public, dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le résultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la révolution de Juillet que ce volume eût dû paraître : ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loin de nous, et plusieurs même auront besoin de notes.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons nées depuis 1830 semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éducation pratique que j'y ai reçue. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand

(1) Le dernier volume publié par l'auteur comprend le receuil des *Chansons nouvelles et dernières*, page 375 à 478, de notre édition.

développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de *la Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je publie depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'Empereur, ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorieuse ; cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'Empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles : malgré la Charte, j'y croyais peu ; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoûment fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons ; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants ; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'Empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *cent-jours*, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement ; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise*, dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé ; ses ailes poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris ; j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que, les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux, qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la Terreur, l'anarchie Directoriale, et la gloire de l'Empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque événement

je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite, dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus sages, dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le risque. L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent (1).

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier, je ne donnai droit à personne de me dire : Fais ou ne fais pas ceci ; va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir ; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou de tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi, que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus (2).

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Laffitte. Peut-être ses instances eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune ; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc ! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités ; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si douce que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'État, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. Nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner,

(1) Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux, et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

(2) J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon amende et les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, la souscription ne fut pas remplie entièrement, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait ; mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Bérard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Bérard.

car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même; il faudrait encore exécuter : ceci est la part du caractère. Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé, ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oh! disent-ils, nous n'y serons plus repris! quelle galère! Le plus honteux ajoute : Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui, sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir. Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre à donner de sages conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs politiques travaillaient à la fameuse fusion, un d'eux s'écria : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait, à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel de Ville et les barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant là; mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées; à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse; eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié; mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son talent ressemblait à leur amitié : c'est dans les moments

de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi ! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire, si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces; il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la révolution de Juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort!

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré : les plus tolérants deviennent intolérants pour elle ; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété ?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond ; ce sont là mes filles chéries : voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore, qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire : mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui, j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1830, triomphe que je n'ai su chanter que longtemps après, et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire, malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prît au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fît la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complétement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges; que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent, me suis tenu loin des coteries qui le propagent, et que j'ai fermé ma porte aux commis voyageurs de la Renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu Benjamin Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant!

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai : Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse; il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus nobles encouragements m'ont été donnés alors. Je vous le demande : croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur? mais j'ai utilisé ma vie de poëte, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime, et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos refrains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose : elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des

instants, pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite, de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson, en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est tout une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que, depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement; notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie l'*expression des sentiments populaires*, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise*, qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poëtes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots; mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en *dessous*. Peut-être est-ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop rarement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poëtes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable, mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. Appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs dévelop-

pements; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande : montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakspeare fut soumis à cette heureuse condition. Mais que deviendra la perfection du style ? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevards, l'ouvrage de réussir ? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire ; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaye donc d'en faire pour lui ; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand par hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres : représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi : « Est-ce ma faute si je suis misérablement déguenillé ? si mes traits « sont flétris par le besoin, quelquefois même par le vice ? Mais dans ces traits hâves et « fatigués a brillé l'enthousiasme du courage et de la liberté ; mais sous ces haillons coule « un sang que je prodigue à la voix de la patrie. C'est quand mon âme s'exalte qu'il « faut me peindre. Alors je suis beau ; » et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près. Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine ; ou, si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment ! Les Chinois sont plus sages : ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poëte des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poëtes et nos artistes. Il voulait, par exemple, que le spectacle des représentations *gratis* fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses, habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle, qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront ces réflexions que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations ! Pouvais-je ne pas applaudir, même en blâmant un peu ? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs même ne doivent pas être des modèles ; ce sont des flambeaux : sachez vous en servir. Déjà la partie

littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des le Batteux et des la Harpe, service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs ; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens ! il y a de la raison dans votre audace ; mais, puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles, dans les douleurs de l'exil, au pied des échafauds, que, par de brillants et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas plus loin. Et vous le savez, elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bon homme ! laisse-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi ! vous ne ferez plus de chansons ? Je ne promets pas cela ; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre ; bon gré, mal gré, il faut trafiquer de la Muse : le commerce m'ennuie ; je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours : elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de Juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh ! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête ? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans ; sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes, ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée ; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements, n'auront à consulter, je le crains bien, que des documents entachés de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer

quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissants; que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela; ils n'auront donc pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir, du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je laisserai. La France, un jour, pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dît : Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi, autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilége que donne l'instant des adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.
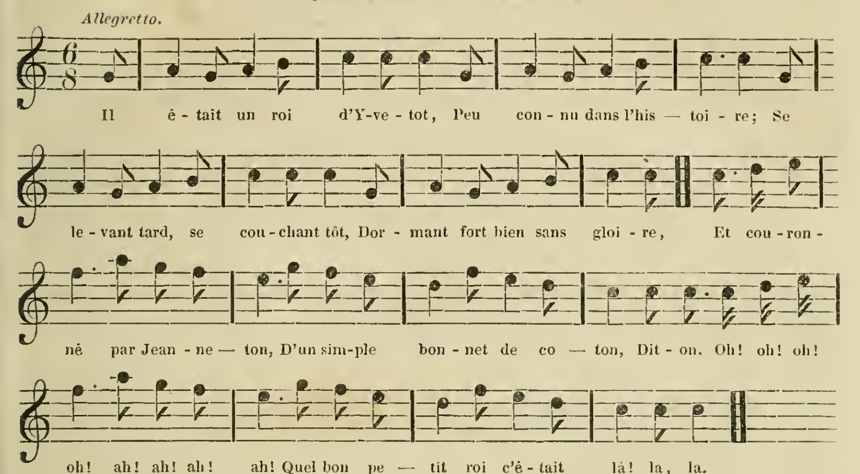
J'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.

BÉRANGER LYRIQUE.

LE ROI D'YVETOT.

MAI 1813.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*



Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

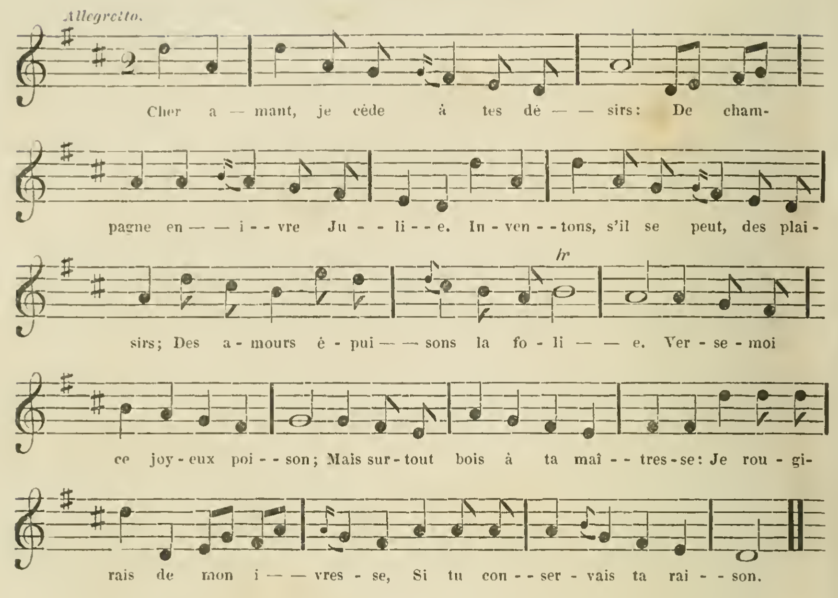
Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince:
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

LA BACCHANTE.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*



Vois déjà briller dans mes regards
  Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.
  Le cristal vient de se briser;
  Dieux! baise ma gorge brûlante,
  Et taris l'écume enivrante
  Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! mais pourquoi ces atours
  Entre tes baisers et mes charmes?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours!
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
  Presse en tes bras mes charmes nus....
  Ah! je sens redoubler mon être!
  A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
  Ton ardeur ne suffira plus.

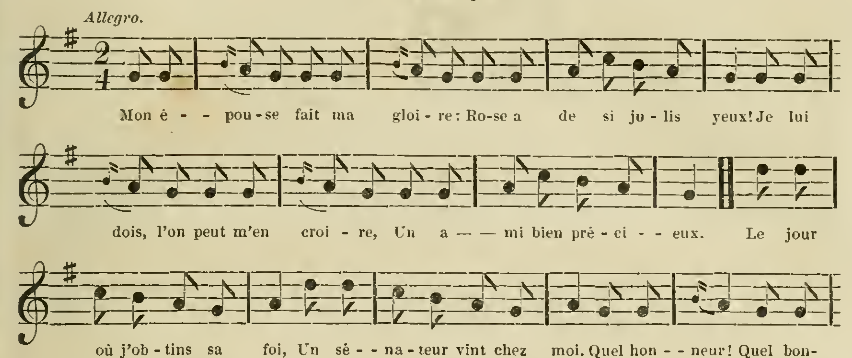
Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
  Mais, hélas! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
  De mes désirs mal apaisés,
  Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
  J'aurais du moins pour les éteindre
  Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR.

1813.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Allegro.





De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver chez un ministre
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien d'un freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable :
« Allez donc vous promener;
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est là-bas. »
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne
Il nous mena par hasard;
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part :
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie,
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né :
Et mon fils dès ce moment
Est mis sur son testament.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert :
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites c....
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

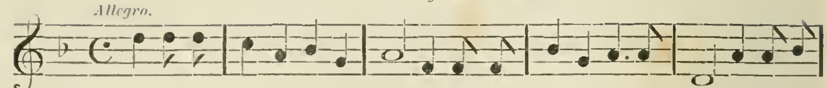
L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION

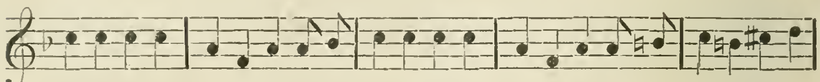
AU CAVEAU MODERNE.

1813.
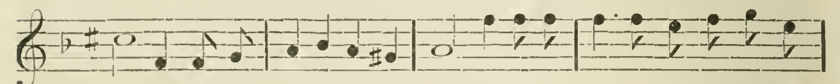
AIR : *Tout le long de la rivière.*
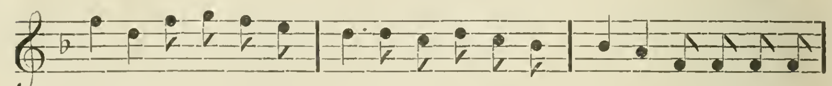


Au Ca-veau je n'o-sais frap - per; Des méchants m'avaient su trom - per. C'est presqu'un



cer-cle a-ca-dé - - mi - que, Me di-sait maint es-prit caus - ti - que. Mais, que vois - je? de bons a-



mis Que ras - semble un cou-vert bien mis. As - se - yez - vous, me dit la com - pa-



gni - e. Non, non, ce n'est point comme à l'A - ca - dé - - mi - e, Ce n'est point com-



me à l'A - ca - dé - - mi — — e.

Je me voyais pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuirait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle;
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites!
Messieurs, vous êtes trop honnêtes;
Ou quelque chose d'aussi fort ?
Mais que je m'effrayais à tort!
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme,
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
Mais ce président sans façon (1)
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

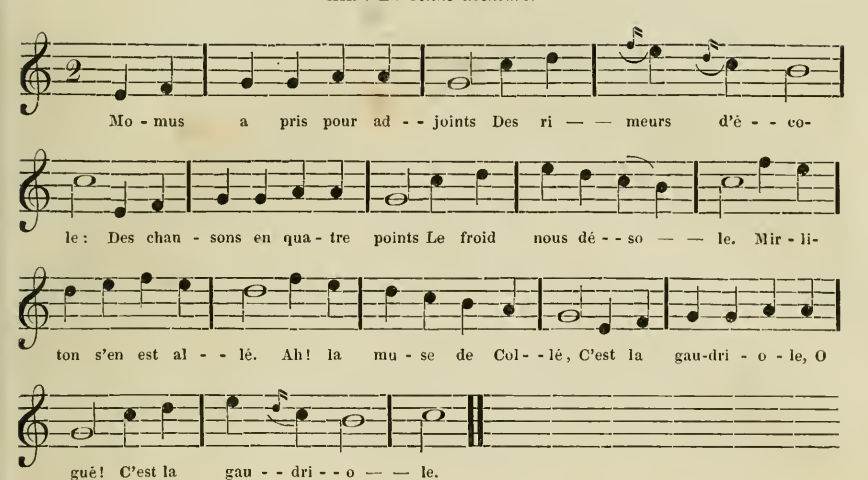
Admis enfin, aurai-je alors,
Pour tout esprit l'esprit de corps ?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie!
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

(1) Desaugiers.

LA GAUDRIOLE.

AIR : *La bonne aventure.*



Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole.
Minerve dans mes chansons
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.
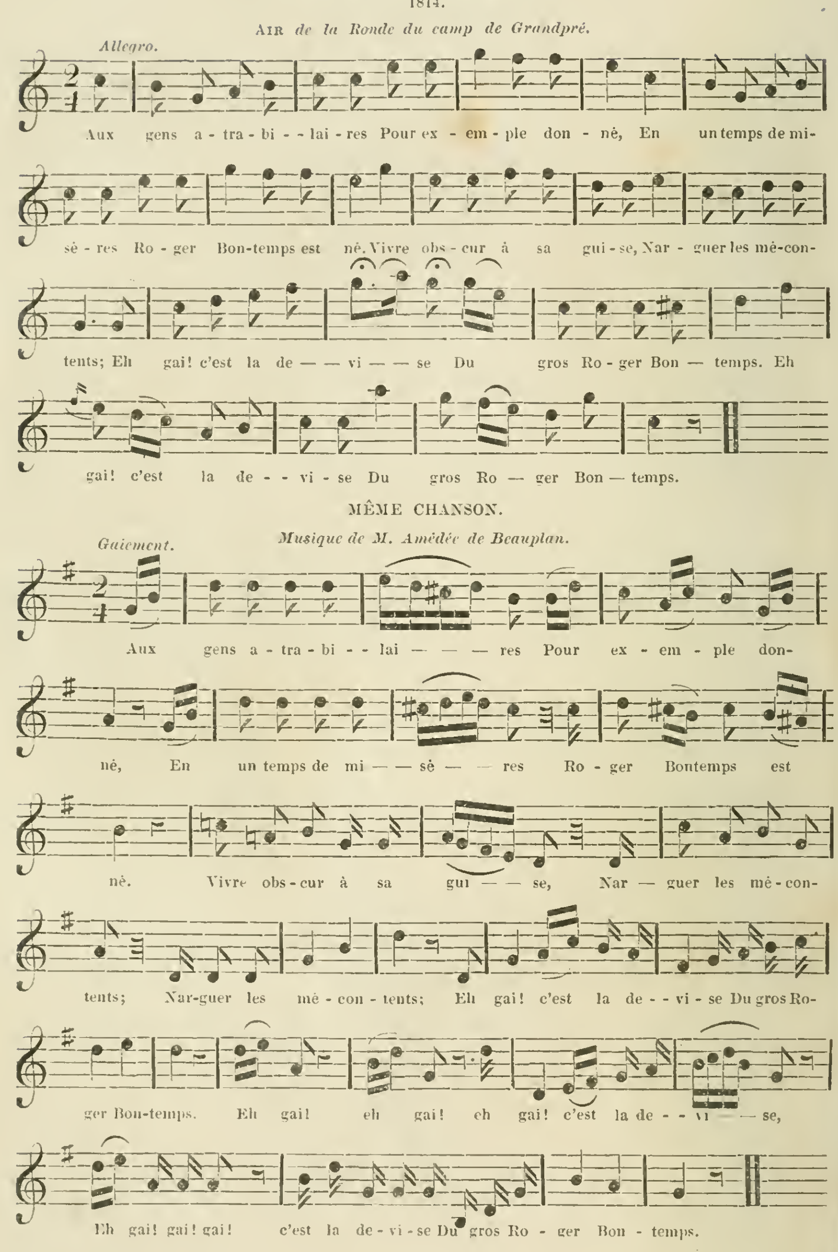
Elle amusait à dix ans
Son maître d'école.
Des cordeliers gros plaisants
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant elle contait
Une gaudriole,
O gué,
Une gaudriole.

C'était la Régence alors ;
Et, sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,
O gué,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui,
Est-on moins frivole ?
Trop de gloire nous a nui ;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaîté ?
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole ?
Passez les mots aux rieurs :
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.

ROGER BONTEMPS.



Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierres
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.
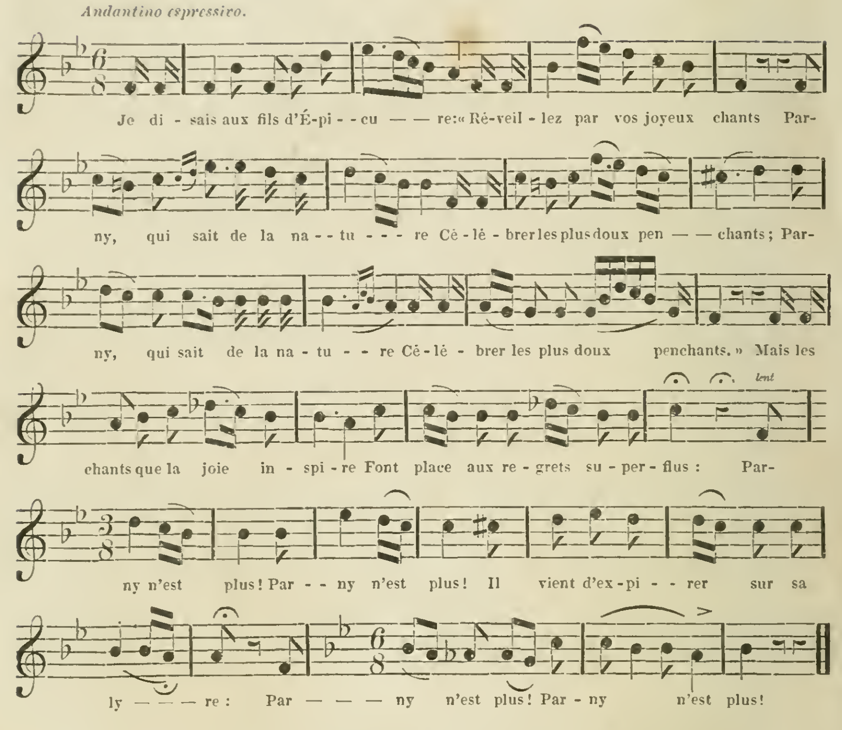
Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, en ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous dont le char dévie
Après un cours heureux,
Vous qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

PARNY.

ROMANCE.

Musique de B. Wilhem.



Je disais aux Grâces émues :
« Il vous doit sa célébrité.
« Montrez-vous à lui demi-nues;
« Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux dieux du bel âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
« Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

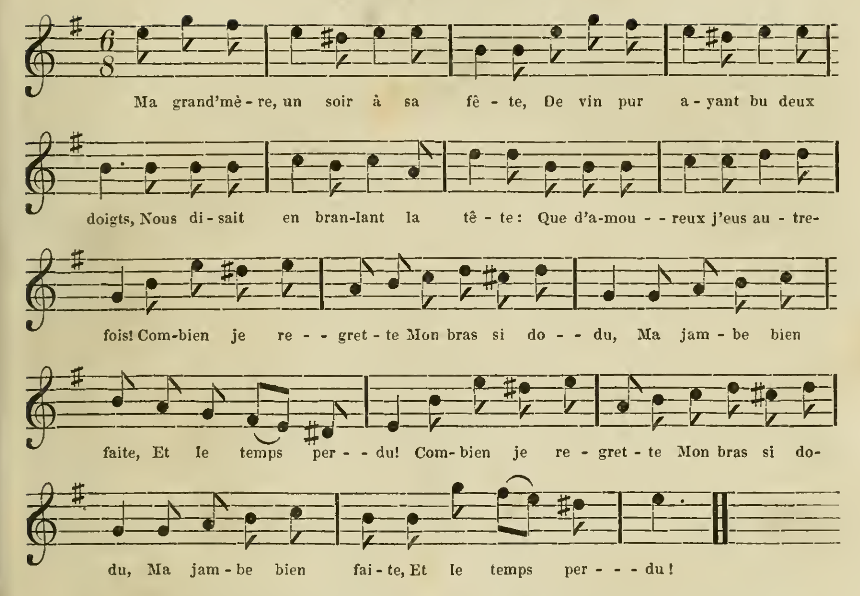
Je disais aux Muses plaintives :
« Oubliez vos malheurs récents (1);
« Pour charmer l'écho de nos rives,
« Il vous suffit de ses accents. »
Mais du poétique délire
Elles brisent les attributs.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Il n'est plus! ah! puisse l'Envie
S'interdire un dernier effort (2)!
Immortel il quitte la vie;
Pour lui tous les dieux sont d'accord.
Que la Haine, prête à maudire,
Pardonne aux aimables vertus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

(1) Allusion à la mort de le Brun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.
(2) Allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*.

MA GRAND'MÈRE.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*



Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !
—Non, vraiment; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, vous aviez le cœur tendre ?
—Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas longtemps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?
—Oui, seul il me plut quatre mois;
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amants ensemble !
—Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?
—Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle ?
—Oh ! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !
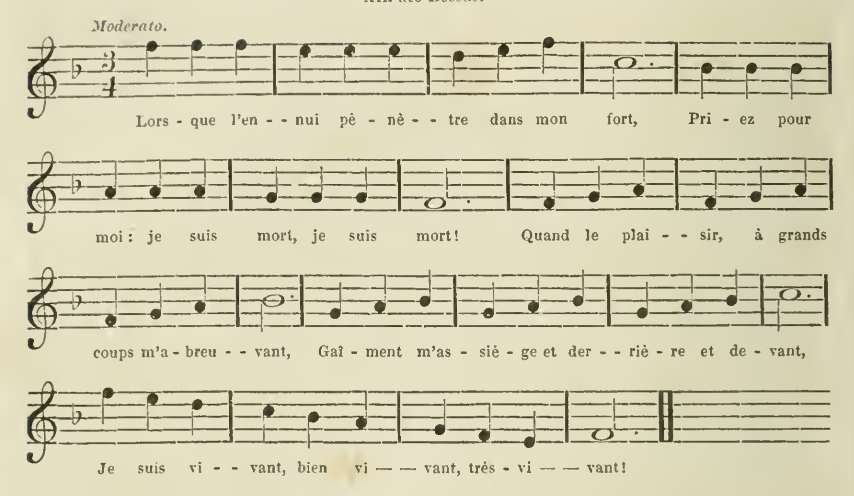
Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?
—Oui, mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire ?
Eh ! mes petits-enfants, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi ?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

AIR *des Bossus.*



Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Volnay, Pomard, Beaune, et Moulin-à-vent (1),
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
En fait de vin qu'on se montre savant,
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

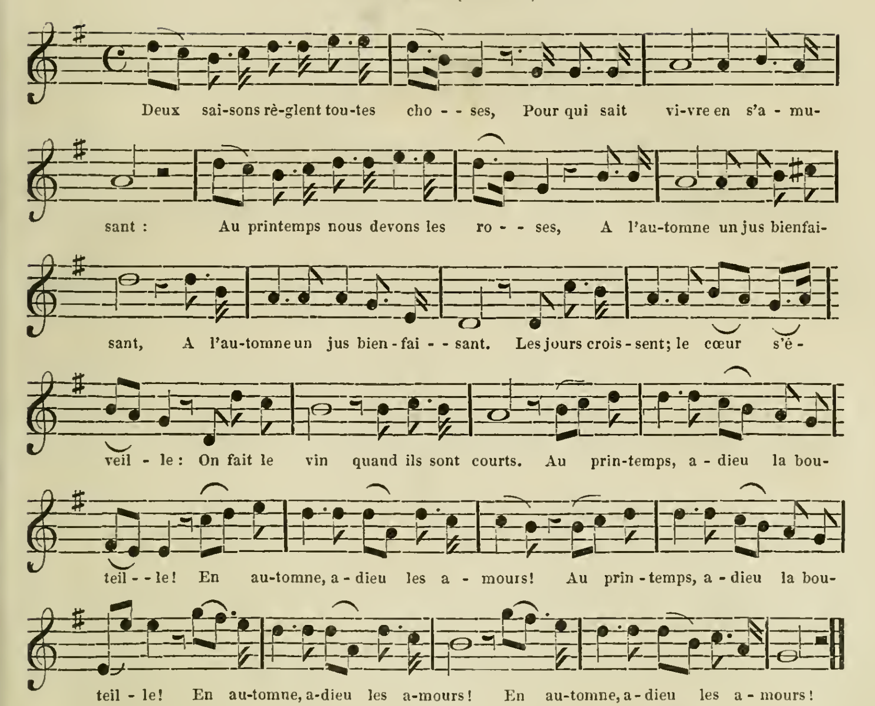
Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'Aï s'égaye en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

(1) Noms de différents vins.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Air *de Lantara* (de Doche).



Mieux il vaudrait unir sans doute
Ces deux penchants faits pour charmer;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

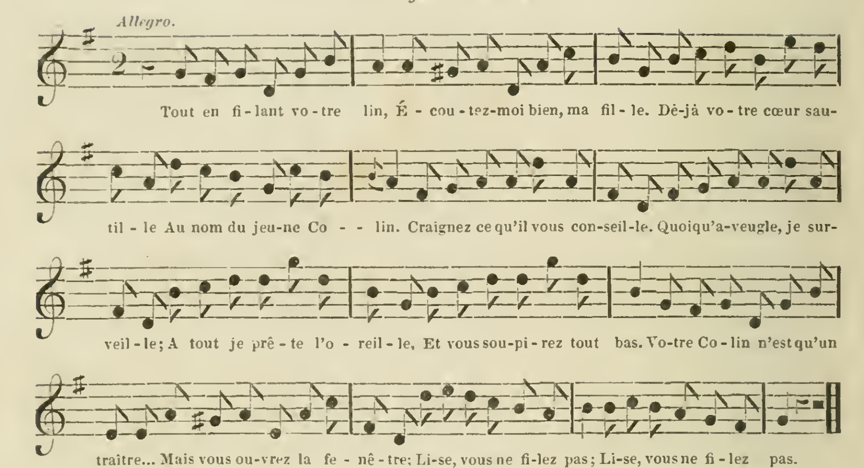
Au mois de mai j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois!
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte, et reprends Adèle,
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle.
Elle revint longtemps après;
J'étais à chanter sous la treille :
Ah! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps avec la bouteille,
En automne avec les amours.

LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : *Une fille est un oiseau.*



Il fait trop chaud, dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte,
A Colin, toujours alerte,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde :
Hélas! je fus jeune et blonde,
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte...
Mais quelqu'un est à la porte;
Lise, vous ne filez pas.
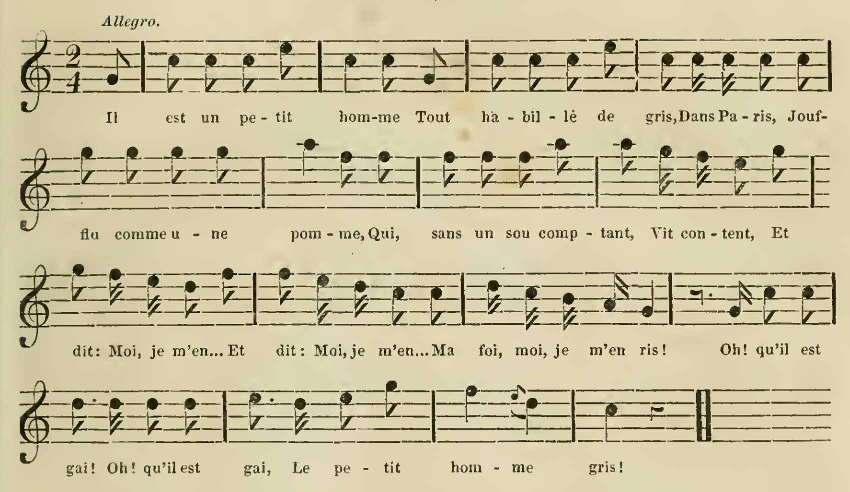
C'est le vent, me dites-vous,
Qui fait crier la serrure;
Et mon vieux chien qui murmure
Gagne à cela de bons coups.
Oui, fiez-vous à mon âge :
Colin deviendra volage;
Craignez, si vous n'êtes sage,
De pleurer sur vos appas...
Grand Dieu! que viens-je d'entendre?
C'est le bruit d'un baiser tendre;
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
C'est votre oiseau qui vous baise;
Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.
Ah! d'une folle conduite
Le déshonneur est la suite;
L'amant qui vous a séduite
En rit même entre vos bras.
Que la prudence vous sauve...
Mais vous allez vers l'alcôve;
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
Quoi! me jouer de la sorte!
Colin est ici, qu'il sorte,
Ou devienne votre époux.
En attendant qu'à l'église
Le séducteur vous conduise,
Filez, filez, filez, Lise,
Près de moi, sans faire un pas.
En vain votre lin s'embrouille;
Avec une autre quenouille,
Non, vous ne filerez pas.

LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : *Toto, carabo.*



A courir les fillettes,
A boire sans compter,
A chanter,
Il s'est couvert de dettes;
Mais, quant aux créanciers,
Aux huissiers,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre,
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir;
Qu'il lui faille en décembre
Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours
Aux amours;
Aussi, plus elle brille,
Plus on le montre au doigt.
Il le voit,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé,
De la mort et du diable,
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!
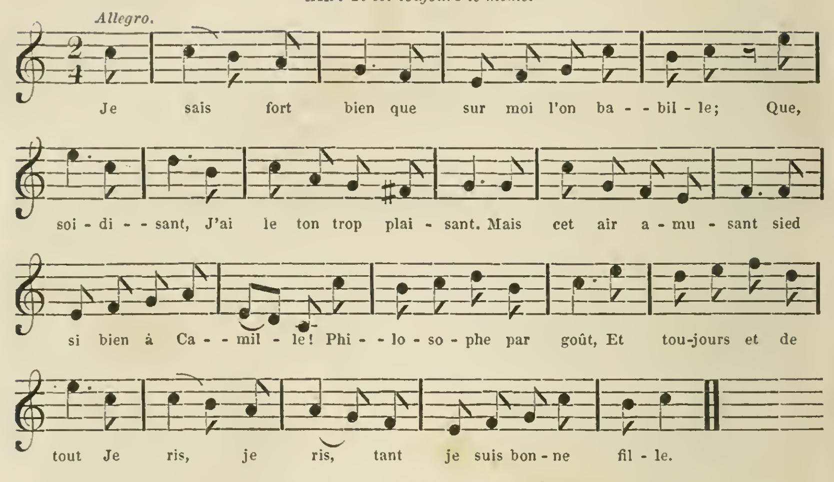
LA BONNE FILLE,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

1812.

AIR : *Il est toujours le même.*



Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille,
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,
Dit : Je voudrais
Servir tes intérêts.
Lors j'essaye à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirer ;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant petille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on ;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grâce à moi fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix!
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille ;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux ;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.
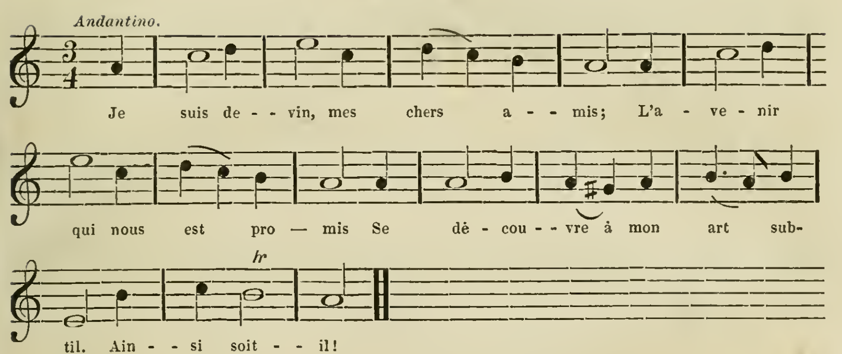
Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
Soupe avec nous ;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous :
L'un d'eux me déshabille.
Puis le vin met dedans
Nos petits intendants;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie ; et sur mainte vétille
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci !
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.

AINSI SOIT-IL.

1812.

Air : *Alleluia.*



Plus de poëte adulateur;
Le puissant craindra le flatteur;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amants
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours,
Et son mari, pendant huit jours,
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il!
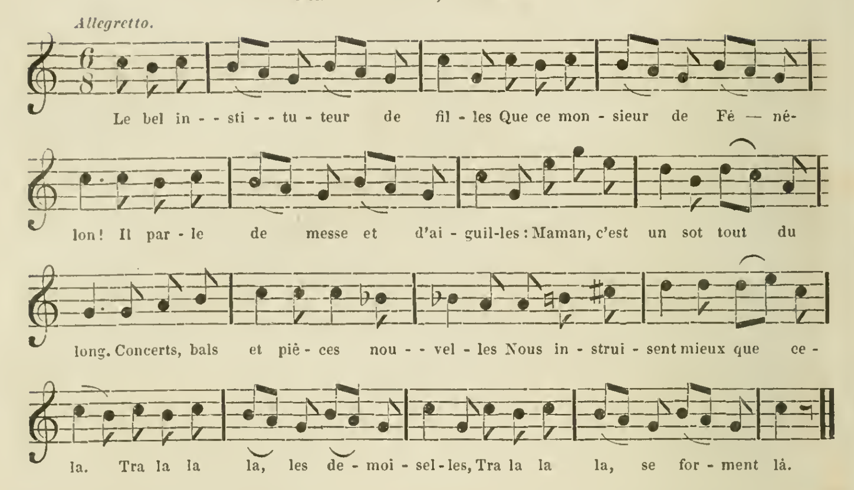
On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il!

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

Air : *Tra la la la, l'Amour est là.*



Qu'à broder une autre s'applique;
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.
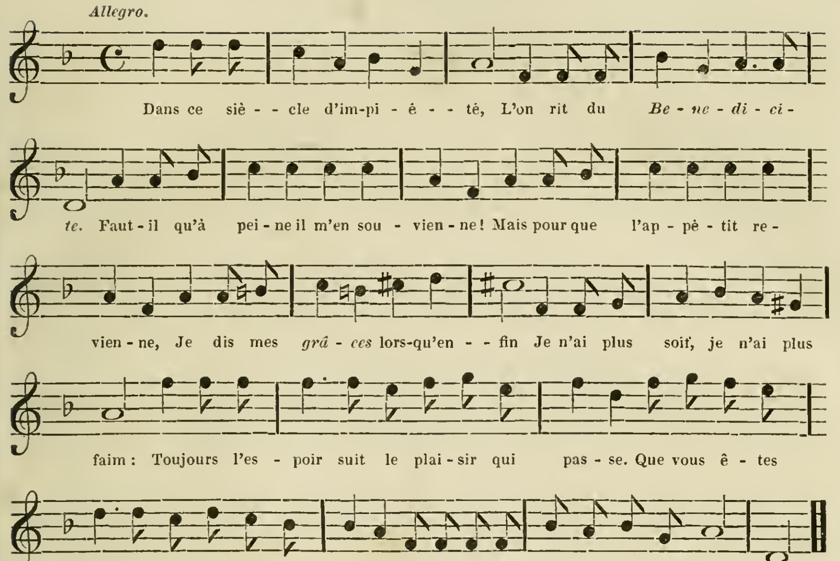
Qu'une autre écrive la dépense;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles;
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille;
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu! que ses formes sont belles!
Surtout les beaux *nus* que voilà!
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.

AIR : *Tout le long de la rivière.*



Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau;
Rien qu'à voir mousser le champagne,
Déjà la migraine le gagne;
Tandis que pur, et coup sur coup,
Pour ma santé je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.
Cet époux sans philosophie,
Par bonheur, de nous se défie,
Et tient sa femme, aux yeux si doux,
Sous triple porte à deux verroux :
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.
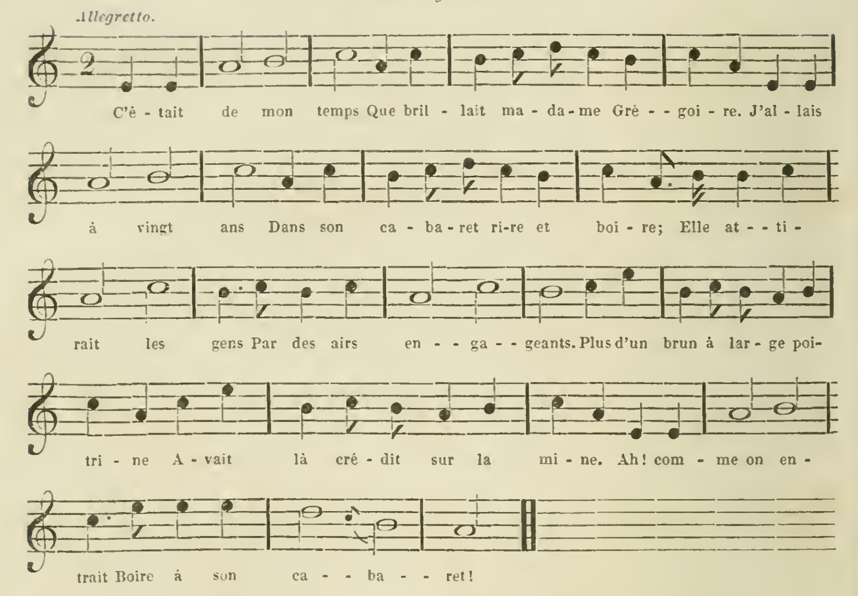
Certain soir, monsieur célébra
Une déesse d'Opéra.
Pour prix d'un grain d'encens profane,
Vite au régime on le condamne;
Sans accident, moi j'ai fêté
Huit danseuses de la Gaîté.
Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mais quel convive, assis là-bas,
N'ose rire et ne chante pas?
Chut! me dit-on, c'est un vrai sage
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi! chez nous cet homme rêveur
Des rois regrette la faveur!
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

A table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

MADAME GRÉGOIRE.

AIR : *C'est le gros Thomas.*



D'un certain époux
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire;
Mais à le remplacer
Qui n'eût voulu penser?
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre!
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agréments
Consultez ses amants:
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

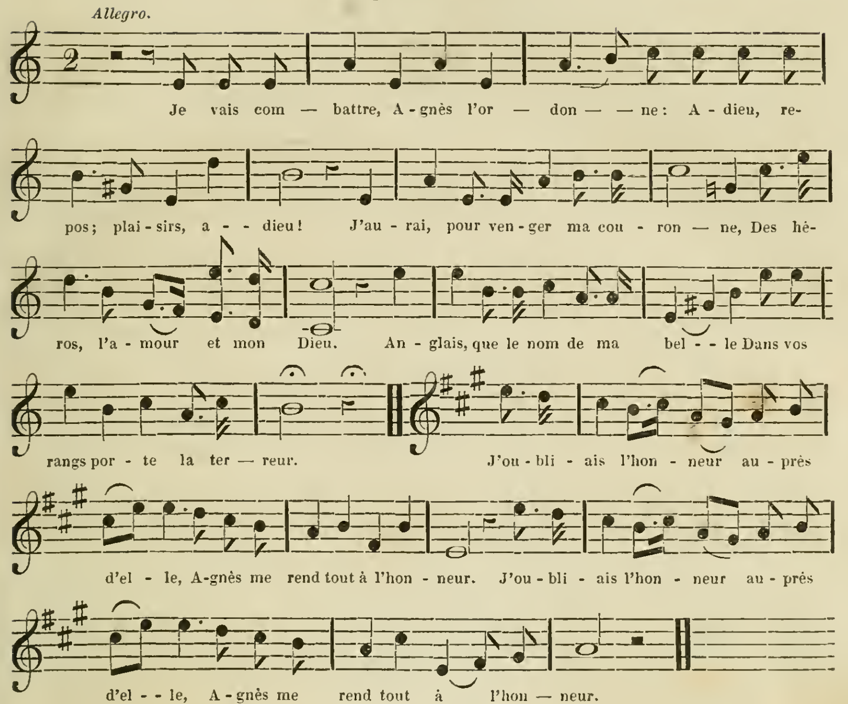
Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galants se battre pour elle!
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaque jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Tout est bien changé :
N'ayant plus rien à mettre en perce,
Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas!
Sa cave et ses appas!
Longtemps encor chaque pratique
S'écrira devant sa boutique :
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

CHARLES SEPT.

Musique de B. Wilhem.



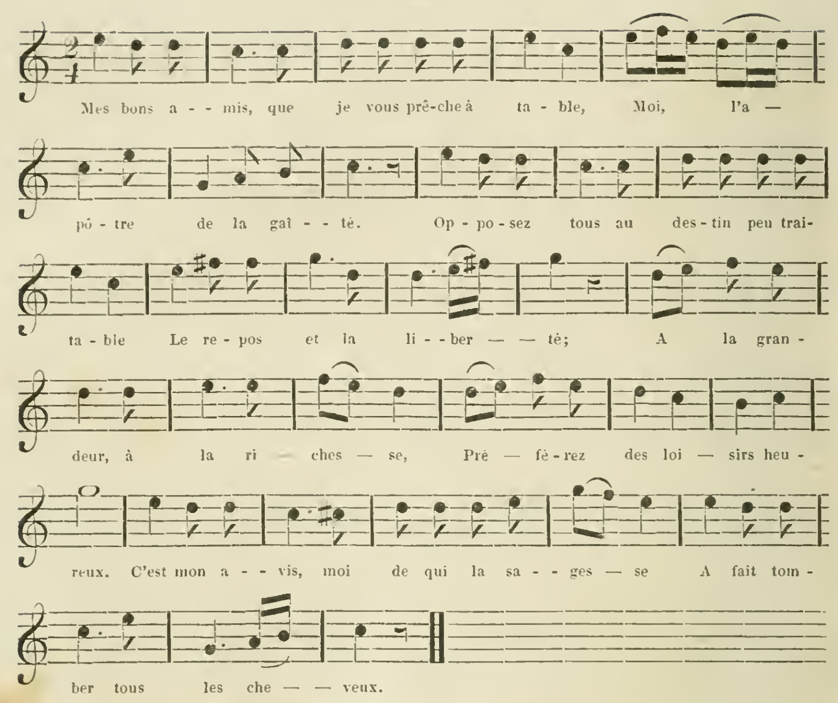
Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non; pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre : j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, la Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté !
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur

MES CHEVEUX.

AIR *du vaudeville de Décence.*



Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instants sereins,
Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
A longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.
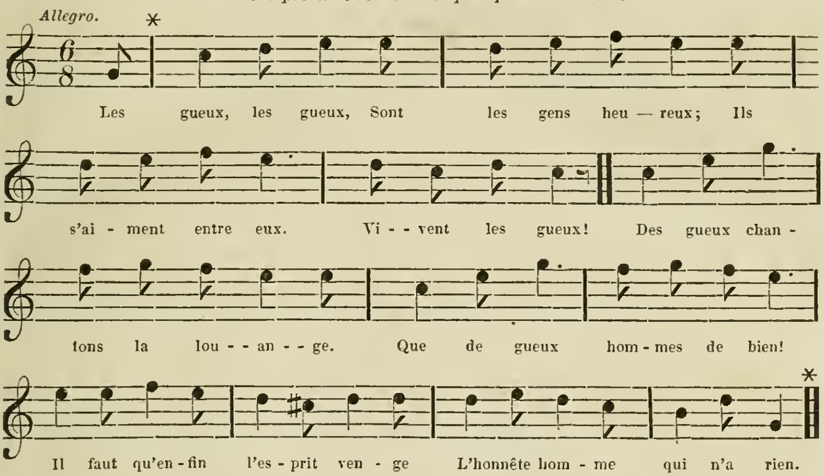
Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire,
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisants.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

LES GUEUX.

1812.

AIR *de la première ronde du Départ pour Saint-Malo.*



Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on :
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand :
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

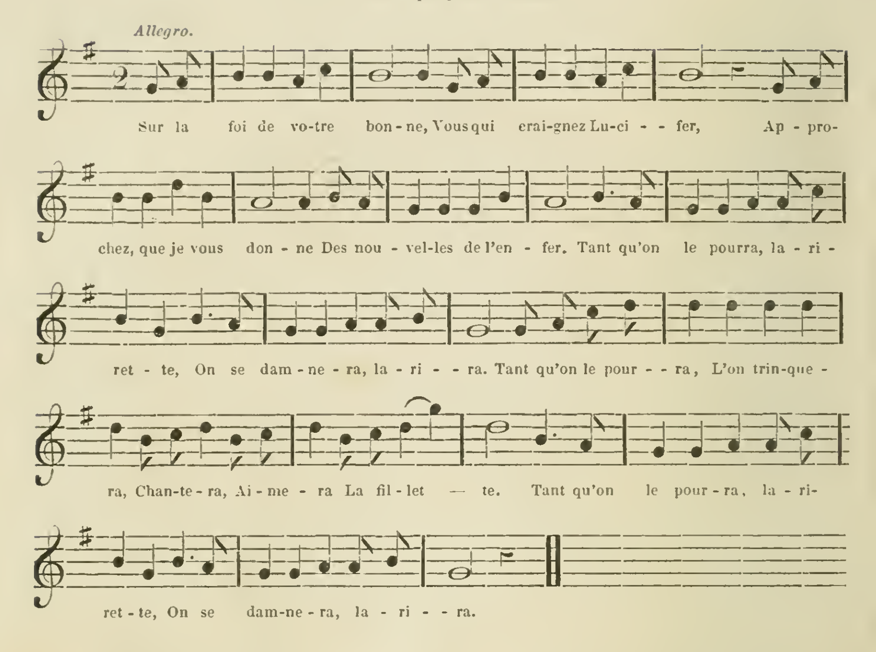
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux :
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

LA DESCENTE AUX ENFERS.

Air : *Boira qui voudra, larirette;*
Paira qui pourra, larira.



Sachez que la nuit dernière,
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière,
Pour l'enfer je suis parti.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ma sorcière est jeune et belle,
Et, dans ces lieux inconnus,
Diablotins, par ribambelle,
Viennent baiser ses pieds nus.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Quoi qu'en disent maints belitres,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres
Et des débris de flacons.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni flammes,
Et, si grands que soient leurs torts,
Aux enfers nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme;
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre mort.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon;
Sa Majesté tenait table
Entre Épicure et Ninon.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères,
Qu'en mourant nous redoutons,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Aux buveurs à rouge trogne
Il dit : Trinquons à grands coups.
Vous n'aimiez que le bourgogne,
De champagne enivrez-vous.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : Avec Diogène,
Fais l'amour dans un tonneau.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Grâces,
Contentez-vous de Vénus.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistants;
Puis à Ninon, sur des roses,
Il ôte au moins soixante ans.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

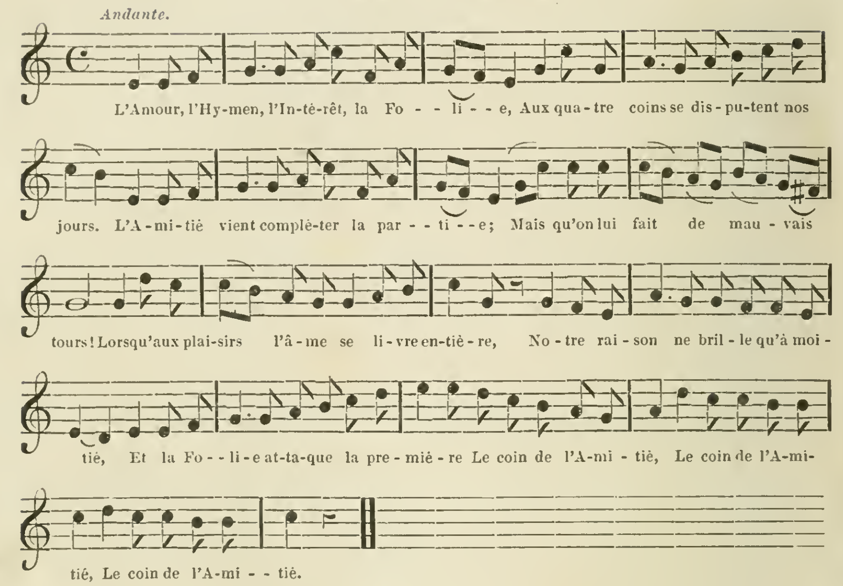
Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte,
Et nous rendrons grâce à Dieu.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

LE COIN DE L'AMITIÉ.

COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR *du vaudeville de la Partie carrée.*



Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître;
Pauvre Amitié, gare à ton coin!
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout; il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh! combien on le fête!
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

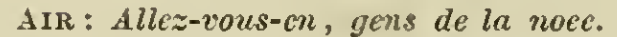
Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs;
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs!
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.

L'AGE FUTUR,
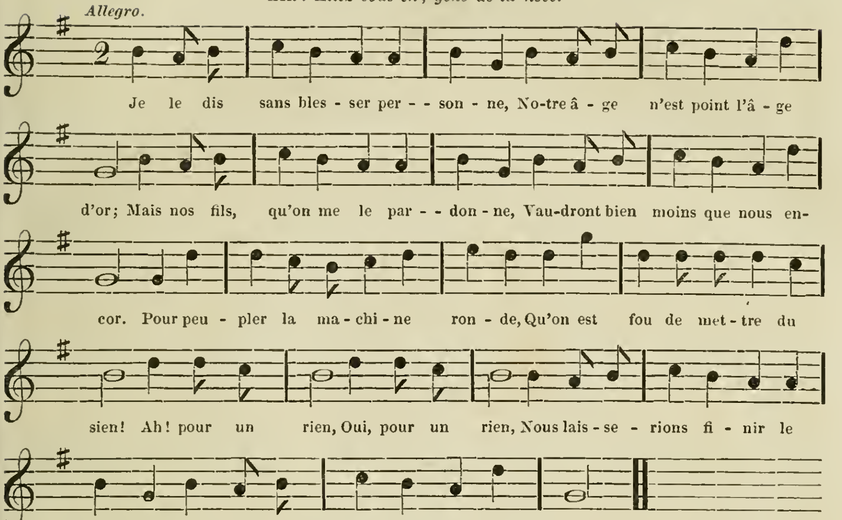
OU

CE QUE SERONT NOS ENFANTS.

1814.



AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*



En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas;
Mais nos fils, pesants gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent;
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

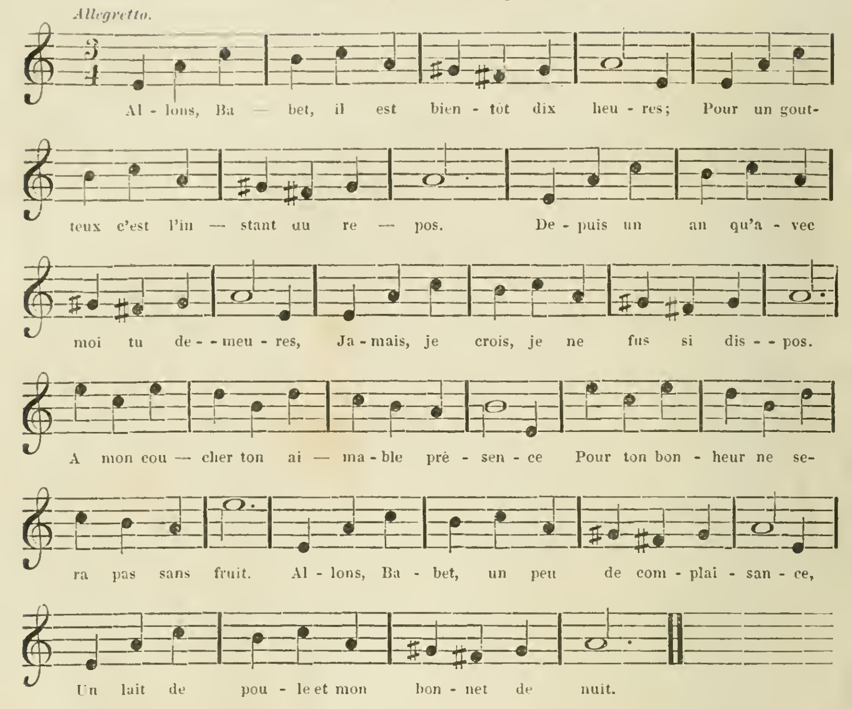
Nous sommes peu galants, sans doute;
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'Amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français.
Ils traduiront, Dieu les confonde!
L'*Art d'aimer* en italien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendants on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra;
Pas une vierge pudibonde,
Pas même un aimable vaurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux :
Ce chapitre que Momus fonde
Chez eux manquera de doyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*



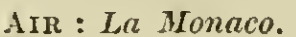
Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux demain, bravant la médisance,
Au Cadran bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais;
Auprès de moi coule des jours paisibles;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse!
Mademoiselle, auriez-vous un amant?
De mon neveu le jockey vous amuse :
Mais, songez-y, je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!
Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.
Ne pleure point; va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

L'AMI ROBIN.



AIR : *La Monaco.*

Allegro.

De tout Cy — — thè - re Sois le cour — tier : On paî - ra
bien ton mi - - nis — — tè - re. De tout Cy - - thè - re Sois le cour-
tier : A - mi Ro — bin, quel bon mé — — tier! Ro — bin con-
naît tou - - tes nos bel - les Et jus-qu'où leur prix peut al-
ler. Mes - sieurs, qui vou - - lez des pu - - cel - les, C'est à Ro-
bin qu'il faut par - - ler.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir ;
Car si nous tenions aux comtesses,
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

J'ai connu Robin à l'école :
Ce n'était point un libertin ;
Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour ça ;
Par malheur la sienne était sage,
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas!
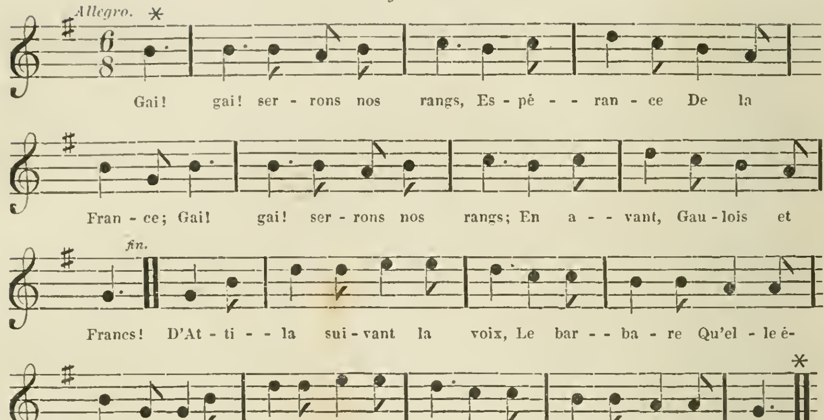
De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

JANVIER 1814.



AIR : *Gai! gai! marions-nous.*



Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque,
Qui bivaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons!
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!
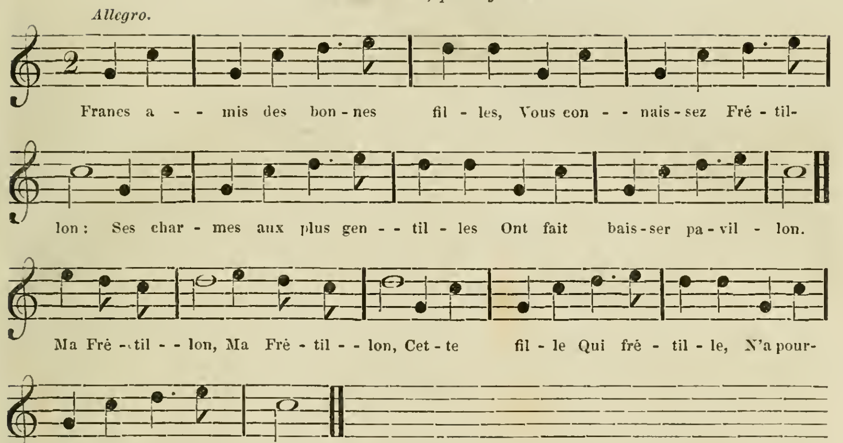
Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère
A la terre
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

FRÉTILLON.

Air : *Ma commère, quand je danse.*



Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamants,
Et deux fois mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amants
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis :
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?
Quoi! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait!
Ma Fretillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée
Amour lorgne ses appas.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon!
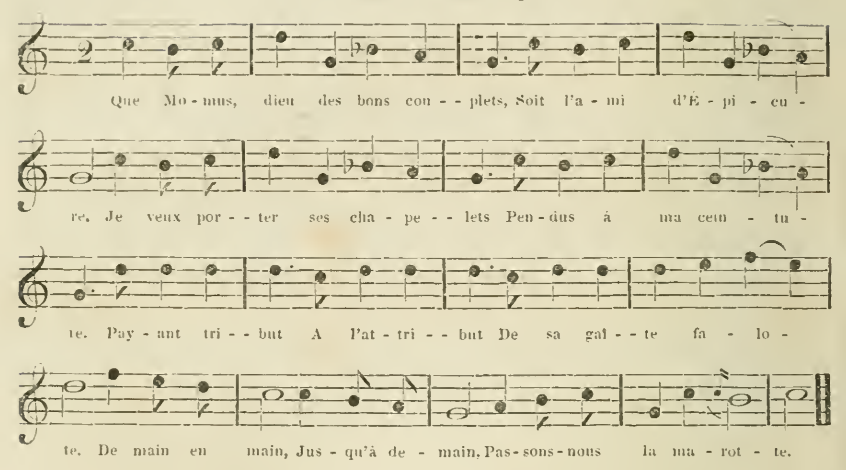
Seigneurs, banquiers et notaires
La feront encor briller;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.

UN TOUR DE MAROTTE,

CHANSON

CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*



La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance :
Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense.
Gaîment frappons
Sots et fripons
En casque, en mitre, en cotte ;
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ;
Qu'un docteur sente l'ambre ;
Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre ;
Paris, enclin
Au trait malin,
Grâce à nous, les ballotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
La beauté veut qu'on use :
C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit
L'actrice et la dévote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

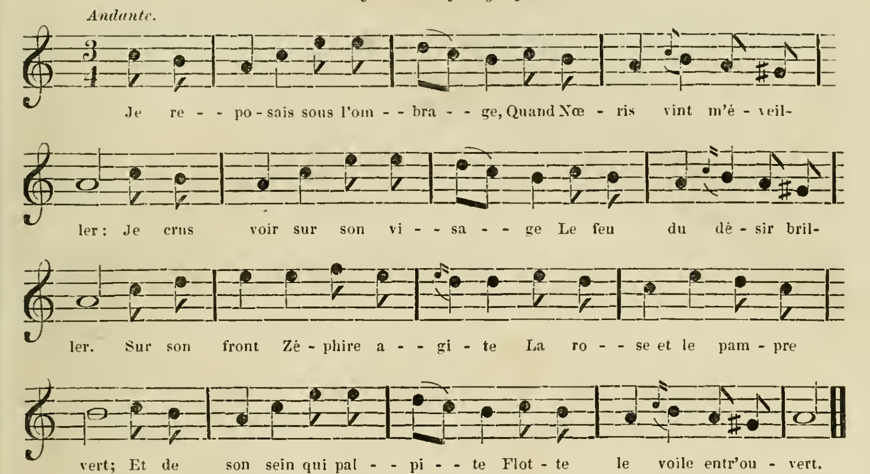
Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vendange,
Quand pour guérir un noir chagrin
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grands flots
Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble
Que l'amitié bénit tous ceux
Que la marotte assemble :
Jeunes d'esprit,
Ensemble on rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,
Chantez donc votre messe.
L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'allégresse.
D'un gai refrain,
A ce lutrin,
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère!*



Un enfant qui suit sa trace
(Son frère, si je l'en crois)
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

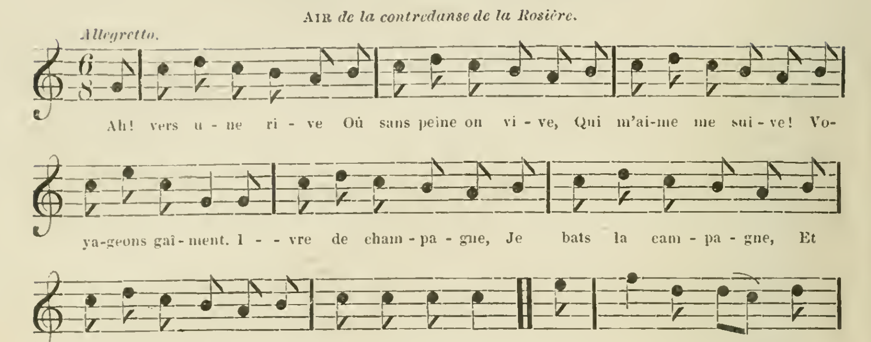
Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir.
Ah! dis-je, la ruse est vaine :
Je sais qu'on peut en mourir.
Tu le veux, enchanteresse!
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.
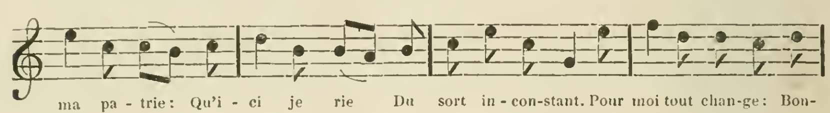
Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu!
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

Air *de la contredanse de la Rosière.*

Allegretto.





heur é - tran - ge! Je bois et man - ge Sans un sous comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi.
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu! que j'aime
Ce doux système!
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le beaune et l'aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable,
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi.
Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre;
Propos de cuistre,
Airs de ministre,
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise;
Que l'on se grise:
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !
La face rougie,
La panse élargie,
Là chacun est roi ;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !
Que d'amourettes !
Jamais de dettes ;
Point de nœuds constants.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.
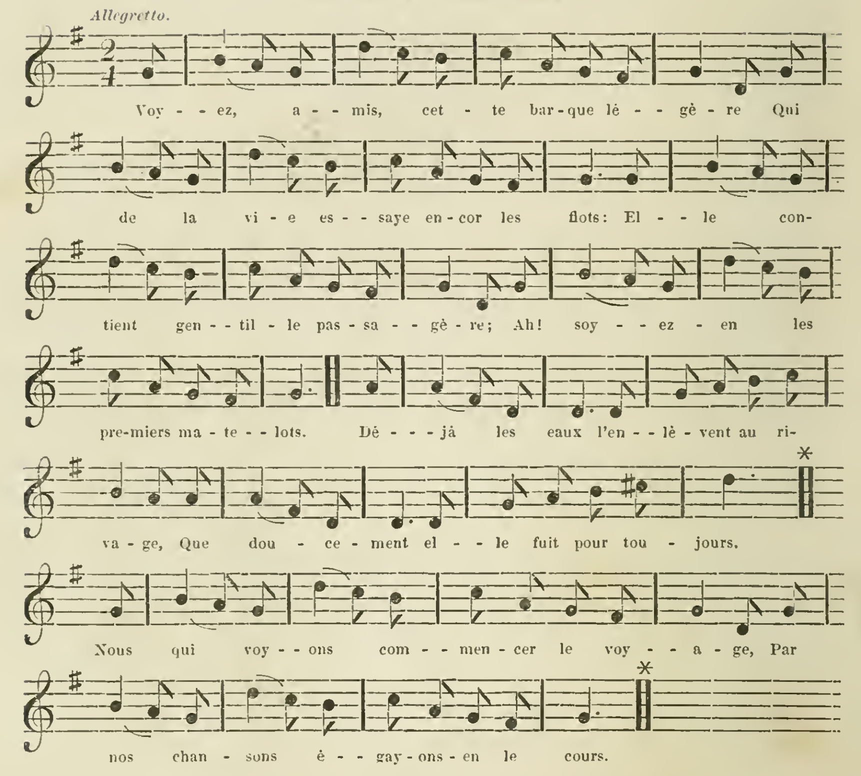
Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur ?
Amis, j'en ai honte ;
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON

CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR *du vaudeville des Chevilles de Maître Adam.*



Déjà le Sort a soufflé dans les voiles;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage;
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

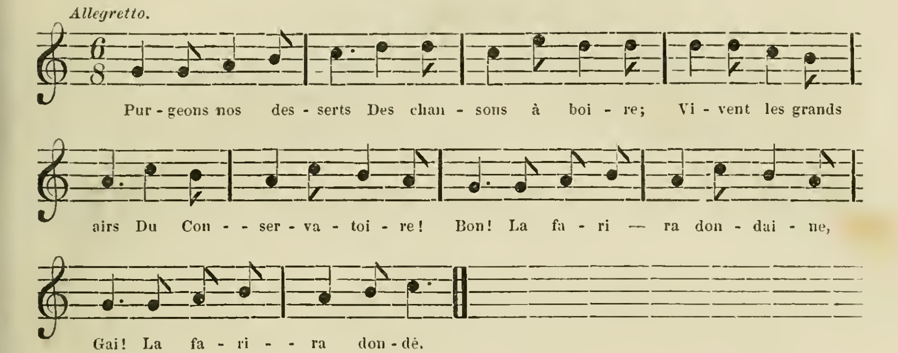
Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des Plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

LA MUSIQUE.

1810.

AIR : *La farira dondaine, gai!*



Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :
Au lieu de café,
Vite une sonate.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles :
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Nature n'est rien ;
Mais on recommande
Goût italien
Et grâce allemande.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

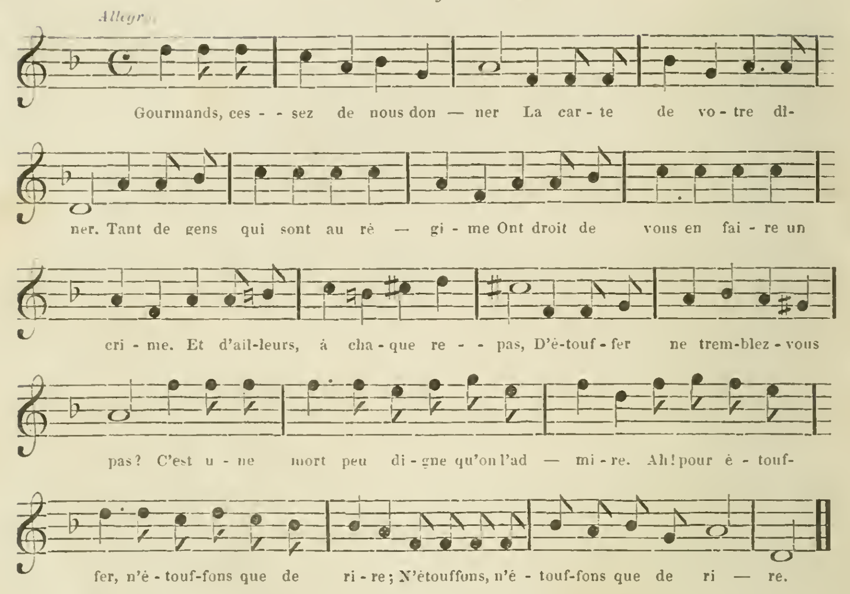
Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

LES GOURMANDS.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES.

1810.

AIR : *Tout le long de la rivière.*



La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien?
A l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi vous voyez fuir les Grâces;
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons;
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre,
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon.
Chez des Français quel étrange délire!
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,
A table ne causez jamais;
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus;
Les bons mots ne sont qu'un abus;
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

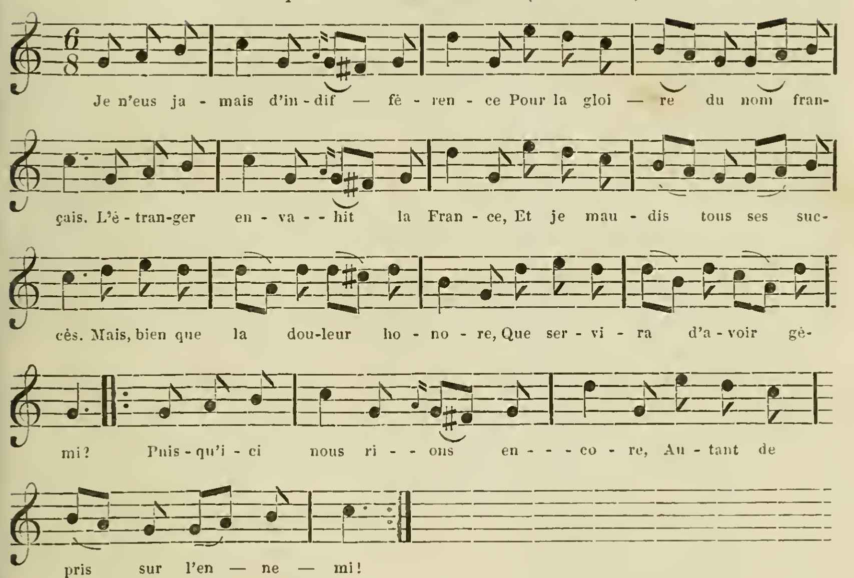
Français, dînons pour le dessert :
L'Amour y vient, Phyllis le sert;
Le bouchon part, l'esprit petille;
La Décence même y babille,
Et par la Gaîté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

MA DERNIÈRE CHANSON,

PEUT-ÊTRE.

FIN DE JANVIER 1814.

AIR : *Eh quoi! vous sommeillez encore!* (de Fanchon.)



Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas!
Amis, c'est le dieu que j'implore
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

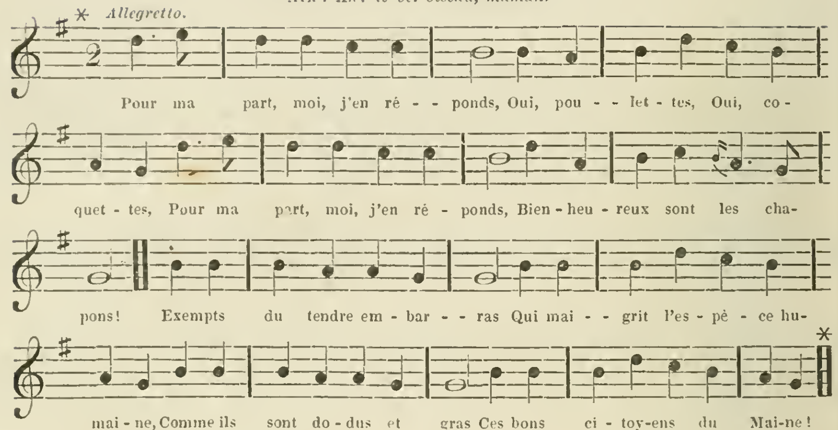
Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Je possède jeune maîtresse
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

ÉLOGE DES CHAPONS.

AIR : *Ah! le bel oiseau, maman.*



Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille :
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens, que j'estime,
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles :
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer,
Quelque agrément qu'on y trouve;
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage.
Faisons tous notre bonheur :
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupons, morbleu ! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!
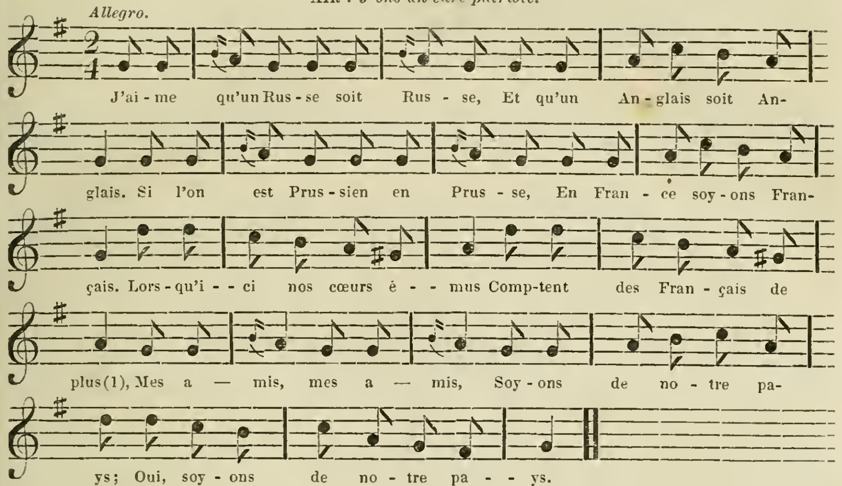
LE BON FRANÇAIS.

MAI 1814.

CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*



Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur (2)
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur !
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible (3)
Aux malheurs de ces guerriers,
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays ;
Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais (4)
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuîra (5).
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays ;
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie ;
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays ;
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde;
Français, où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train !
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

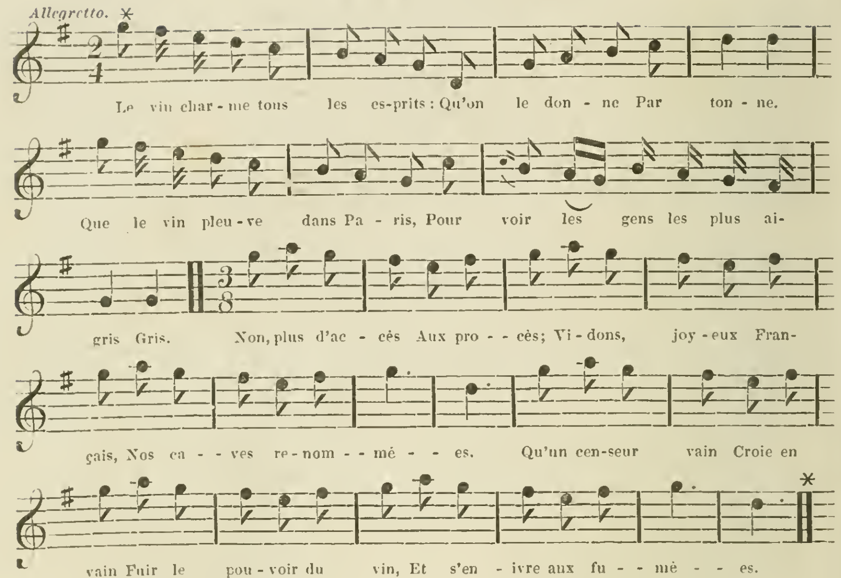
En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,
Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri Quatre aimait.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

(1) Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : " Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français de plus. "
(2) François Ier.
(3) Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.
(4) Charles V, dit le Sage.
(5) Le roi avait dit, a Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

LA GRANDE ORGIE.

1814.





Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs,
Froids rhéteurs,
Tristes prédicateurs,
Endormeurs d'auditoires;
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoires.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons
Les tendrons,
De Cythère enivrons
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris,
Venez, malgré nos cris,
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

L'or a cent fois
Trop de poids.
Un essaim de grivois,
Buvant à leurs mignonnes,
Trouve au total
Ce cristal
Préférable au métal
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants
De mamans
Qui des grands sentiments
Banniront la folie,
Nos fils, bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur !
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

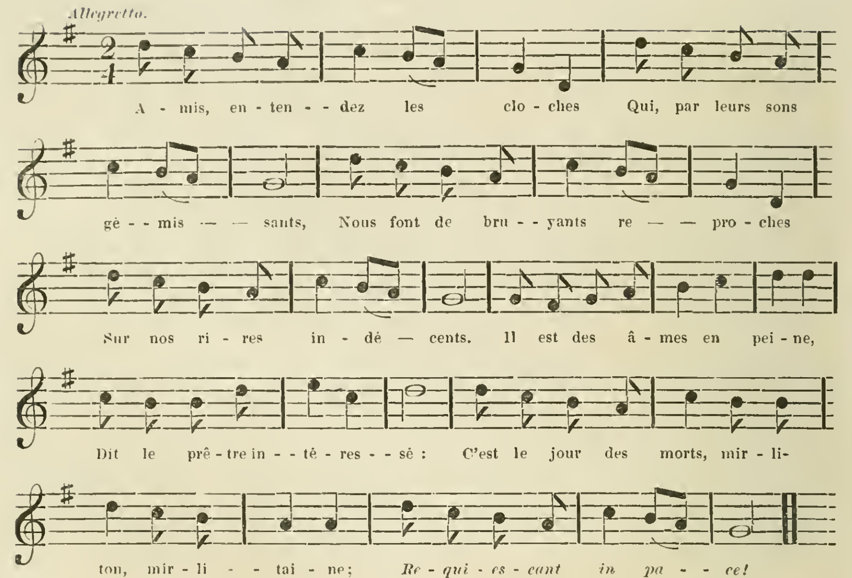
Raison, adieu !
Qu'en ce lieu
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

LE JOUR DES MORTS.

AIR : *Mirliton.*


(Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)



Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs ;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs.
Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace!

Méchants, redoutez les diables ;
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis ;
Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace!

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci ?
Ils ont ri de leurs misères ;
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine ;
Mon flacon n'est point cassé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace!

Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous !
Qu'ils chantent à perdre haleine,
Sur le bord du grand fossé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace!

REQUÊTE
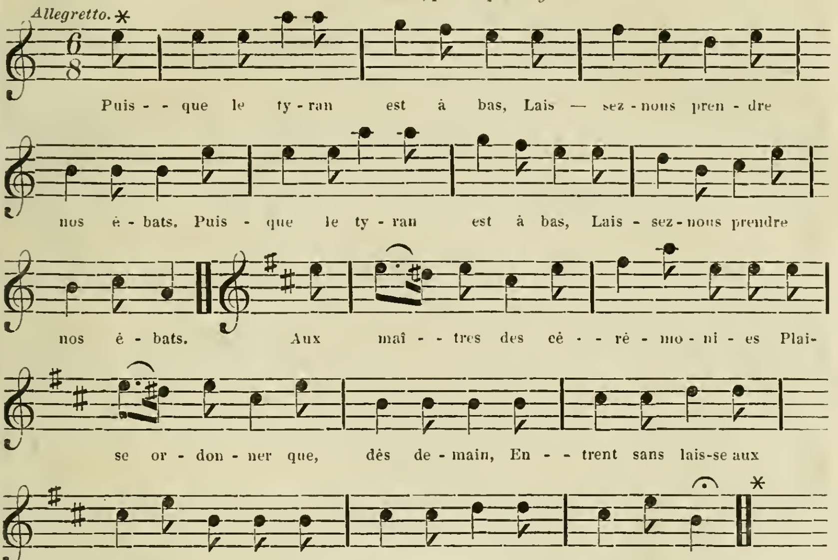
PRÉSENTÉE

PAR LES CHIENS DE QUALITÉ,

POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

JUIN 1814.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*



Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons!
Tel qui longtemps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé ?
On nous rend le morceau de sucre;
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo.*

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

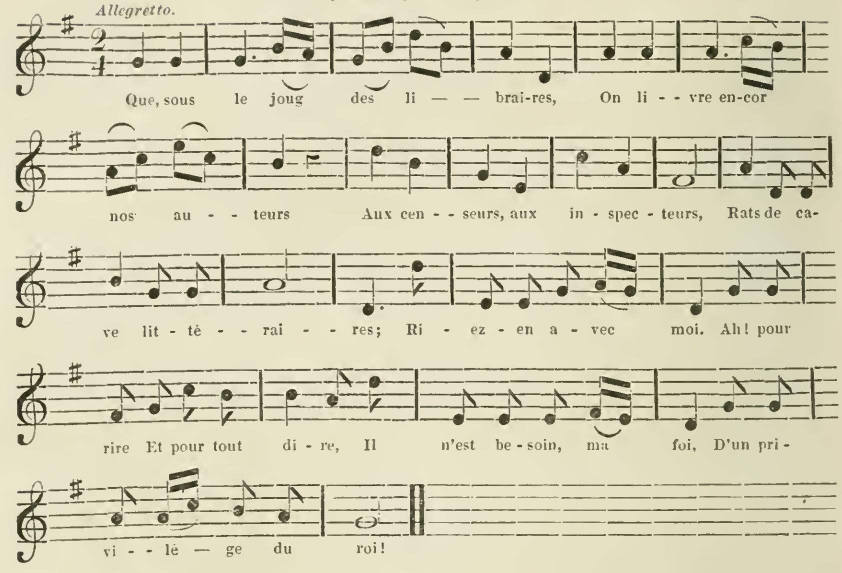
LA CENSURE.

CHANSON

QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814 (1).



AIR : *Qu'est-ce que ça m'fait à moi?*



L'État ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la Chambre et l'antichambre;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Que cette Chambre sensée
Laisse avec soumission
Sortir la procession
Et renfermer la pensée;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le geôlier,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!
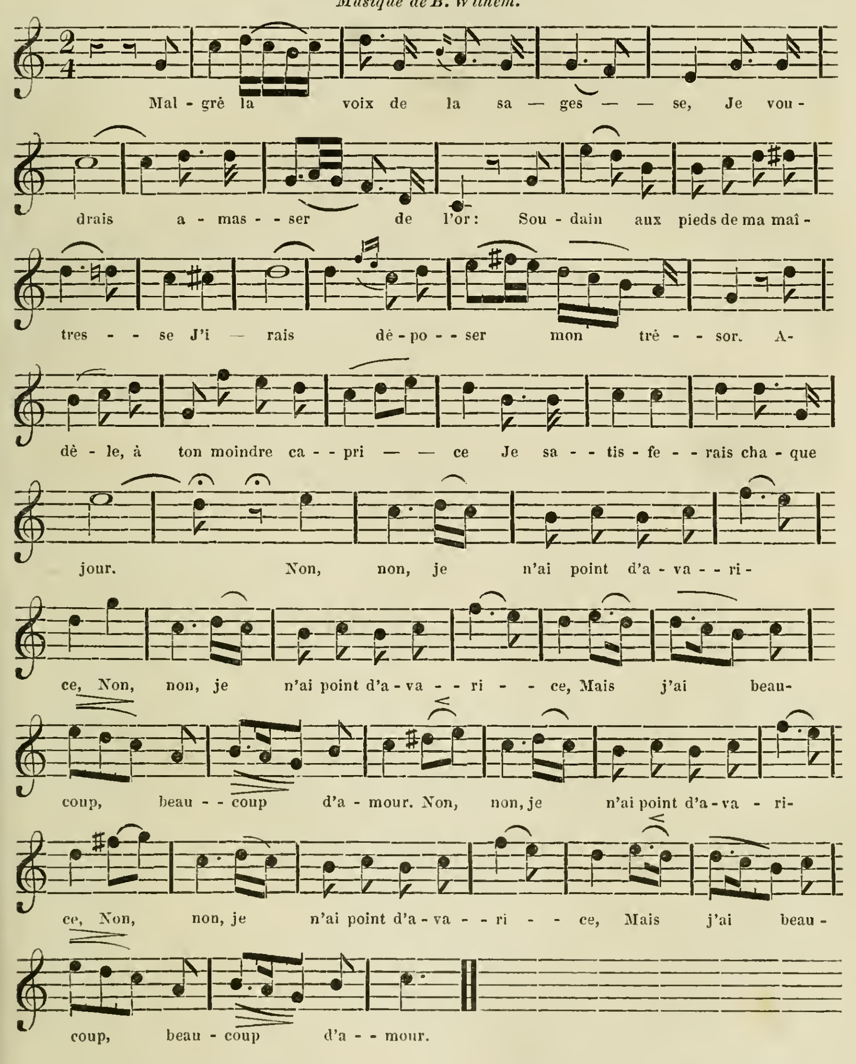
Quand déjà l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher,
Qu'on éteigne la lumière;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson,
Qui lui parvient manuscrite;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

(1) On venait de discuter à la Chambre une loi restrictive de la liberté de la presse, presentée par l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur.

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de B. Wilhem.



Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour!
Je n'ai point l'amour de la gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.
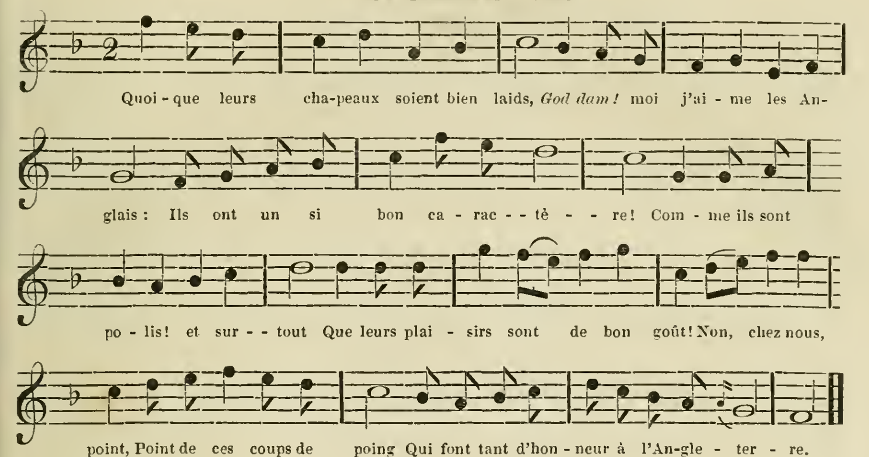
Que la Providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois;
Adèle embellira ce rêve :
Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition, je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain desir m'importune !
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour !
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LES BOXEURS, OU L'ANGLOMANE.

AOUT 1814.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*



Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris,
Et même par-devant notaire.
Ils doivent se battre un contre un;
Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène d'abord admirons
La grâce de ces deux lurons,
Grâce qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous?
C'est à vous de juger les coups.
Quoi! ce spectacle vous atterre?
Le sang jaillit... battez des mains.
Dieux! que les Anglais sont humains!
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

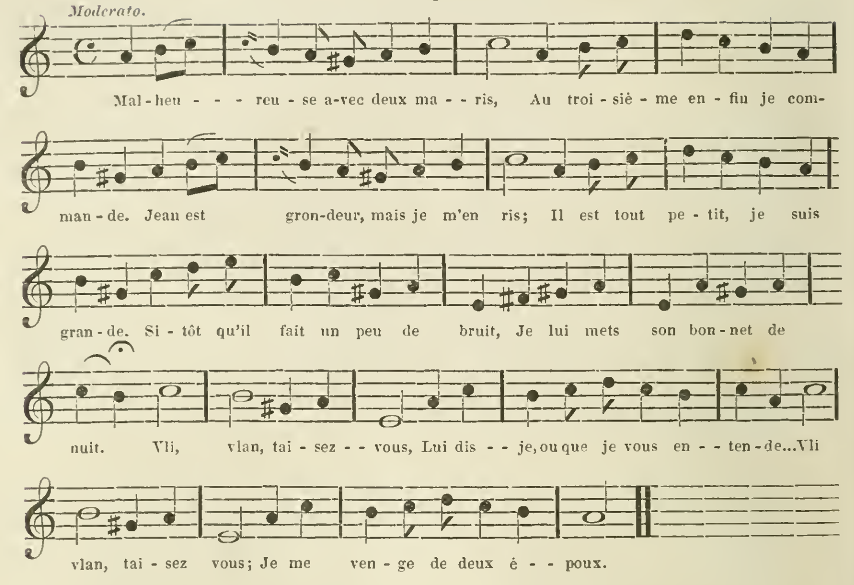
Anglais! il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux,
N'ont pas épuisé nos bravos.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

LE TROISIÈME MARI.

CHANSON

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

AIR : *Ah! ah! qu'elle est bien!*



Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.
Vli, vlan, taisez-vous.
Jean, vous n'aurez point de dragées;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme!
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier il dit qu'on l'a volé;
Moi, du trésor je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous;
Plus d'argent pour vous, petit homme!
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
A neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi;
Mais à minuit Léandre échappe.
Il gelait, et Jean, morfondu,
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous;
Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris;
Il la trouvait fraîche et gentille.
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous;
Vous sentez le vin et la fille;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous ;
Et vite que l'on recommence;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

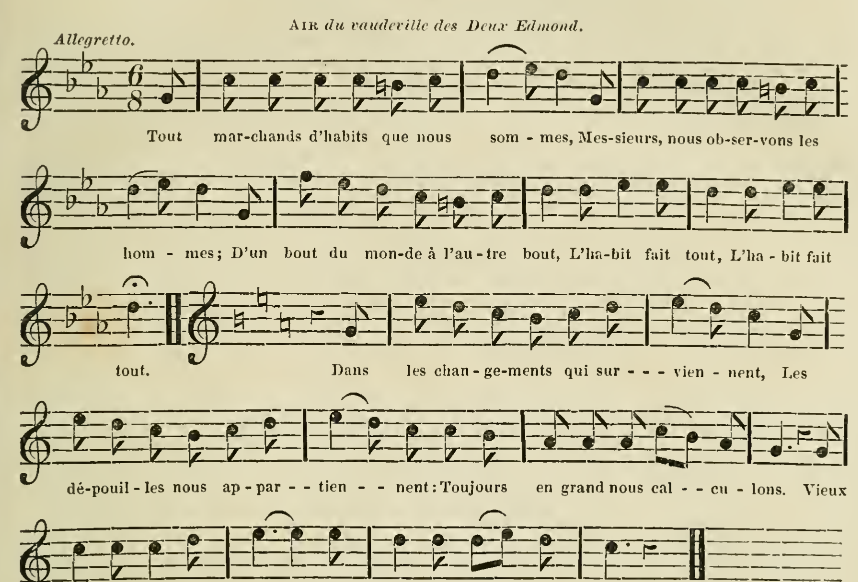
OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

PREMIÈRE RESTAURATION, 1814.

AIR *du vaudeville des Deux Edmond.*



Parfois en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent :
On va quitter les pantalons.
Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux!
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits! vieux galons!

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles;
De galon même étaient couverts
Les habits verts (1).
Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui, sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus (2) nous étalons!
Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits! vieux galons!

(1) La livrée impériale, vert et or.
(2) La livrée royale.

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits! vieux galons!

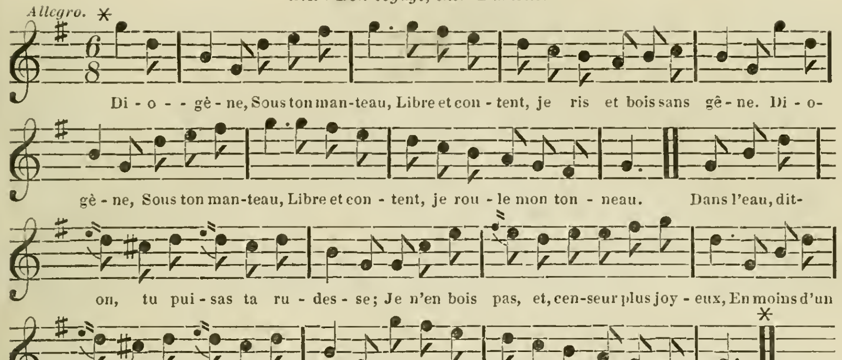
Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands qu'aujuurd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte :
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits! vieux galons!

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

CENT-JOURS, AVRIL 1815.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*



Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne;
Mais comme nous les dieux sont inconstants :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil;
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne
Chercher un homme est un dessein fort beau;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.
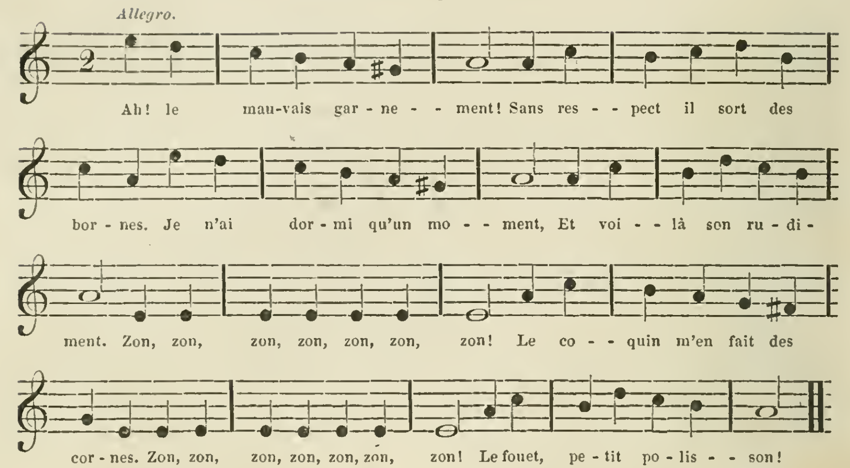
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : *Pan, pan, pan.*



Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola
Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Il m'en a bu deux bouteilles!
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson !

Chez elle, quand le matin
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Par la serrure il la guette.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

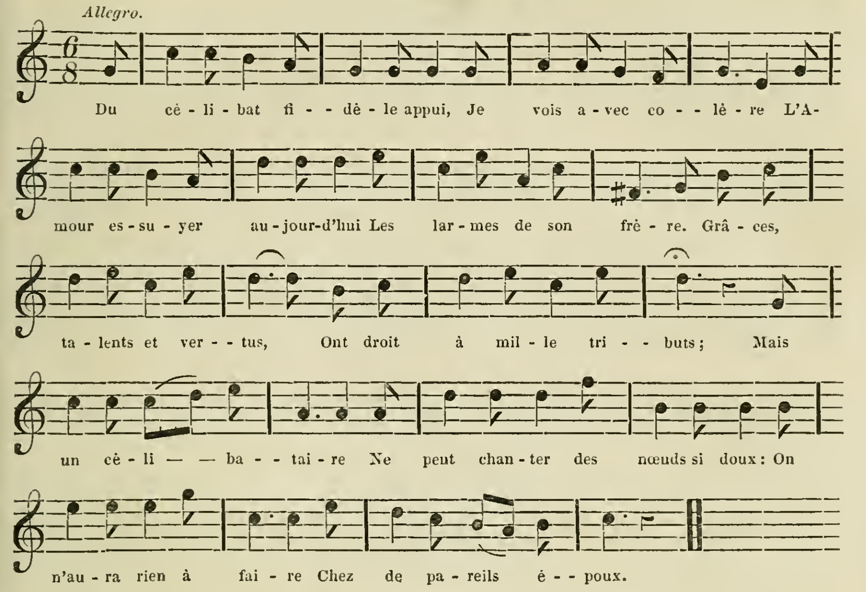
De le frapper je suis las ;
Mais dans ses dents monsieur gronde.
Dieu ! ne prononce-t-il pas
Le mot de c... tout bas?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Il n'est plus d'enfants au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE,

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR : *Eh! le cœur à la danse.*



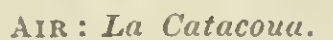
Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle;
Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra dans cinquante ans
Célébrer leurs feux constants.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur
En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur
Bien qu'elle soit sa femme!
Jours de paix et nuits d'amour;
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris
Une dîme en cachette!
Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera,
Et les mains se frottera...
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

TRINQUONS.

AIR : *La Catacoua.*



Allegro.

Trin - quer est un plai - sir fort sa - ge Qu'au - jour-d'hui
l'on trai - te d'a — bus. Quand du mé - - pris d'un tel u -
sa - ge Les gens du mon - de sont im - - bus, De le sui-
vre, a - mis, fai - - sons gloi - re, Ri - ant de qui peut s'en mo-
quer; Et pour cho - - - quer, Nous pro - vo - - quer, Le verre en
main, en rond nous at - ta - - quer, D'a - bord nous trin - que - rons pour
boi - re, Et puis nous boi - rons pour trin - - quer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
A provoquer,
Le verre en main, chacun à l'attaquer :
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.
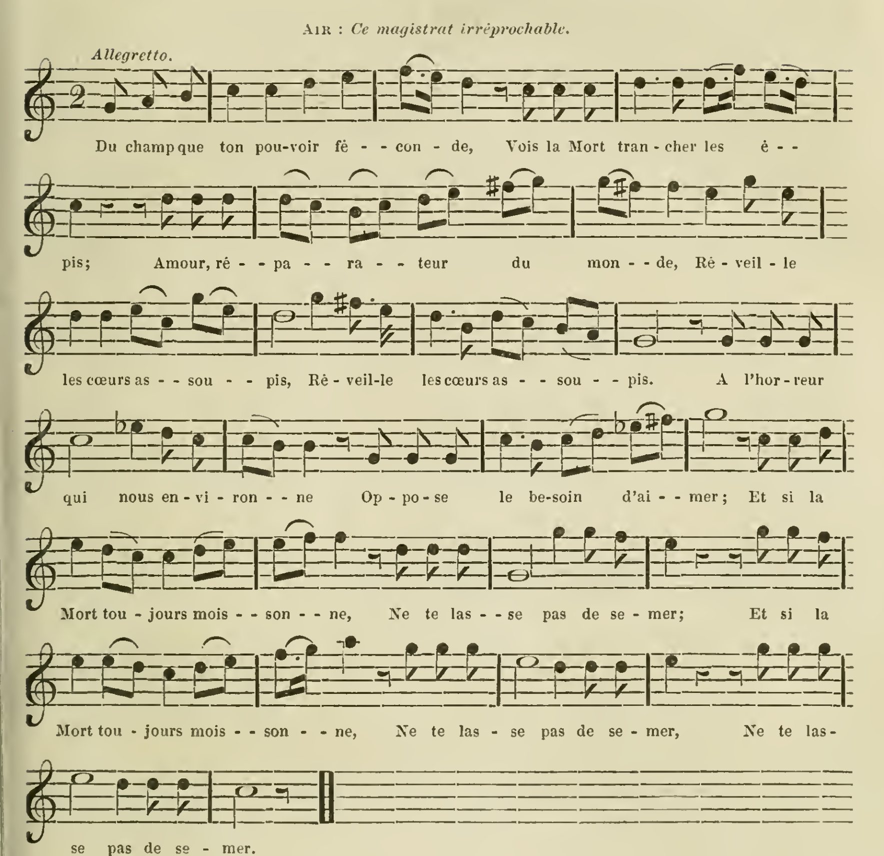
Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaîment :
Je veux, libre par caractère.
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer.
L'Amitié, qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer !

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET

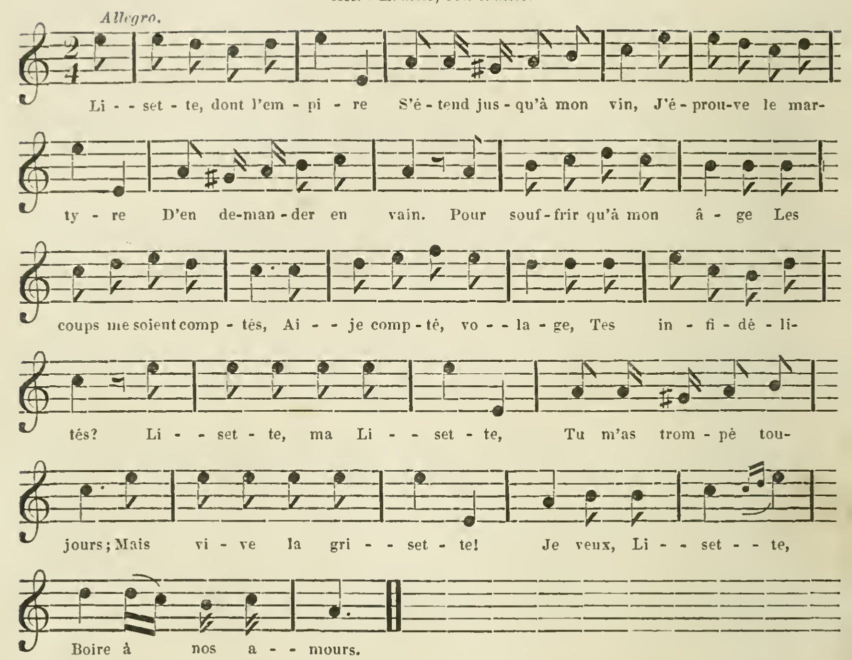
ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OÙ S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*



LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

Air : *Ermite, bon ermite.*



Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours,
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla.
Remplis encor mon verre
Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours:
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein...
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.
Je l'avais, dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir!
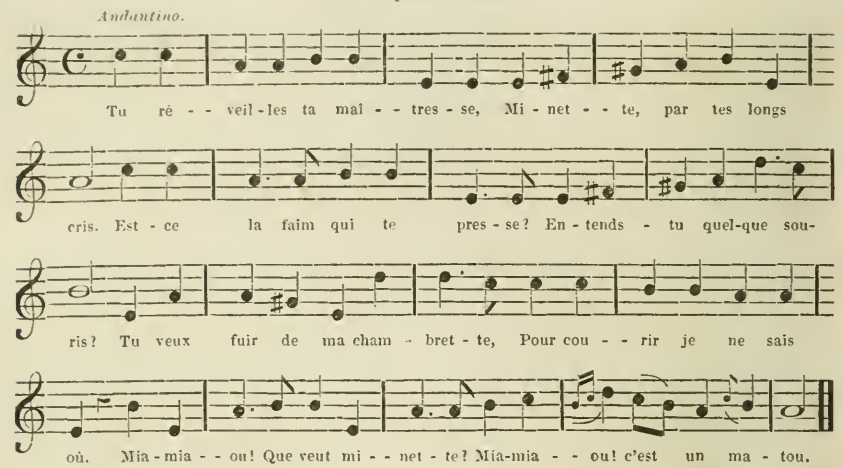
Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes grâces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

LA CHATTE.

AIR : *La petite Cendrillon.*
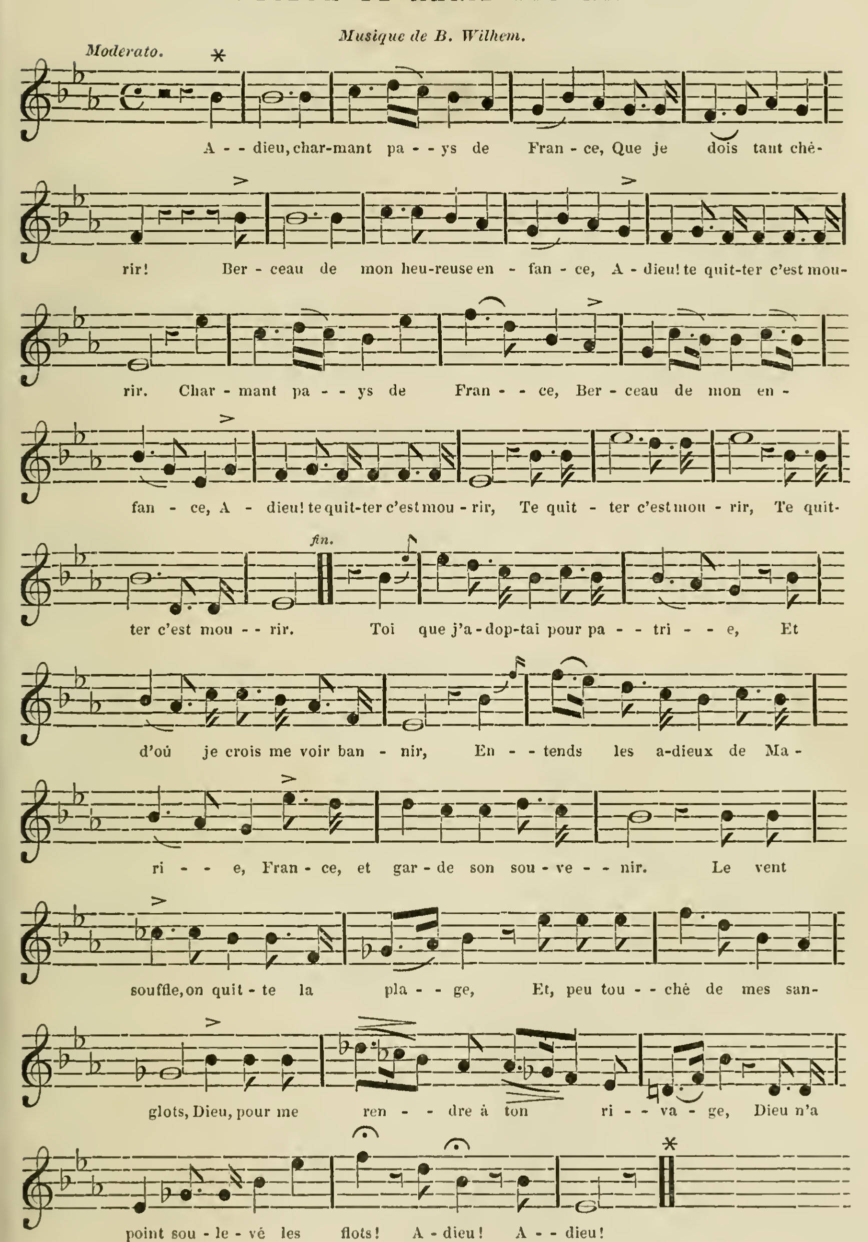


Pour toi je ne puis rien faire :
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler :
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou?
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,
Qui met le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître!
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou! que ma minette,
Mia-mia-ou! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART.



Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

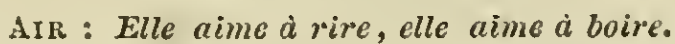
L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours:
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

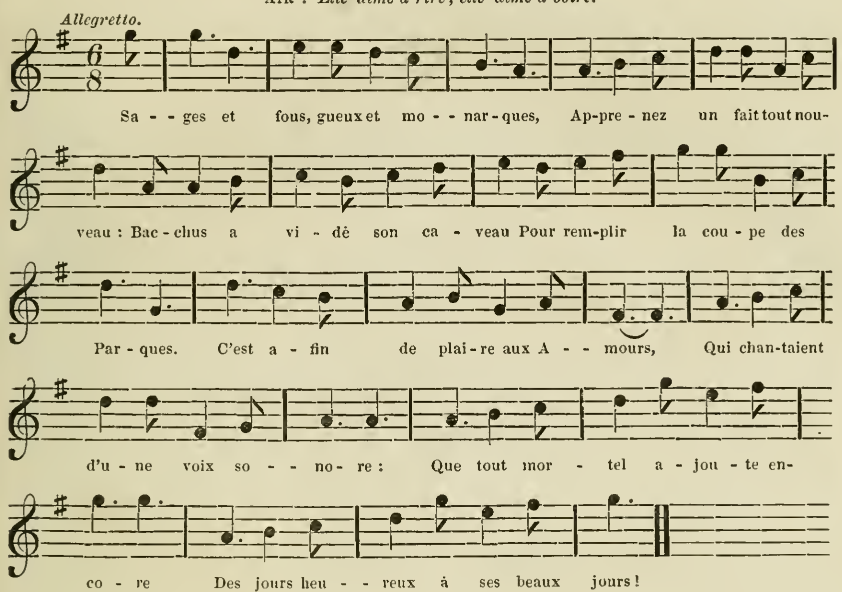
France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau, trop rapide,
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

LES PARQUES.



Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*



Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits et sans eau,
Sur la table tombe endormie ;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

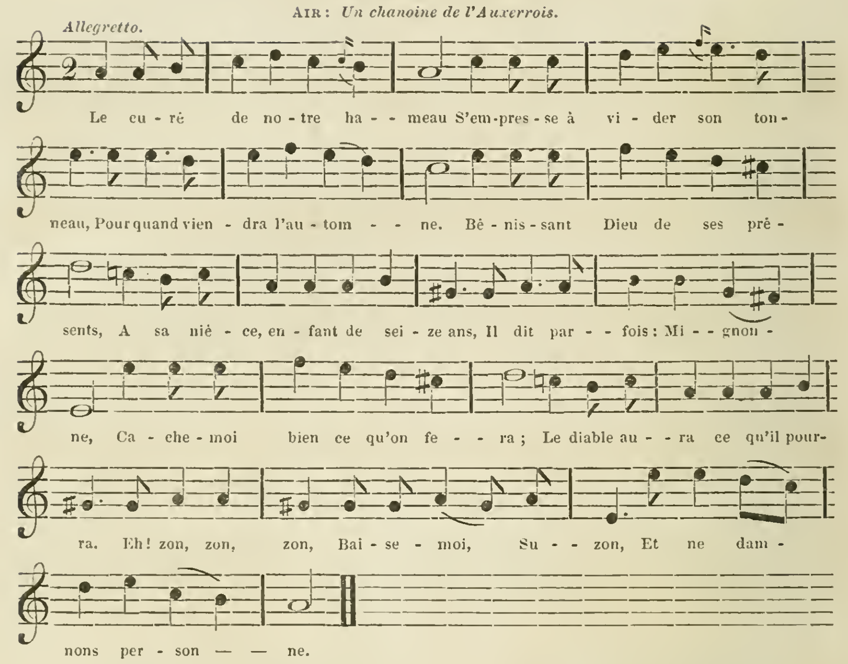
Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin!
Mais trop sec, hélas! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,
Clotho lui dit : Oui, travaillons;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence.
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Quand ces Parques, vidant bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous qui buvons gaîment ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

MON CURÉ.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*



Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne?
Non; mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que quand il pleut.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfants ;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire en buvant
Chez la mère Simonne;
Ou j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

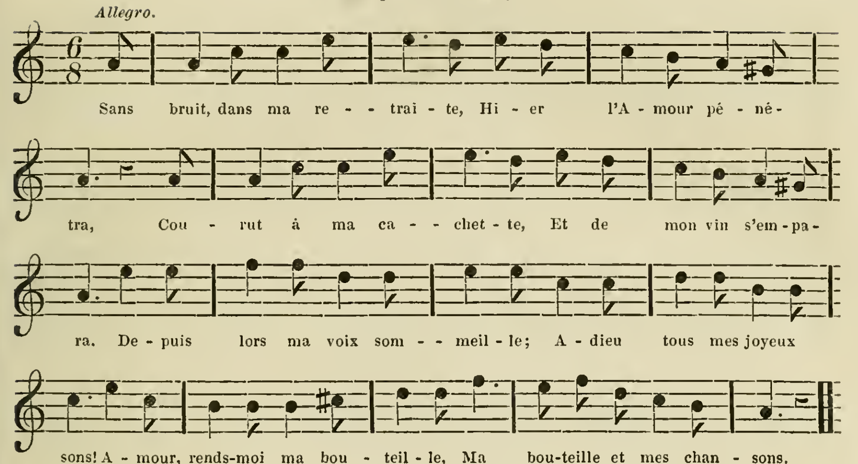
Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier
De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard,
Faut-il baptiser un bâtard,
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient :
Le ciel et Suzon en riraient.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Notre maire, un peu mécréant,
A maint sermon répond : Néant;
Mais que Dieu lui pardonne !
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône ;
Or, la grâce ne peut faillir :
Puisqu'il sème, il doit recueillir.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets,
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Mon évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot.
Mais pour qu'un jour, mignonne,
J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis,
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

LA BOUTEILLE VOLÉE.

AIR : *La fête des bonnes gens.*



Iris, dame et coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé.
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
A verser frais m'invitant,
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaîté.
Lison n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre :
Joyeux, il vient à ma voix ;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons;
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE SOIXANTE ET DIX ANS, LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE.



Allegro.

Lais - sons la mu - si - que nou - - vel - le ; No - tre a - mie
est du bon vieux temps. Sur un air aus - si sim - ple
qu'el - le, Chan - tons des cou - plets bien chan - - tants. L'es-prit du
jour a son mê - - ri - te, Mais c'est sur - - tout lui que je
crains : Ses traits si fins Me sem - blent vains ; Pour les en -
tendre il fau - drait des de - - vins. A - mis, chan - - tons à Mar - gue -
ri - te De vieux airs et de gais re - - frains.
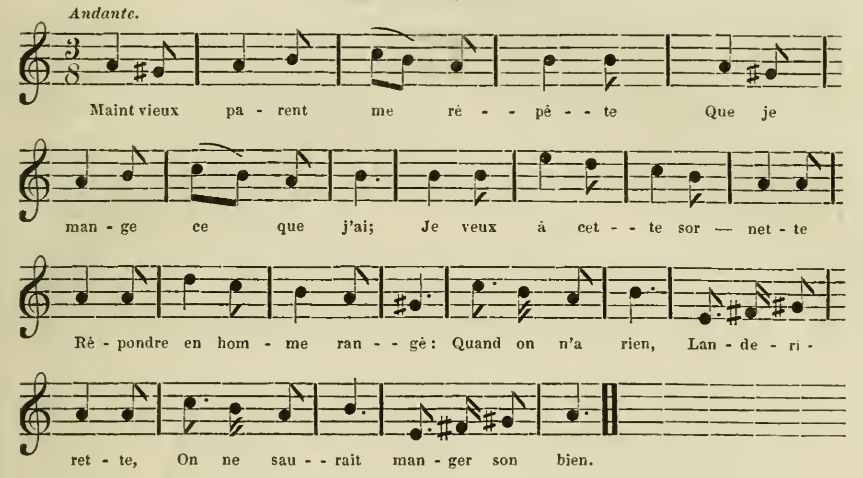
Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait sa tendresse,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains !
Leurs vers badins,
Francs et malins,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
On se répète jeune ou vieux.
Les refrains forment notre histoire ;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le temps, qui trop vite
Entraîne les pauvres humains ;
Et les destins
Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marguerite
Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre,
Tous, le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre
Nous mêlerons nos cheveux blancs.
Les souvenirs naîtront bien vite ;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins !
Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints,
Sur les cent ans de Marguerite
Nous chanterons de gais refrains !

L'HOMME RANGÉ.

AIR : *Eh! lon lon la, landeririrette.*



Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus?
Si ma conscience est nette,
Ma bourse l'est encor plus.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.
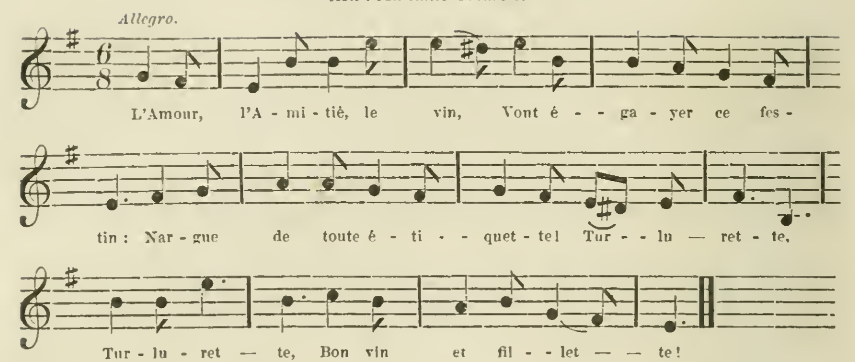
Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aïeux;
Mon hôte à crédit me traite;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu :
J'y joûrais bien en cachette;
Mais il faudrait mettre au jeu...
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux;
C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE.

AIR : *Ma tante Urlurette.*



L'Amour nous fait la leçon :
Partout, ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands,
Il ne faut à deux amants
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

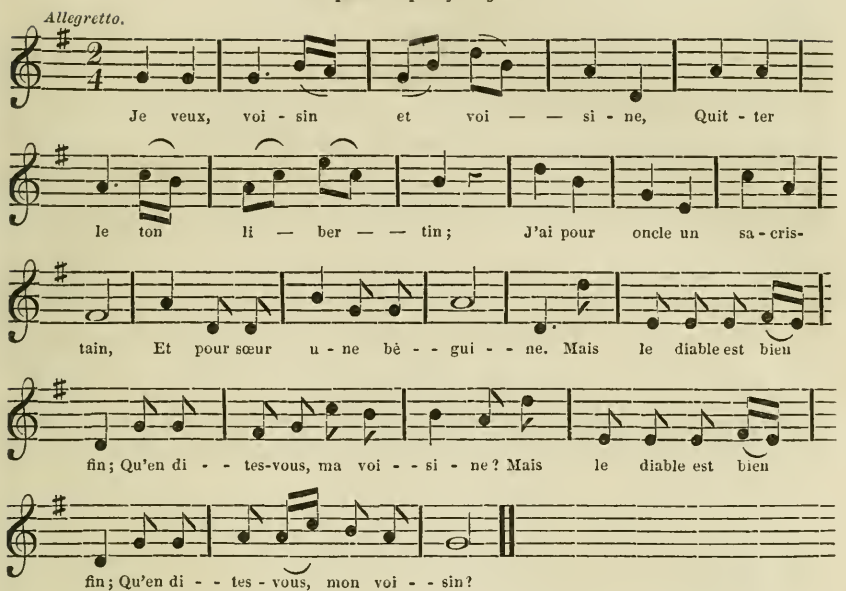
Sur un trône est-on heureux?
On ne peut s'y placer deux;
Mais vivent table et couchette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,
De fleurs ornons sa toilette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas;
Lise en paraîtra mieux faite.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

LE VOISIN.

AIR : *Eh! qu'est-c' que ça m'fait à moi?*



Paul, docteur en médecine,
Craint, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine.
Eh! fi du médecin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Eh! fi du médecin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon:
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Depuis peu, chez ma cousine,
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine:
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, ma voisine,
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, mon voisin?
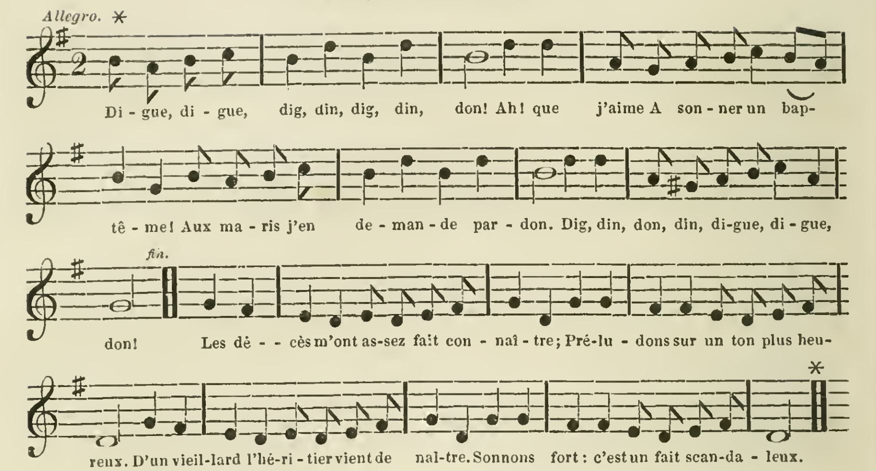
Une actrice qu'on devine
Veut, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine.
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris!
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine!
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé:
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

LE CARILLONNEUR.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*



Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !

La maman est gaillarde et jolie :
Mais l'époux est triste et catarrheux ;
Sur son compte il sait ce qu'on publie.
Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !

De l'enfant quel peut être le père ?
N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
Les cadeaux mènent vite une affaire.
Sonnons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin ;
Je l'ai vu chiffonner la commère.
Sonnons fort : je boirai de son vin !

Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !

Je crois bien que notre grand vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain ;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !
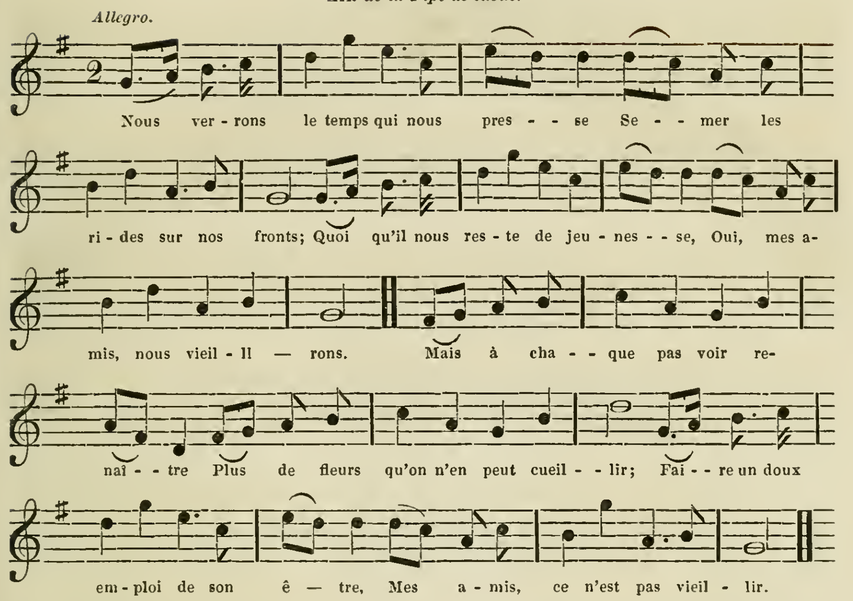
Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini !
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort ; et que Dieu soit béni !

Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don !

LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

Air *de la Pipe de tabac.*



En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons :
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir ;
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

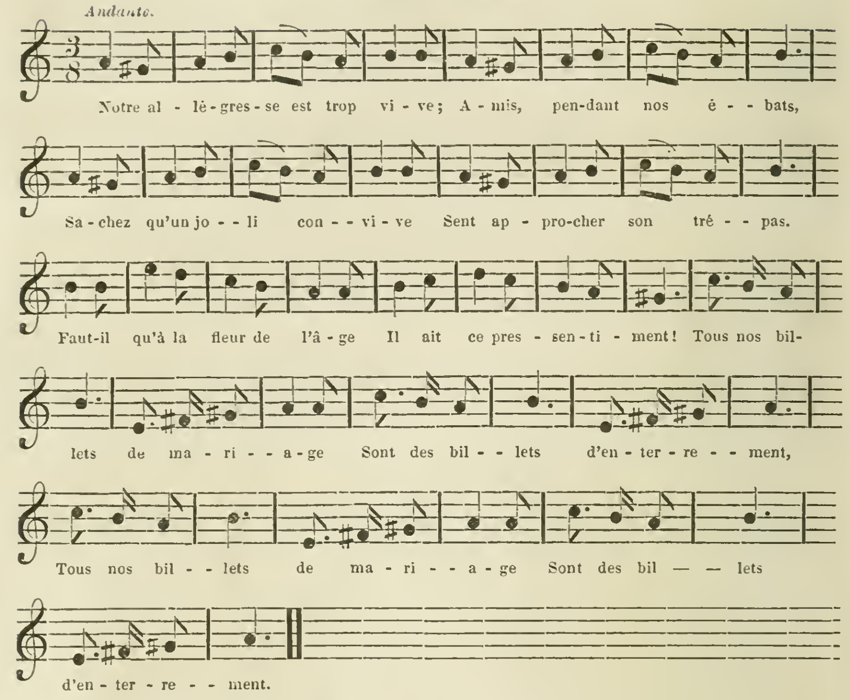
Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli ;
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir ;
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions !
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir ;
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

Air : *C'est un lanla, landerirette.*



Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui :
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.
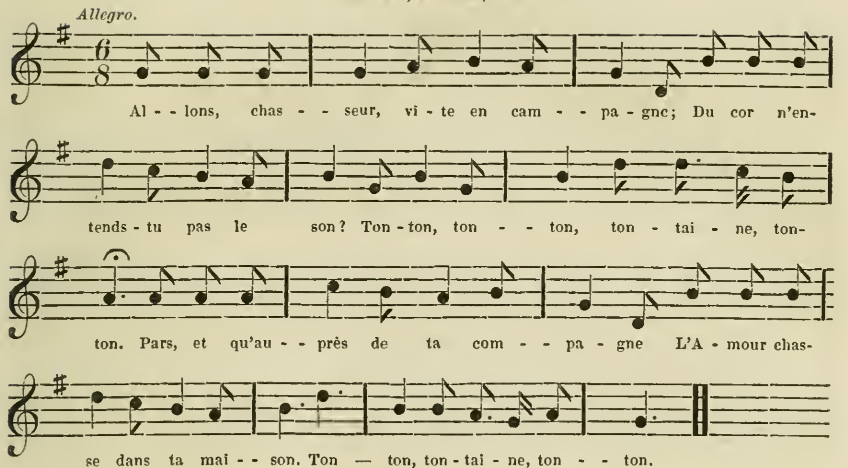
Bientôt il prendra la fuite,
En tremblant se cachera ;
Mais l'Amour, à sa poursuite,
Dans son réduit l'atteindra.
L'un pousse un trait plein de rage,
L'autre un long gémissement.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite ;
Mais enfin, moins généreux,
Du trait que l'obstacle irrite
Il lui porte un coup affreux.
Dans son sang le pauvret nage :
Adieu donc, défunt charmant!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
Que le plaisir essuîra ;
Mais, pour l'honneur de ses armes,
Le vainqueur en parlera.
Car, mes amis, dans notre âge,
En dépit du sacrement,
Peu de billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

LA DOUBLE CHASSE.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*



Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on!
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, tontaine, tonton.
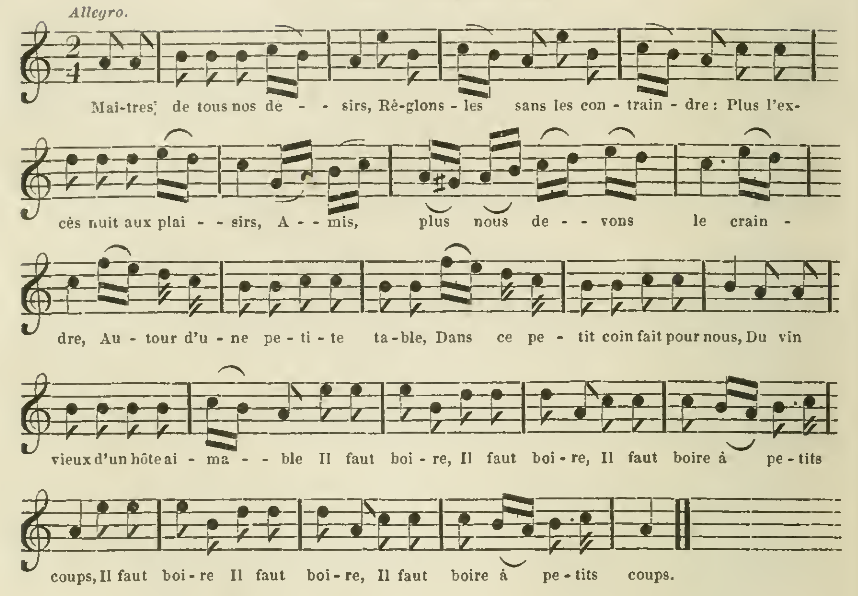
Chasseur, par ta meute surprise,
La bête pleure ; on lui répond :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déjà mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enfles le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.

LES PETITS COUPS.

Air : *Tout ça passe en même temps.*



Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette ;
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts ;
Trop à la fois nous enivre ;
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

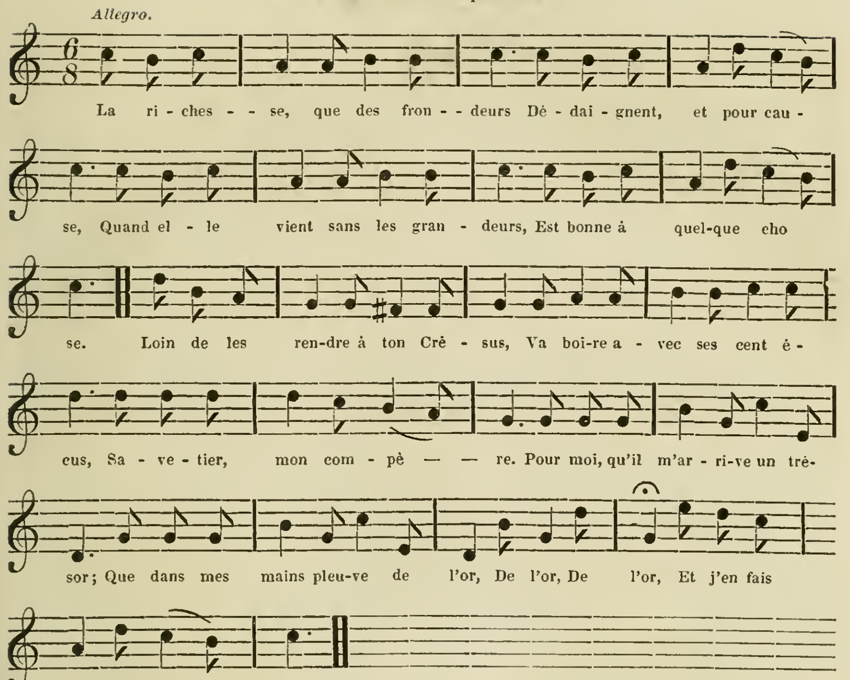
Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence :
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Phyllis, quel est ton effroi ?
La leçon te déplaît-elle ?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le plaisir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du philtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre !
Et la santé, quel bien pour tous !
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

Air *du vaudeville d'Arlequin Cruello.*



Je souris à la pauvreté,
Et j'ignore l'envie :
Pourquoi perdrais-je ma gaîté
Dans une douce vie ?
Maison, jardin, livres, tableaux,
Large voiture et bons chevaux,
Pourraient-ils me déplaire?
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Bonjour, Mondor, riche voisin.
Ta maîtresse est jolie ;
Son œil est noir, son esprit fin,
Et sa taille accomplie.
J'atteste sa fidélité ;
Mais que peut contre sa fierté
L'amour d'un pauvre hère ?
Pour te l'enlever, cher Mondor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire !

Le vin s'aigrit dans mon gosier
Chez un traiteur maussade ;
Mais à sa table un financier
Me verse-t-il rasade :
Combien, dis-je, ces bons vins blancs ?
On me répond : Douze cents francs.
Par ma foi, ce n'est guère.
En Champagne on en trouve encor :
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!
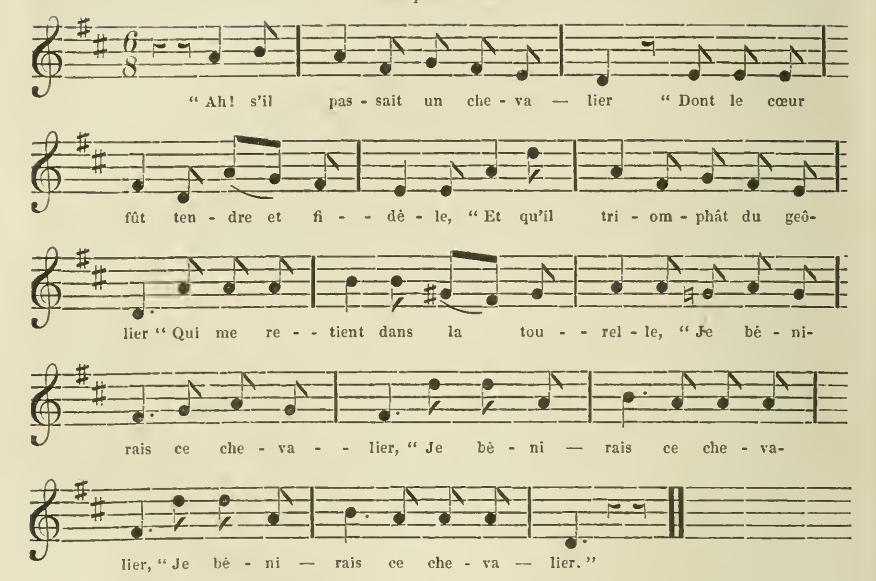
A partager dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.
Ah ! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or.
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE;

GENRE A LA MODE.

Musique de Karr.



Par là passait un chevalier
A l'honneur, à l'amour fidèle :
" Dame, dit-il, quel dur geôlier
" Vous retient dans cette tourelle?
" Est-il prélat ou chevalier? "

" C'est mon époux, bon chevalier,
" Qui veut que je lui sois fidèle,
" Et qui me laisse, en vieux geôlier,
" Coucher seule dans la tourelle.
" Délivrez-moi, bon chevalier. "

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier!

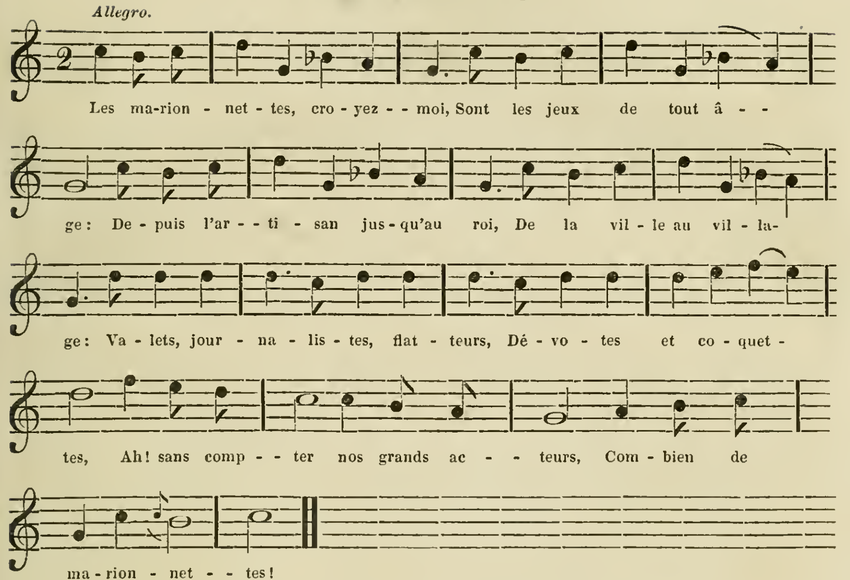
La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle;
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!
Honneur à leurs dames fidèles!
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

LES MARIONNETTES.

Air : *La marmotte a mal au pied.*



L'homme, fier de marcher debout,
Vante son équilibre :
Parce qu'il court et va partout,
Le pantin se croit libre.
Mais dans combien de mauvais pas
Sa fortune le jette !
Ah ! du destin l'homme ici-bas
N'est que la marionnette.
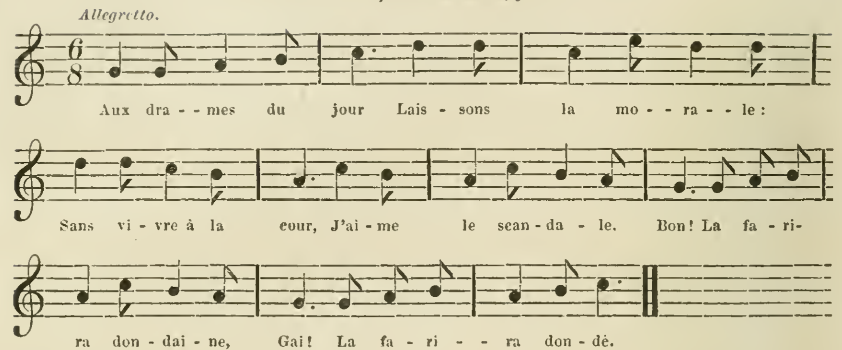
Ce tendron des plus innocents,
Que le désir dévore,
Au trouble secret de ses sens
Ne conçoit rien encore.
Veiller la nuit, rêver le jour,
L'étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien
Que maint galant visite ;
Il vous accueille mal ou bien,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux,
A l'air dont il vous traite ?
Non : de sa femme un tel époux
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?
Des pantins qu'on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte !
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète ;
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.

LE SCANDALE.

Air : *La farira dondaine, gai !*



Nargue des vertus !
On n'en sait que faire.
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme.
C'est un vice ou deux
Qui font l'honnête homme.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres.
C'est peu d'être gris ;
Amis, soyons ivres.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Grands réformateurs,
Piliers de coulisses,
Chassez les erreurs ;
Nous gardons nos vices.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

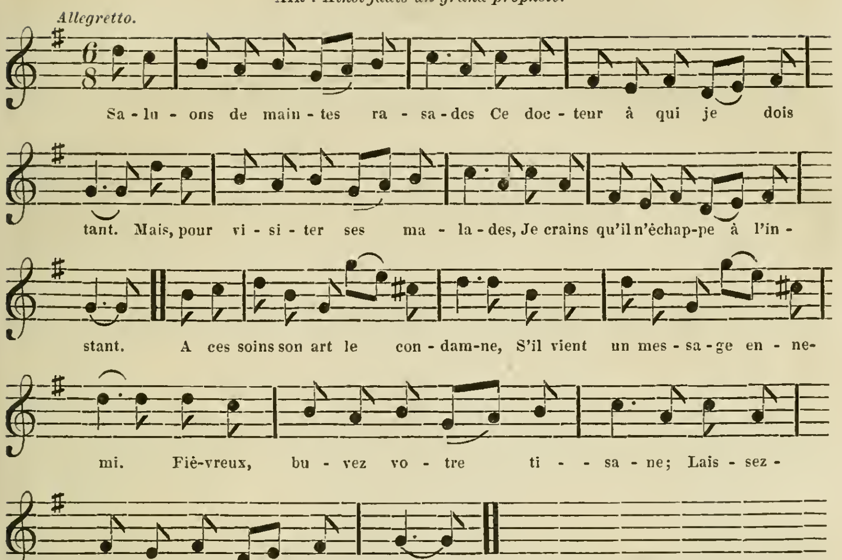
Paix ! dit à ce mot
Caton, qui fait rage.
Mais il prêche en sot ;
Moi, je ris en sage.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN,

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*



Oui, que ses malades attendent ;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi !
Eh ! messieurs, prenez des pilules ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants ?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savants.
J'entends ce tendron qui l'appelle :
Les parents même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule galment son automne,
Que son hiver soit encor loin !
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin !
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades ;
Laissez-nous fêter notre ami.

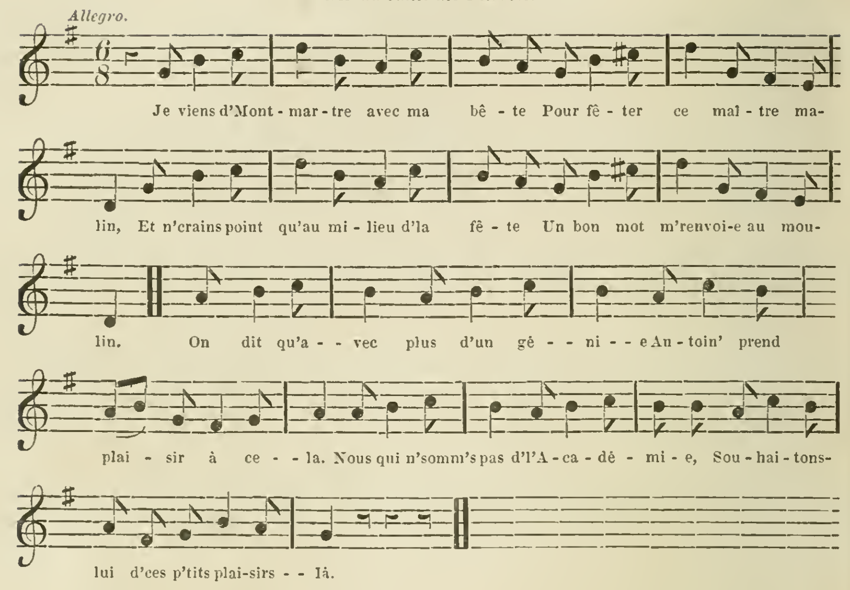
A ANTOINE ARNAULT (1),

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE.

1812.

AIR *du ballet des Pierrots.*



Il n' s'en tient pas à des saillies;
Dans plus d'un genre il est heureux.
J' sais mêm' qu'il fait des tragédies
Quand il n'est pas trop paresseux (2).
De la Merpomène idoiâtre,
Qu'il fass' mourir par-ci par-là.
Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c' qu'y a du bon, je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
A messieurs les Polichinelles (3)
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous, qui n'tenons pas les ficelles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.
De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérants.
A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces,
Sans ramper, toujours il parla.
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme;
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis!
Que l' secret d' son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

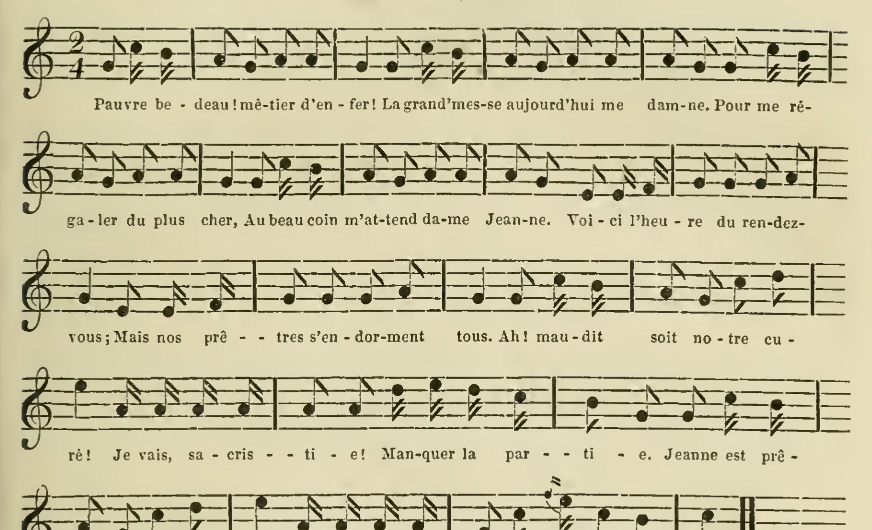
(1) On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile, et me sera toujours précieuse. (1815.)

(2) Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

(3) Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut aller qu'en augmentant.

LE BEDEAU.

Air : *Sens devant derrière, sens dessus dessous.*
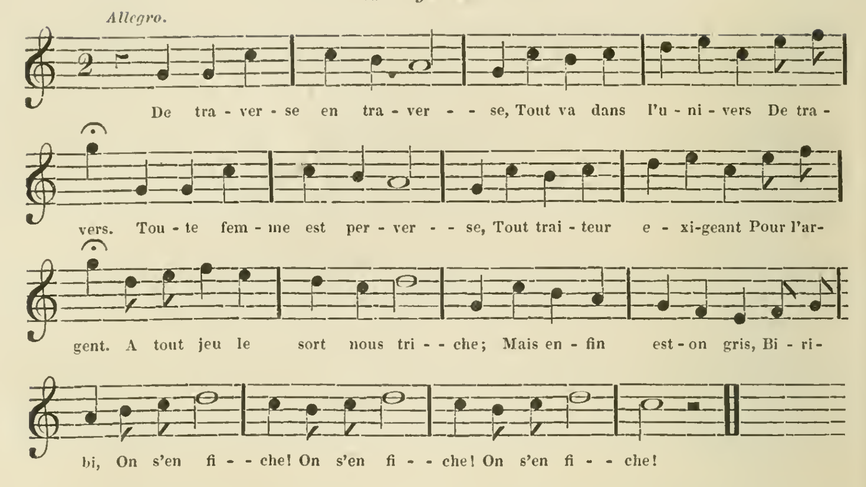


Nos enfants de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

Notre suisse, allongez le pas ;
Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait !
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête, et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint-Leu :
Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu !
On passa presque l'évangile.
En faveur de votre bedeau
Sautez la moitié du *Credo.*
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

ON S'EN FICHE!

AIR : *Le fleuve d'oubli.*



Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grêlés
Et gelés.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier
Qui vend table et couchette,
Et trouve encor de quoi
Pour le roi.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

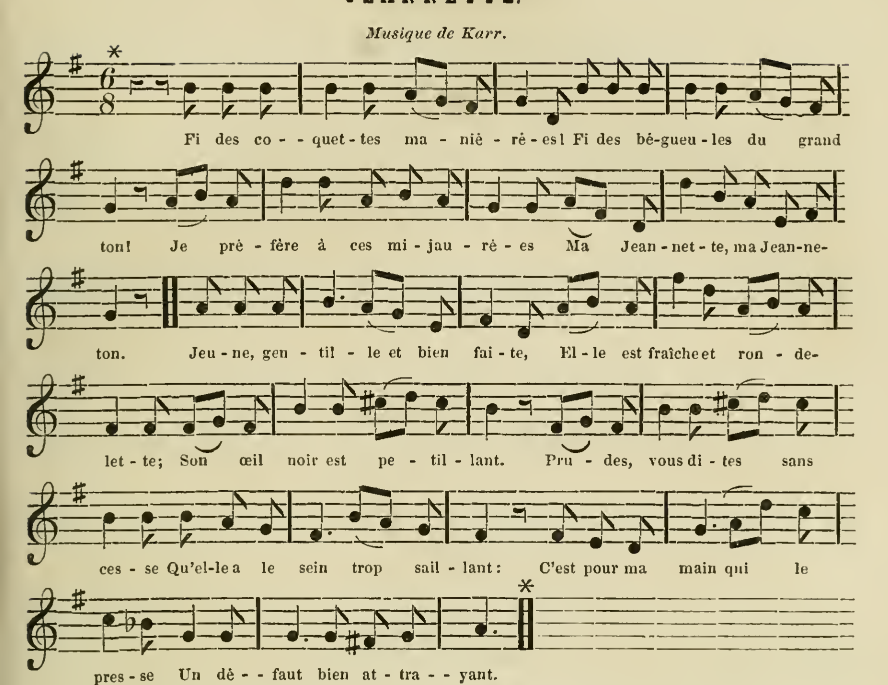
Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six,
Avant vous sous la table
Tombent deux, trois amis
Endormis.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux!
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois!
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

De ma misanthropie
Pardonnez les accès
Et l'excès;
Car je crains la pépie,
Et je ne vois qu'abus
Et vins bus.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*

JEANNETTE.

Musique de Karr.



Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce;
Jamais rien ne l'embarrasse;
Elle est bonne, et toujours rit;
Elle dit mainte sottise;
A parler jamais n'apprit;
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains.
Quand je l'en prie, elle jure;
Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré;
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise;
Point de voile qui me nuise,
Point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs,
Et rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

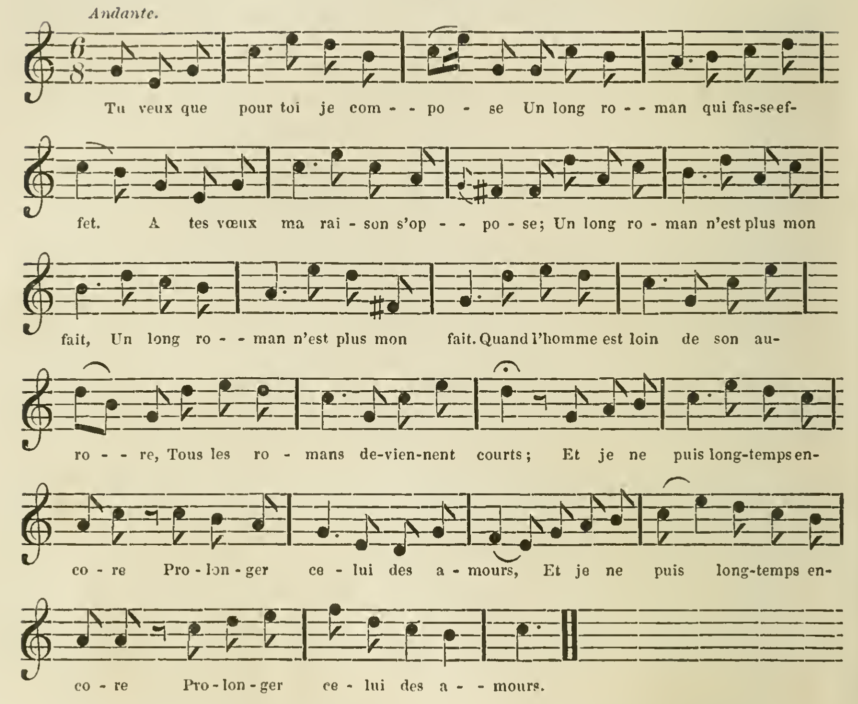
Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

LES ROMANS.

A SOPHIE,

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*



Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur!
Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.
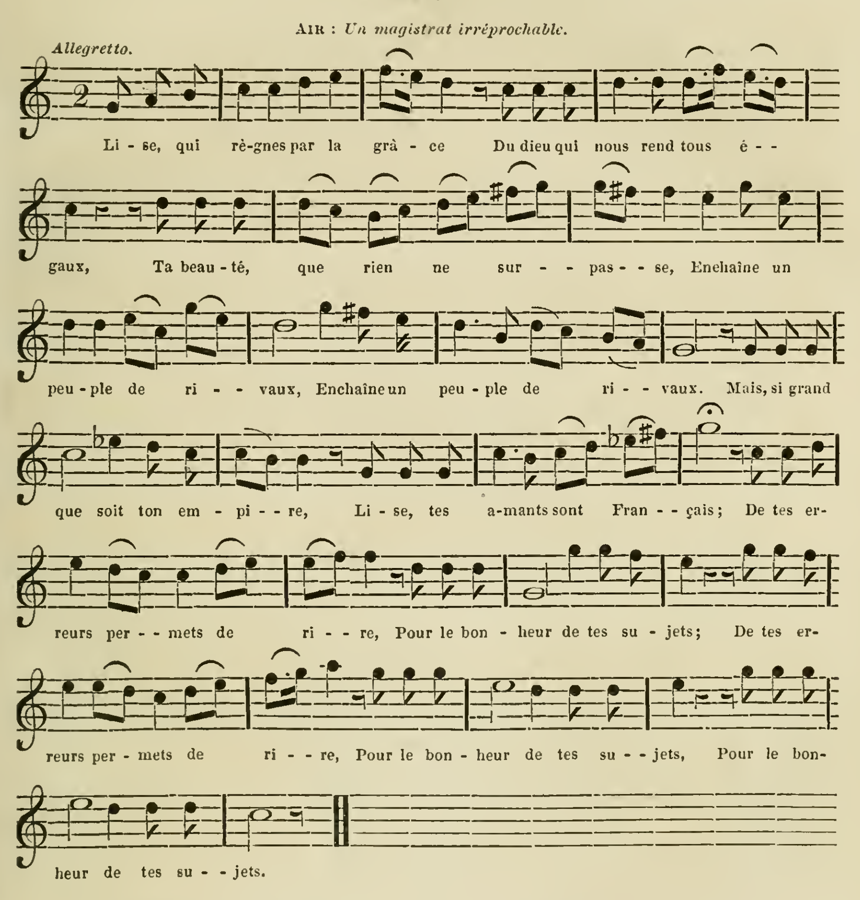
Triste roman que notre histoire!
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah! puisses-tu, vive et jolie,
Longtemps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs!

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

CENT-JOURS, MAI 1815.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*



Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !
Combien d'amants et de provinces
Poussés enfin au désespoir !
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès ;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes !
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

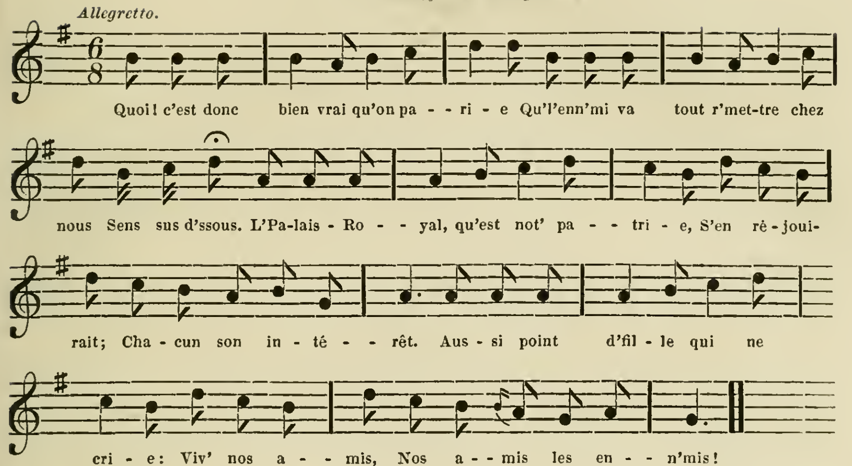
Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde longtemps ta couronne,
Pour le bonheur de tes sujets.

L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

CENT-JOURS, MAI 1815.

AIR : *Nom d'un chien, j'veut être épicurien.*



D' nos Français j' connaissons l's astuces ;
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens
Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes
F'saient hausser d'prix
Tout's les filles d' Paris!
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
Je r'verrons Buloff, Tchitchagoff,
Et Platoff ;
L' bon Sacken, dont l' cœur est si tendre,
Et puis ce cher...
Ce cher monsieur Blücher!
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,
J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,
Ça tomb' sous l' sens,
Au moins deux ou trois cents.
Pour leur entré' louons un' fenêtre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes,
Tout autant qu' nous en ont pincé
L'an passé ;
Et qu'nos cosaqu's, pleins d'leurs bell's flammes,
Prenaient l' chemin
Du faubourg Saint-Germain.
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

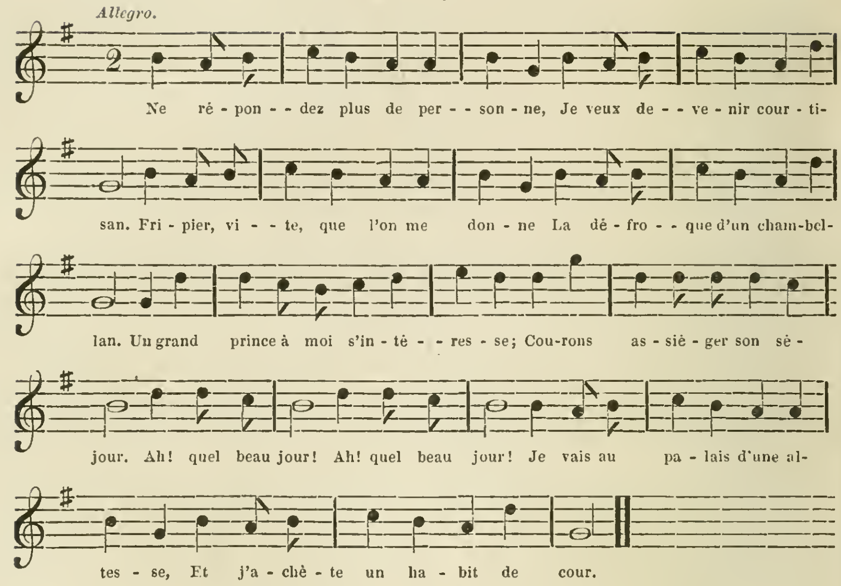
Les affair's s'ront bientôt bâclées,
Si j'en crois un vieux libertin
D' sacristain.
Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
Queuqu's gens d'occis,
C'est l' cadet d' nos soucis.
Mais j'rirai bien si j' somm's violées.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

L'HABIT DE COUR,

OU

VISITE A UNE ALTESSE.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*



Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déjà l'on me fait politesse,
Déjà l'on m'attend au retour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte ; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Messieurs, je vais voir une altesse :
Respectez mon habit de cour !

Le déjeuner fait, je m'esquive ;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour !

Enfin, malgré l'aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais, à la porte où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'Amour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point l'habit de cour.
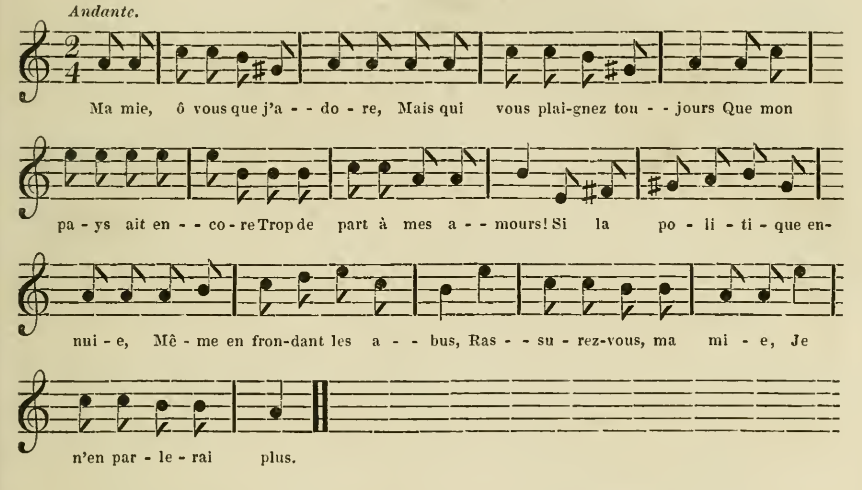
Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaîment je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a point de fâcheux retour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 1815.

AIR : *Ce jour-là, sous son ombrage.*



Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfants de la gloire,
Je racontais les travaux.
A notre France agrandie
Ils prodiguaient leurs tributs.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats,
J'osais vous parler bataille
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

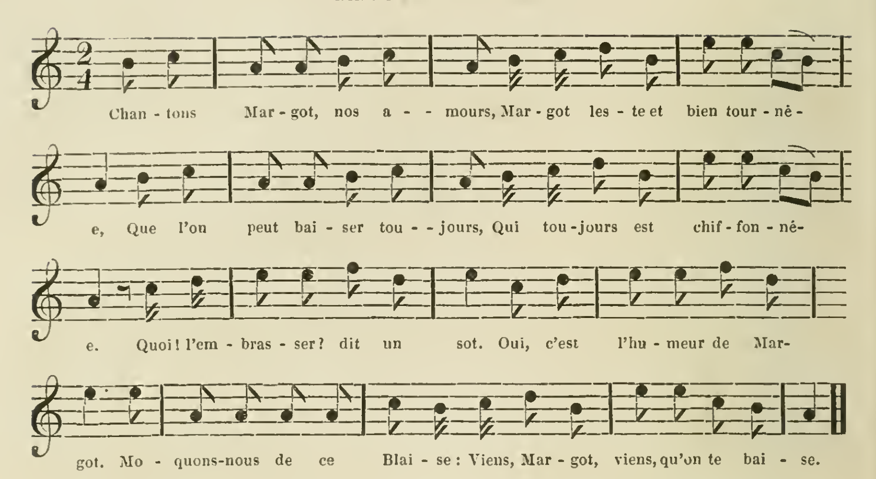
Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté ;
Du nom de Rome et d'Athènes,
J'effrayais votre gaîté.
Quoiqu'au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire ;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

MARGOT.

AIR : *Car c'est une bouteille.*



D'un lutin c'est tout l'esprit ;
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi! se fâcher ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;
Comme à table elle babille !
Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne petille!
Quoi ! l'air décent ? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot :
Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi ! par pitié ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Ici point d'Albanèse :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe ;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
Quoi ! par-dessous ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse ;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi ! pour broder ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur ta chaise ?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

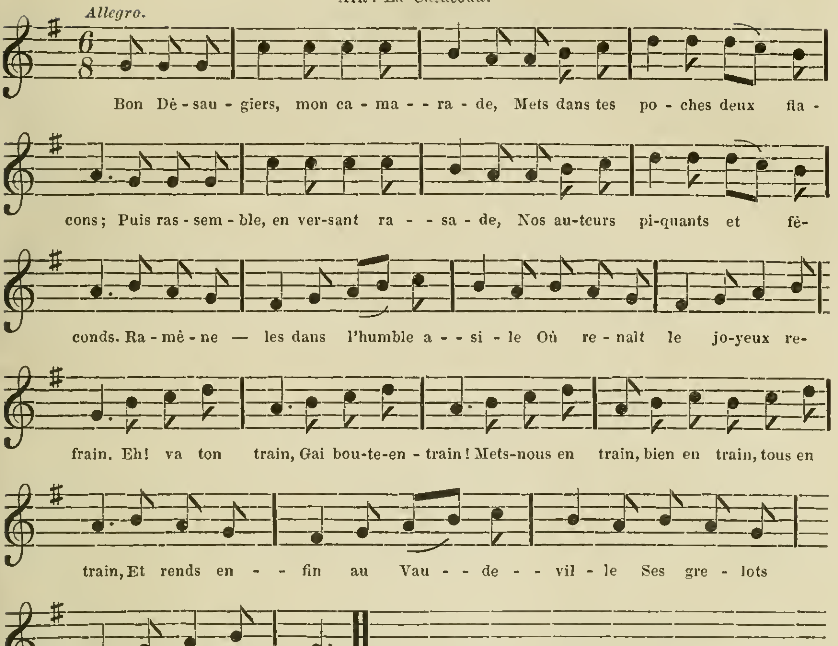
Point d'éloges incomplets,
S'écrira cette brunette :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !
Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

A MON AMI DÉSAUGIERS,

QUI VENAIT D'ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

DÉCEMBRE 1815.

AIR : *La Catacoua.*



Rends-lui, s'il se peut, le cortége
Qu'à la Foire il a fait briller :
L'ombre de Panard te protége,
Vadé semble te conseiller.
Fais nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfants de Tabarin.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole, qu'on exile,
Doit refleurir sur son terrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.
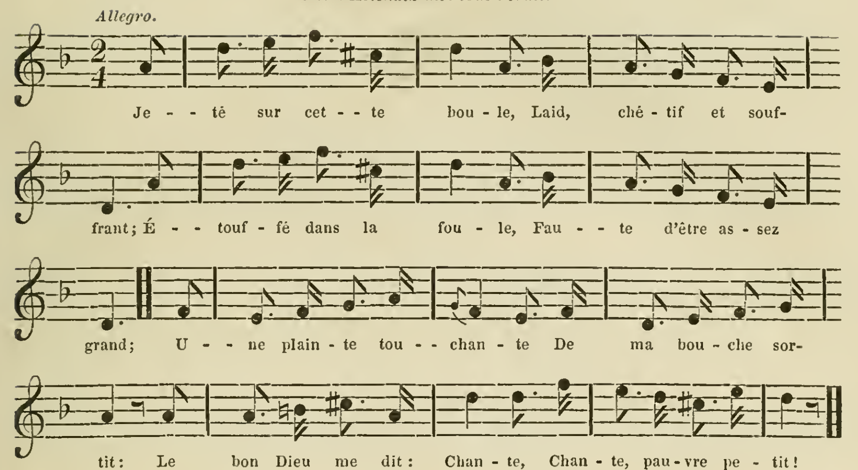
Malgré messieurs de la police,
Le vaudeville est né frondeur :
Des abus fais ton bénéfice;
Force les grands à la pudeur;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaîté du souverain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaîté française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire,
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire ;
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

MA VOCATION.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*



Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!
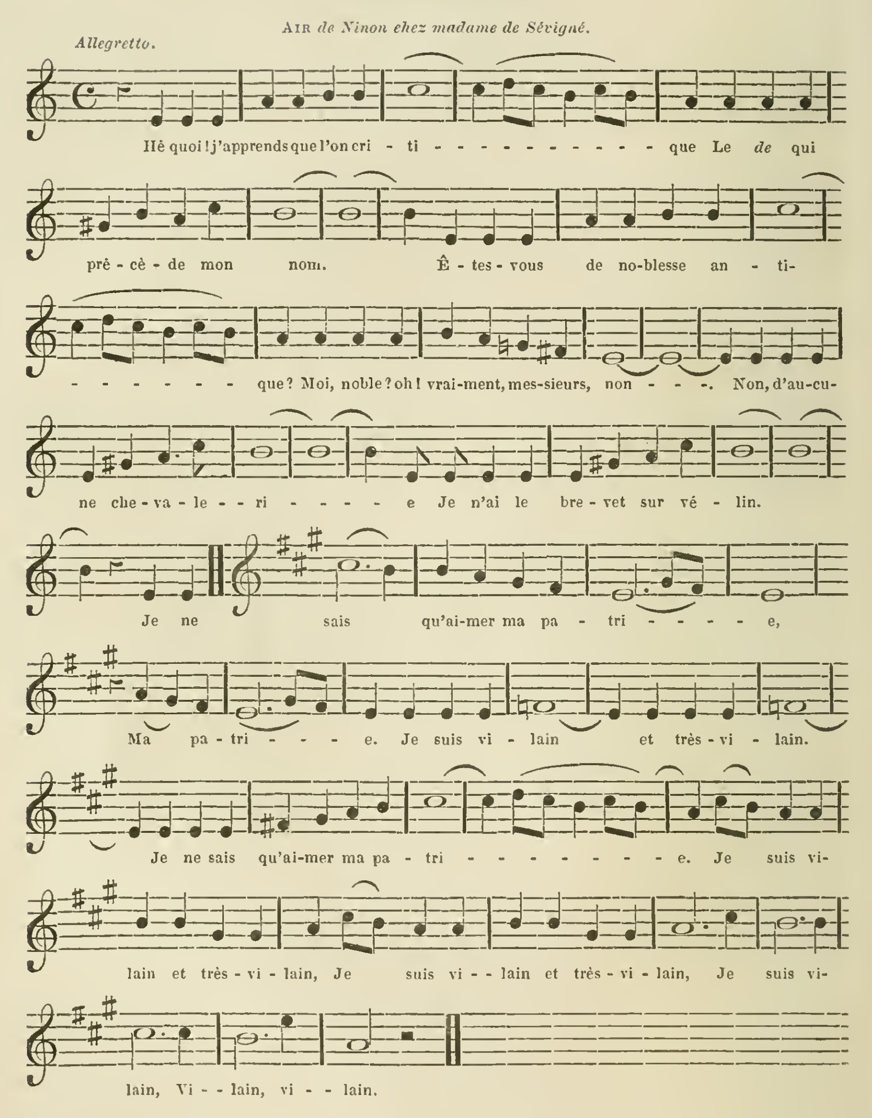
D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler :
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

LE VILAIN.

AIR *de Ninon chez madame de Sévigné.*



Ah! sans un *de* j'aurais dû naître,
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin (1)
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard;
Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

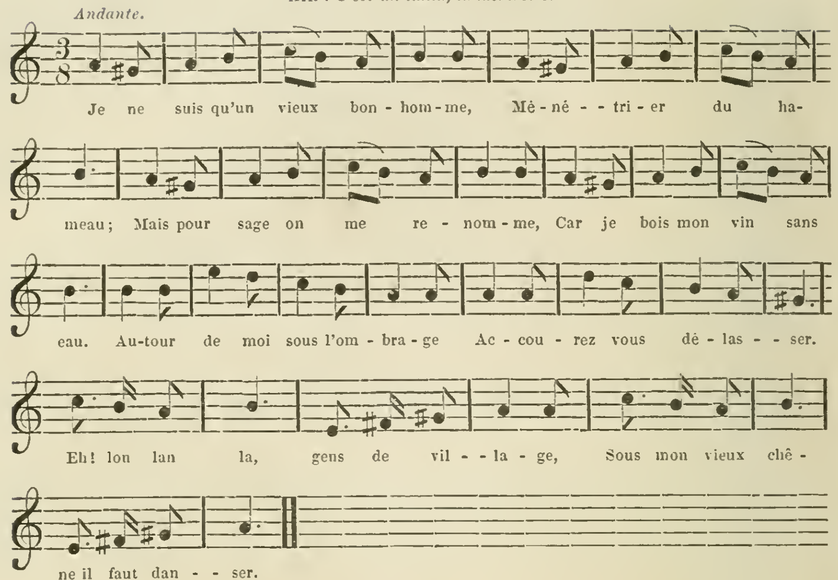
Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

(1) Enchanteur fameux dans les romans de la Table ronde.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

NOVEMBRE 1815.

AIR : *C'est un lanla, landerirette.*



Oui, dansez sous mon vieux chêne;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur :
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur;
Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bon homme :
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme :
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge
Chez nous la paix se fixer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.
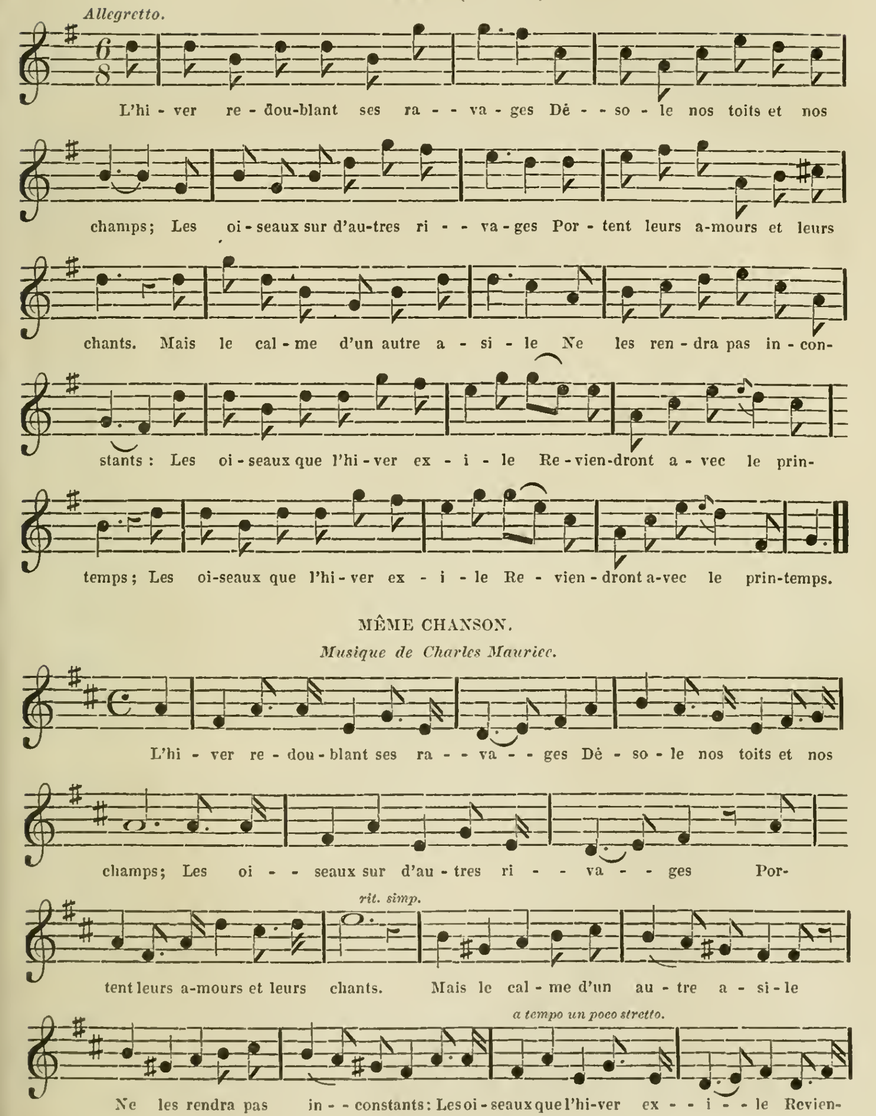
LES OISEAUX.
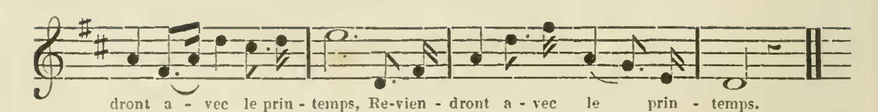
COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL.

JANVIER 1816.

AIR *de l'Entrevue* (de Doche).
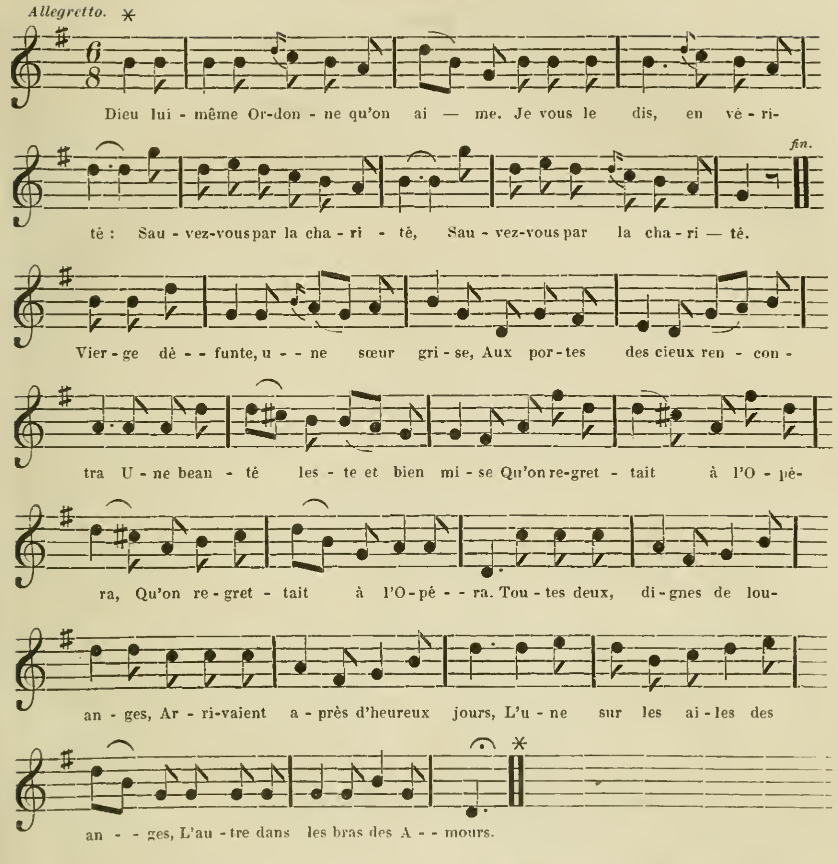




A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ.

AIR *de la Treille de sincérité.*



Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé !
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne :
Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité

Dans les palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe
Ma voix préparait les mortels.

Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.

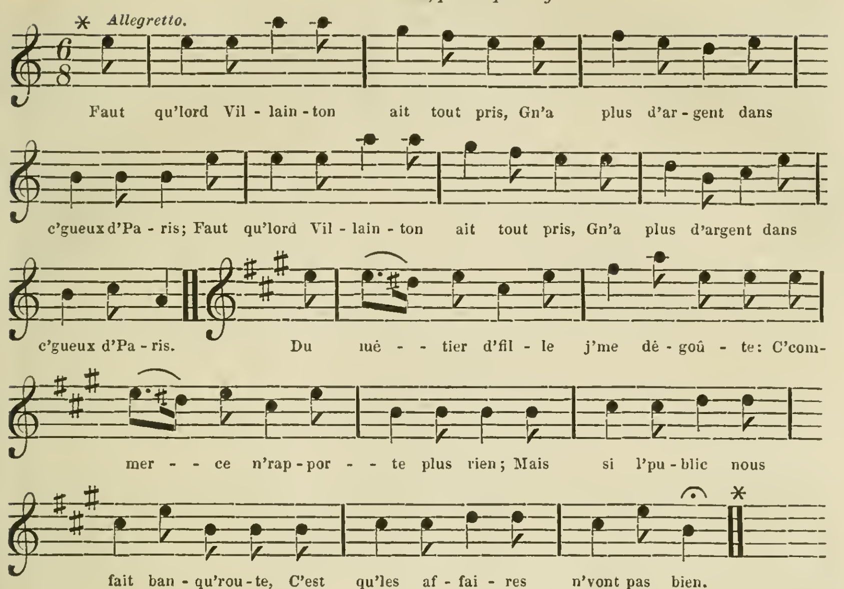
Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

COMPLAINTE D'UNE DE CES DEMOISELLES

A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*



Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c'gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maîtress' et d' modèles
A nos peintres gorgés d'écus.
J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gn'a pas l' moind' profit-z à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexa.
Vu leux misère, y aurait d' la honte
A leux d'mander queuqu' chos' pour ça.

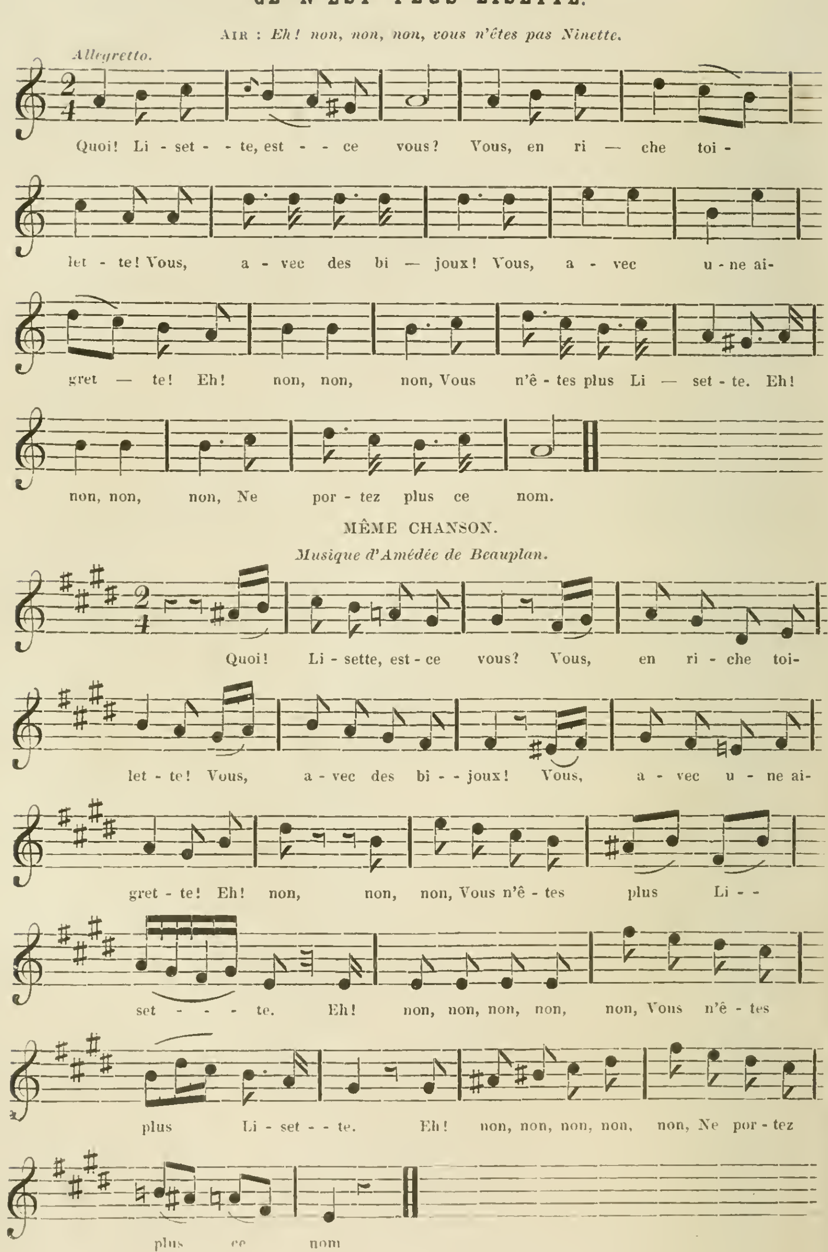
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureus'ment qu' monsieur Laborie
A nous servir s'est-z engagé :
Comme un diable y s' démène, y crie
Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c'gueux d'Paris.

CE N'EST PLUS LISETTE.

Air : *Eh! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.*



Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette.
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète.
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répète.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette,
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette!
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.
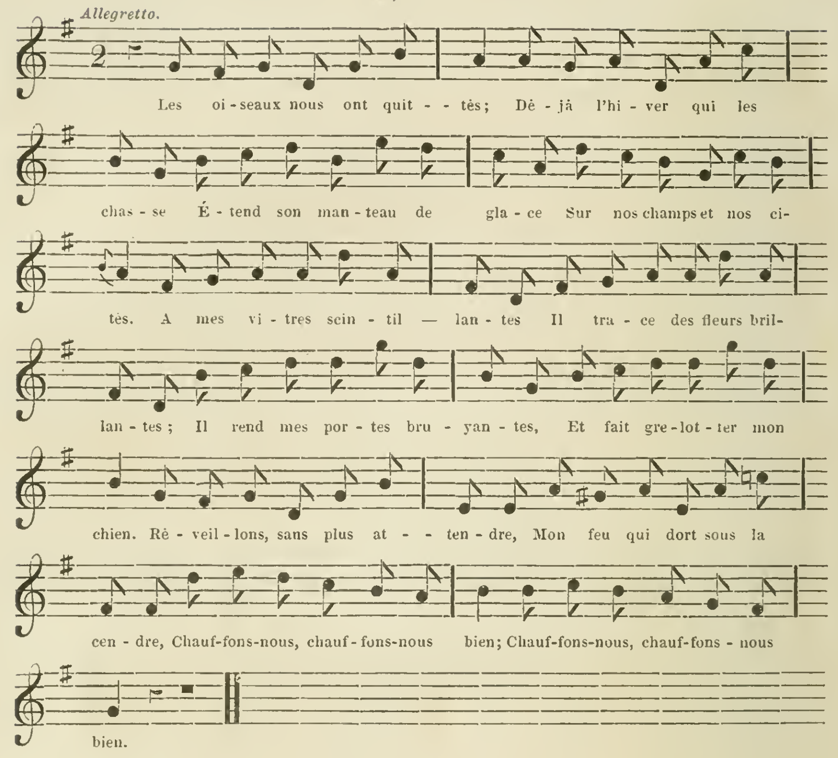
Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

L'HIVER.

AIR : *Une fille est un oiseau.*



O voyageur imprudent!
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui petille :
Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis braver l'injure :
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace;
Sur mes genoux prends ta place.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.
Rose, l'amour nous protége;
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive :
Joyeux amis, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui vive!
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.
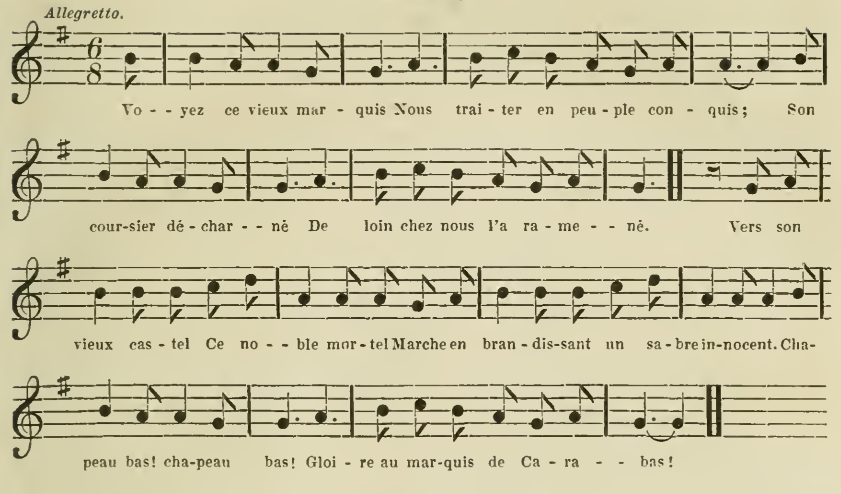
Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrète.
Un festin, que Rose apprête,
Gaîment pour nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.
Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons
Ensevelis la nature;
Ton aquilon, qui murmure,
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

LE MARQUIS DE CARABAS.

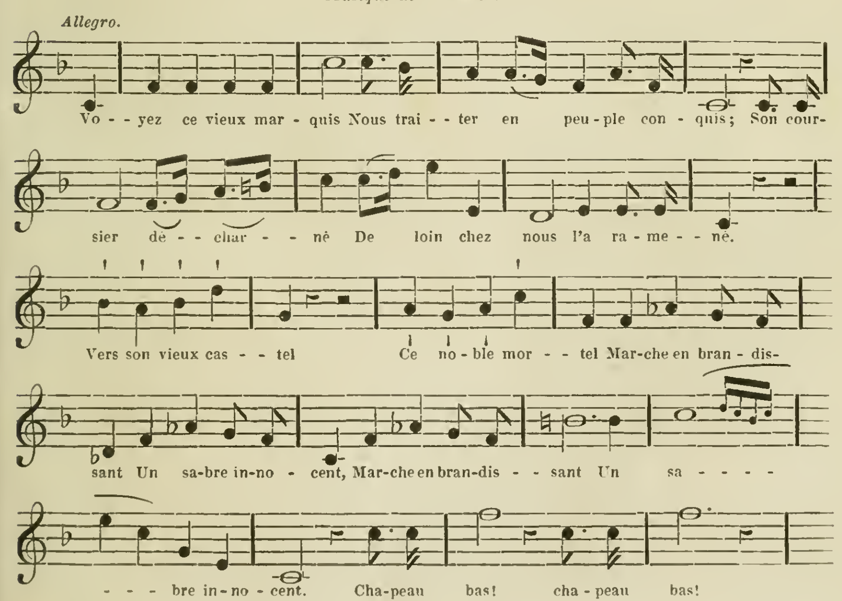
NOVEMBRE 1816.

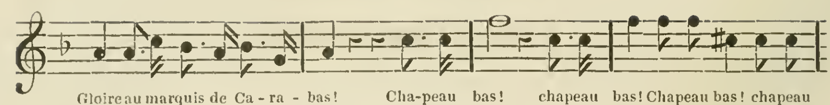
AIR *du Roi Dagobert.*

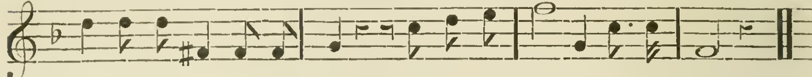


MÊME CHANSON.

Musique de B. Wilhem.







Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu!
Il verra beau jeu.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas, chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix;
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme et partageons;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

MA RÉPUBLIQUE.



Air *du vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Andante.

J'ai pris goût à la ré - pu - bli-que De - puis que j'ai vu tant de
rois. Je m'en fais une, et je m'ap - pli - que A lui don - ner de bon - nes
lois. On n'y com - mer - ce que pour boi - re, On n'y ju -
ge qu'a - vec gaî - té; Ma ta - ble est tout son ter - ri - toi - re; Sa de - vi-
se est la li - - ber - - té. Ma table est tout son ter - ri - toi - re; Sa de - vi-
se est la li - ber - té, Sa de - vi - se est la li - ber - - té.

Amis, prenons tous notre verre,
Le sénat s'assemble aujourd'hui.
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité.
Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

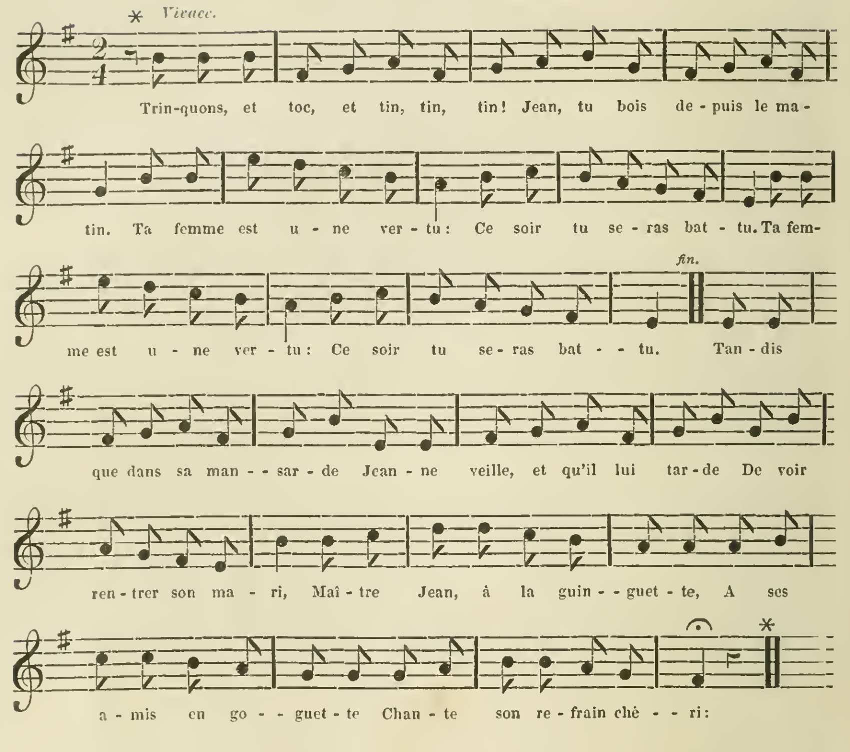
Du luxe, dont elle est blessée,
La joie ici défend l'abus;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité;
Qu'on puisse aller même à la messe :
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse,
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle;
C'en est fait de la liberté.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : *Quand les bœufs vont deux à deux.*



Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
  Ta femme est une vertu :
  Ce soir tu seras battu.

  Jeanne pour moi seul est tendre,
  Dit-il; laissons-la m'attendre.
  Mais, maudissant son époux,
  Jeanne, la puce à l'oreille,
  Bat sa chatte que réveille
  La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
  Ta femme est une vertu :
  Ce soir tu seras battu.

  Livrant sa femme au veuvage,
  Jean se perd dans son breuvage;
  Et, prête à se mettre au lit,
  Jeanne, qui verse des larmes,
  Dit en regardant ses charmes :
  C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
  Ta femme est une vertu :
  Ce soir tu seras battu.

  Pour allumer sa chandelle,
  Un voisin frappe chez elle ;
  Jeanne ouvre après un refus.
  Que Jean boive, chante ou fume,
  Je ne sais ce qu'elle allume,
  Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
  Ta femme est une vertu :
  Ce soir tu seras battu.

  En rajustant sa cornette,
  Ah ! qu'on souffre, dit Jeannette,
  Quand on attend son époux!
  Ma vengeance est bien modeste;
  Avec lui je suis en reste :
  Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.
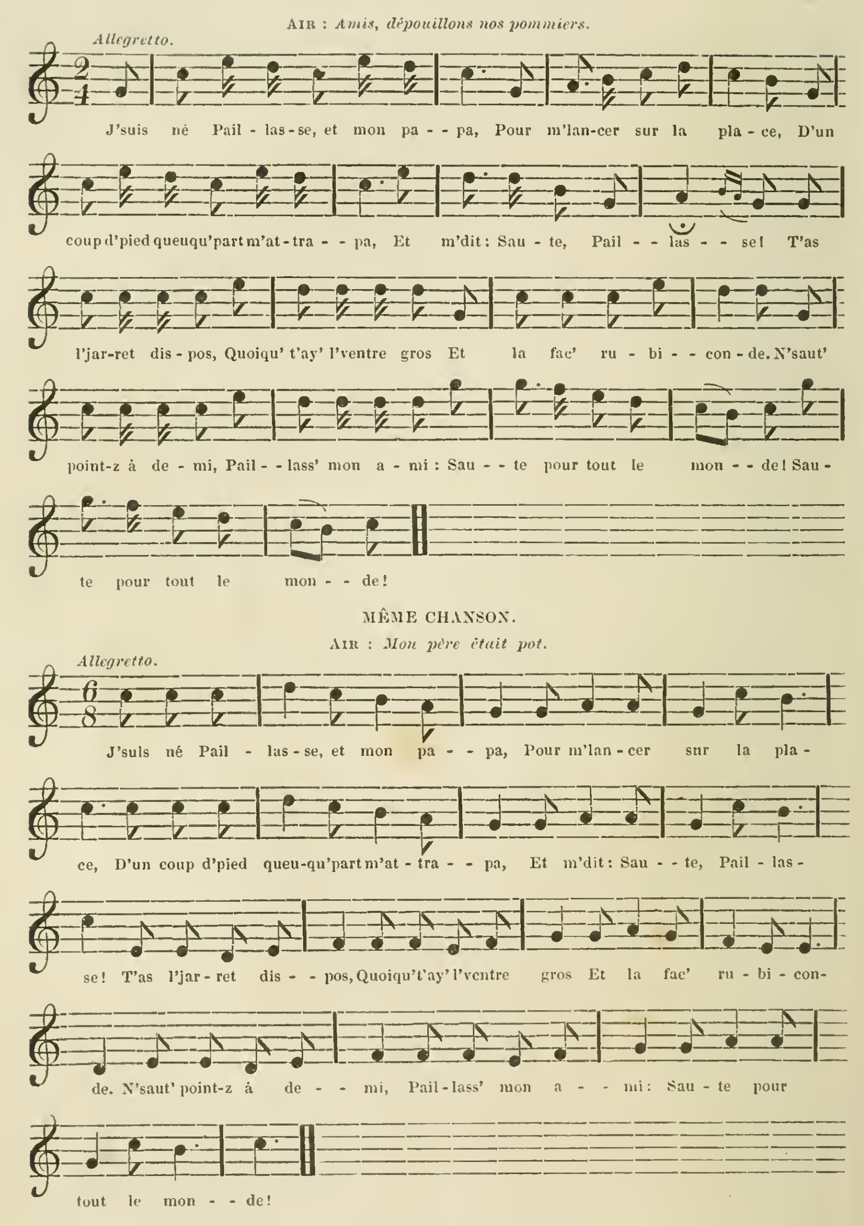
A demain! se dit le couple :
L'époux rentre, et son dos souple
N'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie : Amour fait rage!
Demain, puisque Jeanne est sage,
Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

PAILLASSE.

1816.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*



Ma mèr', qui poussait des hélas
En m'voyant prendr' ma course,
M'habille avec son seul mat'las,
M' disant : Ce fut ma r'ssource :
Là d'ssous fais, mon fils,
Ce que d'ssus je fis
Pour gagner la pièc' ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

Content comme un gueux, j' m'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m' donn' l'emploi, dans son palais,
D'un p'tit chien qu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien ;
Plus d'un envieux en gronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

J' buvais du bon, mais un hasard,
Où j' n'ons rien mis du nôtre,
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé!
Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!
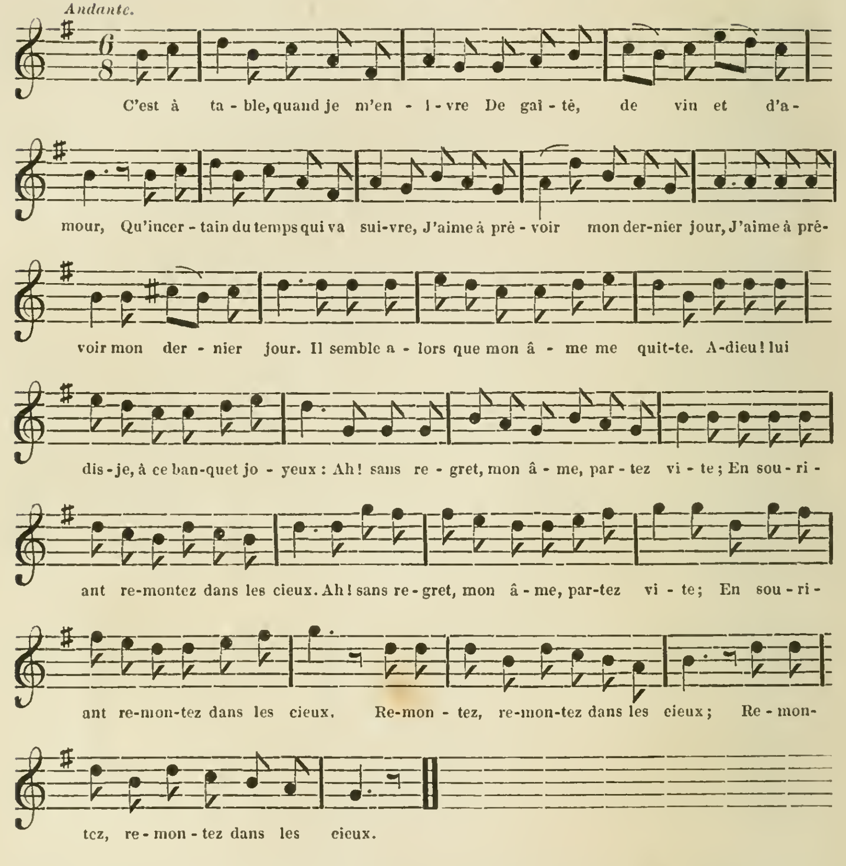
A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l'premier r'vient-z en traître :
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J'saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde!
N' saute point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours,
N' faut point qu' la r'cette baisse.
Boir', manger, rir' et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut' moins gaîment qu' toi,
Puisque l' pays abonde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

MON AME.

1816.

Air *du vaudeville des Scythes et des Amazones.*



Vous prendrez la forme d'un ange :
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

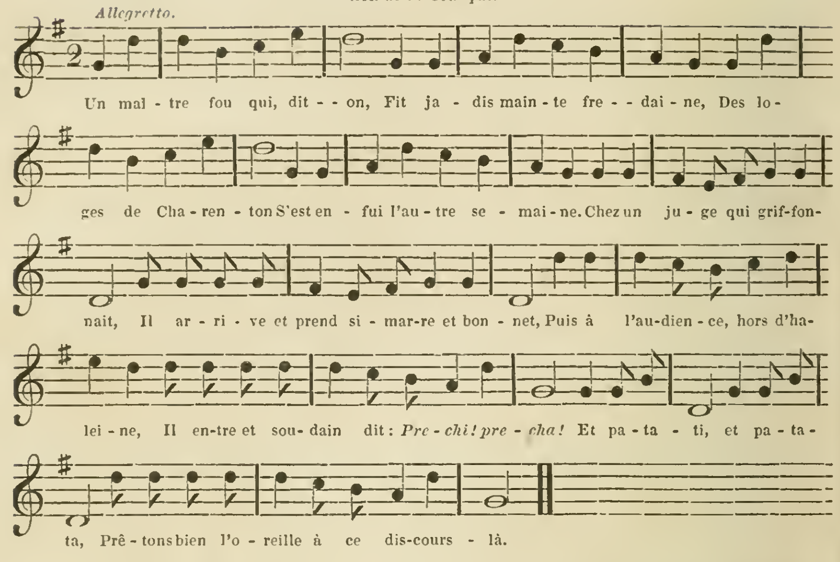
La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
L'Amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel!
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'aï petille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

LE JUGE DE CHARENTON (1).

NOVEMBRE 1816.

Air *de la Codaqui.*



" L'Esprit-Saint soutient ma voix,
" Et les accusés vont rire ;
" Moi, l'interprète des lois,
" J'en viens faire la satire.
" Nous les tenons d'un impudent
" Qui, pour s'amuser, me fit président.
" J'ai longtemps vanté son empire,
" Mais j'étais alors payé pour cela. "
Et patati, et patata,
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là ?

" Le drame et Galimafré
" Corrompent nos cuisinières.
" En frac on voit un curé,
" Et nos enfants ont trois pères.
" Le mariage est un loyer :
" On entre en octobre, on sort en janvier.
" Les cachemires adultères
" Nous donnent la peste, et ma femme en a. "
Et patati, et patata,
Il a mis de tout dans ce discours-là.

" Pour débaucher un mari,
" Que les filles ont d'adresse !
" Sous madame Dubarry
" Elles allaient à confesse.
" Ah ! qu'enfin (et le terme est clair)
" L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
" Et vous, qui nous tentez sans cesse,
" Filles, respectez l'habit que voilà. "
Et patati, et patata,
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

" Mais, triste effet du typhus,
" Au lieu d'église on élève
" Le temple du dieu Plutus,
" Qui sera beau s'il s'achève.
" Partout règnent les intrigants ;
" On n'interdit plus les extravagants :
" Ce dernier point n'est pas un rêve,
" Puisqu'en robe ici je dis tout cela. "
Et patati, et patata,
On trouve du bon dans ce discours-là.

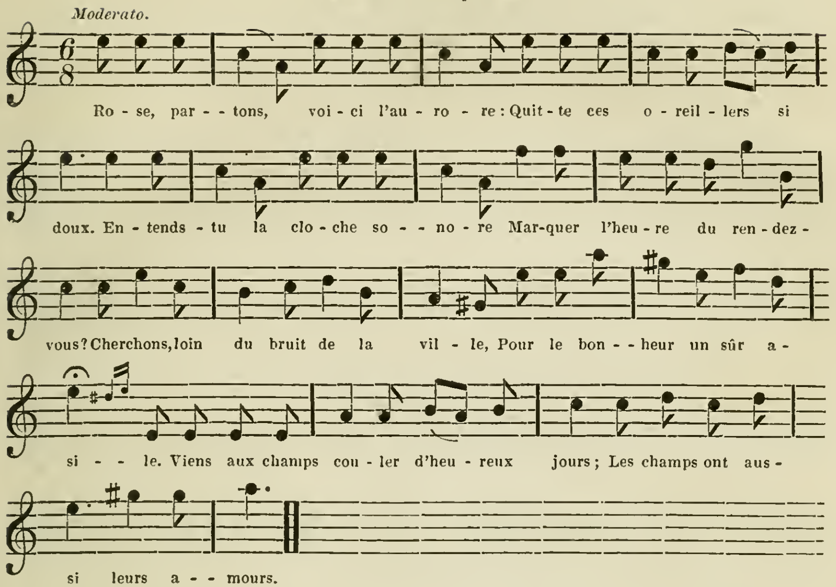
Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Remènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata,
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

(1) Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse ; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux Chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (*Note de* 1821 *.)

(*) A l'époque où cette Note fut publiée, M. Bellart était encore procureur général.

LES CHAMPS.

Air : *Mon amour était pour Marie.*



Viens aux champs fouler la verdure ;
Donne le bras à ton amant ;
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village ;
Le jour naissant t'éveillera :
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux ;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux ;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard ;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse,
Le monde est loin, l'herbe est si douce !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !
Adieu, Paris, où je me plus ;
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus !
Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

LA COCARDE BLANCHE.

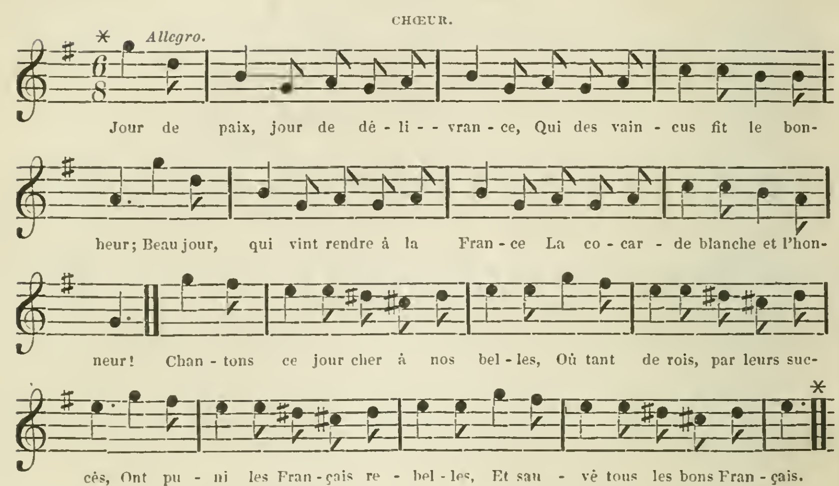
COUPLETS

CENSÉS FAITS POUR UN DÎNER OU DES ROYALISTES CÉLÉBRAIENT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

30 MARS 1816.

AIR *des Trois Cousines.*

CHŒUR.



Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clés!

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Sans ce jour, qui pouvait répondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu sur la Tour de Londre
Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

On répètera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

MON HABIT.
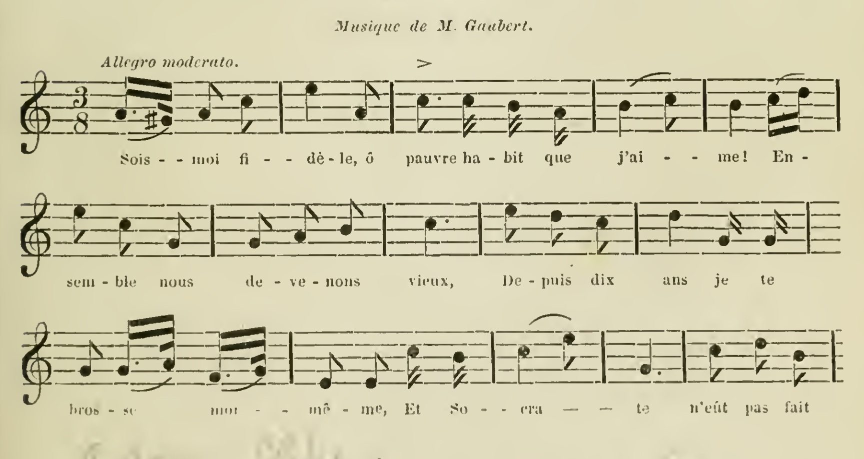
AIR *du vaudeville de Décence.*

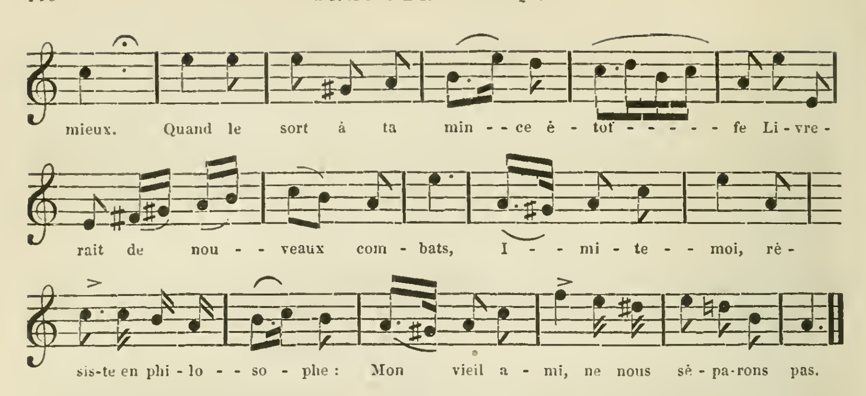
Allegro.

Sois-moi fi-dè-le, ô pauvre ha-bit que j'ai-me! En-sem-ble nous de-ve-nons vieux. De-puis dix ans je te bros-se moi-mê-me, Et So-cra-te n'eût pas fait mieux. Quand le sort à ta min-ce é-tof-fe Li-vre-rait de nou-veaux com-bats, I-mi-te-moi, ré-siste en phi-lo-so-phe: Mon vieil a-mi, ne nous sé-pa-rons pas.

MÊME CHANSON.

Musique de M. Gaubert.





Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

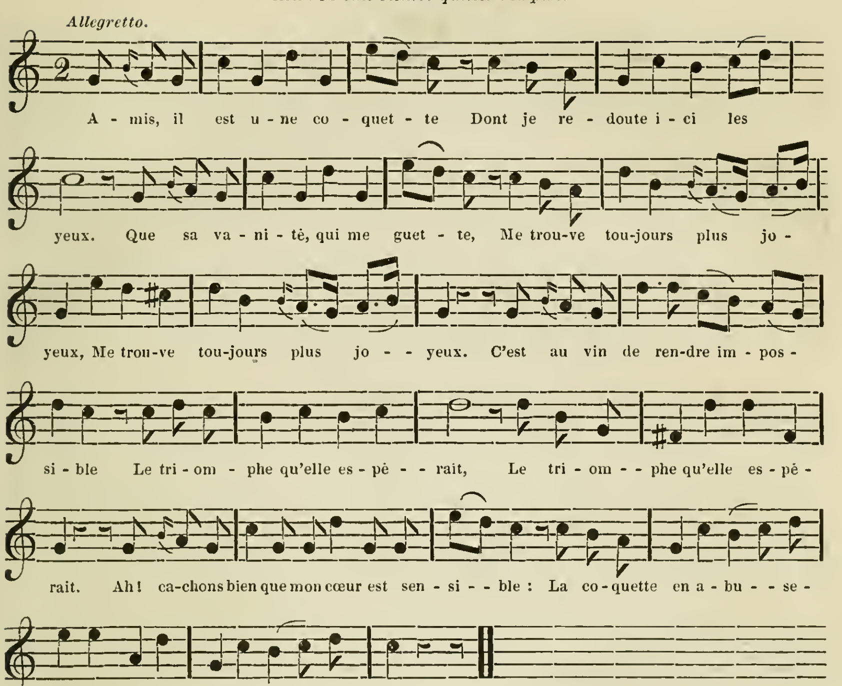
A ton revers j'admire une reprise!
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LE VIN ET LA COQUETTE.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*



Faut-il qu'elle soit si charmante!
Ah! de mon cœur prenez pitié!
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front, qui me trahirait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

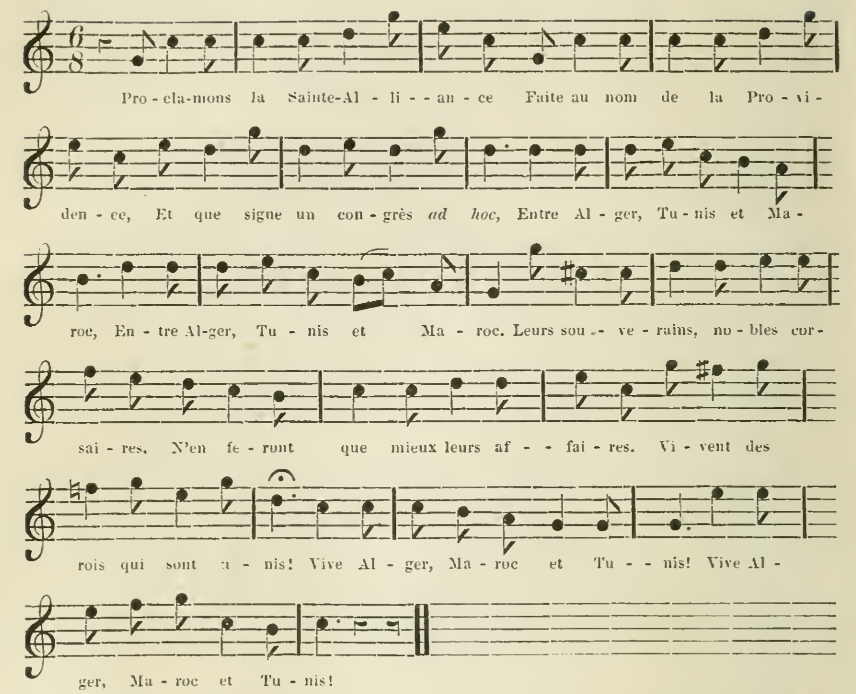
Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant?
J'aime encor; mon verre m'échappe;
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah! vous voyez que mon cœur est sensible,
Coquette, n'en abusez pas.

LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE.

1816.

Air *de Calpigi.*



Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun
Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand;
Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.
Avec eux ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait, que subito
On le ramène en son château.
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

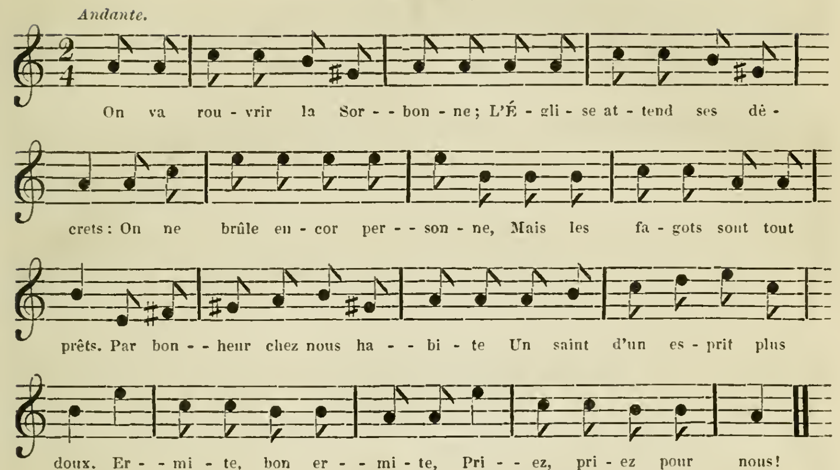
Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paye à l'échéance,
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans;
Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Rassurez-vous, ma mie.*



Des prêtres, grands catholiques,
L'ont instruit à servir Dieu.
Il tient aux mêmes reliques
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
A l'amour sa muse invite :
Par lui nous serons absous.
  Ermite, bon ermite,
  Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,
Lui légua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en gaîté.
Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.
  Ermite, bon ermite,
  Priez, priez pour nous !

Ce n'est tout son patrimoine;
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains, qu'on cite,
Lattaignant serait jaloux.
  Ermite, bon ermite,
  Priez, priez pour nous !
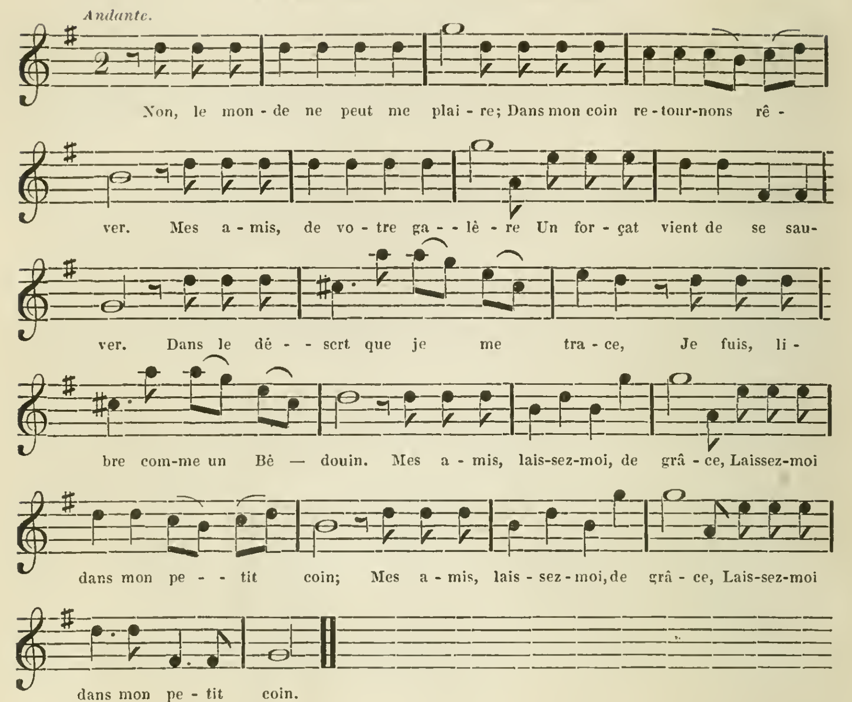
Il lui manquait un bréviaire :
Le bon ermite, à dessein,
Prit les œuvres de Voltaire,
Qui se disait capucin.
Grâce à l'auteur qu'il médite,
Il sait charmer tous les goûts.
  Ermite, bon ermite,
  Priez, priez pour nous !

De tels saints suivant les traces
Sur son gai califourchon,
Il laisse fourrer aux Grâces
Des fleurs sous son capuchon.
A l'aimer tout nous invite;
Avec lui sauvons-nous tous.
  Ermite, bon ermite,
  Priez, priez pour nous !

MON PETIT COIN.

1819.

AIR *du vaudeville de la Petite Gouvernante.*



Là, du pouvoir bravant les armes,
Je pèse et nos fers et nos droits;
Sur les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois.
Je prophétise avec audace;
L'avenir me sourit de loin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.
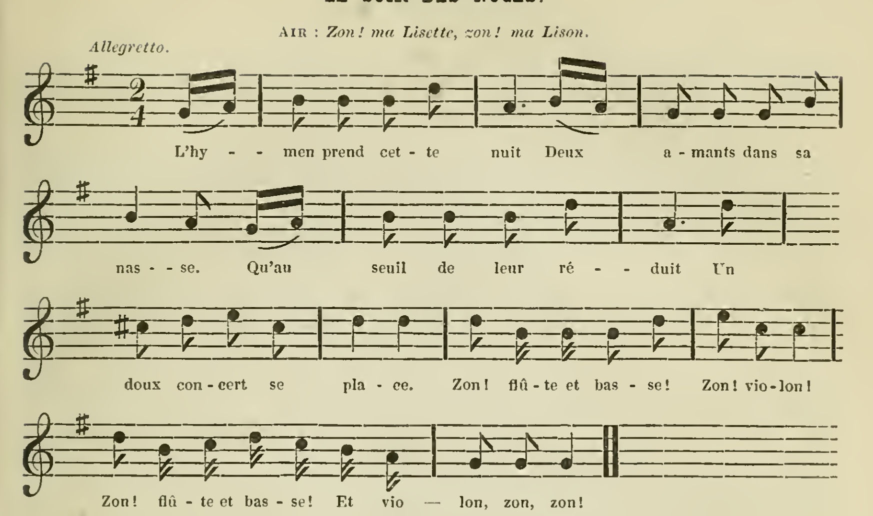
Là, j'ai la baguette des fées;
A faire le bien je me plais.
J'élève de nobles trophées;
Je transporte au loin des palais.
Sur le trône ceux que je place
D'être aimés sentent le besoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes:
Je vole, et, joyeux séraphin,
Je vois aux flammes éternelles
Nos rois précipités sans fin.
Un seul échappe de leur race;
De sa gloire je suis témoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
Des vœux que le ciel entend bien.
Respectez donc ma rêverie:
Votre monde ne me vaut rien.
De mes jours filés au Parnasse
Daignent les Muses prendre soin!
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES.

AIR : *Zon! ma Lisette, zon! ma Lison.*



Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse;
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace,
Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

La belle en sanglotant
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous;
Mais qu'à tout il se fasse:
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'INDÉPENDANT.


AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Allegretto.

Res - pec - tez mon in - dé - pen - dan - ce, Es - cla - ves de la va - - ni-
té : C'est à l'om - bre de l'in - di - gen - ce Que j'ai trou - vé la li - - ber -
té, Que j'ai trou - vé la li - - ber - - té. Ju - gez, aux chants qu'elle m'in -
spi - re, Quel est sur moi son as - cen - - dant! Quel est sur moi son as - cen -
dant! Li - set - te seule a le droit de sou - ri - - re Quand je lui dis : Je suis in - dé-pen -
dant, Je suis, je suis, je suis in - dé-pen - dant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société;
Et pour repousser l'esclavage
Je n'ai qu'un arc et ma gaîté.
Mes traits sont ceux de la satire;
Je les lance en me défendant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !
C'est le conducteur de la chaîne
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire ;
J'offre l'amour pour répondant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

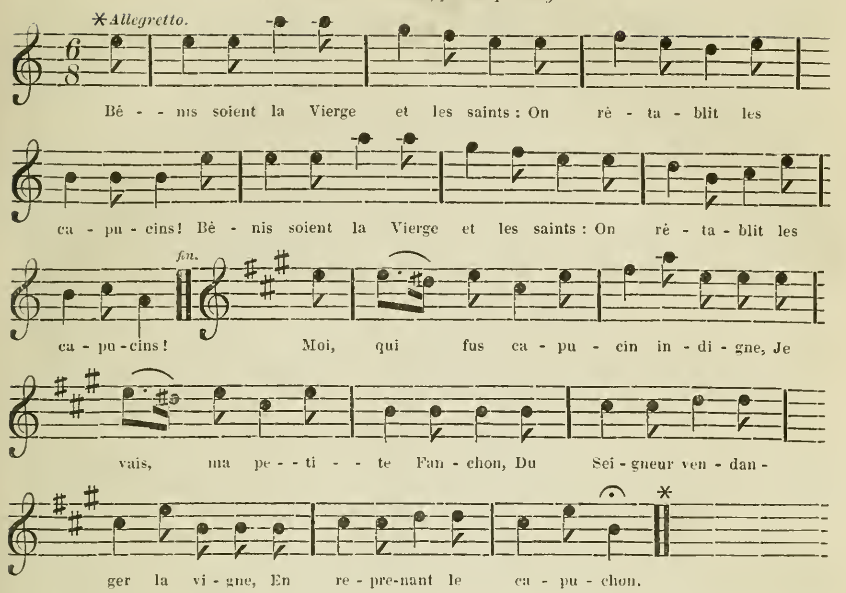
En paix avec ma destinée,
Gaîment je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressants.
Voilà comme on perd un empire !
Non, non, point d'hymen imprudent
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

LES CAPUCINS.

1819.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*



Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Fanchon, pour vaincre par surprise
Les philosophes trop nombreux,
Qu'en vrais cosaques de l'Église,
Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

La faim désole nos provinces;
Mais la piété l'en bannit.
Chaque fête, grâce à nos princes,
On peut vivre de pain bénit.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

L'Église est l'asile des cuistres;
Mais les rois en sont les piliers;
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courent s'attabler;
Et devant certaines moustaches
On dit qu'on a vu Dieu trembler.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Nos missionnaires font rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu;
Ils marchent tout couverts de cendre :
C'est ainsi qu'on couvre le feu.
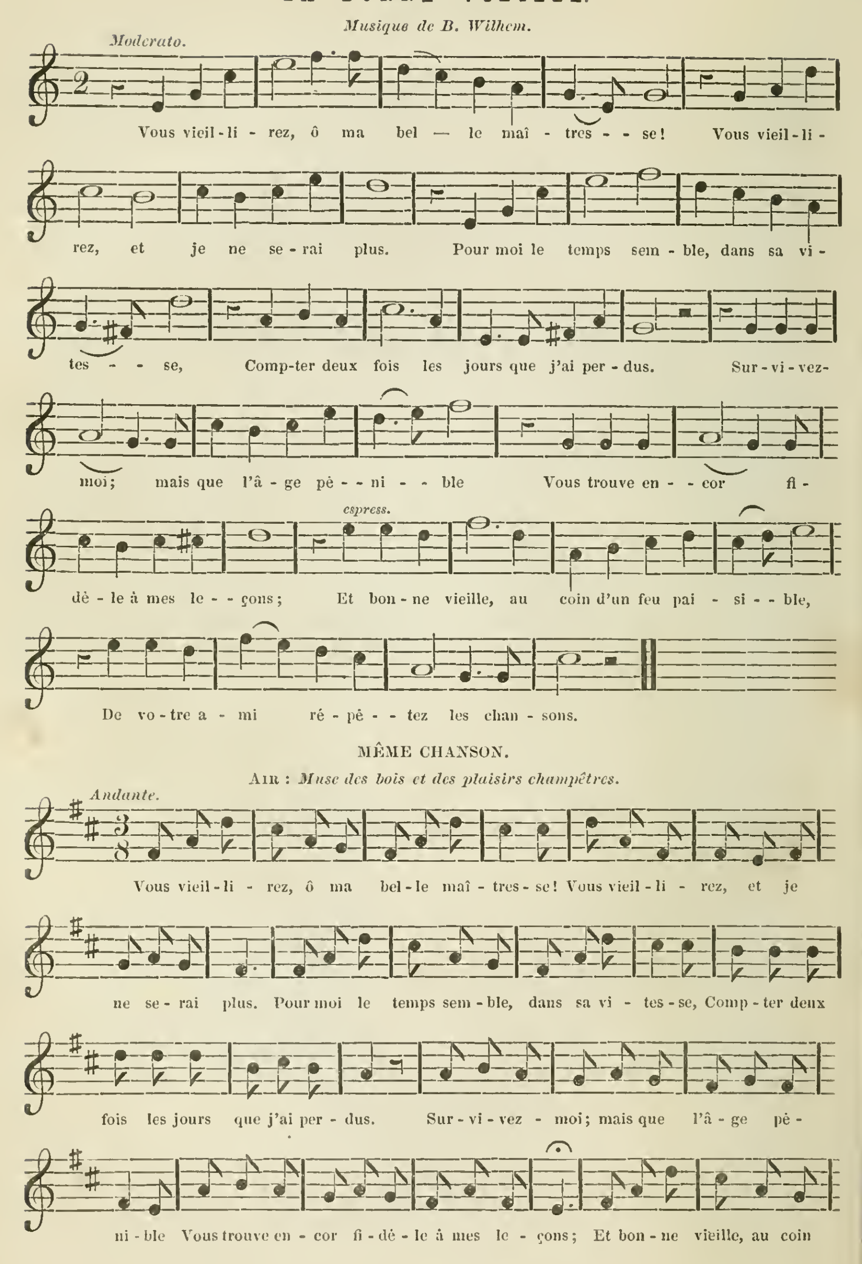
Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

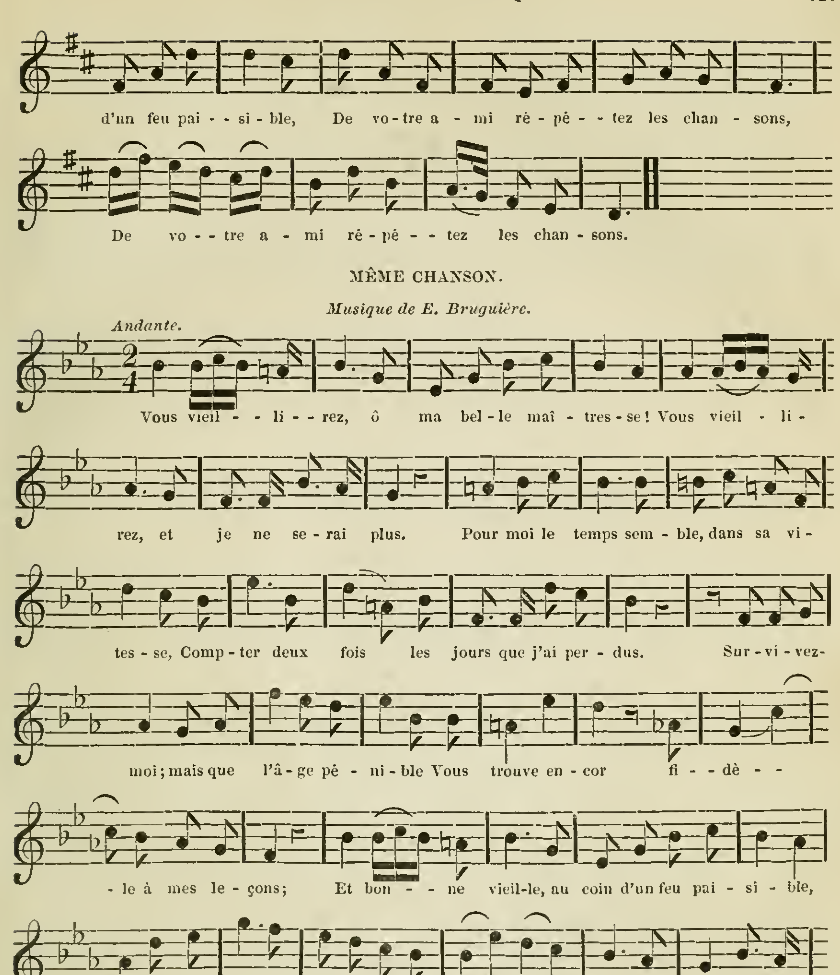
Fais-toi dévote aussi, Fanchette :
Vas, il n'est pas de sot métier.
Mais qu'avec nous deux, en cachette,
Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

LA BONNE VIEILLE.

Musique de B. Wilhem.





Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

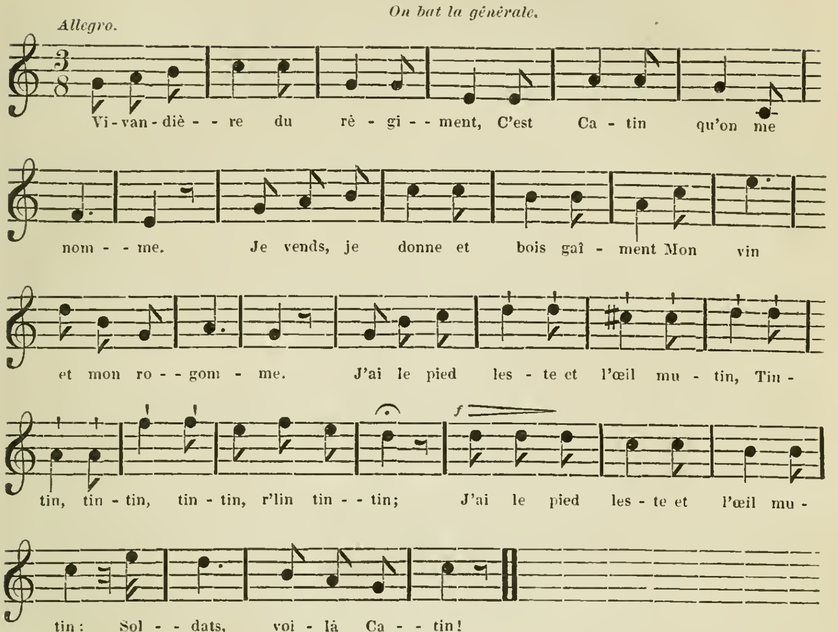
Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons:
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LA VIVANDIÈRE.

1817.

AIR *de B. Wilhem*, ou *Demain matin, au point du jour,*
On bat la générale.



Je fus chère à tous nos héros;
Hélas! combien j'en pleure!
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
D'amour, de gloire et de butin :
Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Ça grossissait son bulletin :
Soldats, voilà Catin!

Depuis les Alpes je vous sers;
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte;
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Puis j'entrai dans Vienne un matin :
Soldats, voilà Catin!

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre saint-père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin!

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime :
A Madrid, si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin!

Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle!
L'Anglais aurait fui sans butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
L'Anglais aurait fui sans butin :
Soldats, voilà Catin!

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Je refleuris encor leur teint :
Soldats, voilà Catin!
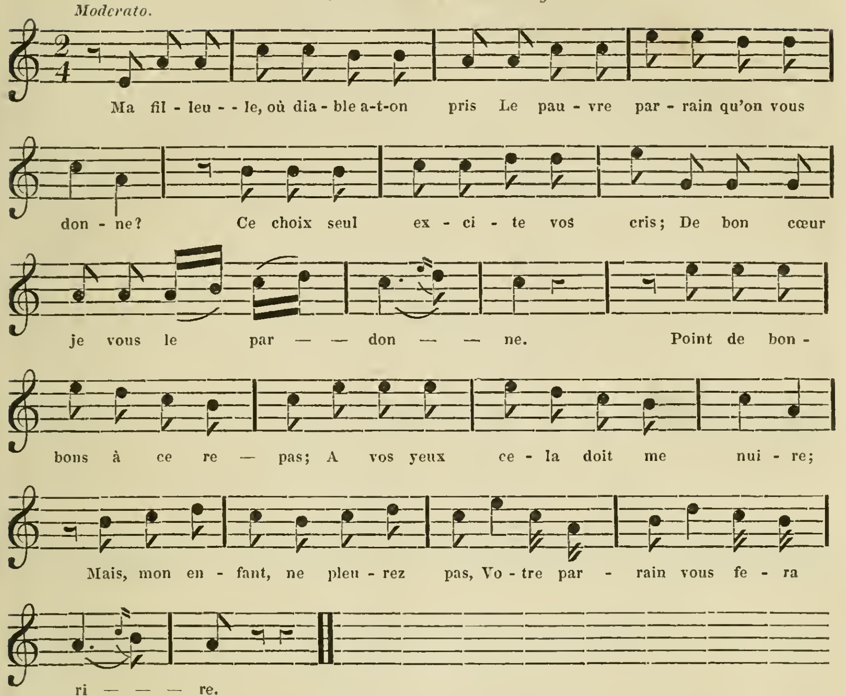
Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paîront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'en serai le réveil-matin :
Soldats, voilà Catin!

COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*



L'amitié m'en a fait l'honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.
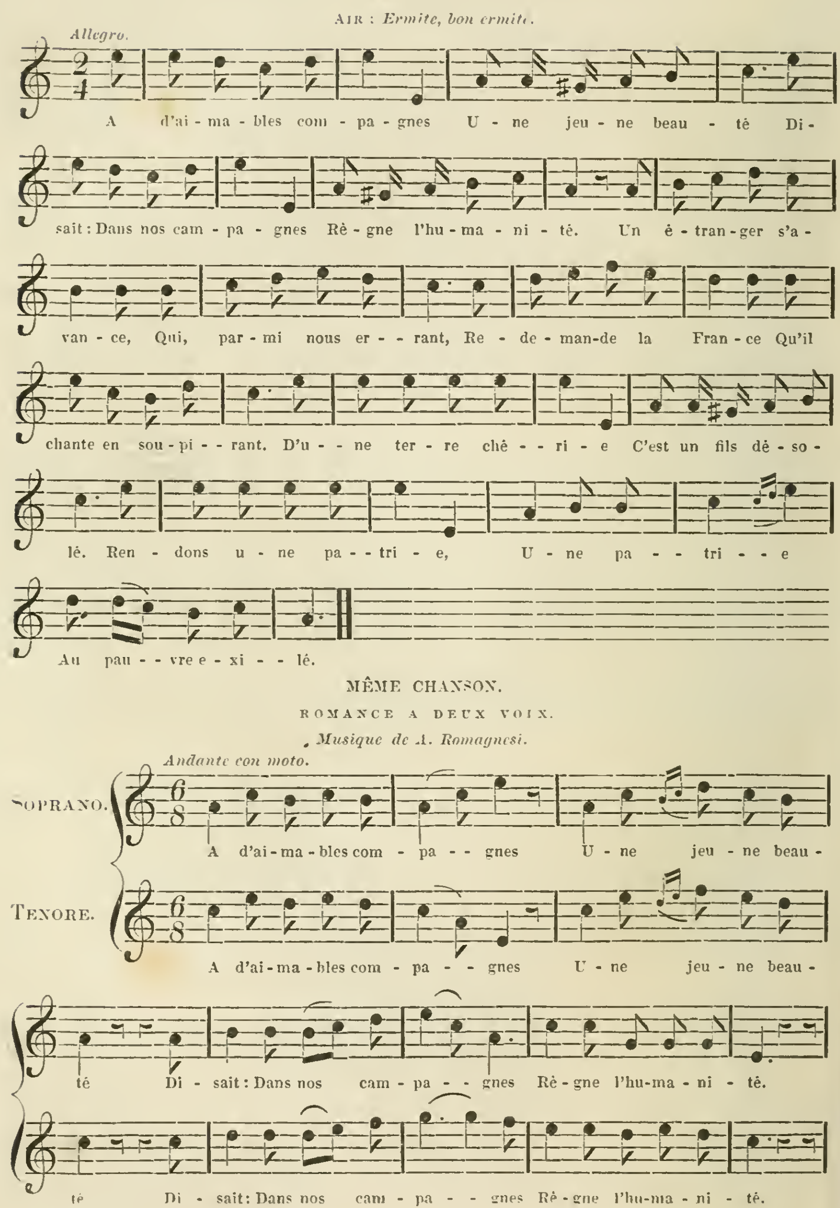
Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie!
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.
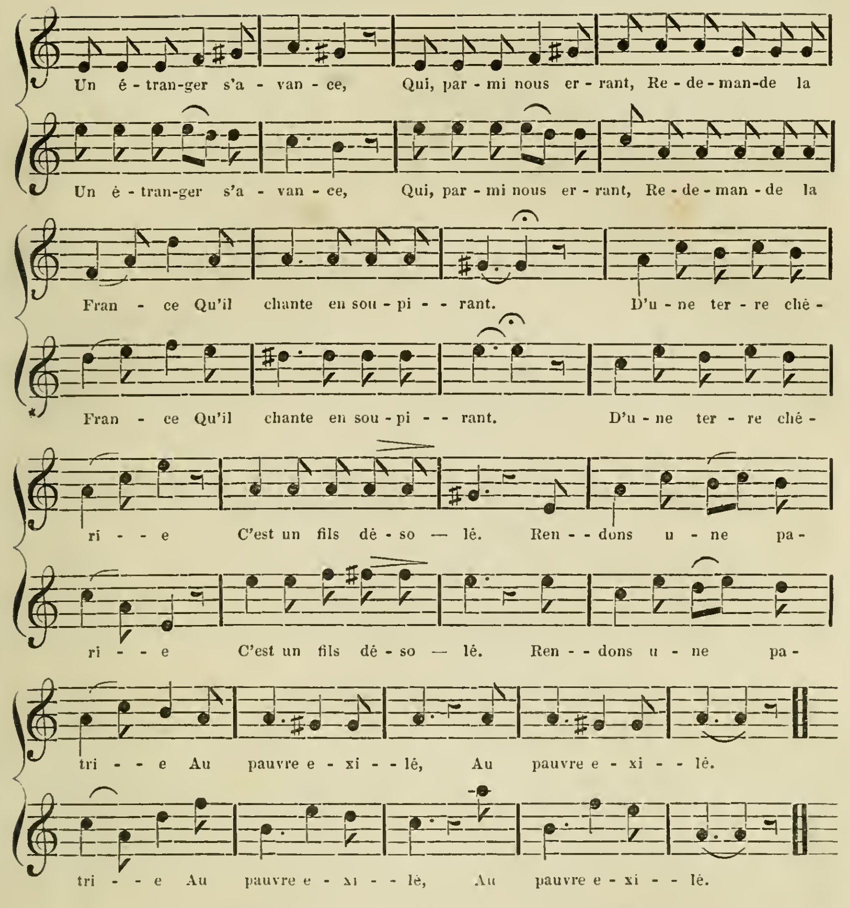
Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque-là mes chansons plaisent !
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.
Quoi ! manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire!
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'EXILÉ.

JANVIER 1817.

AIR : *Ermite, bon ermite.*





Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour,
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

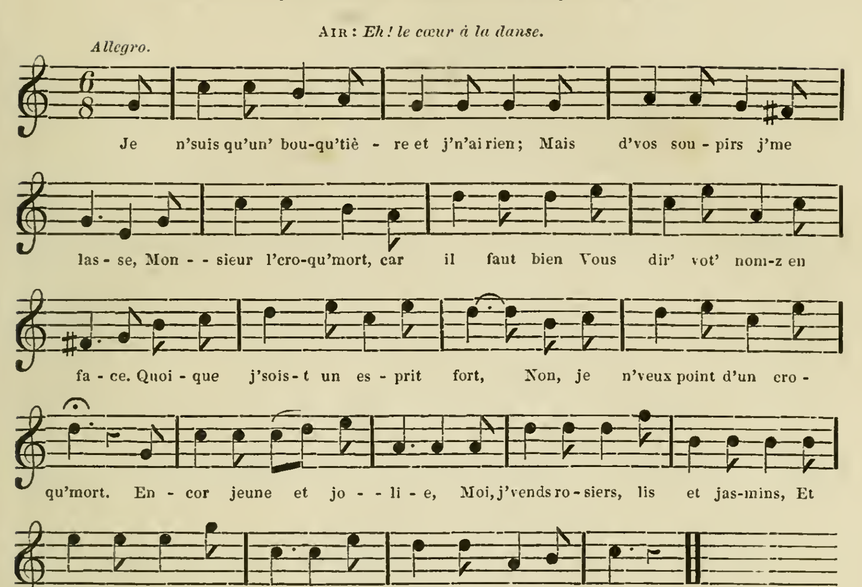
De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours;
Qu'il trouve ici des fêtes
Et surtout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité ;
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croit avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

LA BOUQUETIÈRE ET LE CROQUE-MORT.

AIR : *Eh! le cœur à la danse.*



C't amour, qui fait plus d'un hasard,
Vous tire par l'oreille
Depuis l' jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur :
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

A d' bons vivants j'aime à parler;
Et, monsieur, n' vous déplaise,
Avec vous m' faudrait-z étaler
Mes fleurs chez l' Pèr' la Chaise :
Mon commerce est mieux fêté
A la porte d' la Gaîté.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.
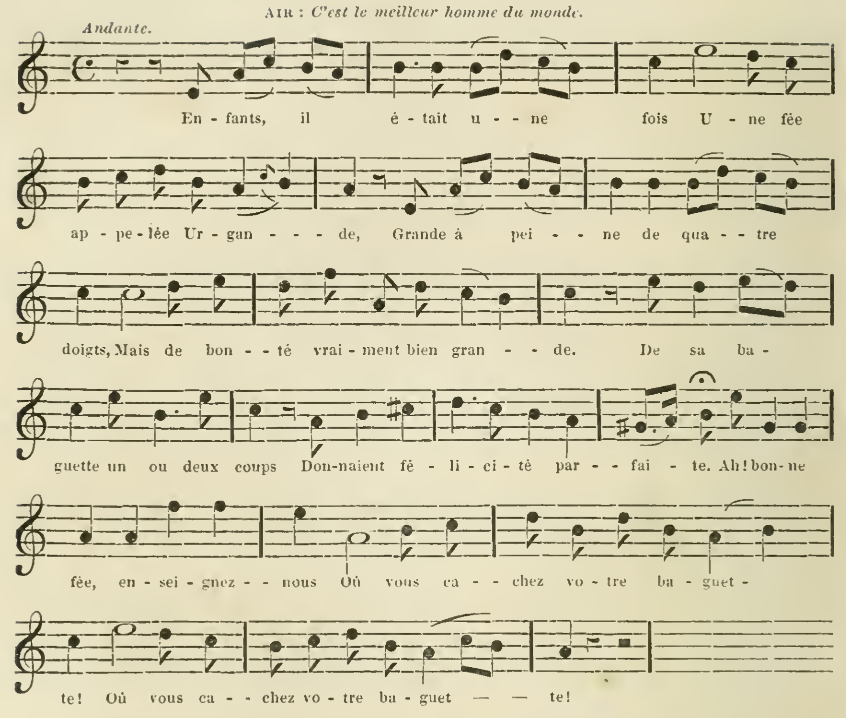
Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
Vous vous en faite' accroire ;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pourboire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant venez m' prendre ;
Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans.
Adieu, croqu'mort si tendre.
P't-êt' bien qu'en s'impatientant,
Un' pratique vous attend.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

LA PETITE FÉE.

1817.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*



Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux,
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres ;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,
Hélas! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux :
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

MA NACELLE.

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

AIR : *Eh ! vogue la galère.*
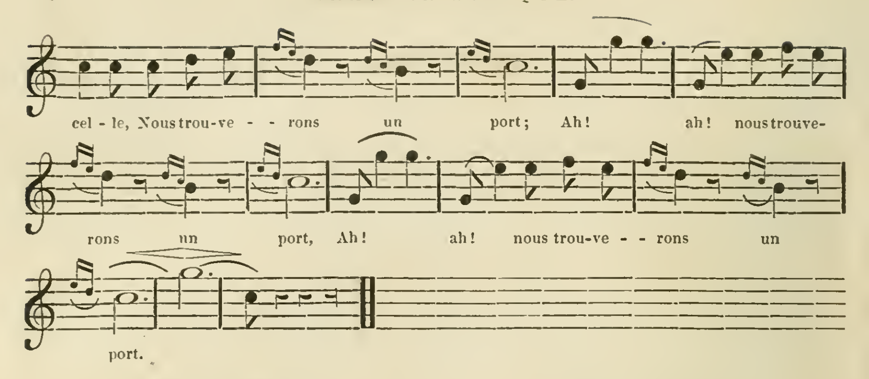
Allegretto.

Sur une on - de tran - quil - le Vo - guant soir et ma - tin, Ma
na-celle est do - ci - le Au souffle du des - tin. La voi - le s'en - fle -
t - el - le, J'a - ban - don - ne le bord. Eh! vo - gue ma na - cel - le (O
doux zé-phyr! sois-moi fi - - dè - le), Eh! vo - gue ma na - - cel - le, Nous
trou - - ve - rons un port.

MÊME CHANSON.

Musique de Panseron.

Sur u-ne onde tran - quil - le Voguant soir et ma - tin, Ma na-celle est do-
ci - le Au souf-fle du des - tin. La voi - le s'en-fle - t - el - le, J'a-ban -
don - ne le bord, J'a - ban - don - ne le bord. Eh!
vo-gue ma na - cel - le (O doux zé - phyr! sois - moi fi - dè - le), Eh! vo - gue ma na -



J'ai pris pour passagère,
La muse des chansons,
Et ma course légère
S'égaye à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois;
Le plaisir qui m'appelle
M'attend sur l'autre bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

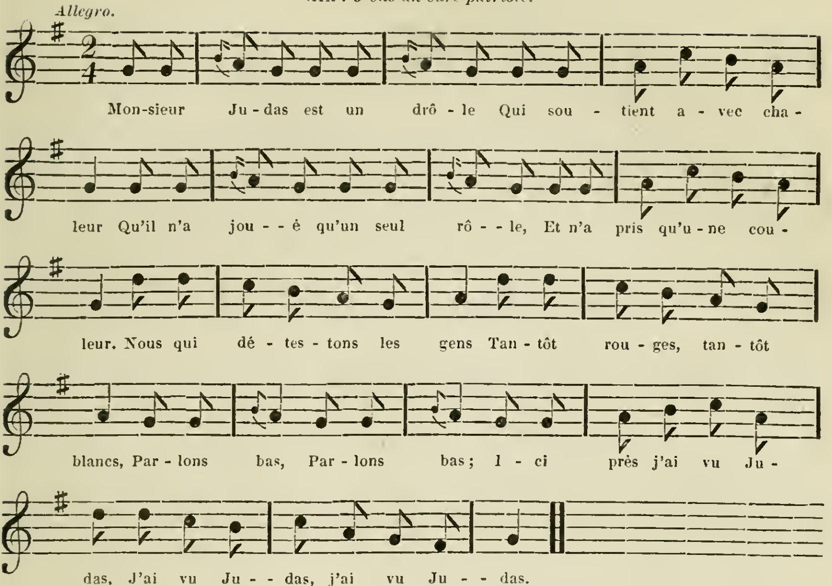
Loin de là le ciel change :
Un soleil éclatant
Fait mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour;
Les Grâces demi-nues
Y célèbrent l'amour.
Dieux! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS.

AIR : *J'ons un curé patriote.*



Curieux et nouvelliste,
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral :
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

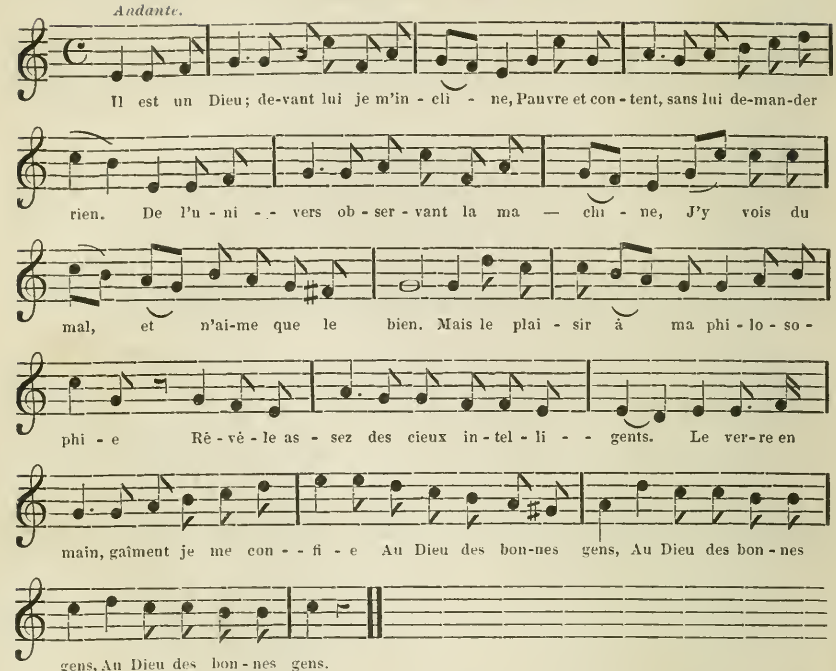
Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire
Avec la croix au côté.
Nous qui faisons volontiers
L'éloge de nos guerriers,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.
Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit : " Mes amis,
" Les limiers de la police
" Sont à craindre en ce pays. "
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR *du vaudeville de la Partie carrée.*



Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie!
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie (1);
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.
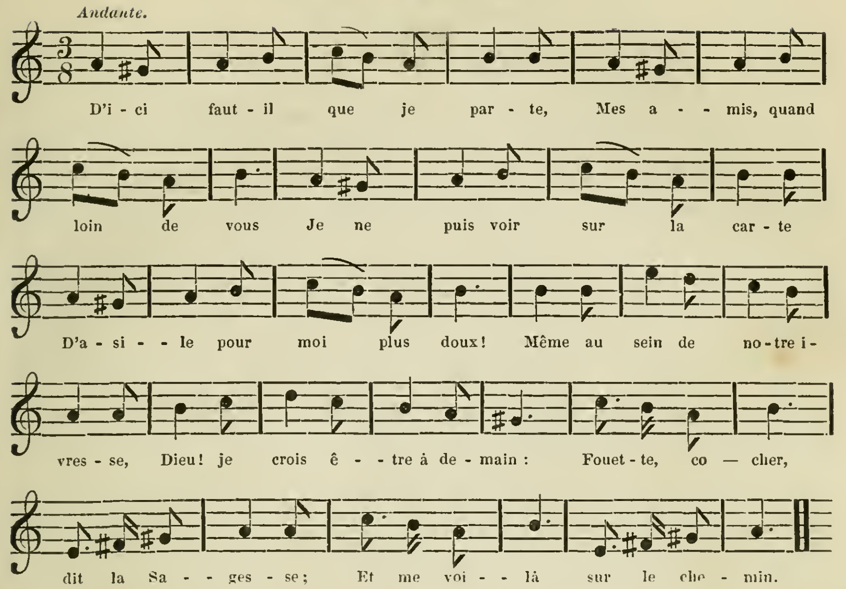
Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents!
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

(1) Des critiques anglais, très-bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères qui avaient fait la Restauration ; à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul* : lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.

ADIEUX A DES AMIS.

Air : *C'est un lanla, landerirette.*



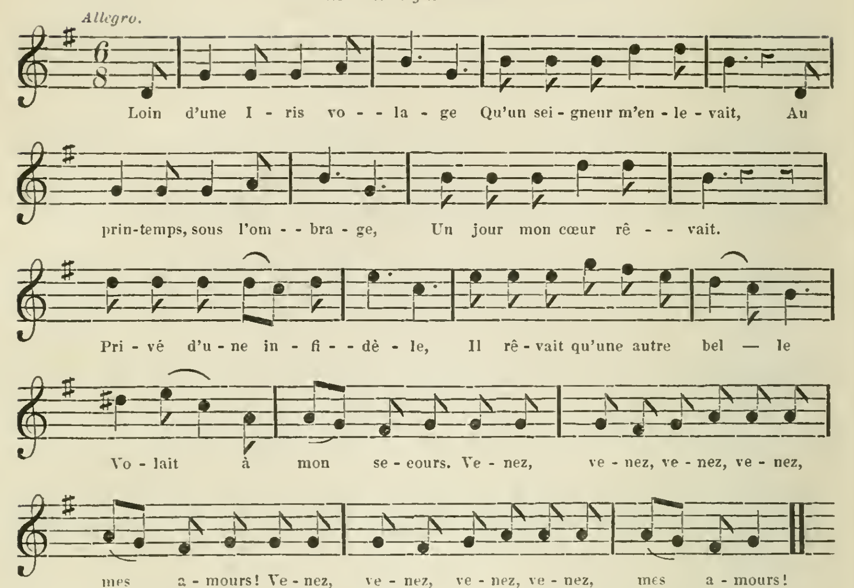
Malgré les sermons du sage,
On pourrait, grâce aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain :
Fouette, cocher, dit la Fortune ;
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
Ne va point au cabaret,
Me vient dire avec rudesse
Un médecin indiscret;
Mais Lisette est si jolie !
Mais si doux est le bon vin !
Fouette, cocher, dit la Folie ;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être
Je chanterai mon retour.
Déjà je crois voir renaître
L'aurore d'un si beau jour.
L'Allégresse, que j'encense,
A mon paquet met la main :
Fouette, cocher, dit l'Espérance ;
Et me voilà sur le chemin.

LA RÊVERIE.

Air : *La signora malade.*



Cette belle était tendre,
Tendre et fière à la fois;
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.
Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens,
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accents.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais non, c'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête
En corset de basin.
Grandeurs, je vous oublie!
Cette fille est si jolie!
Ses jupons sont si courts!
Venez, venez, venez, mes amours!

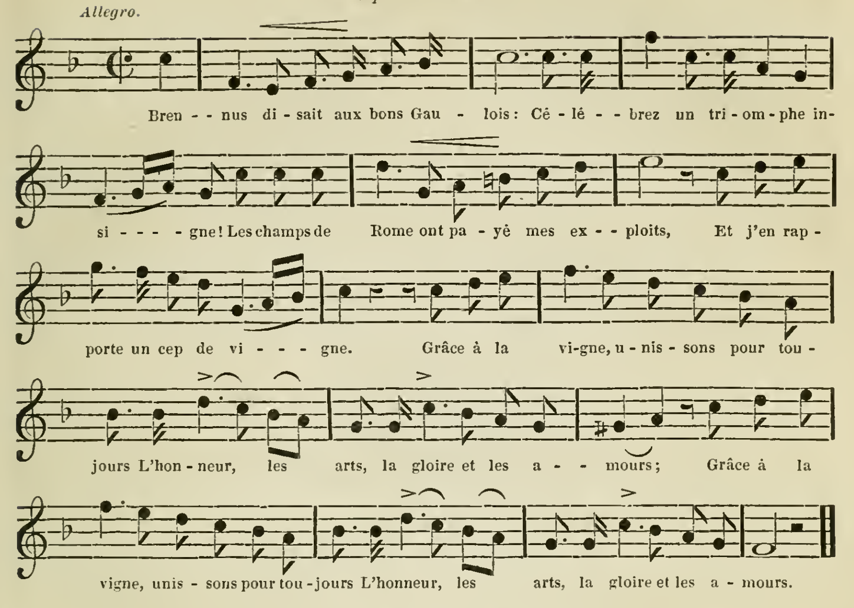
BRENNUS,

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

Musique de B. Wilhem.
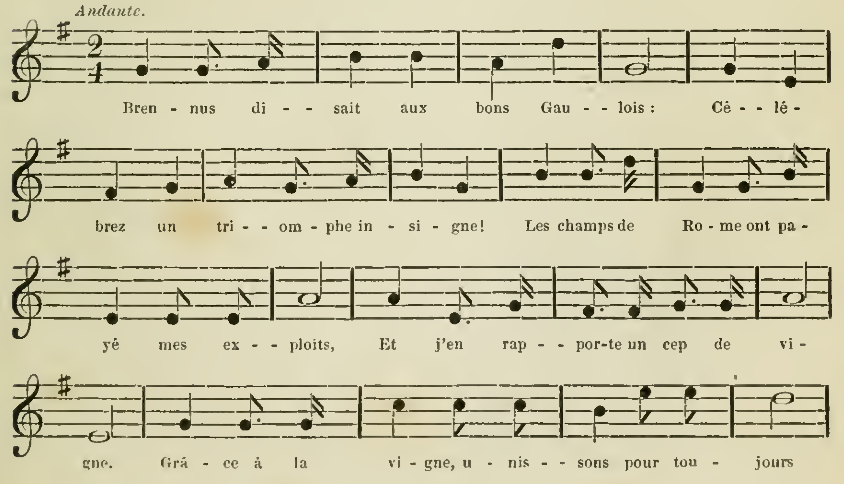
Allegro.
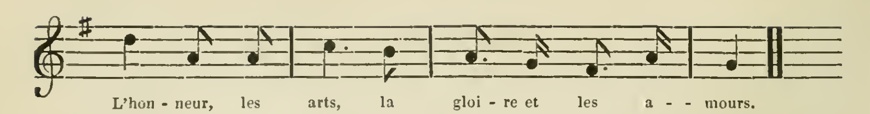


MÊME CHANSON.

AIR *de Pierre-le-Grand.*

Andante.





Privés de son jus tout-puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux que le pampre naissant
Serve à couronner la Victoire.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.
Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

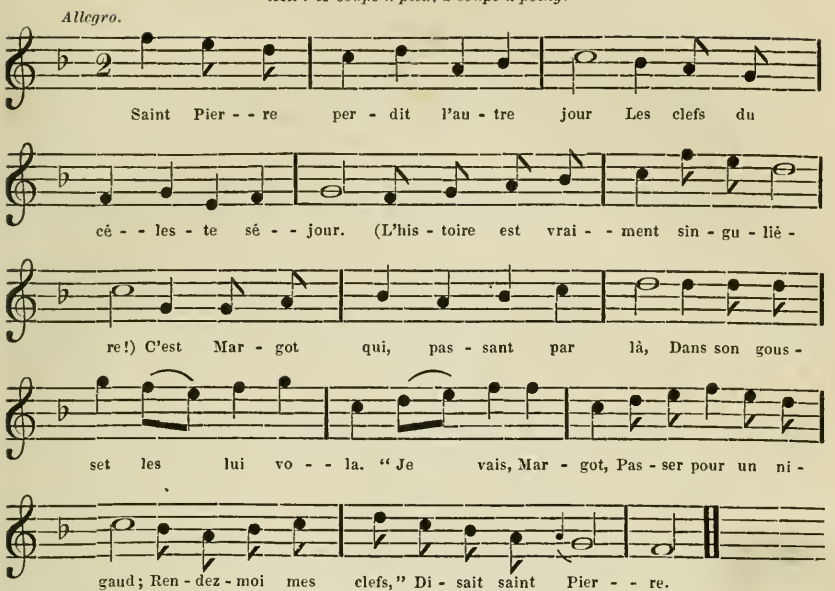
Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne, et les Gaulois joyeux
Dans l'avenir ont vu la France.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

LES CLEFS DU PARADIS.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*



Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.
" Je vais, Margot,
" Passer pour un nigaud;
" Rendez-moi mes clefs, " disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
" Je vais, Margot,
" Passer pour un nigaud;
" Rendez-moi mes clefs, " disait saint Pierre.

Des jésuites, que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière!)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
" Je vais, Margot,
" Passer pour un nigaud;
" Rendez-moi mes clefs, " disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Satan lui-même est bienvenu :
La belle en fait un saint cornu.
" Je vais, Margot,
" Passer pour un nigaud;
" Rendez-moi mes clefs, " disait saint Pierre.
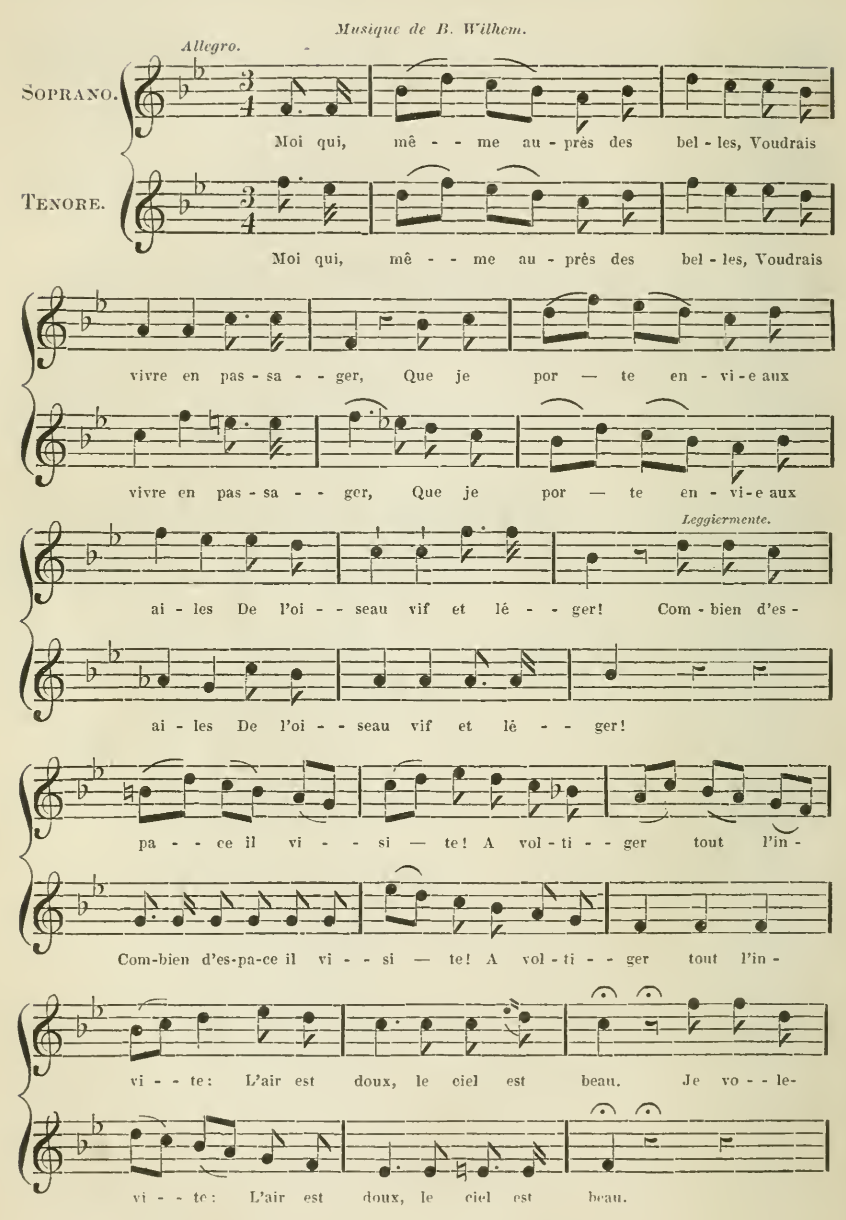
Dieu qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer.
(L'histoire est vraiment singulière!)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.
" Je vais, Margot,
" Passer pour un nigaud :
" Rendez-moi mes clefs, " disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
" Je vais, Margot,
" Passer pour un nigaud;
" Rendez-moi mes clefs, " disait saint Pierre.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

1817.

Musique de B. Wilhem.



rais vi - te, vi - te, vi - te, Si j'è - - tais pe - - tit oi -

seau; Je vo - le - - rais vi - te, vi - te, vi - te, Si j'è -

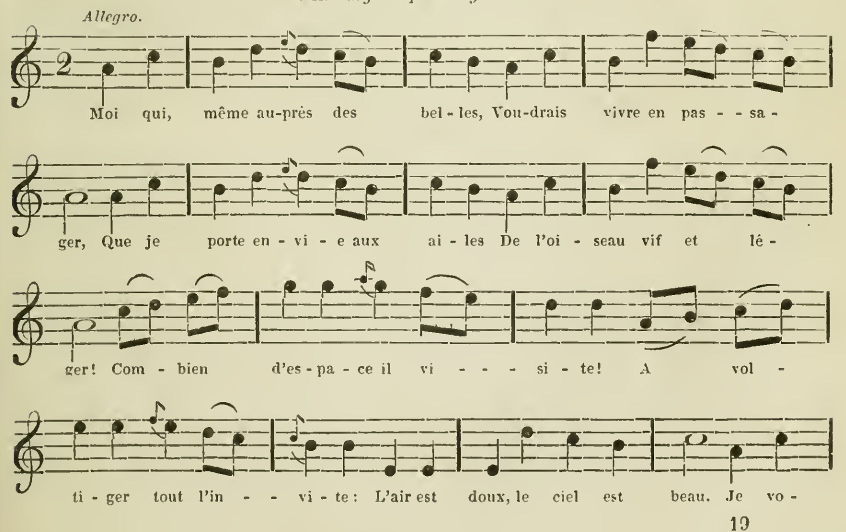
Je vo - le - - rais vi - te, vi - te, vi - te, Si j'è -

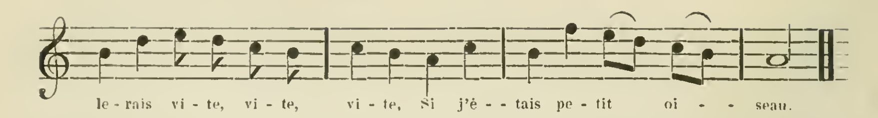
tais pe - - tit oi - - seau.

tais pe - - tit oi - - seau.

MÊME CHANSON.

AIR : *Il faut que l'on file doux.*





C'est alors que Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaîté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté.
Puis ma chanson favorite
Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible
J'irais chanter près de lui.
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchants, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets.
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite
Me dresse un piége nouveau,
J'y volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.
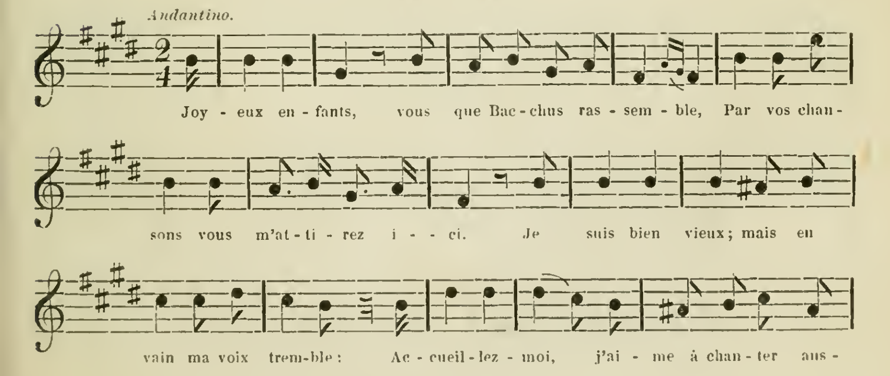
LE BON VIEILLARD.
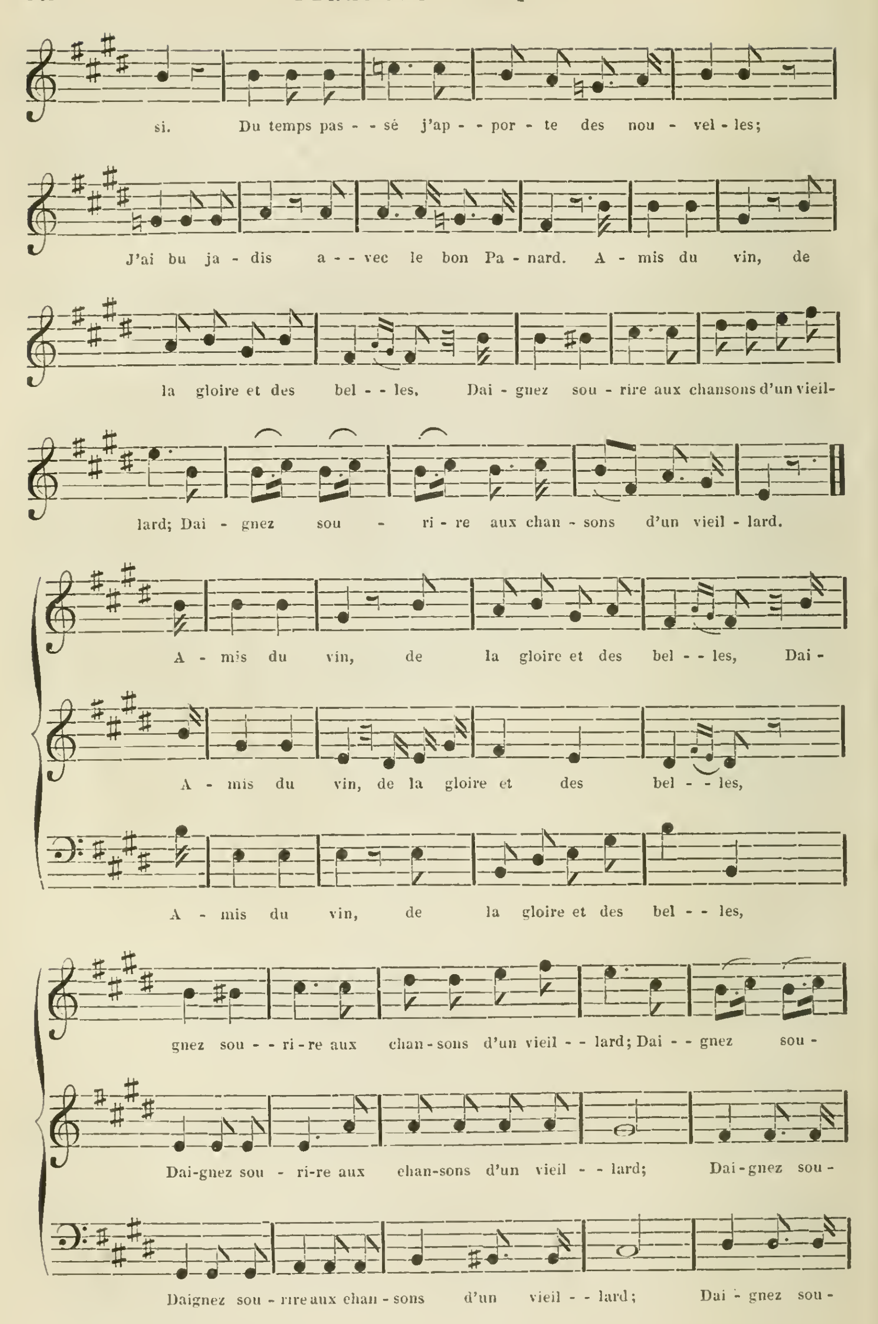
AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Joy - eux en - - fants, vous que Bac - chus ras - - sem - ble, Par vos chan -
sons vous m'at - - ti - rez i - - ci. Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix
trem - ble : Ac-cueil - lez - moi, j'ai - me à chan - ter aus - - si. Du temps pas -
sé j'ap - por - - te des nou - - vel - les ; J'ai bu ja - dis a - vec le bon Pa -
nard. A - mis du vin, de la gloire et des bel - les, Dai-gnez sou -
rire aux chan - sons d'un vieil - - lard.

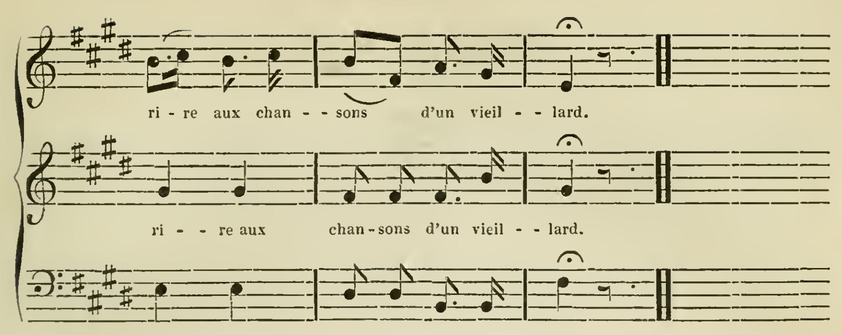
MÊME CHANSON.

Musique de Bruguière.





si. Du temps pas - - sé j'ap - - por - te des nou - vel - les;
J'ai bu ja - dis a - - vec le bon Pa - nard. A - mis du vin, de
la gloire et des bel - - les, Dai - gnez sou - rire aux chansons d'un vieil-
lard; Dai - gnez sou - ri - re aux chan - sons d'un vieil - lard.
A - mis du vin, de la gloire et des bel - - les, Dai -
A - mis du vin, de la gloire et des bel - - les,
A - mis du vin, de la gloire et des bel - - les,
gnez sou - - ri - re aux chan - sons d'un vieil - - lard; Dai - - gnez sou -
Dai-gnez sou - ri-re aux chan-sons d'un vieil - - lard; Dai - gnez sou -
Daignez sou - rire aux chan - sons d'un vieil - - lard; Dai - gnez sou -



De me fêter, hé quoi, chacun s'empresse!
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes;
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous, j'ai vécu de caresses;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses:
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles;
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde,
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai, pour vous voir, différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

QU'ELLE EST JOLIE!

AIR *de Lantara.*

Grands dieux! combien elle est jo - li - - - e Cel - le que j'ai - me - rai tou -

jours! Dans leur dou-ce mé-lan-co - li - - - e Ses yeux font rê-ver aux a -

mours, Ses yeux font rê - ver aux a - mours. Du plus beau souffle de la

vi - - e A l'a - ni - - mer le ciel se plaît. Grands dieux! com-

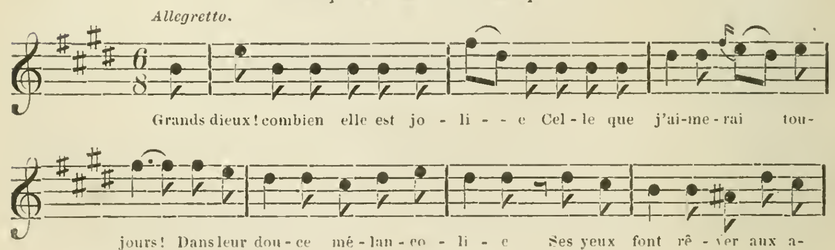
bien el - le est jo - - - li - - - e! Et moi, je suis, je suis si
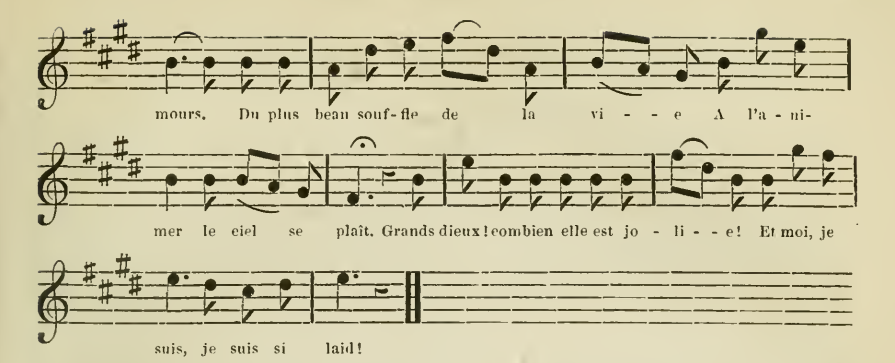
laid! Grands dieux! com - bien el - le est jo - - - li - - - e! Et moi, je

suis, je suis si laid! Et moi, je suis, je suis si laid!

MÊME CHANSON.

Musique de Guichard Printemps.





Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû longtemps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez; mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

LES CHANTRES DE PAROISSE,

OU

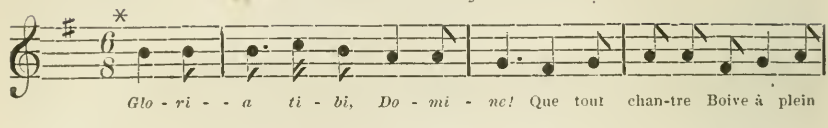
LE CONCORDAT DE 1817.

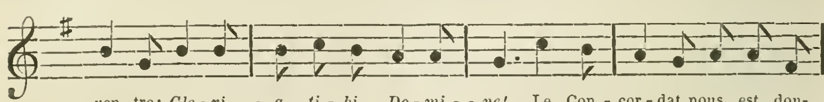
CHANSON A BOIRE.

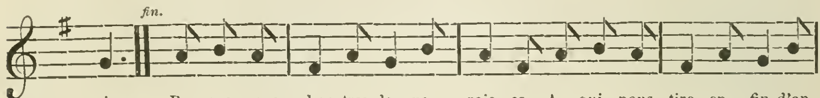
SEPTEMBRE 1817.
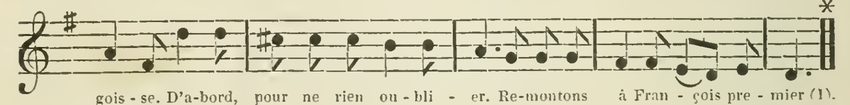


AIR *du Bastringue.*









Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre:
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

A Gonsalvi buvons un verre:
Il a deux fois fait même affaire;
Mais cette fois, de droit divin,
L'Église y gagne un pot-de-vin (2).

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape.
L'une du ciel ouvre la trappe;
Et l'autre aux griffes du légat
Ouvre les coffres de l'État.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre:
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix altière (3)
Troubla l'héritier de saint Pierre,
Grâce aux annates (4), aujourd'hui
Nos poules vont pondre pour lui.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Rendons Avignon au saint-père (5):
Il le veut; et c'est là, j'espère,
Prouver aux Français dépouillés
Qu'il est un de nos alliés.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
Les libertés de notre Église (6)?
Nous devons à nos députés
Déjà tant d'autres libertés!

(1) Le premier article du Concordat de 1817 remet en vigueur celui de François I[er] et de Leon X

(2) Ce Concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.

(3) Le coq des drapeaux de la république française.

(4) Les annates, redevances payées au saint-siége, par suite du Concordat de François I[er].

(5) Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des dioceses.

(6) Les libertés de l'Église gallicane, compromises par le Concordat de François I[er], ce qui l'empêcha d'être enregistre par plusieurs parlements.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre (1);
Il faut qu'avant peu le grand-livre,
Servant à nos pieux desseins,
Soit mis au rang des livres saints.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Dans chaque ville, un séminaire (2)
Désormais sera nécessaire;
C'est un hôpital érigé
Aux enfants trouvés du clergé.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère (3),
Au ciel nous craignons de déplaire;
Mais qu'il nous passe encor longtemps
Nos Suisses, qui sont protestants.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Chantres, pour nous combien d'offices!
Nous n'irons plus dans les coulisses
Brailler en chœur à l'Opéra (4);
Et l'Église nous suffira.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Oui, chantres, c'est à nous de boire :
Ce Concordat fait notre gloire;
Car le bon temps revient grand train,
Où les rois chantaient au lutrin.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

(1) Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : " Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'État les archevêques et évêques, etc. "

(2) Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

(3) Lisez la déclaration adressée au saint-siége par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

(4) On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR : *Ronde de la Ferme et le Château.*

Allegro.

A Ba - gno - let j'ai vu na - guè - re Cer-tain vieil - lard tou-jours con-

tent. A - veugle il re - vint de la guer - re, Et pau-vre il men-di-een chan -

tant, Et pau - vre il men - di - - e en chan - - tant. Sur sa viel - le il re - dit sans
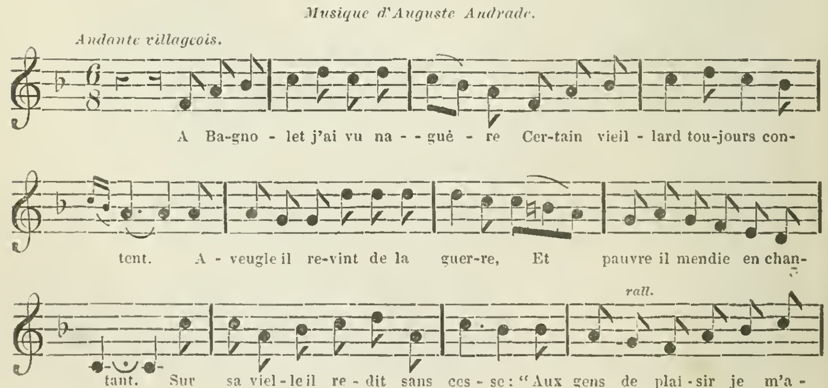
ces - - - se : " Aux gens de plai - sir je m'a - - dres - se. Ah ! don -

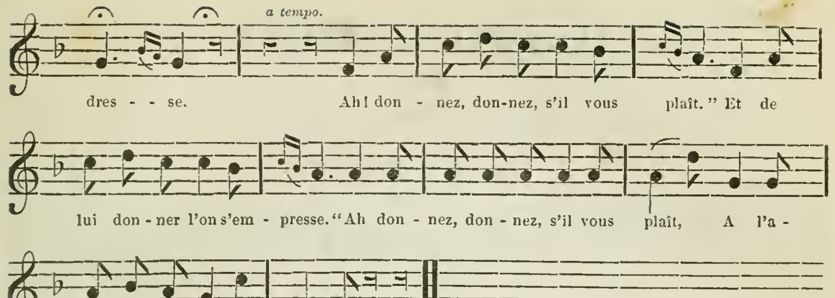
nez, don - - nez, s'il vous plaît." Et de lui don - ner l'on s'em - pres - se. " Ah ! don-

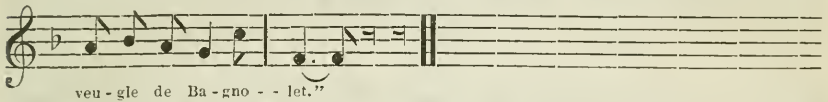
nez, don - - nez, s'il vous plaît, A l'a - - veu - gle de Ba - gno - let. "

MÊME CHANSON.

Musique d'Auguste Andrade.







Il a pour guide une fillette;
Et, près d'aimables étourdis,
A la contredanse il répète :
" Comme vous j'ai dansé jadis.
" Vous qui pressez avec ivresse
" La main de plus d'une maîtresse,
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
" J'ai bien employé ma jeunesse.
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
" A l'aveugle de Bagnolet."

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
" Avec Babet, dans cet asile,
" Combien j'ai ri de son époux!
" Belles, qu'une ombre épaisse attire,
" Là contre l'hymen tout conspire.
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît:
" Les maris me font toujours rire.
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
" A l'aveugle de Bagnolet."

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit longtemps ses amours :
" Ah! leur dit-il, toujours gentilles,
" Aimez bien, et plaisez toujours.
" Pour toucher la prude inhumaine,
" Trop souvent ma prière est vaine.
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît:
" Refuser vous fait tant de peine!
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
" A l'aveugle de Bagnolet."

Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : " Songez bien qu'ici-bas,
" Même quand la vendange est belle,
" Le pauvre ne vendange pas.
" Bons vivants, que met en goguette
" Le vin d'une vieille feuillette,
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
" Je me régale de piquette.
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
" A l'aveugle de Bagnolet."

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix,
Ou gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits.
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
" De l'amitié goûtez les charmes.
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît:
" Comme vous j'ai porté les armes!
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
" A l'aveugle de Bagnolet."

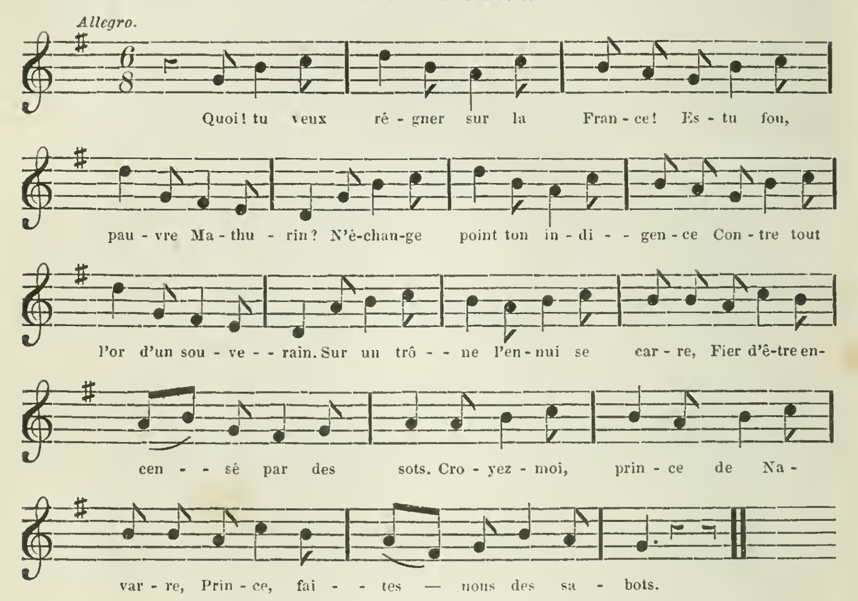
Faut-il enfin que je le dise?
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret.
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne :
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît:
" Le plaisir rend l'âme si bonne!
" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
" A l'aveugle de Bagnolet."

LE PRINCE DE NAVARRE,

OU

MATHURIN BRUNEAU (1).

AIR *du ballet des Pierrots.*



Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit?
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins!
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes
Servent la légitimité!
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au Pont-Neuf on repare (2)
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme
Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi?
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

(1) Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *prince de Navarre.*

(2) On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

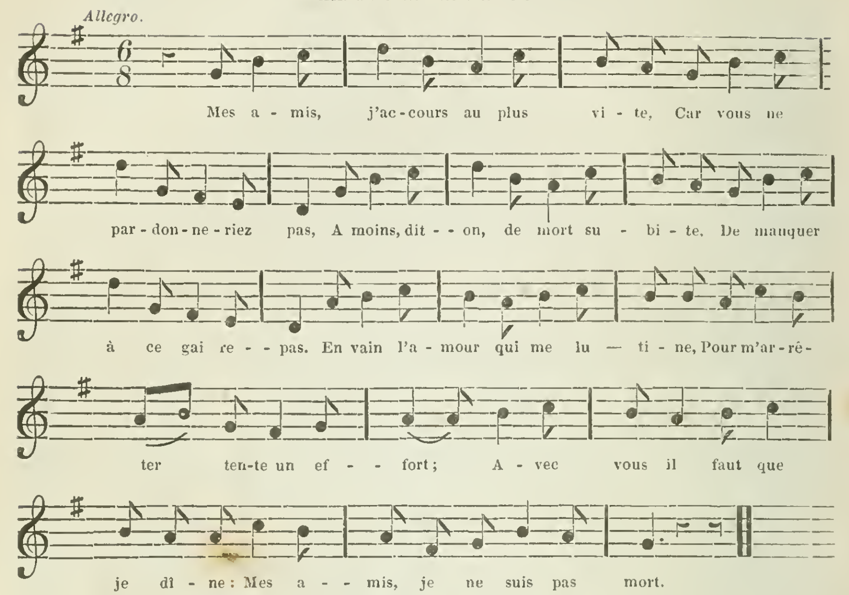
Enfin, pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange;
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare,
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

LA MORT SUBITE.

COUPLETS POUR UN DINER.

Air *du ballet des Pierrots.*

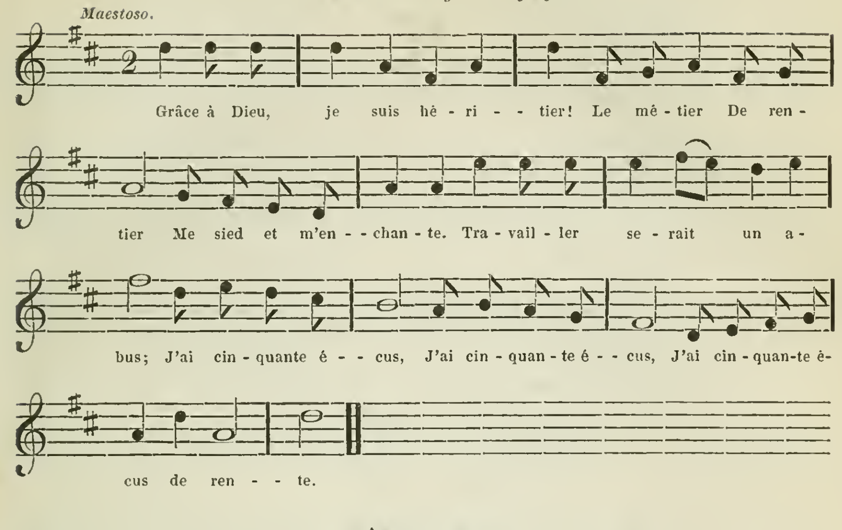


Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être;
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie;
Je ris, je mange, et je bois fort.
Ah! je me connais à la vie :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport;
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort!

LES CINQUANTE ÉCUS.

Air : *Martin est un fort bon garçon.*



MÊME CHANSON.

Musique d'Amédée de Beauplan.

Allegro vivace.

Grâce à Dieu, je suis hé - ri - - tier! Le mé - tier De ren -
tier Me sied et m'en - - chan - te. Tra - vail - - ler se - rait un a -
bus; J'ai cin-quante é - - cus, J'ai cin-quante é - cus de ren - te, Cin - quante é - cus de
ren - - te. La la la la la la la la la la la la la la
la la la la la la la.

Mes amis, la terre est à moi.
J'ai de quoi
Vivre en roi,
Si l'éclat me tente.
Les honneurs me sont dévolus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,
Sans retard,
Sur un char
De forme élégante,
Fuyons mes créanciers confus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu surène et ses coteaux!
Le bordeaux,
Le mursaulx,
L'aï que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

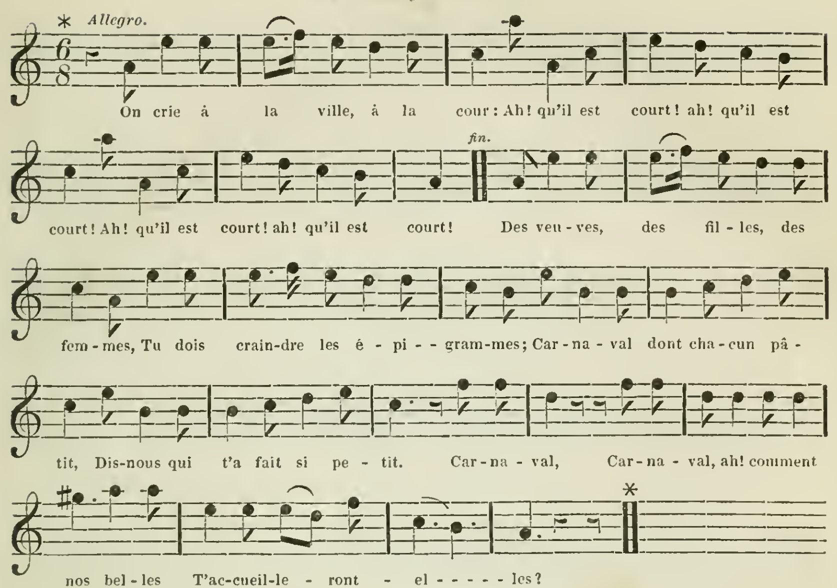
Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours
Que toujours
La richesse invente;
Le clinquant ne vous convient plus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parents,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
Pour huit jours
Des plus courts
Comblez mon attente;
Le fonds suivra les revenus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

LE CARNAVAL DE 1818.

AIR : *A ma Margot du bas en haut.*



On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court! ah ! qu'il est court!

Chez nous quand si peu tu demeures,
Des prières de quarante heures (1)
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Vendu, sans doute, au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelques jours de liberté.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,
A la Chambre on te croit l'ouvrage ;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une *leçon morale*
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner (2)?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

En France on vit de sacrifice;
Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

(1) La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.
(2) Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, prétendait que nous avions besoin d'une *leçon morale*.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Allegro.

Qu'il va len - - te-ment le na - - vi - re A qui j'ai con - - fi - é mon

sort! Au ri - va - ge où mon cœur as - - pi - re, Qu'il est lent à trou - ver un

port! France a-do - ré - e! Dou-ce con - tré - e! Mes yeux cent fois ont cru te dé - cou-

vrir. Qu'un vent ra - pi - de Soudain nous gui - de Aux bords sa - crés où je re - viens mou -
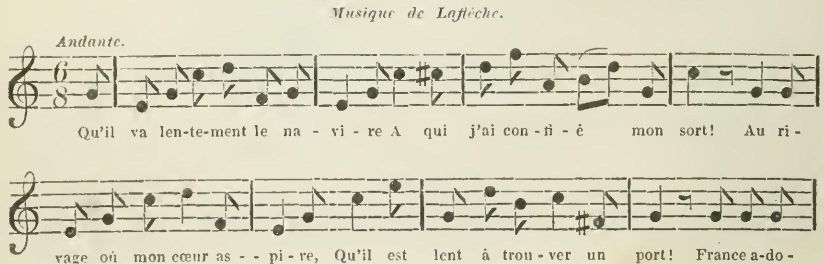
rir. Mais en - fin le ma - te - - lot cri - e : Ter - re! ter - - re! là - bas, vo-

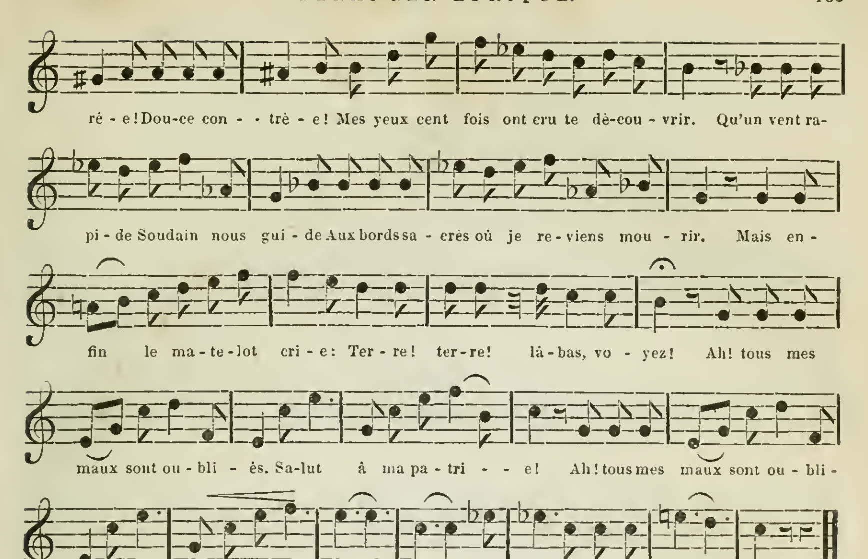
yez! Ah! tous mes maux sont ou - - bli - és. Sa - lut à ma pa - - tri -

e! Sa - lut à ma pa - tri - - e!

MÊME CHANSON.

Musique de Laflèche.





Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je te revois:
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours:
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang petille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée!
Douce contrée!
Que de plaisirs quittés pour te revoir!
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir,
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

LE VENTRU,

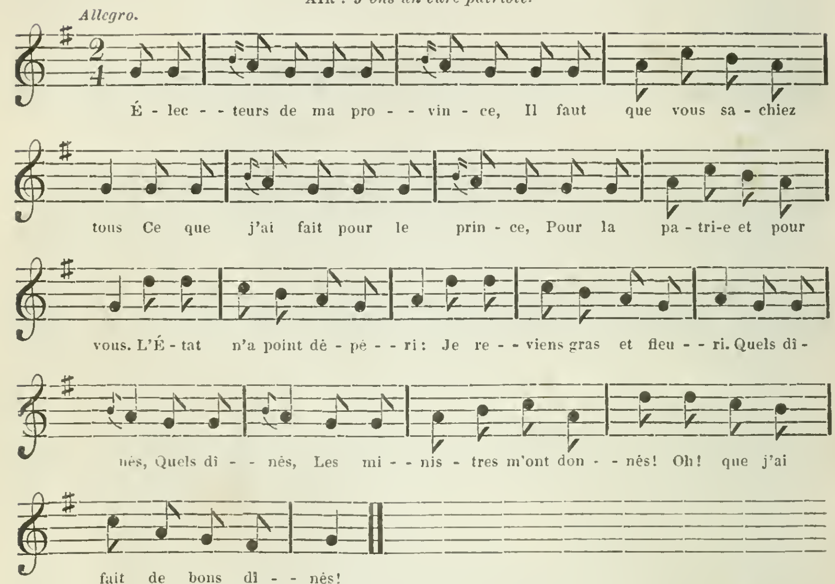
OU

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE...

PAR M. ***.

AIR : *J'ons un curé patriote.*



Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle (1),
A quinze de d'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits (2).
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

(1) A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

(2) Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, presentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Malgré des calculs sinistres,
Vous paîrez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

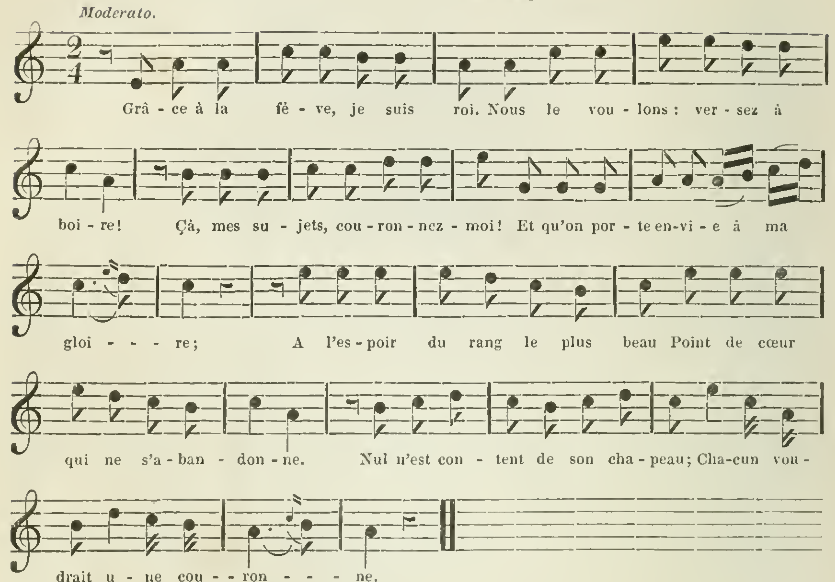
Enfin j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

LA COURONNE.

COUPLETS

CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*



Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante.
Le pâtre a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer;
Mais au berger l'amour la donne :
Le roi l'ôte pour sommeiller,
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poëte et guerrier,
Sert les Muses et la Victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

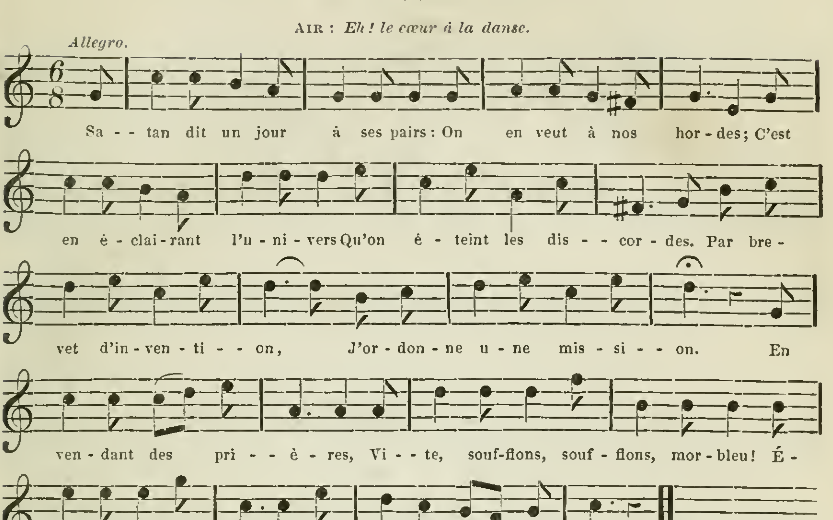
Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence :
Bientôt viennent les courtisans;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de piéges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert!
La place me paraît si bonne!
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer la couronne.

LES MISSIONNAIRES.

1819.

AIR : *Eh! le cœur à la danse.*



Exploitons, en diables cafards,
Hameau, ville et banlieue.
D'Ignace imitons les renards,
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils,
Gagnons sur les crucifix.
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir,
Si le ciel ne s'en mêle!
Sur des biens qu'on voudrait ravoir
Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit (1).
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins;
Divisons les familles.
En jetant la pierre aux mondains,
Perdons femmes et filles.
Que tout le sexe enflammé
Nous chante un *Asperges me.*
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Par Ravaillac et Jean Châtel,
Plaçons dans chaque prône,
Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.
Comme aux bons temps féodaux,
Que les rois soient nos bedeaux.
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

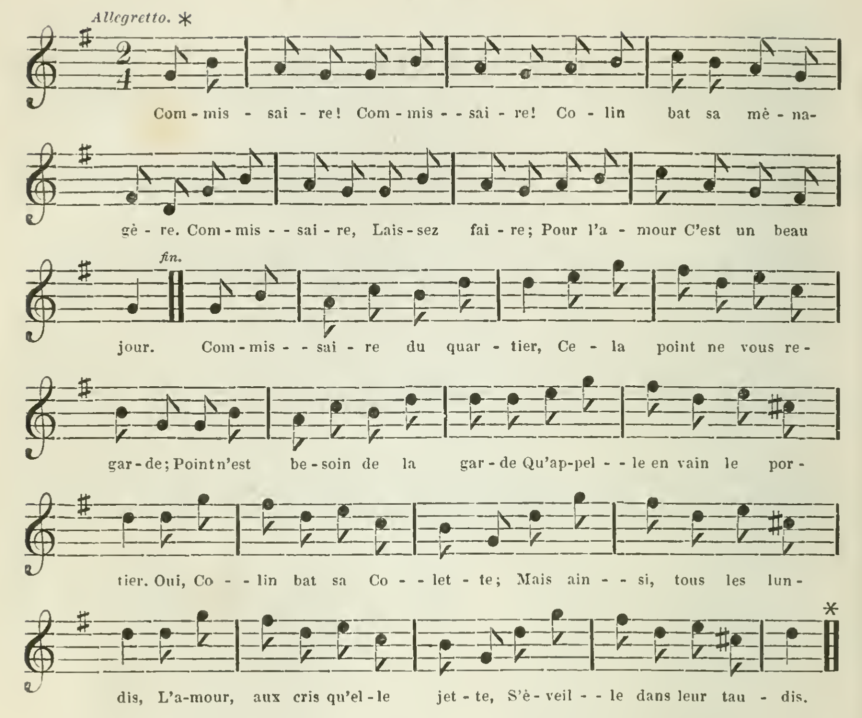
L'Intolérance, front levé,
Reprendra son allure ;
Les protestants n'ont point trouvé
D'onguent pour la brûlure ;
Les philosophes aussi
Déjà sentent le roussi.
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,
Vient convertir la France.
Guerre au nouvel enseignement,
Et gloire à l'ignorance!
Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

(1) A cette époque, on répandait dans les campagnes une prétendue lettre de Jésus-Christ.

LE BON MÉNAGE.

Air *de la Légère.*



Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille :
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force,
Car tous deux, de leur plein grè,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage,
Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Parfois pour d'autres attraits
Colin se met en depense;
Mais Colette a pris l'avance,
Et s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et, de dépit transportés,
Peut-être ils règlent le compte
De leurs infidélités.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.

Déjà sans doute on s'embrasse,
Et dans son lit, à loisir,
Demain Colette, un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

LE CHAMP D'ASILE.

AOUT 1818.
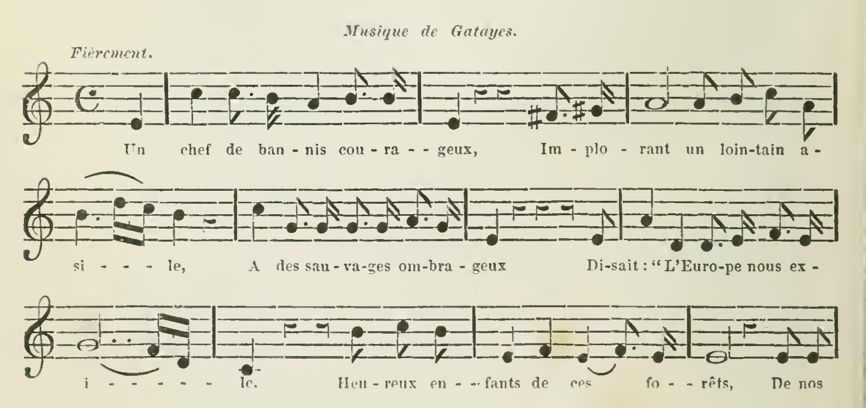
AIR *de la romance de Bélisaire* (par Garat).
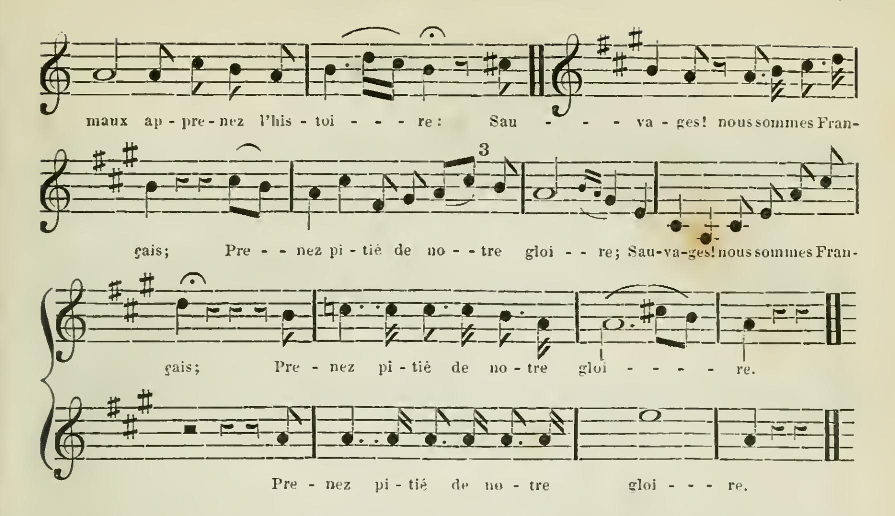
* *Fièrement.*

Un chef de ban - - nis cou - ra - - geux, Im - plo - rant un loin - tain a - - si - - - - - le, A des sau - - va - ges om - - bra - - geux Di - - sait : " L'Eu - ro - pe nous ex - - i - le. Heu - reux en - - fants de ces fo - - rêts, De nos maux ap - pre - nez l'his - - toi - - re : Sau - - va - ges! nous som - mes Fran- çais ; Pre - nez pi - - tié de no - tre gloi - - re. *

MÊME CHANSON.

Musique de Gatayes.





« Elle épouvante encor les rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où, sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes.
« Nous courions conquérir la Paix,
« Qui fuyait devant la Victoire.
« Sauvages! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé
« Quand de nos soldats intrépides
« Les chants d'allégresse ont troublé
« Les vieux échos des Pyramides.
« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs ;
« Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer sa foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« A ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

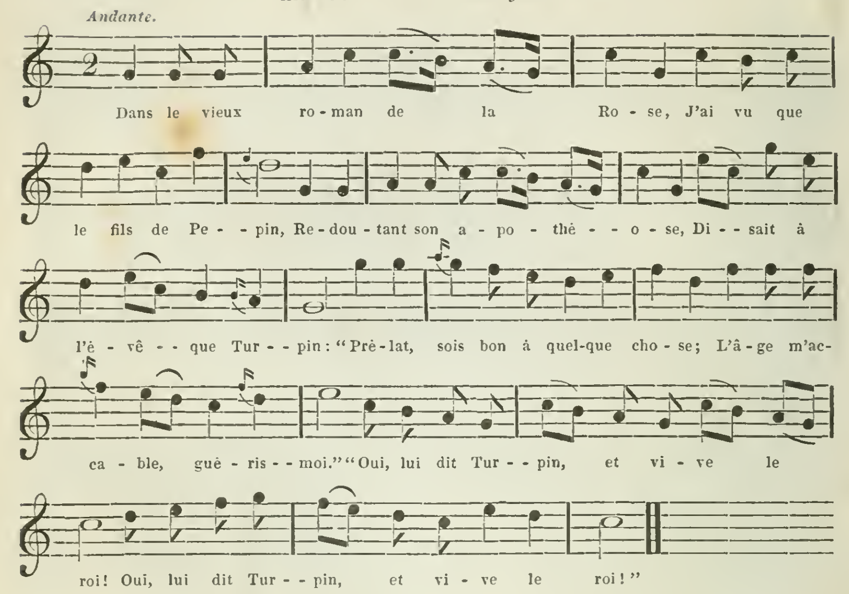
« Mais il tombe; et nous, vieux soldats,
« Qui suivions un compagnon d'armes,
« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire !
« Sauvages! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages.
« Guerriers! partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :
« Sauvages! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré :
Élevez-vous, cité nouvelle!
Soyez-nous un port assuré
Contre la Fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils, vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français ;
Prenez pitié de notre gloire.

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

AIR : *Le bruit des roulettes gâte tout.*



" Turpin, sais-tu qu'on me répète
" Ce mot-là depuis bien longtemps? "
Turpin répond : " J'ai la recette
" D'un cœur de vierge de vingt ans.
" Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
" Vous rajeunira, sur ma foi.
" Sauvons la patrie, et vive le roi! "

Vite un décret de Charlemagne
Met un haut prix à ce trésor:
On cherche à Rome, en Allemagne,
Même en France on le cherche encor.
Les curés cherchaient en campagne,
Disant : " Ce priuce, plein de foi,
" Doublera la dîme, et vive le roi! "

Turpin d'abord trouve lui-même
Cœur de vingt ans non profané;
Mais un bon moine de Thélème
Le croque à l'instant sous son nez.
Quoi! sans respect du diadème!
" Oui, dit le moine, c'est ma loi.
" L'Église avant tout, et vive le roi! "

Un juge, espérant la simarre,
Loin de Paris cherche si bien,
Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
Qu'attendait le roi très-chrétien.
Un seigneur dit : " Je m'en empare,
" Le droit de jambage est à moi.
" Tout pour la noblesse, et vive le roi! "
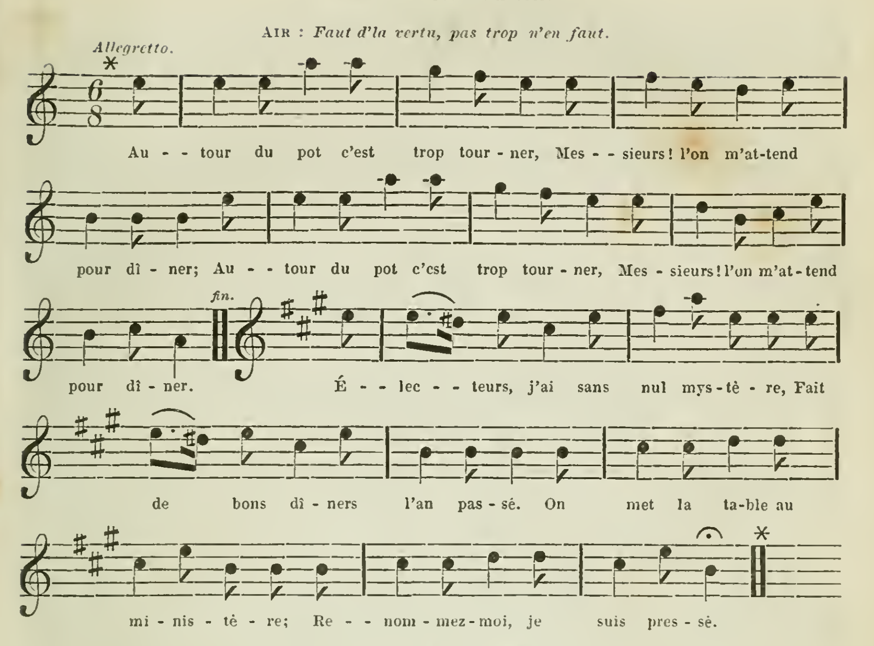
" Je serai duc! " s'écrie un page,
Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage,
Que soudain il mène à la cour.
On illumine à son passage;
Et le peuple, qui sait pourquoi,
Chante un *Te Deum*, et vive le roi!

Mais, en voyant le doux remède,
Le roi dit : " C'est l'esprit malin.
" Fi donc! cette vierge est trop laide;
" Mieux vaut mourir comme un vilain. "
Or il meurt; son fils lui succède;
Et Turpin répète au convoi :
" Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi! "

LE VENTRU

AUX ÉLECTIONS DE 1819.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*



Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse,
Et du moins vous conserverez,
Si l'on vous traduit en justice,
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires :
Vous courez aussi des dangers.
Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme;
Faisons la paix, preux chevaliers :
N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource,
Aux impôts dois-je m'opposer?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.
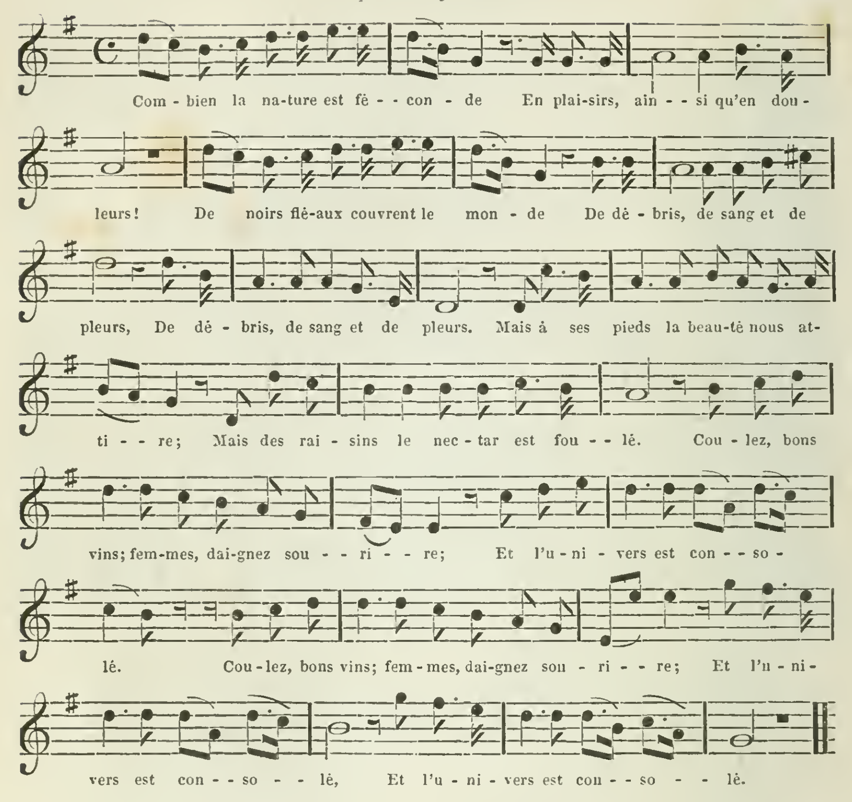
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatants;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

LA NATURE.

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie!*



Chaque pays eut son déluge;
Hélas! peut-être jour et nuit
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire :
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.
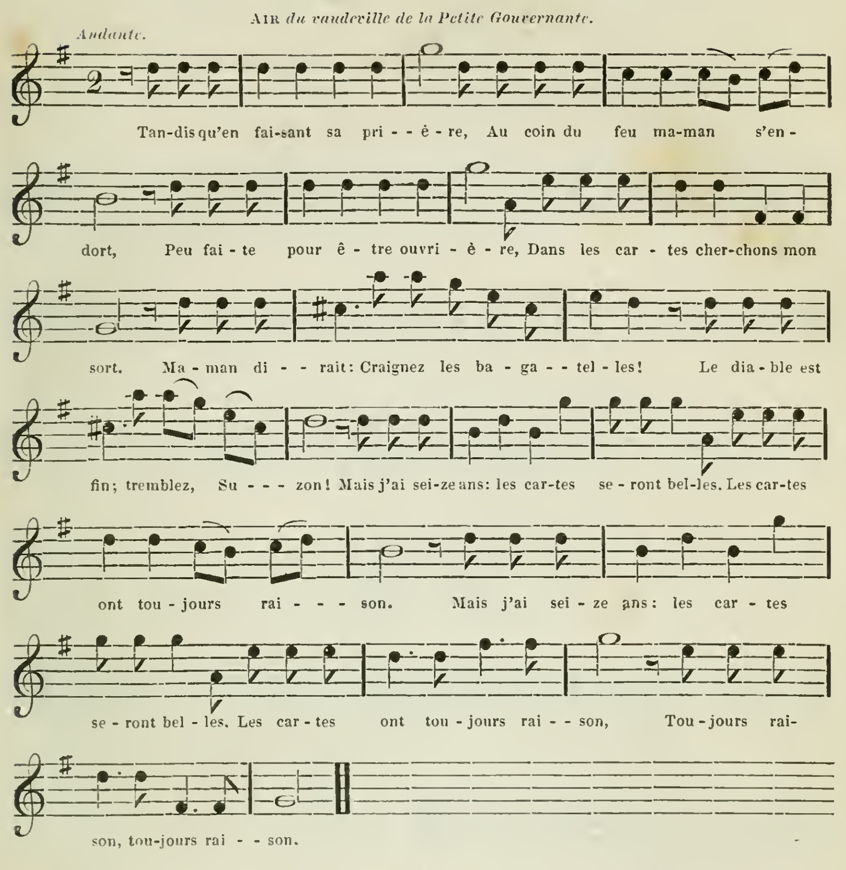
Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Ah! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

LES CARTES ou L'HOROSCOPE.

AIR *du vaudeville de la Petite Gouvernante.*



Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur? Bon ! le voici.
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison !
J'entre au couvent; mon confesseur se damne.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.
C'est un prince épris de mes charmes;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne :
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne :
Tout se découvre : adieu mon roi !
Un de perdu, j'en vois arriver douze;
J'enflamme un campagnard grison :
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

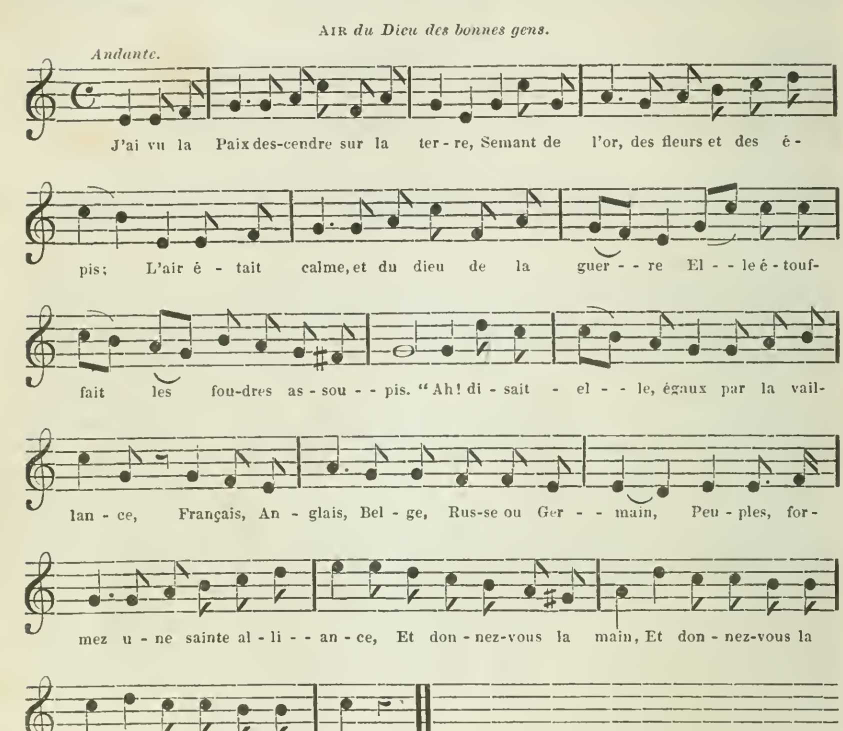
En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.
C'est le roi de trèfle qui mène ;
Mon mari gronde et je m'en ris.
Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !
En ai-je passé la saison ?
Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

CHANSON

CHANTÉE A LIANCOURT POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR *du Dieu des bonnes gens.*



" Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
" Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
" D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
" Chacun de vous aura place au soleil.
" Tous attelés au char de la puissance,
" Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
" Peuples, formez une sainte alliance,
" Et donnez-vous la main.

" Chez vos voisins vous portez l'incendie;
" L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
" Et quand la terre est enfin refroidie,
" Le soc languit sous des bras mutilés.
" Près de la borne où chaque État commence,
" Aucun epi n'est pur de sang humain.
" Peuples, formez une sainte alliance,
" Et donnez-vous la main.

" Des potentats, dans vos cités en flammes,
" Osent, du bout de leur sceptre insolent,
" Marquer, compter et recompter les âmes
" Que leur adjuge un triomphe sanglant.
" Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
" D'un joug pesant sous un joug inhumain.
" Peuples, formez une sainte alliance,
" Et donnez-vous la main.

" Que Mars en vain n'arrête point sa course;
" Fondez les lois dans vos pays souffrants;
" De votre sang ne livrez plus la source
" Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
" Des astres faux conjurez l'influence :
" Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
" Peuples, formez une sainte alliance,
" Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours (1).
Pour l'étranger coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

(1) L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable ; beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.

ROSETTE.

Musique d'Amédée de Beauplan.

Lentement.

Sans res - pect pour vo - tre prin - temps, Quoi! vous me par - lez de ten-

dres - - se, Quand sous le poids de qua - - ran - te ans Je vois suc - com-

ber ma jeu - nes - - - - se! Je n'eus be — soin pour m'en-flam -

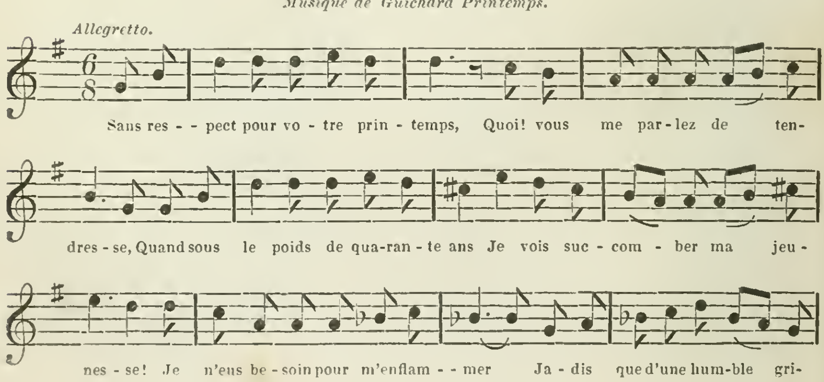
mer Ja - dis que d'une hum - - ble gri - set - - - - - te. Ah! que ne
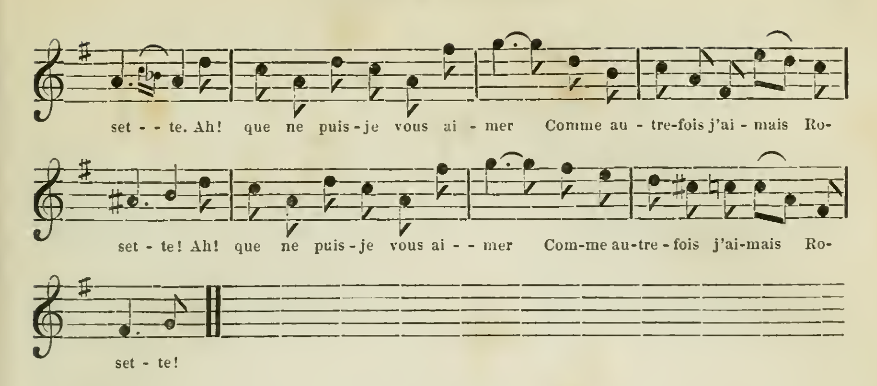
puis - je vous ai - - - - mer Com - me au - tre - - fois j'ai - - mais Ro-

set - - te! Comme au - tre - fois, Com - me autre - fois j'aimais Ro-set - - - te!

MÊME CHANSON.

Musique de Guichard Printemps.





MÊME CHANSON.

Musique de Charles Maurice.

Moderato.

Sans res - - pect pour vo - tre prin - temps, Quoi! vous me

par - - lez de ten - dres - se, Quand sous le poids de qua - - ran -

te ans Je vois suc - - com-ber ma jeu - - nes - - se! Je n'eus be -

soin pour m'en-flam - - mer Ja - - dis que d'une hum - ble gri -

set - - te. Ah! que ne puis-je vous ai - - mer Comme au - tre-

fois j'ai - mais Ro - - set - - - te! Com-me autre-fois j'ai - mais Ro-

set - - - te!

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux, pour m'alarmer,
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir;
Je le croyais celui des Grâces.
Point de rideaux pour s'enfermer;
L'aurore égayait sa couchette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

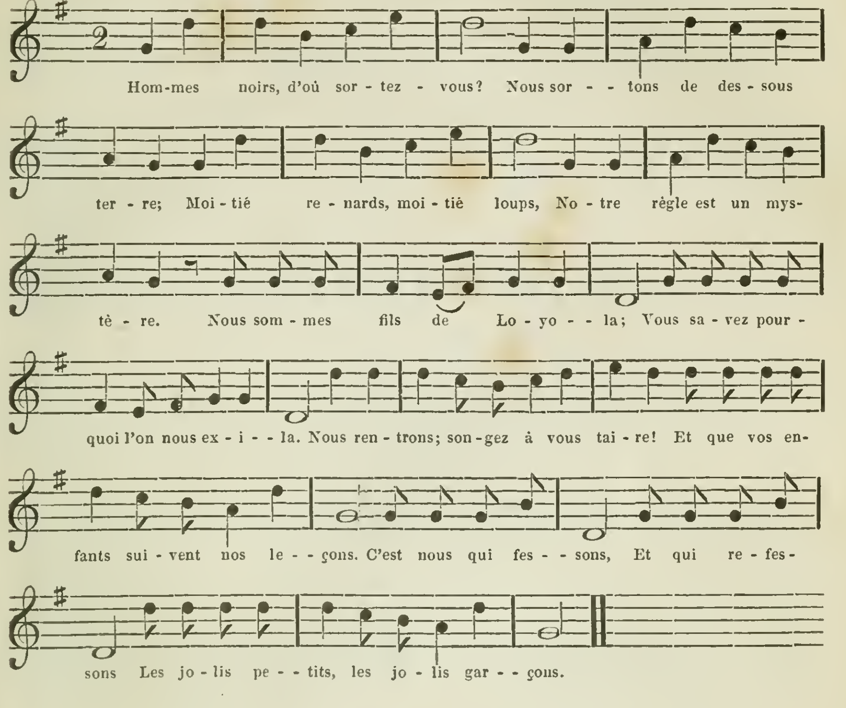
Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai,
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'Amour lui servait d'interprète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous;
Même elle avait un cœur moins tendre :
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

LES RÉVÉRENDS PÈRES.

DÉCEMBRE 1819 (1).

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*



Un pape nous abolit (2);
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit (3);
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus :
Henri quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques!
Pour Ferdinand sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées (4).
Le favori, par tant d'égards,
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille :
Elle aura la dîme, et nous les moissons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

(1) A cette époque, les jésuites avaient déjà fait irruption partout, et voulaient s'emparer de l'instruction publique.
(2) Clément XIV, qui mourut un an après le renversement des jésuites, non sans de violentes présomptions d'empoisonnement
(3) Pie VII.
(4) M. le duc de Cazes venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :
A prendre Paris nous les exerçons (1).
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits ;
Léguez-nous vos biens, et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites ;
Français, tremblez tous ; nous vous bénissons !
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

(1) On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques-uns tentèrent de se montrer à Paris.

LES ENFANTS DE LA FRANCE.

1819.

AIR *du vaudeville de Turenne.*

Maestoso.

Rei - ne du monde, ô France ! ô ma pa - tri - e ! Sou - lève en - fin ton front ci - ca - tri-

sé, Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flé - tri - - - e, De tes en - fants l'é-tendard s'est bri-

sé. De tes en - fants l'éten-dard s'est bri - sé. Quand la for - tune ou-trageait leur vail-

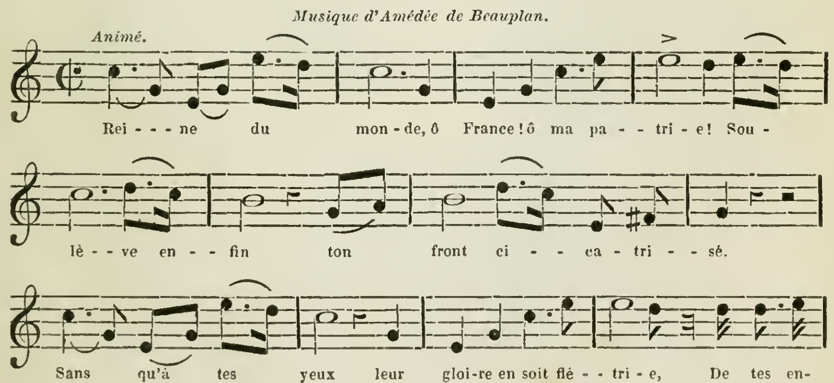
lan - ce, Quand de tes mains tombait ton scep-tre d'or, Tes en - ne - mis di - saient en-
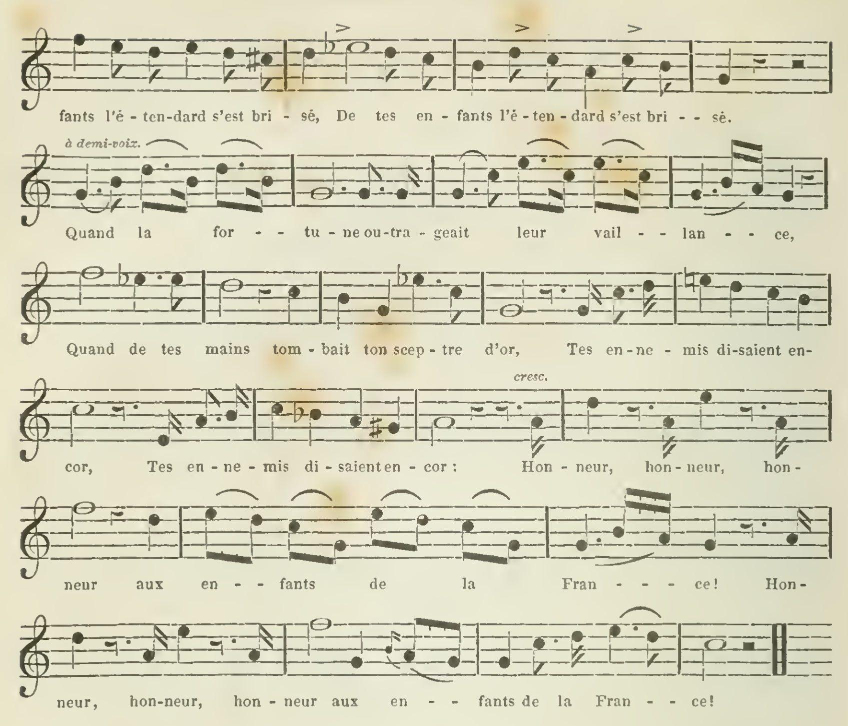
cor : Hon-neur aux en - fants de la Fran - - - ce ! Hon - neur aux en-

fants de la Fran - - - ce !

MÊME CHANSON.

Musique d'Amédée de Beauplan.





De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense (1),
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois :
Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave;
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux;
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France!

(1) La spoliation du Musée.

LES MIRMIDONS,

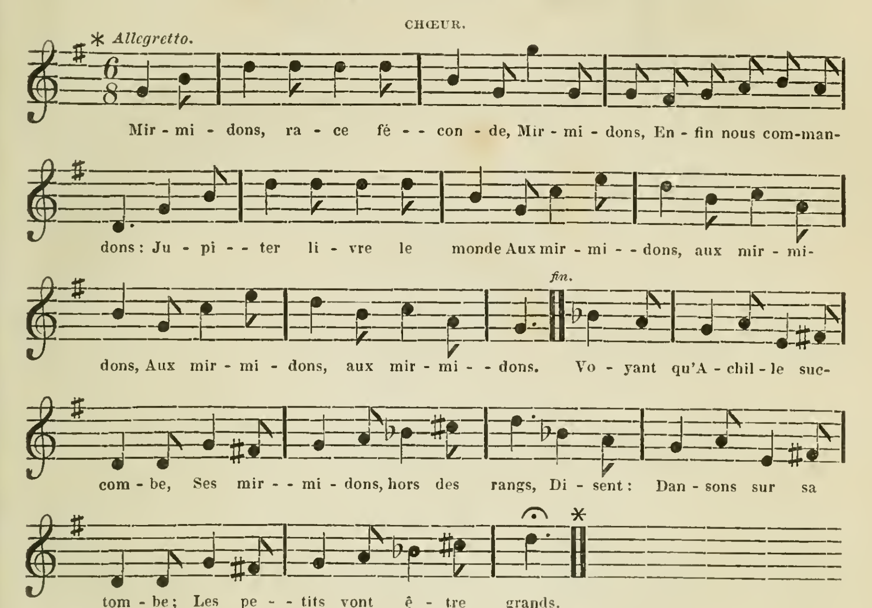
OU

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

DÉCEMBRE 1819.

AIR *du vaudeville de la Garde nationale.*

CHŒUR.



Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches ;
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton, mirontaine,*
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long ;
Son fouet fait mieux notre affaire.
Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès!
Ne parlons plus de patrie ;
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique,
Mais, morbleu! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux! c'est l'ombre d'Achille!
Eh! non; ce n'est qu'un enfant (1).

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

(1) Allusion au fils de l'empereur Napoléon.

LES ROSSIGNOLS.

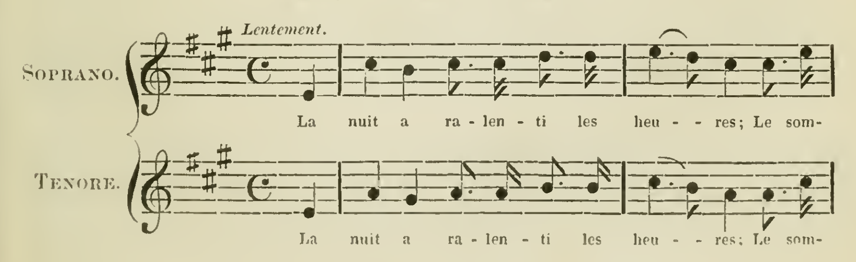
Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*
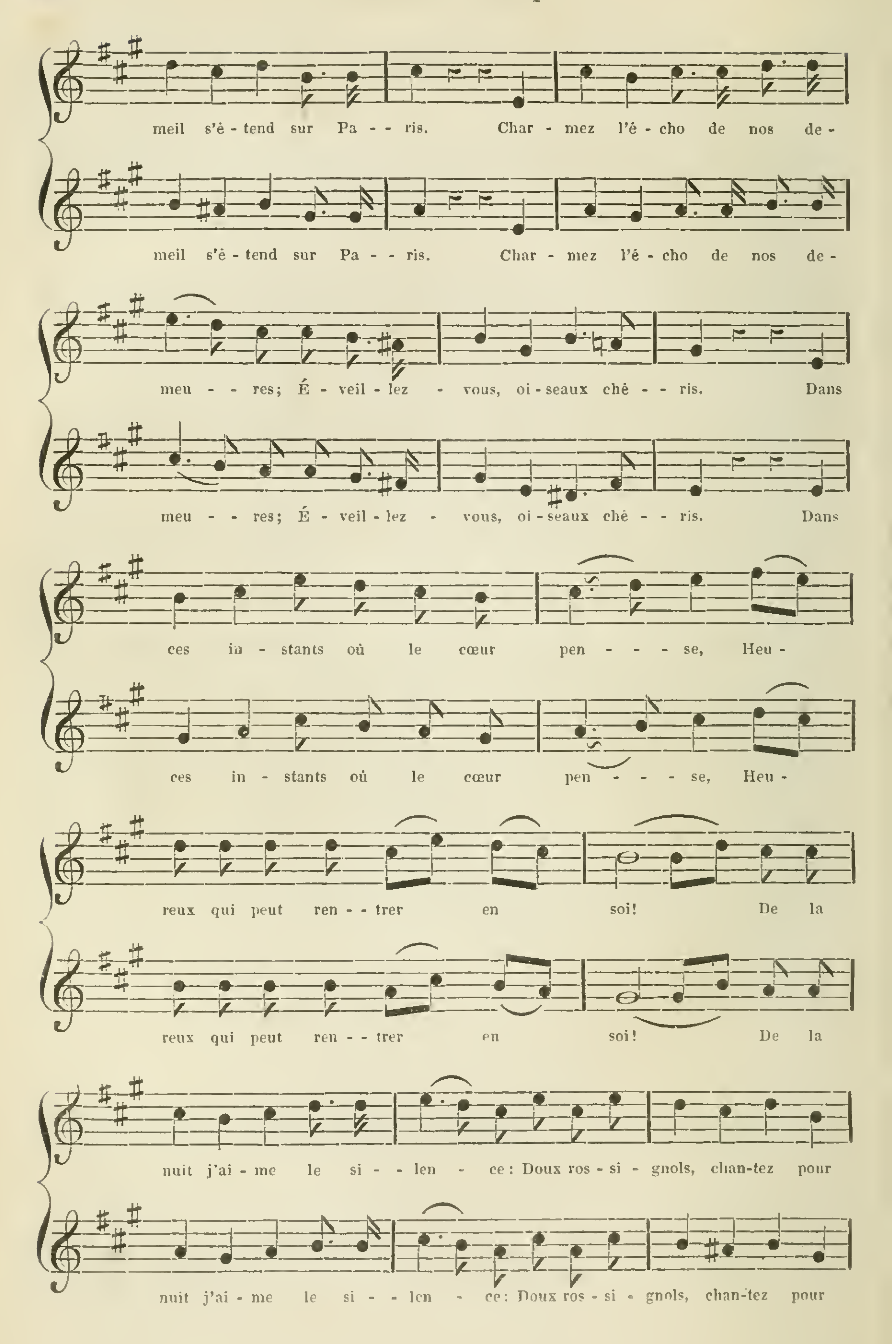
Andante.
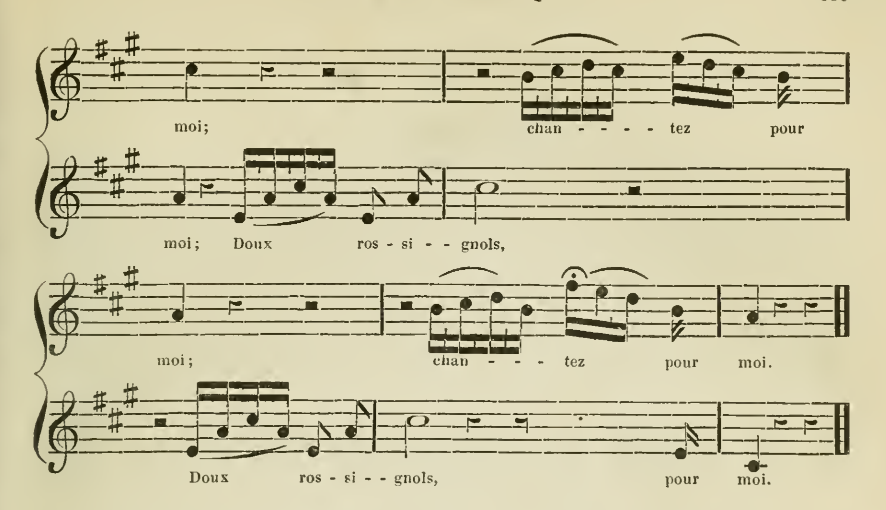
La nuit a ra - len - - ti les heu - res; Le som - meil s'é - tend
sur Pa - - ris. Char - mez l'è - - cho de nos de - - meu - res;
É - veil - lez - vous, oi - - seaux ché — ris. Dans ces in - - stants où
le cœur pen - se, Heu - reux qui peut ren - - trer en soi!
De la nuit j'ai - - me le si - - len - - ce: Doux ros - si - - gnols, chan-
tez pour moi; De la nuit j'ai - - me le si - - len - - ce:
Doux ros - si - - gnols, chan - - tez pour moi.

MÊME CHANSON.

Musique d'Amédée de Beauplan.




meil s'ê - tend sur Pa - - ris. Char - mez l'é - cho de nos de -
meil s'ê - tend sur Pa - - ris. Char - mez l'é - cho de nos de -
meu - - res; É - veil - lez - vous, oi - seaux ché - - ris. Dans
meu - - res; É - veil - lez - vous, oi - seaux ché - - ris. Dans
ces in - stants où le cœur pen - - - - se, Heu -
ces in - stants où le cœur pen - - - - se, Heu -
reux qui peut ren - - trer en soi! De la
reux qui peut ren - - trer en soi! De la
nuit j'ai - me le si - - len - ce: Doux ros - si - gnols, chan-tez pour
nuit j'ai - me le si - - len - ce: Doux ros - si - gnols, chan-tez pour



Doux chantres de l'amour fidèle,
De Phryné fuyez le séjour :
Phryné rend chaque nuit nouvelle
Complice d'un nouvel amour.
En vain des baisers sans ivresse
Ont scellé des serments sans foi;
Je crois encore à la tendresse :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle;
Mais croyez-vous par vos accords
Toucher l'avare au cœur stérile,
Qui compte à présent ses trésors?
Quand la nuit, favorable aux ruses,
Pour son or le remplit d'effroi,
Ma pauvreté sourit aux Muses :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous, qui redoutez l'esclavage,
Ah! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence,
Debout auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants;
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi.

HALTE-LA!

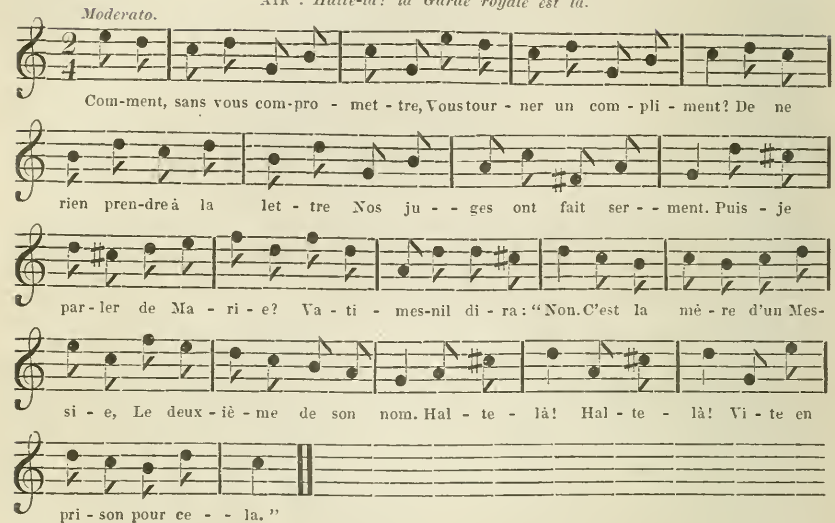
OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE ***.

1820.

AIR : *Halte-là! la Garde royale est là.*



Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talents;
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens;
Que votre âme encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
" Ah! vous pleurez le Musée.
" Dit Marchangy *le Gaulois*.
" Halte-là!
" Vite en prison pour cela. "

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès;
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français :
" On ne m'en fait point accroire,
" S'écrie Hua radieux;
" Chanter la France et la gloire,
" C'est par trop séditieux.
" Halte-là!
" Vite en prison pour cela. "

Si je peins la bienfaisance
Et les pleurs qu'elle tarit;
Si je chante l'opulence
A qui le pauvre sourit,
Jacquinot de Pampelune
Dit : " La bonté rend suspect:
" Et soulager l'infortune,
" C'est nous manquer de respect.
" Halte-là!
" Vite en prison pour cela. "

En vain l'amitié m'inspire :
Je suis effrayé de tout.
A peine j'ose vous dire
Que c'est le quinze d'août.
" Le quinze d'août! s'écrie
" Bellart toujours en fureur :
" Vous ne fêtez pas Marie,
" Mais vous fêtez l'Empereur!
" Halte-là!
" Vite en prison pour cela. "

Je me tais donc par prudence,
Et n'offre que quelques fleurs.
Grand Dieu! quelle inconséquence!
Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous.
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous...
Halte-là!
Vite en prison pour cela.

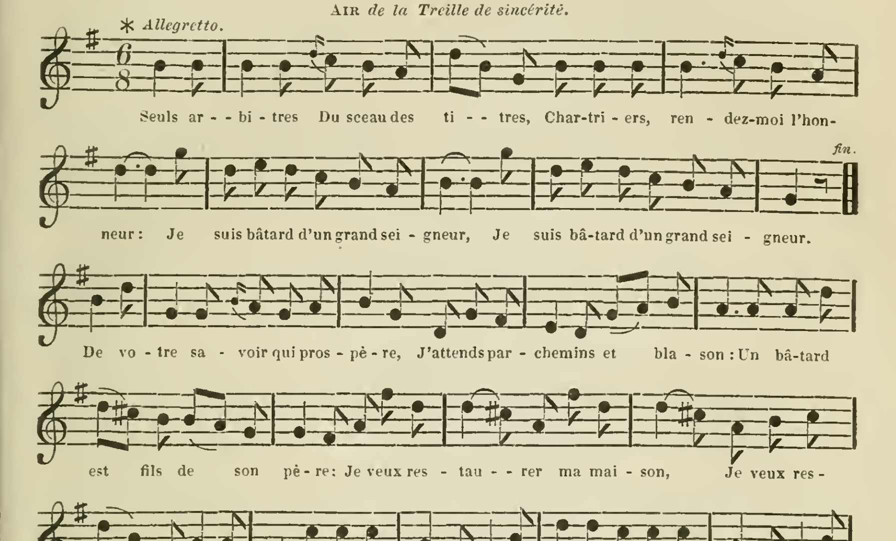
L'ENFANT DE BONNE MAISON,

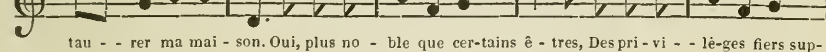
OU

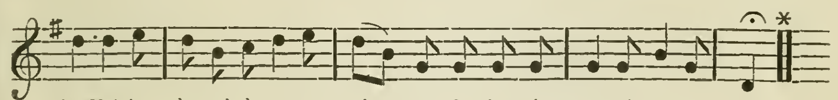
MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

Air *de la Treille de sincérité.*







Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitants ;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.
Auprès de mes chastes grand'mères
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie
Je cite avant tous ses aïeux,
Était chevalier d'industrie,
Sans en être moins glorieux.
Comme il avait, pour plaire aux dames,
De vieux cordons et l'air dispos,
Il vécut aux dépens des femmes :
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,
Et dans un donjon retiré,
Mon aïeul, en bon gentilhomme,
S'enivrait avec son curé ;
Sur le dos des gens du village,
Après boire il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage :
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,
Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,
Joua noblement tous les jeux.
Après une suite traîtresse
De pics, de repics, de capots,
Un as dépouilla son altesse :
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime
D'un pays fort mal gouverné,
Tranchait parfois du magnanime,
Surtout quand il avait dîné.
Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,
Il mangea province à province :
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

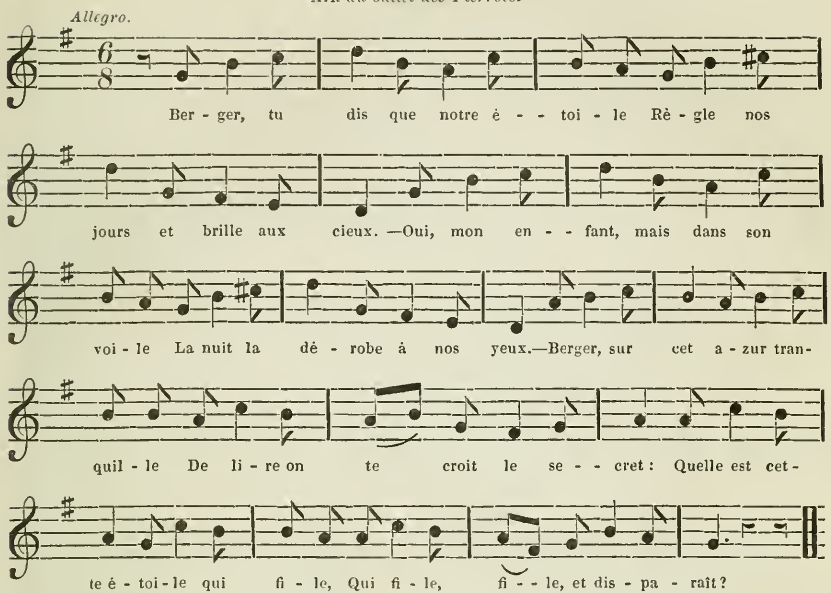
De ces faits dressez un sommaire,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vaux autant que père et mère,
Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.
Grâce à votre art que j'utilise,
Qu'on me tire enfin des tripots ;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église :
Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

JANVIER 1820.

AIR *du ballet des Pierrots.*



— Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

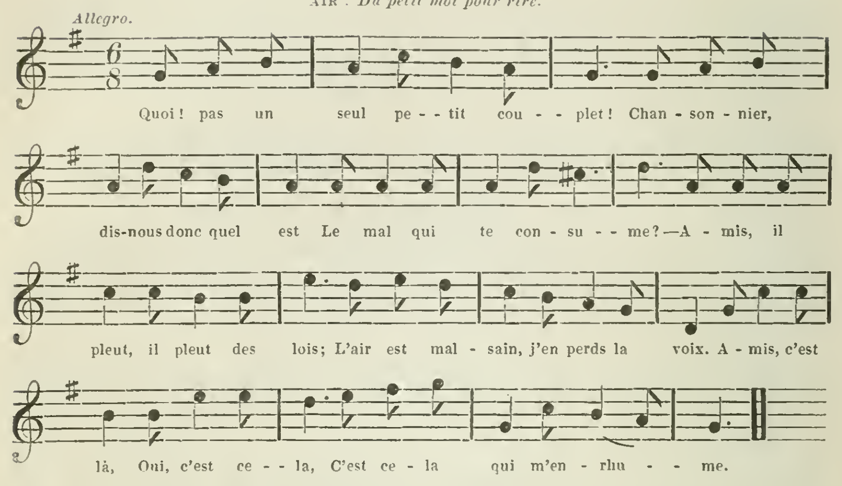
—C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION.


MARS 1820.

AIR : *Du petit mot pour rire.*



Chansonnier, quand vient le printemps,
Les oiseaux, plus gais, plus contents,
De chanter ont coutume.
— Oui, mais j'aperçois des réseaux :
En cage on mettra les oiseaux.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus ;
Peins-nous l'un de ces bas ventrus
Aux dîners qu'il écume.
— Non ; car ces gens si gras du bec,
Votent l'eau claire et le pain sec (1).
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs;
Des Français ce sont les tuteurs :
Qu'à leur nez l'encens fume.
— Non, car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc Siméon l'anodin;
Peins-nous surtout Pasquier-Dandin,
Si fort quand il résume.
— Non : Cicéron m'a convaincu.
Pasquier dirait : *Il a vecu !* (2)
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend ;
Du roi c'est l'immortel enfant :
Il l'aime, on le présume.
. . . .
. . . . (3).
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin taille sa plume :
On va m'arrêter sans procès.
Le vaudeville est né français.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.
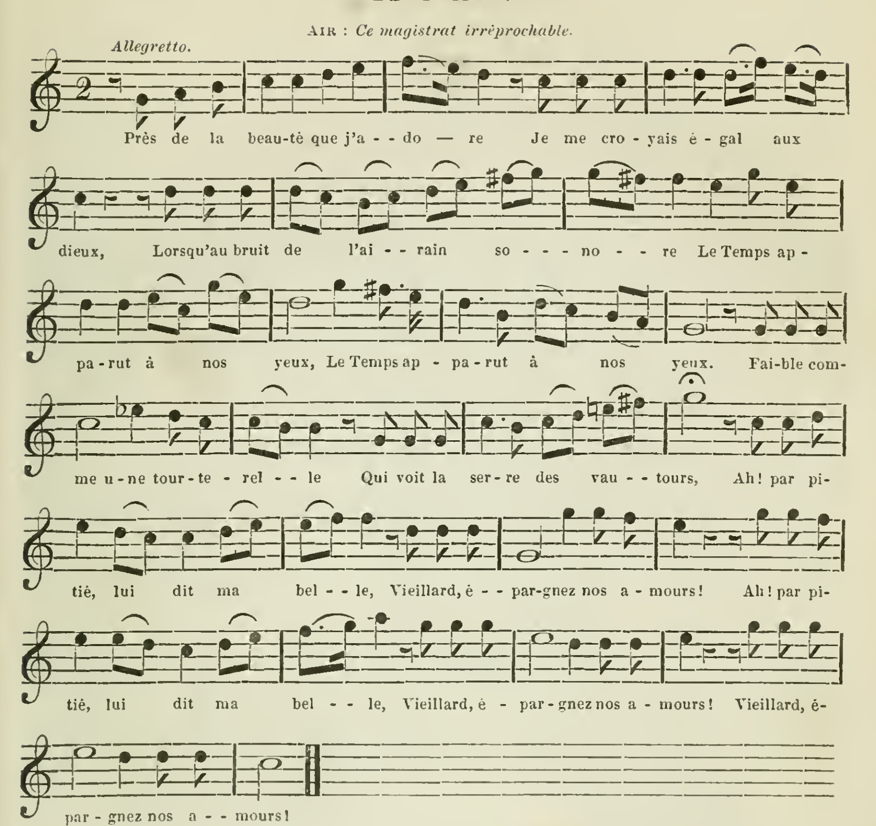
(1) Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

(2) Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

(3) On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tonna-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme.

LE TEMPS.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*



Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés :
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre,
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux ;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit ; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas ! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts ;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours !

LA FARIDONDAINE,

OU
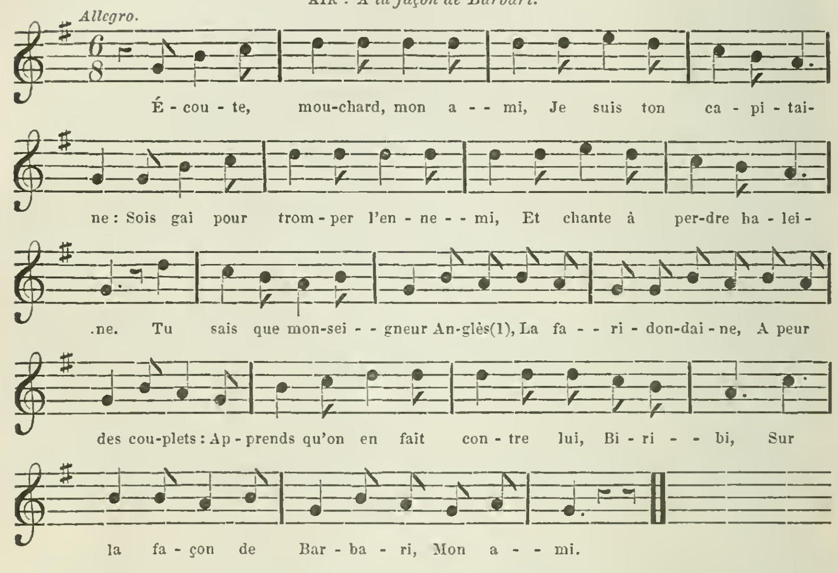
LA CONSPIRATION DES CHANSONS;

INSTRUCTION

AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES, APPELÉES GOGUETTES.

AVRIL 1820.


AIR : *A la façon de Barbari.*



Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine;
Aux Apollons des cabarets
Paye un broc de surène.
Un aveugle y chante en faussant
La faridondaine
D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,
Pour la façon de Barbari,
Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrough est mort :*
A *Sa Grâce* (2) il fait peine.
Surtout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'État.
Donnons des juges sans juri,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Biribi veut dire en latin
L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi ;
Et *faridondaine*
Attaque la foi.
Que dirait de mieux Marchangy,
Biribi,
Sur la façon de Barbari,
Mon ami?

Du préfet ce sont les leçons :
Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons,
L'anarchie est certaine.
Que le trône soit préservé
De faridondaine
Par le *God save.*
Substituons l'*O filii*,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) Alors préfet de police, auteur de l'ordonnance contre les sociétés chantantes, dites *Goguettes*.
(2) *Sa Grâce*, lord Wellington.

MA LAMPE.

CHANSON

ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.
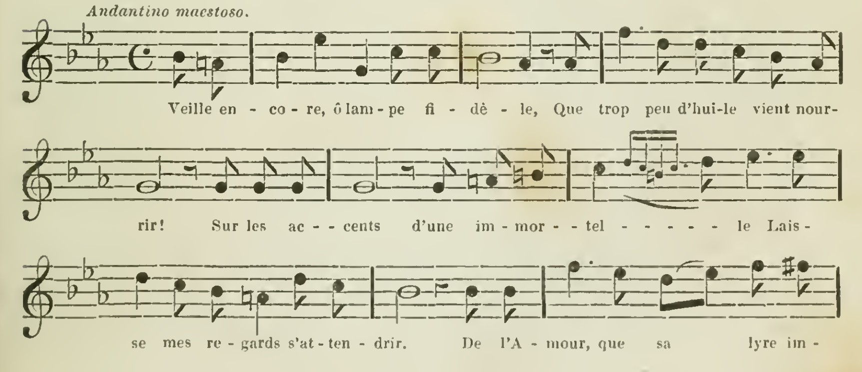
AIR *d'Aristippe*.
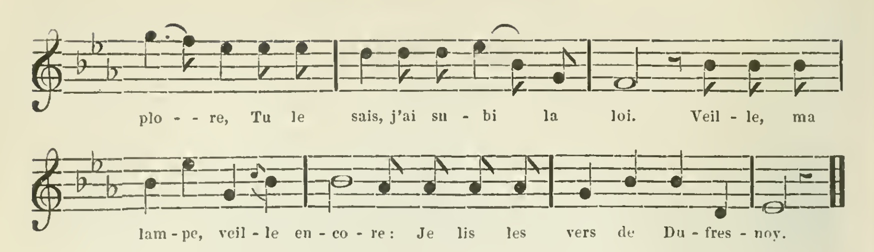
Maestoso.

Veille en - core, ô lam - pe fi - - dè - le Que trop peu d'hui - le vient nour-
rir! Sur les ac - - cents d'une im - - mor - - tel - le Lais - se mes re-
gards s'at - - - ten - - drir. De l'A - mour, que sa lyre im - - plo - re, Tu le
sais, j'ai su - bi la loi. Veil - le, ma lam - pe, veil-le en-
co - re: Je lis les vers de Du - - fres - - noy, Je lis les
vers de Du - - - fres - - noy.

MÊME CHANSON.

Musique de Guichard Printemps.





Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instants;
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils revoler vers moi?
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

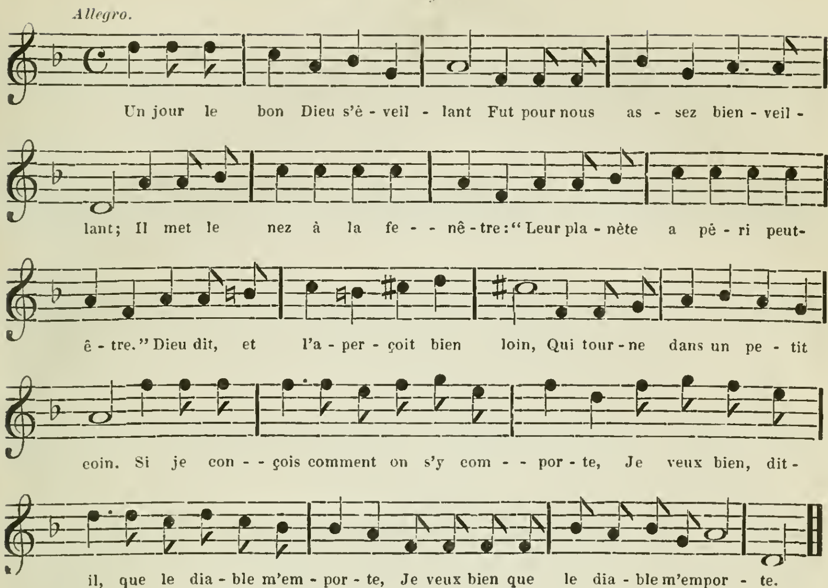
Si, comme Sapho, qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchants,
Des Amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants,
Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur de gloire épris!
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais au pays qu'elle honore
Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi;
Tu meurs, et je relis encore
Les vers charmants de Dufresnoy.

LE BON DIEU.

AIR : *Tout le long de la rivière.*



Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne,
On prétend que je vous gouverne;
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi! des pygmées,
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon!
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.
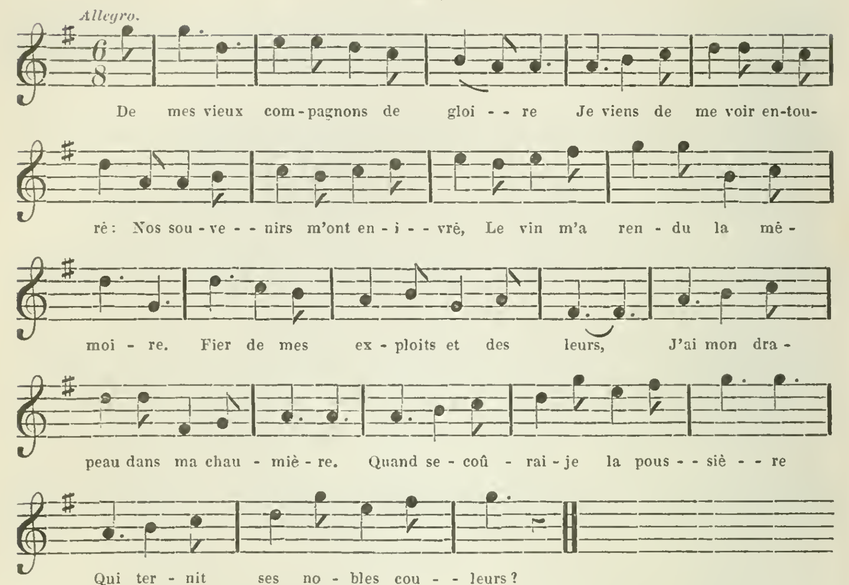
Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte.
Je veux bien que le diable m'emporte.

LE VIEUX DRAPEAU.

1820.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*



Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille!
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?
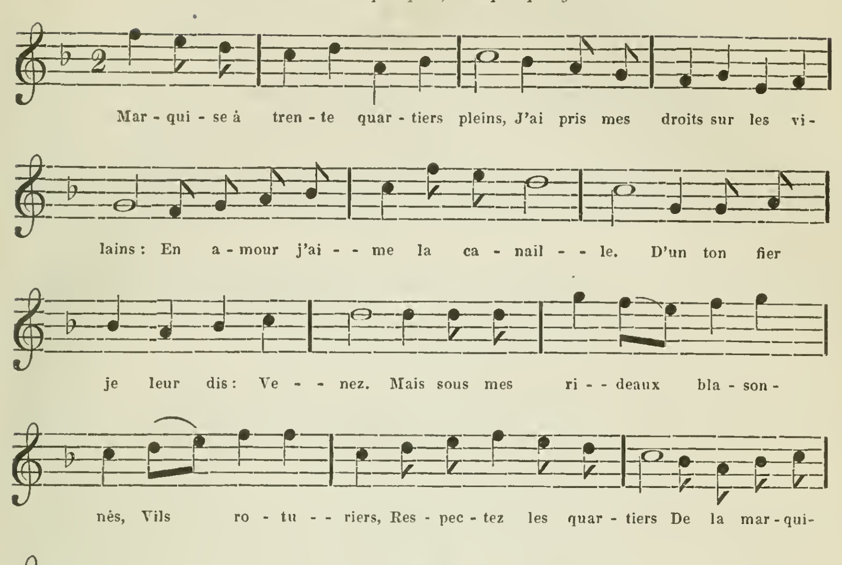
Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois :
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau, viens, mon espoir!
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*



Sacrifirai-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets
Qui n'ont ni carrure ni taille?
Non, mais j'accable cent gredins
De mes feux et de mes dédains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquants,
Bien qu'après coup tous ces croquants
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis, aux yeux des malins,
Qu'une savonnette à vilains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté ;
Mais il parle d'égalité :
De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Arrive, après, mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille ;
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille.
J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mes privilèges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient;
A ma note aussi je travaille (1).
En attendant, forçons le roi
De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

(1) Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la sainte-alliance.

LE TREMBLEUR,

OU
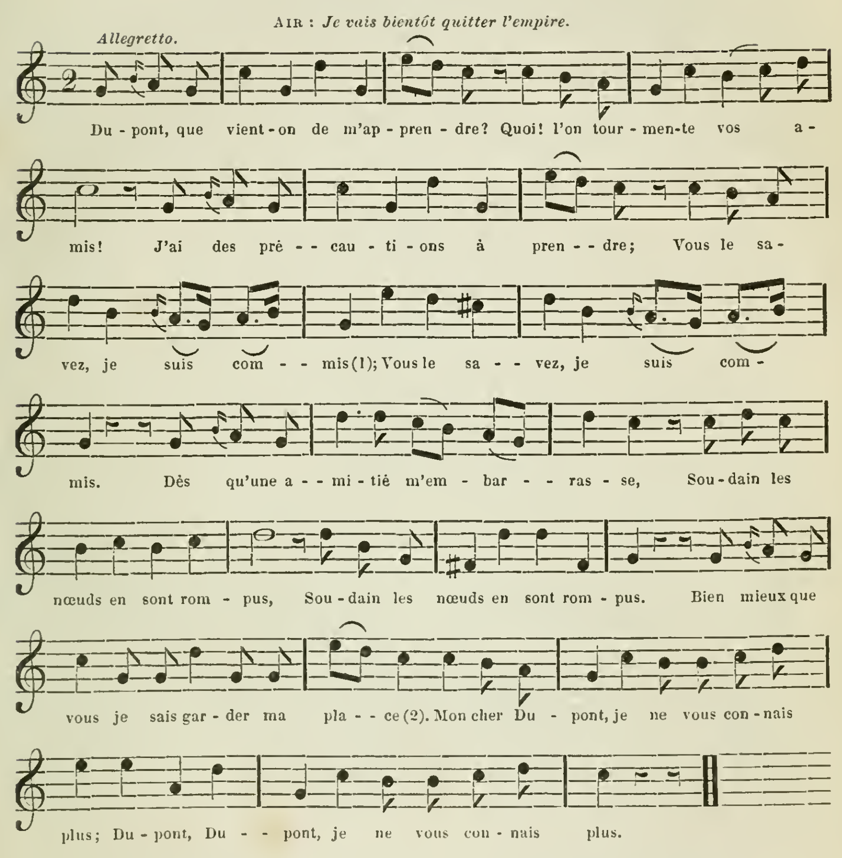
MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE),

EX-PRÉSIDENT DE LA COUR ROYALE DE ROUEN.

CHANSON

FAITE ET CHANTÉE A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*



Du peuple obtenez le suffrage;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts :
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus;
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus;
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

(1) A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

(2) M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire.
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus;
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que longtemps mon cœur aima.
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme Pasquier vous réforma.
Adieu donc, honneur de la France!
Du préfet je crains les Argus.
Avec Lisot (1) je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus :
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.
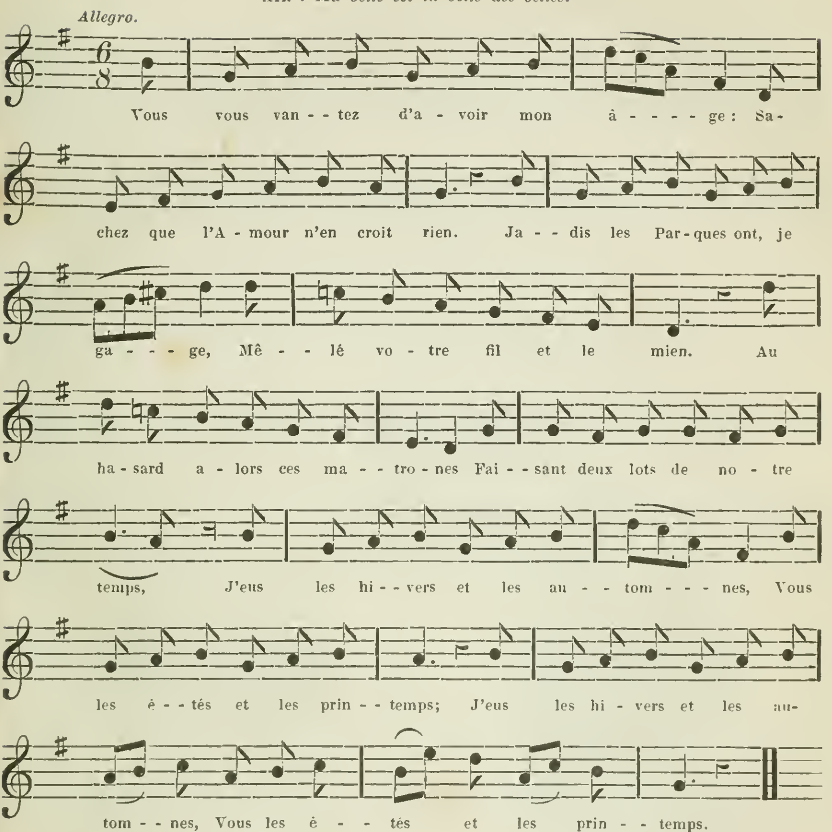
(1) Député ministériel opposé à M. Dupont dans le département de l'Eure

MA CONTEMPORAINE.

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M***.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*



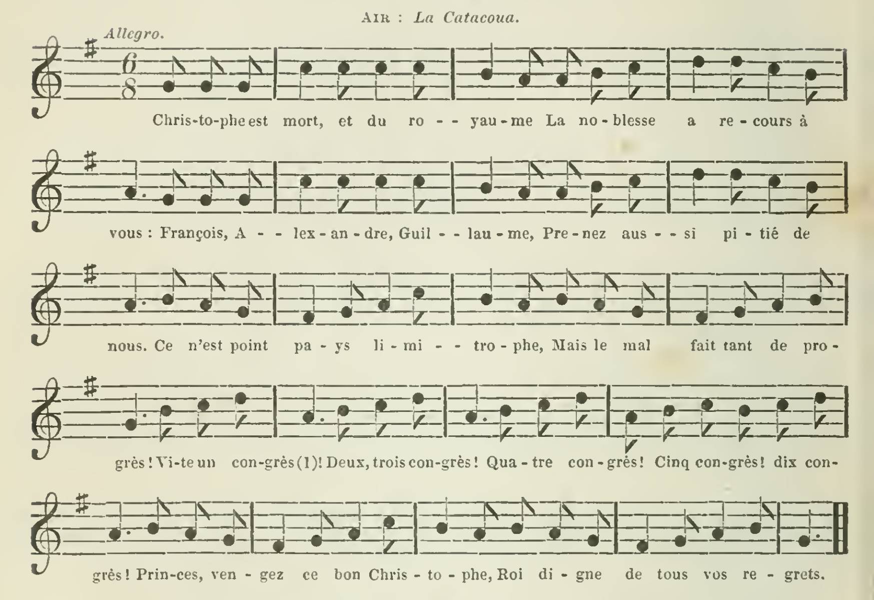
LA MORT DU ROI CHRISTOPHE,

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI AUX TROIS GRANDS ALLIÉS.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : *La Catacoua.*



Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.
A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité (2),
Notre nation déloyale
A proclamé sa liberté.
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe,
Lui qui dicte tous vos décrets!
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne:
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne;
Mais des volcans n'approchez pas (3).
Vous taillerez en pleine étoffe;
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

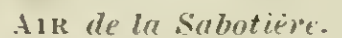
Dons Quichottes de l'arbitraire,
Allons, morbleu, de la valeur!
Ce monarque était votre frère;
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

(1) On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

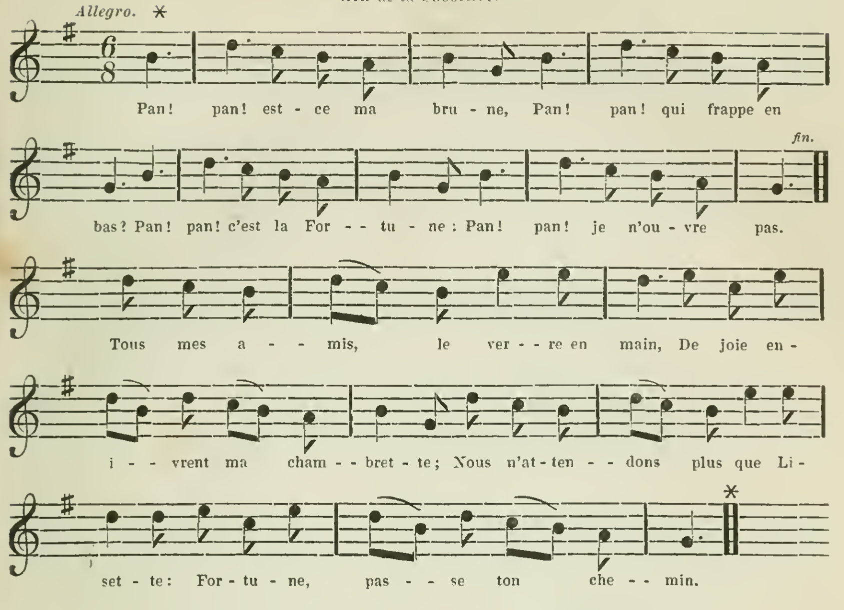
(2) Dans les actes de la sainte-alliance, présidée par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit étaient toujours invoqués.

(3) L'Espagne et Naples étaient alors en révolution.

LA FORTUNE.



AIR *de la Sabotière.*



Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh! que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle :
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.
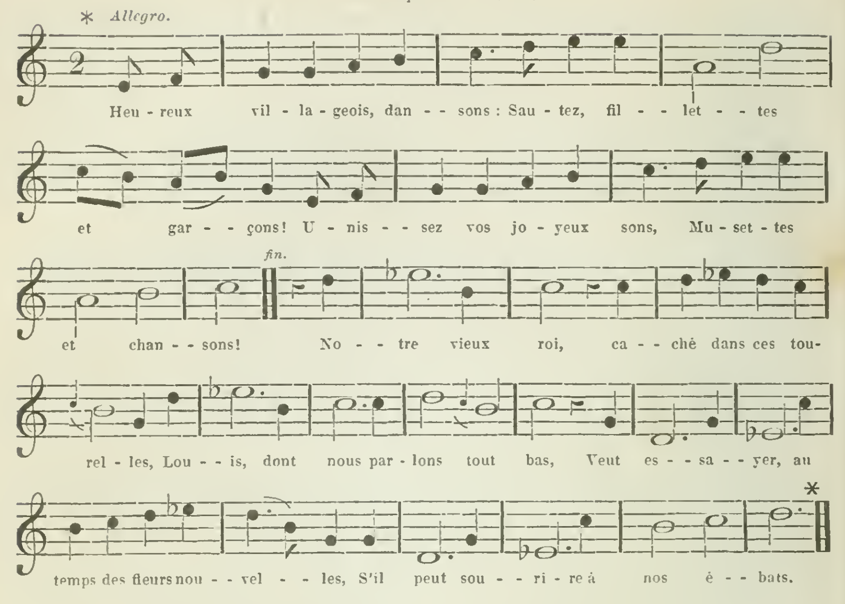
Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses :
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.
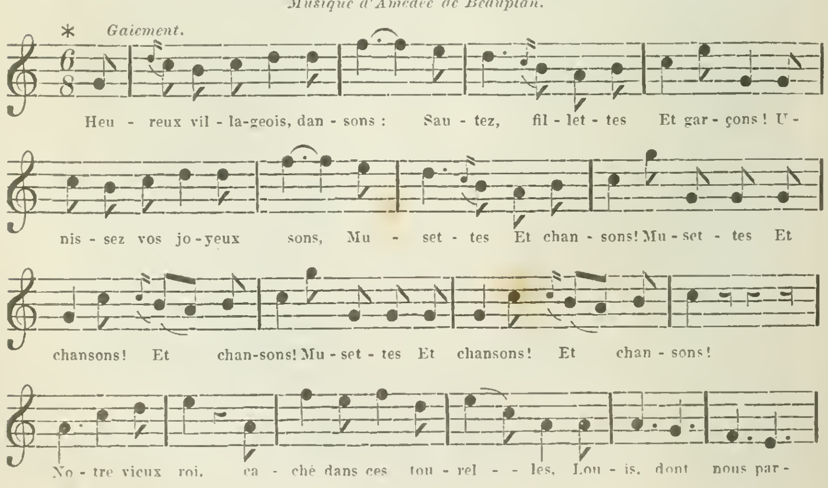
LOUIS XI (1).

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

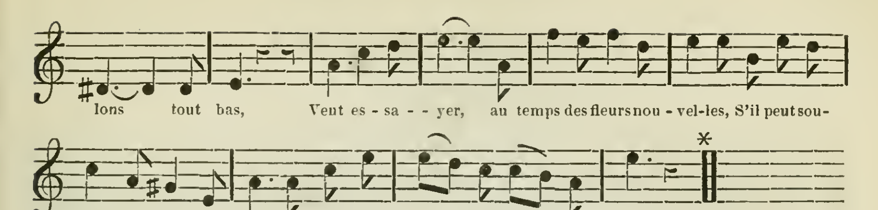


MÊME CHANSON.

Musique d'Amédée de Beauplan.



(1) On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours, avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.



Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *qui vive* des gardes
Qui se mêle au bruit des verroux?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante!
Pour la couronne un front chagrin!

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

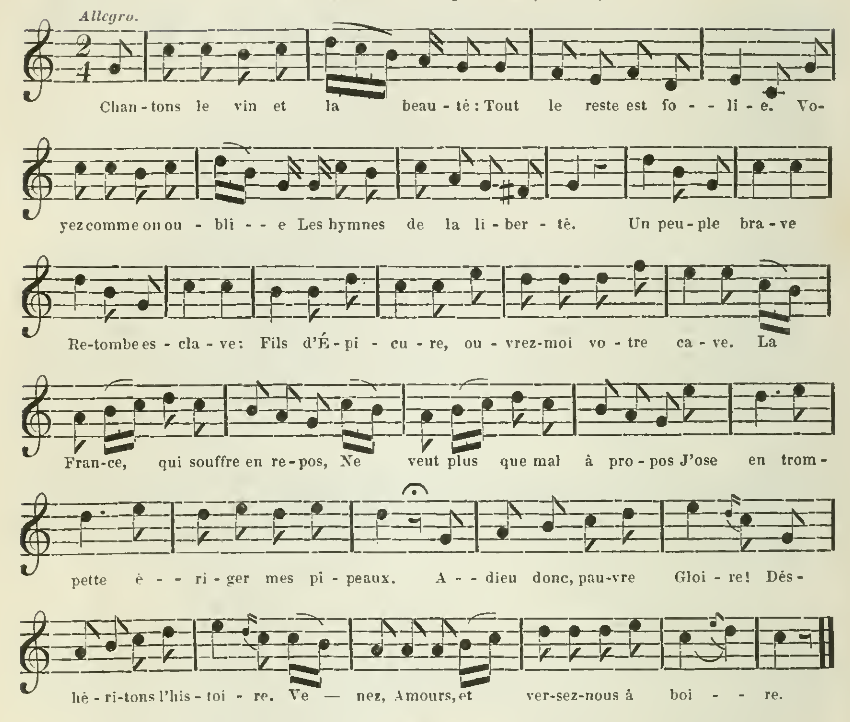
Mais notre joie, hélas! le désespère;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

LES ADIEUX A LA GLOIRE.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : *Je commence à m'apercevoir* (d'Alexis).



Quoi! d'indignes enfants de Mars (1)
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée
Recrutait pour leurs étendards!
Ah! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive;
Ou flattons si bien que pour moi
On exhume aussi quelque emploi.
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire,
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de Justice
De soufflets accable Thémis.
Plus de satire!
N'osant médire,
J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
J'ai trop bravé nos tribunaux ;
Dans leurs dédales infernaux
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue :
Gulliver éternue,
Et tous les nains sont foudroyés.
Mais quelle image!
Non, plus d'orage ;
De nos plaisirs redoutons le naufrage.
Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas?
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

(1) Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtenaient des emplois dans la maison du roi.

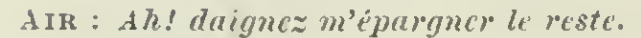
Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles :
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaîté.
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

LES DEUX COUSINS,

OU

LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

1821.



AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Allegretto.

Sa - lut! pe - - tit cou - sin ger - main (1); D'un lieu d'ex -
il j'o - se t'é - - cri - re. La For - tu - - ne te tend la
main; Ta nais - san - - ce l'a fait sou - - ri - re. Mon pre - mier jour aus - si fut
beau; Point de Fran - çais qui n'en con - - vien - ne. Les rois m'a - - doraient au ber-
ceau, Les rois m'a - - do - raient au ber — ceau; Et ce - pen-
dant je suis à Vien - - - - ne! Et ce - pen-
dant je suis à Vien - - - - ne!

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poëmes :
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain ;
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs ;
Et cependant je suis à Vienne !

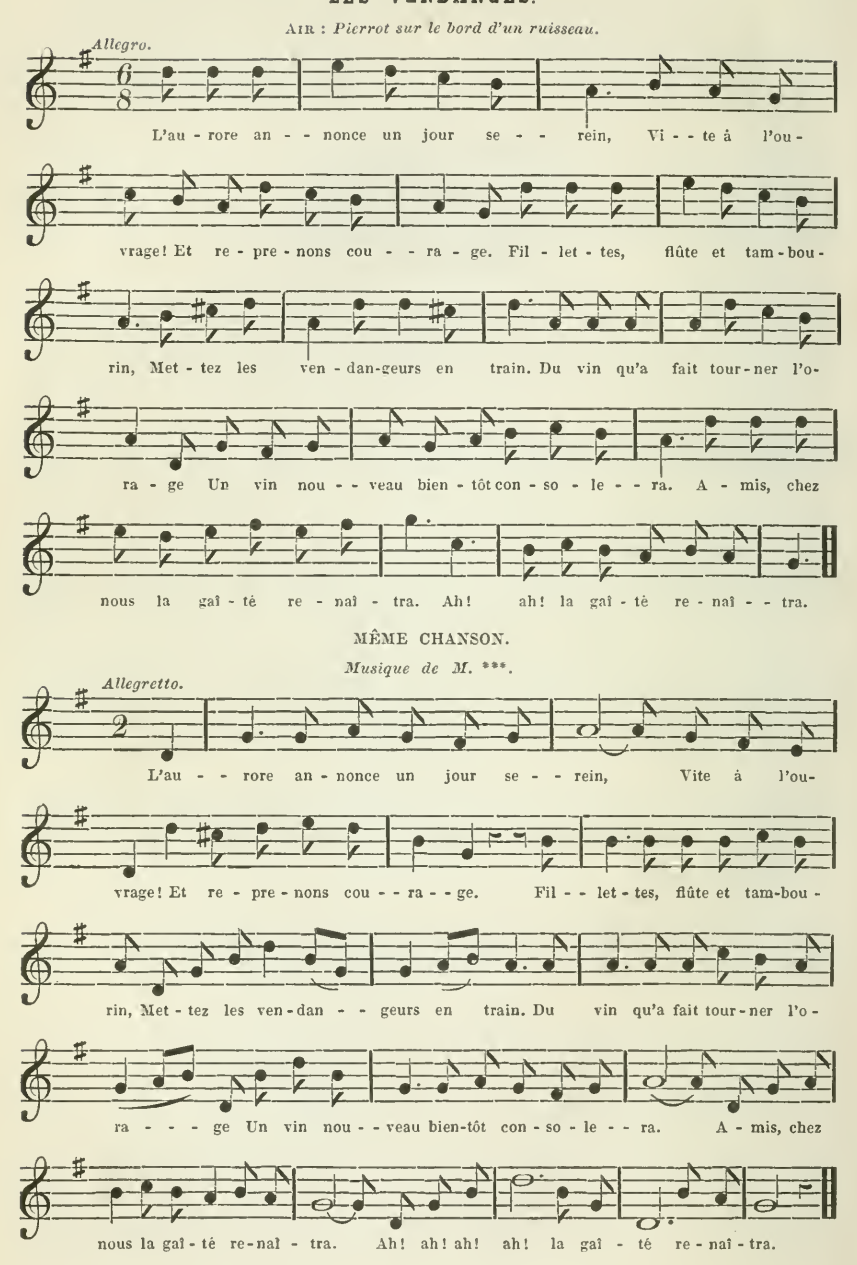
(1) Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

Sur des lauriers je me couchais,
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets ;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au saint-père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats ;
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment;
Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : " Je puis avoir mon tour :
" De mon cousin qu'il vous souvienne.
" Vous lui promettiez votre amour;
" Et cependant il est à Vienne! "

LES VENDANGES.



Notre maire tourne à tout vent;
D'écharpe il change,
Et de tout vin s'arrange.
Mais, puisque ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons.
Mais, grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire
La liberté, la gloire et cætera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.
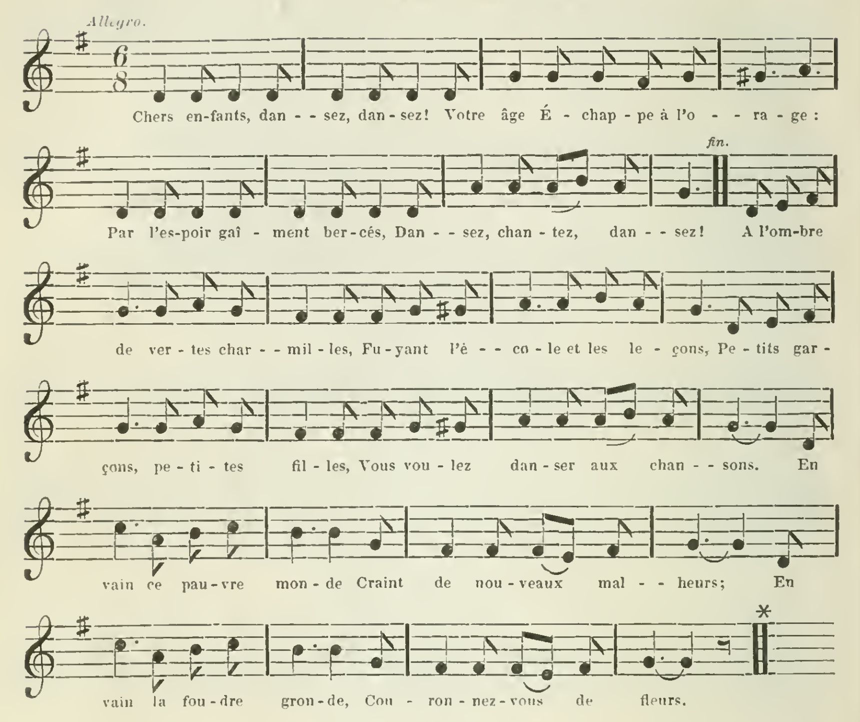
Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse,
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un *Libera*.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne ;
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne;
Aux parchemins il les préfèrera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier,
A la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France!
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

L'ORAGE.

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*



Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse;
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en debris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira :
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

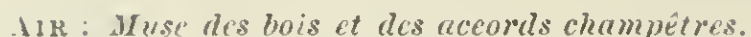
Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Enfants, l'orage, qui redouble,
Du Sort présage le courroux.
Le Sort ne vous cause aucun trouble,
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

LE CINQ MAI.

1821.



AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Andante legato.

Des Es-pa--gnols m'ont pris sur leur na--vi-re (1), Aux bords loin-tains où tris--te-ment j'er-rais. Hum-ble dé--bris d'un hé--ro-ïque em-pi-re, J'a-vais dans l'Inde ex-i--lé mes re--grets. Mais loin du Cap, a-près cinq ans d'ab--sen-ce, Sous le so--leil, je vo-gue plus jo--yeux. Pau-vre sol--dat, je re--ver-rai la Fran-ce : La main d'un fils me fer--me-ra les yeux, La main d'un fils me fer--me--ra les yeux.

Dieux! le pilote a crié : Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?

Ah! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre :
Elle était lasse; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre;
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence (2).
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

(1) Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.

(2) On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus actifs.

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon, beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
" Serait-ce lui? disent les potentats :
" Vient-il encor redemander le monde?
" Armons soudain deux millions de soldats."
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

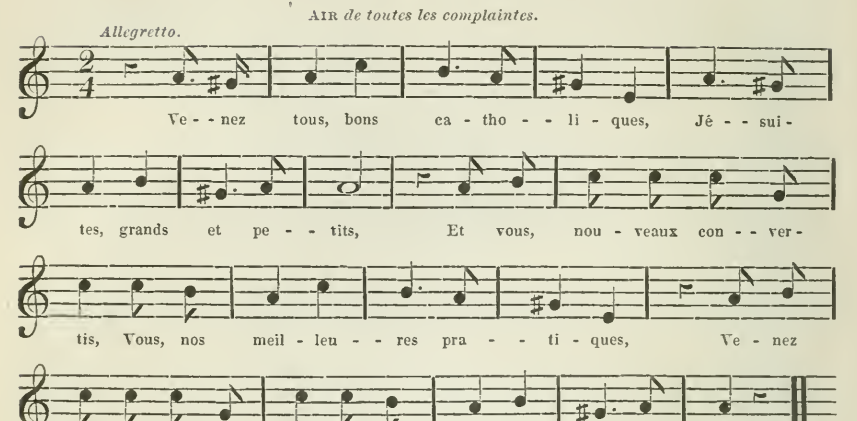
Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! ah, grands dieux, je frémis!
Quoi! lui, mourir! ô gloire! quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

COMPLAINTE SUR LA MORT DE TRESTAILLON (1),

EN STYLE DU GENRE.

AIR *de toutes les complaintes.*



Bénissons tous la mémoire
De monsieur de Trestaillon.
De la Restauration
Lui seul ayant fait la gloire,
Sa mort, vrai malheur public,
Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce piété,
D'assassin il fut traité
Par de brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogomme,
Ou surpris en mauvais lieu,
Pour rester pur devant Dieu,
Tous les huit jours ce digne homme
Communiait saintement,
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocarde blanche,
A tuer des protestants
Il consacrait tout son temps,
Sans excepter le dimanche;
Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s'amuse
A massacrer en plein jour;
Traduit devant une cour,
Aucun témoin ne l'accuse.
Les juges au prévenu
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme
Qui lui venait de bien haut,
Il buvait frais au temps chaud,
Vivant en bon gentilhomme;
Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte;
Elle vient nous le ravir,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte.
Il meurt en disant : Corbleu !
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière;
Nos magistrats sont en deuil;
Le clergé, la larme à l'œil,
Marche avec croix et bannière.
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont ingrats.

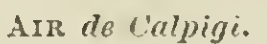
On vient d'écrire au saint-père
Pour qu'il soit canonisé.
Quoique ce soit bien usé,
Dans peu l'on verra, j'espère,
Nos loups, chassant les brebis,
Lui dire : *Ora pro nobis!*

En attendant ses reliques
Qu'à Montrouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que sans examen
Chacun d'eux l'imite. *Amen.*

(1) Les chansons de *Trestaillon*, de *Nabuchodonosor*, de *la Messe du Saint-Esprit*, de *la Garde nationale* et du *Nouvel ordre du jour*, n'ont jamais paru dans les recueils publiés par M. Béranger, aux époques qui correspondent à leur date. Habitué dès lors sans doute à traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a regardé ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait rechercher les contrefaçons si multipliées en France et à l'étranger, l'éditeur actuel s'est vu dans l'obligation, malgré le désir qu'il a de complaire à l'auteur, de faire entrer dans cette édition, et ces cinq chansons, et celles des *Papes*, qui, lorsqu'elles ont été répandues, avaient aussi un but politique. (*Note de l'Éditeur.*)

NABUCHODONOSOR.

1823.



Air *de Calpigi.*

Allegretto.

Pui - ser dans la Bi - ble est de mo - de : Pre - nons - y
le su - jet d'u - - ne o - de. Je chante un roi de - - ve - - nu
bœuf; Aux an - - - ciens le trait pa - - rut neuf, Aux an -
ciens le trait pa - - - rut neuf. Sur - tout la cour en fut aux
an - ges; Et les bro - - can - teurs de lou - - - an - - ges Ré - - pé - taient
sur les har - pes d'or : Gloi-re à Na - - bu - - cho - - do - - no -
sor! Gloi-re à Na - bu - cho - do - no - - sor!

Le roi beugle, eh! vivent les cornes!
Sire, quittez ces regards mornes,
Lui disaient les amis du lieu;
En Égypte vous seriez dieu.
Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

Le roi se fit à son étable;
A sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.
On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.
La cour s'écrie : O temps prospère!
Ce n'est point un roi, c'est un père.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

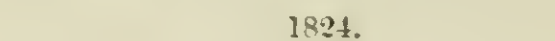
Il hume tout l'encens des mages,
Mais paye un peu cher leurs hommages :
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou.
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attelle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

Le peuple indigné prend un maître
D'autre espèce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras;
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes, que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira;
La censure le permettra.
Puis, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT,

POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES.



1824.

AIR *de la Codaqui.*

Allegro.

Hier mon - sei-gneur, le front ceint De sa mitre é - pis - co - pa - le, En ces mots à l'Es - prit - Saint Par - lait dans la ca - thé - - dra - le: " Tant de bons no - bles de - ve - nus Dé - pu - tés du peu-ple, au peuple incon - - nus, Dans no - tre Cham-bre sep - ten - - na - le, N'ont que tes clar - - tés pour gui - der leurs pas. Saint-Es - prit, des - cends, des - cends jus-qu'en bas. —Non, dit l'Es - prit Saint, je ne des - cends pas."

" Qu'est ceci ? " dit d'un ton dur,
Une excellence bretonne.
" Pour ses papiers, à coup sûr,
" Le tourniquet le chiffonne (1).
" Parlons-lui, quoique en vérité
" L'Esprit soit de trop dans la Trinité :
" Viens voir à quoi la Charte est bonne.
" De ce lourd carrosse on fait un *en cas.*
" Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
" —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas."

Un financier vient : " Sandis!
" Dit-il, nous prends-tu pour d'autres ?
" Pour gagner le paradis,
" J'ai doré mes patenôtres.
" Tremble de perdre ton emploi :
" J'ai séduit des gens plus huppés que toi.
" J'ouvre un emprunt, viens, sois des nôtres;
" De notre embonpoint nos amis sont gras.
" Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
" —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas."

Un magistrat crie aussi :
" Oses-tu te faire attendre?
" Ma Thémis a, Dieu merci,
" De bons jurés à revendre.
" Chaque juge est un homme à moi,
" Qui jette en passant sa carte chez toi.
" Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
" La main de Justice au bout de mon bras.
" Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
" —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas."

" S'il persiste, il faudra bien,
" Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
" D'ailleurs la cour, pour soutien,
" Préfère en tout saint Ignace.
" Montrouge a miné tout Paris ;
" La Sorbonne aussi sort de ses débris.
" La jeunesse est dans notre nasse ;
" Et les hausse-cols font place aux rabats.
" Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
" —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas."

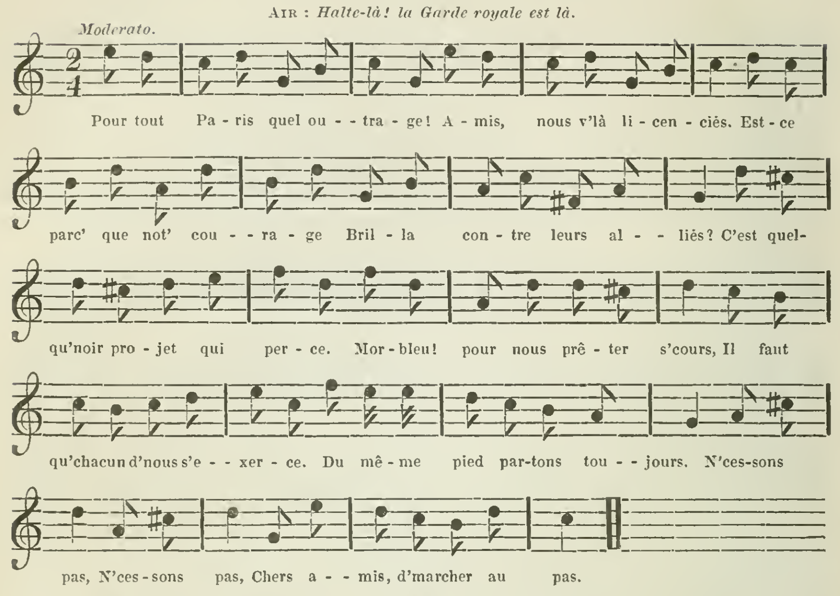
" Mais voudrais-tu t'expliquer?
" — Oui, bateleurs en goguettes,
" Je vous ai vus fabriquer
" Vos quatre cents marionnettes.
" Quoi! vous osez tout pervertir,
" Corrompre, effrayer, filouter, mentir!
" Et dans vos discours à roulettes...
" —Paix! dit l'archevêque, on crains nos prélats.
" Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
" —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas."

(1) On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris.

LA GARDE NATIONALE.

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES X.

Air : *Halte-là! la Garde royale est là.*



Moitié d' la gard' nationale
S' composait d'anciens soldats;
Des braves d' la gard' royale
Aussi faisions-nous grand cas.
Sans l' ministère, nul doute
Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,
Dans not' verre, eux boir' la goutte,
Nous, marcher à leur tambour.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres :
D' nouveau pourtant il faudra
Crier, A bas les ministres,
Les jésuit' et cætera.
Pour son argent j' crois qu' la foule
A bien l' droit d' former un vœu;
N'est-c' que quand la maison croule
Qu'on permet d' crier au feu?
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre,
Nous aurions bien dû, je l' sens,
Des injur's de plus d'un membre
D'mander raison aux trois cents.
La Charte qu'on y tiraille
Est leur rempart; mais, au fond,
On peut franchir c'te muraille
Par les brèches qu'ils y font.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.
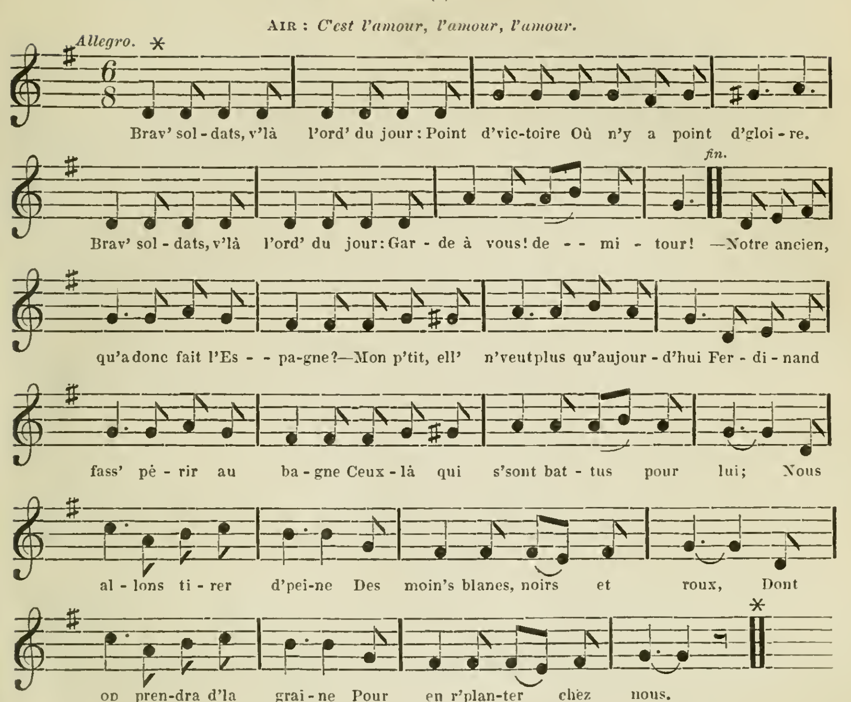
Au château faire l' service
Sans cartouch's pour se garder,
En voir donner à chaqu' Suisse,
En arrièr' ça fait r'garder.
Qui rétrograde se blouse;
Gens d' la cour, sauf vot' respect,
Vous risquez quatre-vingt-douze
Pour ravoir quatre-vingt-sept.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Montrouge nous menace,
Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'mi,
Préparons-nous, quoi qu'on fasse,
A repousser l'ennemi.
Quand vers un' perte certaine
L' navire est conduit foll'ment,
En dépit du capitaine
Faut sauver le bâtiment.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

NOUVEL ORDRE DU JOUR.

1823 (1).

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*



Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

—Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre?
—Mon p'tit, ça n'ira jamais bien!
V'là z'un princ' qui n' s'y connaît guère;
C'est un' poir' moll' de bon chrétien;
Bientôt l' fils d'Henri quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n' puisse aller combattre
Sans billet d' confession.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

—Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trappiste
Avec tous ces Chouans dégu'nillés?
—Mon p'tit, y vont grossir la liste
Des gens qu' la France a rhabillés;
Afin qu' pour leur vengeance,
Leurs frèr's soient massacrés,
Ils font un' sainte alliance
Avec nos émigrés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

—Notre ancien, quel s'ra not' partage?
—Mon p'tit, les coups d' cann' reviendront;
Et puis, suivant le vieil usage,
Les nobles seuls avanceront.
Oui, s'lon not' origine,
Nous aurons pour régal,
Nous l' bâton d' discipline,
Eux l'bâton d' maréchal.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

(1) Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées.

—Notre ancien, que d'viendra la France,
Si je cherchons d' lointains dangers?
—Mon p'tit, profitant d' not' absence,
On introduira l' z'étrangers.
A la fin d' la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne,
Nous nous s'rons enchaînés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

—Notre ancien! vous que l' père aux autres
Eût fait z'officier d'puis longtemps,
Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.
—Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.
Si la France en alarmes
Porte un trop lourd fardeau,
Pour essuyer ses larmes,
R'prenons not' vieux drapeau!
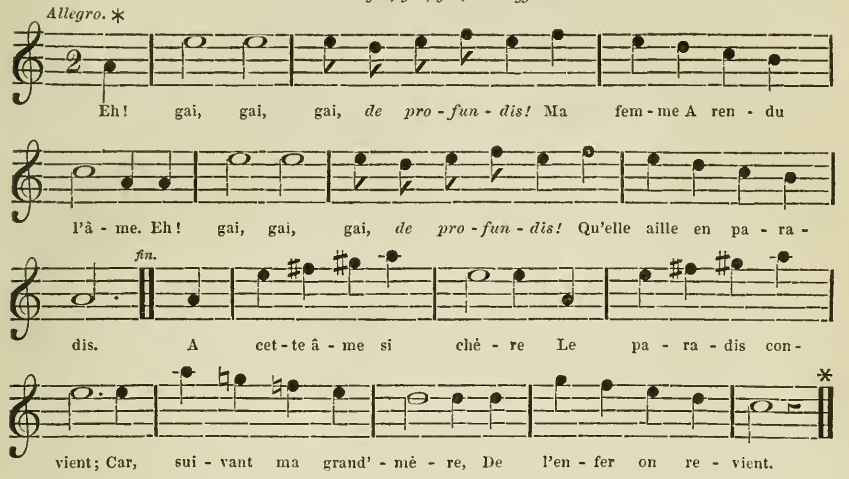
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

DE PROFUNDIS

A L'USAGE

DE DEUX OU TROIS MARIS.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*



Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même
Avait tissu nos nœuds;
Mon bonheur fut extrême...
Pendant un jour ou deux.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible
D'avoir l'air plus malin,
Elle était trop sensible...
Si j'en crois mon voisin.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

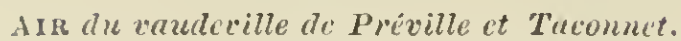
Non, jamais tourterelle
N'aima plus tendrement:
Comme elle était fidèle...
A son dernier amant!

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Dieu! faut-il lui survivre?
Me faut-il la pleurer?
Non, non, je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

PRÉFACE (1).



AIR *du vaudeville de Préville et Taconnet.*

Allegro.

Al - - lez, en - - fants, nés sous un au - tre rè - gne; Sous ce - lui-

ci quit - - tez le coin du feu. A - - dieu! par - tez, bien que pour vous je

crai - gne Cer - - tai - nes gens qui par - don - nent trop peu, Cer - - tai - nes

gens qui par - don - nent trop peu. On m'a cri - - é: L'oc - ca - si - on est

bon - ne; Tous les par - - tis rap - - pro - chent leurs dra - peaux, Tous les par-

tis rap - - pro - chent leurs dra - - peaux - - - - - - - - - - - - - -.

Al - lez, en - fants; mais n'é - veil - lez per - - son - ne: Mon mé - de - - cin m'or-

don - ne le re - - pos. Al - lez, en - fants; mais n'é - veil - lez per -

son - ne: Mon mé - de - - cin m'or - don - ne le re - - pos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :
Car en prison le sommeil est sans charmes;
Près du malheur on ne dort jamais bien.

J'entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

(1) Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :
" De notre père accusant la faiblesse,
" Les plus joyeux sont restés au logis. "
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non; mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine;
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois (1)!
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure :
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : qu'ai-je dit? Ah ! la peur déraisonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

(1) Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.

LA MUSE EN FUITE,

OU

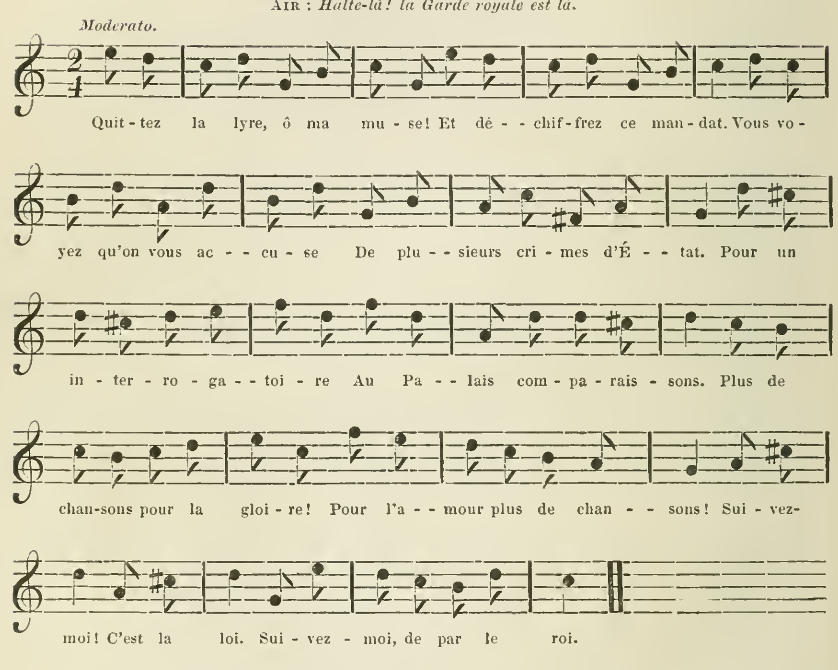
MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

CHANSON

FAITE A L'OCCASION DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES EXERCÉES CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL.

1821.

Air : *Halte-là! la Garde royale est là.*



Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains (1).
Au *qui vive* d'ordonnance
Alors prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France!
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau (2).
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du *Lutrin*.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

(1) Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde; et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

(2) On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, ou l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'*Emile* (1),
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

Muse, voici la grand'salle...
Hé quoi! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale.
Par vous piqués trop souvent!
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

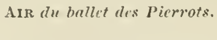
Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors.
Gaîment avec la grisette
D'un président bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait le verre en main :
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

(1) On sait également que par arrêt du parlement l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.
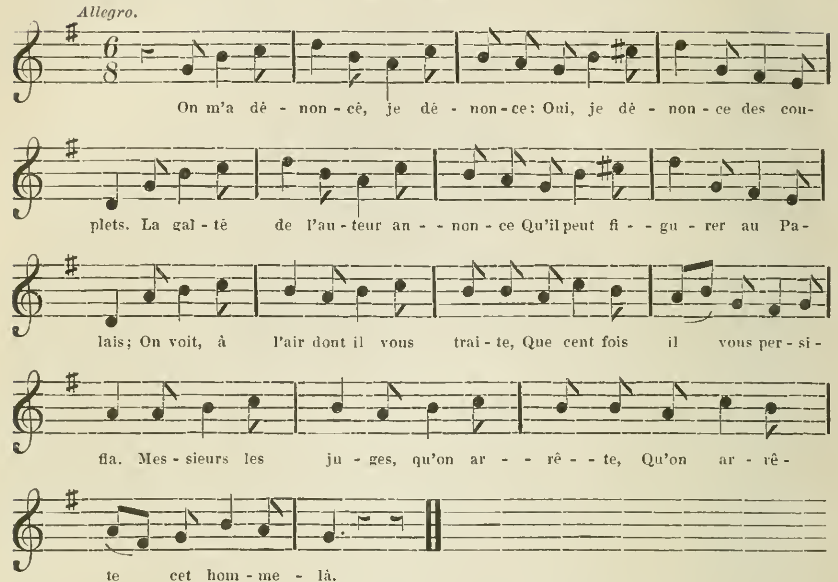
DÉNONCIATION EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE

COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS.



AIR *du ballet des Pierrots.*
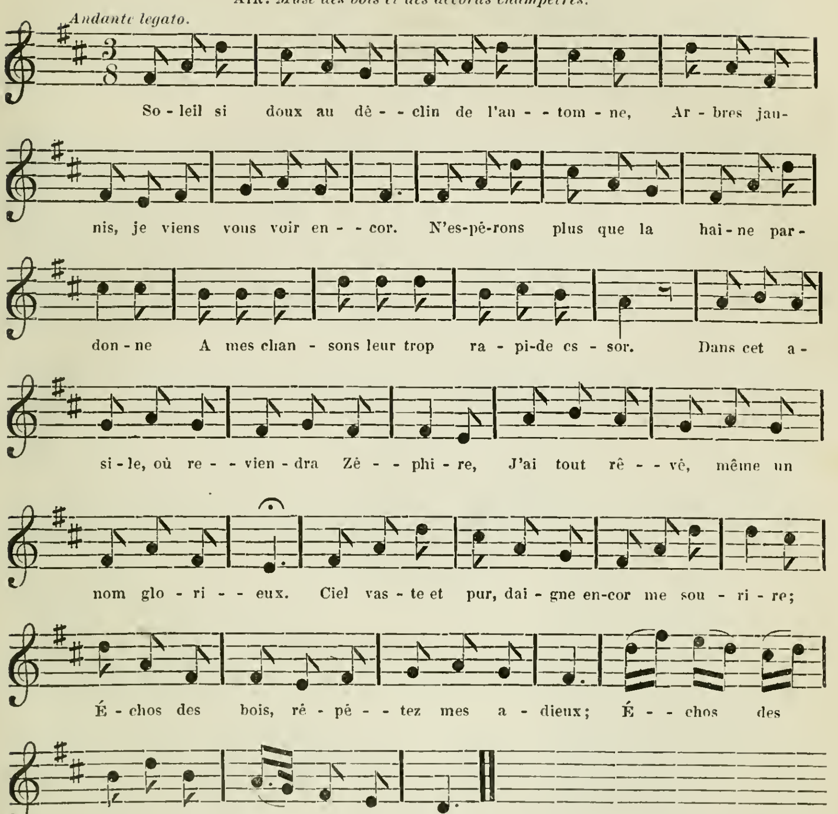


Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves;
Pourriez-vous le lui pardonner?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés;
Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête,
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE (1).

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*



Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence (2);
Au tribunal ils traînent ma gaîté;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance·
Rougiraient-ils devant ma probité ?

Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire;
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États ?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

(1) Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur.

(2) Lorsque le recueil de 1821 parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer ses nouvelles chansons, il perdrait cet emploi.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire :
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

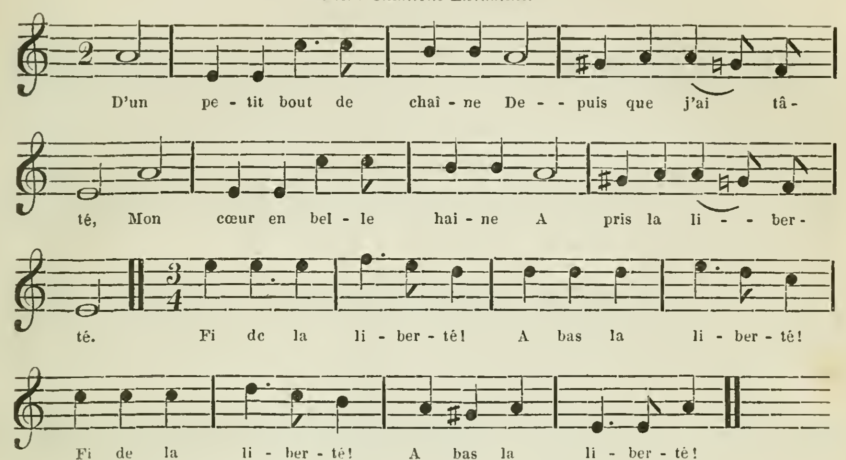
LA LIBERTÉ.

PREMIÈRE CHANSON

FAITE A SAINTE-PÉLAGIE.

JANVIER 1822.

AIR : *Chantons Lætamini.*



Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait, par charité,
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté!
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre;
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse de papauté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaîté,
Par vous au Louvre même
Que ce vœu soit porté :
Fi de la liberté!
A bas la liberté!
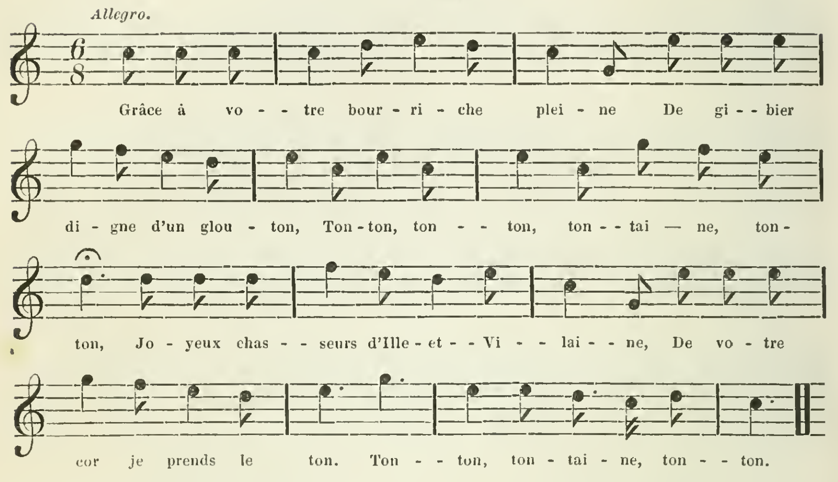
LA CHASSE.

CHANSON

DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*



Chassez, morbleu! chassez encore;
Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Ou, pour rabattre, dès l'aurore,
Que les Amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton (1),
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton.
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton:
On gardait la perdrix du prince;
Le loup dévorait le mouton.
Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on;
Tonton, tonton, tontaine, tonton:
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton.
Tonton, tontaine, tonton.

(1) Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.
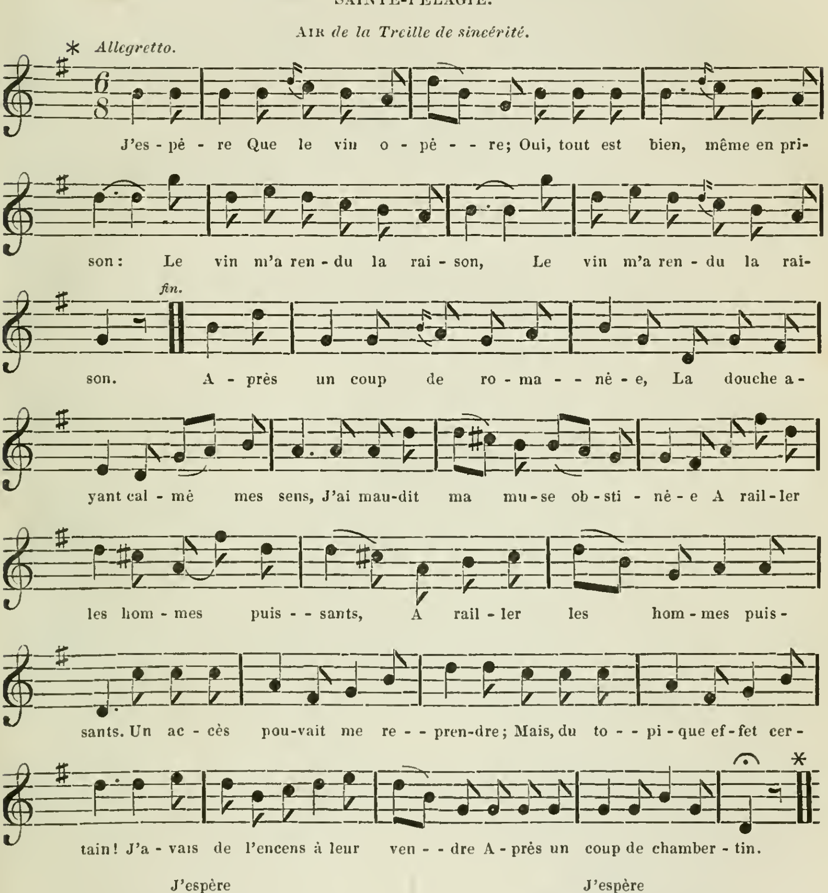
MA GUÉRISON.

RÉPONSE

A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR *de la Treille de sincérité.*



J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin;
J'admire Marchangy lui-même
Aprés deux coups de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de romanée
Je n'aperçois plus d'oppresseurs.
La presse n'est plus enchaînée;
Le budget seul a des censeurs.
La Tolérance par la ville
Court en habit de sacristain;
Je vois pratiquer l'Évangile
Aprés trois coups de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de romanée
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la Liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes ;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes
Au dernier coup de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

O chambertin! ô romanée!
Avec l'aurore d'un beau jour
L'Illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour.
Cette fée aux humains donnée,
Pour baguette tient du Destin
Tantôt un cep de romanée,
Tantôt un cep de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

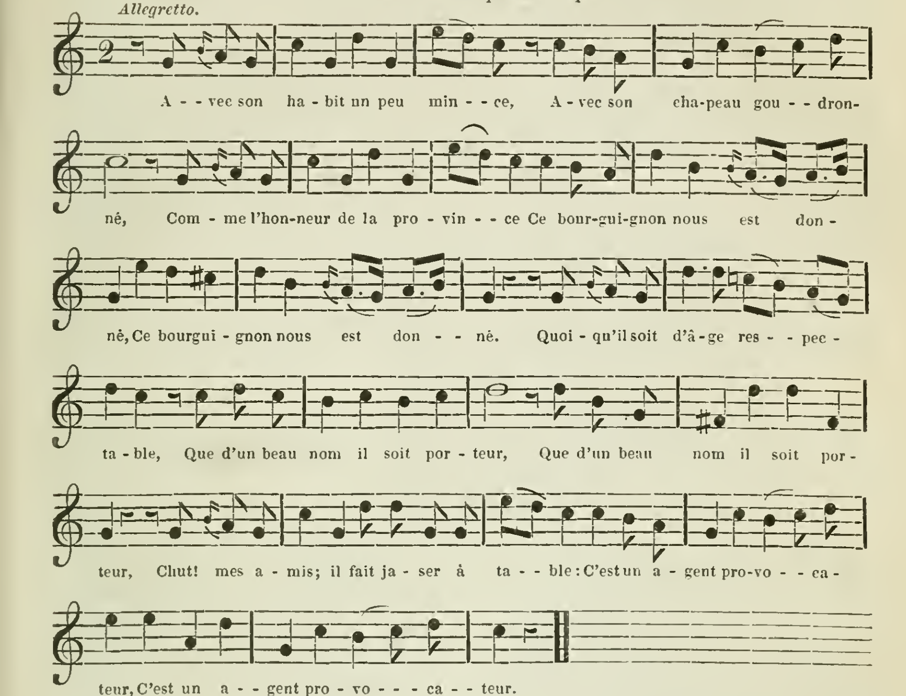
L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT

A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*



Il est l'ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé (1)...
Plus d'un personnage notable,
Là souvent devient délateur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros;
A nos yeux déjà l'Espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'Empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français (2)...
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice :
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner.
Passe donc, ô vin délectable!
Retourne à ce lieu corrupteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

(1) On visite tous les objets envoyés aux prisonniers : des agents de police sont chargés de ce soin.

(2) La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

MON CARNAVAL.

SAINTE-PÉLAGIE.
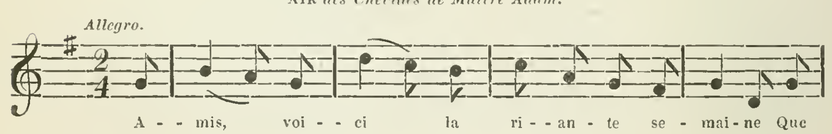


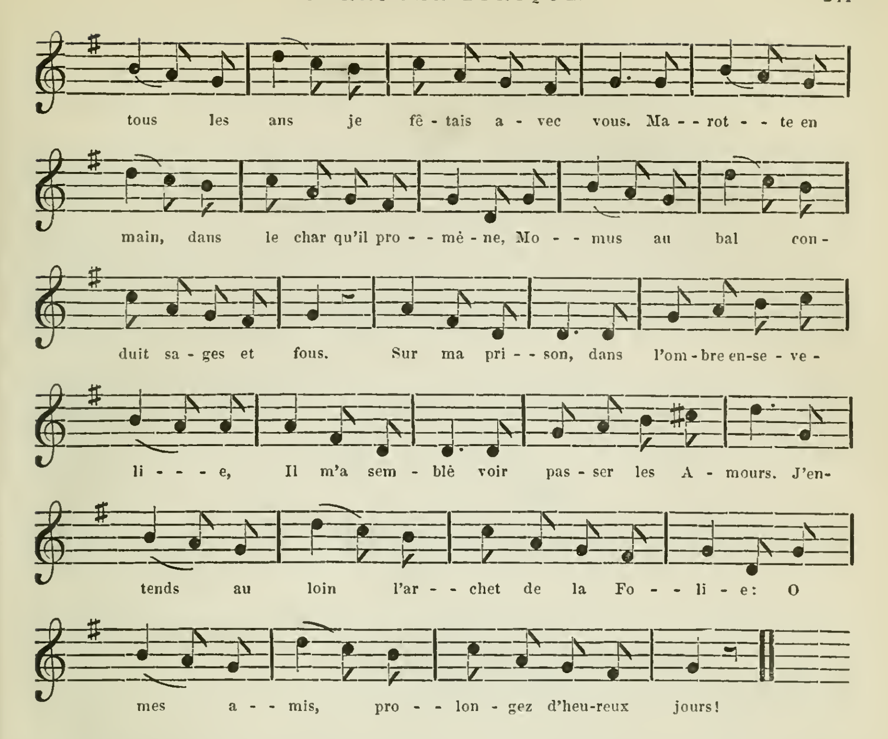
Allegro.

A - mis, voi - - ci la ri - an - te se - - mai - ne Que tous les
ans je fê - - tais a - vec vous. Ma - rot - te en main, dans le char qu'il pro -
mè - ne, Mo - mus au bal con - duit sa - ges et fous. Sur ma pri -
son, dans l'ombre ense - ve - - li - e, Il m'a sem - blé voir pas - ser les A -
mours. J'entends au loin l'ar - chet de la Fo - - li - e : O mes a -
mis, pro - lon - gez d'heureux jours! O mes a - mis, pro - lon - gez d'heureux
jours! J'en-tends au loin l'ar - chet de la Fo - - li - e : O mes a -
mis, pro-longez d'heureux jours! O mes a - mis, pro - lon-gez d'heu-reux jours!

MÊME CHANSON.

Air *des Chevilles de Maître Adam.*





Oui, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous!
Là de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

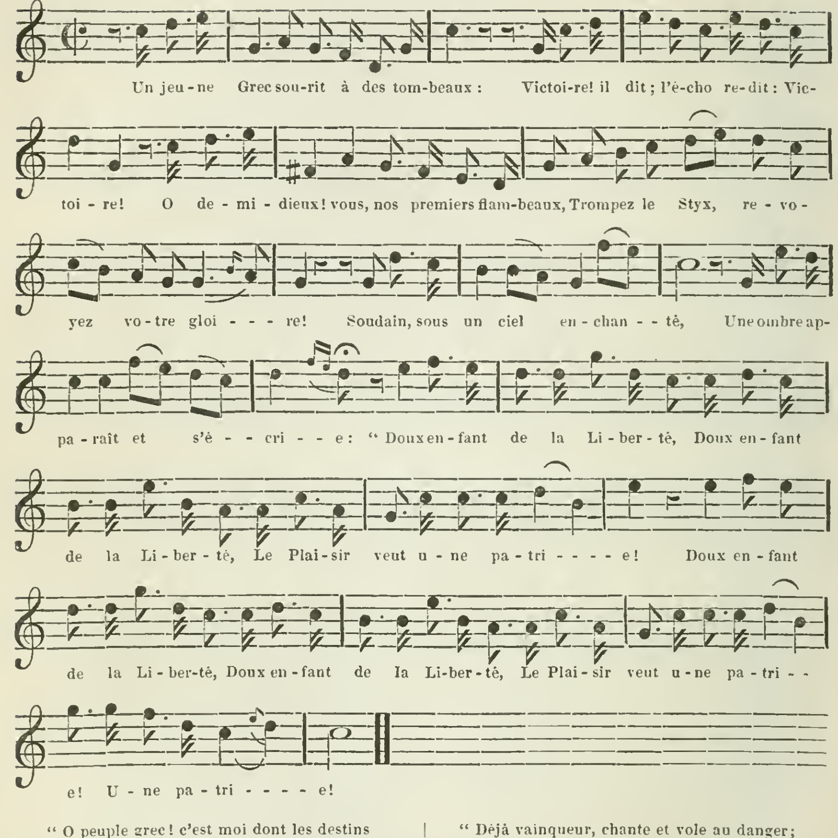
Des jours charmants la perte est seule à craindre;
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

L'OMBRE D'ANACRÉON.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR *de la Sentinelle.*



" O peuple grec! c'est moi dont les destins
" Furent si doux chez tes aïeux si braves;
" Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
" Anacréon en chassait les esclaves.
" Jamais la tendre Volupté
" N'approcha d'une âme flétrie.
" Doux enfant de la Liberté,
" Le Plaisir veut une patrie!
" Une patrie!

" De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
" Du rossignol les chants sont toujours tendres:
" Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
" Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?
" Tes fêtes passent sans gaîté
" Sur une rive encor fleurie.
" Doux enfant de la Liberté,
" Le Plaisir veut une patrie!
" Une patrie!

" Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
" Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
" Sur nos débris, quoi! le vil étranger
" Dort enivré du parfum de tes roses.
" Quoi! payer avec la beauté
" Un tribut à la barbarie!
" Doux enfant de la Liberté,
" Le Plaisir veut une patrie!
" Une patrie!

" C'est trop rougir aux yeux du voyageur
" Qui d'Olympie évoque la mémoire.
" Frappe! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
" Reverdiront d'abondance et de gloire.
" Des tyrans le sang détesté
" Réchauffe une terre appauvrie.
" Doux enfant de la Liberté,
" Le Plaisir veut une patrie!
" Une patrie!

" A tes voisins n'emprunte que du fer :
" Tout peuple esclave est allié perfide.
" Mars va t'armer des feux de Jupiter;
" Cher à Vénus, son étoile te guide (1) :
" Bacchus, dieu toujours indompté,
" Remplira ta coupe tarie.
" Doux enfant de la Liberté,
" Le Plaisir veut une patrie!
" Une patrie ! "
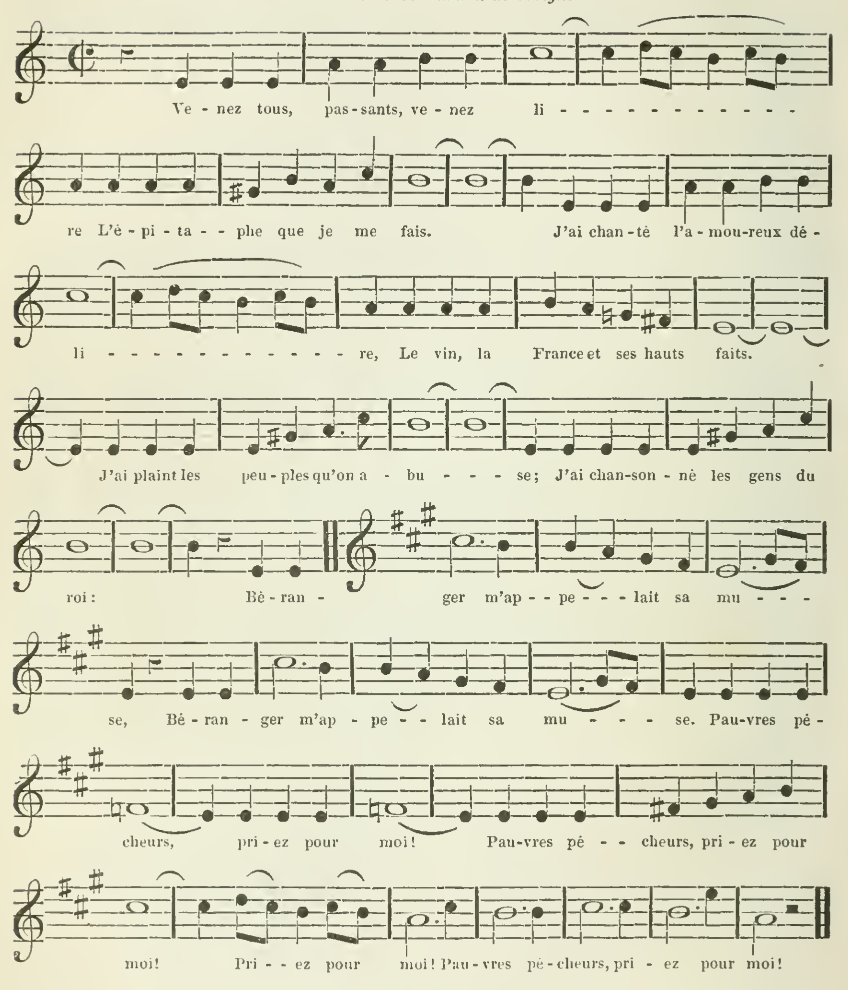
Il se rendort, le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
" Doux enfant de la Liberté,
" Le Plaisir veut une patrie!
" Une patrie ! "

(1) Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR *de Ninon chez madame de Sévigné.*



Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!
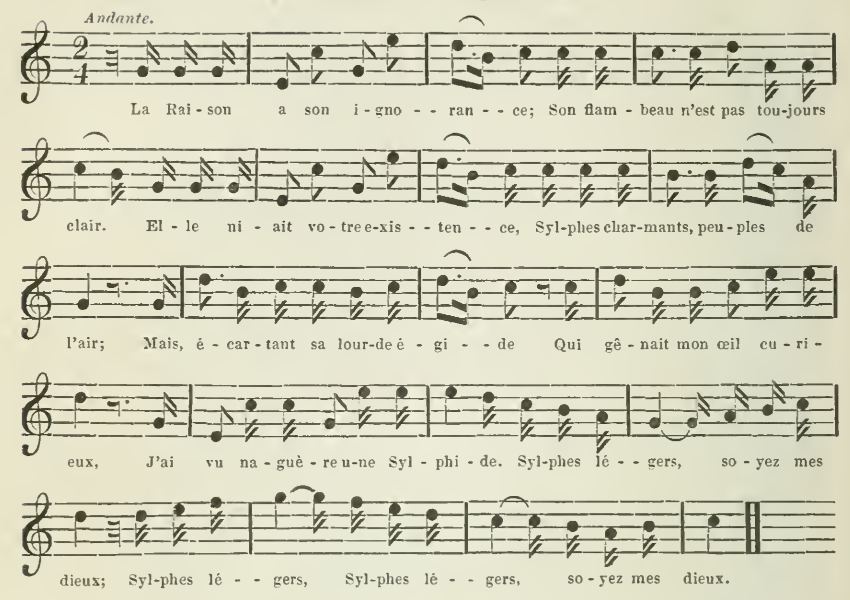
Je l'ai rendu cher au courage,
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage;
J'ai pipé pour cet oiscleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre,
Mais, les oiseaux en feront foi,
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle
Marchangy qui rampa vingt ans!)
Un serpent, qui fait peau nouvelle
Dès que brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or, je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi :
Hier Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

LA SYLPHIDE.

AIR : *Je ne sais plus ce que je veux.*



Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyrs :
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes,
Vous épurez l'azur des cieux :
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine
Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa figure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite!
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître
Vos caprices toujours si doux !
C'est un enfant gâté peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
Vous dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore ?
Quelque Sylphe est-il son époux ?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux ;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

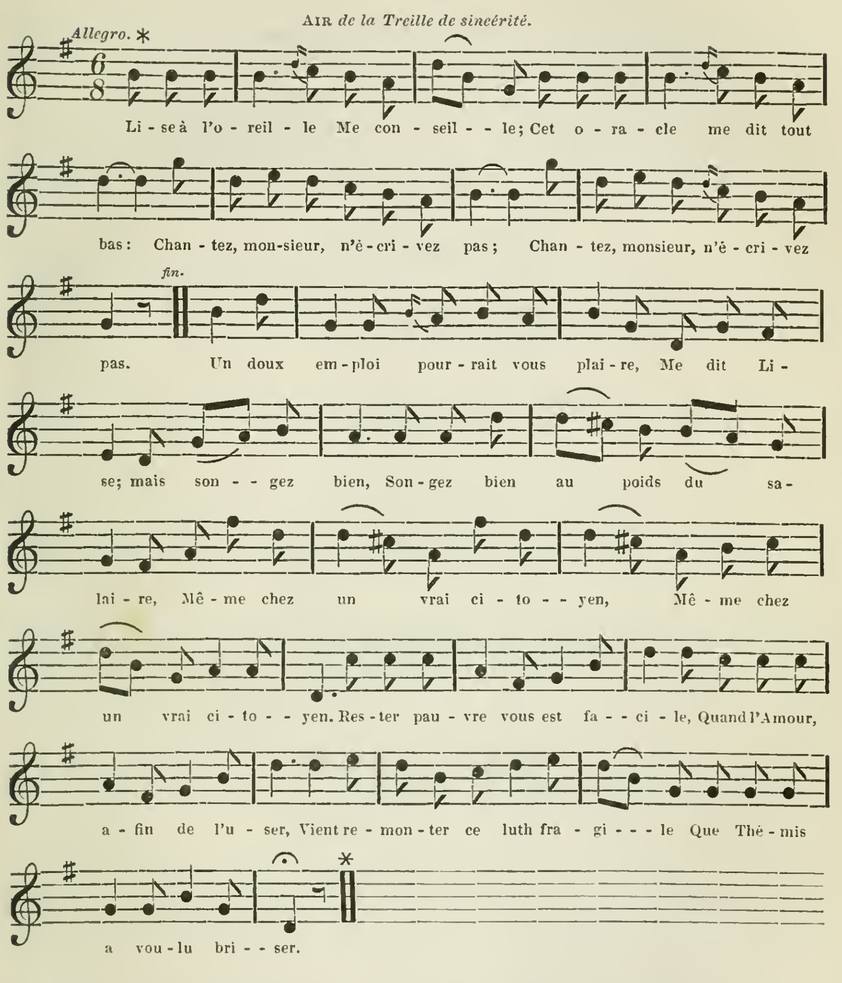
LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON

ADRESSÉE A M. JACQUES LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

1822.

AIR *de la Treille de sincérité.*



Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer, au bruit de son coffre,
Les droits que sa vertu défend.

Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la sainte-alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds, de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus (1);
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant;
Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et de toute part (2)
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'Amour peut rire;
L'Amitié n'en supporte point.
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.
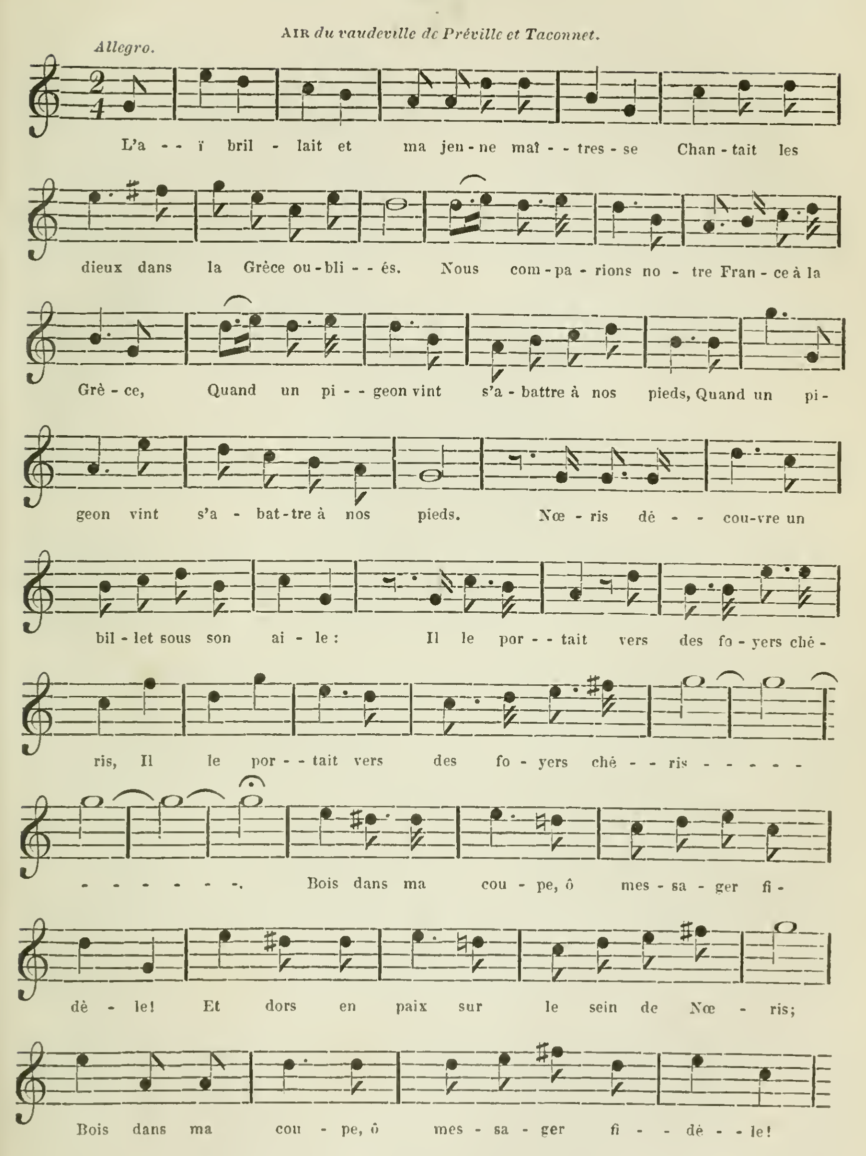
(1) On n'osait alors secourir les Grecs, qui faisaient d'heroïques efforts pour recouvrer leur liberté.

(2) On sait ce qu'étaient la gauche et la droite de la Chambre à cette époque.
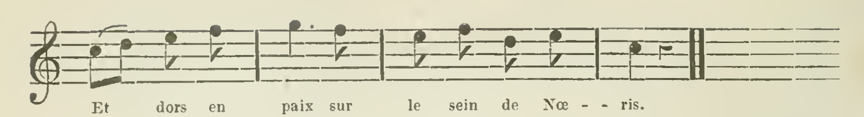
LE PIGEON MESSAGER (1).

1822.

AIR *du vaudeville de Préville et Taconnet.*



(1) Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. On les emporte loin de leur séjour habituel, et ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.



Il est tombé, las d'un trop long voyage,
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message ?
Va-t-il d'amour parler à la beauté ?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène; il doit parler de gloire :
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre! amis! quelle nouvelle!
Que de lauriers tout à coup refleuris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ah! buvons à la Grèce;
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux.
Ils sont vainqueurs; Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre ! ô muse des Pindares!
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre en dépit des barbares;
Athène est libre en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

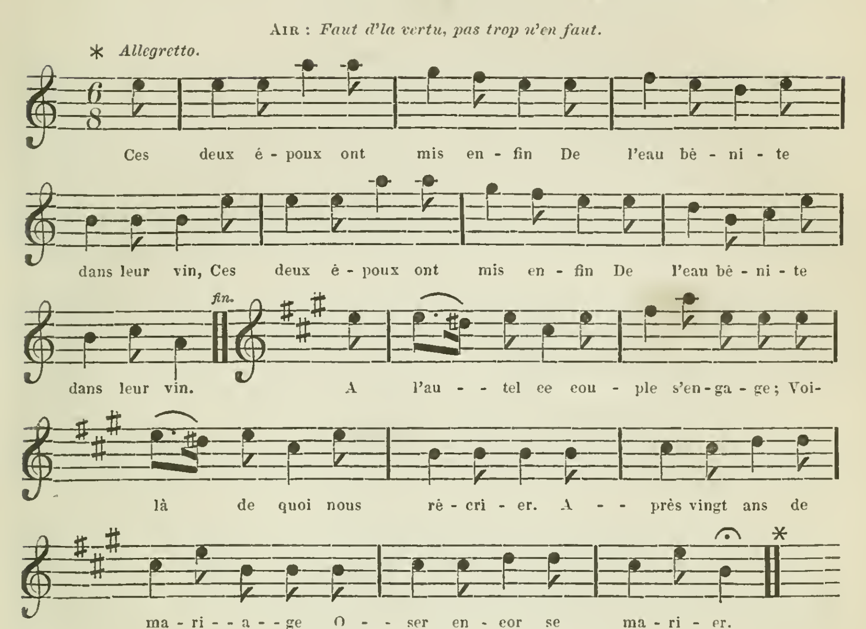
Beau voyageur, au pays des Hellènes
Repose-toi, puis vole à tes amours!
Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.
A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

L'EAU BÉNITE.

COUPLETS

POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONGTEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*



Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre, aux yeux de ta bonté,
Est celui d'avoir dit les *grâces*
Avant le *bénédicité*.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée....
Chut! taisons-nous; mais puisse un jour
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour!

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que, parfois prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

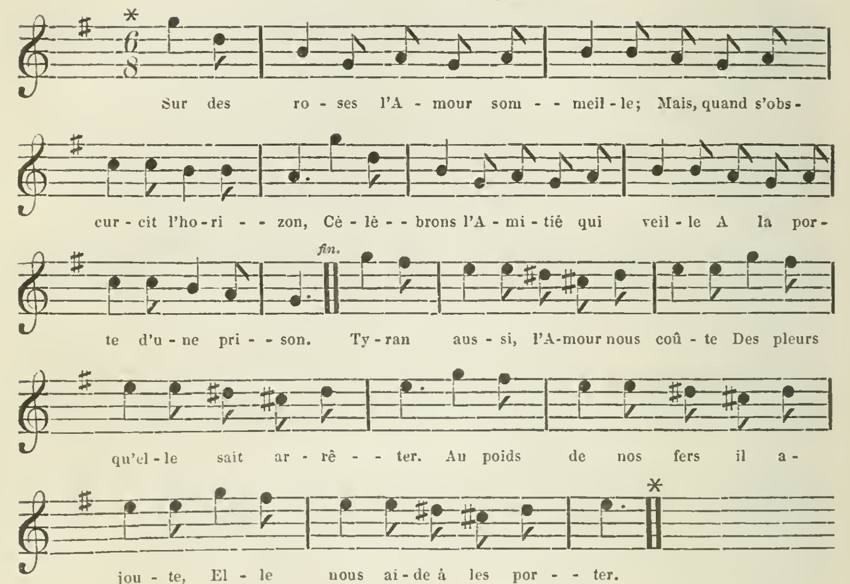
L'AMITIÉ.

COUPLETS

CHANTÉS A MES AMIS LE 8 DÉCEMBRE 1822, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.



AIR : *Quand des ans la fleur printanière.*



Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles
Lorsque ma Muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'Amitié frappait déjà.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'Amitié!

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe?
Amis, renonçons à briller;
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.
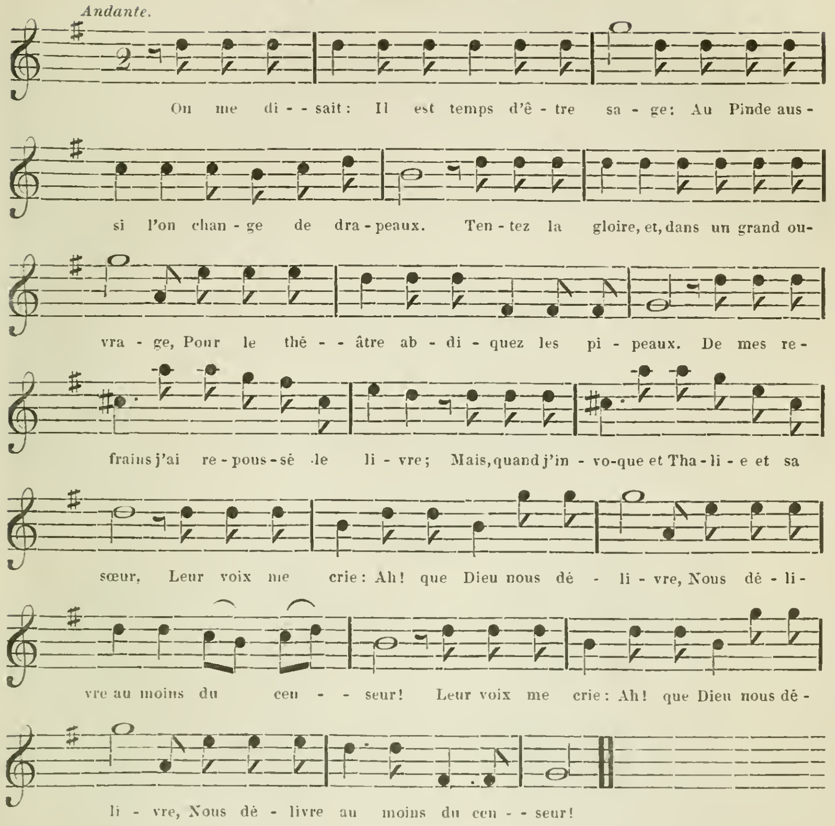
Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime!
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le Temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LE CENSEUR.

1822.

AIR *de la Robe et des Bottes.*



La Liberté, nourrice du génie,
Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil :
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur ?
Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu celeste,
Jeune homme epris des lauriers les plus beaux.
Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton genie a promis les lambeaux !
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah ! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur !

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
Jeffrys (1) en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi ! tu souris !... Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

(1) Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

De Louis onze évoquons les victimes;
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa Vierge entre le diable et lui (1). [suivre
Mais, tout sanglants, nos Tristans (2) vont pour-
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur!

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre:
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur!

(1) Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

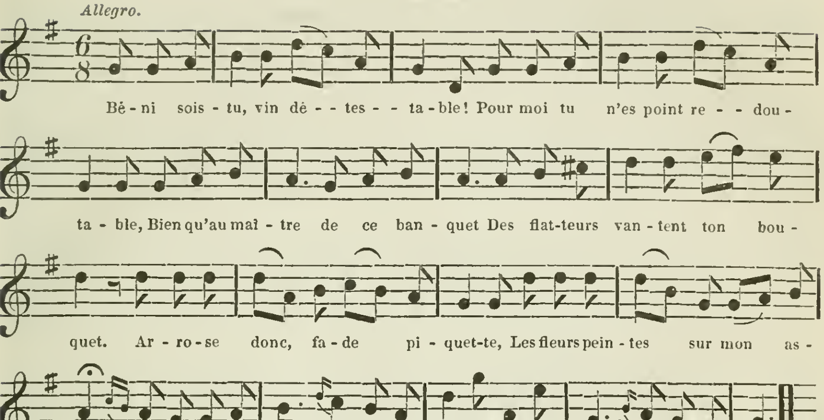
(2) Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI; il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes œuvres.

LE MAUVAIS VIN,

OU

LES *CAR*.

Air : *On dit partout que je suis bête.*



Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur qui me dit toujours :
“ Pour vous c'est assez des amours.
“ Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre
“ Parle de Dieu sans le connaître. ”
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse,
Ce soir, pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens;
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès ;
Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaîté s'en trouve bien.

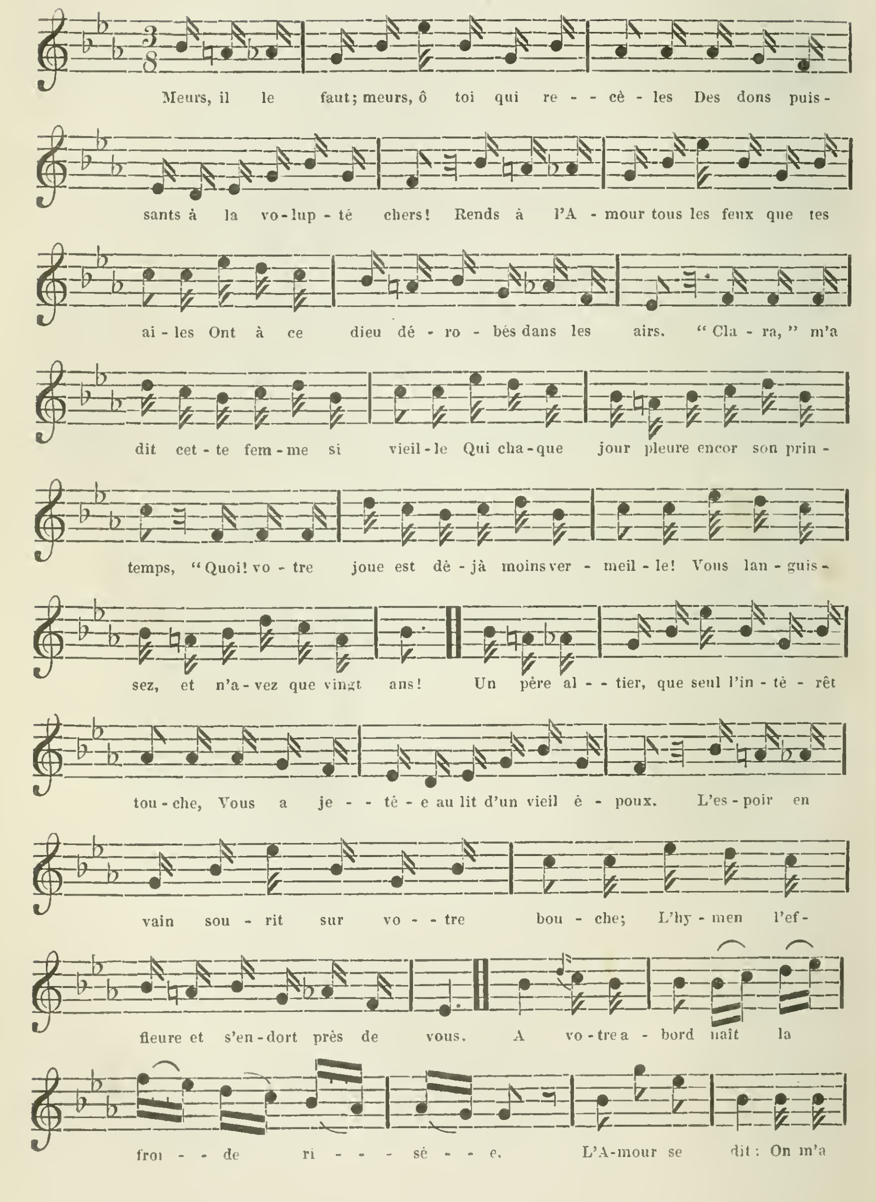
Car en prison l'on ne rit guère.
Mais, vin à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.
Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez ! versez! je ne crains rien ;
Du bon vin je me trouve bien.

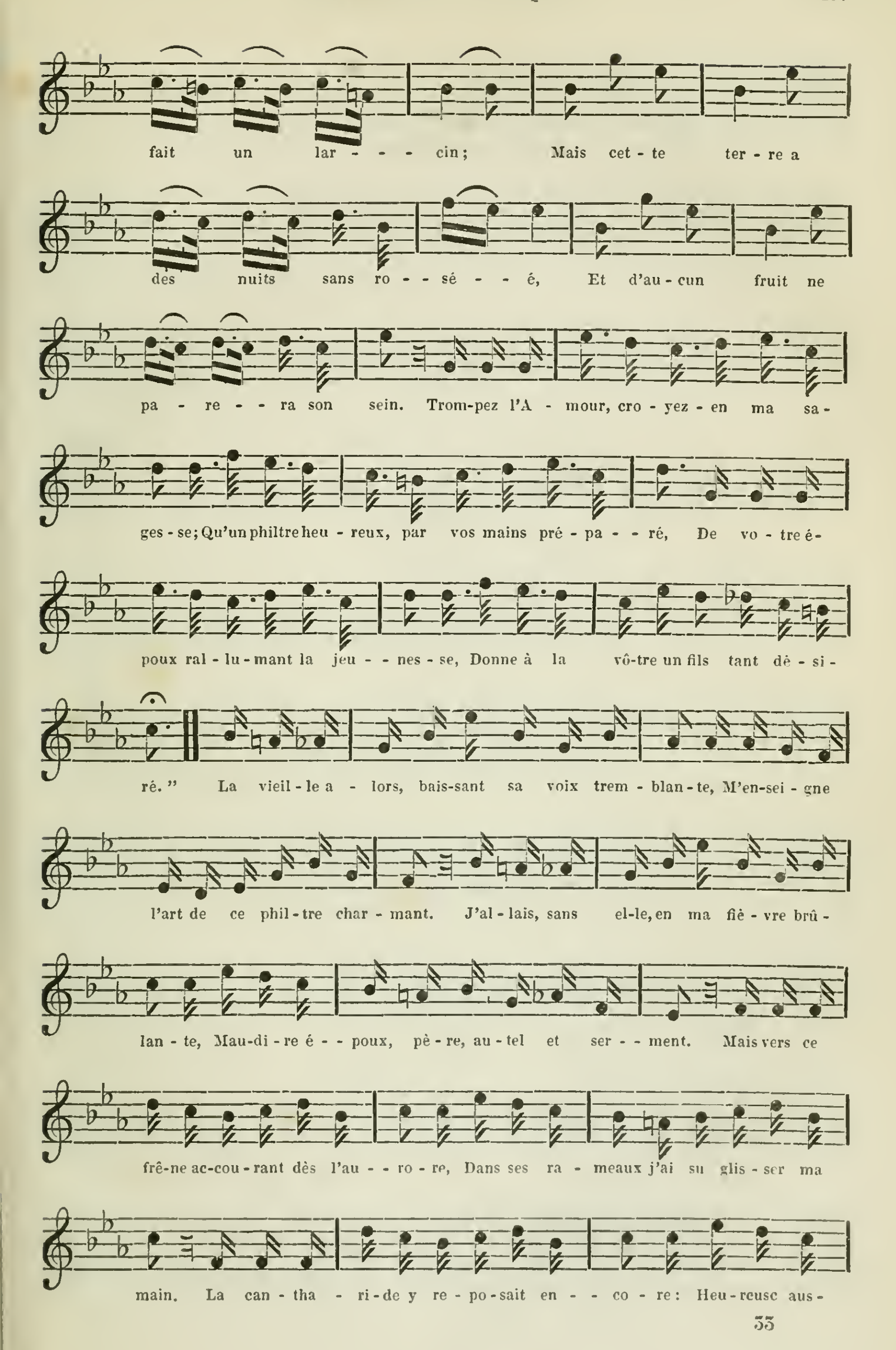
LA CANTHARIDE,

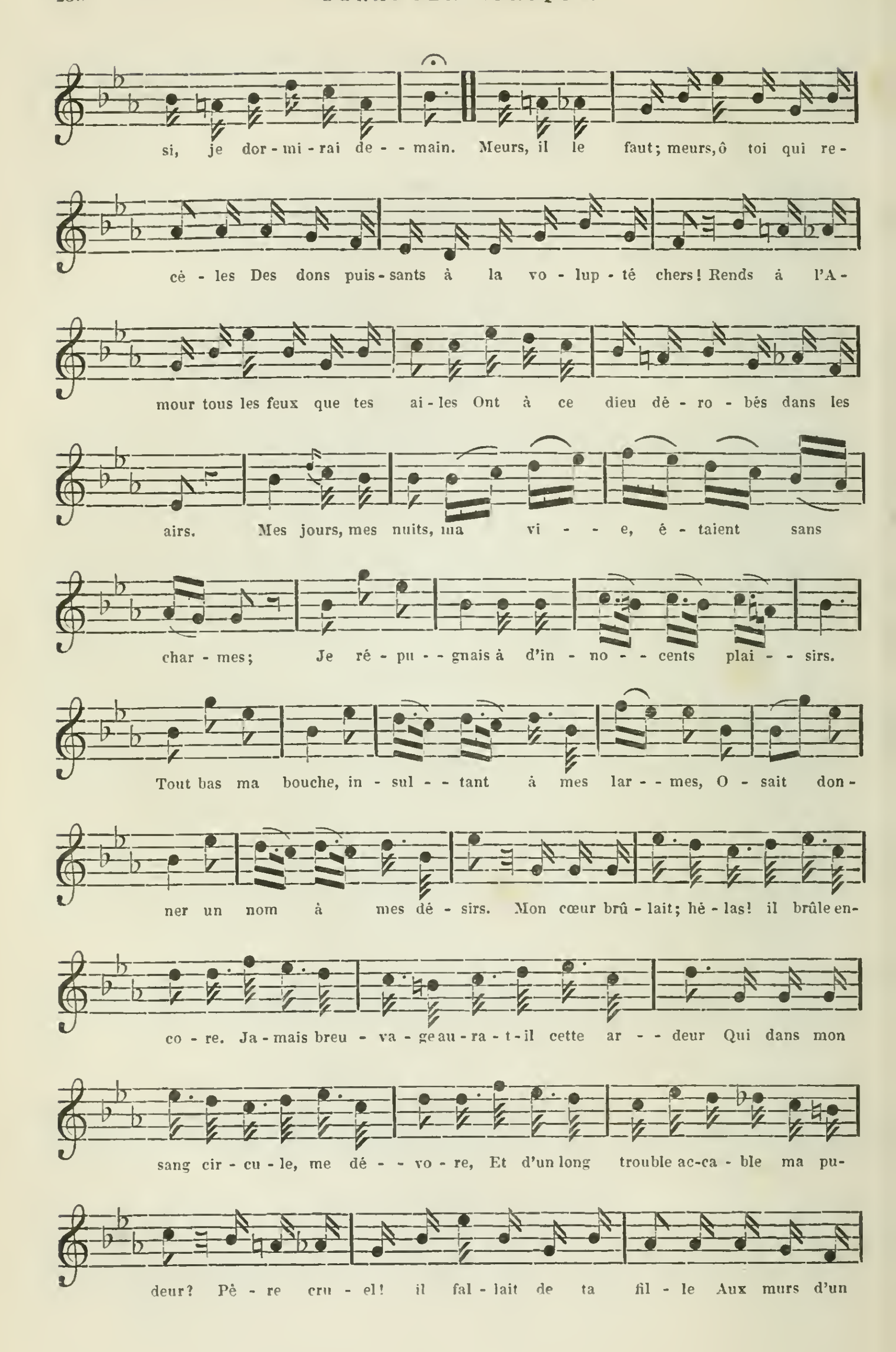
OU

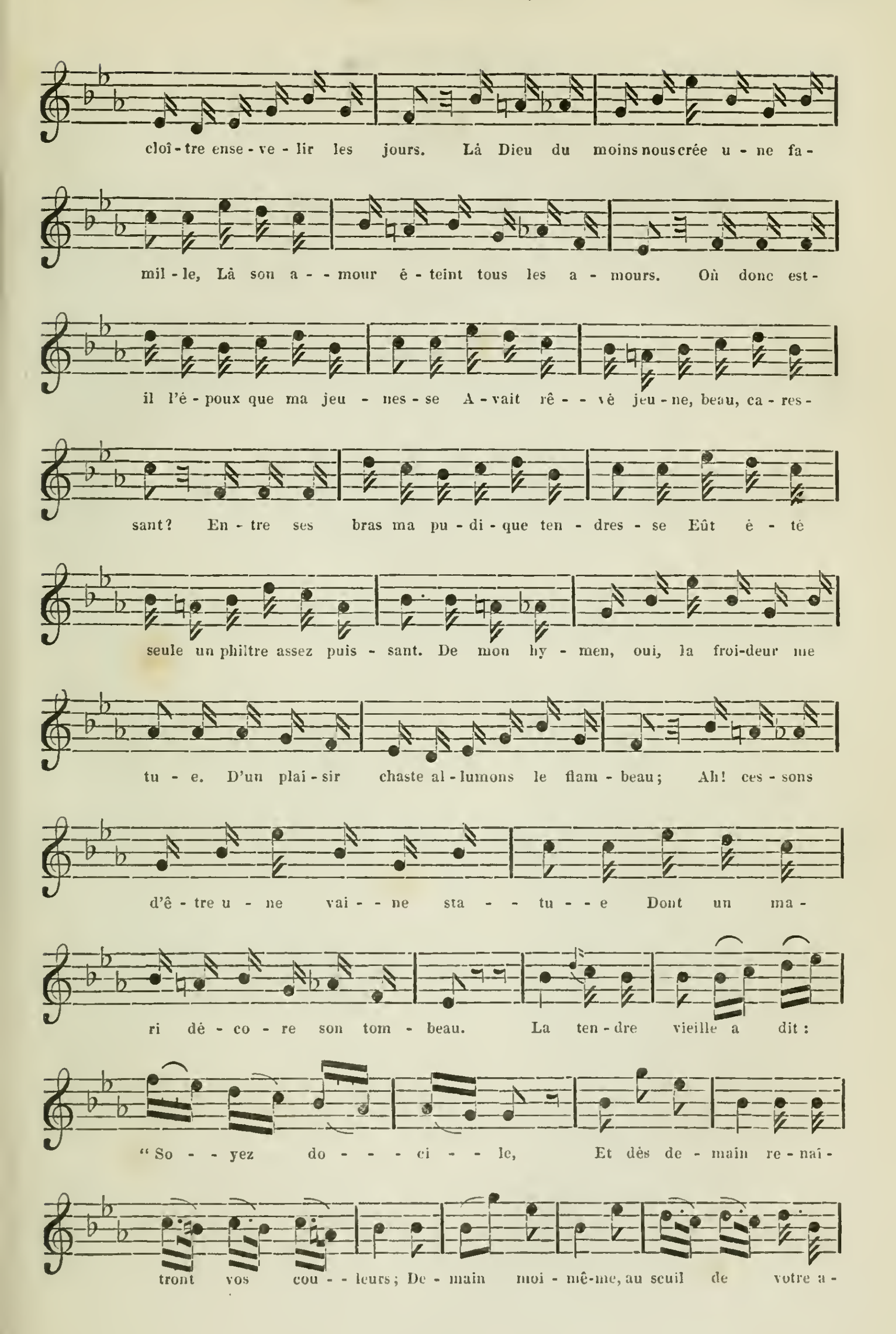
LE PHILTRE.

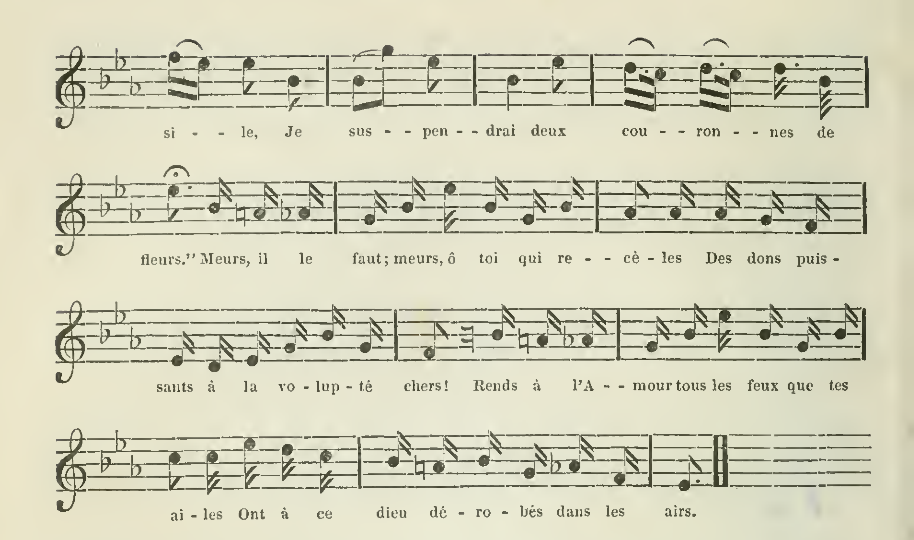
AIR *des Comédiens.*




fait un lar - - - cin; Mais cet - te ter - re a
des nuits sans ro - - sé - - é, Et d'au - cun fruit ne
pa - re - - ra son sein. Trom-pez l'A - mour, cro - yez - en ma sa -
ges - se; Qu'un philtre heu - reux, par vos mains pré - pa - - ré, De vo - tre é-
poux ral - lu - mant la jeu - - nes - se, Donne à la vô-tre un fils tant dé - si -
ré." La vieil - le a - lors, bais-sant sa voix trem - blan - te, M'en-sei - gne
l'art de ce phil - tre char - mant. J'al - lais, sans el-le, en ma fiè - vre brû -
lan - te, Mau-di - re é - - poux, pè - re, au - tel et ser - - ment. Mais vers ce
frê-ne ac-cou - rant dès l'au - - ro - re, Dans ses ra - meaux j'ai su glis - ser ma
main. La can - tha - ri-de y re - po-sait en - - co - re: Heu-reuse aus -

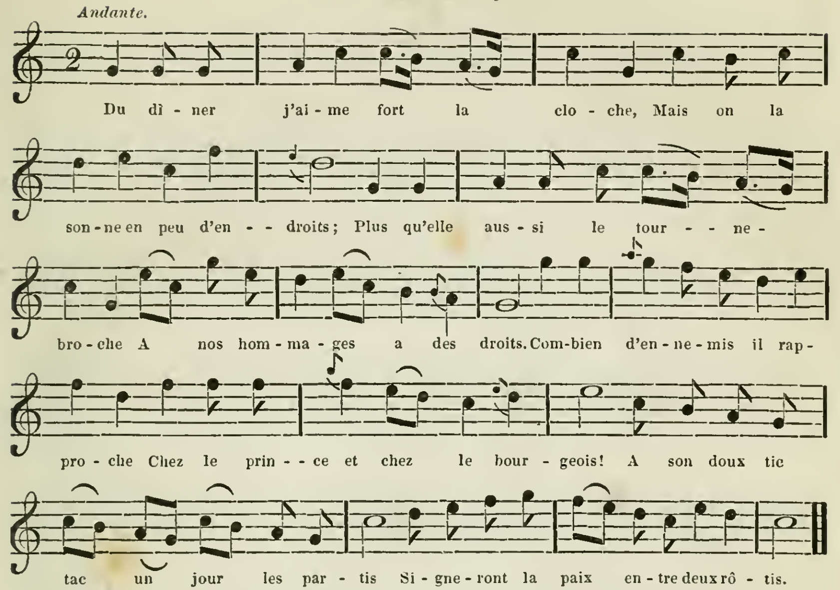

si, je dor-mi-rai de--main. Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui re-
cè-les Des dons puis-sants à la vo-lup-té chers! Rends à l'A-
mour tous les feux que tes ai-les Ont à ce dieu dé-ro-bés dans les
airs. Mes jours, mes nuits, ma vi---e, é-taient sans
char-mes; Je ré-pu--gnais à d'in-no--cents plai--sirs.
Tout bas ma bouche, in-sul--tant à mes lar--mes, O-sait don-
ner un nom à mes dé-sirs. Mon cœur brû-lait; hé-las! il brûle en-
co-re. Ja-mais breu-va-ge au-ra-t-il cette ar--deur Qui dans mon
sang cir-cu-le, me dé--vo-re, Et d'un long trouble ac-ca-ble ma pu-
deur? Pè-re cru-el! il fal-lait de ta fil-le Aux murs d'un


cloî - tre ense - ve - lir les jours. Là Dieu du moins nous crée u - ne fa -
mil - le, Là son a - - mour é - teint tous les a - mours. Où donc est -
il l'é - poux que ma jeu - nes - se A - vait rê - - vé jeu - ne, beau, ca - res -
sant? En - tre ses bras ma pu - di - que ten - dres - se Eût é - té
seule un philtre assez puis - sant. De mon hy - men, oui, la froi-deur me
tu - e. D'un plai - sir chaste al - lumons le flam - beau; Ah! ces - sons
d'ê - tre u - ne vai - - ne sta - - tu - - e Dont un ma -
ri dé - co - re son tom - beau. La ten - dre vieille a dit:
" So - - yez do - - - - ci - - - le, Et dès de - main re - naî -
tront vos cou - - leurs; De - main moi - mê-me, au seuil de votre a -


si - - le, Je sus - - pen - - drai deux cou - - ron - - nes de
fleurs." Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui re - - cè - les Des dons puis -
sants à la vo - lup - té chers! Rends à l'A - - mour tous les feux que tes
ai - les Ont à ce dieu dé - ro - bés dans les airs.

LE TOURNEBROCHE.

AIR : *Le bruit des roulettes gâte tout.*



Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé;
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tournebroche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

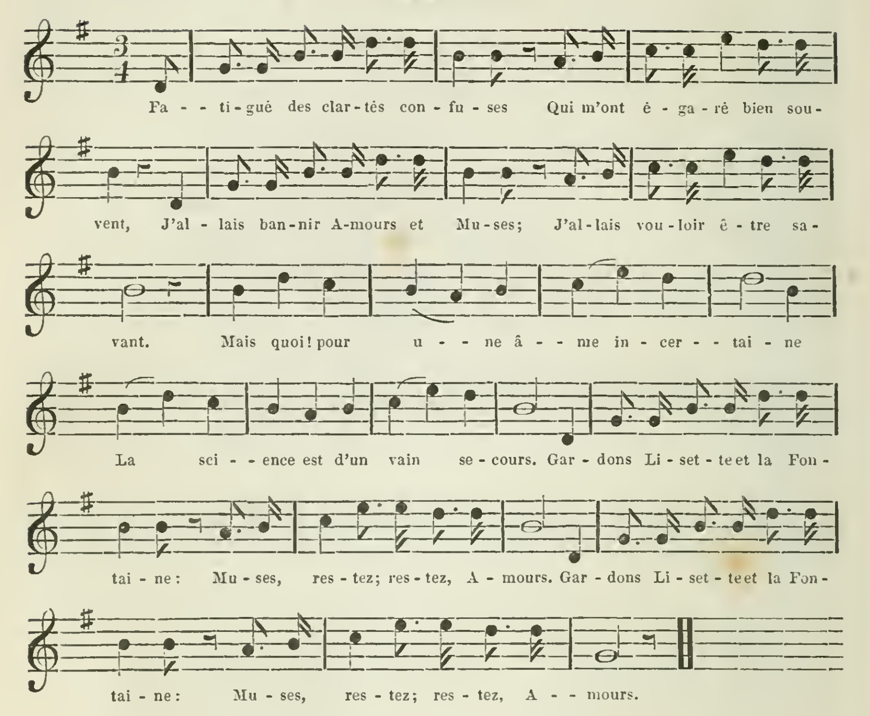
Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi, je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours;
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort.
Vivent ceux que sa main remonte!
Mais gloire à celui du Trésor!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

LES SCIENCES.

AIR *des Mauvaises têtes.*



La nature était mon Armide ;
Dans ses jardins j'errais surpris :
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette;
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette :
Muses, restez ; restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière :
Muses, restez ; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas!
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique :
Muses, restez ; restez, Amours.

Environs-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux ;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe ?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe :
Muses, restez ; restez, Amours.
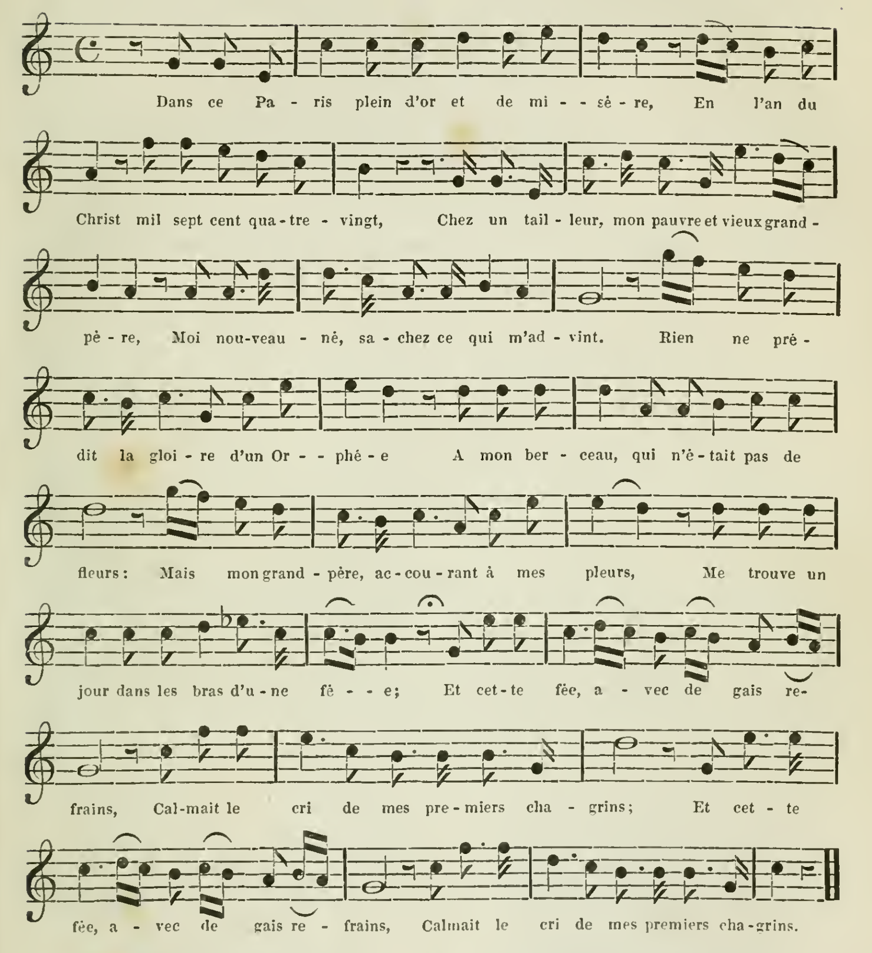
LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE.

1822.

AIR *d'Angéline* (de Wilhem).



Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
" A cet enfant quel destin est promis ? "
Elle répond : " Vois-le, sous ma baguette,
" Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
" Un coup de foudre ajoute à mes présages (1);
" Ton fils atteint va périr consumé;
" Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
" Vole en chantant braver d'autres orages. "
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

(1) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

“ Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
“ Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
“ Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
“ A l'opulence il sauve des ennuis.
“ Mais quel spectacle attriste son langage?
“ Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
“ Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
“ Il vient au port raconter leur naufrage. ”
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : “ Eh quoi! ma fille
“ Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
“ Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
“ Que, faible écho, mourir en de vains sons.
“—Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
“ De grands talents ont de moins beaux succès.
“ Ses chants légers seront chers aux Français,
“ Et du proscrit adouciront les larmes. ”
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose;
Elle me dit : “ Tu te vois déjà vieux.
“ Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage (1),
“ Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
“ Pour te fêter tes amis vont s'unir :
“ Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.”
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

(1) Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert; il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

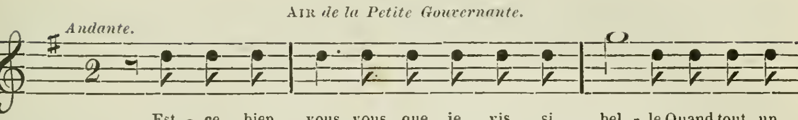
LA DÉESSE.

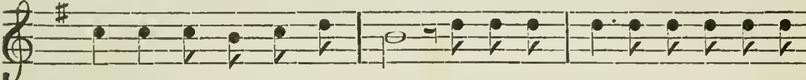
SUR UNE PERSONNE QUE L'AUTEUR A VUE REPRÉSENTER

LA LIBERTÉ
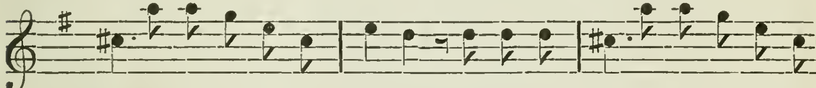
DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.
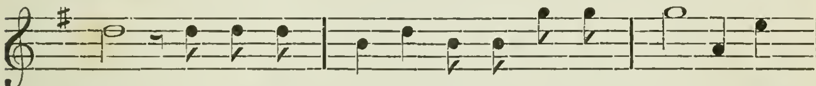
AIR *de la Petite Gouvernante.*

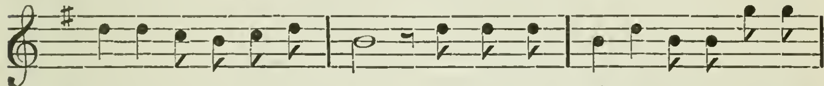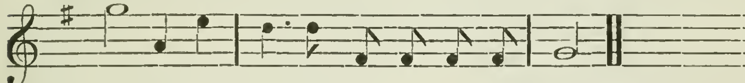














Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas :
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le Sort allaité,
Je m'écriais : " Tenez-moi lieu de mère,
" Déesse de la Liberté. "

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger :
En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.
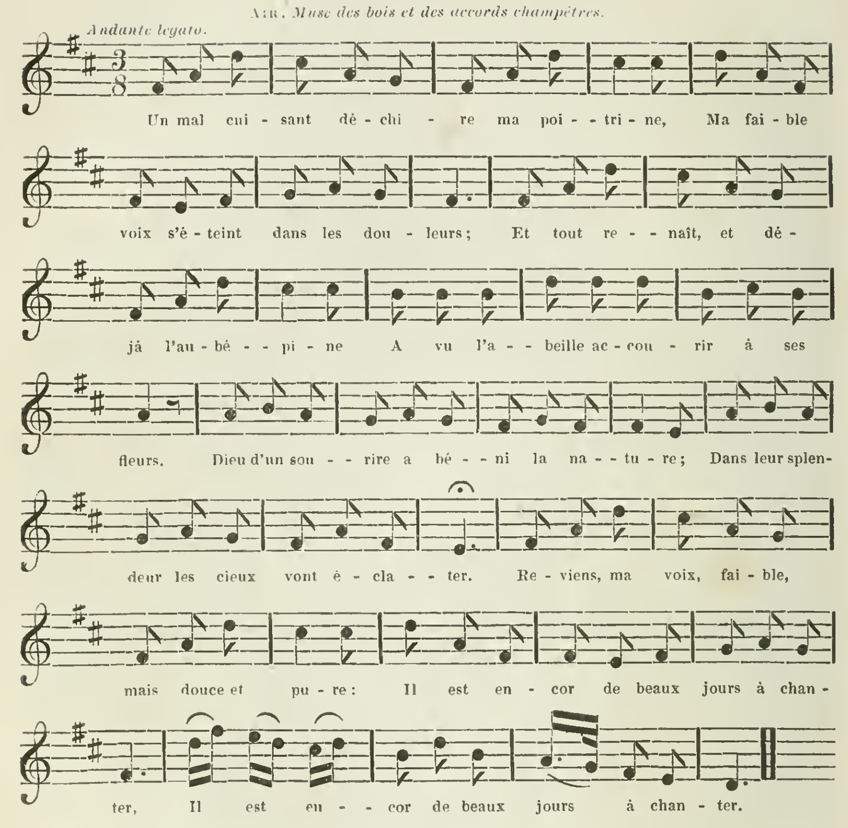
Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : " Gaulois, pesons ton or. "
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le Temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours ;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a peri ; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la Liberté.

LE MALADE.

AVRIL 1823.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*



Mon Esculape (1) a renversé mon verre,
Plus de gaîté ! mon front se rembrunit ;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ;
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie ;
Elle revient : despotes, à genoux !
Pour l'étouffer, en vain la Tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je ? hélas ! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;
Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante :
Il est encor des martyrs à chanter.

(1) Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

LA COURONNE DE BLUETS.

A MADAME ***.

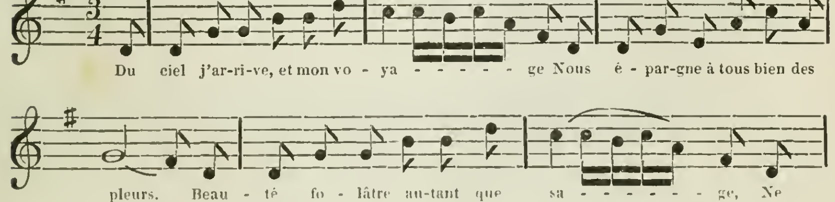
AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*
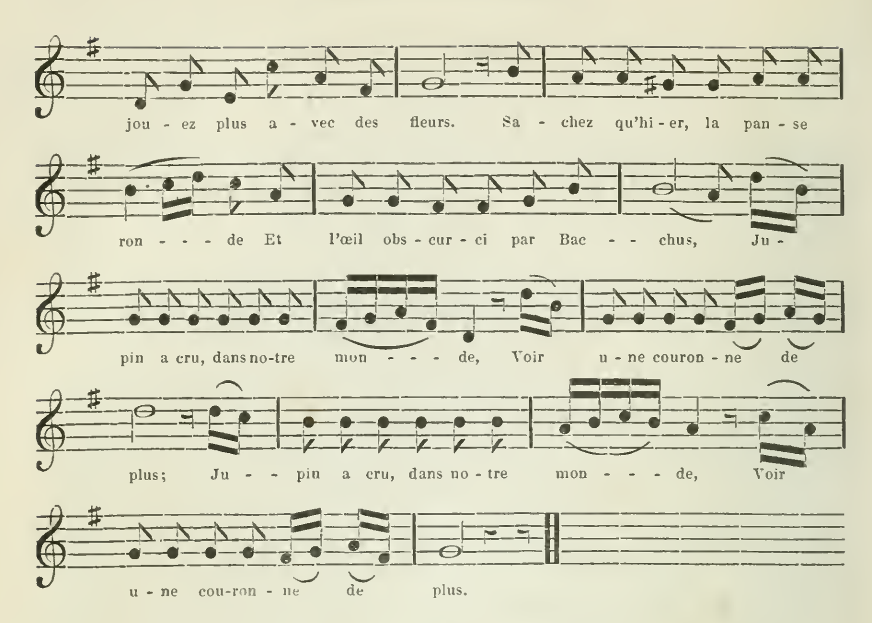
Andante.

Du ciel j'ar - - ri - ve, et mon vo - - ya - - ge Nous è - par -
gne à tous bien des pleurs. Beau - té fo - - lâ - tre au - tant que
sa - - ge, Ne jou - ez plus a - vec des fleurs, Ne jou - ez
plus a - vec des fleurs. Sa-chez qu'hi - er, la pan - se ron - de Et l'œil obs -
cur - ci par Bac - chus, Ju - pin a cru, dans no - tre mon-de, Voir u - ne
cou - ron - ne de plus; Ju - pin a cru, dans no - tre mon -
de, Voir u - ne cou - ron - ne de plus.

MÊME CHANSON.

AIR *portant le même timbre, par Plantade.*





A la colère il s'abandonne :
" L'abus. dit-il, devient trop fort.
" Encore un front que l'on couronne
" Quand le faiseur de rois (1) est mort!
" Sur ce front lançons mon tonnerre;
" Du faible enfin vengeons les droits.
" Je veux voir un jour sur la terre
" Les rois sujets, les sujets rois. "

Dans son conseil alors j'arrive
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas?);
En joue il vous met sans qui-vive;
Mais je l'aborde chapeau bas :
" Jupin, de ton arrêt j'appelle;
" Ta balance et tes poids sont faux :
" Ta cour de justice éternelle
" A-t-elle eu ses gardes des sceaux?
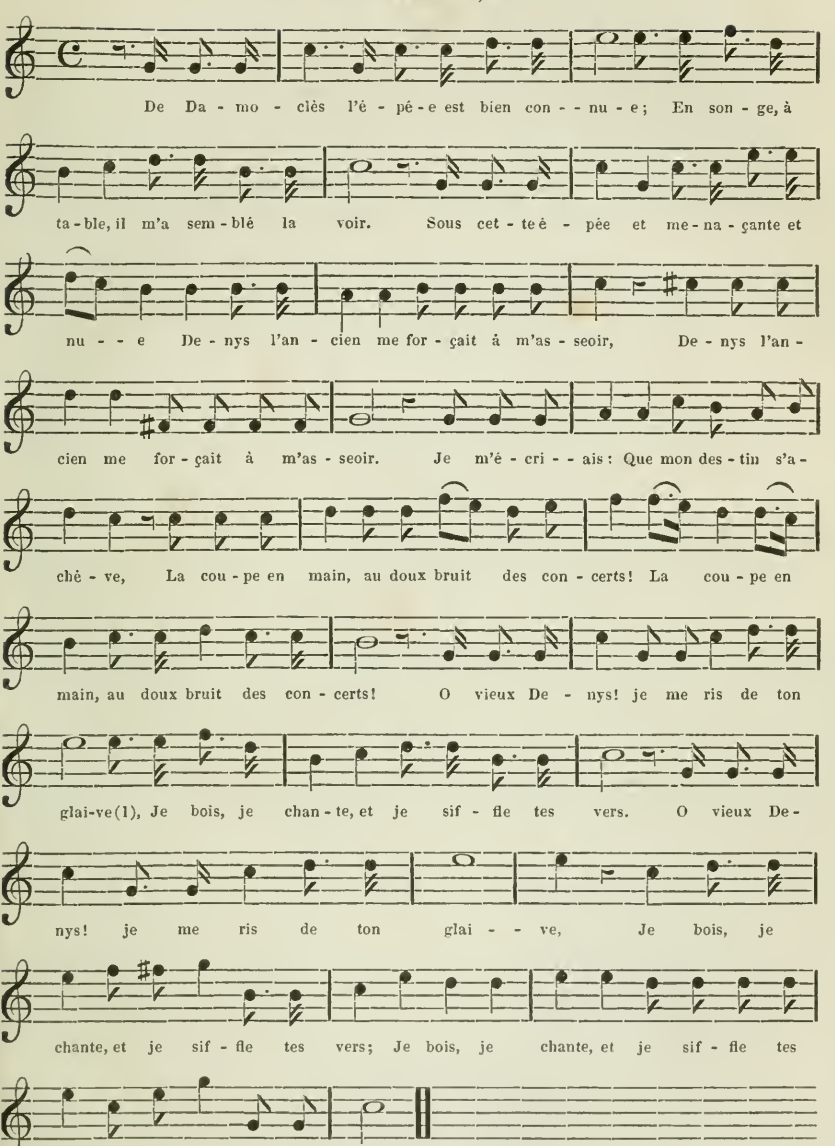
" Braque tes lunettes, vieux sire,
" Sur le front couronné par nous;
" De la candeur c'est le sourire,
" De la bonté c'est l'œil si doux.
" Lorsque les carreaux de son foudre
" Chez nos sourds passent pour muets,
" Jupin ne mettrait-il en poudre
" Qu'une couronne de bluets?

" — Oh! oh! dit-il, qu'allais-je faire?
" Ailleurs frappons; mon foudre est chaud.
" — Frappe; mais sur notre hémisphère
" Vise donc plus bas ou plus haut. "
Heureux d'avoir su vous défendre,
J'accours des célestes donjons.
Quant à Jupin, je viens d'apprendre
Qu'il a foudroyé deux pigeons.

(1) Napoléon.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

AIR : *A soixante ans, etc.*



(1) Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé ; il envoyait en prison ceux qui ne trouvaient

Servez, disais-je à messieurs de la bouche;
Versez, versez, messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denys; sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trêve;
Il nous égaye au sein d'affreux revers.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie ecoute un peu la voix :
Elle est, crois-moi, la première des muses;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve,
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve ;
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort; et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

pas ses vers bons. Nous avons eu aussi en France des rois qui se mêlaient d'écrire et de faire des vers. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.
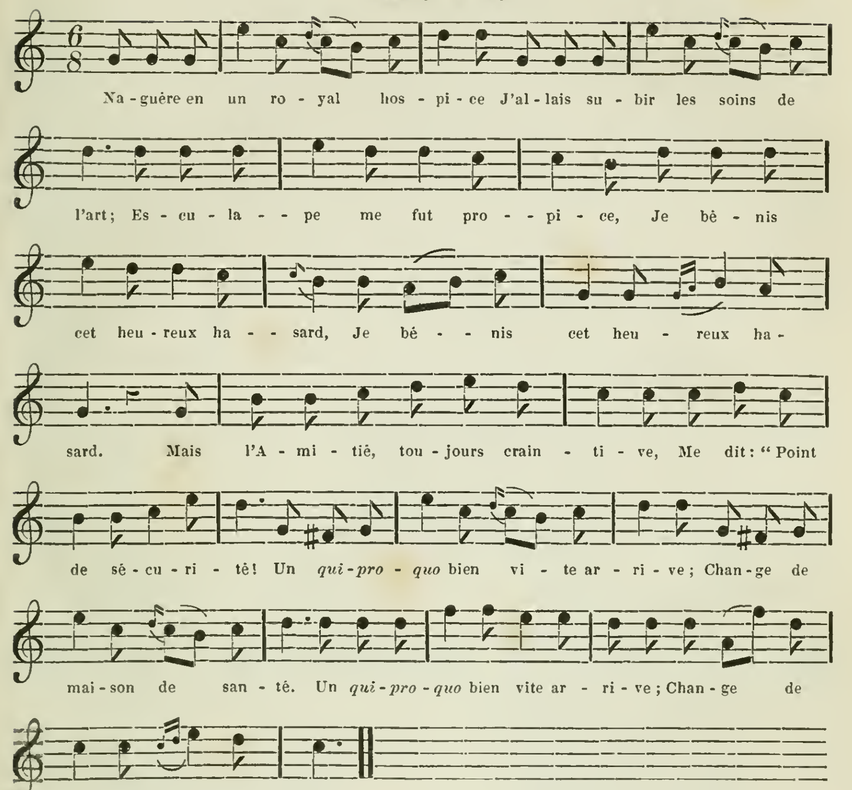
Cette chanson appartient au règne de Louis XVIII, qui, de même que Denys, avait la manie d'écrire, et a fait beaucoup de petits vers.

LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G***.

POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE.

AIR *du Ménage de Garçon.*



A R...... elle me transporte;
Je me sens mieux en avançant.
La Bienfaisance est sur la porte,
Le Malheur salue en passant.
Là Jeannette est supérieure,
Et le ciel fit de sa bonté
La lampe qui brûle à toute heure
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité.
Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
C'est un rendu pour un prêté.
De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grâce et beauté,
Et la suivante de Molière
Fonde une maison de santé.

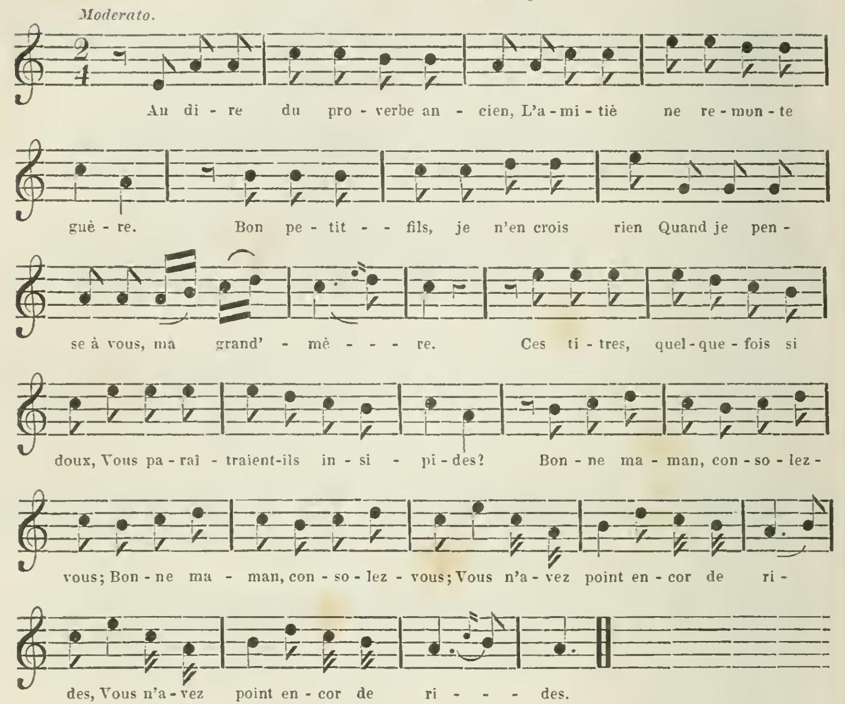
L'Amitié seule y donne place :
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplissez ma tasse;
C'est aujourd'hui le saint du lieu.
Quand il s'agit de fêter Jeanne,
Mon seul régime est la gaîté.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé,

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS

A UNE DAME DE TRENTE ANS QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*



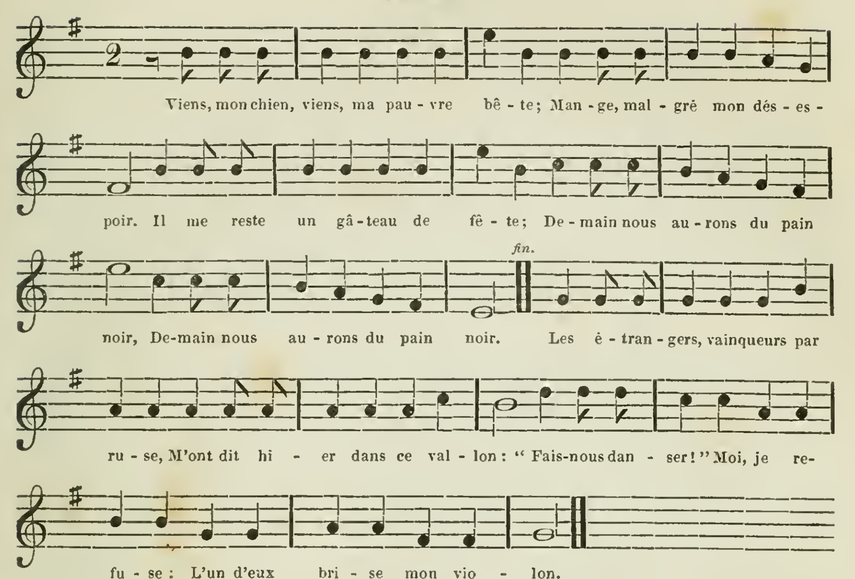
L'âge a-t-il éteint vos désirs?
Blâmez-vous les tendres chimères?
Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans;
Mais, à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leurs gages des amants
Dont les missives font merveilles!
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs,
Et sans lunettes, à votre âge!
Voyons si vos genoux tremblants
Des ans n'attestent point l'outrage.
Oui, je vois trembler vos genoux
Que l'Amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous;
Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ.

AIR : *Je regardais Madelinette.*



C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les Amours?

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long!
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.
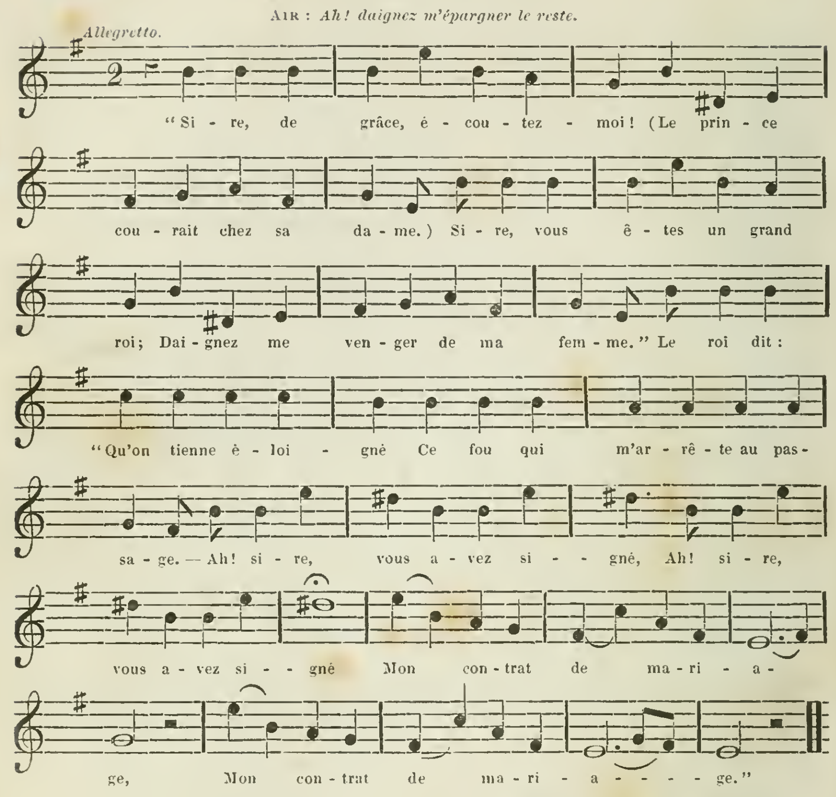
Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir.

LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*



Ces mots font sourire le roi :
“ Gardes, je défends qu'on l'assomme.
“ Vilain, dit-il, explique-toi. ”
— “ Sire, j'ai fait le gentilhomme.
“ J'acquis d'un argent bien gagné
“ Château, blason, titre, équipage,
“ Et, sire, vous avez signé
“ Mon contrat de mariage.
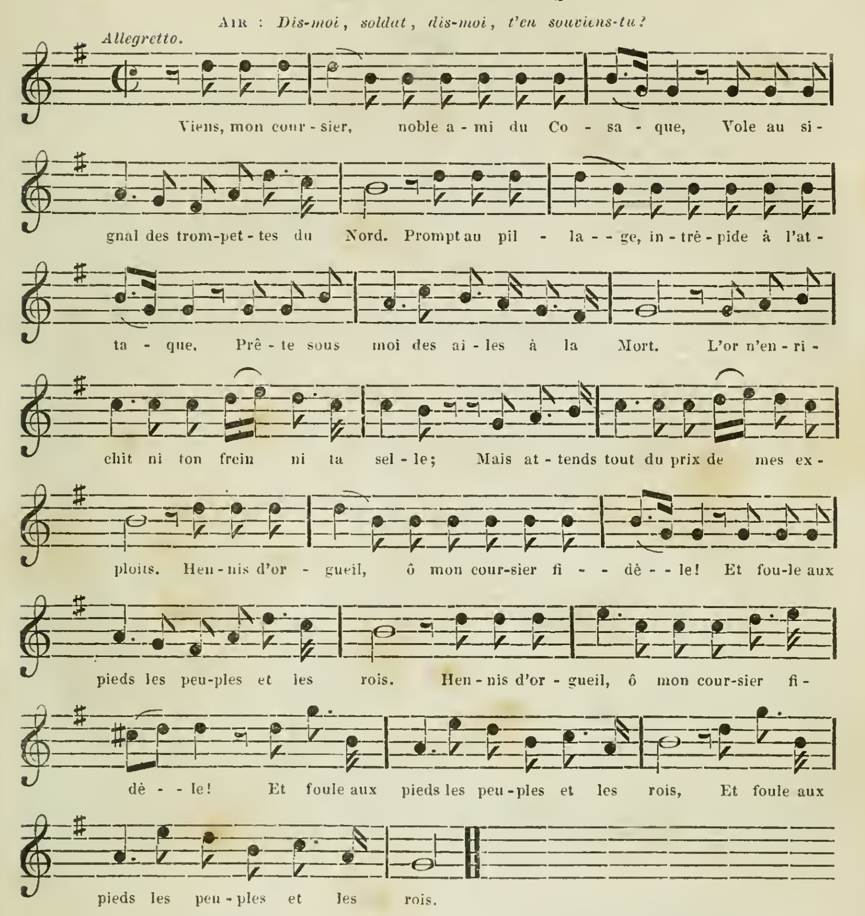
“ J'ai pris femme noble aux doux yeux,
“ Aux mains blanches, au cou de cygne.
“ Son père a dit : “ Par mes aïeux!
“ Mon gendre, il faut que le roi signe. ”
“ Votre nom fut accompagné
“ D'un pâté de mauvais présage,
“ Sire, quand vous avez signé
“ Mon contrat de mariage !

“ J'étais en habit de gala,
“ Sire ; et, pour abréger l'histoire,
“ Rappelez-vous que ce jour-là
“ Un beau page tint l'écritoire.
“ Ma femme ici l'avait lorgné.
“ Hier je l'ai surpris... Quel outrage
“ Pour vous dont la plume a signé
“ Mon contrat de mariage ! ”

Le roi dit : “ Je n'ai qualité
“ Que pour guérir les écrouelles.
“ Un diable, coruard effronté,
“ Vilains, ici guette vos belles.
“ Sur les rois même il a régné,
“ Et met un sceau de vasselage
“ A tous les gens dont j'ai signé
“ Le contrat de mariage. ”

Le livre où j'ai puisé ceci
Ajoute que l'époux morose
Faillit mourir de noir souci,
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE.



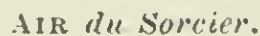
La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez! soyez nos maîtres;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

LE BON PAPE.


Air *du Sorcier.*

Allegro.

Mê - lant la Fa - ble à l'É - cri - tu - re, Ja - dis un ma - lin trou - ba -
dour D'un pa - pe tra - ça la pein - tu - re Qu'en me si -
gnant je mets au jour. Ce pon - ti - fe à sa cham - - bri -
è - - - re Di - sait : Quel bon lit d'è - - dre - don ! Ma don -
don, Ri - ez donc, Sau - tez donc. J'ai tout ce qu'e - - xi - ge saint
Pier - re. Oui, de Cy - - thè - - re vieux rou - tier, Je suis en -
tier, Je suis en - tier, Je suis en - - tier, Je suis en - - tier.

Je suis entier de caractère,
Pour mieux prouver aux novateurs
Que tout doit obéir sur terre
Au serviteur des serviteurs.
Du haut du trône où je me carre,
Du ciel je tire le cordon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Convenez que sous la tiare
Les amours ont un air altier.
Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un ban d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre
Recrutent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier.
Je suis entier.

Que sont les rois ? de sots belîtres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entre eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absoudre,
Ou changer leur sceptre en bourdon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Regardez-moi lancer la foudre ;
Jupin m'a fait son héritier.
Je suis entier.

Ce vieux conte, peu charitable,
Au bon pape fait dire enfin :
Quittons les amours pour la table,
Je crains que le monde n'ait faim.
Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengainé son espadon.
            Ma dondon,
            Riez donc,
            Sautez donc.
Moi, je cesse d'être infaillible ;
D'Hercule j'ai fait le métier.
        Je suis entier.

LES HIRONDELLES.

Air *de la romance de Joseph.*
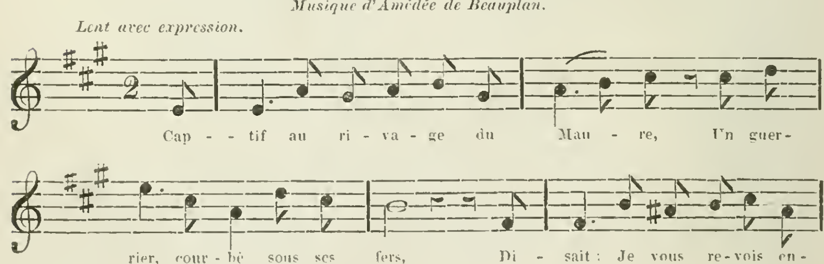
Andante.

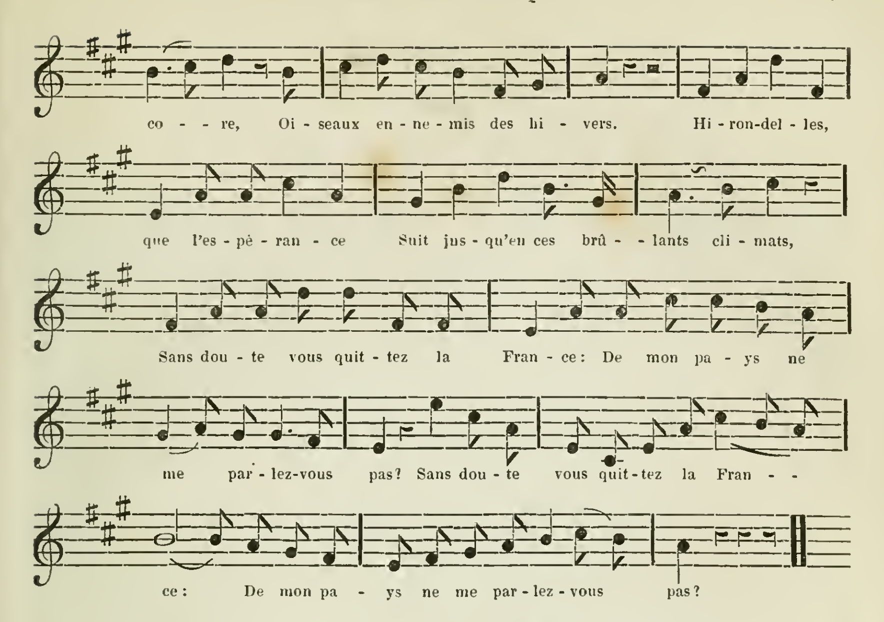
Cap - - tif au ri - va - - ge du Mau - re, Un guer -
rier, cour - bé sous ses fers, Di - - sait : Je vous re - - vois en -
co - - re, Oi - seaux en - - ne - mis des hi - - vers. Hi - ron -
del - les, que l'es - pé - - ran - - ce Suit jus - qu'en ces brû - lants cli -
mats, Sans dou - te vous quit - tez la Fran - ce : De mon pa -
ys ne me par - lez - vous pas? Sans dou - te vous quit - tez la
Fran - - ce : De mon pa - - ys ne me par - lez - vous pas?

MÊME CHANSON.

Musique d'Amédée de Beauplan.

Lent avec expression.





Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

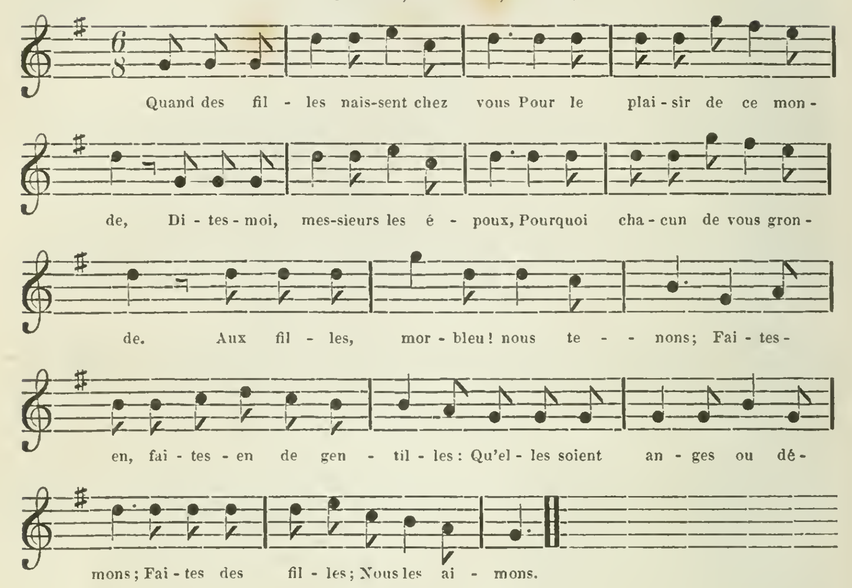
Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LES FILLES.

COUPLETS

A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

AIR : *Verdrillon, verdrillette, verdrille.*



Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu! nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles:
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants,
Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute aux charmes des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs
Quand Anacréon détonne,
Les Grâces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons;
Que n'est-ce, hélas! pour nous-mêmes!
A vos filles, oui, nous tenons:
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

LE CACHET,

OU

LETTRE A SOPHIE.

1824.



AIR *de la Bonne Vieille* (de B. Wilhem).

Moderato.

Il vient de toi ce ca - chet où le lier - - re
Ser - pen - te en or, sym - bo - le in - gé - ni - - eux : Ca - chet où
l'art a gra - vé sur la pier - - re Un jeune A - mour au
doigt mys - té - ri - eux. Il est sa - cré ; mais en vain, ma So -
phi - - e, A ton a - mant il of - fre son se - cours :
De son pou - - voir ma plu - me se dé - fi - - e. Plus de se -
cret, mê - me pour les a - mours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets,
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets ?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
Plus de secrets, même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide (1),
Qui de Venise ensanglanta les lois :
Il tend la main au salaire homicide,
Souffle la peur dans l'oreille des rois ;
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;
Cherche le mal et l'invente toujours ;
D'un sceau fragile il amollit la cire.
Plus de secret, même pour les amours !

(1) La police. On fait honneur de son invention au gouvernement inquisitorial de Venise.

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie!
Son œil affreux avant toi les lira.
Ce qu'au papier ma tendresse confie
Ira grossir un complot qu'il vendra.
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime
Livrons la vie aux sarcasmes des cours.
Et déridons l'ennui du diadème.
Plus de secret, même pour les amours!

Saisi d'effroi, je repousse la plume
Qui de l'absence eût charmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra; j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi qui trahit la Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours (1).
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours!

(1) L'établissement du Cabinet noir, où le secret des lettres fut tant de fois violé, remonte au règne de Louis XIV. Son successeur se faisait un amusement des révélations scandaleuses qu'on arrachait ainsi aux correspondances particulieres.
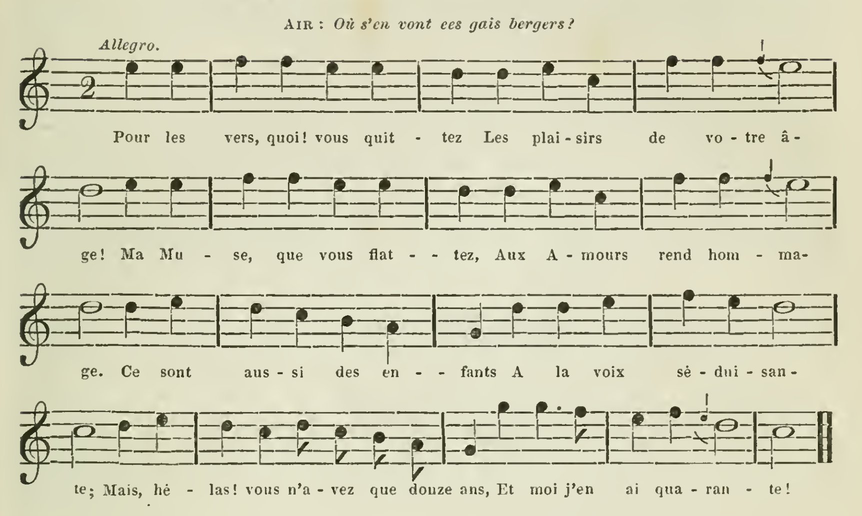
Après la révolution de Juillet, le Cabinet noir fut supprimé.

LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE

A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***, AGÉE DE DOUZE ANS.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers?*
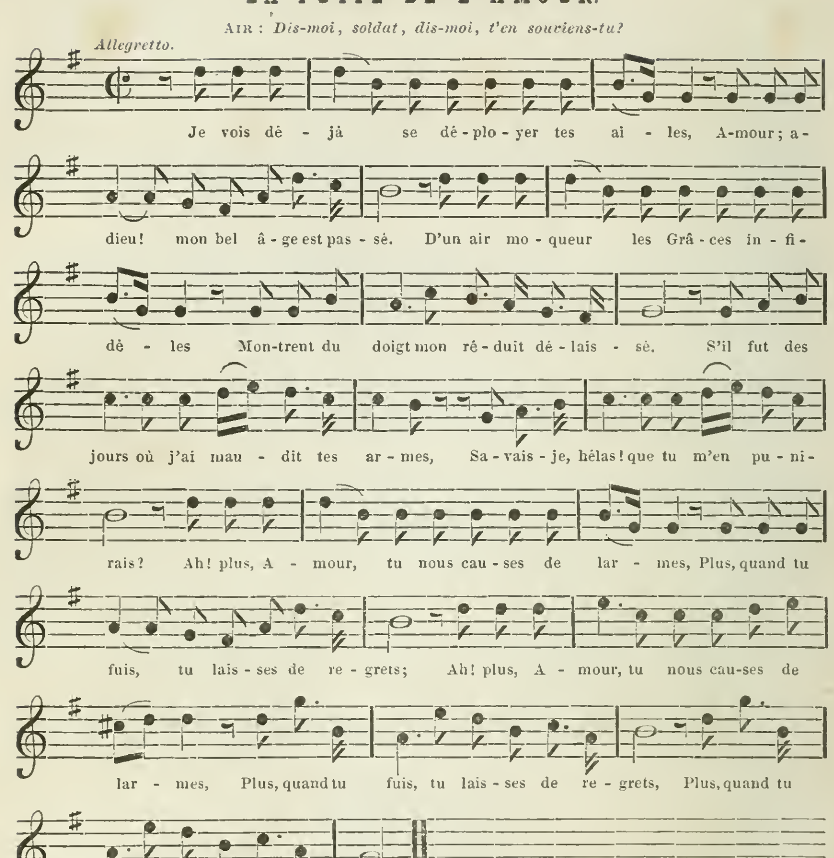


Pourquoi parler de lauriers ?
De pleurs on les arrose.
Ce n'est point aux chansonniers
Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans.
Et moi j'en ai quarante!

Jeune oiseau, prenez l'essor ;
Égayez le bocage.
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchante.
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans.
Et moi j'en ai quarante!

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie ;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous pour mon encens
Être alors indulgente !
Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en aurai cinquante.

LA FUITE DE L'AMOUR.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*
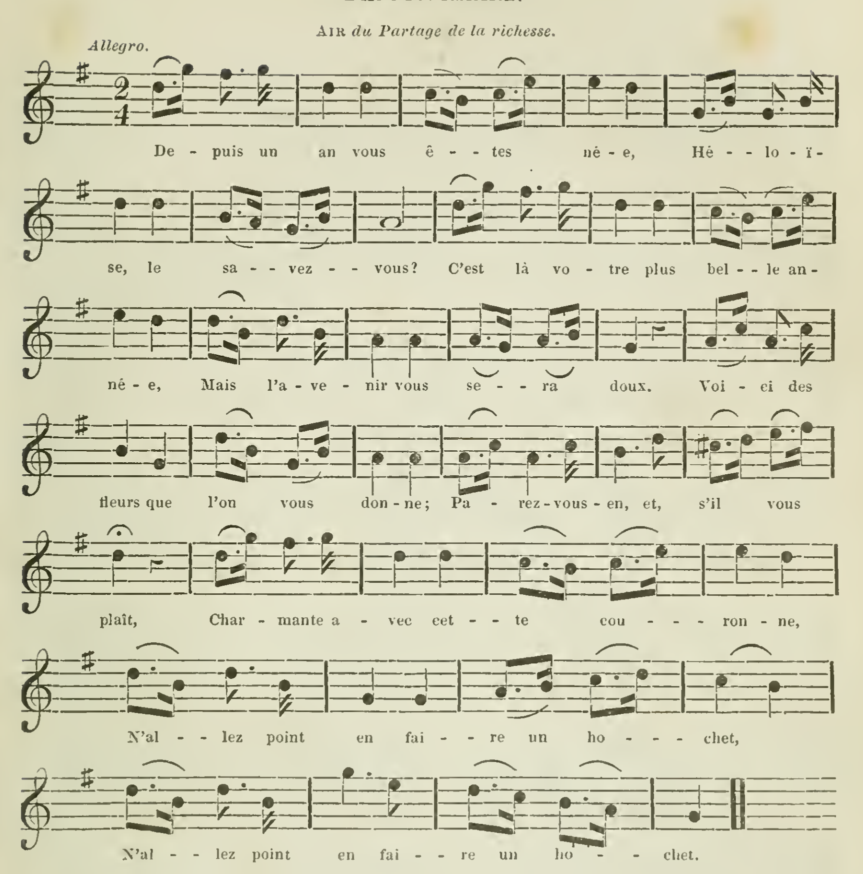


Je reposais du sommeil de l'enfance,
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts;
Dans la beauté j'adorai ta puissance,
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor, j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire;
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner, fais luire encor tes armes.
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE.

Air *du Partage de la richesse.*



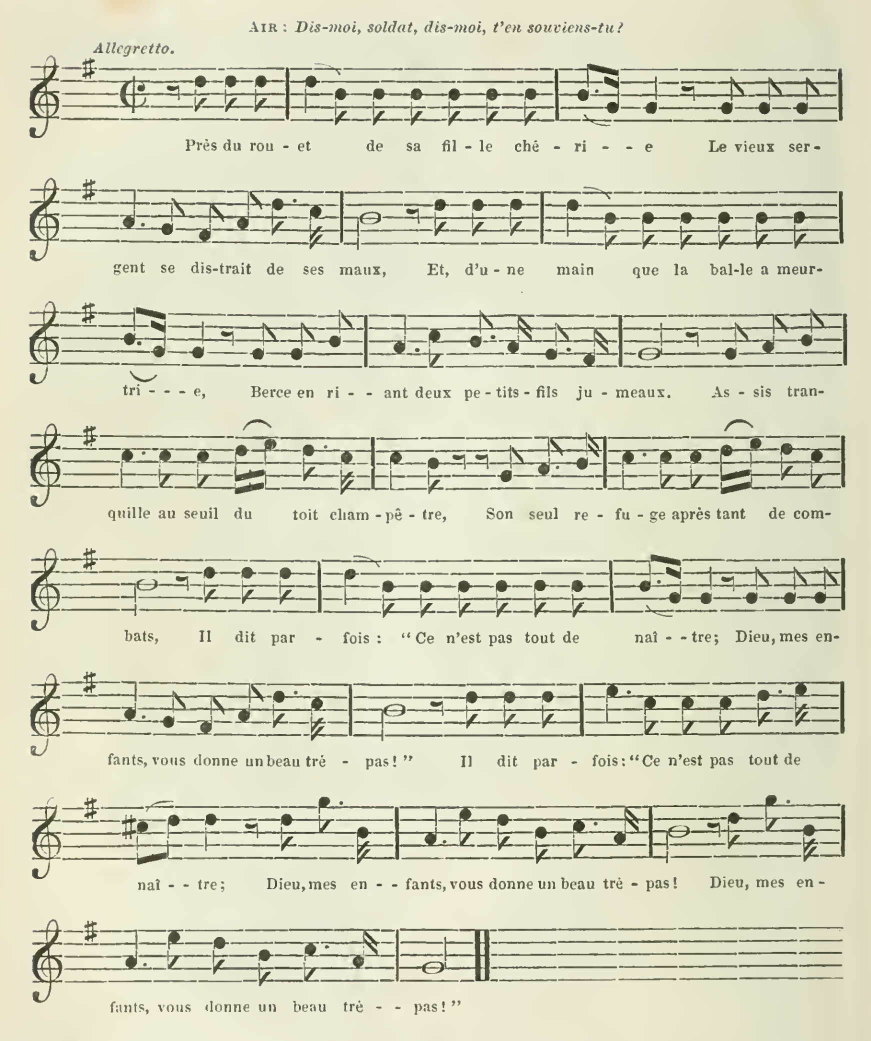
Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait;
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes
Sur vous se plaît à voltiger:
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger!
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

LE VIEUX SERGENT.

1818.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*



Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne ·
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain, tristement il s'écrie :
" C'est un drapeau que je ne connais pas.
" Ah! si jamais vous vengez la patrie,
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

" Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
" Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
" Ces paysans, fils de la République,
" Sur la frontière à sa voix accourus?
" Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
" Tous à la gloire allaient du même pas.
" Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!
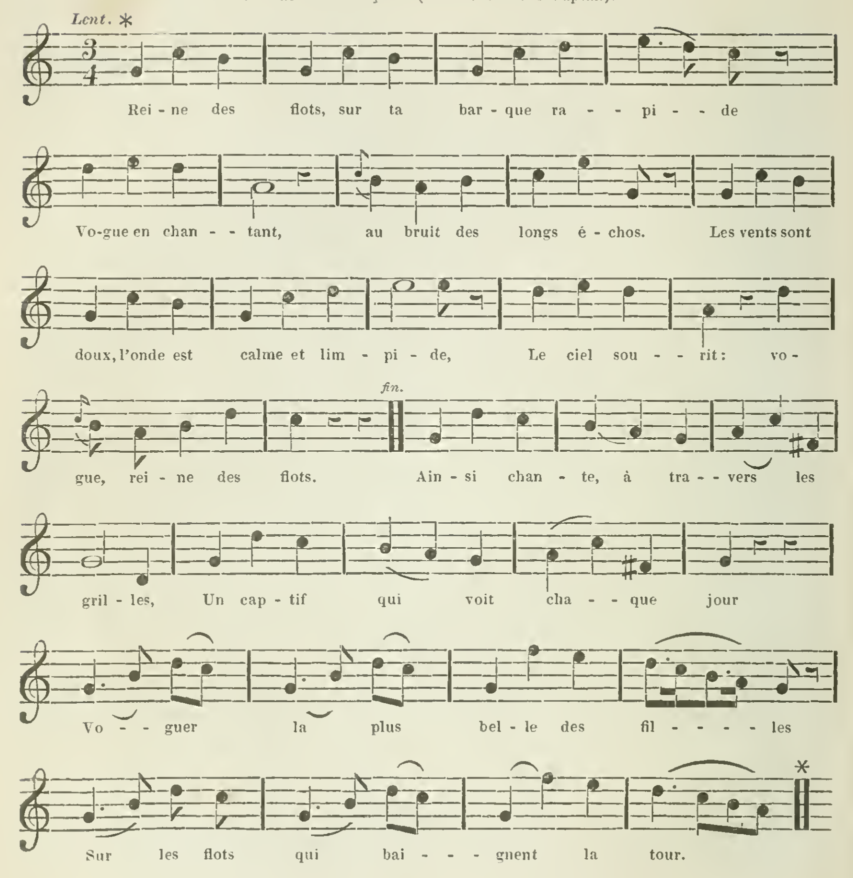
" De quel éclat brillaient dans la bataille
" Ces habits bleus par la Victoire usés!
" La Liberté mêlait à la mitraille
" Des fers rompus et des sceptres brisés.
" Les nations, reines par nos conquêtes,
" Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
" Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

" Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
" Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
" Par la cartouche encor toute noircie
" Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
" La Liberté déserte avec ses armes;
" D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
" A notre gloire on mesure nos larmes.
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
" Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
" Il en est temps! " dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! "

LE PRISONNIER.

Air *de la Balançoire* (d'Amédée de Beauplan).



Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

> Moi, captif à la fleur de l'âge
> Dans ce vieux fort inhabité,
> J'attends chaque jour ton passage
> Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

> L'eau te réfléchit grande et belle ;
> Ton sein forme un heureux contour.
> A qui ta voile obéit-elle?
> Est-ce au Zéphire? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

> De quel espoir mon cœur s'enivre!
> Tu veux m'arracher de ce fort.
> Libre par toi, je vais te suivre ;
> Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.
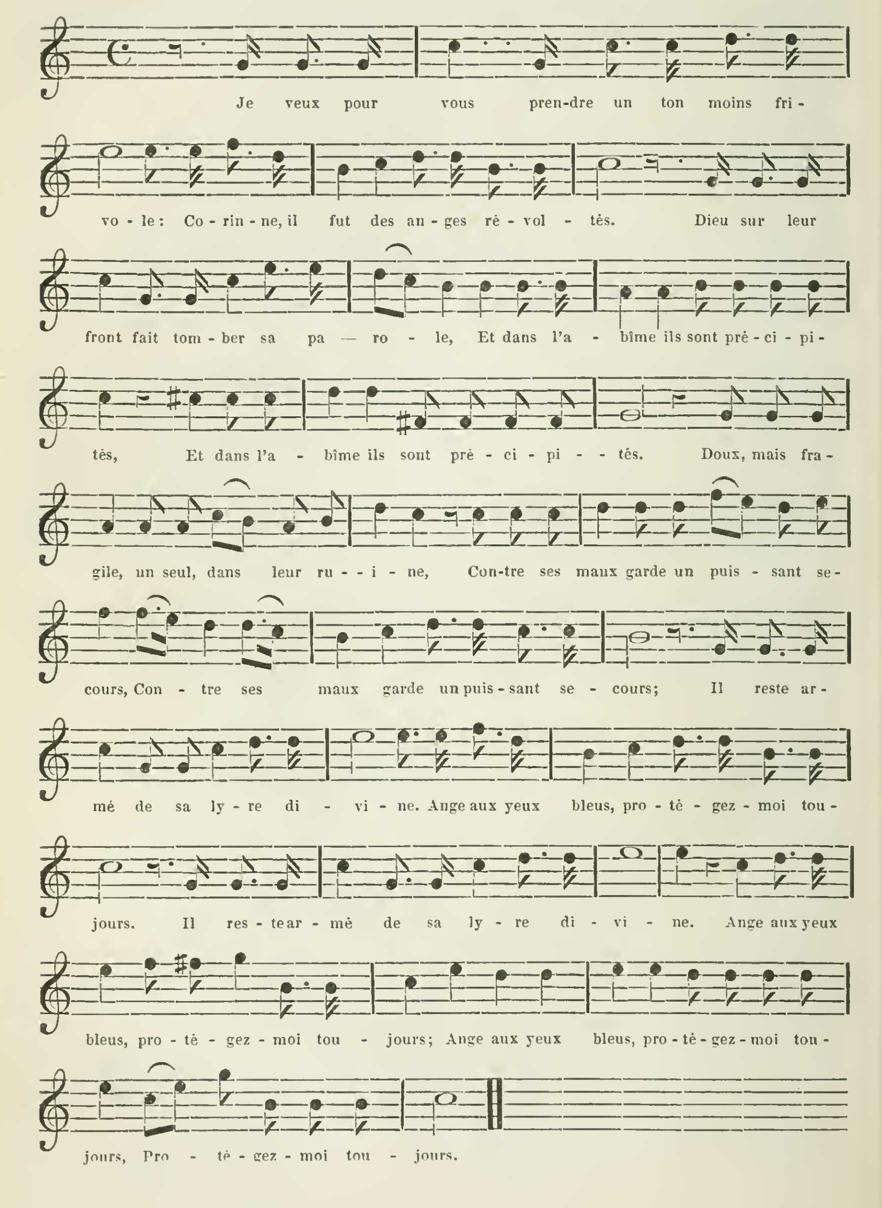
L'illusion m'est donc ravie!
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L***.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*



L'enfer mugit d'un effroyable rire
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,
L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

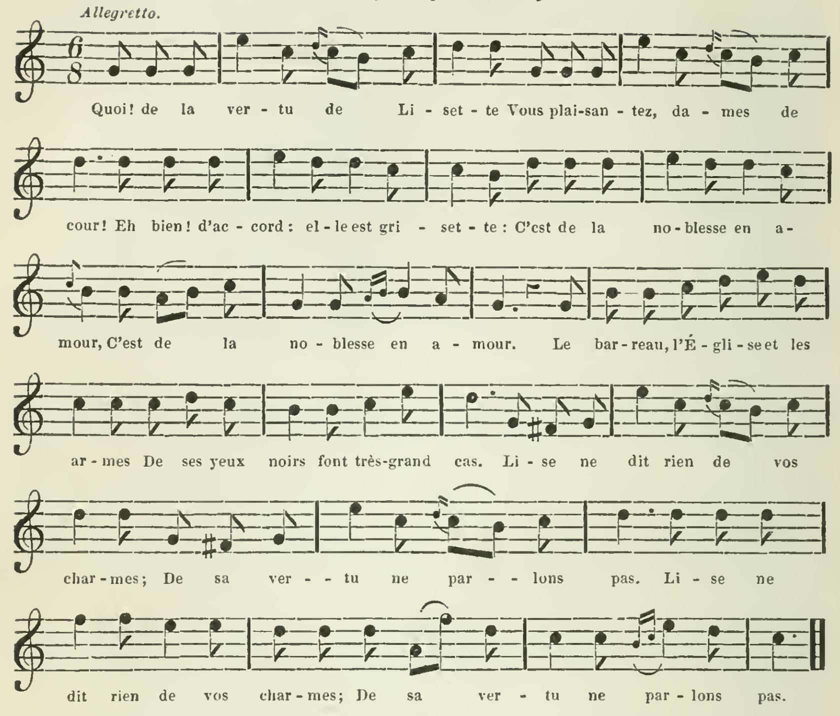
Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles;
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie,
Poursuit cet ange échappé de ses rangs;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?
Mais vous chantez, mais votre voix console:
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours :
Pour un long vol vous déployez vos ailes;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

LA VERTU DE LISETTE.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*



D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or ?
L'empire a, pour plus d'un service,
Longtemps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police ;
De sa vertu ne parlons pas.
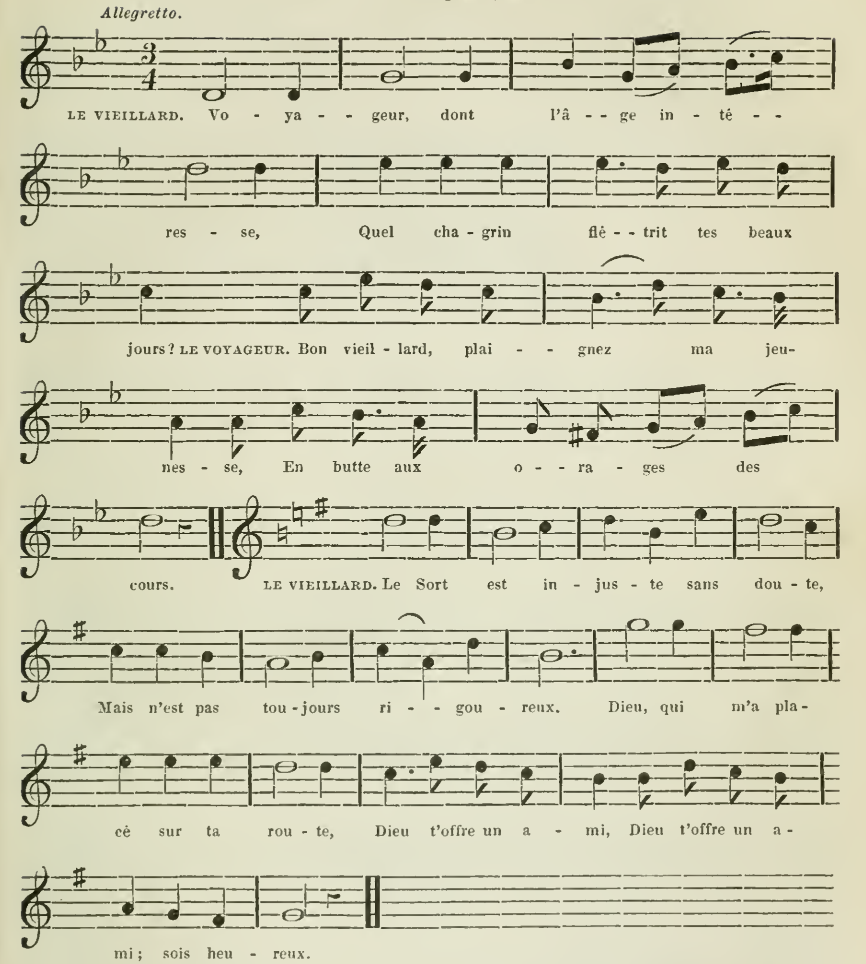
Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu ;
Un marquis dont la vie est sainte
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite;
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever.
Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites,
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot *vertu*, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais.
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas.
De la cour Dieu garde Lisette!
De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR.

AIR : *Plus on est de fous, plus on rit.*



LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples;
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage;
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être suprême
Qui seul peuple l'immensité:
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux :
Elle a consolé ma vieillesse :
Dieu t'offre un ami; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste
Ce Dieu vient-il guider nos pas ?
Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas ?

LE VIEILLARD.
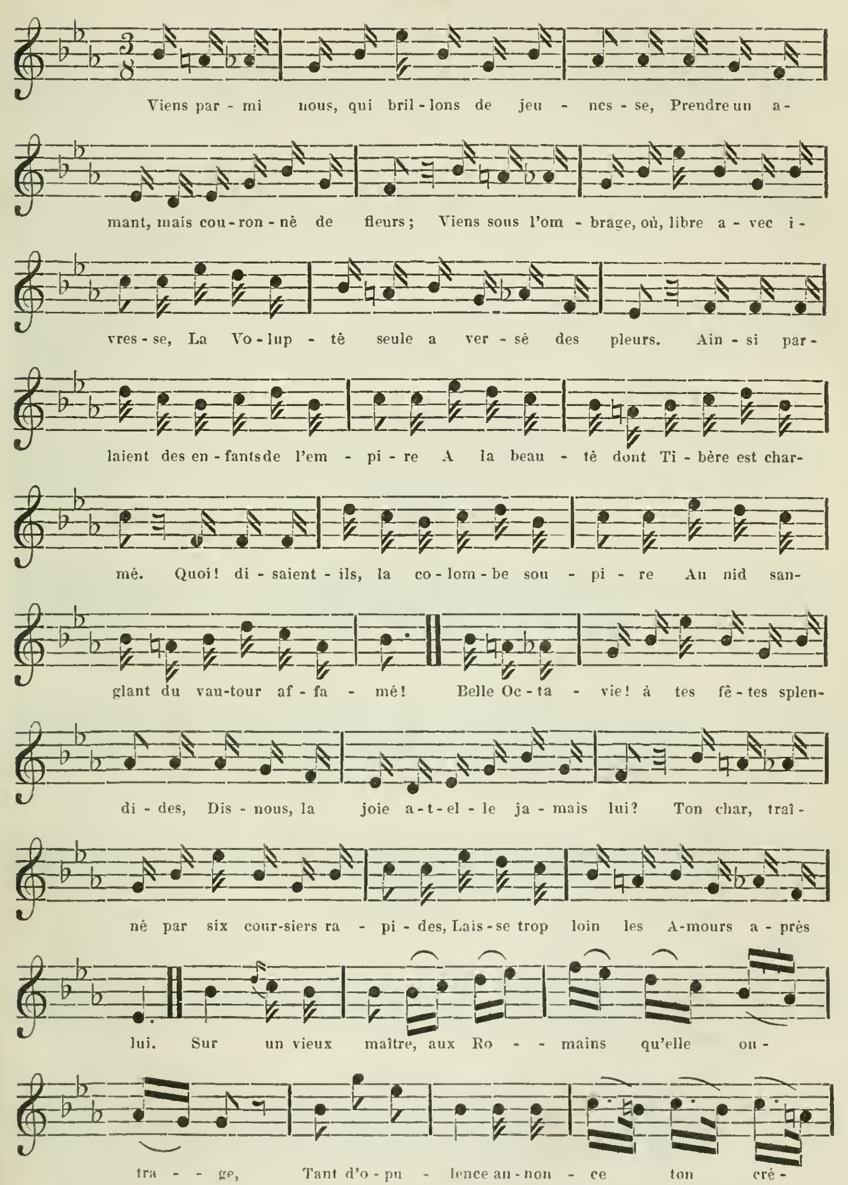
Voici ta couche et ta demeure :
Chasse tes rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami ; sois heureux.

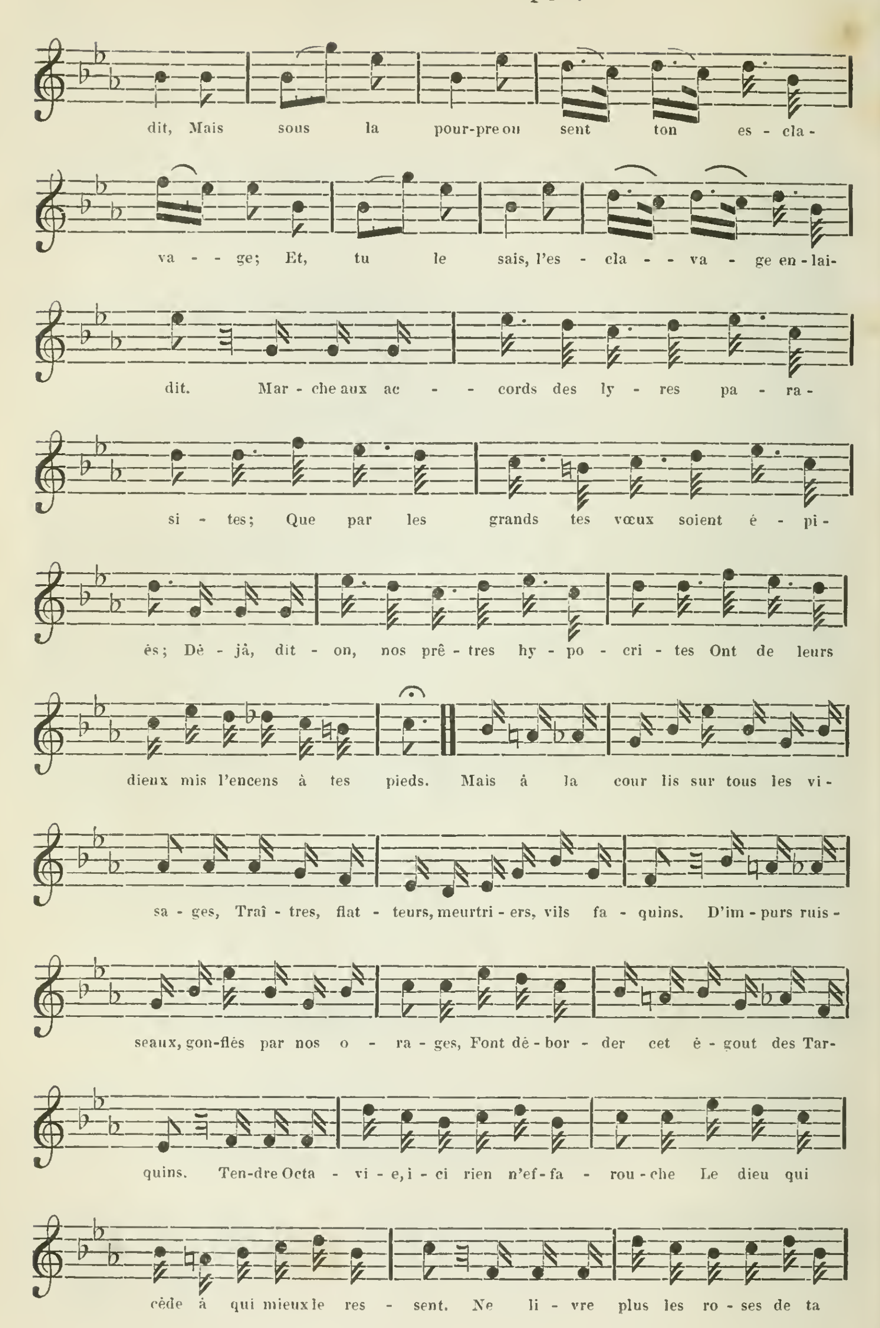
L'étranger reste ; il plaît, il aime,
Et, de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné :
“ Le Sort est injuste sans doute.
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu, qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami; sois heureux. ”

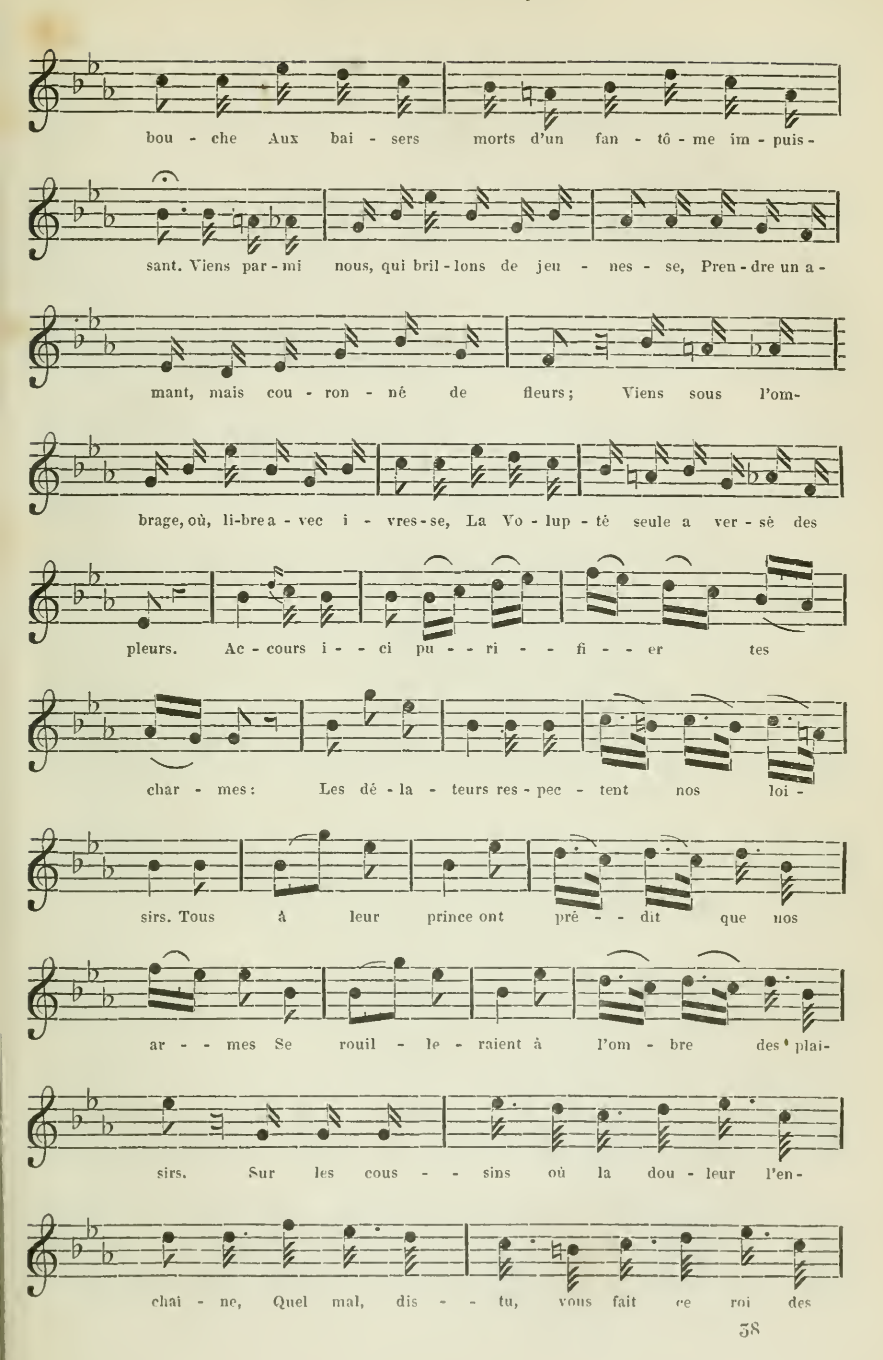
OCTAVIE.

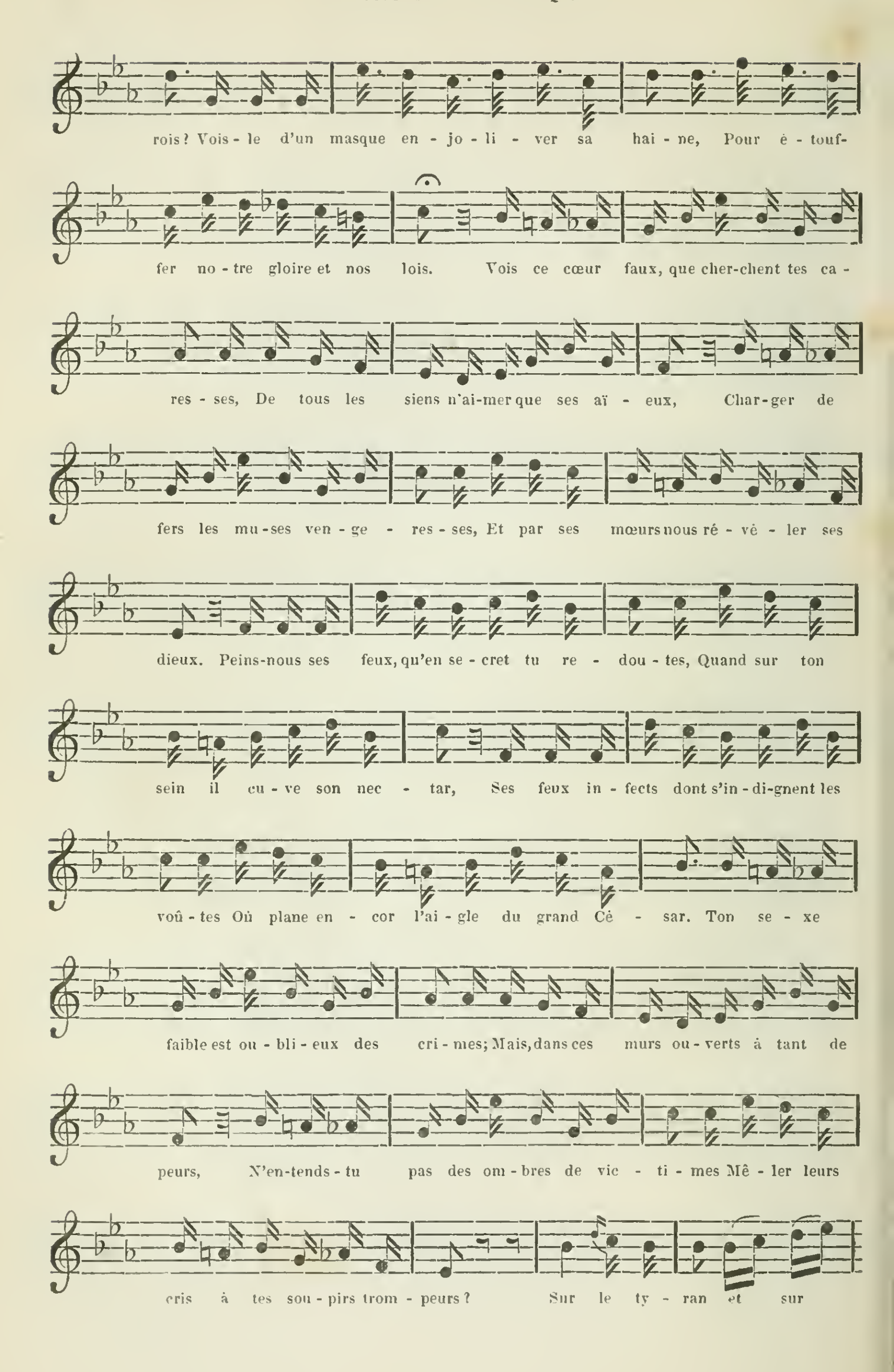
1823.
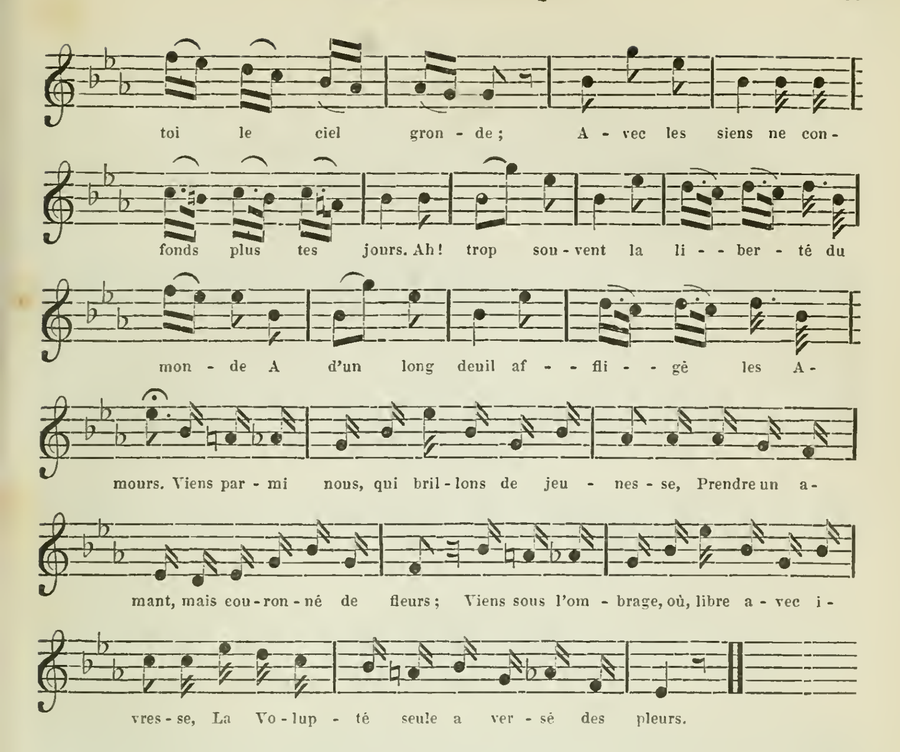
Air *des Comédiens.*



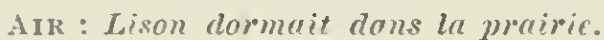

dit, Mais sous la pour-pre ou sent ton es - cla -
va - - ge; Et, tu le sais, l'es - cla - - va - ge en-lai-
dit. Mar - che aux ac - - - cords des ly - res pa - ra -
si - tes; Que par les grands tes vœux soient é - pi -
ès; Dé - jà, dit - on, nos prê - tres hy - po - cri - tes Ont de leurs
dieux mis l'encens à tes pieds. Mais à la cour lis sur tous les vi -
sa - ges, Traî - tres, flat - teurs, meurtri - ers, vils fa - quins. D'im - purs ruis -
seaux, gon-flés par nos o - ra - ges, Font dé - bor - der cet é - gout des Tar-
quins. Ten-dre Octa - vi - e, i - ci rien n'ef - fa - rou - che Le dieu qui
cède à qui mieux le res - sent. Ne li - vre plus les ro - ses de ta


bou - che Aux bai - sers morts d'un fan - tô - me im - puis -
sant. Viens par - mi nous, qui bril - lons de jeu - nes - se, Pren - dre un a -
mant, mais cou - ron - né de fleurs; Viens sous l'om-
brage, où, li-bre a - vec i - vres - se, La Vo - lup - té seule a ver - sé des
pleurs. Ac - cours i - - ci pu - - ri - - fi - - er tes
char - mes: Les dé - la - teurs res - pec - tent nos loi -
sirs. Tous à leur prince ont pré - - dit que nos
ar - - mes Se rouil - le - raient à l'om - bre des plai-
sirs. Sur les cous - - sins où la dou - leur l'en -
chai - ne, Quel mal, dis - - tu, vous fait ce roi des


rois? Vois - le d'un masque en - jo - li - ver sa hai - ne, Pour é - touf-
fer no - tre gloire et nos lois. Vois ce cœur faux, que cher-chent tes ca -
res - ses, De tous les siens n'ai-mer que ses aï - eux, Char-ger de
fers les mu-ses ven - ge - res - ses, Et par ses mœurs nous ré - vé - ler ses
dieux. Peins-nous ses feux, qu'en se - cret tu re - dou - tes, Quand sur ton
sein il cu - ve son nec - tar, Ses feux in - fects dont s'in - di-gnent les
voû - tes Où plane en - cor l'ai - gle du grand Cé - sar. Ton se - xe
faible est ou - bli - eux des cri - mes; Mais, dans ces murs ou - verts à tant de
peurs, N'en-tends - tu pas des om - bres de vic - ti - mes Mê - ler leurs
cris à tes sou - pirs trom - peurs? Sur le ty - ran et sur


toi le ciel gron - de ; A - vec les siens ne con -
fonds plus tes jours. Ah ! trop sou - vent la li - - ber - té du
mon - de A d'un long deuil af - - fli - - gé les A -
mours. Viens par - mi nous, qui bril - lons de jeu - nes - se, Prendre un a -
mant, mais cou - ron - né de fleurs ; Viens sous l'om - brage, où, libre a - vec i -
vres - se, La Vo - lup - té seule a ver - sé des pleurs.

LE FILS DU PAPE.



Air : *Lison dormait dans la prairie.*

Allegro.

Ma mè - re, quit - tez la be - - sa - ce, Le pape a -
vec vous a cou - ché; Je cours lui rap - pe - ler en
fa - ce Qu'il fut un moi - ne dé - bau - - ché. Quoi - que sol -
dat, il va, j'es - - pè - re, Me cré - - er car - di - nal - ne -
veu. Ah! ven - tre - bleu! Ah! sa - cre - - bleu! Saint - père, au
moins so - yez bon pè - re; Ah! ven - tre - - bleu! Ah! sa - cre-
bleu! Ou je f... le saint - siè - - ge au feu.

Au sacré collége je frappe;
Vient un cou tors : Allons, cagot,
Par mon sabre! va dire au pape
Que je suis le fils de Margot.
Dis que Margot fut sa commère ;
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père :
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

J'entre en faisant trois révérences :
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
Mon fils, veux-tu des indulgences?
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père :
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre âme en répond.
Le diable vous sert de compère :
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.
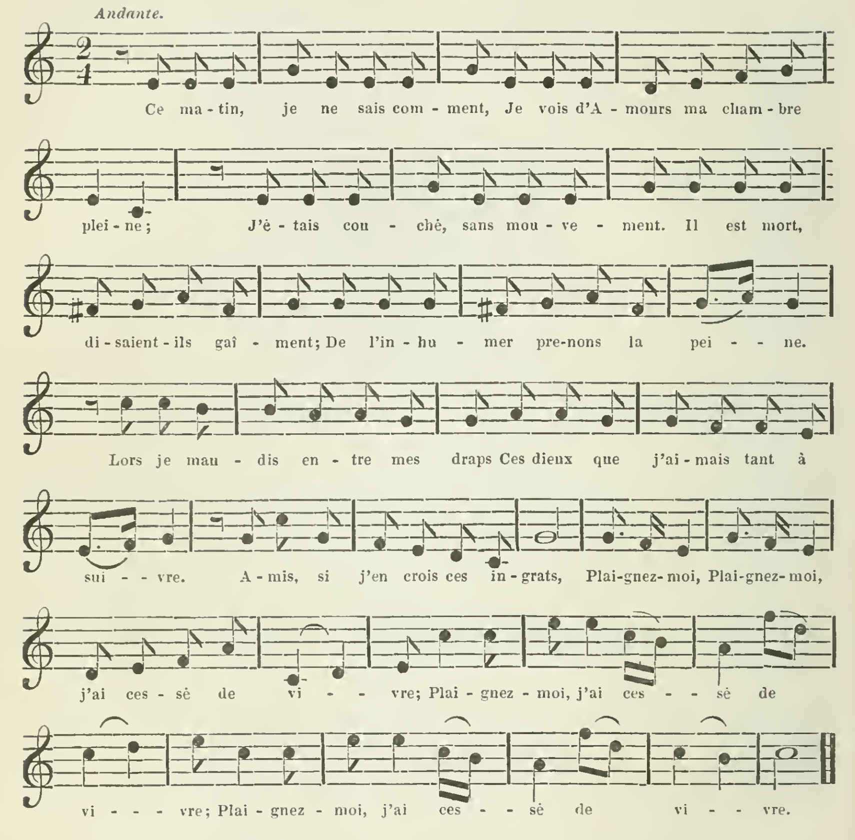
Il me répond : Dieu nous afflige :
Nous sommes pauvres, mon cher fils.
Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits?
Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Mon fils, que le diable t'emporte!
Prends ces mille écus et va-t'en.
C'est bien peu, dis-je ; mais qu'importe!
Dans huit jours j'en viens prendre autant.
Tant de sots font encor sur terre
Bouillir votre vieux pot-au-feu!
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Adieu. Margot fera ripaille;
Mes sœurs seront morceaux de roi.
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bonhomme, occupez-vous un peu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

MON ENTERREMENT.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit* (de Lisbeth).



De mon vin ils prennent leur part;
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard.
Et l'autre, d'un ton nasillard,
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte :
Mais déjà la voiture attend.
Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes.
Le drap, où l'argent brille en pleurs,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe!
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortége, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire.
Amis, j'allais me croire un dieu :
Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.
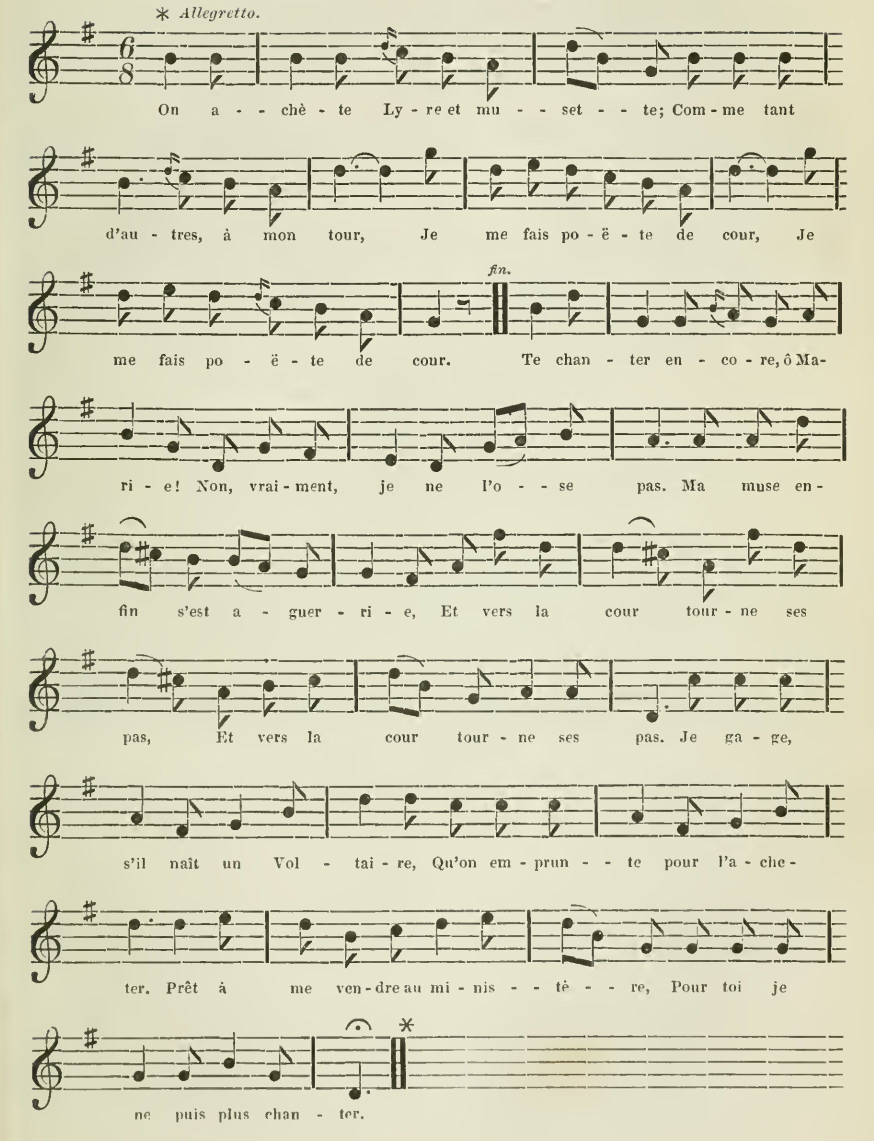
Mais d'aventure, en ce moment,
Par là passait mon infidèle.
Lise m'arrache au monument;
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs
Vous qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi, car je ressuscite.

LE POËTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

1824.

AIR *de la Treille de sincérité.*



On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire;
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter :
J'adresse une ode à l'égoïsme.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.
En vain ton âme généreuse
De leurs maux se laisse attrister;
Moi je chante l'Espagne heureuse.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Dans mes calculs, Dieu! quel déboire
Si de ton héros je parlais!
Il nous a légué tant de gloire
Qu'on est embarrassé du legs.
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

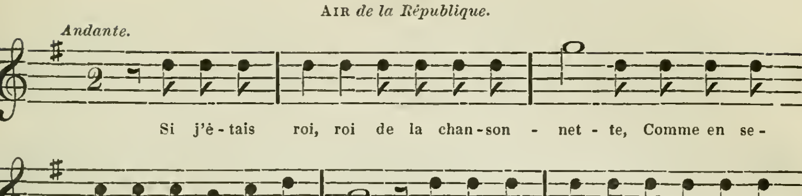
Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point.
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.

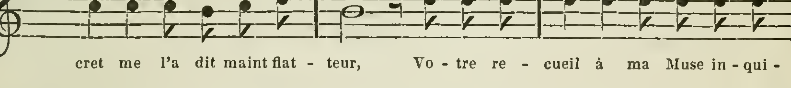
On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

COUPLET

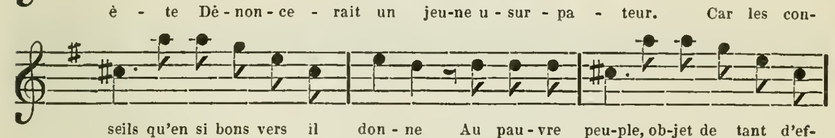
ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE M.....

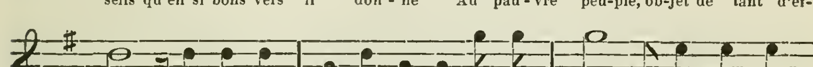
AIR *de la République.*

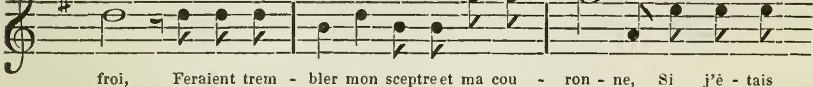


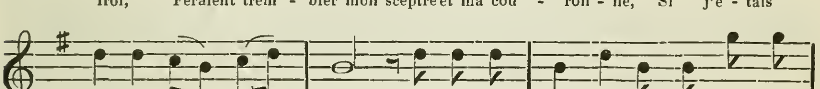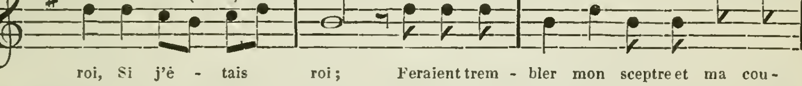




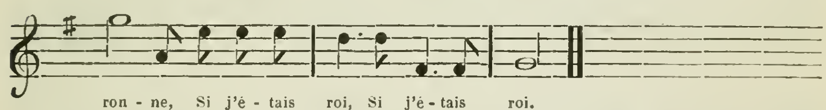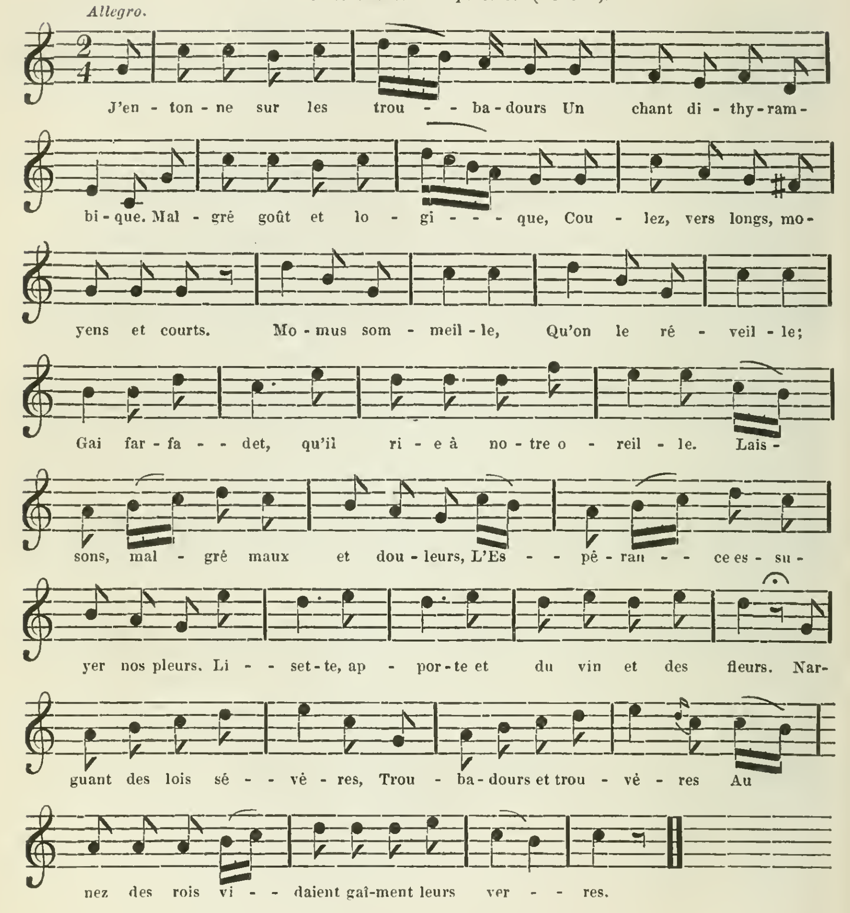












LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

Air : *Je commence à m'apercevoir* (d'Alexis).



Toi, doux rimeur que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la Volupté.
Coupe remplie
Par la Folie,
Met en gaîté femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime,
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque :
Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris; et le bon vin
Pour toi ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie.
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier?
De cette muse
Parfois abuse:
Enivre-la; Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau :
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages;
Tes torrents, tes orages,
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas!
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne:
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour à tour grave, et quinteuse et falote.
Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.
Ah! tout poëte est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

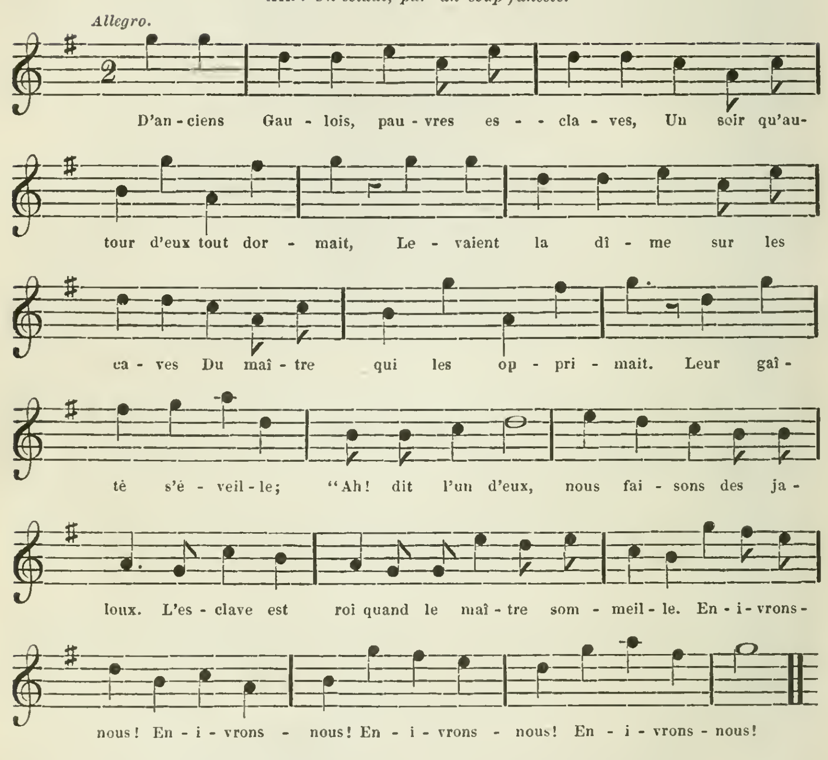
LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON

ADRESSÉE A MANUEL.

1824.

AIR : *Un soldat, par un coup funeste.*



" Amis, ce vin par notre maître
" Fut confisqué sur des Gaulois,
" Bannis du sol qui les vit naître,
" Le jour même où mouraient nos lois.
" Sur nos fers qu'il rouille,
" Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
" Des malheureux partageons la dépouille.
" Enivrons-nous !

" Savez-vous où gît l'humble pierre
" Des guerriers morts de notre temps ?
" Là plus d'épouses en prières ;
" Là plus de fleurs, même au printemps.
" La lyre attendrie
" Ne redit plus leurs noms effacés tous.
" Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
" Enivrons-nous !

" La Liberté conspire encore
" Avec des restes de vertu ;
" Elle nous dit : Voici l'aurore ;
" Peuple, toujours dormiras-tu ?
" Déité qu'on vante,
" Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
" L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
" Enivrons-nous !

" Oui, toute espérance est bannie ;
" Ne comptons plus les maux soufferts.
" Le marteau de la tyrannie
" Sur les autels rive nos fers.
" Au monde en tutelle,
" Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous !
" Au char des rois un prêtre vous attelle.
" Enivrons-nous !

" Rions des dieux, sifflons les sages,
" Flattons nos maîtres absolus.
" Donnons-leur nos fils pour otages :
" On vit de honte, on n'en meurt plus.
" Le Plaisir nous venge;
" Sur nous du Sort il fait glisser les coups.
" Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
" Enivrons-nous! "

Le maître entend leurs chants d'ivresse;
Il crie à des valets : " Courez!
" Qu'un fouet dissipe l'allègresse
" De ces Gaulois dégénérés. "
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous!

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge
Aurais-je peint nos tristes jours?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds:
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous!

TREIZE A TABLE.

Air *du vaudeville de Préville et Taconnet.*

Allegro.

Dieu! mes a - - mis, nous som - mes trei - ze à ta - ble,

Et de - vant moi le sel est ré - pan - du. Nom - bre fa -

tal! pré - - sa - ge é - pou - van - ta - ble! La Mort ac - court: je

fris - son - ne é - per - du. La Mort ac - court: je fris - son - ne é - per -

du. El - le ap - pa - - raît, es - prit, fé - e ou dé - es - se;

Mais, bel - le et jeu - - ne, el - le sou - rit d'a - bord; Mais,

bel - le et jeu - ne, el - le sou - rit d'a - bord - - - - - - - - -.

De vos chan - sons ra - ni - mez l'al - lé - gres - se; Non, mes a - mis, je

ne crains plus la Mort: De vos chan - sons ra - ni - mez l'al - lé - gres - se;

Non, mes a - mis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,
Et sur son sein un enfant qui s'endort.
Calmez la soif de ma coupe épuisée;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

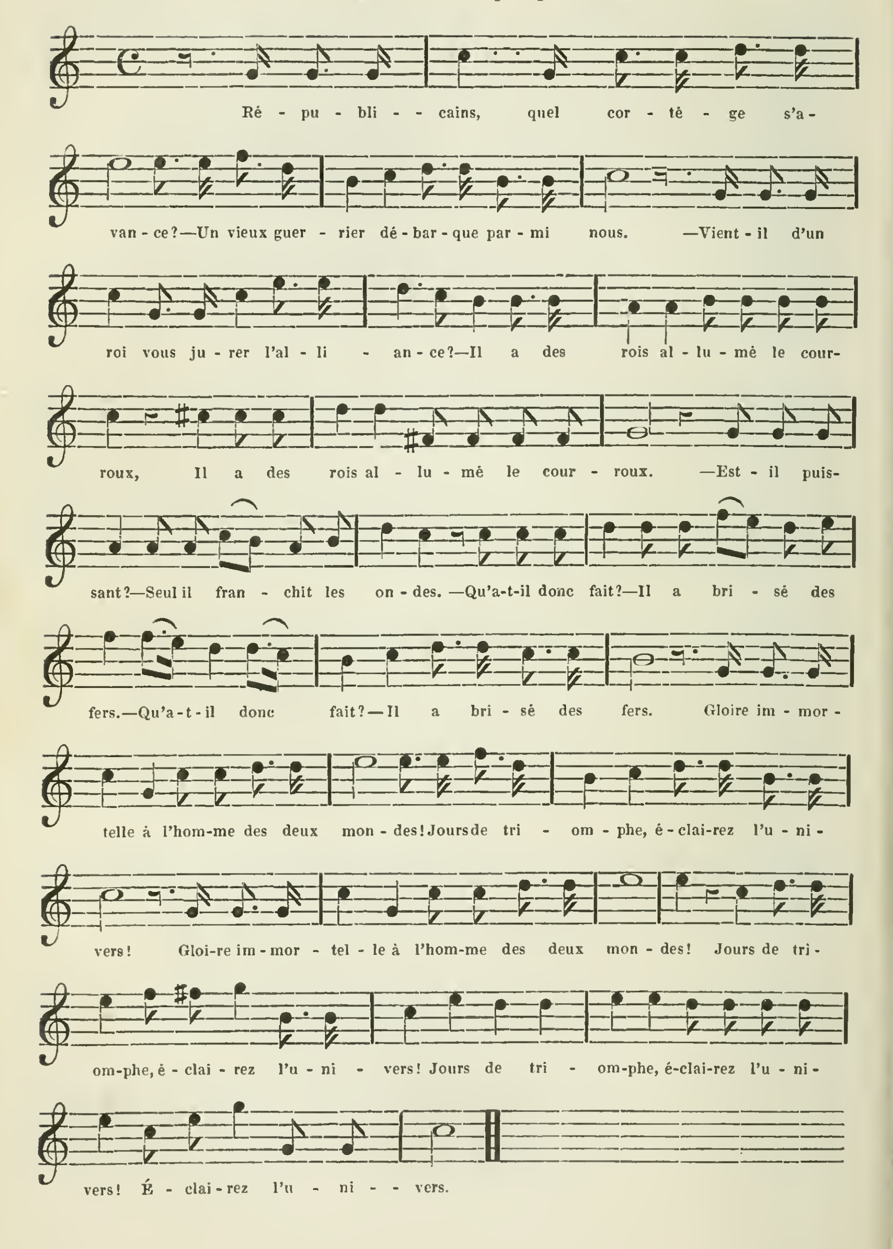
" Vois, me dit-elle; est-ce moi qu'il faut craindre?
" Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
" Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
" De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur?
" Ange déchu, je te rendrai les ailes
" Dont ici-bas te dépouilla le Sort. "
Enivrons-nous des baisers de nos belles;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

" Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme
" Ira franchir tous ces mondes flottants,
" Tout cet azur, tous ces globes de flamme
" Que Dieu sema sur la route du Temps.
" Mais, tant qu'au joug elle rampe asservie,
" Goûte sans crainte un bonheur sans remord. "
Que le plaisir use en paix notre vie;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil.
Ah! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port.
Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

LA FAYETTE EN AMÉRIQUE.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*



Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
Nous succombions; la Fayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants :
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers :
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

MAUDIT PRINTEMPS!

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Andante.

Je la vo - yais de ma fe - nê - tre A la sien - ne tout

cet hi - - ver : Nous nous ai - mions sans nous con - naî - tre :

Nos bai - sers se croi - saient dans l'air. En - tre ces til - leuls

sans feuil - la - ge, Nous re - gar - der com - blait nos jours.

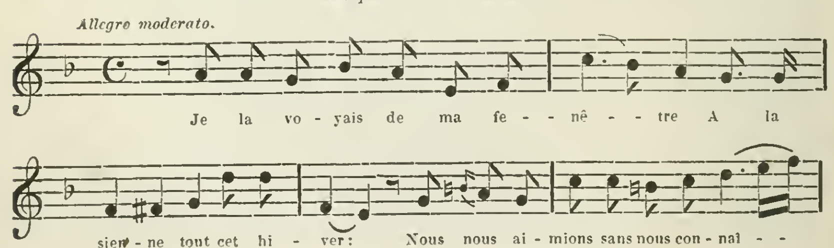
Aux ar - bres tu rends leur om - bra - ge ; Mau - dit prin -
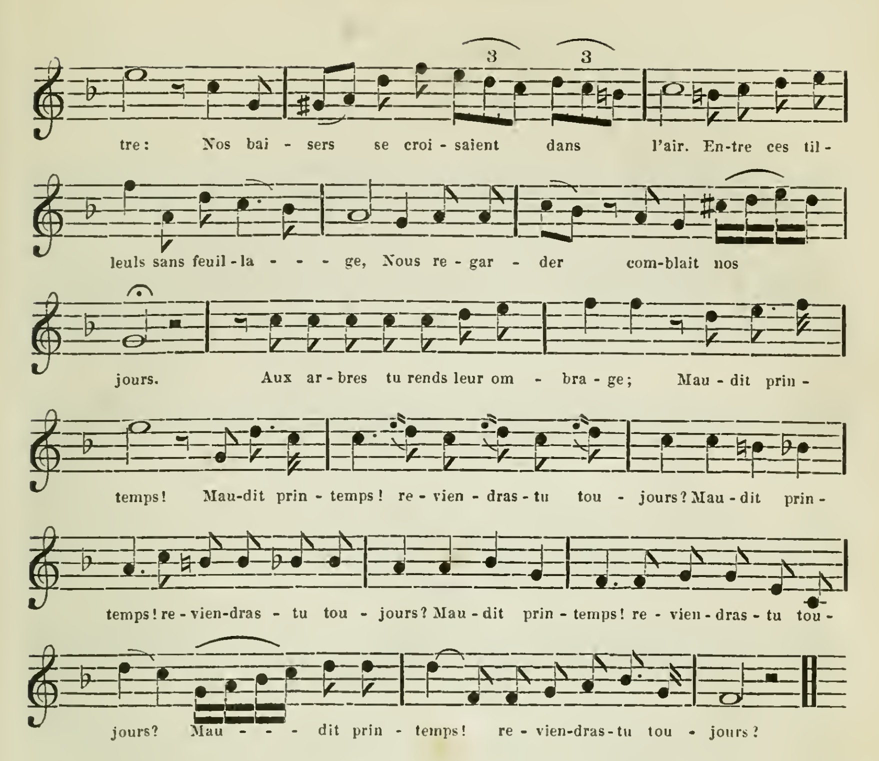
temps! re - vien - dras - tu tou - jours? Aux ar - bres tu rends leur om -

bra - ge ; Mau - dit prin - temps! re - vien - dras - tu tou - jours?

MÊME CHANSON.

Musique de Darondeau.





Il se perd dans leur voûte obscure
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas:
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des Amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire:
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?
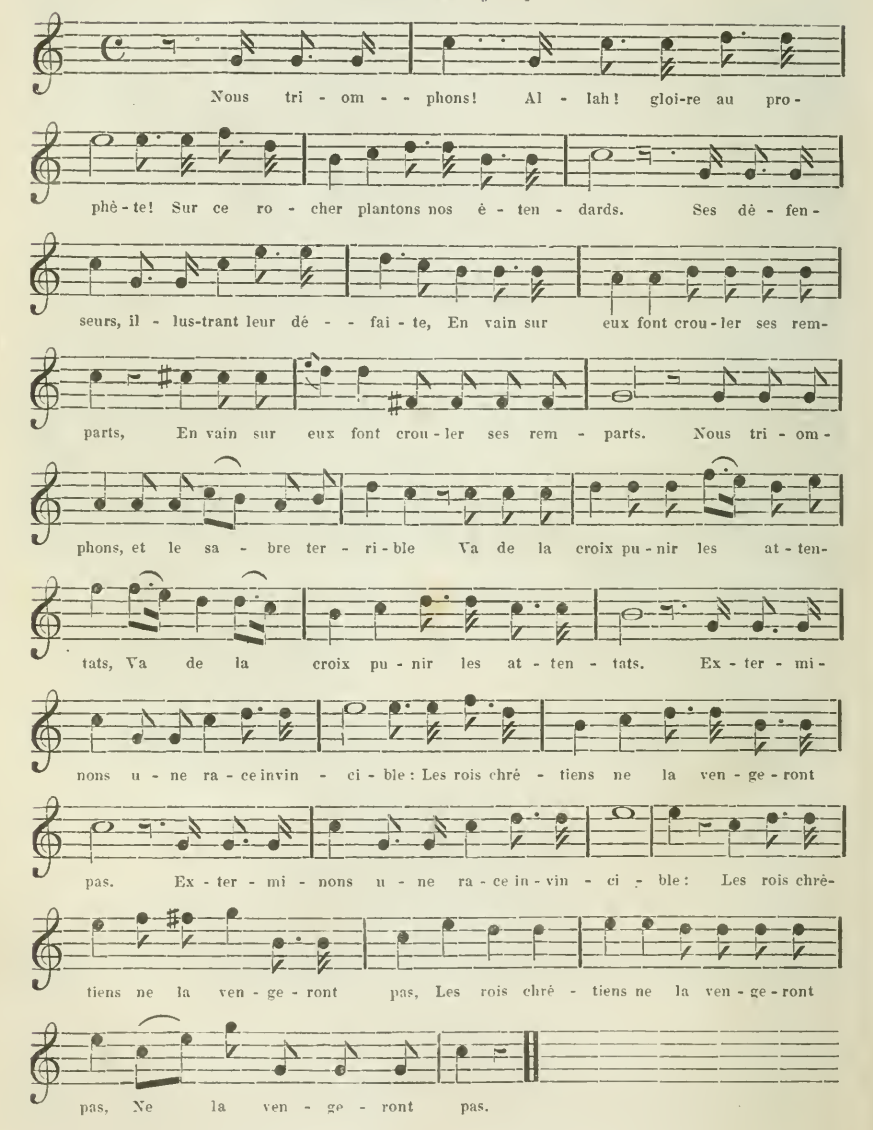
C'est l'hiver que mon cœur implore:
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

PSARA (1),

OU

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*



(1) Le désastre de Psara, ou Ipsara, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vînt ici raconter tous tes maux (2)?
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats (3),
Tes fils mourants disaient: N'implorons qu'elle;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes,
Psara succombe, et voilà ses soutiens!
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifîra vos âmes :
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain...
Paix! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple :
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qui lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul (4) contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage (5),
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce sans leur porter secours.

(2) Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom corrompu par la prononciation italienne.

(3) Le nombre de cadavres entassés dans la malheureuse Chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mît dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.
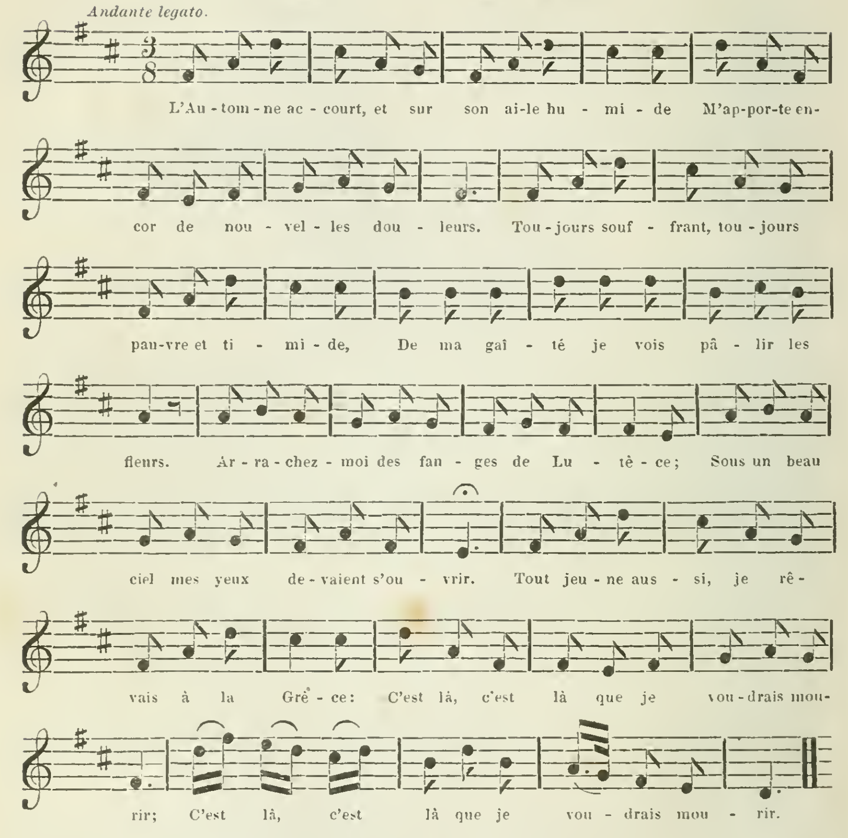
(4) Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

(5) Quelque temps après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque périt égorgée.

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

1824.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*



En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère:
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma Muse aborder au Pirée :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX.

(Cette chanson a été faite pour servir de Préface à l'édition in-8° de 1828.)

Air *du Carnaval.*

Allegretto.

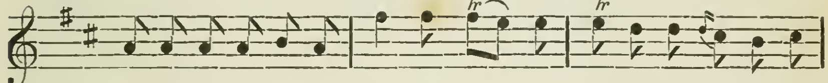
Quoi, mes cou - plets, en - core u - ne sot - ti - se! O - sez - vous

bien pa - raî - tre in - oc - ta - vo? Ju - ge, cri - ti-que, et doc-teur de l'É -

gli - se, Vont a - près vous s'a - char - ner de nou - veau. L'in-tren - te -

deux trompait l'œil du my - o - pe, Mais vos dé - fauts vont ê - tre tous sen -
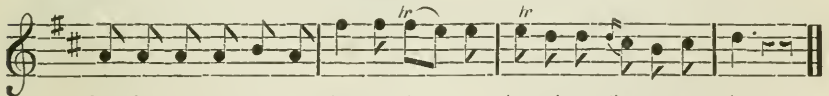
tis : C'est le ci - ron vu dans un mi - cro - sco - pe. Mieux vous al -



lait de res - ter tout pe - tits, Pe - tits, pe - tits, oui, pe - tits, tout pe-



tits. C'est le ci - ron vu dans un mi - cro - sco - pe. Mieux vous al -



lait de res - ter tout pe - tits, Pe-tits, pe - tits, oui, pe - tits, tout pe - tits.

“ Quel trait d'orgueil! dira la Calomnie :
“ Ferait-on plus pour des alexandrins?
“ Le chansonnier vise à l'Académie,
“ Et veut au Pinde anoblir ses refrains. ”
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province :
“ Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour;
“ Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince,
“ A son recueil a mis l'habit de cour.—
“ Le roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
“ Même a trouvé ses vers assez gentils. ”
Voyez du roi ce que vous ferez dire!
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs :
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent, dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler ; car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne ;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

COUPLETS
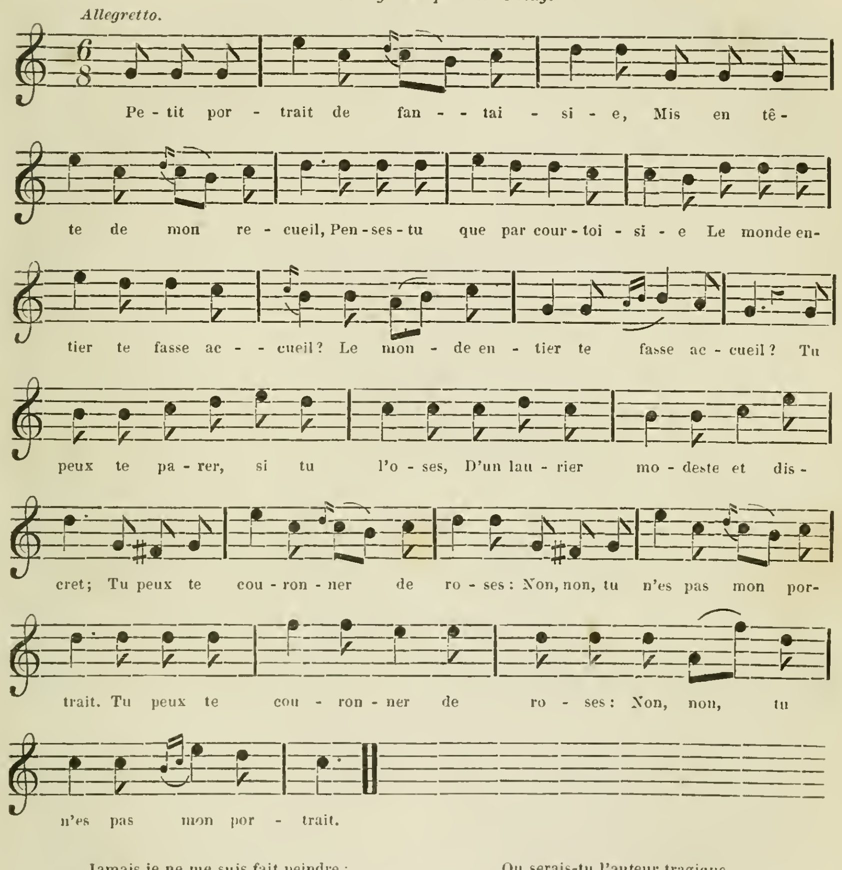
SUR

UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI,

MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS (1).

1826.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*



Jamais je ne me suis fait peindre :
Mais qui donc représentes-tu ?
Peut-être un cafard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu ;
Un petit saint petri de ruse
Qu'à Mont-Rouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma Muse !
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Ou serais-tu l'auteur tragique
Qui calcula, rima, lima
Maint rôle bien académique
Qu'en vain a réchauffé Talma ?
Quoi ! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret !
Pour l'alexandrin quel outrage !
Non, non, tu n'es pas mon portrait.
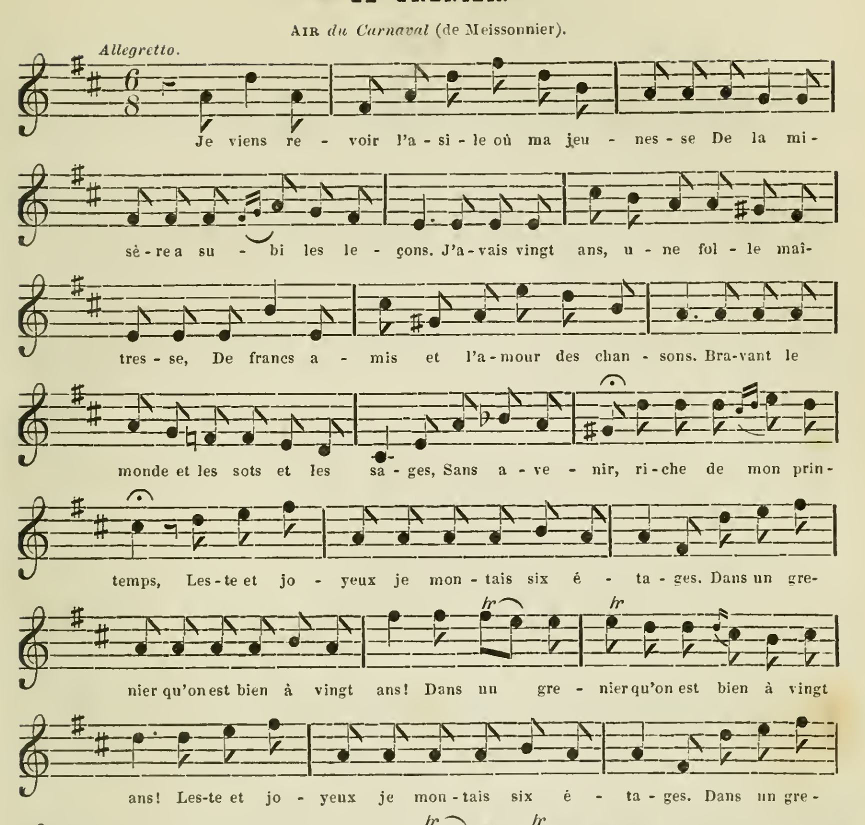
(1) Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures. Depuis l'époque ou cette chanson fut faite, il a été gravé un portrait de moi d'après M. Scheffer.

Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois,
Rat de cave de la pensée
Qu'il confisque au profit des rois?
J'ai de la fraude en pacotille
Qu'à la barrière on saisirait :
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,
Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre,
Que de toi l'on se passerait :
Je suis bien mieux peint dans ce livre.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

LE GRENIER.

AIR *du Carnaval* (de Meissonnier).



C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur;
Là fut ma table ; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!
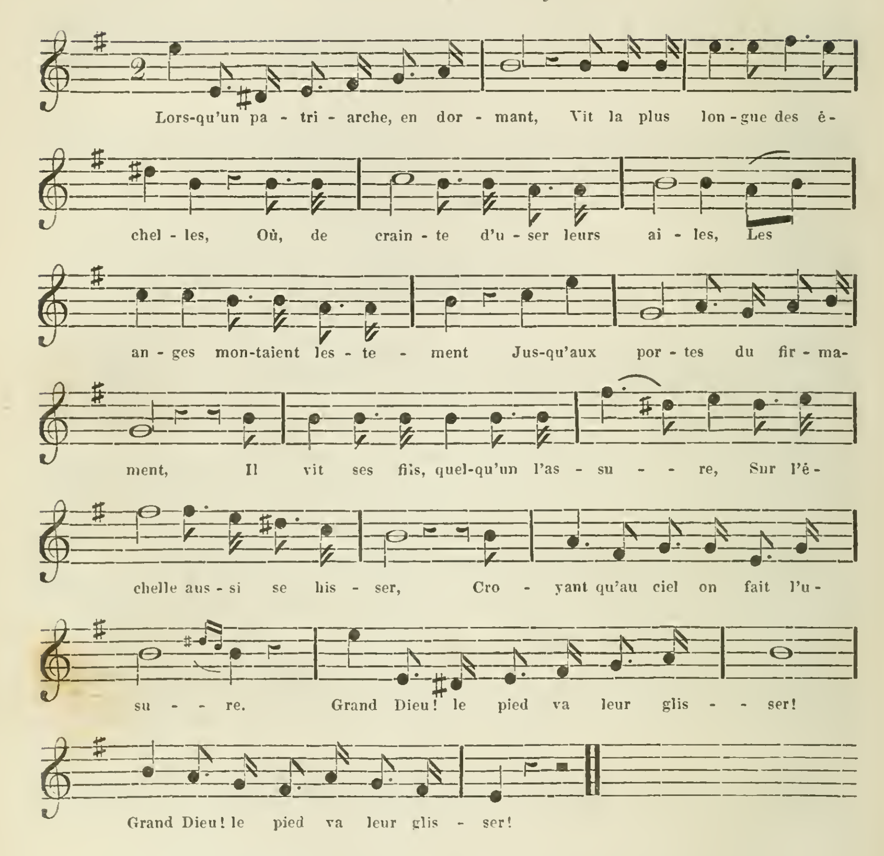
Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur!
Le canon gronde; un autre chant commence :
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh! qu'ils sont loin ces jours si regrettés!
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

L'ÉCHELLE DE JACOB.

AIR : *Ah! si madame me voyait!*



De ce cri du fils d'Isaac
Sa race ne tient aucun compte.
A l'échelle chaque Hébreu monte.
Fraudant eau-de-vie et tabac,
Des écus rognés dans un sac.
Chargés de bijoux et de traites,
Ils vont d'abord, pour commercer,
Aux anges vendre des lorgnettes.
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

Mais Jacob en voit deux ou trois
Dont nos désastres font la gloire.
Un page leur tient l'écritoire;
Ils ont des titres, et, je crois,
Des crachats et même des croix.
Riches de l'or de cent provinces,
Sur leur coffre ils ont fait tracer :
" Mont-de-piété pour les princes. "
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

" Ah! dit Jacob, des fils si chers
" Prouvent que Dieu tient sa promesse.
" Seuls ils font la hausse et la baisse,
" Ont seuls tous les emprunts ouverts :
" Mes fils règnent sur l'univers!
" C'est la peste à qui rien n'échappe!
" Voyez dix rois les caresser;
" Ils se font bénir par le pape (1).
" Grand Dieu! le pied va leur glisser!

(1) Sa Sainteté a aussi fait des emprunts.
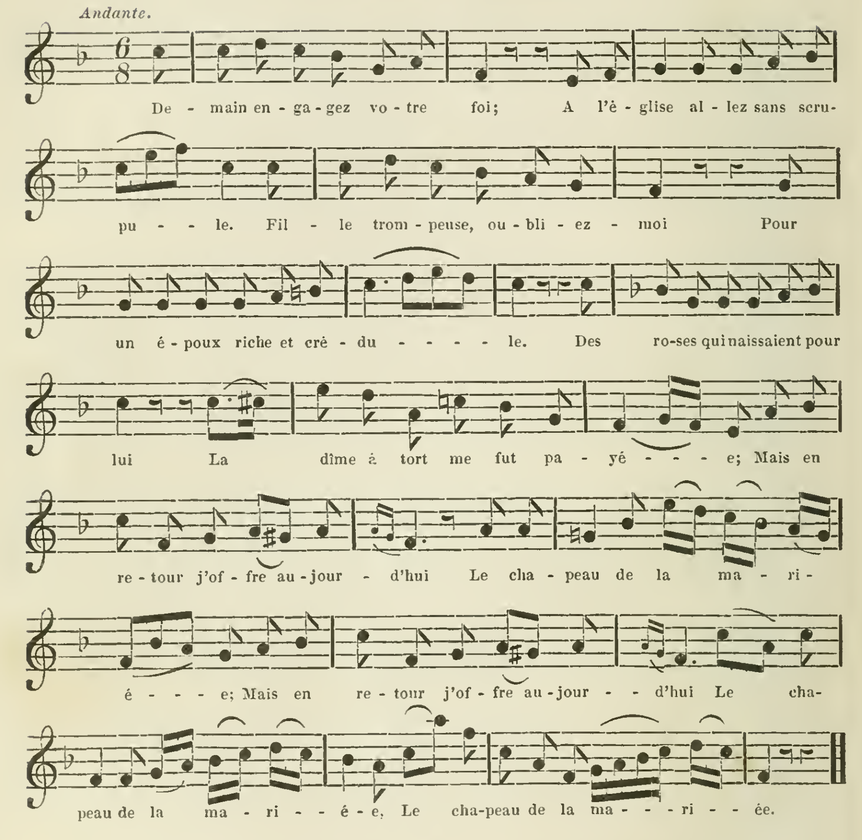
" Qui les suit? c'est un cordon bleu
" Qu'en frère chacun d'eux embrasse.
" Cet homme est-il bien de ma race?
" Son *trois pour cent* le prouve un peu,
" Mais *sandis!* n'est pas de l'hébreu (1).
" A mes fils comme il se cramponne!
" Quoi! pour voir le Jourdain hausser
" Ils ont assuré la Garonne!
" Grand Dieu! le pied va leur glisser! "

Tandis qu'il les voit à grands pas
Sur l'échelle élever leur course,
Vient Satan qui crie : " A la Bourse!
" Messicurs, on craint de grands débats. "
Bien vite ils regardent en bas.
La tête tourne à la séquelle
Dont l'orgueil est si haut placé :
Le diable a secoué l'échelle.
Grand Dieu! le pied leur a glissé!

(1) Il est superflu de rappeler que le ministre des finances, à cette époque, était un citoyen de Toulouse.

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

AIR *du Pêcheur.*



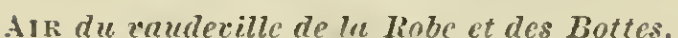
Acceptez ces fleurs d'oranger ;
Qu'à votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : Elle est sans tache.
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas;
Mais par vous la Vierge est priée.
Allez, on n'arrachera pas
Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
Les garçons vous déroberont
Une plus secrète parure.
La jarretière, pensez-y!
Chez moi vous l'avez oubliée.
Me faudra-t-il la joindre aussi
Au chapeau de la mariée ?

La nuit vient; vous poussez deux cris
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour au cœur le plus épris
Votre innocence a fait entendre.
Le lendemain l'époux cent fois
Raconte à la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé ce mari!
Ah! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu! quel fol espoir m'a souri
Quand pour lui l'autel se décore!
Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.

LA MÉTEMPSYCOSE.



Andante.

Grand par - ti - san de la mè - tem-psy - co - se, En phi - lo -
sophe, hi - er, sur l'o - reil - ler, De mes pen - chants pour con-naî - tre la
cau - se, J'ai mis mon âme en train de ba - bil - ler. El - le m'a
dit : Tu me dois un beau cier - ge, Car sans mon souffle au nè - ant tu res-
tais; Mais jus - qu'à toi je n'ar - ri - vai point vier - ge. —Ah ! mon
â - me, je m'en dou - tais.— Mais jus - qu'à toi je n'ar - ri - vai point
vier - ge. —Ah ! mon â - me, je m'en dou - tais, Je m'en dou - tais, je m'en dou - tais.

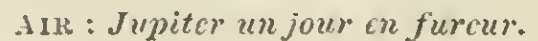
Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux ;
Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je voltigeais, je sautais, je chantais ;
L'indépendance agrandissait mes ailes.
—Ah ! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtais.
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison!
Mais de mon gîte on s'empare, on le pille :
Tous les Amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient esclandre ;
Et jour et nuit, du coin que j'habitais,
A la maison je voyais le feu prendre.
—Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchants, que mon récit t'éclaire ;
Mais, dit mon âme, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poëte est l'enfer pour une âme.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

LES PAUVRES AMOURS.



AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

Allegretto.

Trois dou - zai - nes de Cu - pi - - dons, Qu'u - ne ac - tri -
ce a mis sur la pail - le, Hi - er men - diaient, et la mar -
mail - le Les pour - - sui - vait de gais lar - dons. Chez Li - se ils
frap - pent d'un air tris - te; Li - se ré - - pond : Nous som - mes
sourds. Quoi! vi - - vrez - vous donc tou - jours, Vieux pe -
tits culs nus d'A - mours? Al - - lez, Dieu vous as -
sis - - te! Al - lez, Dieu vous as - - - sis - - te!

Partout en France on vous fourra.
Vous avez guindé la sculpture,
Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra.
Des Anacréons j'ai la liste;
Ils encombrent ville et faubuurgs.
Vous les couronnez toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

Quittez votre Olympe en débris.
Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve,
Voguent avec vous de conserve;
A Gnide remmenez Cypris;
Les Grâces suivront à la piste,
Phébé guidera votre cours.
Émigrez, mais pour toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

Emballez avec tous vos dieux
Flore et l'Aurore aux doigts de roses;
Par leur nom appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux.
Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours.
Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

En leur fermant la porte au nez,
Parlait ainsi la tendre Lise,
Quand près d'eux passe une marquise
Dont à peine ils sont les aînés.
La dame, quoique moraliste,
Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.
Dans ma chambre et pour toujours,
Chers petits culs nus d'Amours (1),
Venez; Dieu vous assiste!

(1) On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour, avant la Révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.
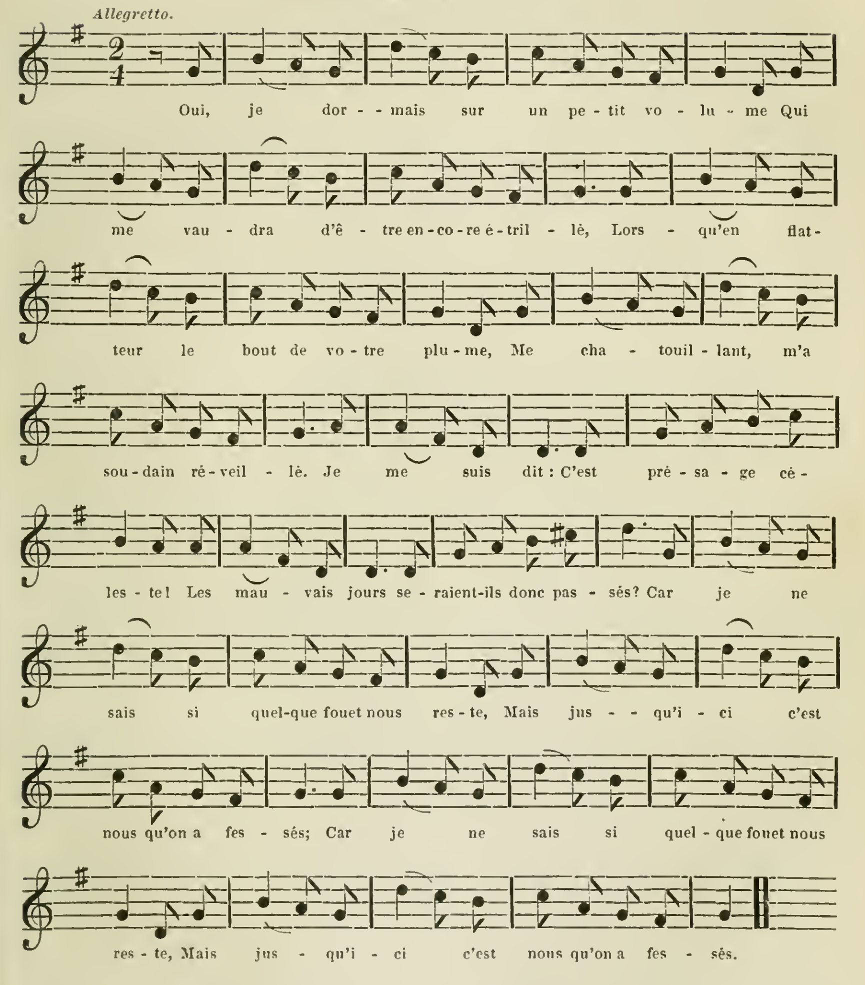
A M. GOHIER,

DERNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, QUI M'AVAIT ADRESSÉ UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST :

Fouette! fouette!
Chante toujours; ne t'endors pas.

1825.

AIR *du vaudeville des Chevilles de maître Adam.*
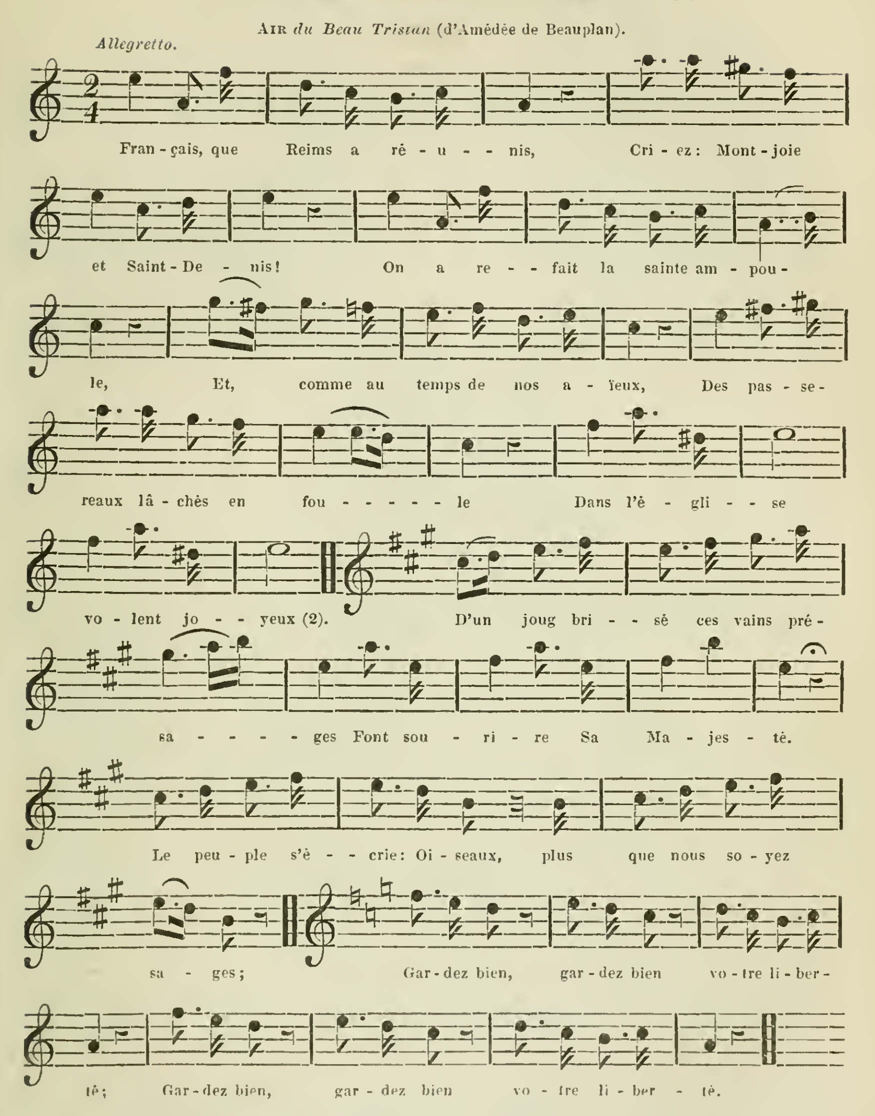


Tout gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue férule,
Puis est venu le martinet royal,
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.
Dieu soit béni! mais, s'il ne nous fait grâce,
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières !
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.
Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
C'est fait de nous ! nosseigneurs les Jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous qui chantez comme on chante au bel âge (1),
Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas ;
Ou, trop enclin au joyeux persiflage,
Vivez longtemps, allez bien tard là-bas.
Car en enfer on marque votre place ;
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.

(1) M. Gohier avait alors près de quatre-vingts ans.

LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE (1).



(1) Charles III, dit *le Simple*, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne, qu'il perdit enfin lorsque, trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

(2) Au sacre de Charles X, on lâcha dans l'église un grand nombre d'oiseaux qui se précipitèrent dans toutes les parties de la nef. Cette imitation d'une vieille coutume nous valut un des morceaux de poésie les plus parfaits de madame Tastu, à qui nous devons tant de productions délicieuses.

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom;
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse;
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allégresse;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : " Jurez;
" Rome, que l'article concerne (1),
" Relève d'un serment prêté. "
Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gouverne;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
Roi! crie un soldat, levez-vous!
" Non, dit l'évêque; et, par saint Pierre,
" Je te couronne : enrichis-nous.
" Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.
" Vive la légitimité! "
Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des maîtres;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.
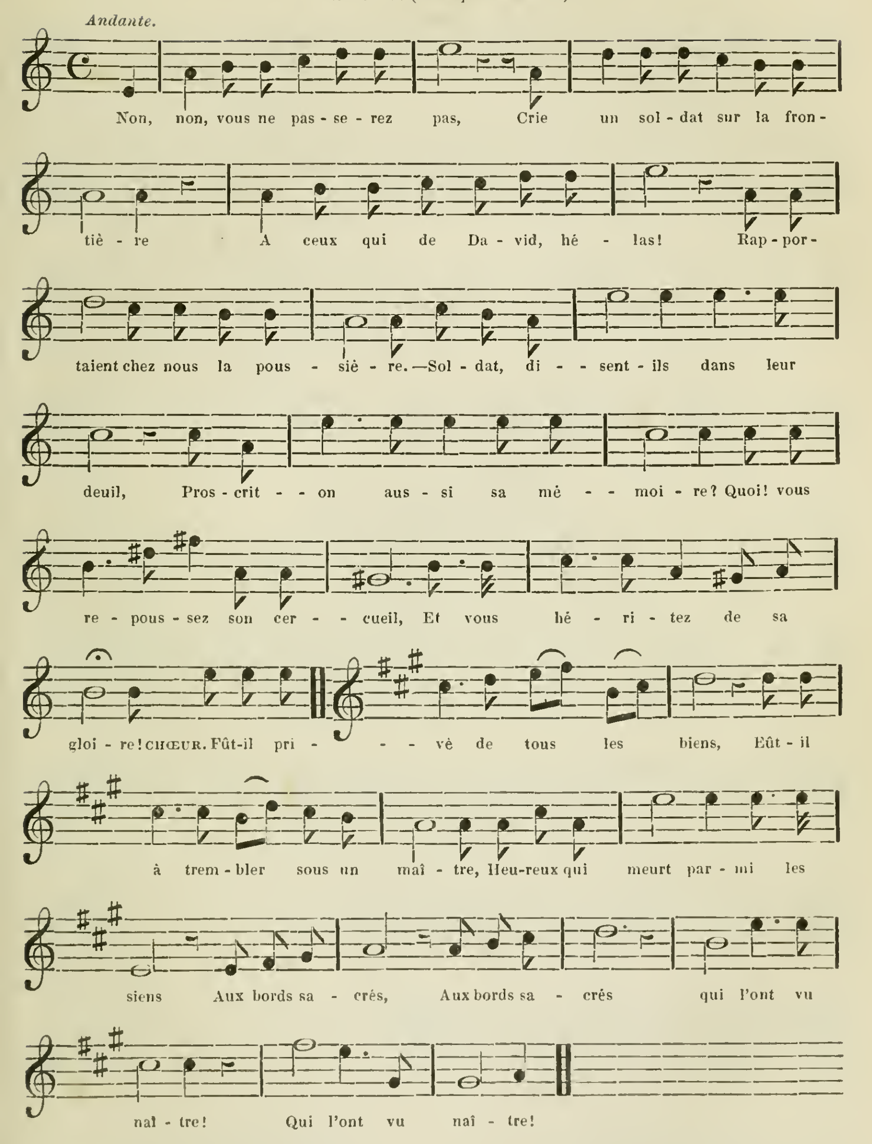
Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.
Fuyez, vous qui, de son cortége,
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilége (2)
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

(1) L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait, dit-on, une grande répugnance à Charles X, qui, assure-t-on encore, n'en voulait pas jurer l'observation.

(2) Allusion à la fameuse loi du sacrilége, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés.

LE CONVOI DE DAVID (1).
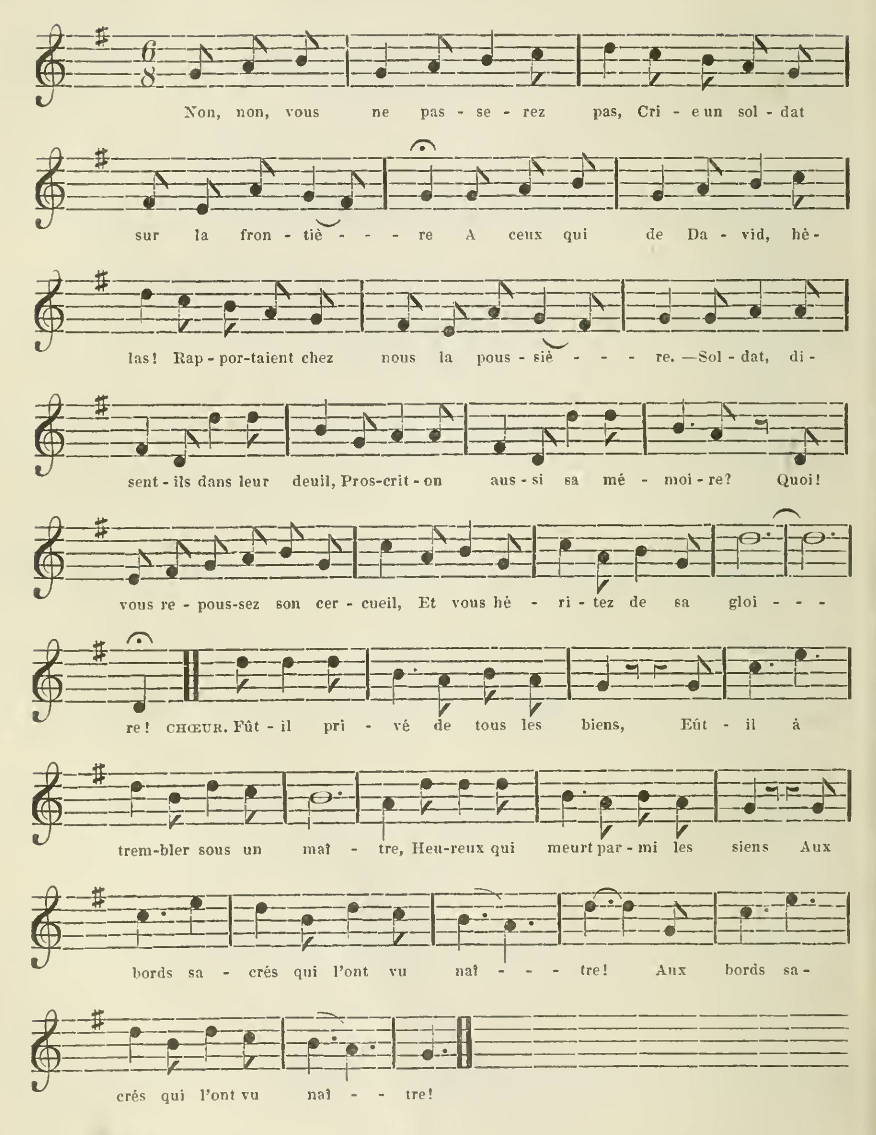
AIR *de Roland* (Musique de Méhul).



(1) Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

MÊME CHANSON.

Musique de Choron, sur le même timbre.



Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.

Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil (1)
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts, à leur réveil,
Fêtaient le réveil de la France.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat; c'est ma consigne.
— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter;
Hélas! il peignait Prométhée.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, devenu triste.
— Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscrit l'artiste,
Chez l'étranger la mort l'atteint:
Qu'il dut trouver sa coupe amère!
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Eh bien! retournons sur nos pas.
Adieu, terre qu'il a chérie!
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens.
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

(1) On sait que David fut l'ordonnateur des cérémonies publiques qui eurent lieu au commencement de la Révolution. Il faut ajouter qu'il eut la plus grande influence sur le mouvement imprimé aux arts par la révolution française.

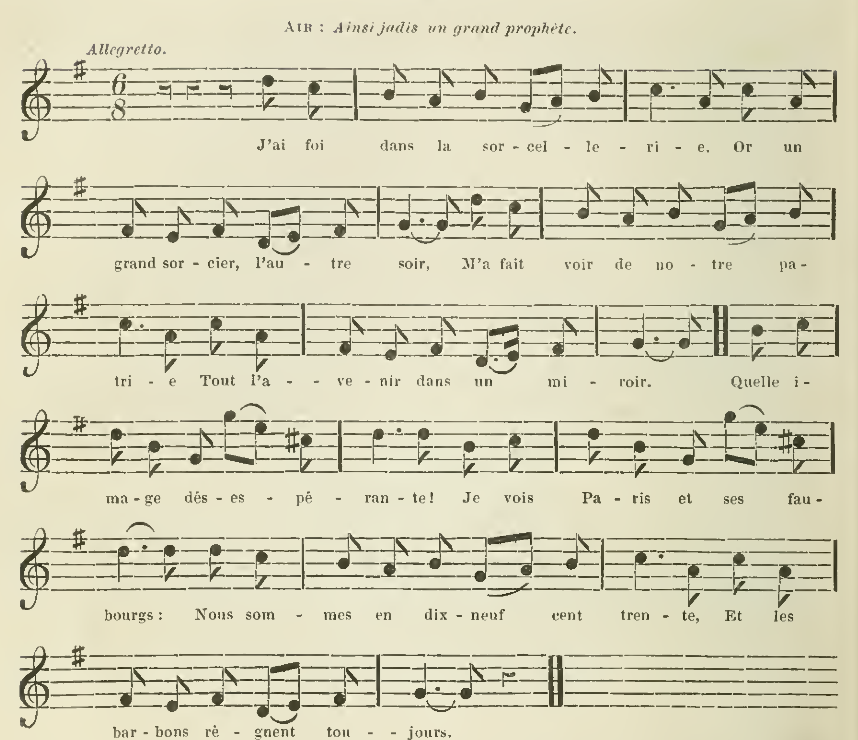
Comme tous les réformateurs, David a dû pousser à l'exagération les principes avec lesquels il combattit l'école des Vanloo et des Boucher; mais, malgré cette exagération, il n'en restera pas moins une de nos plus grandes gloires dans les arts.

LES INFINIMENT PETITS,

OU

LA GÉRONTOCRATIE.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*



Un peuple de nains nous remplace ;
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
Mais les barbons règnent toujours.
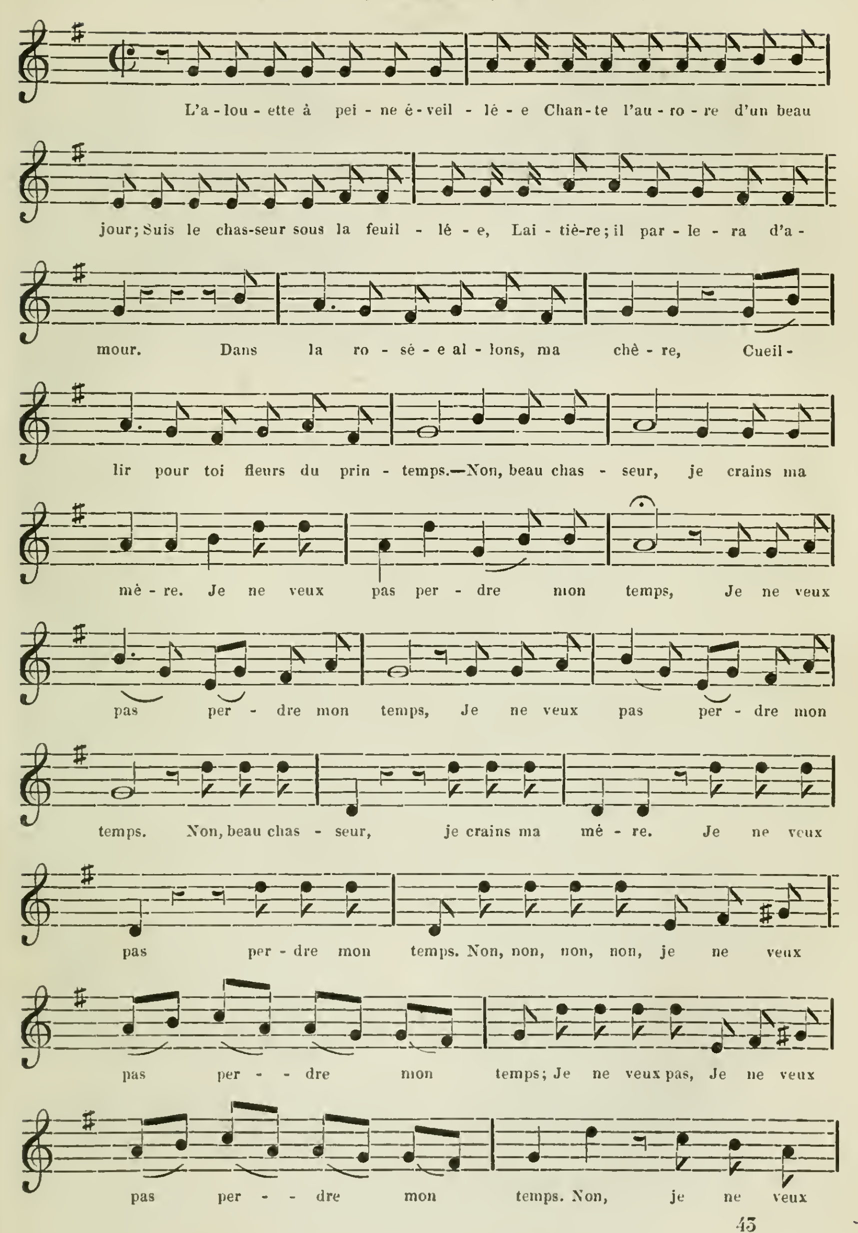
Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux, tout dégénère ;
Par eux, la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire ;
Mais les barbons règnent toujours.
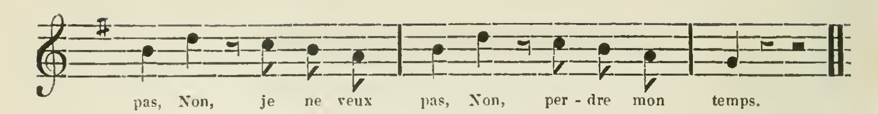
Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruit de petits tambours,
Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.

LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

AIR : *Je ne vous vois jamais rêveuse* (de Ma tante Aurore).





Ta mère et sa chèvre fidèle
Sont loin derrière ce coteau.
Écoute une chanson nouvelle
Qui vient des dames du château.
Fille qui la peut faire entendre
Doit fixer les plus inconstants.
— Chasseur, j'en sais une aussi tendre.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire, apprends l'aventure
Du spectre d'un baron jaloux,
Entraînant à sa sépulture
La beauté dont il fut l'époux.
Ce récit, quand la nuit est noire,
Fait frissonner les assistants.
— Chasseur, je connais cette histoire.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières
Pour charmer la fureur des loups,
Ou pour conjurer des sorcières
L'œil malfaisant tourné vers nous.
Crains qu'une vieille, en sa misère,
Ne jette un sort sur ton printemps.
— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?
Je ne veux pas perdre mon temps.
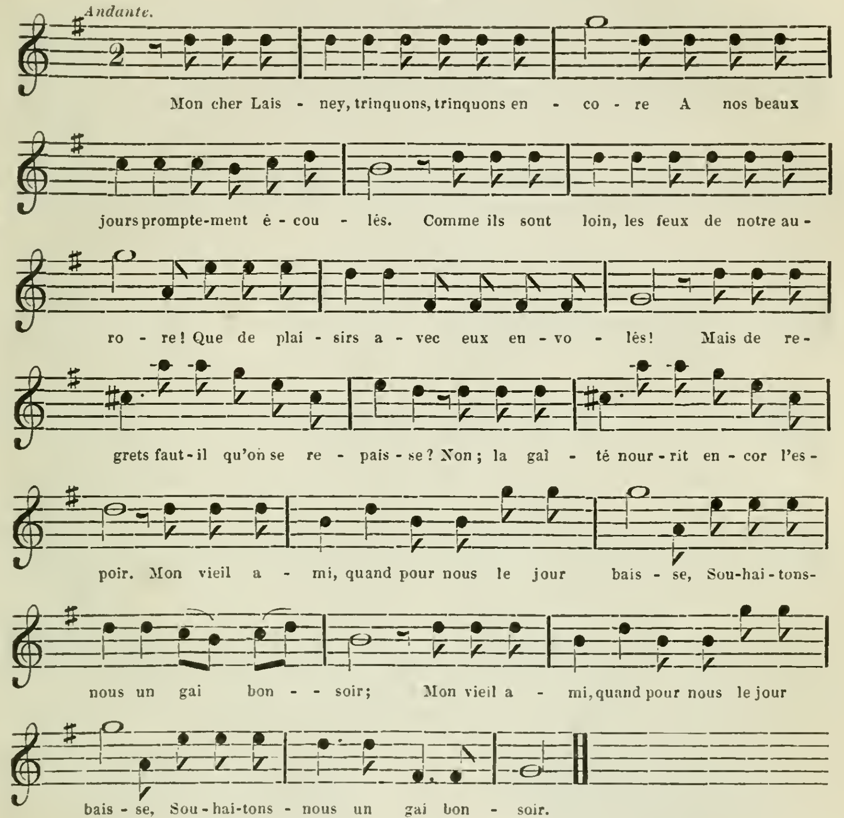
Eh bien ! vois cette croix qui brille;
Compte ses rubis précieux.
Sur le sein d'une jeune fille
Elle attirerait tous les yeux.
Prends-la, malgré ce qu'elle coûte;
Mais songe au prix que j'en attends!
—Qu'elle est belle! ah ! je vous écoute.
Ce n'est pas là perdre mon temps.

BONSOIR.

COUPLETS

A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE (1).

AIR *de la République.*



Cinquante hivers ont passé sur ta tête;
J'ai de bien près cheminé sur tes pas.
Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête,
Tout ne fut point aquilons et frimas.
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître:
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
Dans nos refrains que le passé renaisse:
L'Illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Reposons-nous; car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous crîraient tous, s'ils nous trouvaient en route:
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse.
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

(1) C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais

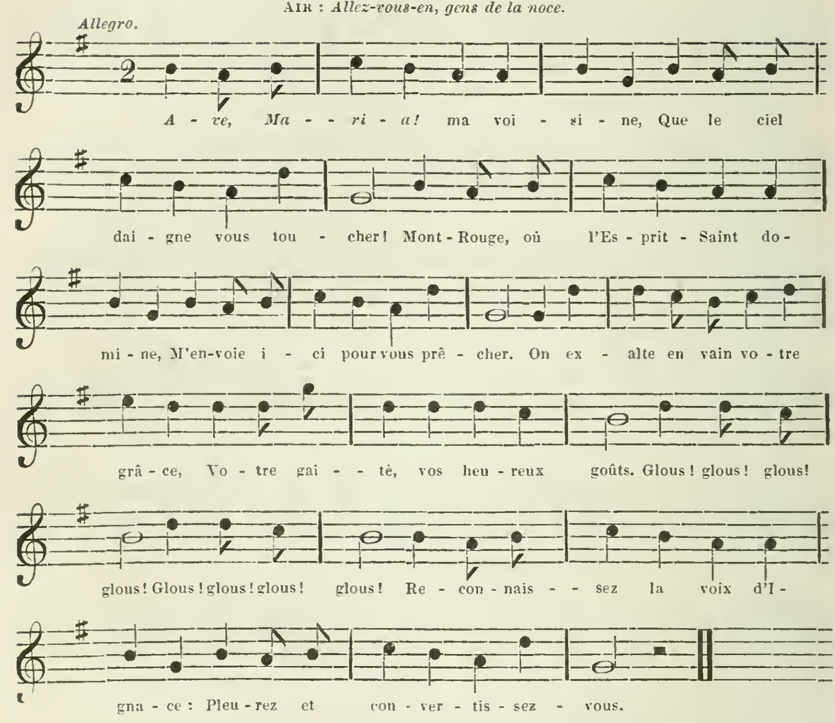
LE MISSIONNAIRE DE MONT-ROUGE.

POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

1826.

(C'est un dindon qui est censé parler.)

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*



Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perverti;
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah! préférez à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le charme,
Phébus pour vous prend son archet;
Mais leur gloire aussi nous alarme :
Demandez à l'ami Franchet (1).
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchants ragoûts.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie
Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur;
Mais au peuple on rend la besace
Pour qu'il dépende encor de nous.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes surtout bienfaisante,
Le pauvre au pauvre le redit;
Mais la bonté reste impuissante
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :
A nous l'or, aux pauvres les sous.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
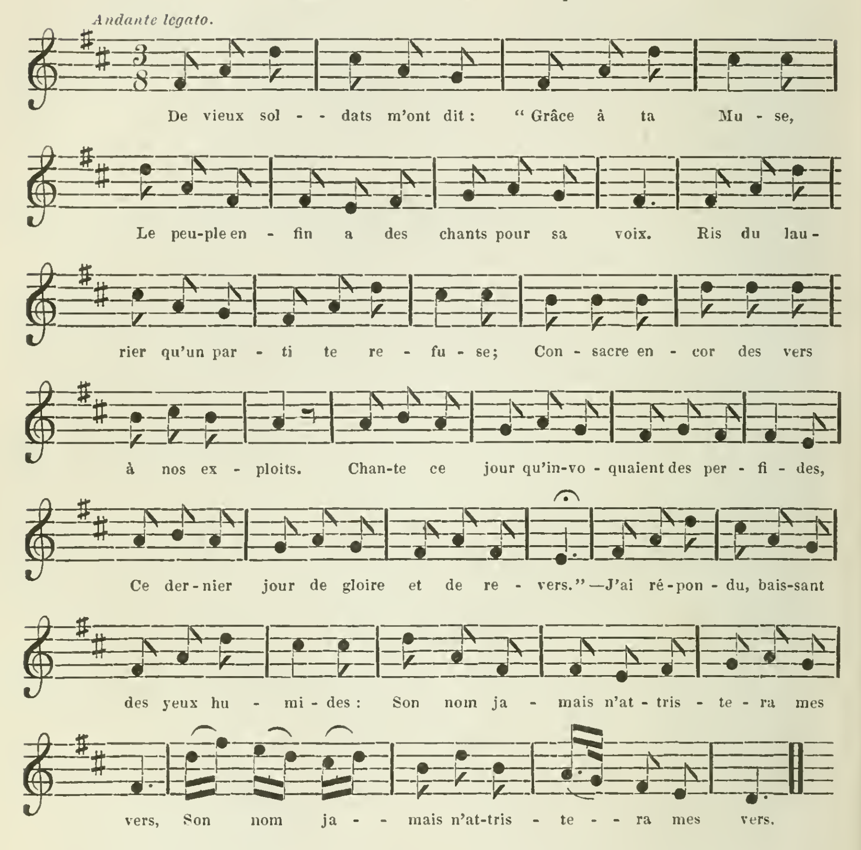
(1) Alors directeur de la police au ministere de l'intérieur

Grâce à tous les gens de ma robe
Qui sont martyrs en ces bas lieux,
Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre âme si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grâce,
On rôtira d'autres que nous.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Oui, Marie, en vain l'on se moque
Du pauvre père de la foi;
Vos beaux esprits, que je provoque,
A table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.
Glous! glous! glous! glous!
De truffes parfumez Ignace :
Riez et divertissez-vous.

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*



Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles ;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME AMÉDÉE DE V...

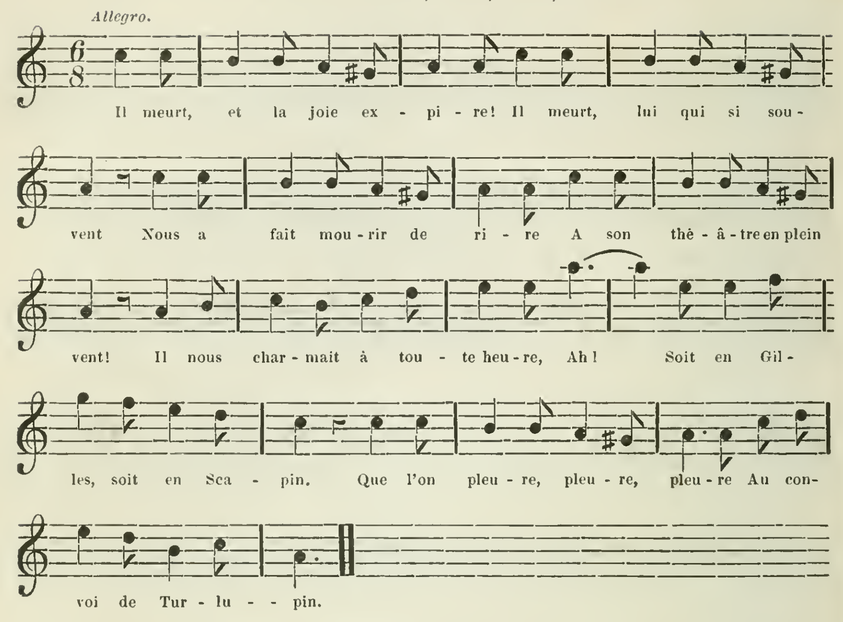
AIR *du Carnaval.*

Allegretto.

Que bien long - temps cet al - bum vous re - di - se Qu'un chan-son -
nier ten-dre, mais dé - jà vieux, Trouvant en vous bon - té, grâ - ce, fran -
chi - se, Fut un mo - ment la du - pe de vos yeux. Quoi! par a -
mour? Non : il n'y doit plus croi - re. Mais, las! il prit, par vous trop bien flat-
té, Pour un sou - ri - re de la gloi - re Le sou -
ri - re de la beau - té, Le sou - ri - re de la beau -
té; Pour un sou - - ri - re de la gloi - re Le sou -
ri - re de la beau - té, Le sou - ri - re de la beau - té.

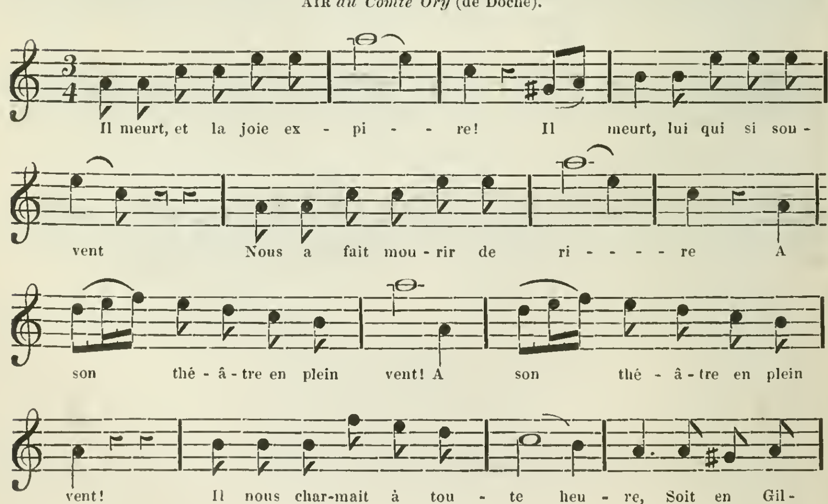
ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN.
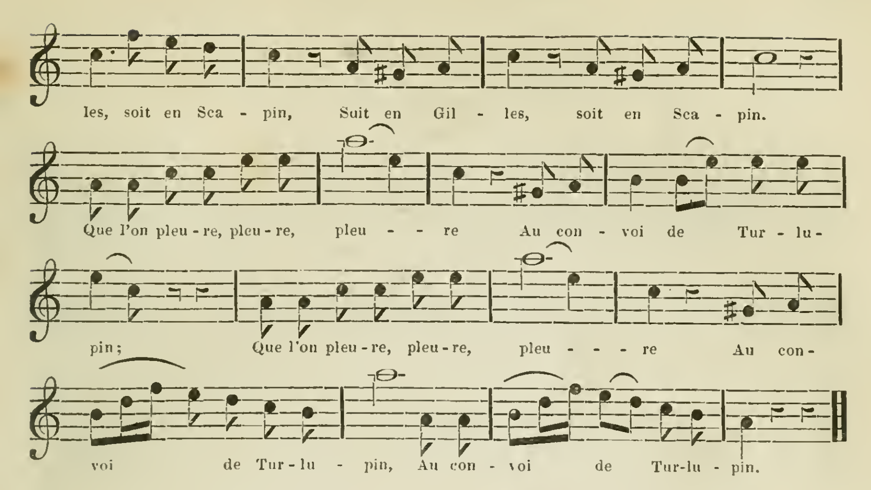
AIR : *C'est à boire, à boire, à boire, etc.*



MÊME CHANSON.

AIR *du Comte Ory* (de Doche).





Sans daigner le reconnaître,
Notre siècle si profond
A vu Socrate renaître
Sous l'habit de ce bouffon.
Pour que son nom lui survive,
Ah!
Prends, Clio, prends ton calepin.
Qu'on écrive, écrive, écrive
L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbesse
Et d'un prélat respecté,
Turlupin de sa noblesse
Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire,
Ah!
Ses aïeux cités dans Turpin.
Qu'on admire, admire, admire
Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraissé.
La gaîté fut sa recette,
Ah!
Sa poudre de prelinpinpin.
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis:
Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah!
Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.
— Non, répondait-il, non pas.
Otera-t-il sa couronne
Quand je mettrai chapeau bas?
Ma foi, s'il faut crier Vive!
Ah!
Vive l'ami qui cuit mon pain!
Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches
Les vainqueurs pour dix écus.
— Moi, déshonorer mes planches!
Non, dit-il, gloire aux vaincus!
— En prison suis-nous donc vite.
— Ah!
Je vous suis, monsieur de Crispin.
Qu'on imite, imite, imite
Ce beau trait de Turlupin.
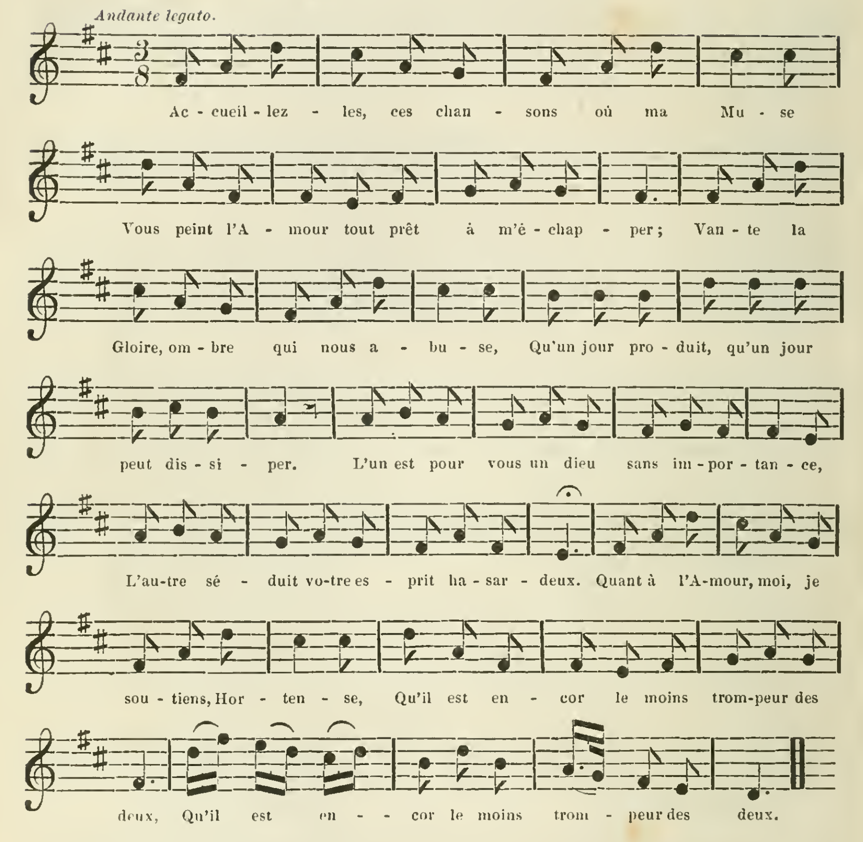
Veux-tu qu'Ignace t'assiste?
— Non, fi de ces noirs manteaux!
Entre eux et nous il existe
Rivalité de tréteaux.
Ton dieu, Marie Alacoque,
Ah!
N'est pas plus mon dieu que Jupin.
Qu'on invoque, invoque, invoque
Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre
De qui n'eut qu'un seul défaut.
Sa mère était chaude et tendre,
Turlupin fut tendre et chaud.
Il eût de la pomme d'Ève,
Ah!
Croqué jusqu'au dernier pepin.
Qu'on élève, élève, élève
Une tombe à Turlupin.

A MADEMOISELLE ****,

EN LUI ENVOYANT MES DERNIÈRES CHANSONS.
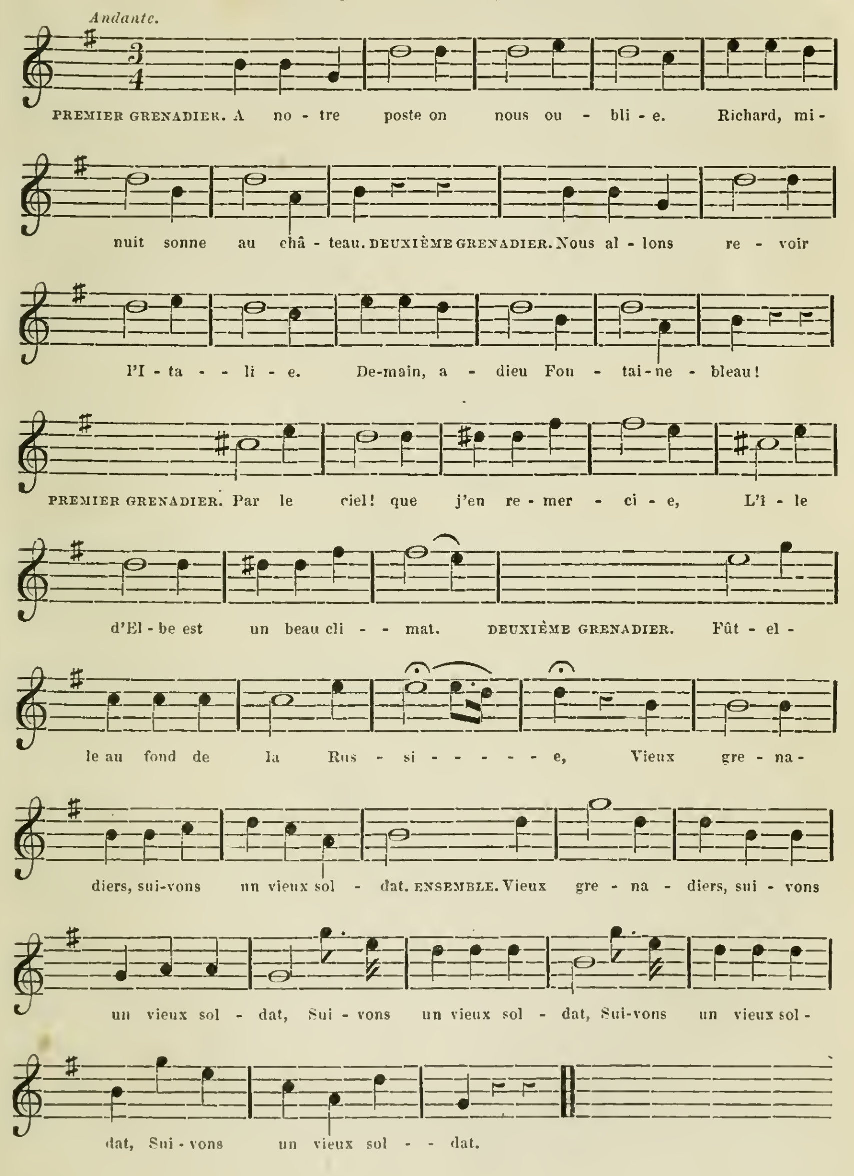
Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*



LES DEUX GRENADIERS.

AVRIL 1814.

AIR : *Guide mes pas, ô Providence!* (des Deux Journées).



DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites!
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin;
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat!
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la République?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'Empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât;
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'État
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades:
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat (1),
Et le parrain on l'abandonne!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux;
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
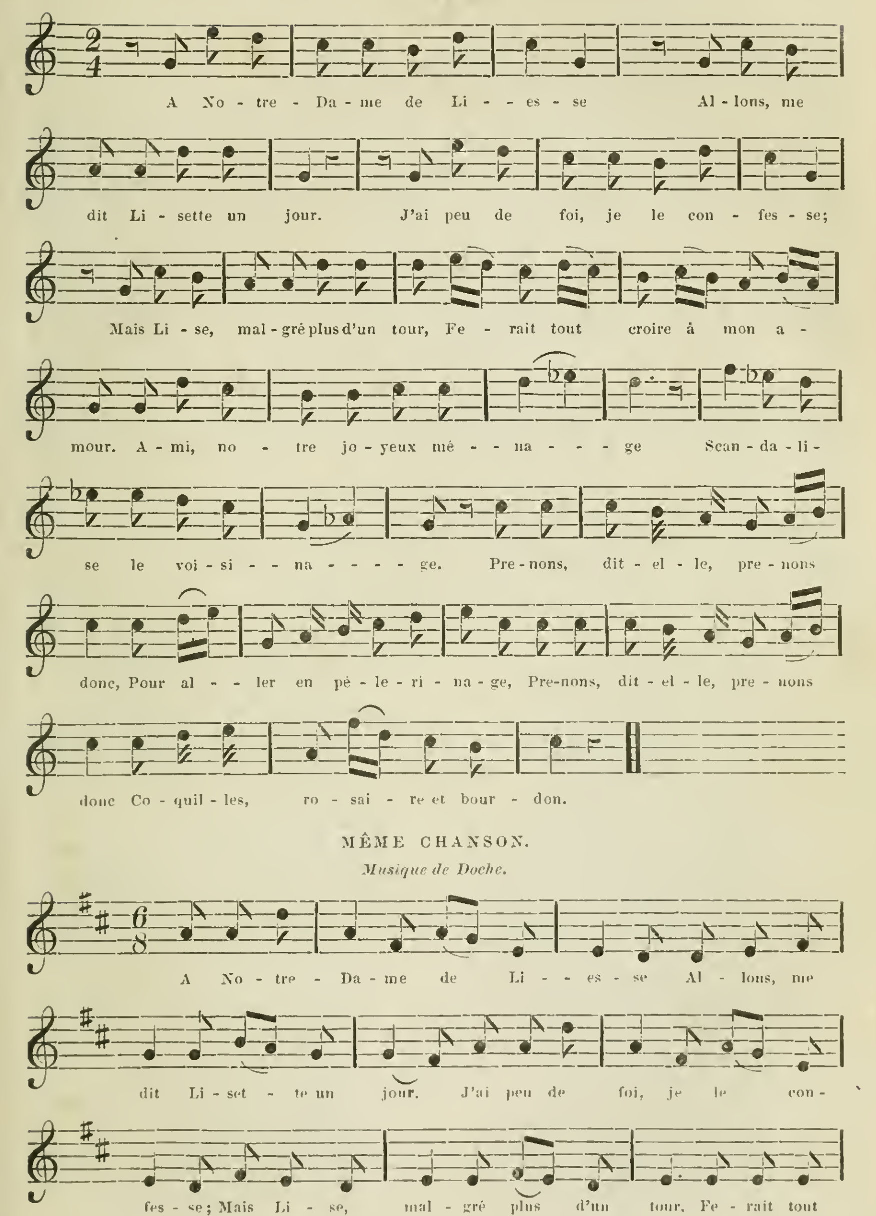
ENSEMBLE.
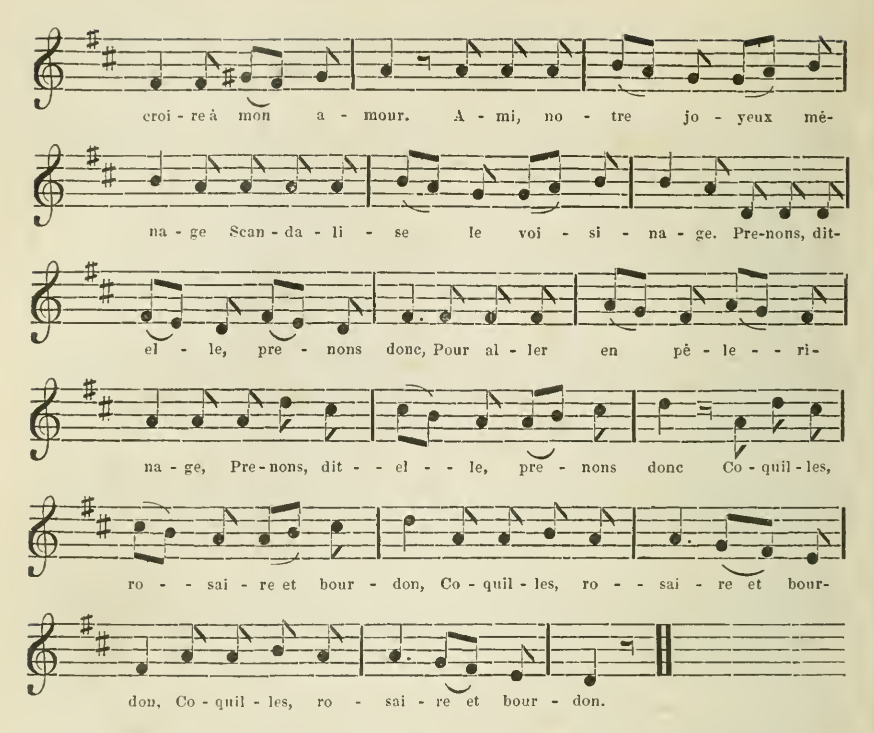
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

(1) Presque tous les maréchaux de l'Empire portaient le nom des batailles où ils s'étaient signalés sous Napoléon.

LE PÈLERINAGE DE LISETTE.

Air : *Babababalancez-vous donc.*





Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux.
Nos ducs vont bâiller à l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.
Chaque siècle a son amusette :
Nous éditirons la Gazette.
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route.
A pied nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant;
Partout trinquant, partout couchant.
Le dieu qui d'aï nous asperge,
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions-nous donc,
Pour mener l'Amour à l'auberge,
Ma Lisette, prenions-nous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?
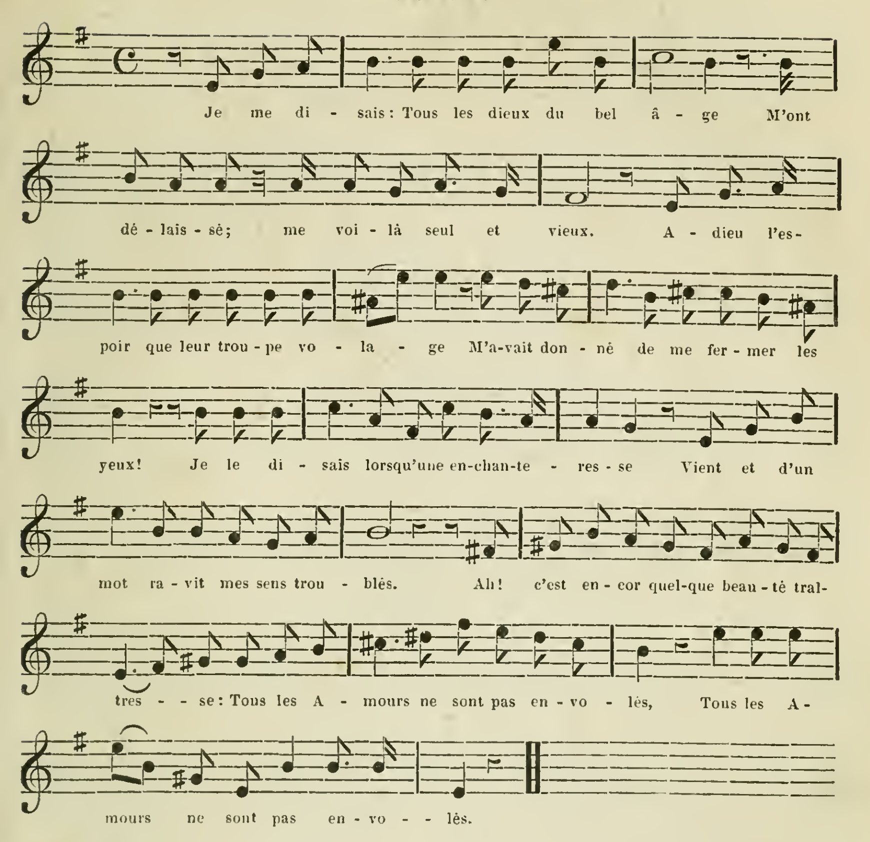
Aux pieds de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer nos cierges;
Lise se dit : A Loyola
Je veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche, et de ses poursuites
Lui montre, hélas! les tristes suites.
Quoi! volage, preniez-vous donc,
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi! volage, preniez-vous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.
De l'enfer il se prend à rire,
Du pape il ose plaisanter.
Moi, je m'endors à l'écouter.
A mon réveil, Dieu! le peindrai-je
Abjurant ses goûts de collége?...
Ah! traîtresse, vous preniez donc,
Pour les plaisirs du sacrilége,
Ah! traîtresse, vous preniez donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Des beaux miracles de Liesse
Je garde un triste souvenir.
Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque, il veut nous bénir.
Sainte Lisette par famine
Quelque jour se fera béguine.
Prenez, grisettes, prenez donc
Des leçons de la pèlerine :
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

ENCORE DES AMOURS.

AIR *de Léonide.*
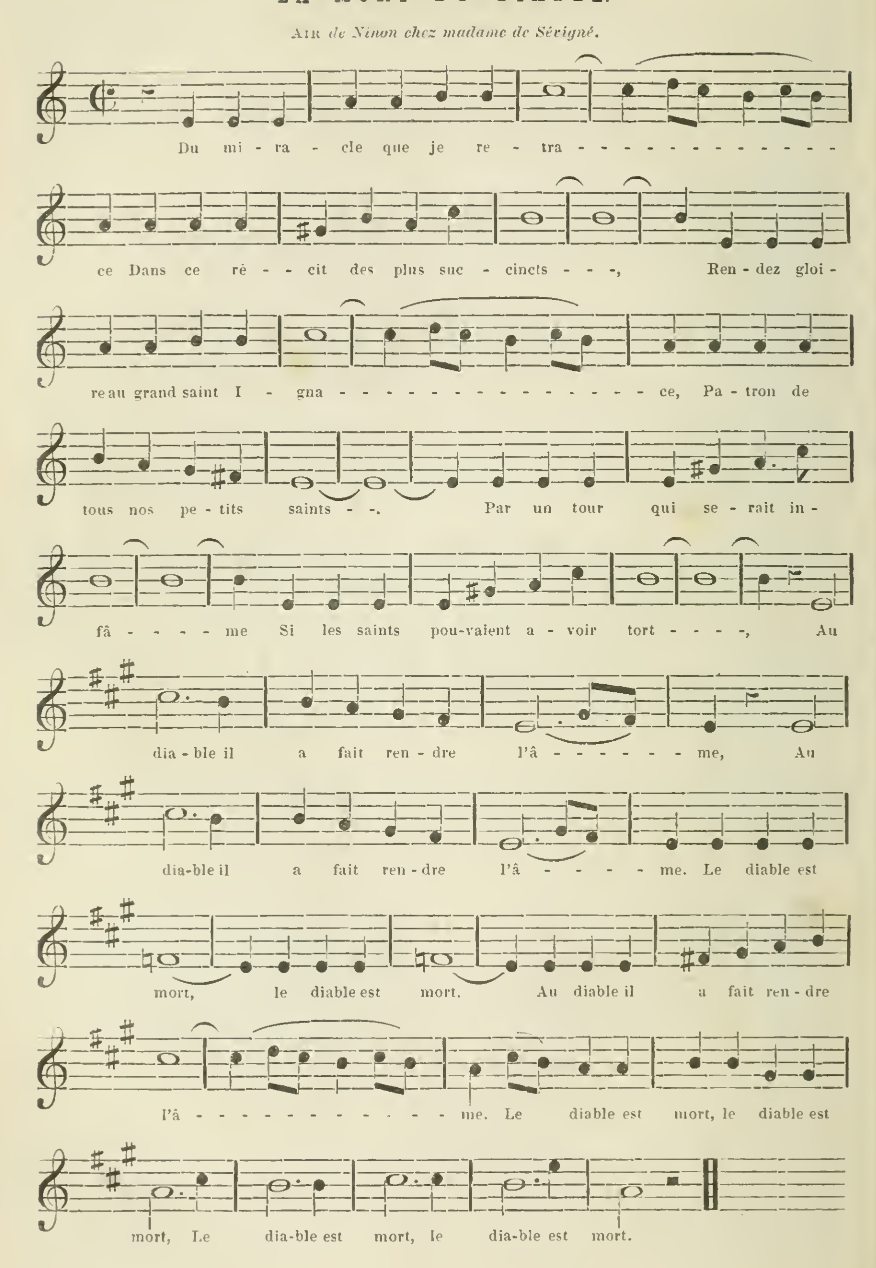


Oui, c'est encor quelque sujet de peine ;
Mais du repos je suis si fatigué !
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.
Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre
A triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

LA MORT DU DIABLE.

AIR *de Ninon chez madame de Sévigné.*



Satan, l'ayant surpris à table,
Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
L'autre accepte, mais verse au diable
Dans son vin un poison béni.
Satan boit, et, pris de colique,
Il jure, il grimace, il se tord;
Il crève comme un hérétique.
Le diable est mort, le diable est mort.

Il est mort! disent tous les moines;
On n'achètera plus d'*agnus*.
Il est mort! disent les chanoines;
On ne paîra plus d'*oremus*.
Au conclave on se désespère :
Adieu puissance et coffre-fort!
Nous avons perdu notre père.
Le diable est mort, le diable est mort.

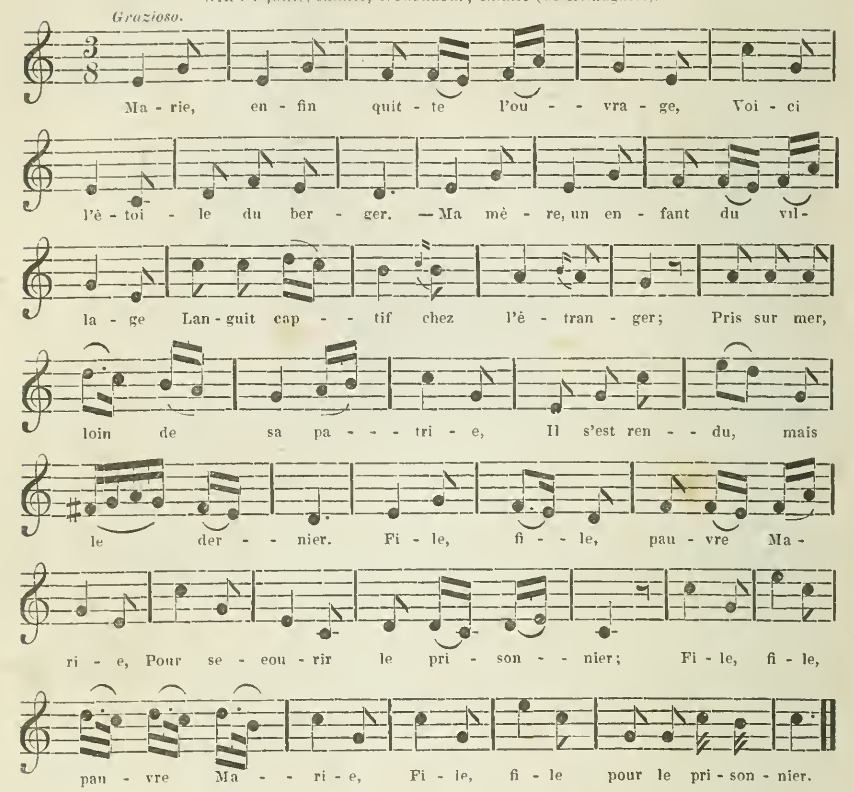
L'amour sert bien moins que la crainte;
Elle nous comblait de ses dons.
L'intolérance est presque éteinte,
Qui rallumera ses brandons?
A notre joug si l'homme échappe,
La vérité luira d'abord :
Dieu sera plus grand que le pape.
Le diable est mort, le diable est mort.

Ignace accourt : Que l'on me donne,
Leur dit-il, sa place et ses droits.
Il n'épouvantait plus personne;
Je ferai trembler jusqu'aux rois.
Vols, massacres, guerres ou pestes,
M'enrichiront du sud au nord.
Dieu ne vivra que de mes restes.
Le diable est mort, le diable est mort.

Tous de s'écrier : Ah! brave homme!
Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, l'âme contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort;
De l'enfer saint Ignace hérite.
Le diable est mort, le diable est mort.

LE PRISONNIER DE GUERRE.

AIR : *Chante, chante, troubadour, chante* (de Romagnesi).



Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi! ma fille, encor des pleurs!
—D'ennui, ma mère, il se consume;
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie;
Il égayait notre foyer.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant; mais j'ai tant vieilli!
—Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie:
Dieu! j'entends le ménétrier!

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.
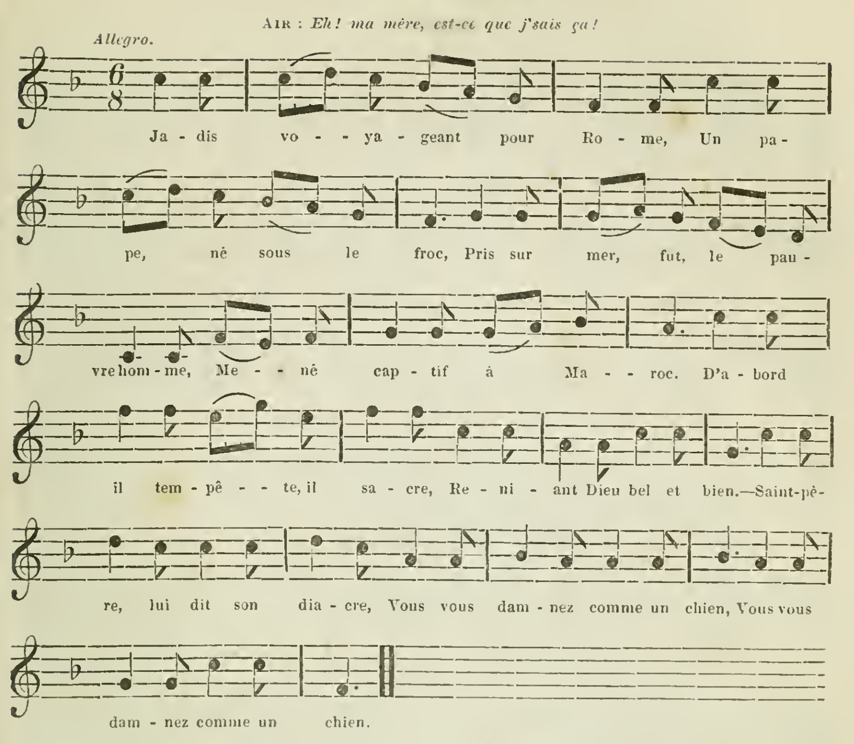
Plus près du feu file, ma chère;
La nuit vient refroidir le temps.
—Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants.
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous.
—Quoi! l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier!

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

LE PAPE MUSULMAN.



Sur un pal que l'on aiguise
Croyant déjà qu'on le met,
Le fondement de l'Église
Dit : Invoquons Mahomet.
Ce prophète en vaut bien d'autres;
Je me fais son paroissien.
—Saint-père, au nez des apôtres
Vous vous damnez comme un chien.

Aïe! aïe! on le circoncise,
Le voilà bon musulman,
Sinon parfois qu'il se grise
Avec un coquin d'iman.
Il fait de sa vieille Bible
Un usage peu chrétien.
—Saint-père, c'est trop risible;
Vous vous damnez comme un chien.

En vrai corsaire il s'équipe;
Pour le Croissant il combat,
Prend le sorbet et la pipe;
Dans un harem il s'ébat.
Près des femmes qu'il capture,
Voyez donc ce grand vaurien!
—Saint-père, quelle posture!
Vous vous damnez comme un chien.

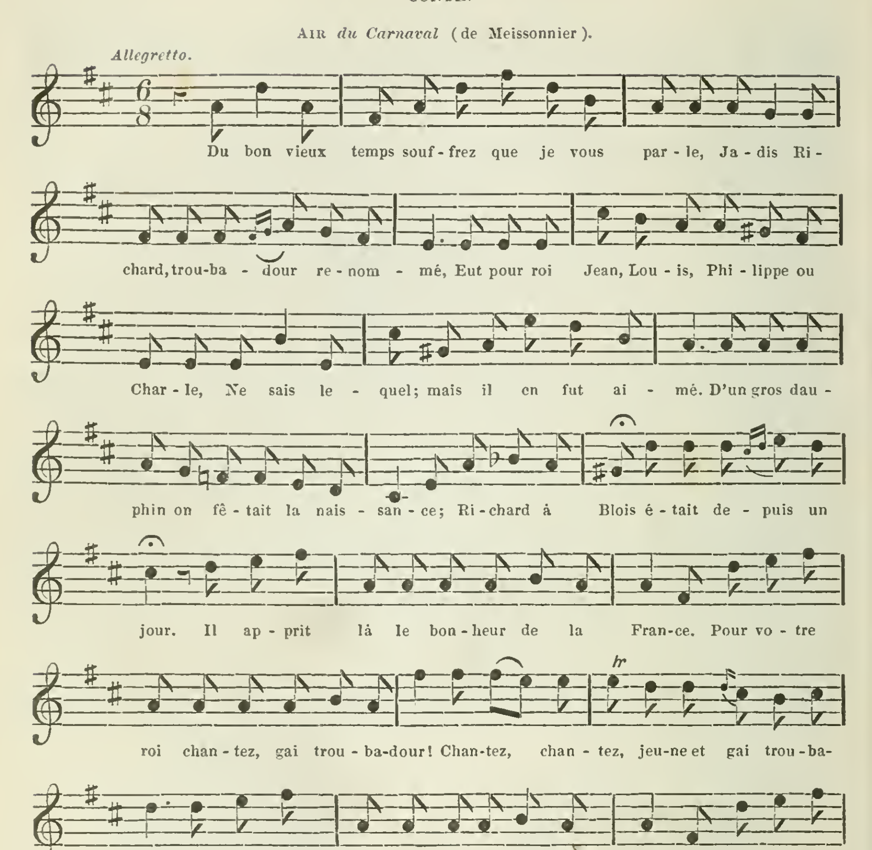
A Maroc survient la peste;
Soudain fuit notre forban,
Qui dans Rome, d'un air leste,
Rentre avec son beau turban.
—Souffrez qu'on vous rebaptise.
—Non, dit-il, ça n'y fait rien.
—Saint-père, quelle bêtise!
Vous vous damnez comme un chien.

Depuis, frondant nos mystères,
Ce renégat enragé
Veut vider les monastères,
Veut marier le clergé.
Sous lui l'Église déchue
Ne brûle juif ni païen.
—Saint-père, Rome est fichue;
Vous vous damnez comme un chien.

LE DAUPHIN.

CONTE.

AIR *du Carnaval* (de Meissonnier).



La harpe en main, Richard vient sur la place.
Chacun lui dit : Chantez notre garçon.
Dévotement à la Vierge il rend grâce,
Puis au dauphin consacre une chanson.
On l'applaudit : l'auteur était en veine.
Mainte beauté le trouve fait au tour,
Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

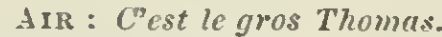
Le chant fini, Richard court à l'église.
Qu'y va-t-il faire? il cherche un confesseur;
Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
Des mœurs du temps inflexible censeur.
— Ah! sauvez-moi des flammes éternelles!
Mon père, hélas! c'est un vilain séjour.
— Qu'avez-vous fait? — J'ai trop aimé les belles.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.
— Parlez, mon fils; expliquez-vous enfin.
— J'ai fait, hélas! narguant le diadème,
Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.
D'abord le moine a la mine ébahie;
Mais il reprend : Vous êtes bien en cour?
Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

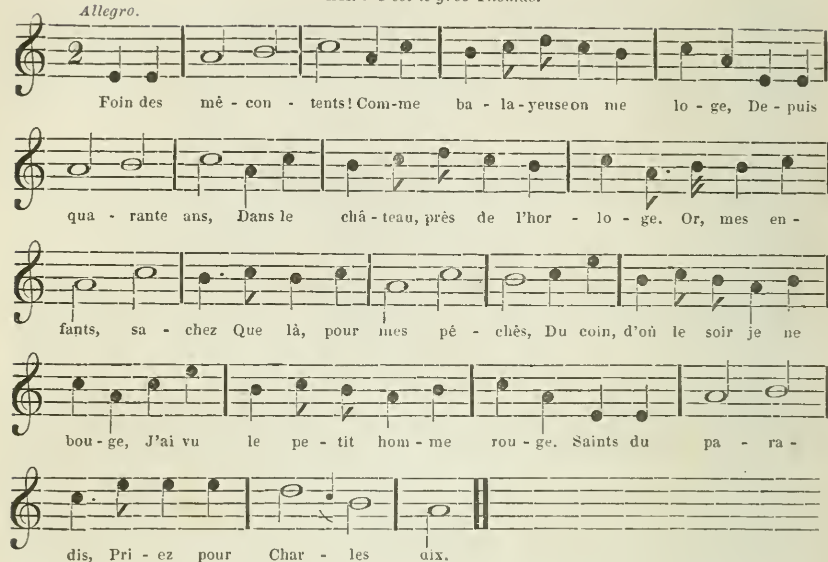
Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine
Un prince ou deux, on peut être sauvé.
Parlez de nous à notre souveraine,
Allez, mon fils, vous direz cinq *Ave*.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale!
Pour votre roi, chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

LE PETIT HOMME ROUGE (1).

1826.



Air : *C'est le gros Thomas.*



Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate ?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.
Il a le nez crochu ;
Il a le pied fourchu ;
Sa voix rauque, en chantant, présage
Au château grand remû-ménage.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Je le vis, hélas !
En quatre-vingt-douze apparaître.
Nobles et prélats
Abandonnaient notre bon maître.
L'homme rouge venait
En sabots, en bonnet.
M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait *la Marseillaise.*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(9 *Thermidor.*) J'eus à balayer,
Mais lui bientôt par la gouttière
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré (2),
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme riant de lui-même,
Chantait l'hymne à *l'Etre suprême.*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(*Mars* 1814.) Depuis la terreur
Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du bon Empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait, au son d'une vielle,
Vive Henri quatre! et *Gabrielle.*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

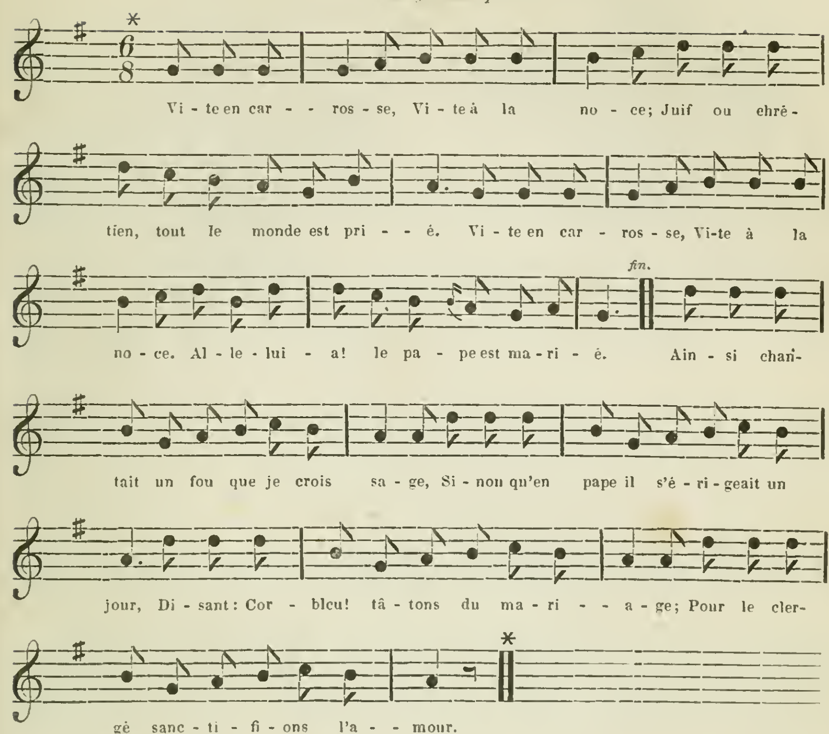
Soyez donc instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,
Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(1) Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

(2) Robespierre portait de la poudre.

LE MARIAGE DU PAPE.

Air *du Méléagre champenois*.



Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Oui, je suis pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons! dansons! bonne chère et bon vin!
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même
Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Sur l'Évangile on a fait un long somme;
Réveillons-nous, desservants du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire osons-nous faire un Dieu!

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'Église en butte à tous nos ennemis;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capucins.
Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave:
La foi chancelle, il faut faire des saints.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Nous étions tous intolérants en diable :
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable
Quand à le faire on s'est donné du mal.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu;
Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le pape est cocu.
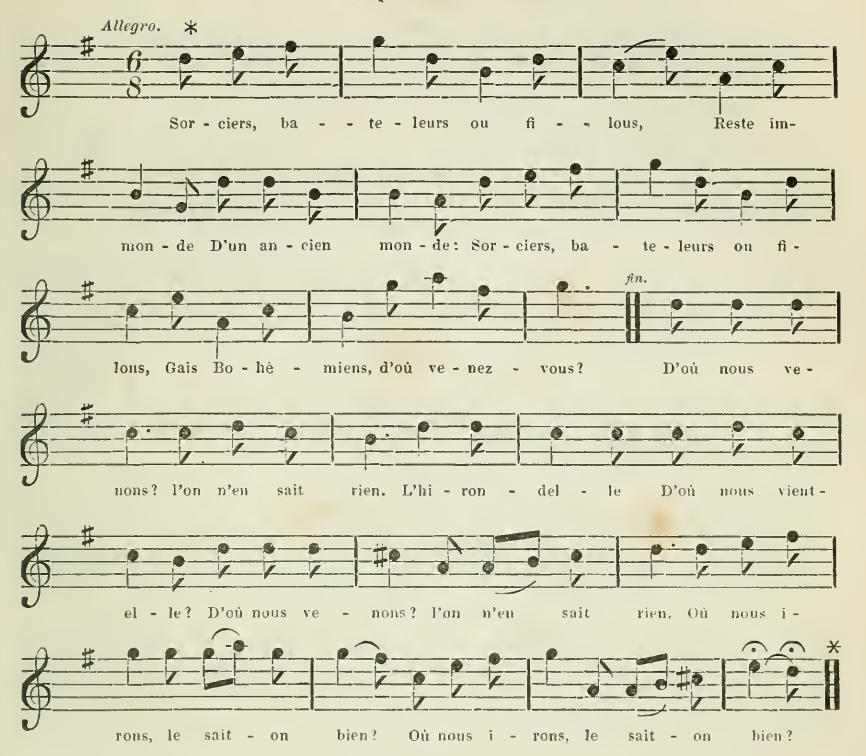
Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

LES BOHÉMIENS.

AIR : *Mon père me donne un mari.*



Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie ;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire ;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande ;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile ;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle ;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe ;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir!
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,
Ou croupisse au gîte;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
" Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. "

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme!
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Mais, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.
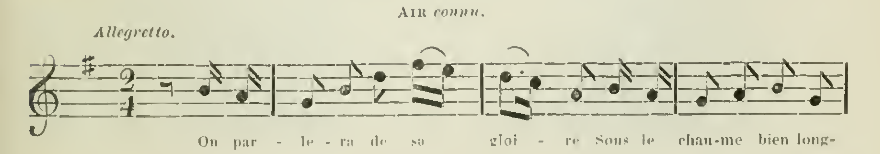
AIR : *Passez vot' chemin, beau sire.*
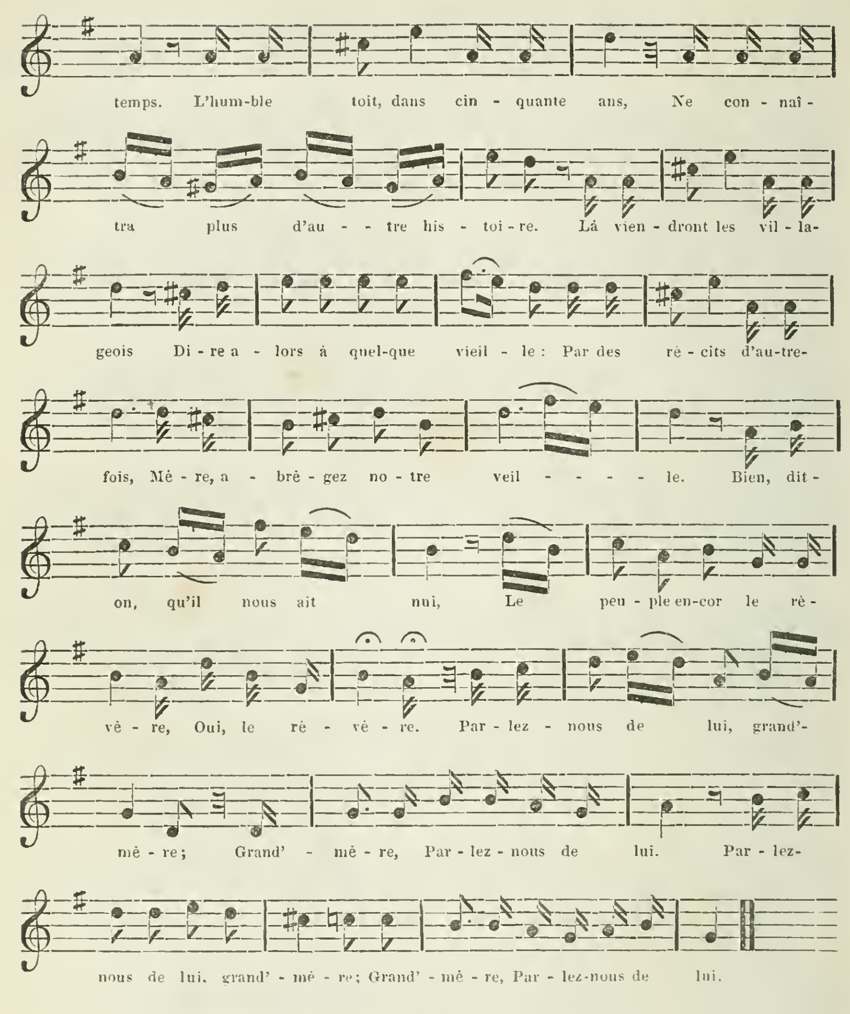
Andante.

On par - - le - ra de sa gloi - re Sous le
chau - me bien long - - temps. L'hum - ble toit, dans cin - quan-
te ans, Ne con-naî - tra plus d'autre histoi - re. Là vien - dront les vil - la -
geois Dire a - lors à quel-que vieil - - le : Par des ré - cits d'au-tre-
fois, Mère, abré - gez no - tre veil - - le. Bien, dit - on, qu'il nous ait
nui, Le peu - ple en - cor le rè - - vè - re, Oui, le rè -
vè - re. —Par - lez - nous de lui, Par - lez - nous de lui, grand'mè -
re ; Par - lez-nous de lui, Par-lez-nous de lui.

MÊME CHANSON.

AIR *connu.*





Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents,
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux.
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru.
On disait : Il va paraître;
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère;
Dieu vous bénira.

LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

FABLE.


Air : *Pégase est un cheval qui porte.*

Allegro.

Sur son na - vire un ca - pi - - - tai - - - ne Trans-
por - tait des noirs au mar - ché. L'en - nui les tu - ait par ving-
tai - - ne : Pes - te ! dit - il ; quel dé - bou - ché! Fi !
que c'est laid, sots que vous é - - - tes ! Mais j'ai de quoi vous gué - rir
tous. Ve - nez voir mes ma - ri - on - - - net - - - tes; Bons
es - cla - ves, a - mu - sez - - vous. Ve - nez voir mes ma - ri - on -
net - tes ; Bons es - cla - ves, a - mu - sez - - vous.

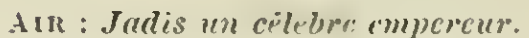
Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :
Il s'attaque au roi des bossus,
Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et *souffle* dessus.
Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines.
Bons esclaves, amusez-vous.

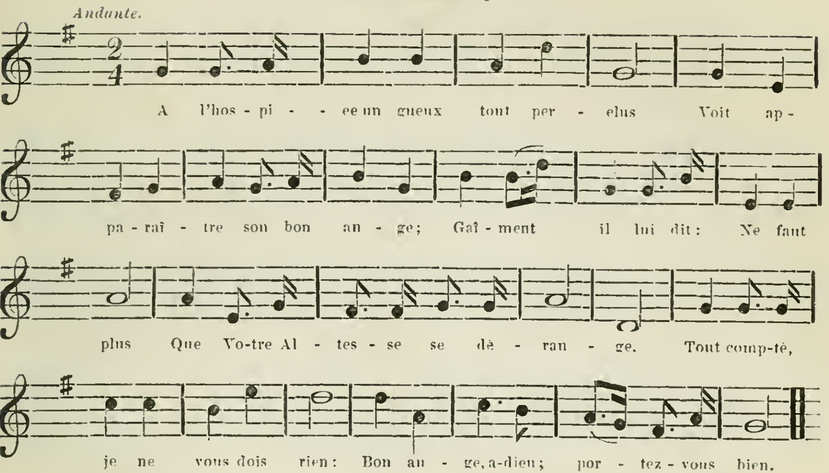
Le diable vient; l'ange rebelle
Leur plaît surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi voguant vers l'Amérique,
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre :
Bons esclaves, amusez-vous.

L'ANGE GARDIEN.



AIR : *Jadis un célèbre empereur.*



Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche?
Oui, dit l'ange; aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.
Oui, dit l'ange; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre en maraudeur;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange; mais, par pudeur,
Là, je te quittais à la porte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

D'un laidron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.
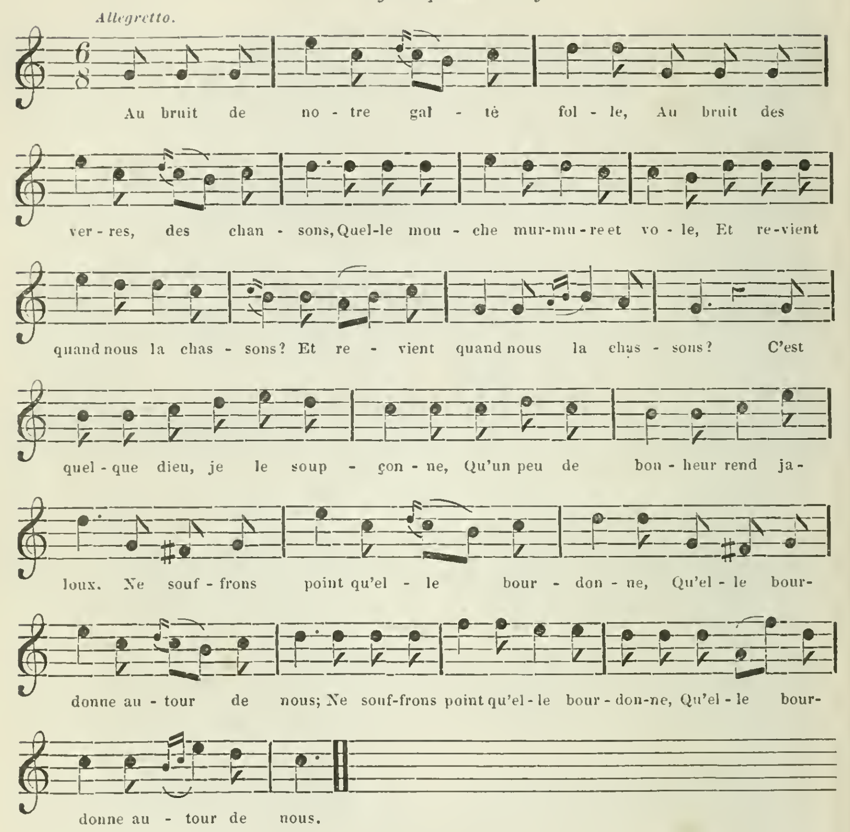
Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange; et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille?
Oui, dit l'ange; ou bien non, pourtant.
Crois-moi, tire à la courte paille.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Ce pauvre diable, ainsi parlant,
Mettait en gaîté tout l'hospice.
Il éternue; et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse!
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

LA MOUCHE.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*



Transformée en mouche hideuse,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain.
La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.
L'orage approche, le ciel tonne;
Voilà ce que dit son courroux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

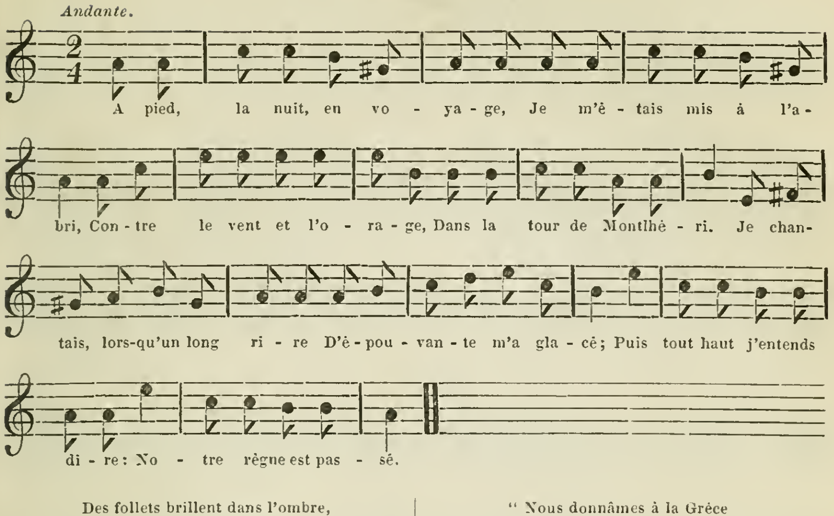
C'est la Raison qui vient me dire :
" A ton âge on vit en reclus.
" Ne bois plus tant, cesse de rire,
" Cesse d'aimer, ne chante plus."
Ainsi son beffroi toujours sonne
Aux lueurs des feux les plus doux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison; gare à Lisette!
Son dard la menace toujours.
Dieux! il perce la collerette :
Le sang coule! accourez, Amours!
Amours, poursuivez la félonne;
Qu'elle expire enfin sous vos coups.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire! amis, elle se noie
Dans l'aï que Lise a versé.
Victoire! et qu'aux mains de la Joie
Le sceptre enfin soit replacé.
Un souffle ébranle sa couronne;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

LES LUTINS DE MONTLHÉRI.

AIR : *Ce soir-là sous son ombrage.*



Des follets brillent dans l'ombre,
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette
Le sabbat a commencé.
Plus haut la voix répète :
Notre règne est passé.

" Non, dit la voix, plus de fêtes !
" Esprits, vite délogeons.
" La Raison, par ses conquêtes,
" Nous bannit des vieux donjons.
" Le monde a changé d'oracles ;
" Nos prodiges ont cessé.
" L'homme fait les miracles ;
" Notre règne est passé.
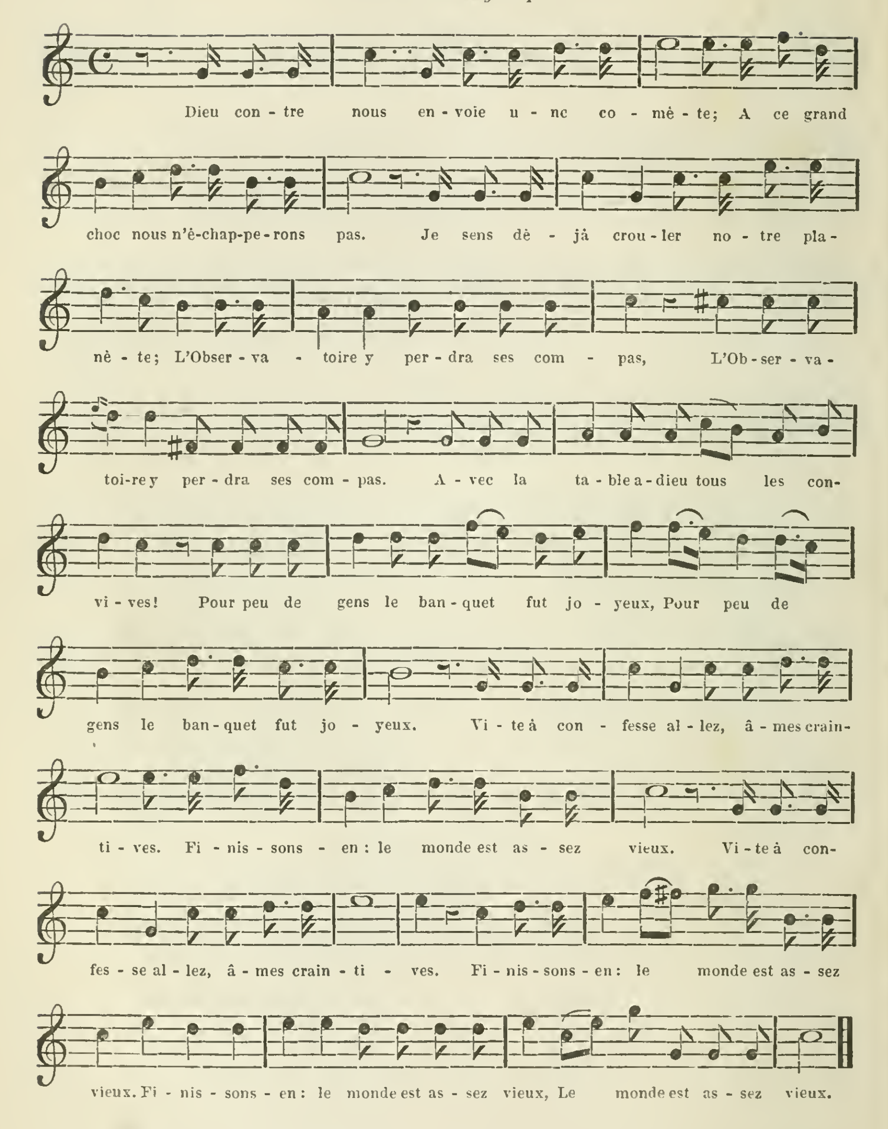
" Nous donnâmes à la Grèce
" Ces dieux créés pour les sens,
" Dont l'éternelle jeunesse
" Vivait de fleurs et d'encens.
" Dans la Gaule encor sauvage
" Pour nous le sang fut versé.
" Hélas! même au village
" Notre règne est passé.

" On nous vit, sous vos trophées,
" Paladins et troubadours,
" Enchaîner aux pieds des fées
" Les rois, les saints, les Amours.
" La magie à notre empire
" Soumit le ciel courroucé.
" Des sorciers j'entends rire ;
" Notre règne est passé.

" La Raison nous exorcise ;
" Esprits, fuyons sans retour. "
La voix se tait.... O surprise !
J'ai cru voir crouler la tour.
De leur retraite chérie
Tous ont fui d'un vol pressé.
Au loin la voix s'écrie :
Notre règne est passé.

LA COMÈTE DE 1832 (1).

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*



(1) On n'a pas oublié qu'il y a quelques années, des astronomes allemands annoncèrent pour 1832 la rencontre d'une comète avec notre globe, et le bouleversement de celui-ci. Les savants de l'Observatoire se crurent obligés d'opposer leurs calculs à ceux de leurs confrères d'Allemagne.

Oui, pauvre globe égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais, que de soleils encore!
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.
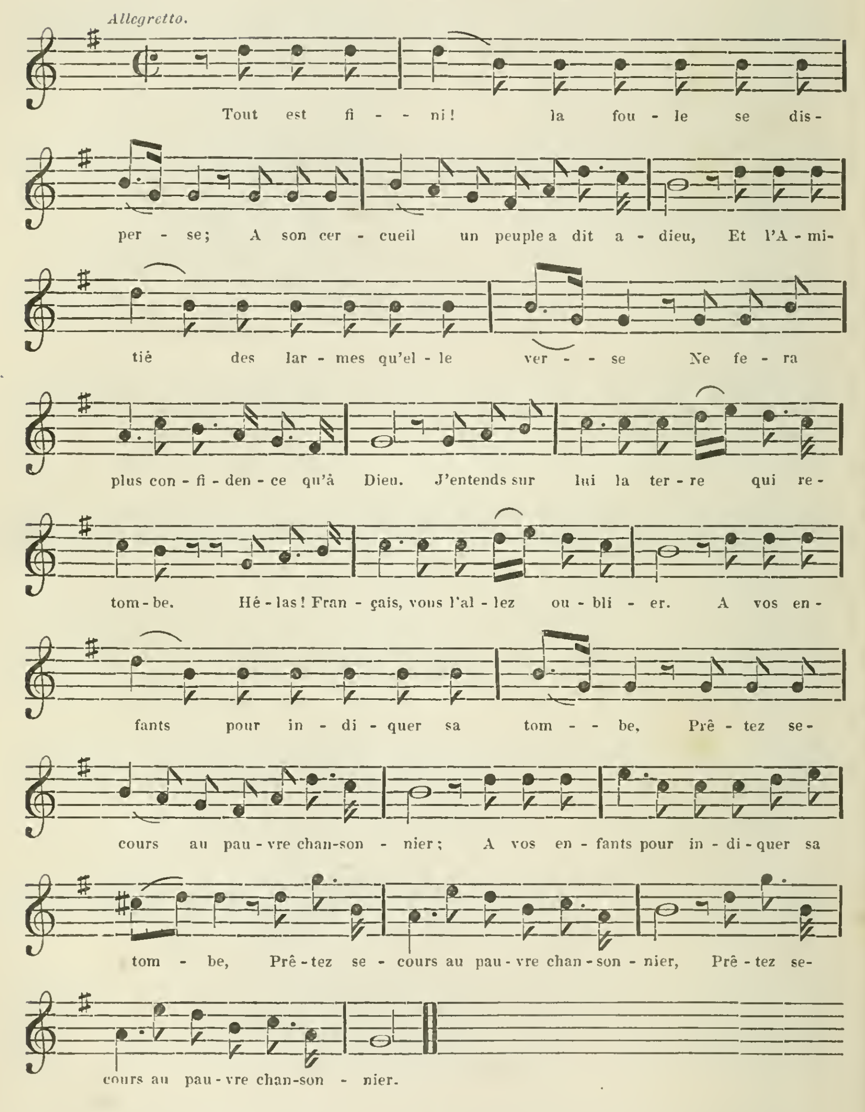
N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais-rois, de peuples de laquais?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre;
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine;
A petit bruit chacun lime ses fers;
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bon homme, attends encore;
L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais, quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour :
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette;
Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux :
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

LE TOMBEAU DE MANUEL.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*



Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là ; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes,
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

CHANSONS NOUVELLES

ET DERNIÈRES.

DÉDICACE.

A M. LUCIEN BONAPARTE,

PRINCE DE CANINO.

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultats!), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt, me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je « vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cul« tiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre « Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du rhythme; ne cessez pas d'être hardi, mais « soyez plus élégant, » etc.

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante; jamais, en arrachant un jeune poëte à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému! J'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit, comme il l'est encore.

Pendant les *cent-jours*, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons;

j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration, sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la révolution de Juillet j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui jadis m'a sauvé de l'infortune; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir! Sa protection, placée ailleurs, eût pu procurer un grand poëte à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière!

Passy, 15 janvier 1833.
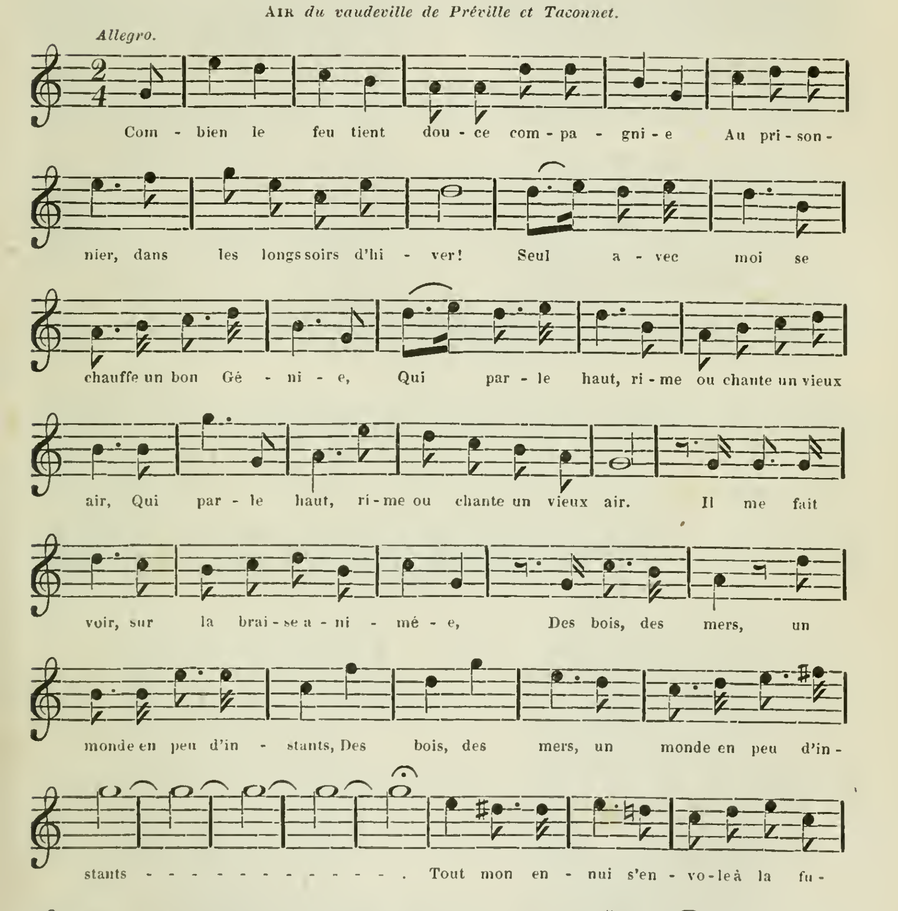
CHANSONS NOUVELLES

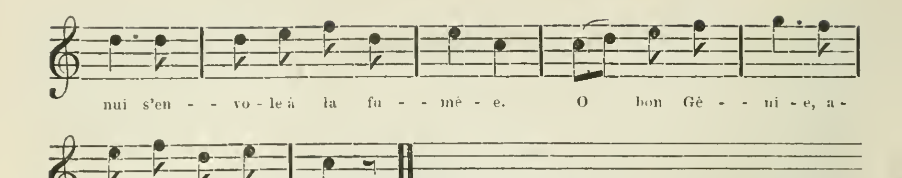
ET DERNIÈRES.

LE FEU DU PRISONNIER.

LA FORCE, 1829.

AIR *du vaudeville de Préville et Taconnet.*





Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel salûra le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitants.
Libre là-haut, quel air pur il respire !
O bon Génie, amusez-moi longtemps.
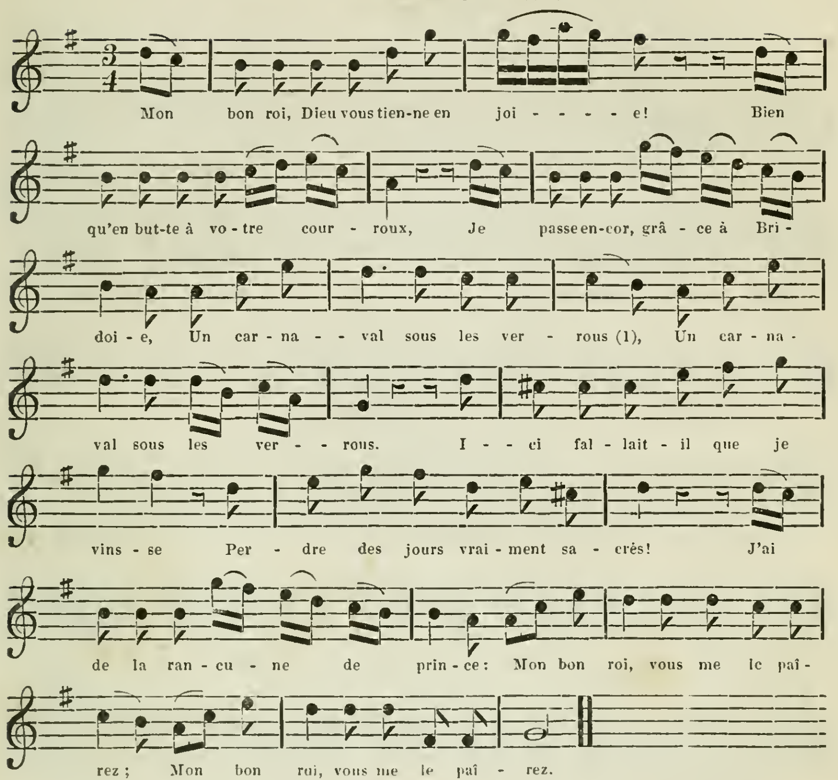
D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image :
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;
La Liberté, là, m'offrait le repos (1).
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage;
Plie un genou, tes fers seront brisés (2).
Vous qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

(1) Quelques personnes m'avaient écrit de la Suisse pour m'offrir un refuge, si je voulais éviter la détention dont j'étais menacé.
(2) On avait tenté de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissements à ma captivité.

MES JOURS GRAS DE 1829.

AIR : *Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte.*



Dans votre beau discours du trône,
Méchant, vous m'avez désigné (2).
C'est me recommander au prône,
Aussi me suis-je résigné.
Mais triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le paîrez, mon bon roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon roi, vous me le paîrez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
“ Bah! dit-elle; tant pis pour lui! ”
J'allais, pour complaire à la belle,
Vous peindre heureux sous votre loi ;
Serviteur! Lise est infidèle :
Vous me le paîrez, mon bon roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche !
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche;
J'écris dessus : Pour Charles dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon roi, vous me le paîrez.

(1) J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822

Amis, voici la riante semaine.
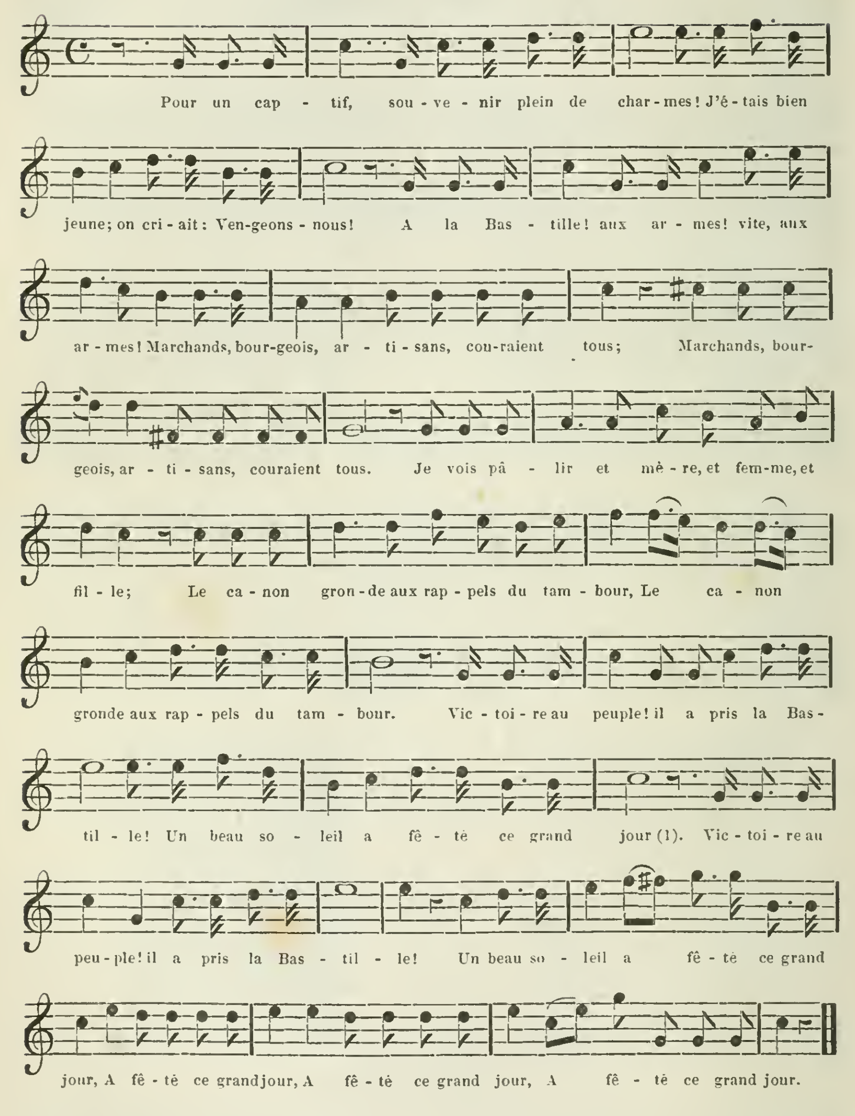
(*Mon Carnaval*, page 240.)

(2) Il y avait dans le discours du trône de cette année une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur !

LE QUATORZE JUILLET.

LA FORCE, 1829.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*



(1) Le 14 juillet 1789 il fit un temps magnifique; le 14 juillet 1826 fut également beau, bien que l'été ait été horriblement pluvieux.

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse.
Les femmes vont redisant mille exploits.
Héros du siége, un soldat bleu qui passe (1)
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille;
De la Fayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
" Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave,
" Le despotisme étouffait tous les cris.
" Mais des captifs pour y loger la foule,
" Il creusa tant au pied de chaque tour,
" Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
" Un beau soleil a fêté ce grand jour,
" A fêté ce grand jour.

" La Liberté, rebelle antique et sainte,
" Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
" A son triomphe appelle en cette enceinte
" L'Égalité, qui redescend des cieux.
" De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
" C'est Mirabeau tonnant contre la cour.
" Sa voix nous crie : Encore une Bastille!
" Un beau soleil a fêté ce grand jour,
" A fêté ce grand jour.

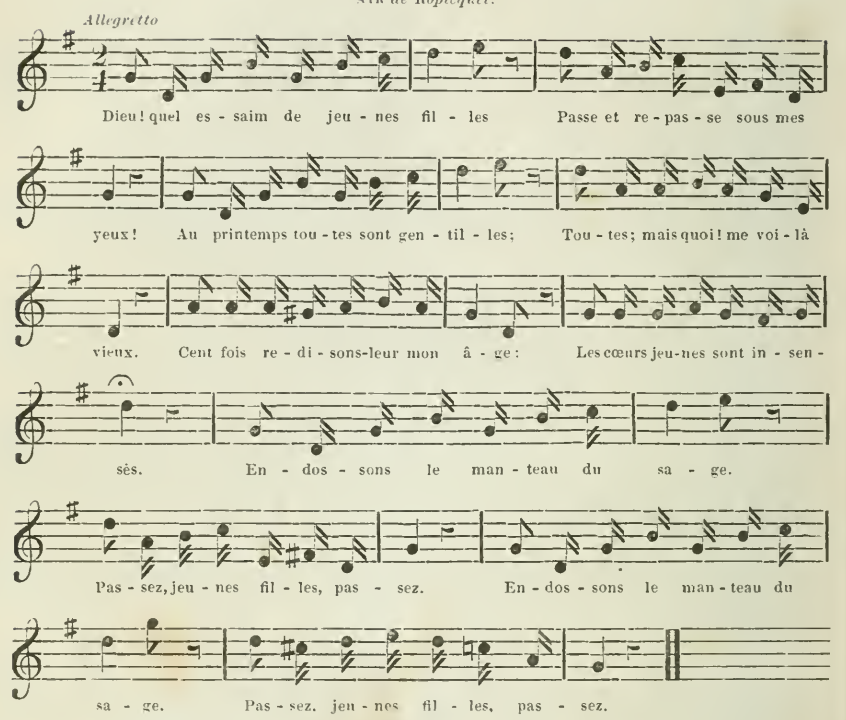
" Où nous semons chaque peuple moissonne.
" Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
" Portent, tremblants, la main à leur couronne,
" Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
" Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
" S'ouvre et du globe accomplira le tour.
" Sur ces débris Dieu crée un nouveau monde.
" Un beau soleil a fêté ce grand jour,
" A fêté ce grand jour. "

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,
Sous les verrous, le quatorze juillet.
O Liberté! ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
A mes barreaux l'aurore vient sourire;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.

(1) Les gardes françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

PASSEZ, JEUNES FILLES.

AIR *de Ropicquet.*



Voilà Zoé qui me regarde.
Zoé, votre mère, entre nous,
Dirait de combien je retarde
Quand vient l'heure du rendez-vous.
Pour un amant elle est sévère :
S'il n'aime trop, il n'aime assez.
Suivez les conseils d'une mère.
Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
Des amours m'a transmis la loi.
Elle veut l'enseigner encore,
Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.
Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse.
Passez, jeunes filles, passez.

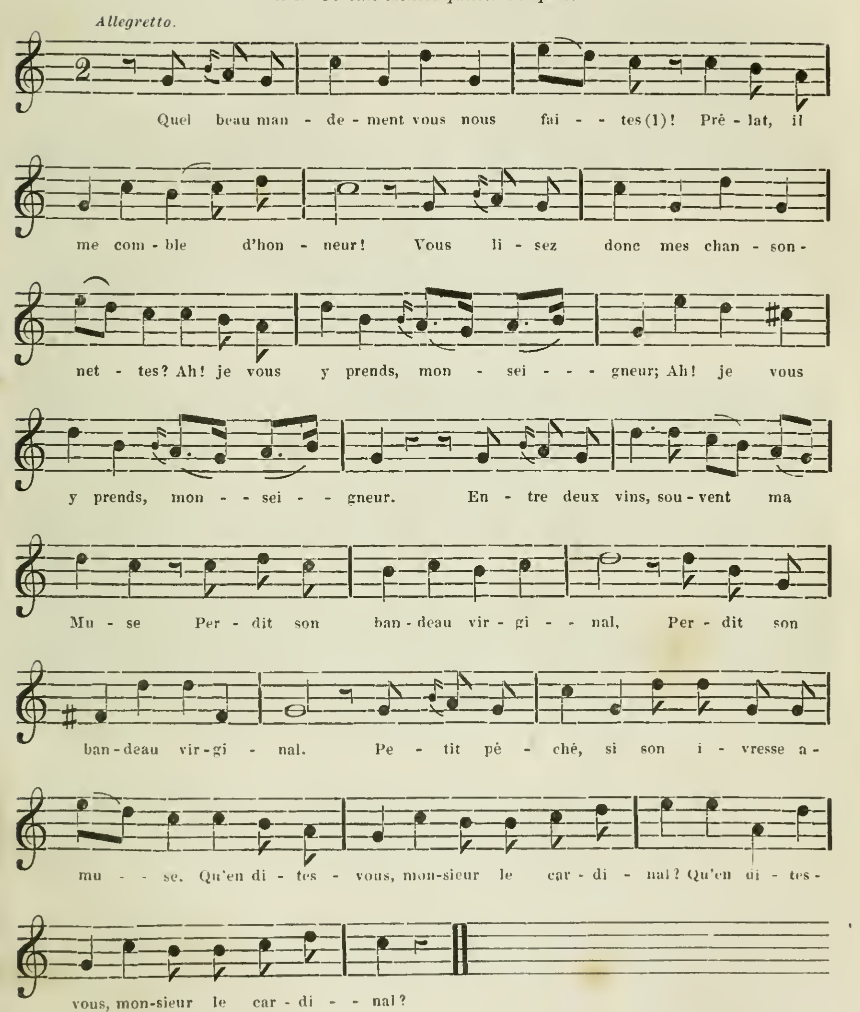
Rose. vous daignez me sourire.
Éprouvez-vous quelque accident ?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore;
Aux maris gaîment vous chassez.
Pour vous je suis trop jeune encore.
Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles ;
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

LA FORCE, 1829.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*



(1) En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à *la Force* que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très-catholique, mais peu chrétienne.

En répondant à cette Éminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand âge, ni sa position sociale.

M. de Clermont-Tonnerre n'est pas le seul évêque qui m'ait honoré de son charitable souvenir; celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudres de son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

Çà, que vous semble de Lisette,
Qui dicta mes chants les plus doux?
Vous vous signez sous la barrette!
Lise a vieilli; rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole (1);
Et, priant Dieu tant bien que mal,
Pour leurs enfants Lise tient une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

A chaque vers patriotique (2),
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous, grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain (3)?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre,
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verrous sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Au fond vous avez l'âme bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.
Mais au conclave on met la nappe (4),
Partez pour Rome à ce signal;
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape!
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

(1) On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.
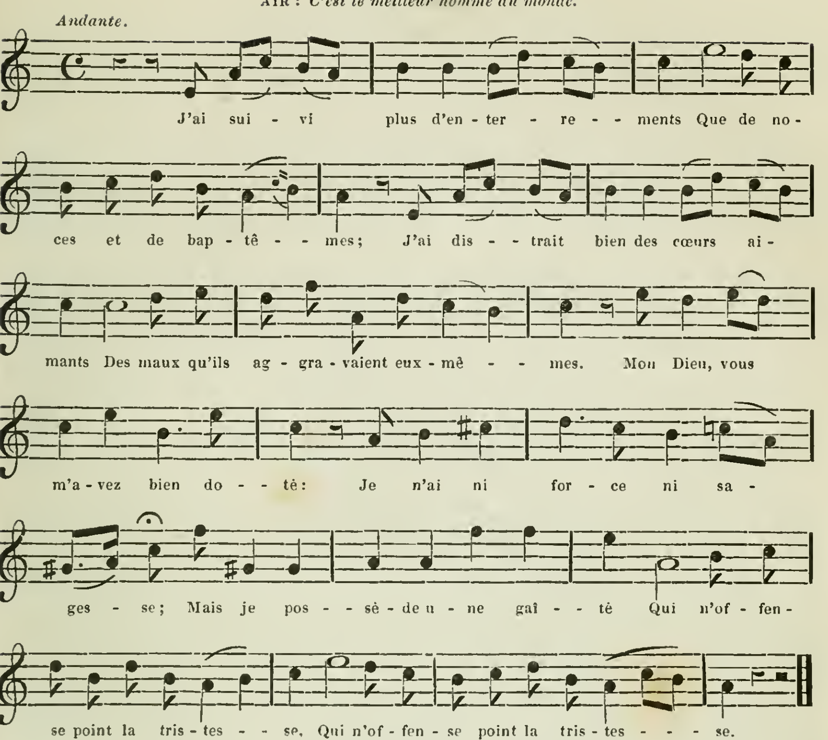
(2) Le titre de *poëte national*, qu'on veut bien me donner quelquefois, choquait particulièrement le prince de l'Église romaine.

(3) Dans l'évangile du *bon Samaritain*, un prêtre et un lévite passent d'abord auprès de l'homme expirant, sans lui porter secours. Pourtant Jésus-Christ ne dit point qu'ils insultent à son malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et panse les blessures du moribond.

(4) Léon XII venait de mourir; le conclave s'assemblait, et l'archevêque de Toulouse se mettait en route pour Rome.
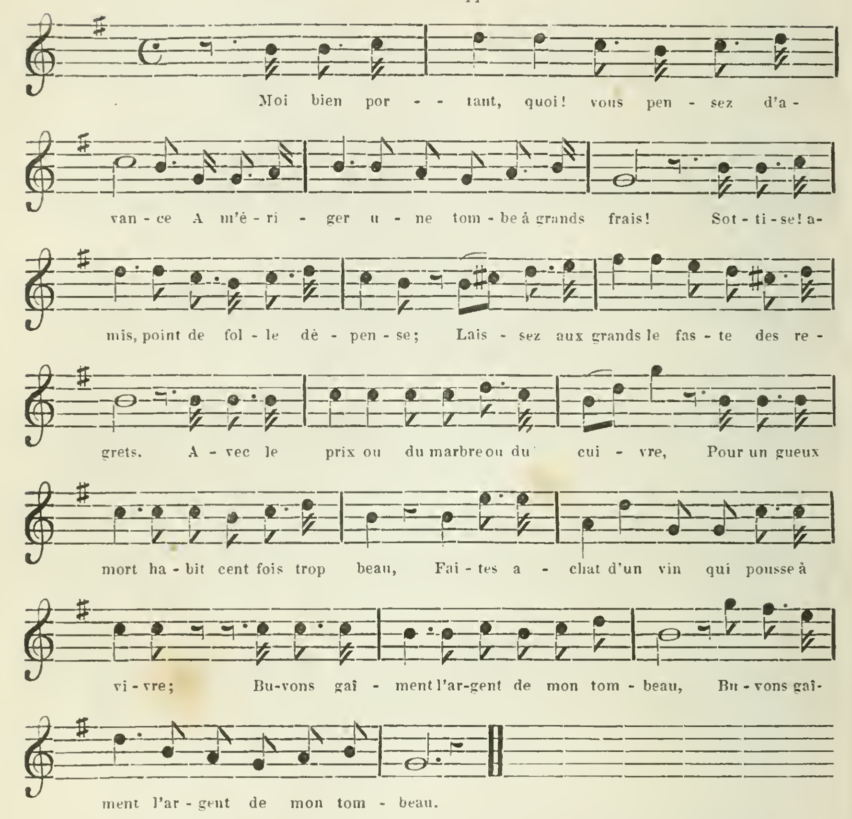
COUPLET.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*



MON TOMBEAU.

Air *d'Aristippe*.



A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie;
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne;
Témoin Longchamp, où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle;
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.
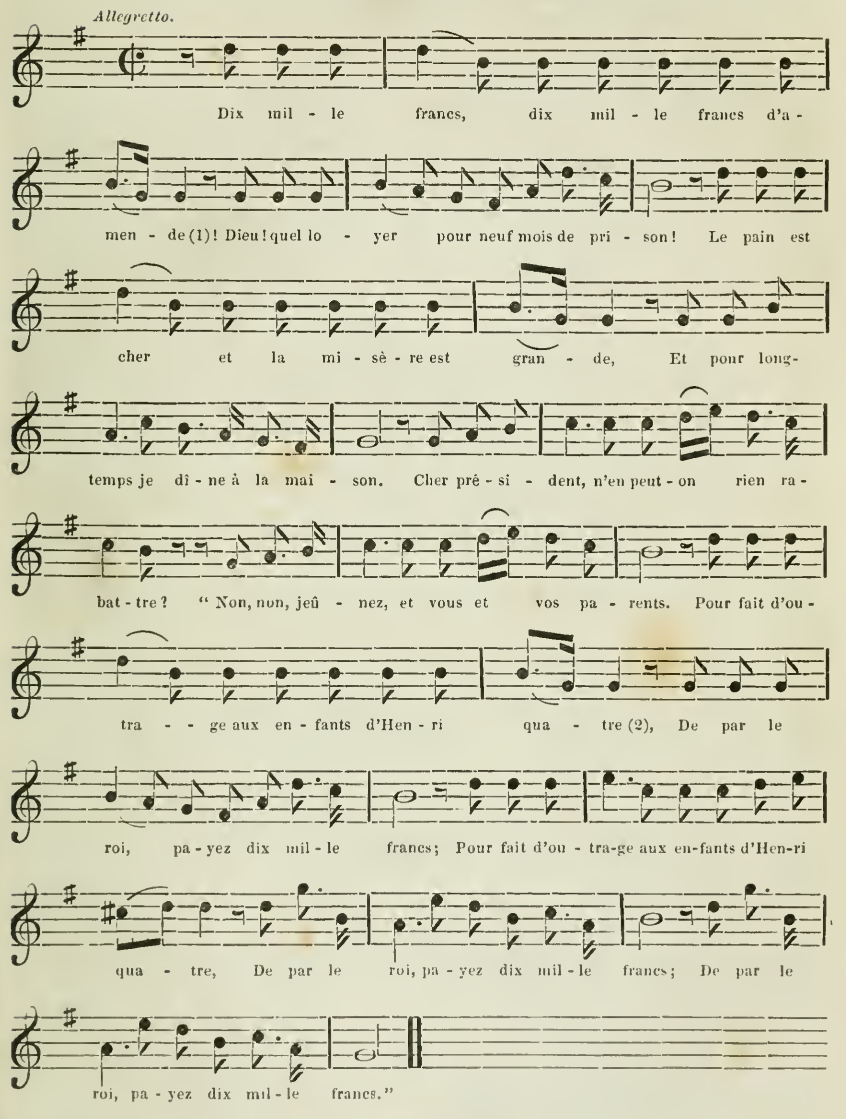
Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres;
Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur.
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.

LES DIX MILLE FRANCS.

LA FORCE, 1829.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*
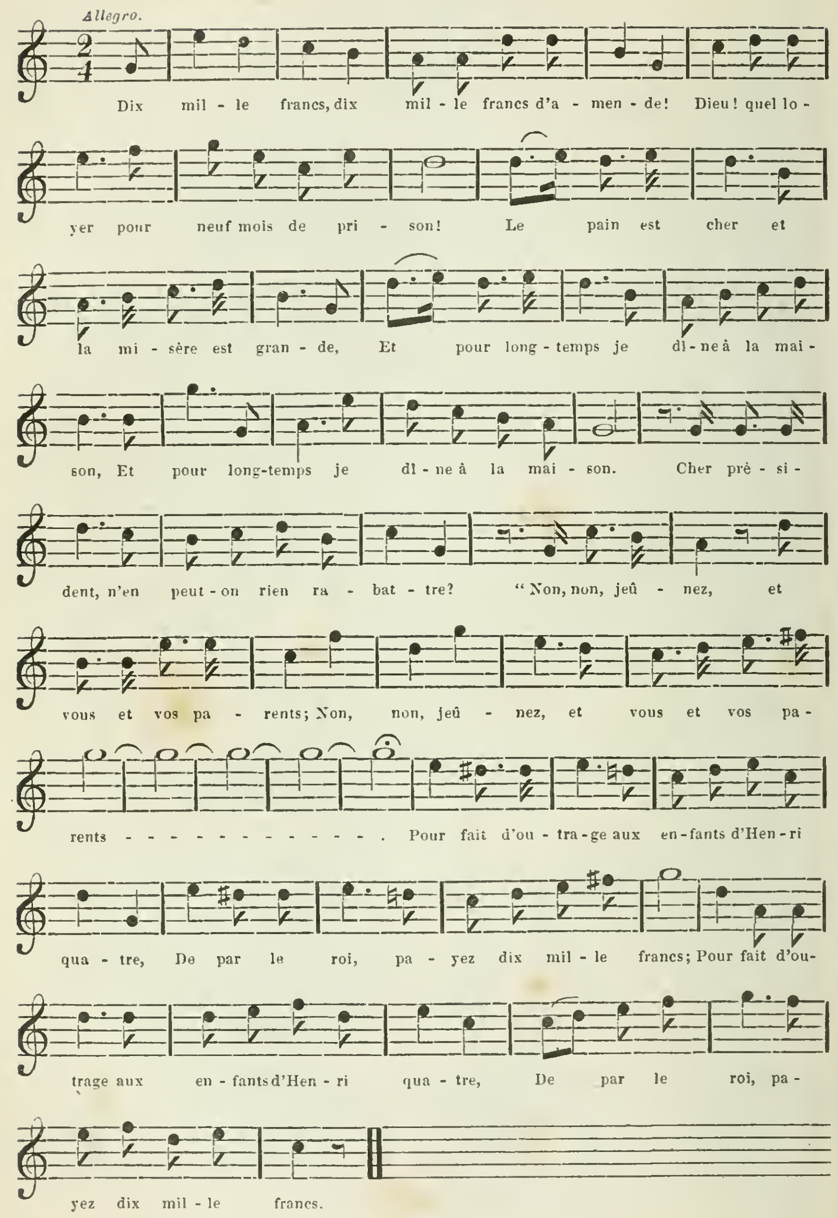


(1) Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et 10,000 francs d'amende.

(2) Je fus condamné pour outrage à la personne du roi et à la famille royale.

MÊME CHANSON.

Air du vaudeville de Préville et Taconnet.



Je paîrai donc; mais, las! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploîrais?
D'un substitut sera-t-il le salaire?
D'un conseiller paîra-t-il les arrêts?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma Muse on venge la morale (1),
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille:
Bardes du sacre (2), êtes-vous enrhumés?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte ampoule,
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître (3)!
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille :
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or;
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge,
Promet mon âme aux gouffres dévorants (4).
Déjà le diable a plumé mon bon Ange (5).
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux, quatre; et trois, sept; et trois, dix.
C'est bien leur compte. Ah! du moins la Fontaine
Sans rien payer fut exilé jadis (6).
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal (7), délivrez-moi quittance;
Vive le roi! voilà dix mille francs (8).

(1) Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

(2) La chanson du *Sacre de Charles le Simple* fut la cause première de ma condamnation.

(3) Allusion à la chanson des *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation.

(4) Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer.

(5) *L'Ange gardien*, prétexte de ma condamnation pour atteinte à la morale publique. On ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites. Il fallut, bon gré, mal gré, que *l'Ange gardien* payât pour toutes.
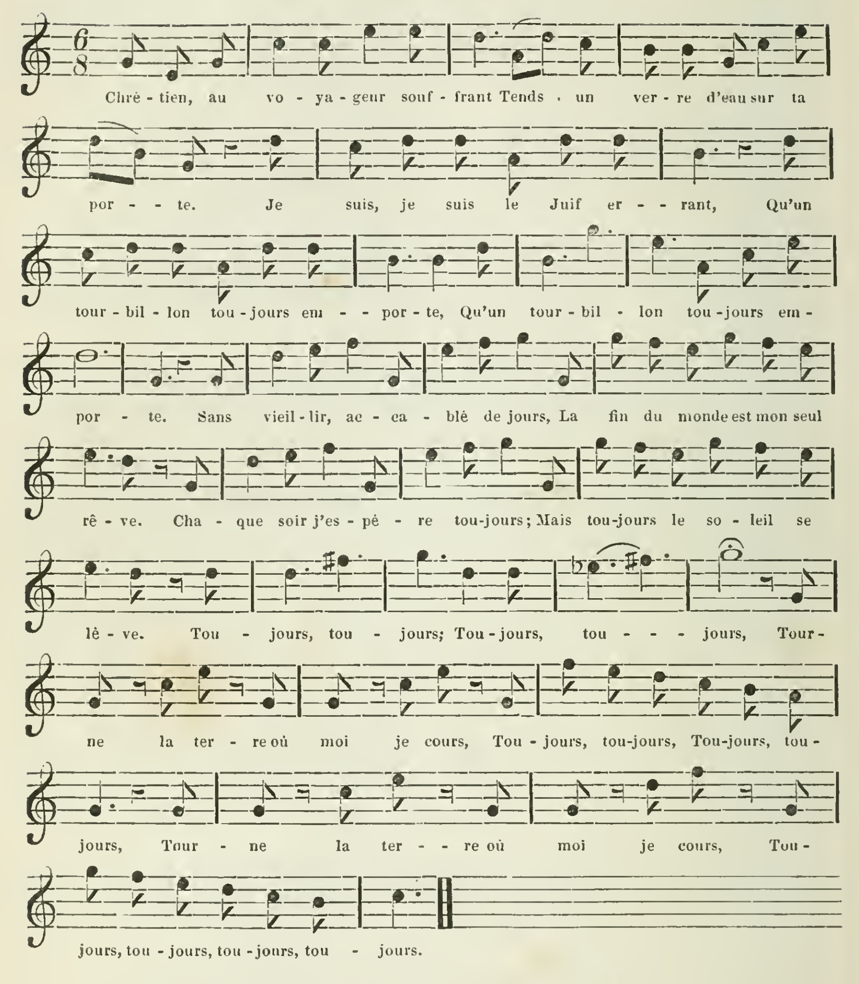
(6) Le dévouement de la Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard ; on doit à cet exil les lettres de la Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

(7) M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

(8) Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10,000 francs, mais 11,250 francs qu'on m'a fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais judiciaires.

LE JUIF ERRANT.

Air *du Chasseur rouge* (d'Amédée de Beauplan).



Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille Etats,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir,
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.
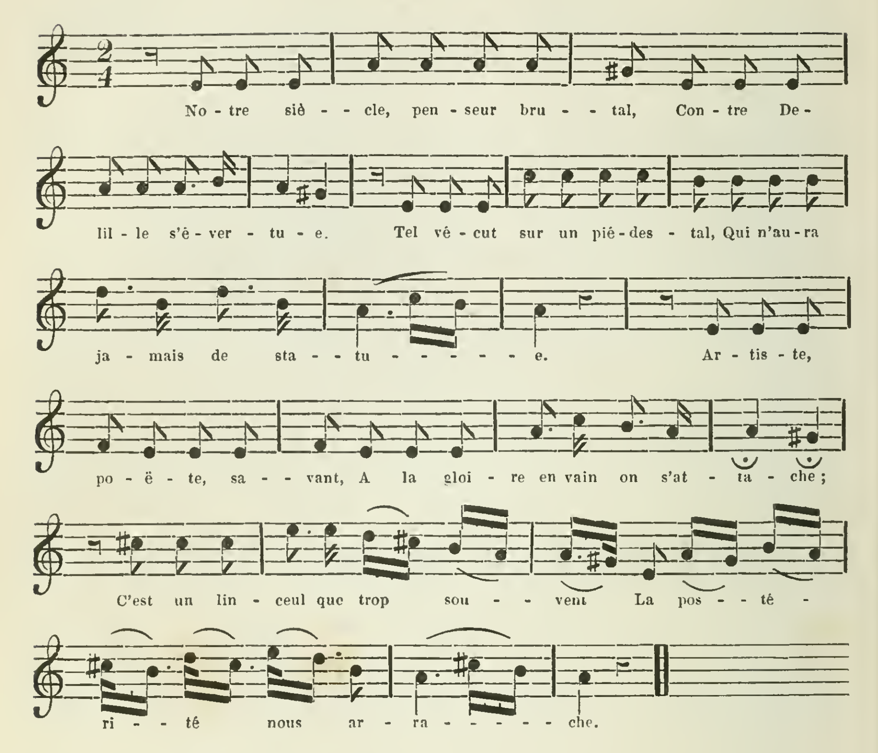
Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image:
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaîra leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis.
Retrouvé-je encor quelque trace,
Pour m'arrêter je me roidis;
Mais le tourbillon me dit: " Passe!
" Passe! " et la voix me crie aussi:
" Reste debout quand tout succombe.
" Tes aïeux ne t'ont point ici
" Gardé de place dans leur tombe. "
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin;
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange:
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

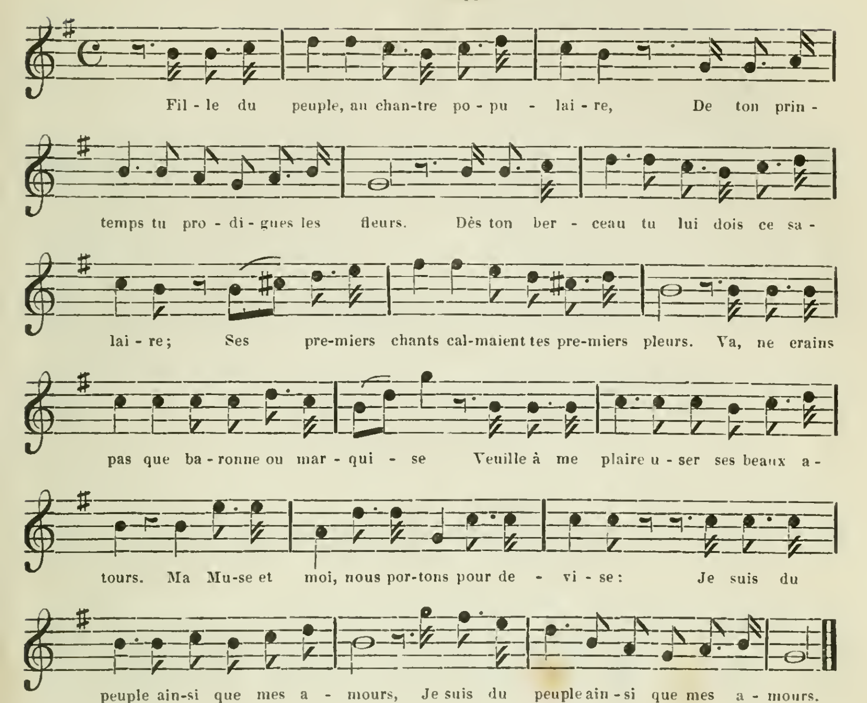
COUPLET.

Air : *Trouverez-vous un parlement ?*



LA FILLE DU PEUPLE.

AIR *d'Aristippe.*



Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux,
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie;
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui, qui se berce,
Bâille entouré d'un luxe éblouissant!
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours:
Viens; tu me rends les plaisirs du dimanche.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits;
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits?
Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
J'ai pour ses droits lutté contre deux cours;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.
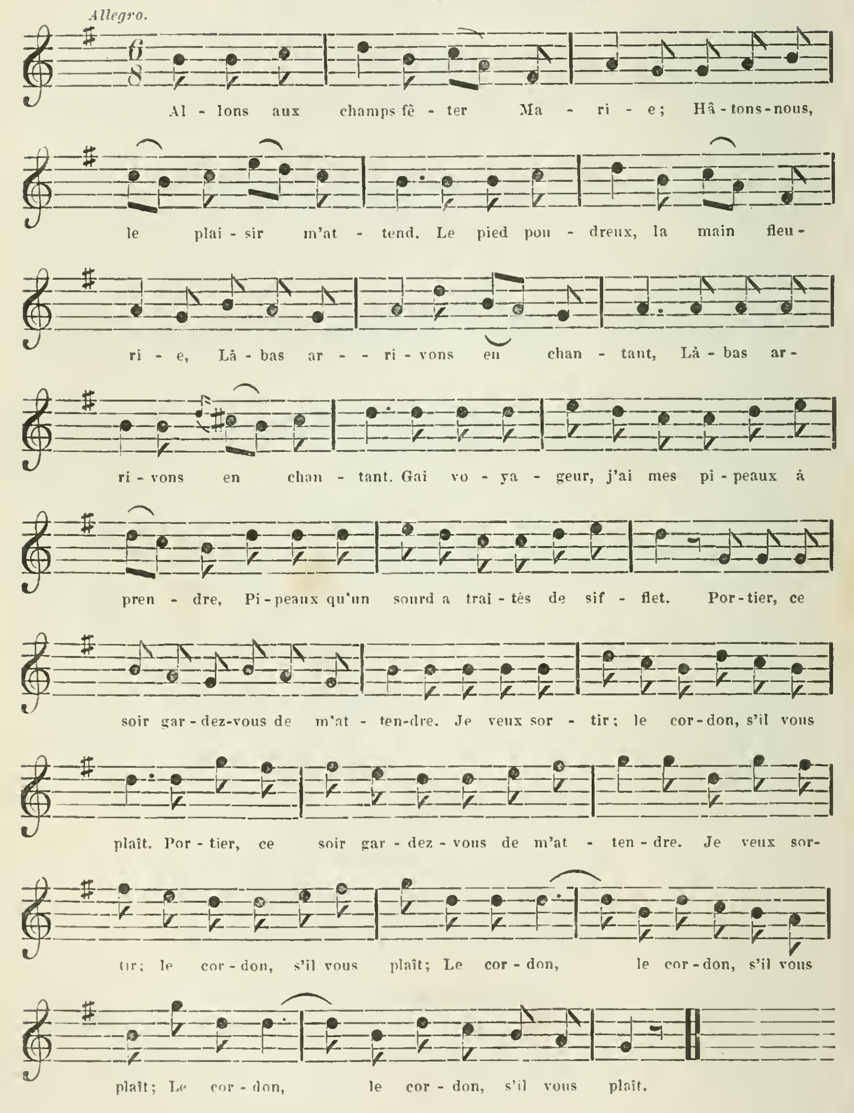
LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT.

CHANSON FAITE A LA FORCE,

POUR

LA FÊTE DE MARIE.

AIR *du vaudeville des Scythes et des Amazones.*



Vite, portier; car on m'accuse
D'oublier l'heure du repas.
Jouy déjà gronde ma Muse,
Dont il soutint les premiers pas (1).
D'amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapelet!
Dans sa prison l'aï s'impatiente.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
A revenir toujours trop lents!
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet!
Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis, montrons-la courant plaindre des peines,
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi;
Que j'écrive au propriétaire ;
Que je dois trois termes ici (2).
Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre!
Sans moi, pour elle, enfantez main couplet ;
Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.
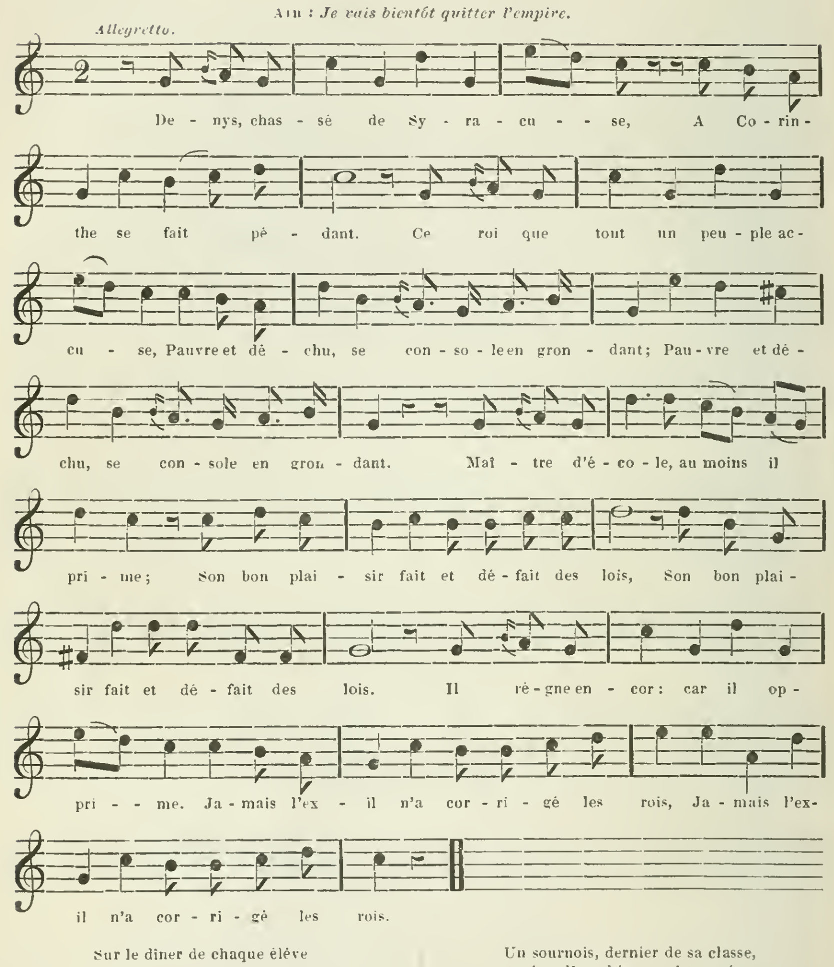
(1) M. de Jouy, qui, dans les genres élevés, a mérité les plus brillants succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes; ce qui ne l'a pas empêché, dès mon début, de prêter aux miennes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*.

(2) J'étais condamné à neuf mois de prison.

DENYS, MAITRE D'ÉCOLE (1).

LA FORCE, 1829.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*



Sur le dîner de chaque élève
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :
J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.
Baisez la main : je vous en laisse.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné
Met ces mots : Grand roi, qu'un dieu fasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné !
Vite un prix au sot qui l'adule !
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
Sois mon second, prends la férule.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

(1) Denys, fils de Denys l'ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, où, dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe, et s'associa a des prêtres de Cybèle qui l'initièrent à leur culte. Il s'enivrait, dansait, et courait les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens, il finit sa triste existence.

Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là-bas, je crois, quelque satire;
C'est contre vous, car voyez comme il rit!
Ce maître d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire,
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez, dit-il; sur eux vengez mes droits;
Frappez; pour eux je suis un père.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran, de Corinthe est chassé.
Mais pour agir encore en maître,
Maudire encor sa patrie et ses lois,
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

LAIDEUR ET BEAUTÉ.



Andante.

Sa trop gran - de beau - té m'ob - sè - de; C'est un mas - que ai - sè - ment trom - peur. Oui, je vou - drais qu'el - le fût lai - de, Mais lai - de, lai - de à fai - - re peur. Bel - le ain - si faut - il que je l'ai - me! Dieu, re-prends ce don é - - cla - tant; Je le de - - man - de à l'en - fer mê - - me: Qu'el - le soit lai - de et que je l'aime au - tant. Je le de - man - de à l'en - fer mê - me: Qu'el - le soit lai-de et que je l'aime au - tant.

A ces mots m'apparaît le diable;
C'est le père de la laideur :
« Rendons-la, dit-il, effroyable,
« De tes rivaux trompons l'ardeur.
« J'aime assez ces métamorphoses.
« Ta belle ici vient en chantant :
« Perles, tombez; fanez-vous, roses.
« La voilà laide, et tu l'aimes autant. »

Laide! moi! dit-elle, étonnée.
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord, puis, consternée,
Tombe en un morne désespoir.
« Pour moi seul tu jurais de vivre,
« Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
« A mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »
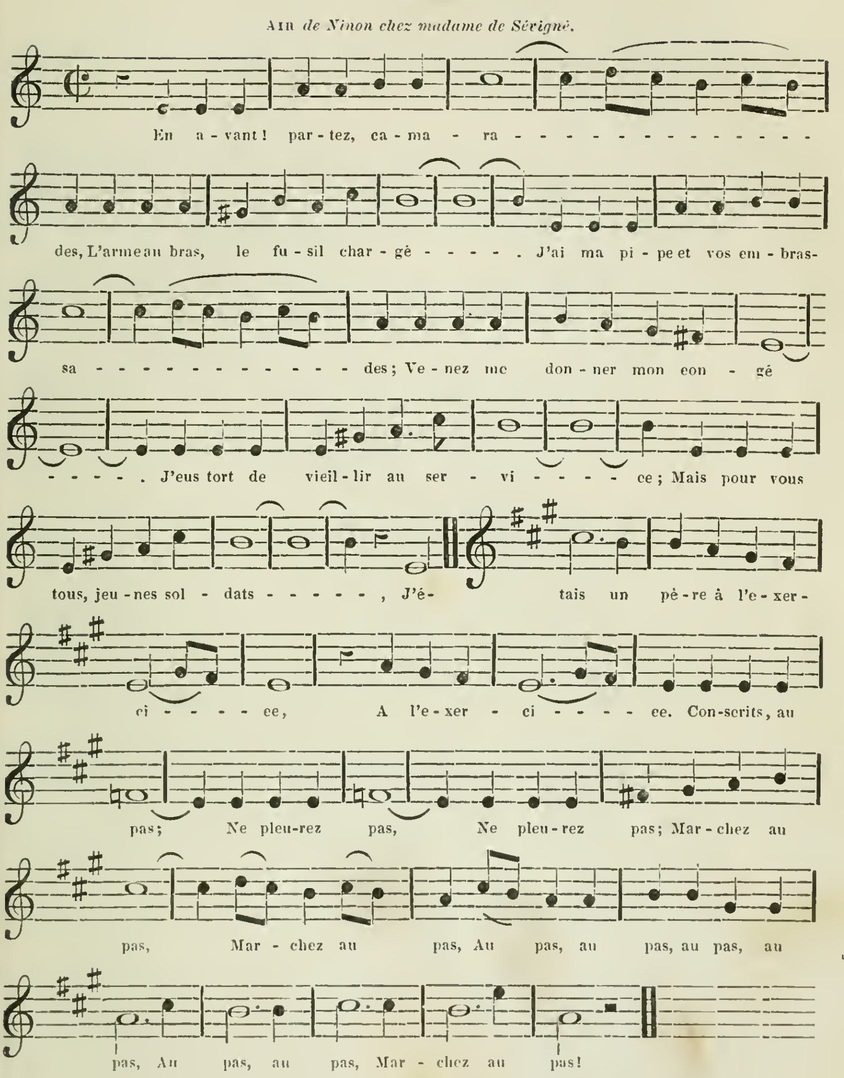
Ses yeux éteints fondent en larmes,
Alors sa douleur m'attendrit :
Ah! rendez, rendez-lui ses charmes.
Soit! répond Satan, qui sourit.
Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.
Elle est, je crois, plus belle encore;
Elle est plus belle, et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas;
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit, et s'écrie en me quittant :
Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

LE VIEUX CAPORAL.

1829.

AIR *de Ninon chez madame de Sévigné.*



Un morveux d'officier m'outrage :
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.

Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire,
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire!
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!
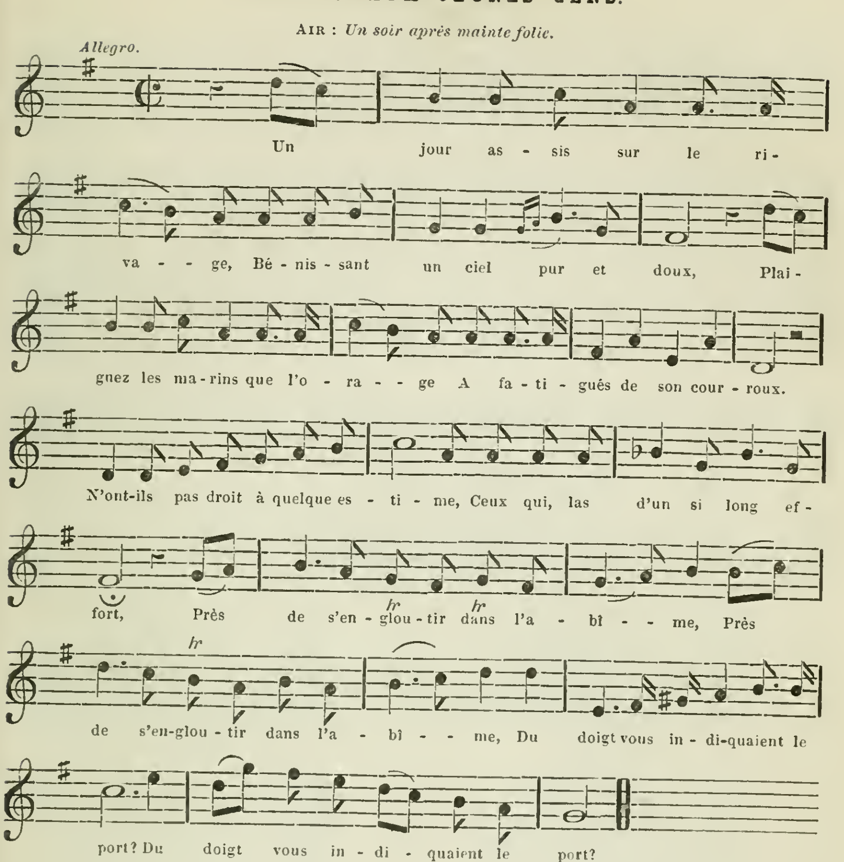
Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois souvent, dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu! ma mère existe encore!
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

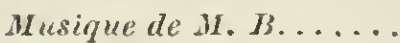
Morbleu! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine;
Surtout ne tirez pas trop bas;
Et qu'au pays Dieu vous ramène!
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

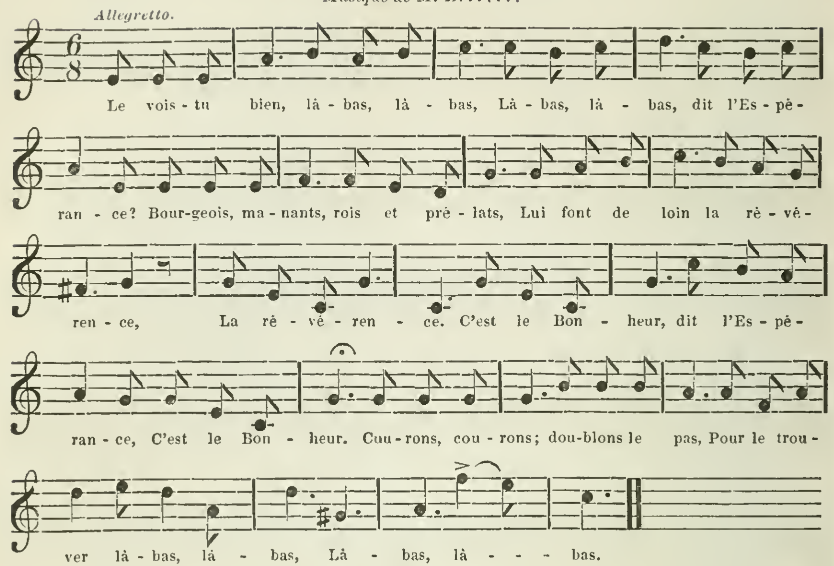
COUPLET AUX JEUNES GENS.

AIR : *Un soir après mainte folie.*



LE BONHEUR.





Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

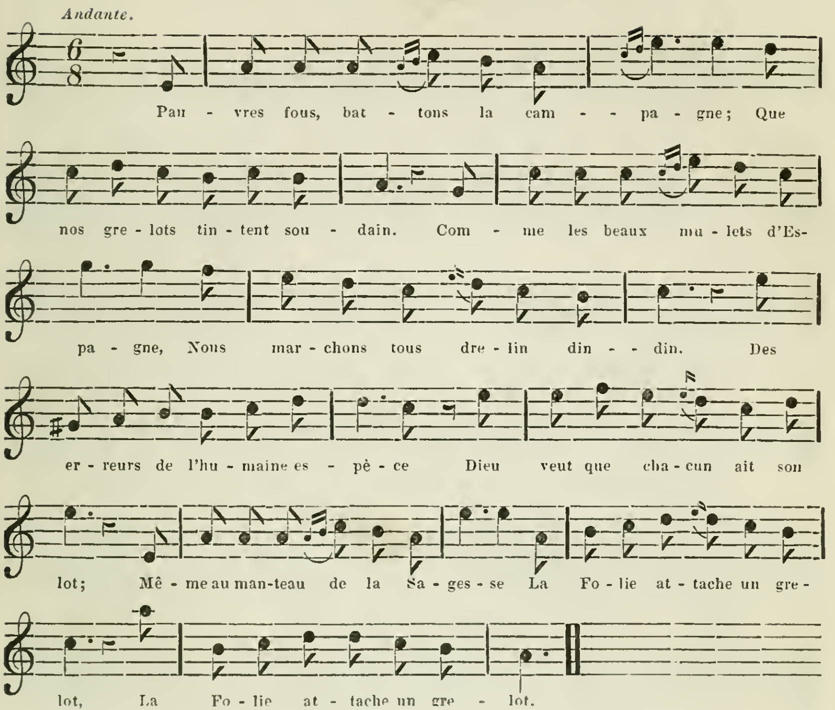
Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages;
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

COUPLET.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*



LES CINQ ÉTAGES.
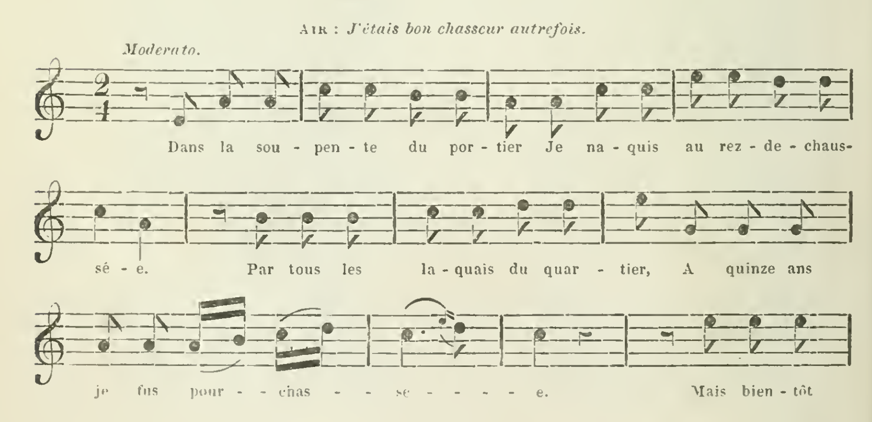
AIR : *Dans cette maison a quinze ans.*
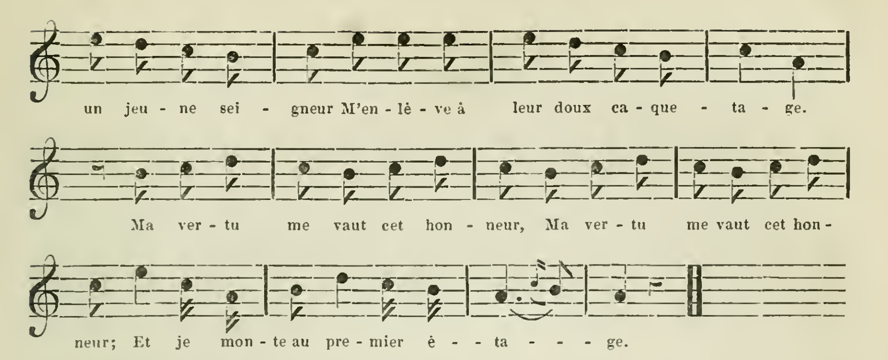
Allegro.

Dans la sou - pen - te du por - tier Je na - quis au rez - de - chaus-
sé - e. Par tous les la - quais du quar - tier, A quinze ans je fus pour - chas-
sè - e. Mais bien-tôt un jeu - ne sei - gneur M'en - lève à leur doux ca - que -
ta - ge. Ma ver - tu me vaut cet hon - neur, Ma ver - tu me vaut cet hon-
neur; Et je monte au pre - mier é - ta - - - - - ge,
Et je mon - te au pre - mier é - ta - - - - - ge.

MÊME CHANSON.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*





Là, dans un riche appartement,
Mes mains deviennent des plus blanches;
Grâce à l'or de mon jeune amant,
Là, tous mes jours sont des dimanches;
Mais par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah! pour moi quel veuvage!
Mes pleurs respectent ma beauté;
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon âme:
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme.
Vient un danseur; nouveaux amours!
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours;
Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais
Qui me croit et veuve et baronne;
Puis deux financiers vieux et laids;
Même un prélat, Dieu me pardonne!
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.
Je perds tout; j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier;
Des nièces me sont nécessaires;
Nous scandalisons le quartier,
Nous nous moquons des commissaires.
Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.

L'ALCHIMISTE (1).

AIR *de la Bonne Vieille.*

Moderato.

Tu vas, dis - tu, vieux et pau - - vre al - chi - - mis - - te,

Ti - rer de l'or des mé - taux in - di - gents, Et, fai - sant

plus pour moi que l'â - ge at - tris - - te, Me ra - jeu - nir par

de se - crets a - gents. J'ou-vre ma bour - se à ta sci - ence oc -
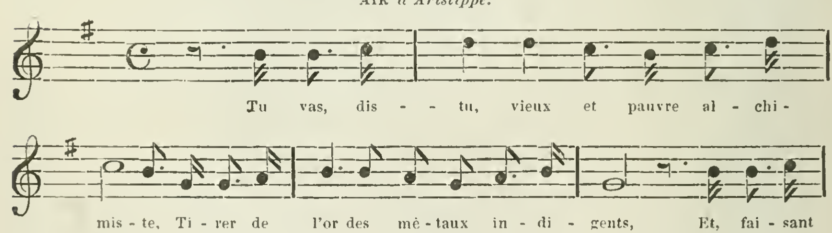
cul - - te: Mon cœur cré - du - - le au grand œu-vre a re - cours.

Cha - cun pour - tant con - ser - ve - ra son cul - - te: Tout l'or pour

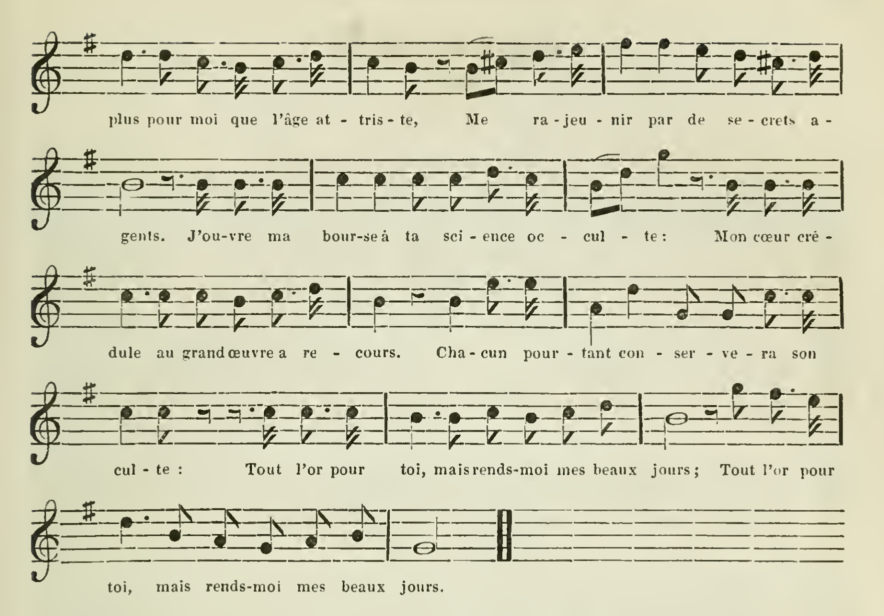
toi, mais rends - moi mes beaux jours.

MÊME CHANSON.

AIR *d'Aristippe.*



(1) Il ne faut pas croire que cette espece de charlatans ou de fous ait entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui m'a donné l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-là avait l'air d'une profonde conviction.



Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots (1).
Ton art est sûr : le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses !
Vois-tu déjà le sourire des cours ?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare !
« O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
« J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence ;
Rends à mon âme un corps plus vigoureux ;
A mon esprit ôte l'expérience ;
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse ;
Mais j'aime encor ; je possède, et, cent fois,
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.
C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;
C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
Celle que j'aime est sourde à la fortune.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
« Non, non, dis-tu ; demain, lune nouvelle ;
« Recommençons ; demain nous serons dieux. »
Tu mens, vieillard ; mais d'erreurs caressantes
J'ai tant besoin que je te crois toujours.
Sur mon front nu vois ces rides naissantes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.
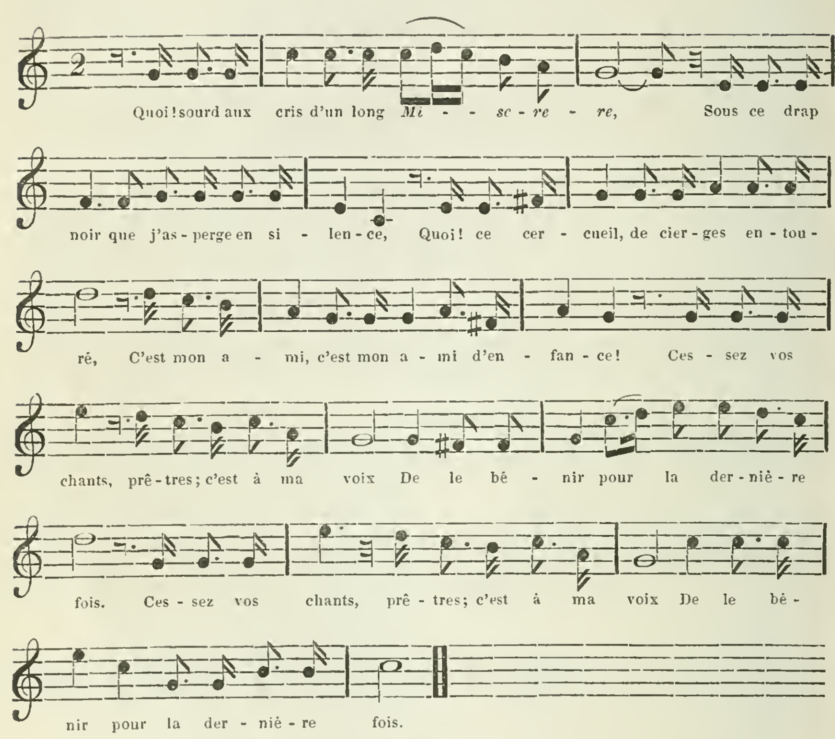
(1) L'Hermès des anciens Égyptiens passait dans l'antiquité pour avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée ; de là le nom de science *hermétique*. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale, passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

CHANT FUNÉRAIRE

SUR

LA MORT DE MON AMI QUÉNESCOURT.

AIR : *Echos des bois errants dans ces vallons.*



Descendu là, sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux
De son enfer vienne effrayer nos larmes?
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et chez moi, dit-il, comme en un port,
Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ses festins joyeux,
A son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se dérider les cieux,
Et mon pays daigne enfin me sourire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

A mes chansons que sa joie applaudit!
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
Et, s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah! qu'il ait part, et puisse à la lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Longtemps son nom se lire sur la pierre (1)!
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord :
Il est parti, mais pour un meilleur monde.
A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

(1) François Quénescourt, né à Péronne, où j'ai passé six ans de ma jeunesse, est mort à Nanterre, près de Paris. J'ai reçu de lui les preuves de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les services que cet ami m'a rendus. Voici l'épitaphe que je lui ai composée. Qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple, d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le cœur si parfait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans ces quatre vers où j'ai tâché de le peindre :
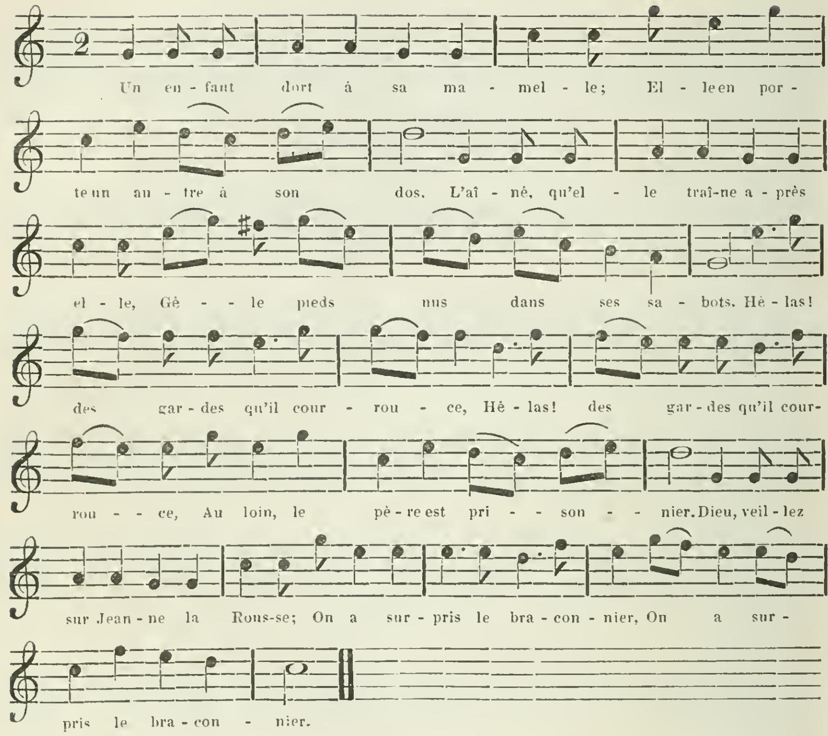
Vous qui, le rencontrant, n'avez pas reconnu
Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fière
Brillaient sous l'humble habit de cet homme ingénu,
Saluez-le sous cette pierre.

JEANNE LA ROUSSE,

OU

LA FEMME DU BRACONNIER.

AIR : *Soir et matin sur la fougère.*



Je l'ai vu heureuse et parée
Elle cousait, chantait, lisait ;
Du magister fille adoree,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois; chacun repousse
Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.
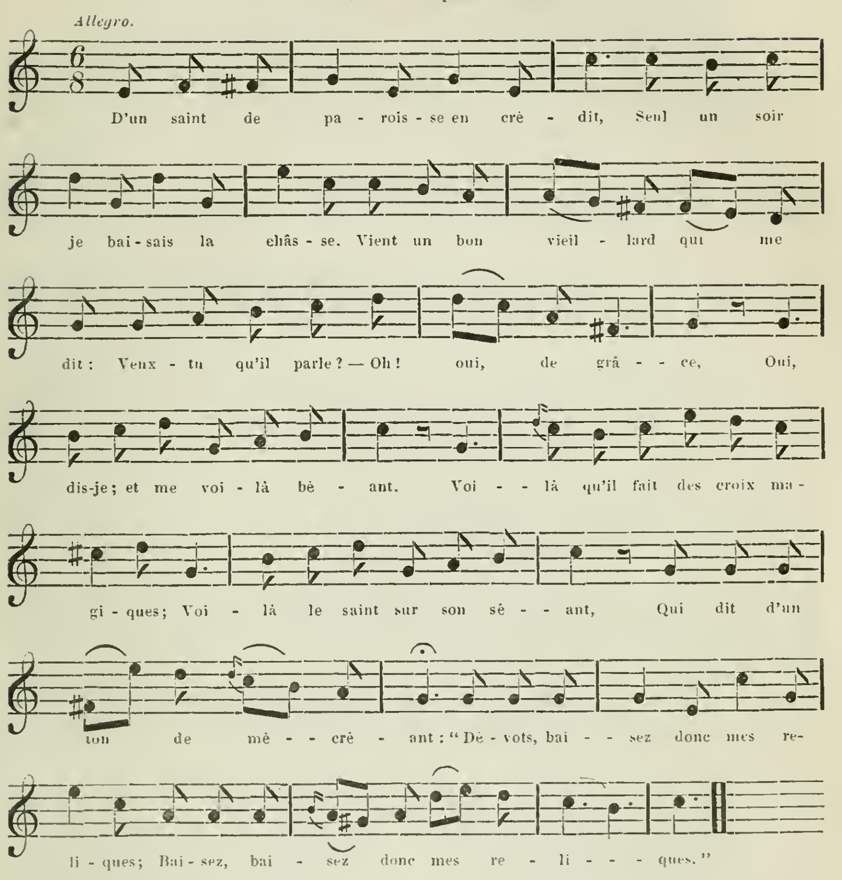
Mais un vaurien dit : " Rousse ou blonde,
" Moi, pour femme je te choisis.
" En vain les gardes font la ronde :
" J'ai bon repaire et trois fusils.
" Faut-il bénir mon lit de mousse;
" Du château payons l'aumônier. "
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

LES RELIQUES.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.*



Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
« Je grille en enfer pour mes fautes ;
« Mais un prêtre au nez bourgeonné,
« Pour mieux dîner sur ses pratiques,
« Par un tour bien imaginé,
« Fit un saint des os d'un damné.
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« De mon temps je fus bateleur,
« Ribaud, filou, témoin à gage.
« Puis, en grand m'étant fait voleur,
« J'eus d'un baron mœurs et langage
« De leurs châsses, dans mes larcins.
« J'ai dépouillé des basiliques ;
« Au feu j'ai jeté de bons saints.
« Du ciel admirez les desseins !
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« Baisez, sous ce dais de velours,
« La sainte qu'on prîra dimanche.
« C'est une Juive, mes amours,
« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
« Grâce à ses charmes réprouvés,
« Dix prélats sont morts hérétiques,
« Vingt moines sont morts énervés.
« Trouvez mieux, si vous le pouvez.
« Dévots, baisez donc ses reliques ;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

" Près d'elle est un vieux crâne étroit;
" Baisez ce saint d'une autre espèce.
" Jadis, de larron maladroit,
" Il devint bourreau plein d'adresse.
" Nos rois, pour se bien divertir,
" L'occupaient aux fêtes publiques.
" Hélas! je lui dois, sans mentir,
" L'honneur de passer pour martyr.
" Dévots, baisez donc ses reliques:
" Baisez, baisez donc ses reliques.

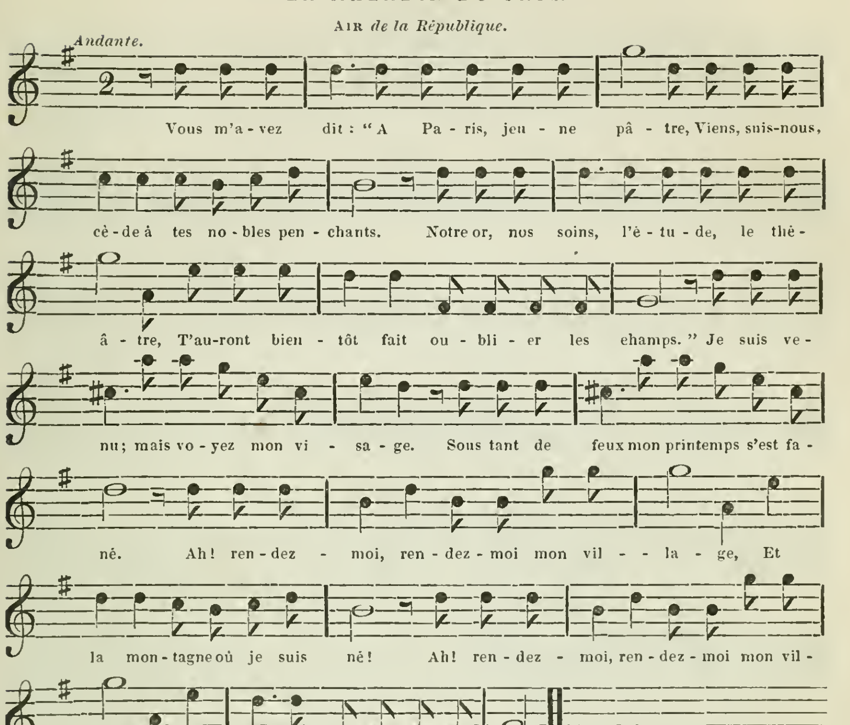
" Sous les noms de pieux patrons,
" Ainsi nos corps, mis en spectacle,
" Font pleuvoir l'argent dans les troncs;
" C'est là notre plus grand miracle.
" Mais du diable j'entends le cor.
" Bonsoir, messieurs les catholiques."
Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques!
Baisez, baisez donc des reliques!

LA NOSTALGIE,

OU

LA MALADIE DU PAYS.

AIR *de la République.*



La fièvre court triste et froide en mes veines;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons!

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule,
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher!
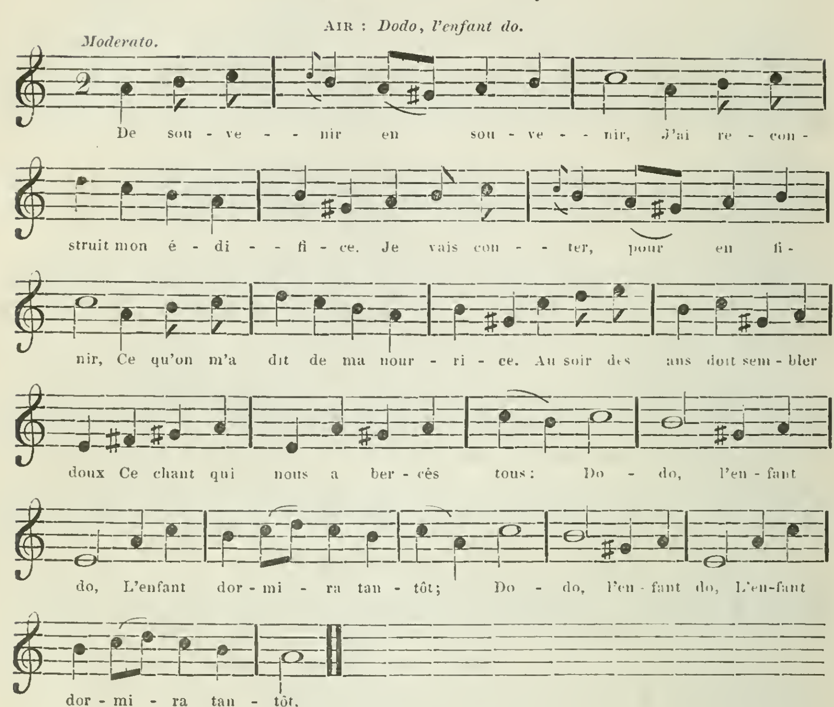
Convertissez le sauvage idolâtre;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi remplis d'alarmes,
" Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
" C'est l'air natal qui séchera tes larmes;
" Va refleurir à ton premier soleil. "
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né!

MA NOURRICE.

CHANSON HISTORIQUE.

AIR : *Dodo, l'enfant do.*



Au mois d'août, voilà bien longtemps,
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne je débarquai ;
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaîtés de Piron.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit : Petiot, ne vieillis pas.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe;
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas! l'odeur du récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice, en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent!
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin,
Le goût de tous les gens d'église.
Pour *requiem*, je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

LES CONTREBANDIERS.
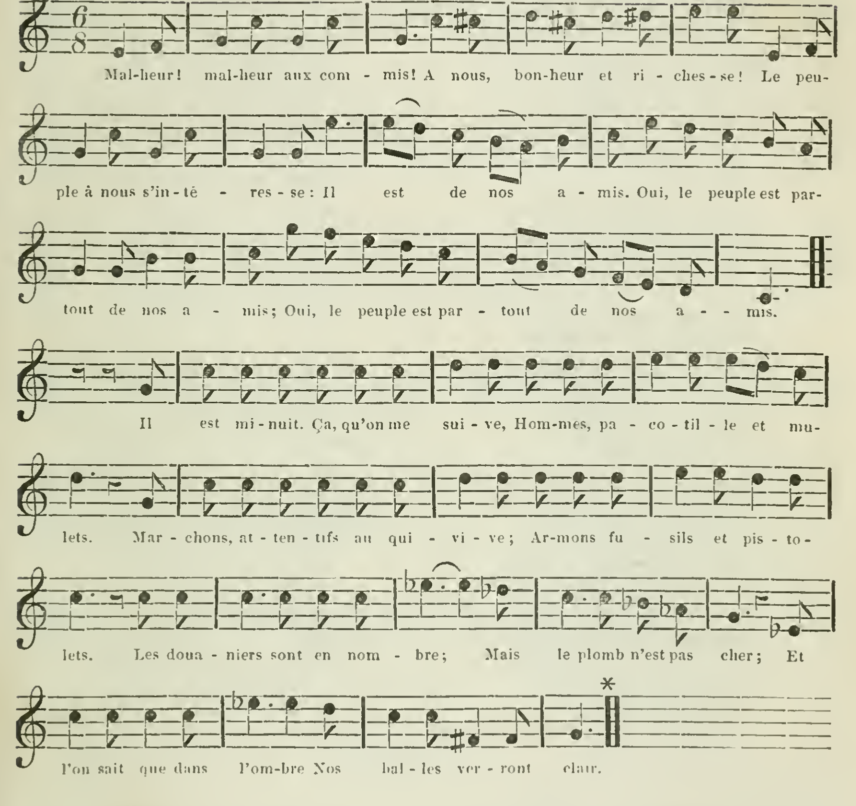
CHANSON

ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR,

AUTEUR

DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN (1).

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.*



Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

(1) *Le Bon Sens d'un homme de rien* est un livre d'un grand sens, fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original, l'auteur, philanthrope consciencieux et instruit, a traité beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme à la fois piquante et familière. Les questions politiques y sont également abordées avec une franchise toute bretonne. Le style de cet ouvrage, remarquable par une correction sans recherche et une naïveté sans affectation, décèle un très-rare talent d'écrivain, fait pour s'illustrer dans la défense des intérêts populaires. A l'appui de cette opinion, on peut lire le discours prononcé par M. Bernard, à la chambre, lors de la discussion sur la réforme du code pénal.

Camarades, la noble vie!
Que de hauts faits à publier!
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier!
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts!
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige;
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve;
Ils en font un étang.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis!
Non; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse;
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière, où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus;
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers!

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A MES AMIS,

DEVENUS MINISTRES.
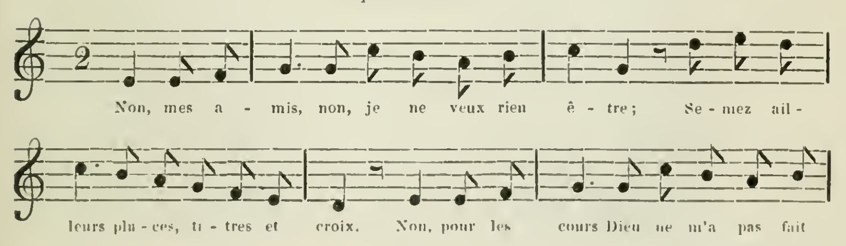
AIR *de la Petite Gouvernante.*

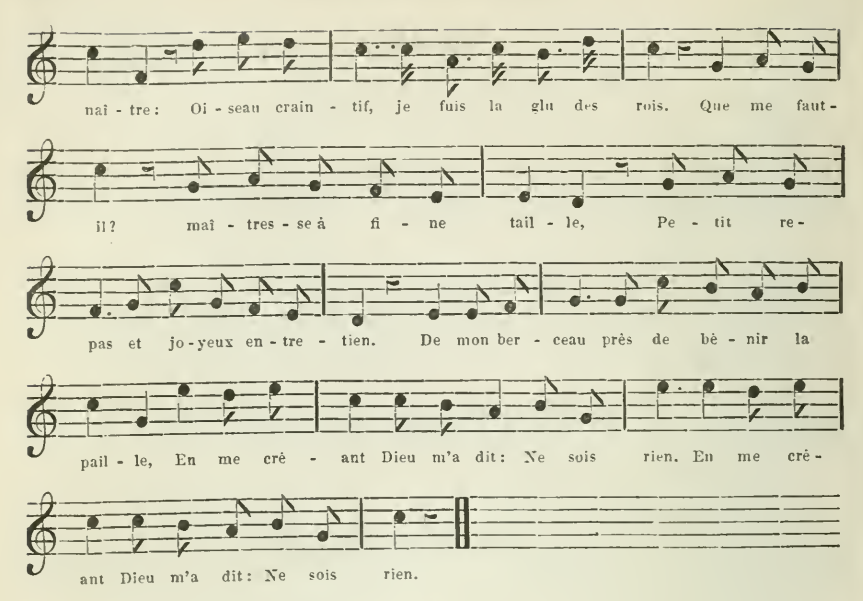
Andante.

Non, mes a - mis, non, je ne veux rien ê - tre; Se - mez ail -
leurs pla - ces, ti - tres et croix. Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait
naî - tre : Oi - seau crain - tif, je fuis la glu des rois. Que me faut -
il? maî - tresse à fi - ne tail - le, Pe - tit re - pas et jo - yeux en - tre -
tien. De mon ber - - ceau près de bé - nir la pail - le, En me cré -
ant Dieu m'a dit : Ne sois rien. De mon ber - ceau près de bé - nir la
pail - le, En me cré - ant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

MÊME CHANSON.

Musique de M. B.......





Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom, je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

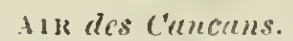
Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume (1),
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

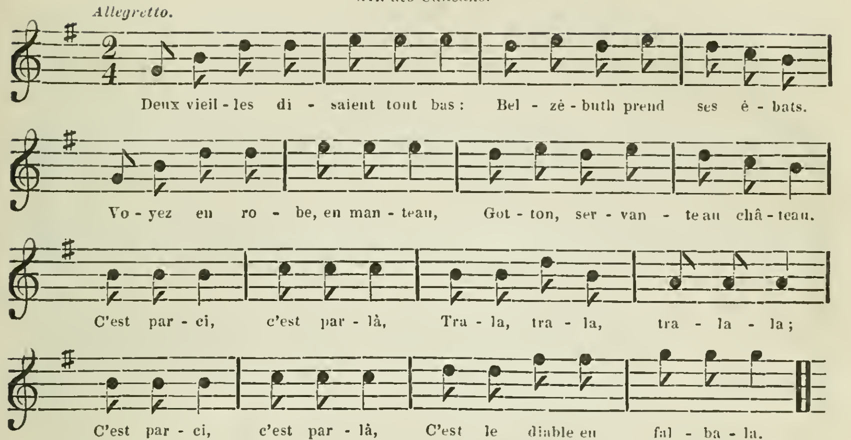
Votre tombeau sera pompeux, sans doute;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

(1) A l'époque où cette chanson fut faite, MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure) faisaient encore partie du ministère.

GOTTON.





Son maître est jouet d'un sort;
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins;
Dormons tard dans des draps fins.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés!
Notre maire, qui l'a fait?
Gotton et le sous-préfet.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

A l'église, Dieu! quel ton!
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Mais quoi! l'infâme, aux jours gras,
Du beau curé prend le bras ;
L'appelle petit coquin,
Et l'habille en arlequin.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu!
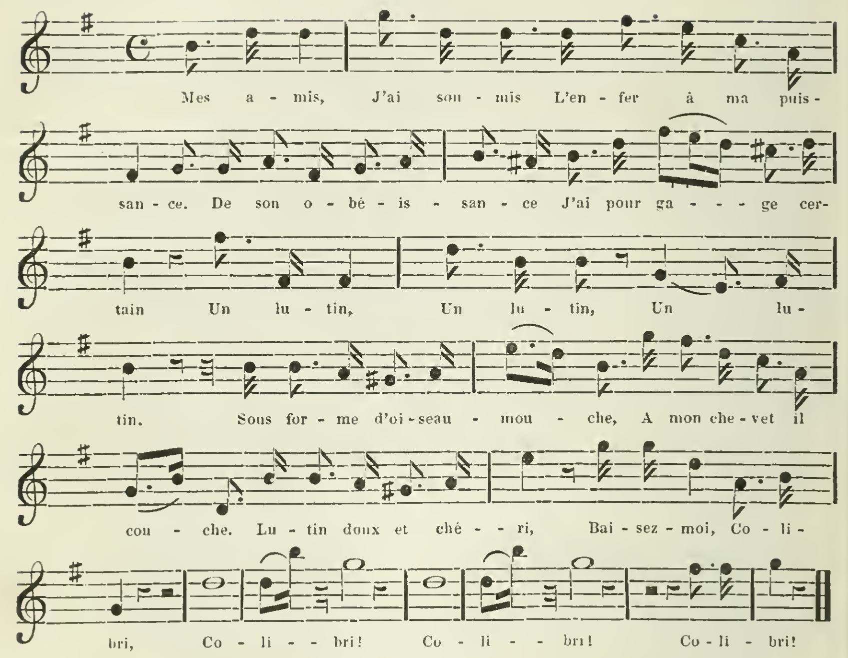
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos :
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

COLIBRI.

AIR : *Garde à vous* (de la Fiancée).



S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je puis voir
Son pouvoir
Franchir l'espace et l'onde ;
Du Pérou, de Golconde
M'apporter, dans nos ports,
Les trésors.
Mais, non ; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes,
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une cour.
Mais, non ; j'en sais l'histoire :
Le monde, à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !
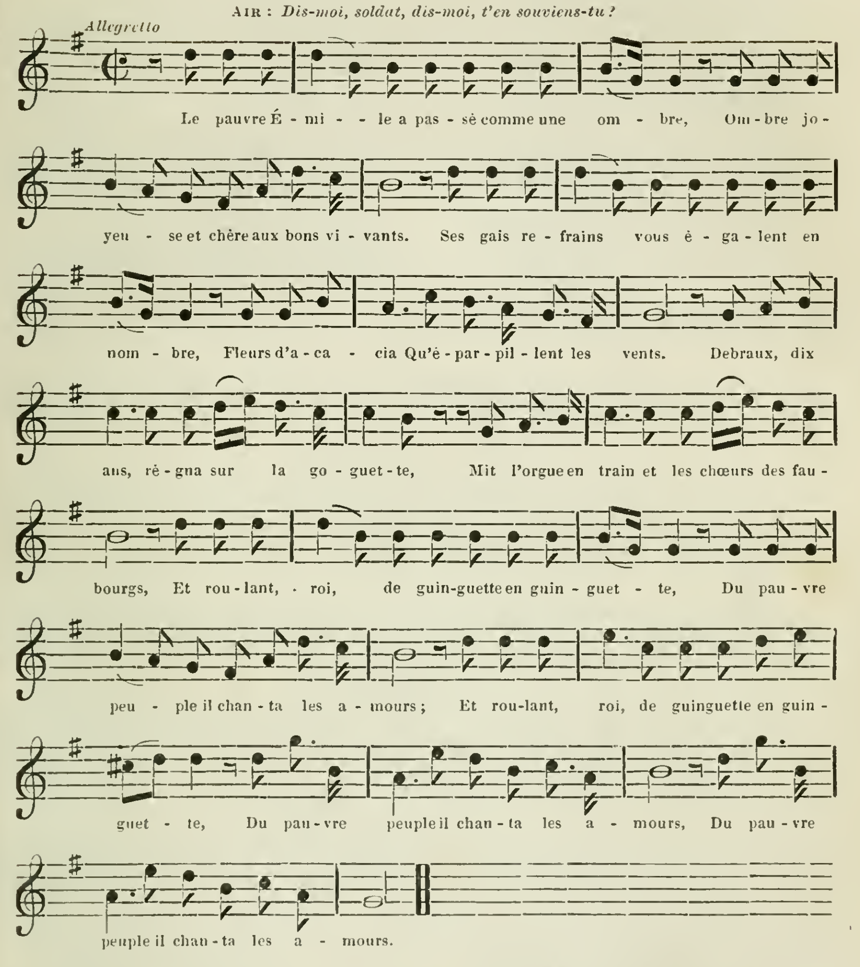
Demandons,
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes ;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus.
Mon paradis s'arrange,
Dieux ! et l'oiseau se change
En piquante houri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

ÉMILE DEBRAUX (1).

CHANSON-PROSPECTUS

POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*



(1) Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée. Les chansons de *la Colonne ; Soldat, t'en souviens-tu ; Fanfan la Tulipe. Mon p'tit Mimile*, etc., ont eu un succès prodigieux, non-seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure ; il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

Les sociétés chantantes, dites *Goguettes*, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciante et joyeuse, il faut dire que par des soins utiles elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé ;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé ;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi ;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes?
Eh! non, messieurs; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver : le bois manquait à l'âtre;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs;
Il grelottait, mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela.
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos ;
C'était l'asile où se cachait la gloire :
Le pauvre peuple aime tant les héros!
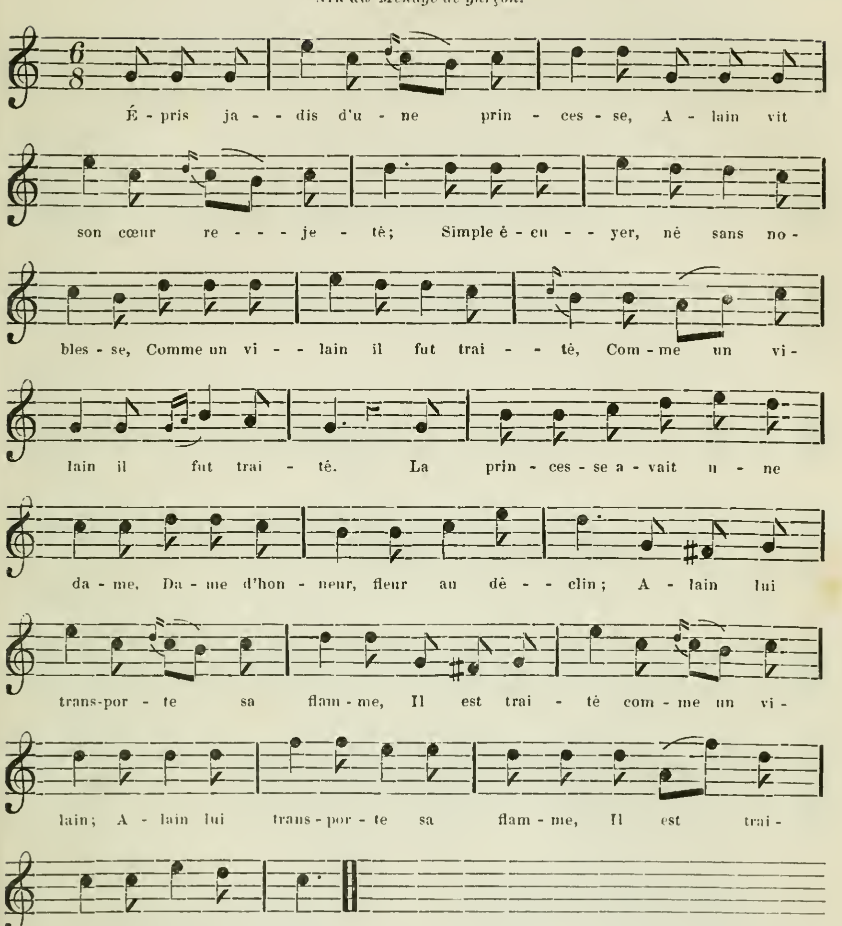
Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

De sa famille allégez l'indigence;
Riches et grands, achetez ce recueil.
A tant d'esprit passez la négligence :
Ah! du talent le besoin est l'écueil.
Ne soyez point ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort il a salué d'une voix défaillante.

LE PROVERBE.

AIR *du Ménage de garçon.*
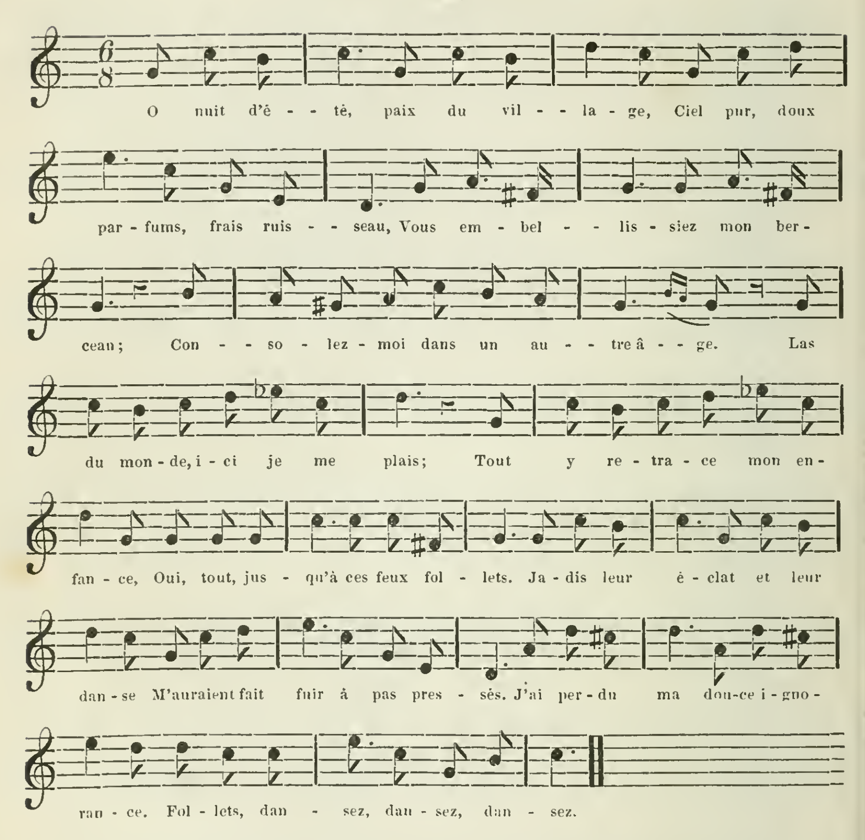


La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante;
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante, qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté;
La dame à son tour veut lui plaire,
Comme un baron il est traité;
La princesse enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit, traité comme un vilain.

LES FEUX FOLLETS.

AIR : *Faut l'oublier, disait Colette.*



On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchants;
Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenants, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie.
Un berger me crie : " Imprudent!
" La lumière par toi suivie
" Éclaire un bal de trépassés. "
Ainsi devait s'user ma vie.
Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé ;
Soudain m'écriant : Je prîrai,
Monsieur le curé, pour votre âme;
Je m'imagine qu'il me dit :
" Faut-il que la beauté te rende
" Déjà rêveur, enfant maudit ! "
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre, mais, hélas!
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
Je tombe, et je ne péris pas!
A-t-il ri de ta chute affreuse?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.
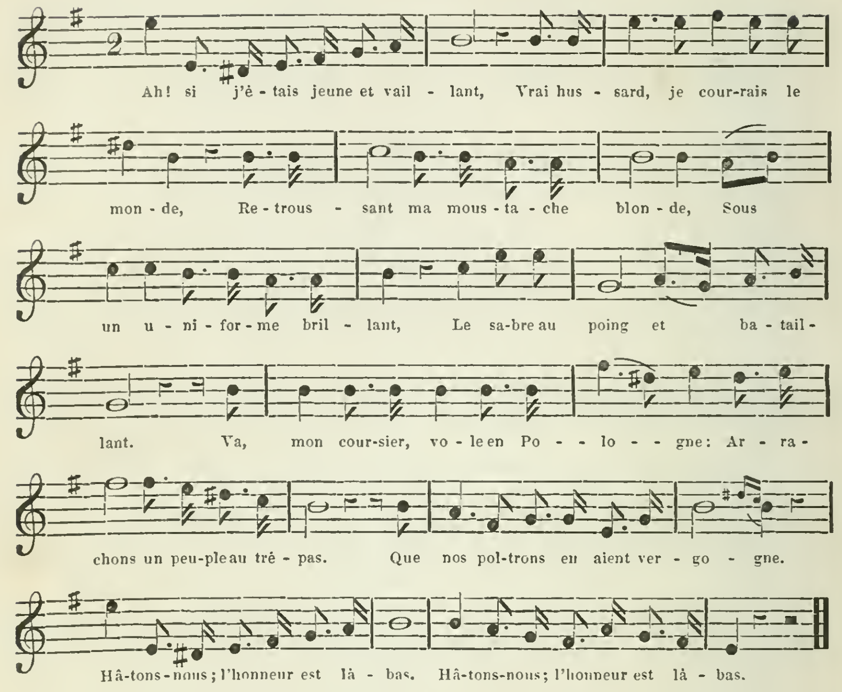
De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instants,
Voyez-vous ma tête blanchie?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admirais bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.

———

HATONS-NOUS.

FÉVRIER 1831.

AIR : *Ah! si madame me voyait!*



Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle;
Imitez le beau dévoûment
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures; oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Bien plus : si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang;
Criant : Pologne, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.
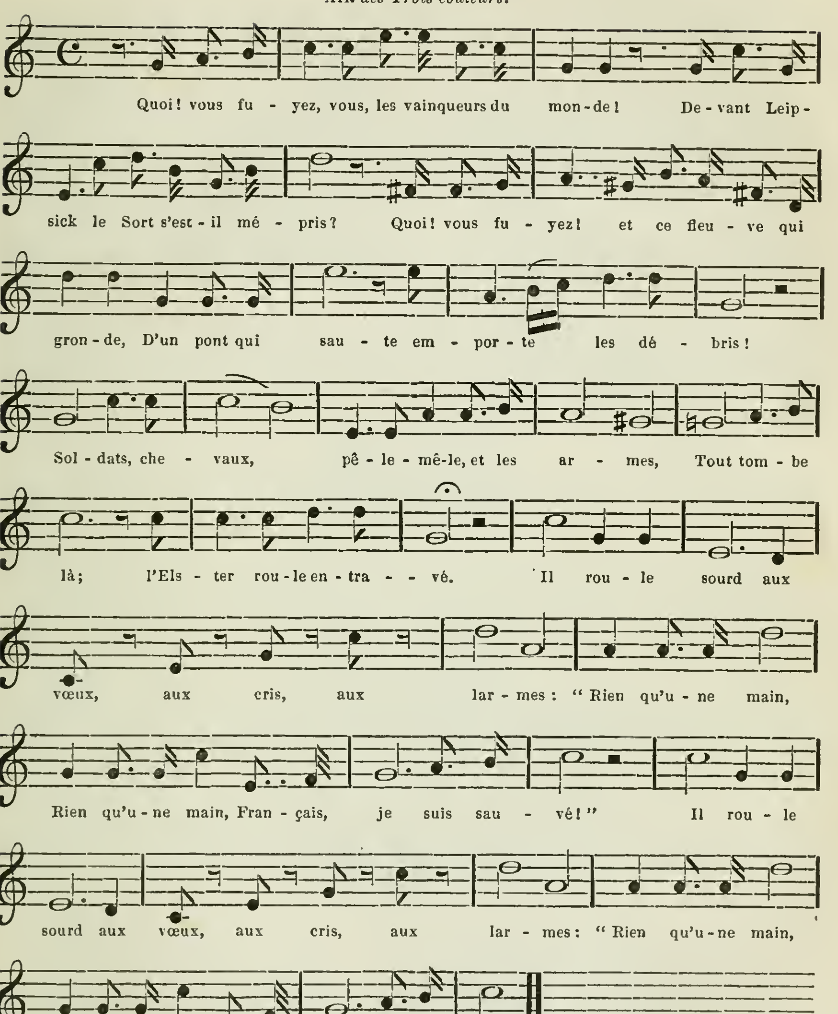
Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux! entends ma plainte :
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtez-vous; l'honneur est là-bas.

PONIATOWSKI (1).

JUILLET 1831.

Air *des Trois couleurs.*



(1) Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1763, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. La veille de la bataille de Leipsick, Napoléon l'éleva au grade de maréchal de l'Empire, et lui donna le commandemen d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 19 octubre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté a l'arriere-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : *Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le remettrai*

« Rien qu'une main! malheur à qui l'implore!
« Passons, passons. S'arrêter! et pour qui? »
Pour un héros que le fleuve dévore
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Il va périr; non : il lutte, il surnage;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé! dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier!
« Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance.
« Je vous chéris; mon sang l'a bien prouvé.
« Ah! qu'il m'en reste à verser pour la France!
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu!
Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.
« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux;
Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie!)
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

qu'à Dieu. Il tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve; mais, épuisé de sang et entraîné par les flots, il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Cette chanson, celles de *Hâtons-nous*, du *Quatorze Juillet* 1829, et *A mes Amis les Ministres*, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général la Fayette, président de ce Comité et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes :

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
La gloire y brille, à chaque jour sa page.
Point d'*errata* : tout pour la liberté.
De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
Que le grand homme aima le chansonnier.

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de *la Sainte-Alliance des peuples* :

Le Polonais de son schako civique
Ceint votre front, ce front que tant de fois
Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique
Ont vu si calme intimider les rois.
Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
Pour recueillir l'obole de la France,
Tendez votre schako.
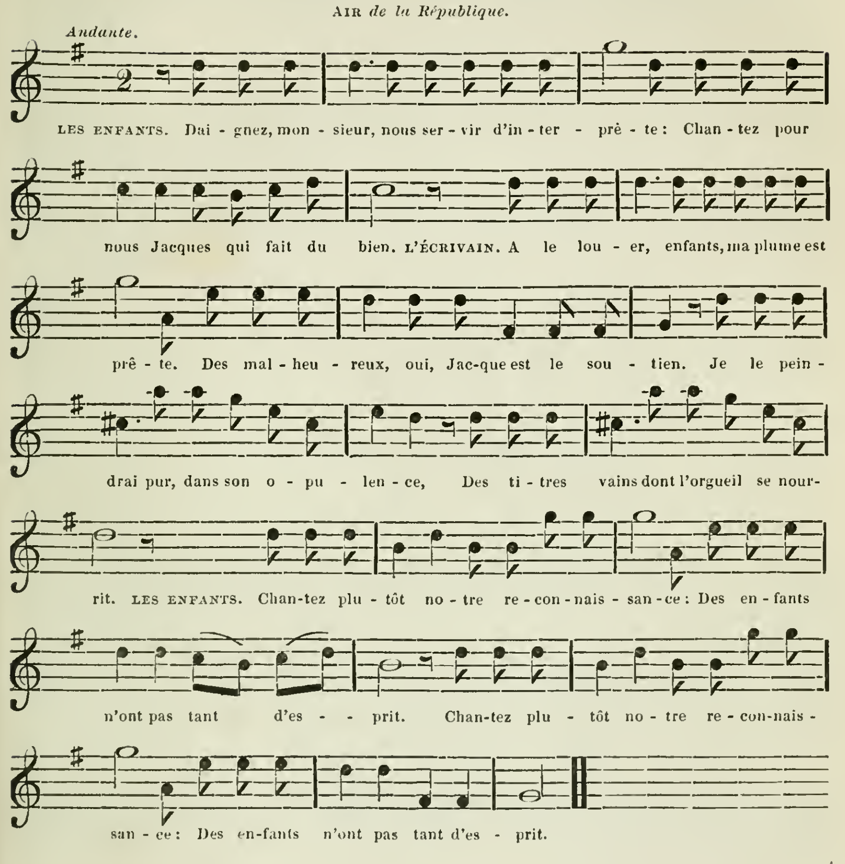
L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

1824.

COUPLETS DE FÊTE

ADRESSÉS A M. JACQUES LAFFITTE PAR DES ENFANTS QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE (1).

AIR *de la République.*



L'ÉCRIVAIN.
On peut chez lui célébrer la richesse,
Qui trop souvent corrompit les humains.
Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse
Sans les salir a passé dans ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère ;
Aux grands talents parfois le ciel sourit.
LES ENFANTS.
Parlez plutôt de notre pauvre père :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.
Je veux surtout le peindre à la tribune
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune,
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.
Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.
LES ENFANTS.
Peignez plutôt notre mère souffrante
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

(1) Cette chanson est anciennement faite. Moins on la trouvera digne de voir le jour, mieux on se rendra compte du motif qui la fait livrer aujourd'hui à l'impression.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie :
Point de vertus que respectent ses traits.
Mais par le souffle une glace ternie,
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refleurit.

LES ENFANTS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance;
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.
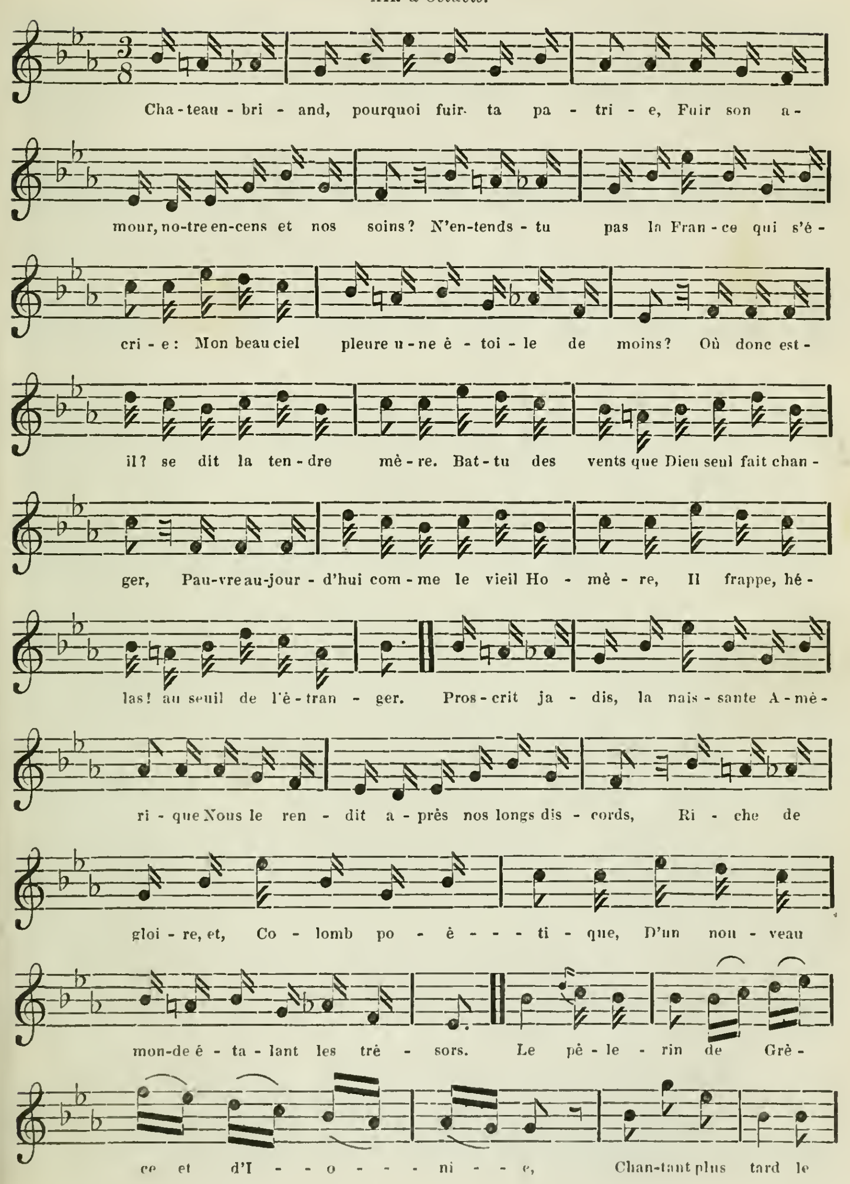
L'ÉCRIVAIN.

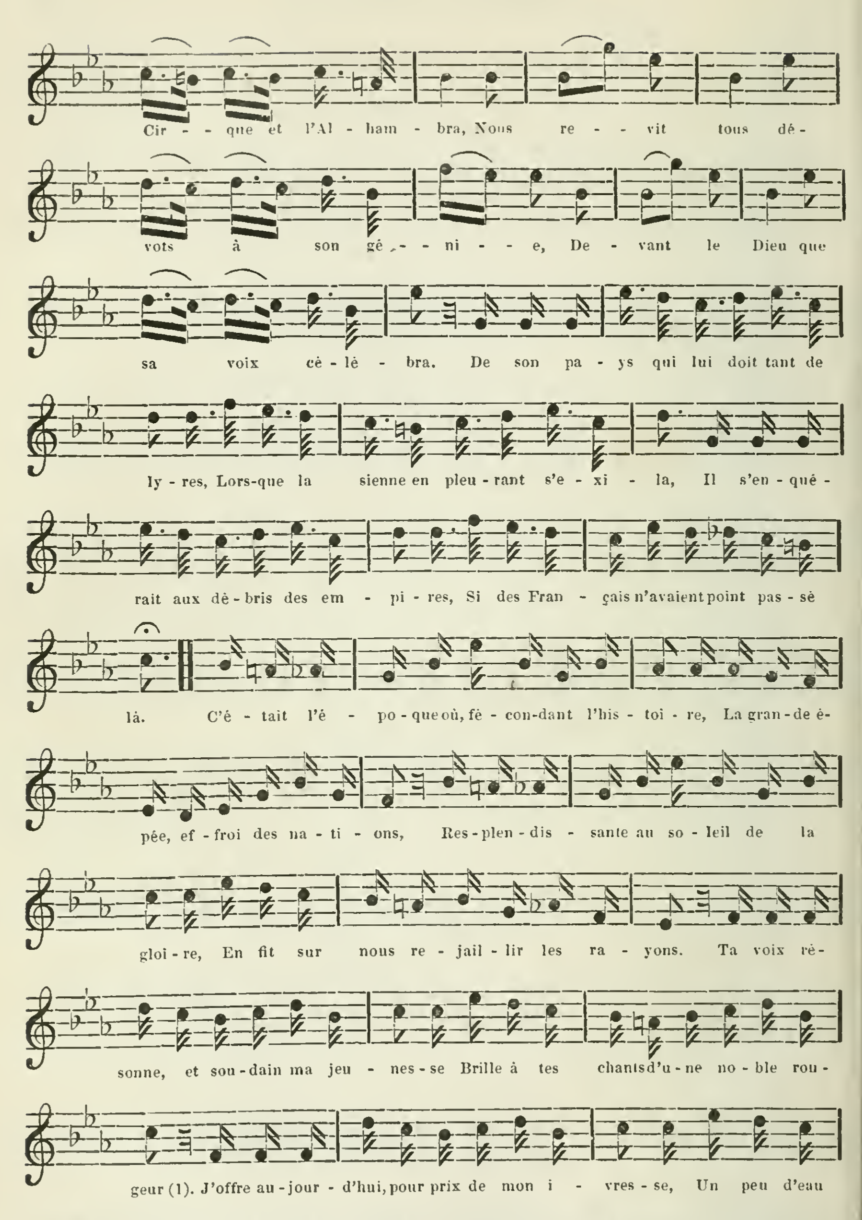
Pauvres enfants! je vois ce qu'il faut dire :
De vos parents Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un père aspire,
Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une âme pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrît.
Plus grands que vous passent par la serrure;
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

SEPTEMBRE 1831.

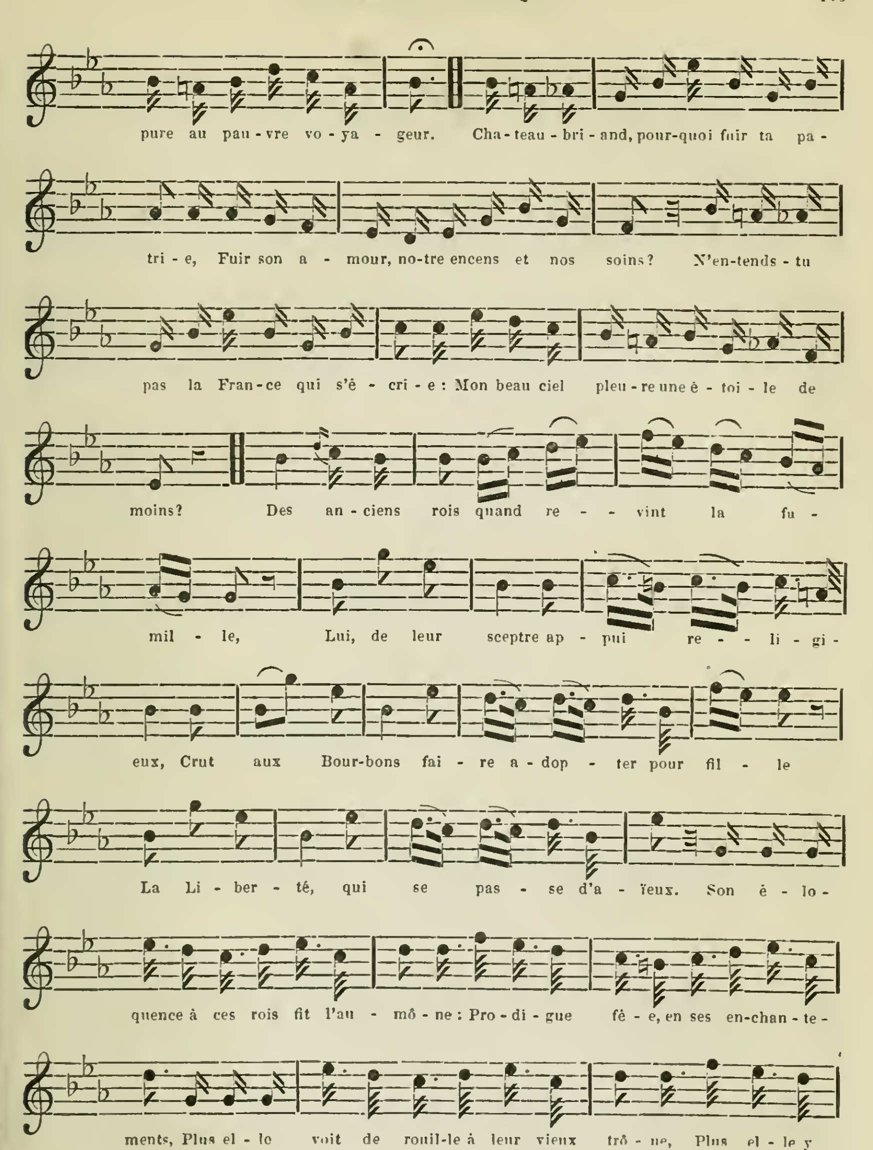
AIR *d'Octavie.*



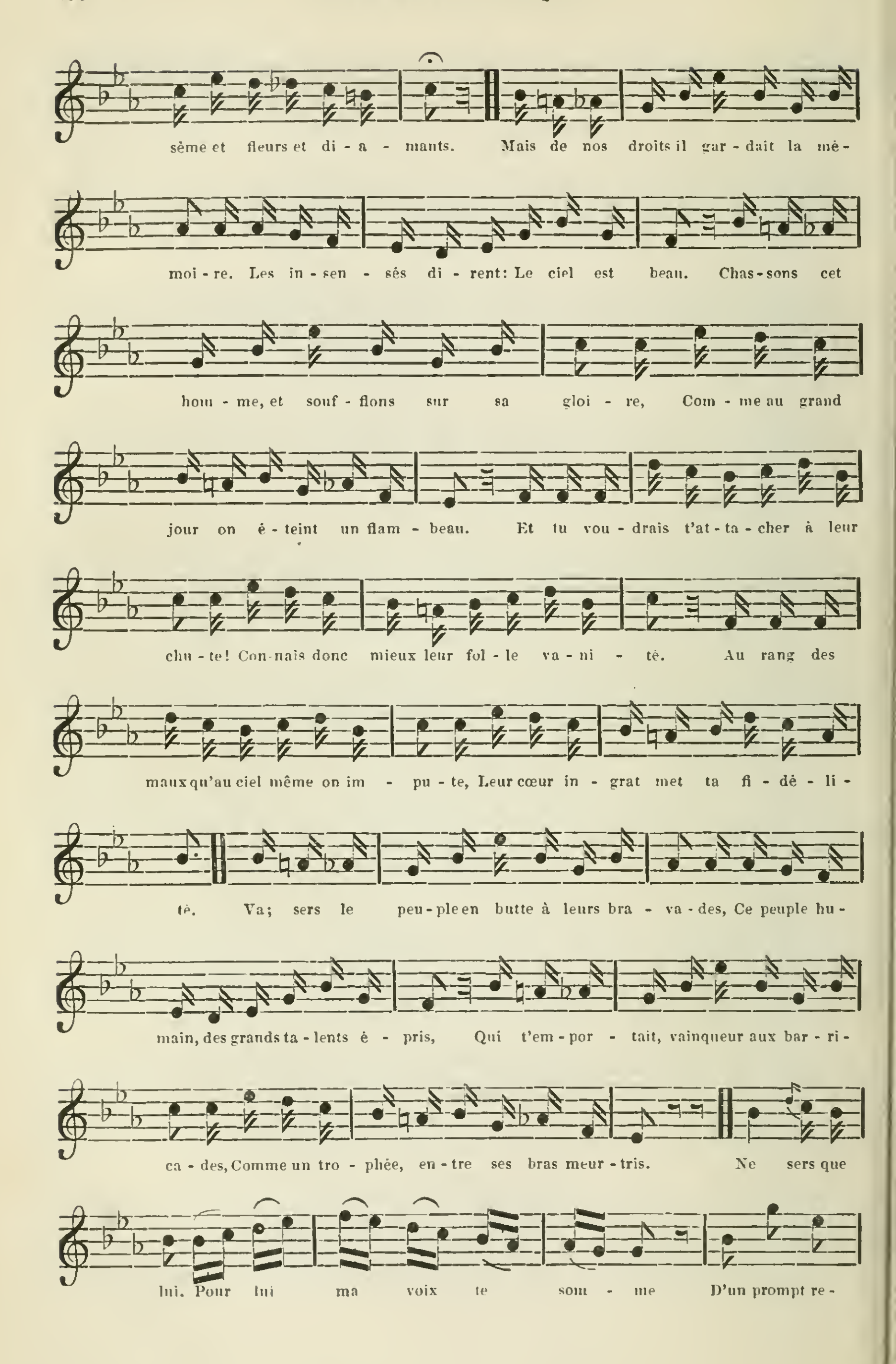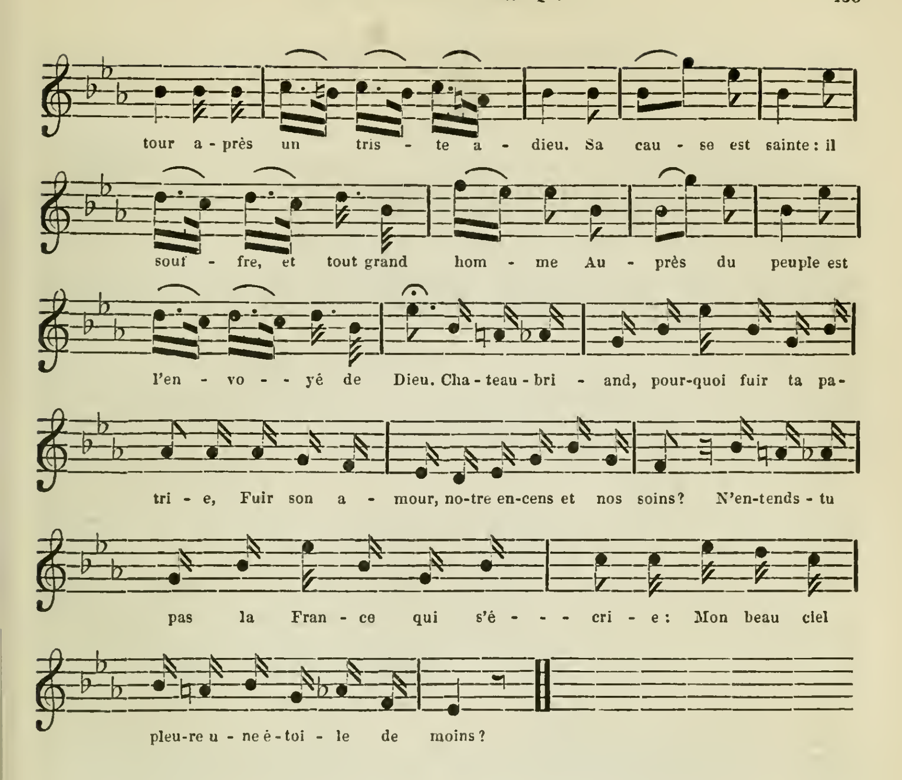


(1) Dans un des couplets qui précèdent celui-ci, je parle des *lyres* que la France doit à M. de Chateaubriand. Je ne crains pas que ce vers soit démenti par la nouvelle école poétique, qui, née sous les ailes de l'aigle, s'est, avec raison, glorifiée souvent d'une telle origine. L'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de Child Harold est de la famille de René.

Après ce que je viens de rappeler du grand mouvement qu'il a donné à la poésie moderne, il importe peu à M. de Chateaubriand que



je répète ici ce que j'ai dit dans ma Préface, de l'influence particulière de ses ouvrages sur les études de ma jeunesse. Je crois plus à propos de faire ressouvenir qu'en 1829, M. de Chateaubriand m'ayant honoré de marques d'intérêt et d'estime, en fut vivement réprimandé par les organes du pouvoir auquel la France était livrée. Je rougis d'avoir si faiblement acquitté ma dette envers le plus grand écrivain du siècle, surtout quand je pense qu'il a consacré quelques pages à immortaliser mes chansons. C'est un plaidoyer en leur faveur que la postérité lira sans doute; mais l'avocat le plus éloquent ne saurait gagner toutes les causes. Puisse du moins la trop grande générosité de M. de Chateaubriand ne lui donner jamais de clients plus ingrats que le chansonnier qu'il a bien voulu placer sous la protection de son génie!
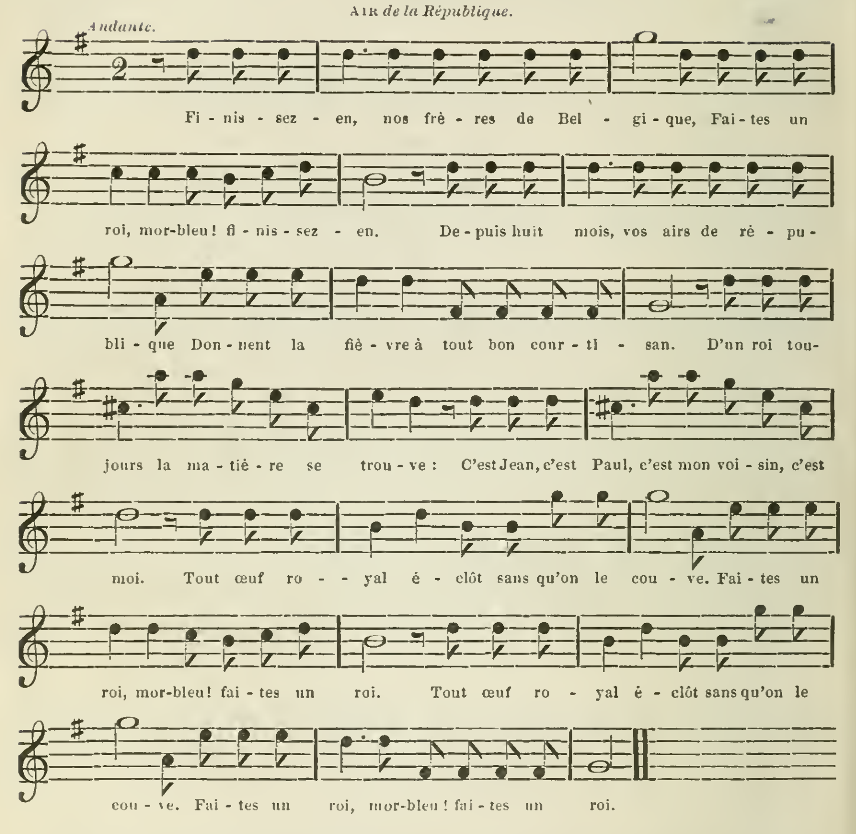

sème et fleurs et di - a - mants. Mais de nos droits il gar - dait la mé -
moi - re. Les in - sen - sés di - rent: Le ciel est beau. Chas - sons cet
hom - me, et souf - flons sur sa gloi - re, Com - me au grand
jour on é - teint un flam - beau. Et tu vou - drais t'at - ta - cher à leur
chu - te! Con-nais donc mieux leur fol - le va - ni - té. Au rang des
maux qu'au ciel même on im - pu - te, Leur cœur in - grat met ta fi - dé - li -
té. Va; sers le peu - ple en butte à leurs bra - va - des, Ce peuple hu -
main, des grands ta - lents é - pris, Qui t'em - por - tait, vainqueur aux bar - ri -
ca - des, Comme un tro - phée, en - tre ses bras meur - tris. Ne sers que
lui. Pour lui ma voix te som - me D'un prompt re -


tour a - près un tris - te a - dieu. Sa cau - se est sainte : il
souf - fre, et tout grand hom - me Au - près du peuple est
l'en - vo - - yé de Dieu. Cha - teau - bri - and, pour-quoi fuir ta pa -
tri - e, Fuir son a - mour, no-tre en-cens et nos soins? N'en-tends - tu
pas la Fran - ce qui s'é - - - cri - e : Mon beau ciel
pleu-re u - ne é - toi - le de moins?

CONSEIL AUX BELGES.

MAI 1831.

AIR *de la République.*



Quels biens sur vous un prince va répandre!
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs;
Puis des cordons et des croix à revendre;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte;
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget! Nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné : peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi! je raille; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.
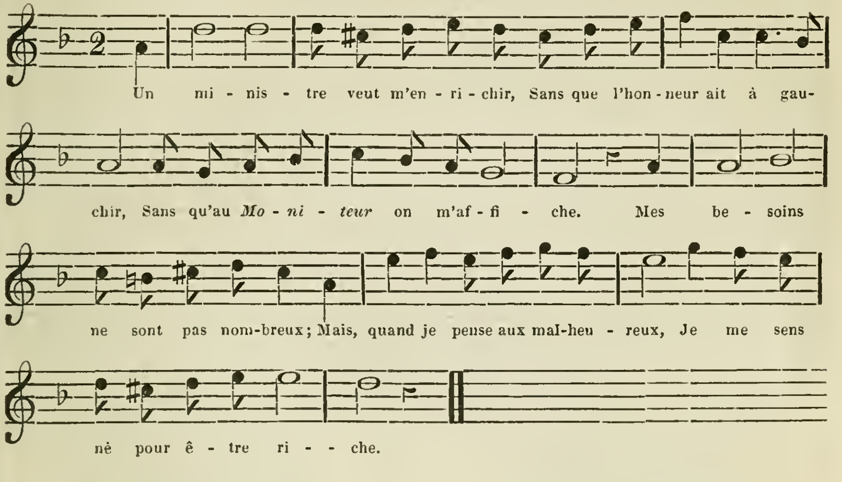
LE REFUS.

CHANSON

ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI.

1832.

AIR : *Le premier du mois de janvier.*



Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang;
Mais l'or du moins on le partage.
Vive l'or! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où!
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or.
Las! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté! c'est, monseigneur,
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée!
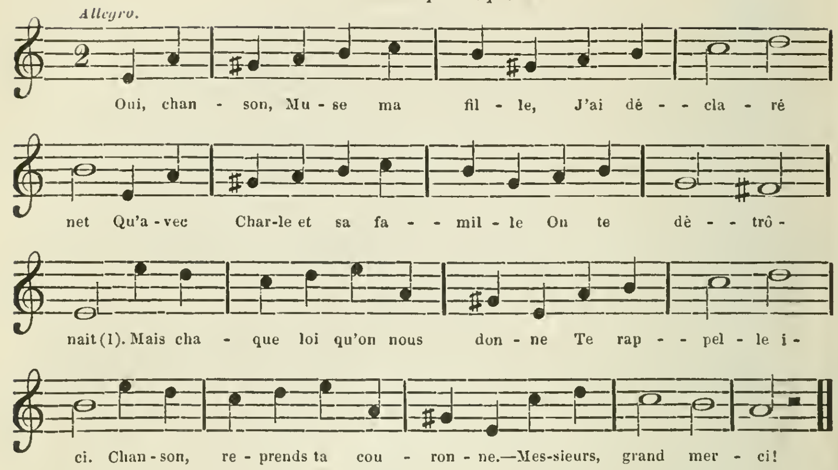
Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma Muse indépendante et vraie ?
Je suis un sou de bon aloi;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu,
Sitôt qu'on le touche il résonne.

LA RESTAURATION DE LA CHANSON.

JANVIER 1831.





Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf;
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf.
Mais point! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Depuis les jours de décembre (2),
Vois, pour se grandir,
La chambre vanter la chambre;
La chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Basse-cour des ministères
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid (3).
Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Gloire à la garde civique,
Piédestal des lois!
Qui maintient la paix publique
Peut venger nos droits.
Là-haut, quelqu'un, je soupçonne,
En a du souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait,
Veut servir de luminaire
Aux gens de Juillet.
Fi d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci!
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point,
Voudraient que le baromètre
Ne variât point.
Pour peu que là-bas il tonne,
On se signe ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux!
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si.....
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

(1) A la fin de juillet 1830, j'avais dit : « On vient de détrôner Charles X et la chanson. » Ce mot fut répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

(2) Le jugement des ministres de Charles X. La chambre alors ne voulait point entendre parler de sa dissolution.

(3) On craignait encore que l'hérédité de la pairie ne fût conservée.

Te voilà donc restaurée,
    Chanson, mes amours.
Tricolore et sans livrée
    Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
    Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
    — Messieurs, grand merci!

Mais pourtant laisse en jachère
    Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma chère,
    Ont un ciel si gai!
Chez eux la rose foisonne,
    Chez moi, le souci.
Chanson, reprends ta couronne.
    — Messieurs, grand merci!
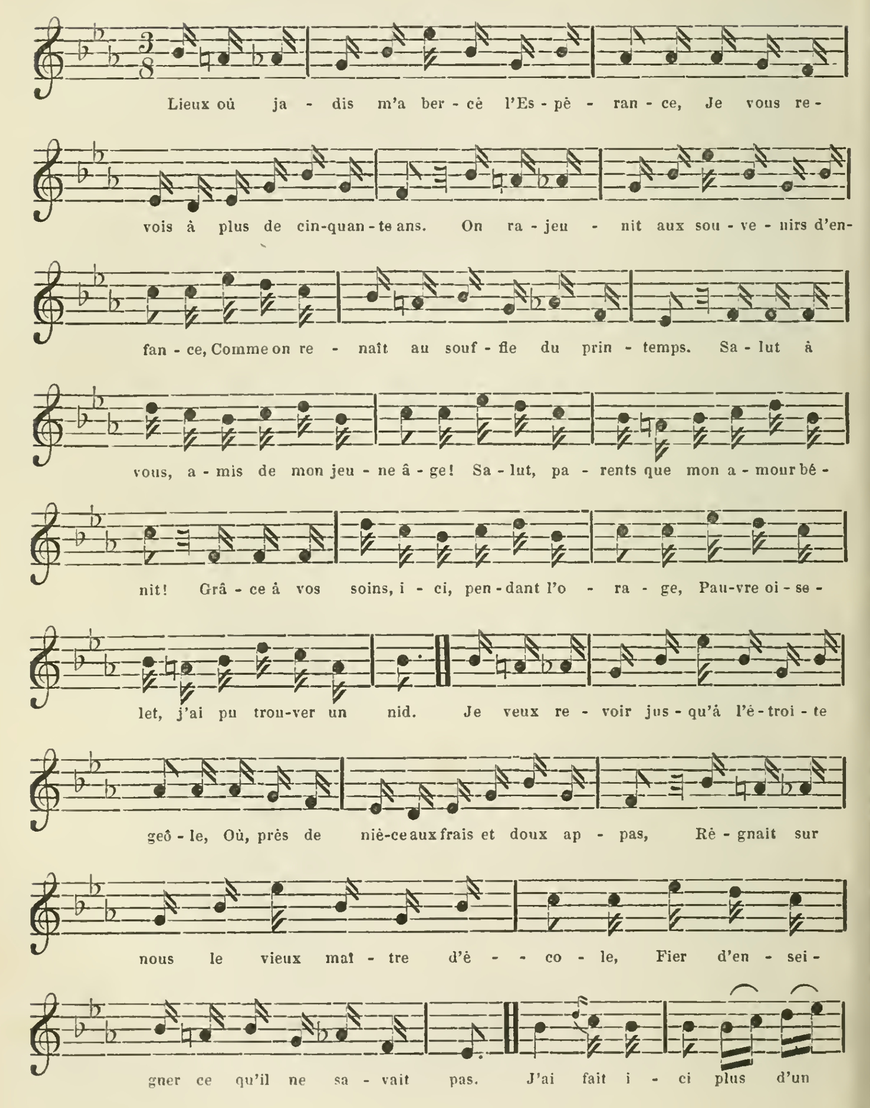
SOUVENIRS D'ENFANCE.

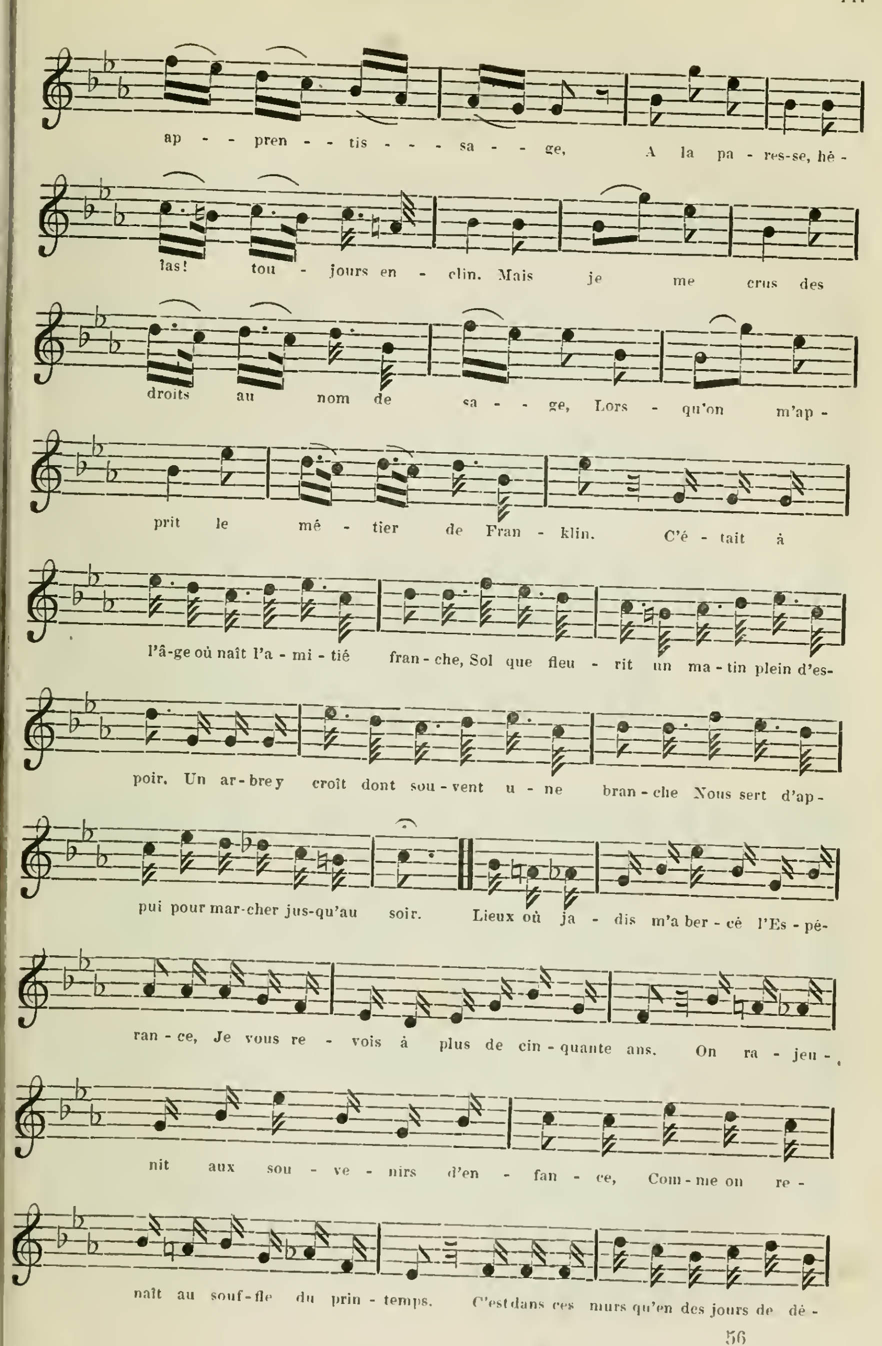
1831.

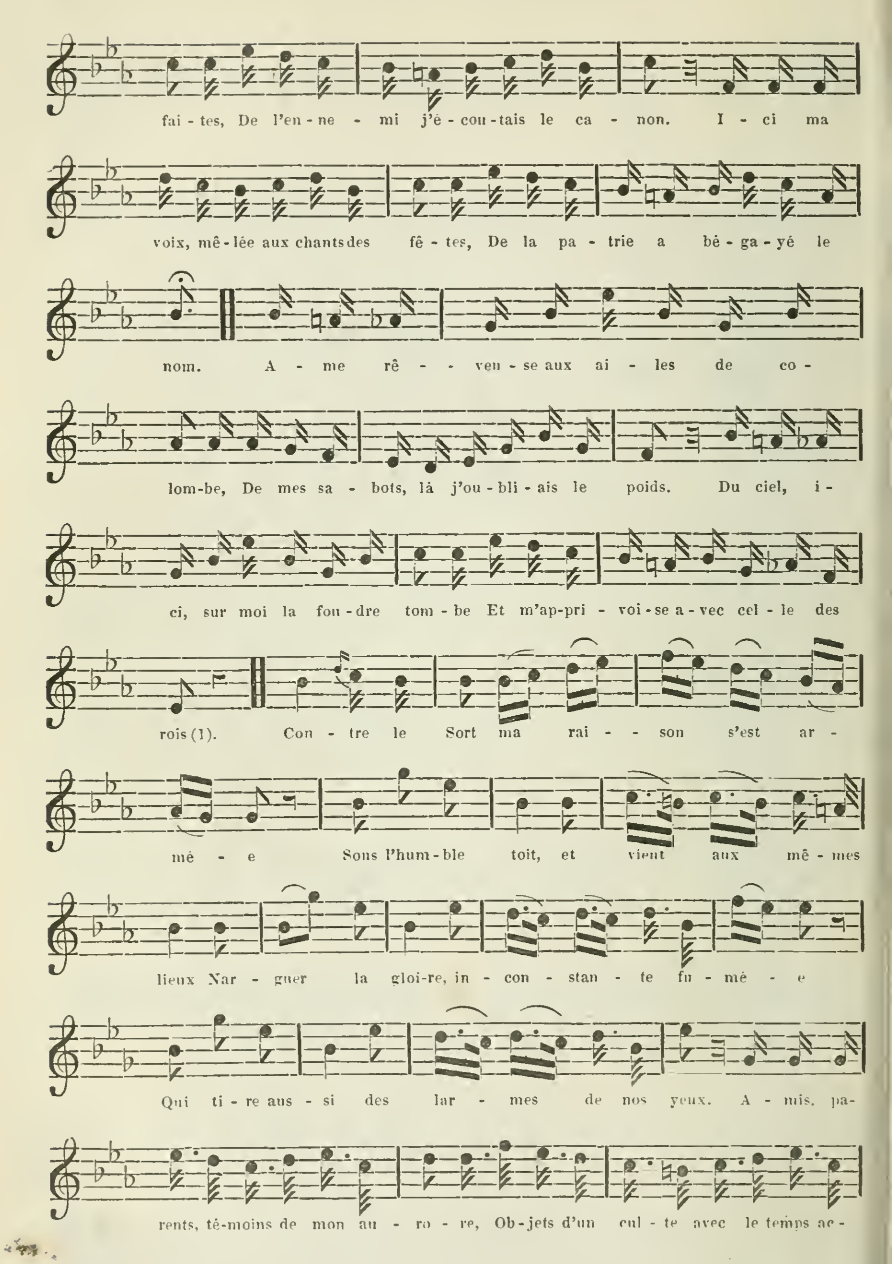
A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE,

VILLE OU J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE 1790 A 1796.

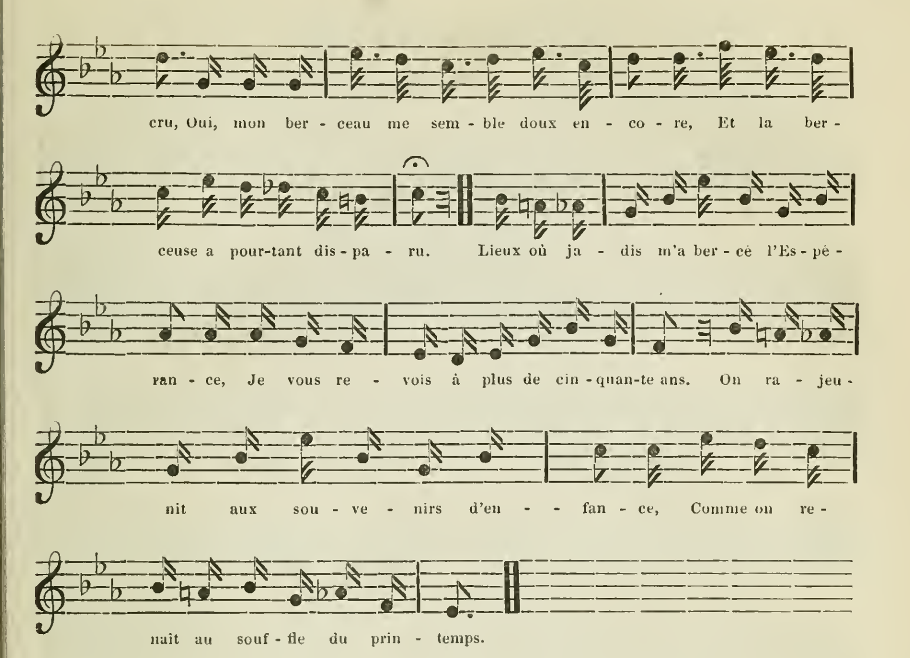
AIR *d'Octavie.*




ap - - pren - - tis - - - - sa - - ge, A la pa - res-se, hé -
las! tou - jours en - clin. Mais je me crus des
droits au nom de sa - - ge, Lors - qu'on m'ap -
prit le mé - tier de Fran - klin. C'é - tait à
l'â-ge où naît l'a - mi - tié fran - che, Sol que fleu - rit un ma - tin plein d'es-
poir. Un ar - bre y croît dont sou - vent u - ne bran - che Nous sert d'ap -
pui pour mar-cher jus-qu'au soir. Lieux où ja - dis m'a ber - cé l'Es - pé-
ran - ce, Je vous re - vois à plus de cin - quante ans. On ra - jeu -
nit aux sou - ve - nirs d'en - fan - ce, Com - me on re -
naît au souf - fle du prin - temps. C'est dans ces murs qu'en des jours de dé -

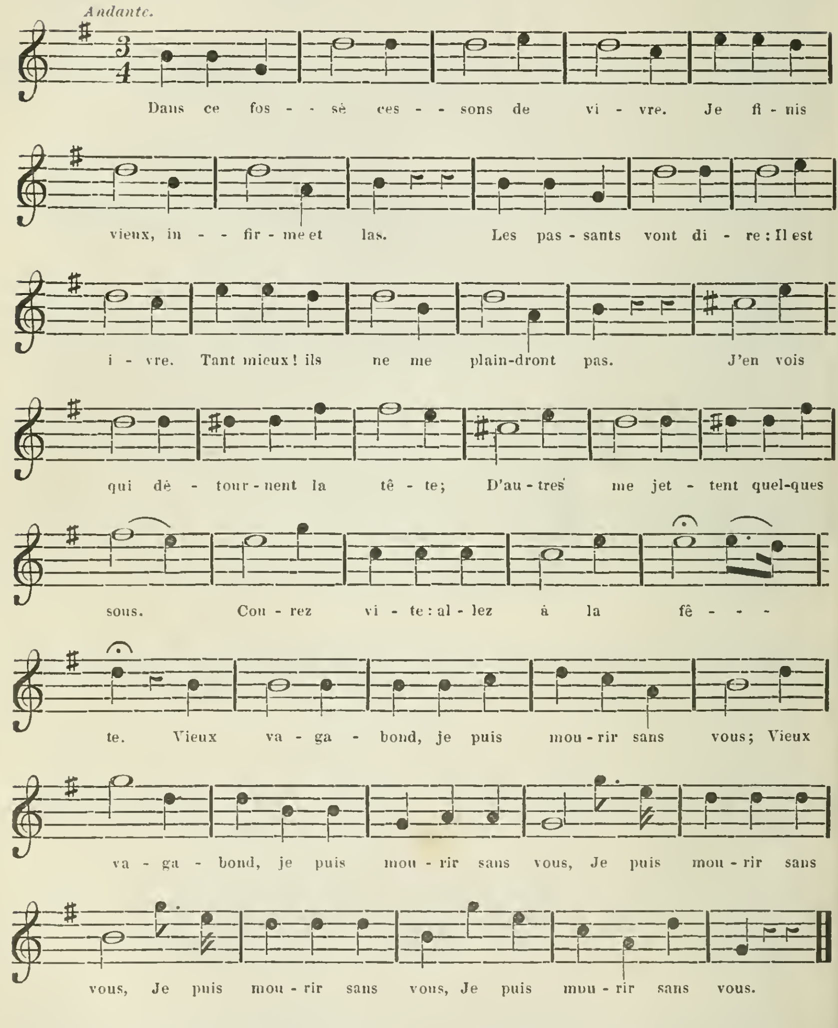


(1) Dans la chanson du *Tailleur et la Fée*, l'auteur a déjà eu occasion de dire qu'à l'âge de douze ans il fut frappé du tonnerre. Sa vie fut plusieurs jours en danger, et il faillit perdre la vue.


cru, Oui, mon ber - ceau me sem - ble doux en - co - re, Et la ber -
ceuse a pour-tant dis - pa - ru. Lieux où ja - dis m'a ber - cé l'Es - pé -
ran - ce, Je vous re - vois à plus de cin - quan-te ans. On ra - jeu -
nit aux sou - ve - nirs d'en - - fan - ce, Comme on re -
naît au souf - fle du prin - temps.

LE VIEUX VAGABOND.

AIR : *Guide mes pas, ô Providence* (des Deux Journées).



Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné !
La rue, hélas! fut ma nourrice :
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

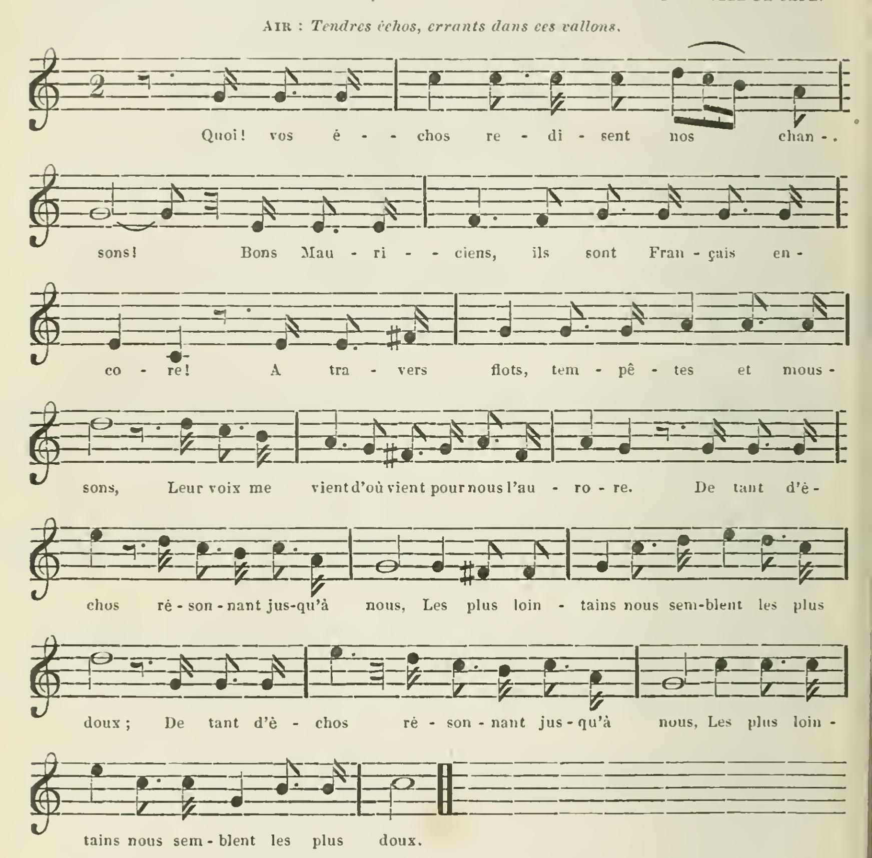
Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

COUPLETS

ADRESSÉS

A DES HABITANTS DE L'ILE DE FRANCE (ILE MAURICE), QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BLESSÉS DE JUILLET, M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ.

AIR : *Tendres échos, errants dans ces vallons.*



Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage !
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

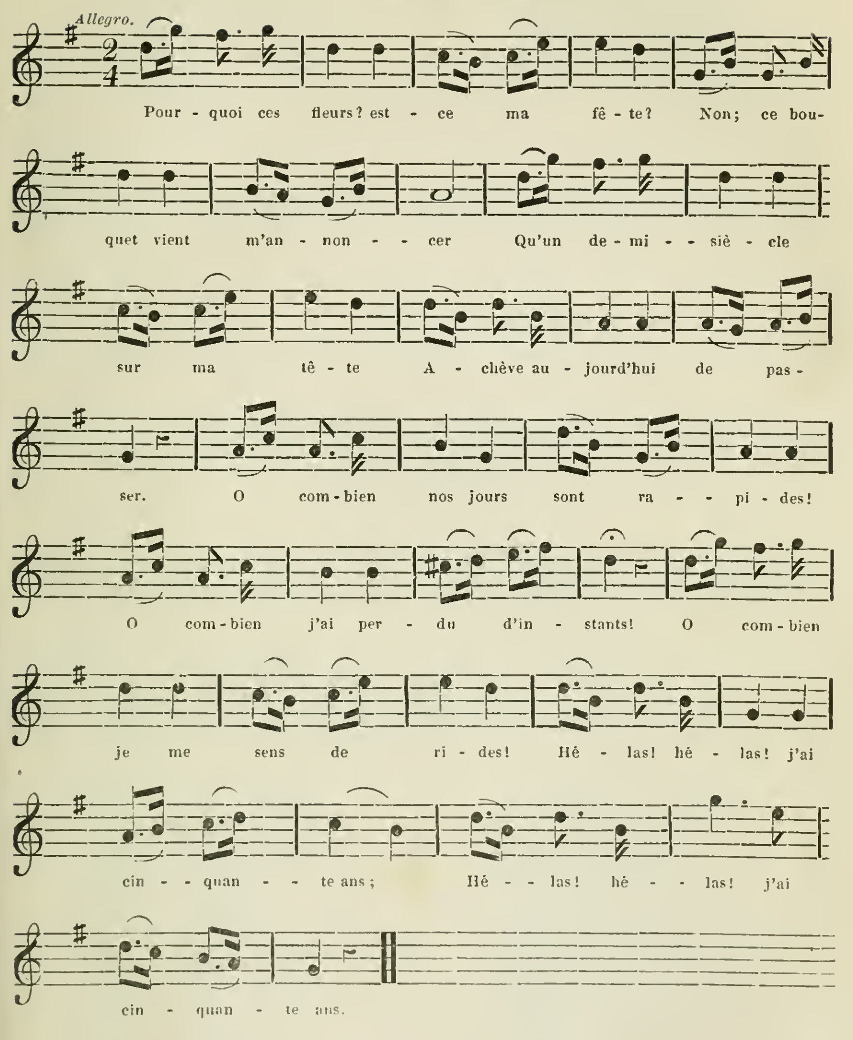
On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis :
Qu'ainsi ma Muse endorme votre peine!
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent ;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

CINQUANTE ANS.

AIR : *Du partage de la richesse.*



A cet âge, tout nous échappe;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe;
N'ouvrons point : mon rôle est fini.
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le Temps.
Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette.
Hélas! hélas, j'ai cinquante ans.

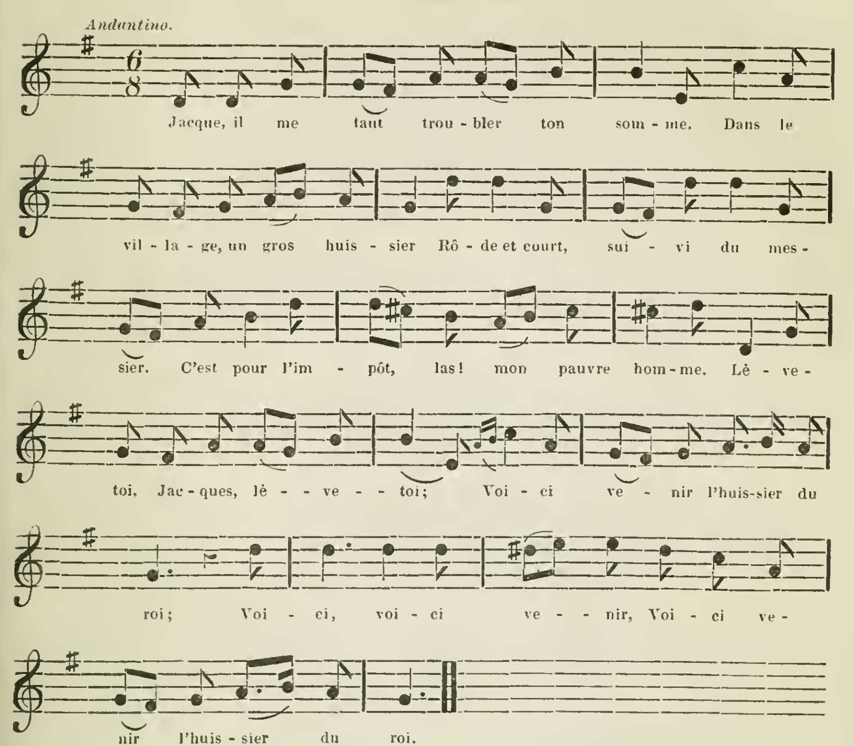
En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit;
La cécité, prison profonde;
La surdité, dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants.
Enfants, honorez la vieillesse!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la Mort qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte la fossoyeuse
Frappe; adieu, messieurs les humains!
En bas, guerre, famine et peste;
En haut, plus d'astres éclatants.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Mais non! c'est vous! vous, jeune amie!
Sœur de charité des amours!
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

JACQUES.

AIR *de Jeannot et Colin.*



Regarde : le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou! Dieu! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah! si le roi pouvait attendre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille!
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent, cher affermé,
Par la misère il est fumé;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher!
Et le sel aussi, notre sucre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage;
Mais les droits l'ont bien renchéri!
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! o ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.

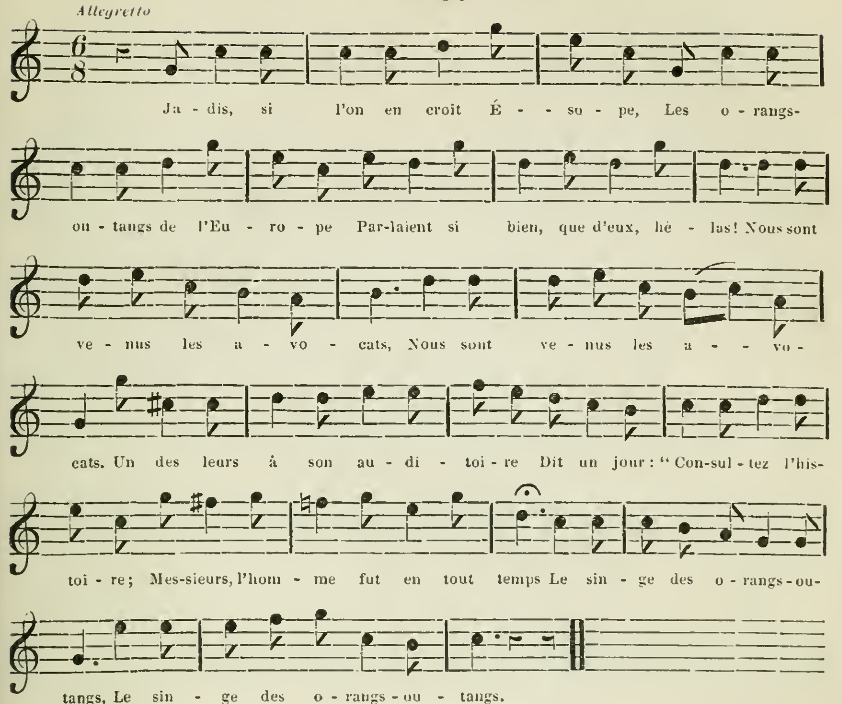
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

LES ORANGS-OUTANGS.

AIR *de Calpigi.*



" Oui; d'abord, vivant de nos miettes,
" Il prit de nous l'art des cueillettes;
" Puis, d'après nous, le genre humain
" Marcha droit, la canne à la main.
" Même avec le ciel, qui l'effraye,
" Il use de notre monnaie.
" Messieurs, l'homme fut en tout temps
" Le singe des orangs-outangs.

" Il prend nos amours pour modèles,
" Mais nos guenons nous sont fidèles.
" Sans doute il n'a bien imité
" Que notre cynisme effronté.
" C'est chez nous qu'à vivre sans gêne
" S'instruisit le grand Diogène.
" Messieurs, l'homme fut en tout temps
" Le singe des orangs-outangs.
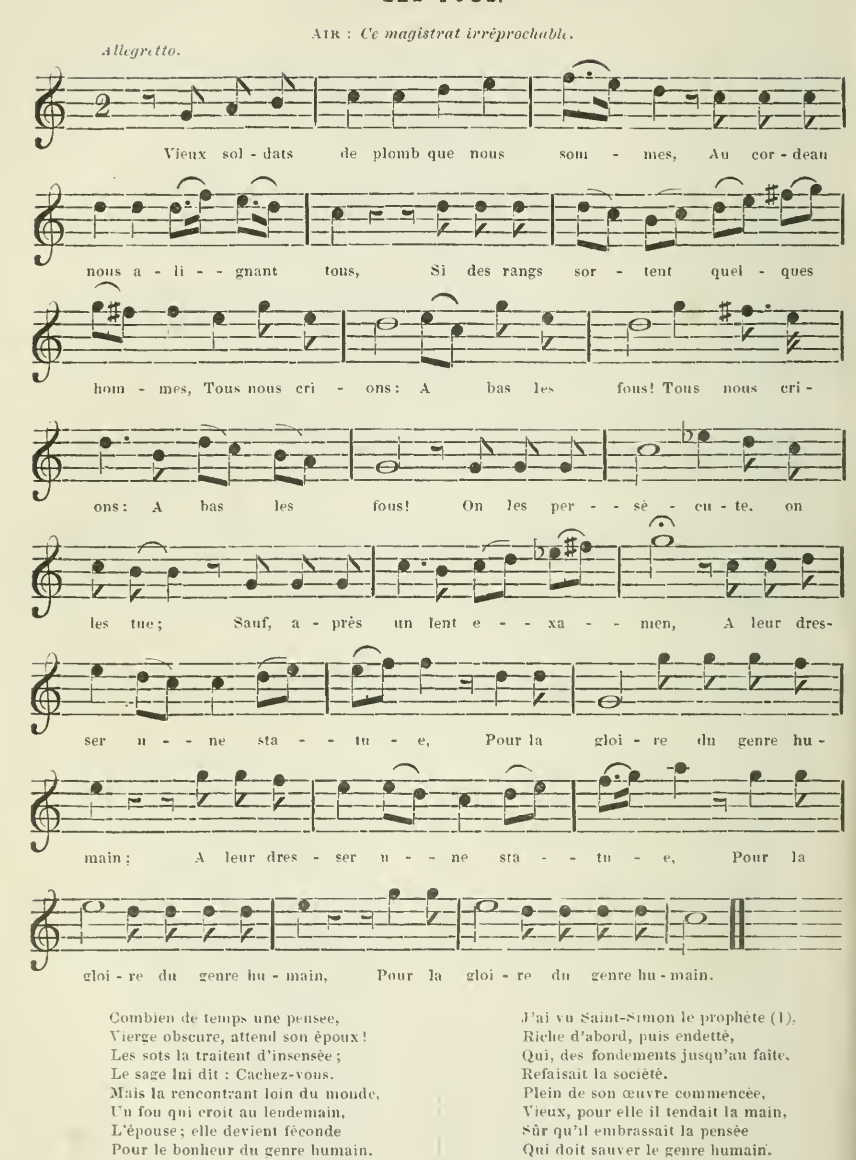
" L'homme a vu chez nous une armée,
" D'un centre et d'ailes bien formée,
" Ayant, sous les chefs les meilleurs,
" Garde, avant-garde et tirailleurs.
" Ils n'avaient pas mis Troie en cendre,
" Que nous comptions vingt Alexandre.
" Messieurs, l'homme fut en tout temps
" Le singe des orangs-outangs.

" Avec bâton, épée ou lance,
" Tuer est l'art par excellence.
" Nous l'enseignons : or, dites-moi,
" Pourquoi l'homme est-il notre roi?
" Grands dieux! c'est fait pour rendre impie,
" Votre image est notre copie.
" Oui, dieux, l'homme fut en tout temps
" Le singe des orangs-outangs. "

Quoi! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours, singes, castors, abeilles,
Crîront : C'est un ours mal léché,
Votre homme; où l'avez-vous péché?
Tout sot qu'il est, il me cajole;
Otons aux bêtes la parole;
Car l'homme encor sera longtemps
Le singe des orangs-outangs.

LES FOUS.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*



Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète (1),
Riche d'abord, puis endetté,
Qui, des fondements jusqu'au faîte,
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

(1) Le comte Henri de Saint-Simon naquit au château de Berny, à quelques lieues de Péronne. Il fit partie des jeunes Français qui, à l'imitation de la Fayette, coururent en Amérique prendre part à la guerre de l'indépendance. Rentré en France, il prit du service, mais s'en dégoûta bientôt. La Révolution le remplit d'enthousiasme. Ayant obtenu quelques bénéfices par des acquisitions de biens

Fourier (1) nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

nationaux, il consacra sa nouvelle fortune aux sciences, qu'il se mit à étudier avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Il fit plus pour elles, car il prodigua à des capacités naissantes les secours nécessaires à leur développement. Sa bourse fut bien vite épuisée : il se vit obligé, sous l'Empire, d'accepter pour vivre le plus mince emploi dans une administration publique. La réforme sociale ne l'en occupait pas moins, et il publia différents essais remplis d'idées originales, qui toutes attestent son amour de l'humanité. La publication de sa *Parabole*, admirable résumé d'un système nouveau d'ordre social, l'exposa, sous la Restauration, à des poursuites judiciaires, qui ne servirent qu'à prouver la force de sa conviction. Il échappa à la condamnation, qu'il eût pu désirer.

En lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au triomphe de ses doctrines, le dégoût s'empara de son âme, et il tenta de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un œil, et ne fit qu'ajouter de nouvelles souffrances à celles dont il était déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, et il publia son *Nouveau Christianisme* en 1825.

Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Rodrigues, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs de la misère.

Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce philosophe, dont le nom a eu après sa mort un retentissement qu'il n'avait sans doute pas prévu.

(1) M. Charles Fourier, auteur du *Nouveau monde industriel*, de la *Théorie des mouvements*, et de la découverte du *Procédé d'industrie sociétaire*.

Le système de l'association n'a jamais été exploré avec plus de puissance que par ce philosophe théoricien, qui fait de *l'attraction passionnelle* la base de son code social. M. Jules le Chevalier, dans un cours public, a expliqué et propagé les idées de M. C. Fourier, et sans lui, peut-être, ne saurions-nous pas bien encore ce que l'inventeur avait entendu par *phalanstère*, *groupe*, *fonctions attrayantes*, etc.

M. Baudet du Lary tente une application partielle de ce système dans le département de Seine-et-Oise.
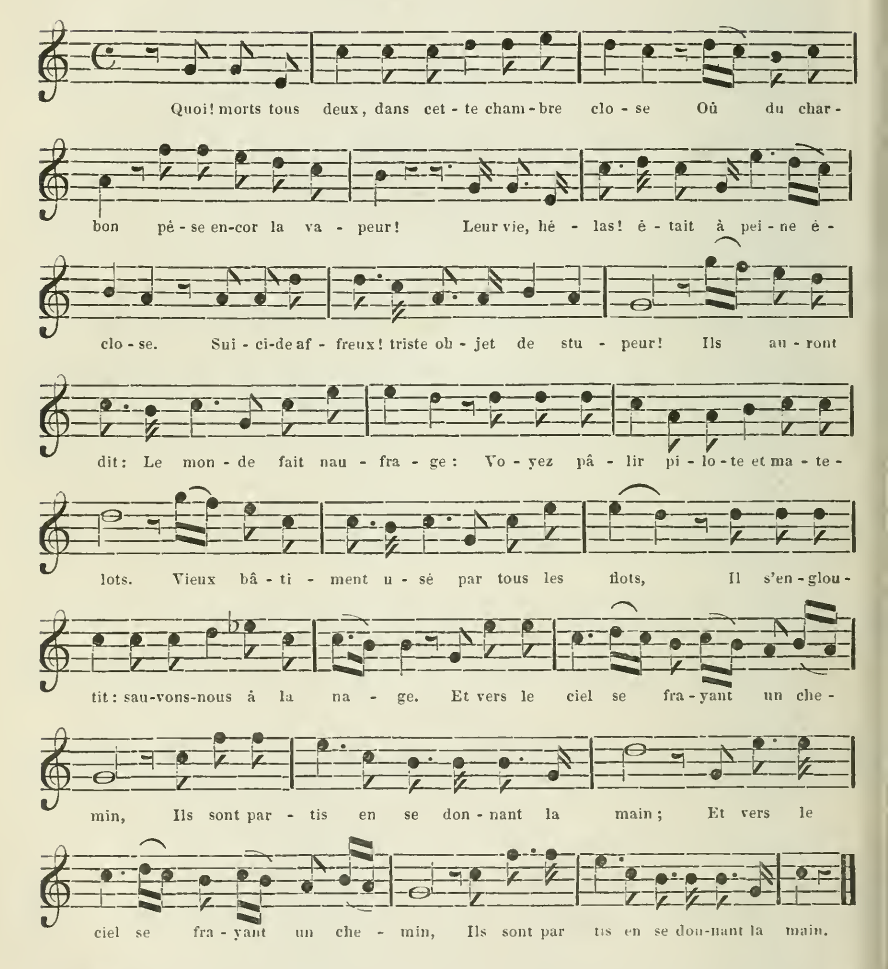
LE SUICIDE.

SUR LA MORT

DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS (1).

FÉVRIER 1832.

AIR *d'Angéline* (de B. Wilhem).



(1) J'ai connu ces deux jeunes gens, dont la fin a été si déplorable. Lebras m'avait adressé quelques pieces de vers patriotiques. Sa constitution était faible et maladive, mais tout annonçait en lui un cœur honnête et bon. Malgré l'accueil que je lui fis à *la Force*, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu de chose. J'ai bien mieux connu Escousse. C'est à *la Force* aussi qu'il vint me trouver, en m'apportant une fort jolie chanson que ma détention lui avait inspirée. Alors et depuis je lui prodiguai les marques du plus vif intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes auteurs m'out fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par ses essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait lui-même. Lors du succès de *Faruch*

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons!
Nous n'avons rien: arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! calomnier la vie!
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté;
Y touchions-nous? L'idole était de fange.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter;
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef le protége endormi;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

e *Maure*, il m'écrivit : *Je me souviens de ce que vous m'avez dit ; ne craignez rien. Mon triomphe ne m'a pas enivré. J'en ai été étourdi tout au plus cinq minutes.*

Son malheur fut celui qui menace plus ou moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son âge, dans l'espèce de serre chaude où nous vivons. La raison d'Escousse avait acquis une trop prompte maturité. Une tête ainsi faite sur un corps d'enfant n'est propre qu'à flétrir la jeunesse, quand cette précocité n'est pas le rare effet d'une organisation particulière. Elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchante la vie à son plus bel âge. Je n'attribue qu'à une sorte de découragement la funeste résolution de ce malheureux et intéressant jeune homme. Il y eut aussi fatalité pour Lebras et pour lui à s'être rencontrés avec des dispositions semblables. Loin l'un de l'autre, peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'encouragèrent à terminer violemment.

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue. Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant l'exécution de son déplorable dessein : *Vous m'avez connu, Béranger : Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous réserve là-haut?*

Outre les drames de *Faruch* et de *Pierre III*, Escousse a laissé des chansons d'un style un peu négligé, sans doute, mais empreintes des nobles sentiments et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de sa trop courte carrière.

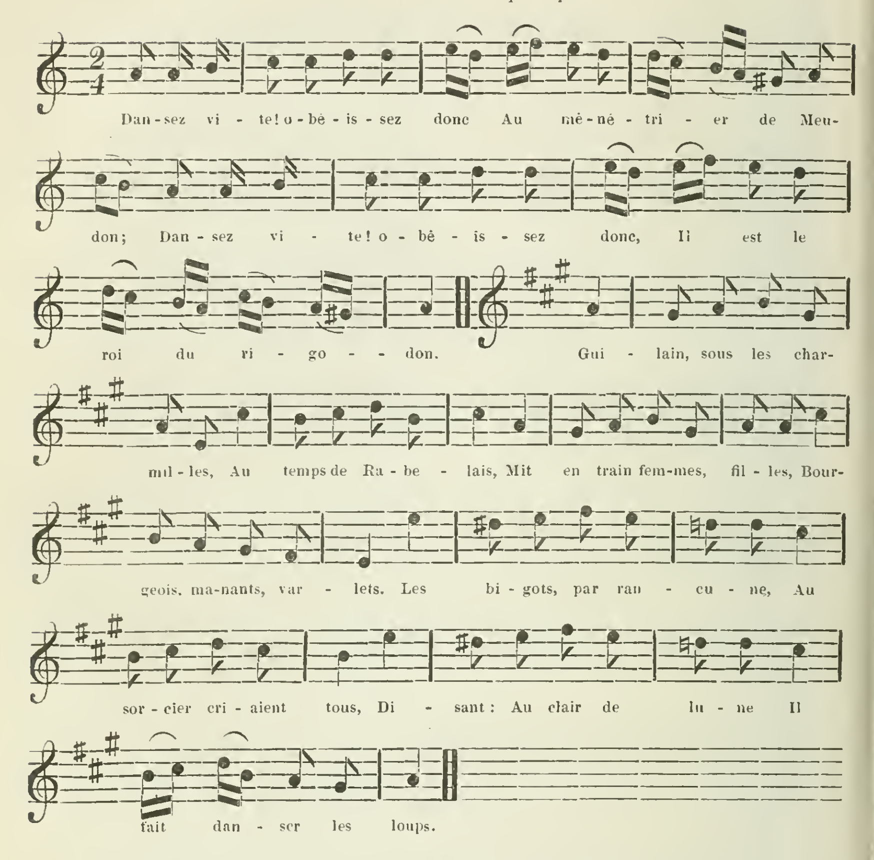
On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une personne que sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage dans une cour pavée. Son dévouement lui porta bonheur ; il n'en résulta pour lui ni blessure ni contusion.

En 1830, le 28 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise du Louvre et des Tuileries. Après la victoire du peuple, Escousse ne dit mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la commission des récompenses nationales.

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence qui promettait d'être si belle et si féconde!

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

Air *de la Contredanse des petits pâtés.*



Dansez vite, obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Qu'il ait ou non un charme,
Par lui tout va sautant;
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant.
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Danser jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dansez vite! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Un jour sous sa fenêtre
Passe un enterrement;
Le cortége et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent; la prière
Cède aux joyeux accords;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

A la cour on l'appelle :
Il y va, le pauvret!
Là, que d'or étincelle!
Quel brillant cabaret!

Là, roi, princes, princesses,
Rubis, perles, velours :
Tout, jusqu'à des caresses ;
Tout, hors de vrais amours.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Il joue, et l'on dédaigne
Ce qu'il y met de soin.
Où l'ambition règne
La gaîté perd son coin.
Maint danseur de quadrille
Se dit : N'oublions pas
Que plus le parquet brille,
Plus on fait de faux pas.
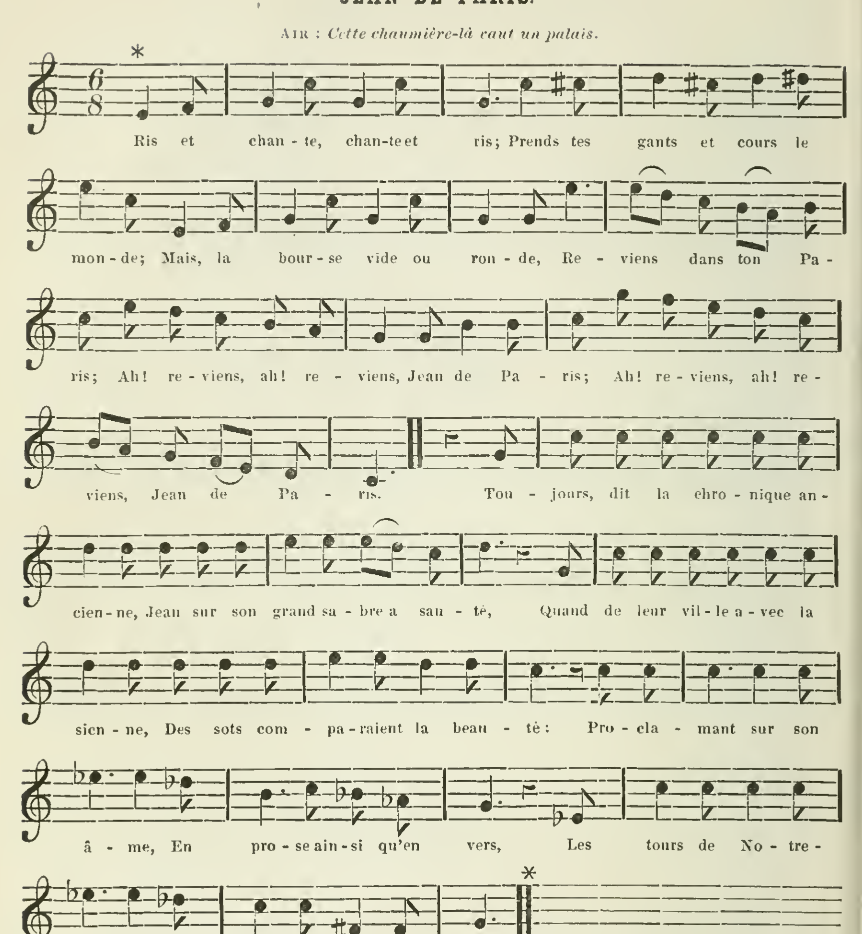
Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Dieu ! chacun bâille ! ô rage !
Guilain, désespéré,
Fuit, et meurt au village,
De tout Meudon pleuré.
La nuit revient son ombre.
Oyez ces sons lointains.
Guilain, dans le bois sombre,
Fait sauter les lutins.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

JEAN DE PARIS.

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.*



Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

S'il franchit la grande muraille;
S'il cocufie un mandarin ;
Du peuple magot s'il se raille ;
A Paris s'il revient grand train;
L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Je veux de l'or, beaucoup et vite,
Dit-il, au Pérou débarquant.
A s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant ?
Loin de mes dix maîtresses,
Fi de ce vil métal!
Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

A la guerre gaîment il vole,
Pour la croix ou pour Saladin;
Se bat, jure, pille et viole;
Puis à Paris écrit soudain :
" Que ma gloire s'étende
" Du Louvre aux boulevards;
" Qu'un ramoneur y vende
" Mon buste pour six liards. "

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

En Perse, il prétend qu'une reine
Lui dit un soir: Je te fais roi.
Soit! répond-il; mais, pour ma peine,
Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.
Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra
Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opera.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.
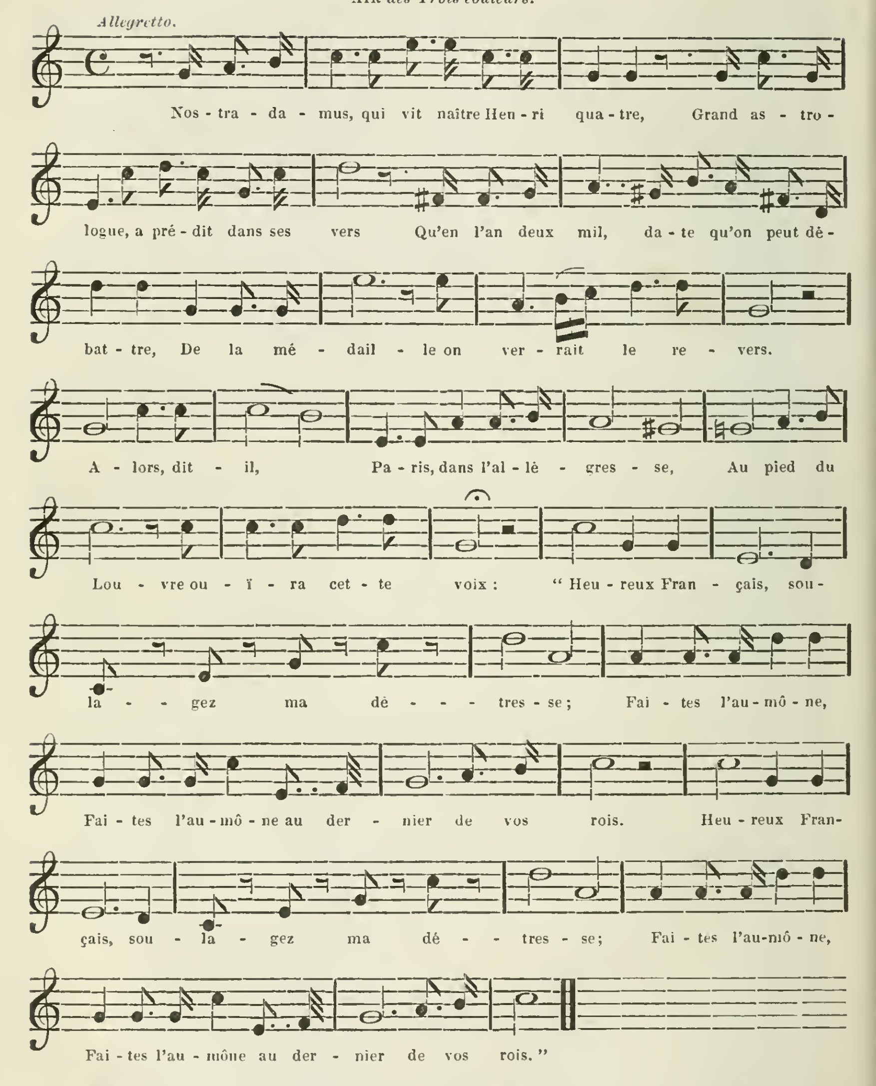
Jean de Paris, dans ta chronique,
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds.
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.
Quel amour incroyable,
Maintenant et jadis,
Pour ces murs dont le diable
A fait son paradis!

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS (1)

POUR L'AN DEUX MIL.

AIR *des Trois couleurs.*



(1) Quand les temps sont mauvais, les prophètes ont beau jeu. Michel de Nostredame, que nous nommons Nostradamus, vécut et mourut sous les derniers Valois. Né en Provence, d'une famille juive convertie, il étudia la médecine, et ses succès lui attirèrent un grand nombre d'envieux, qui le forcèrent de vivre quelque temps dans la retraite. Il s'y livra à l'astrologie, maladie de l'époque, et publia, en 1557, les fameuses *Centuries*, qui lui ont valu la célébrité populaire dont son nom jouit encore. Elles sont écrites en vers barbares, même pour son temps, et d'un style tellement énigmatique, qu'il semble plutôt être le calcul du charlatanisme que le

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur crîra : " L'homme à besace!
" Les mendiants sont bannis par nos lois."
—" Hélas! monsieur, je suis seul de ma race.
" Faites l'aumône au dernier de vos rois."

— " Es-tu vraiment de la race royale?"
— " Oui, répondra cet homme fier encor.
" J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
" A mon aïeul couronne et sceptre d'or.
" Il les vendit pour nourrir le courage
" De faux agents, d'écrivains maladroits.
" Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
" Faites l'aumône au dernier de vos rois.

" Mon père, âgé, mort en prison pour dettes,
" D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
" Je tends la main; riches, partout vous êtes
" Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
" Je foule enfin cette plage féconde
" Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
" Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
" Faites l'aumône au dernier de vos rois."

Le sénateur dira : " Viens, je t'emmène
" Dans mon palais; vis heureux parmi nous.
" Contre les rois nous n'avons plus de haine;
" Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
" En attendant que le Sénat décide
" A ses bienfaits si ton sort a des droits,
" Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
" Je fais l'aumône au dernier de nos rois."

Nostradamus ajoute en son vieux style:
La République au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire un jour Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

produit d'un esprit en délire. Aussi, à diverses époques, ont-elles fait naître les interprétations les plus opposées et les plus absurdes. Il faut convenir toutefois que, dans quelques-unes de ses prophéties, le hasard le servit assez bien pour qu'il ait pu étonner les esprits forts de son temps.
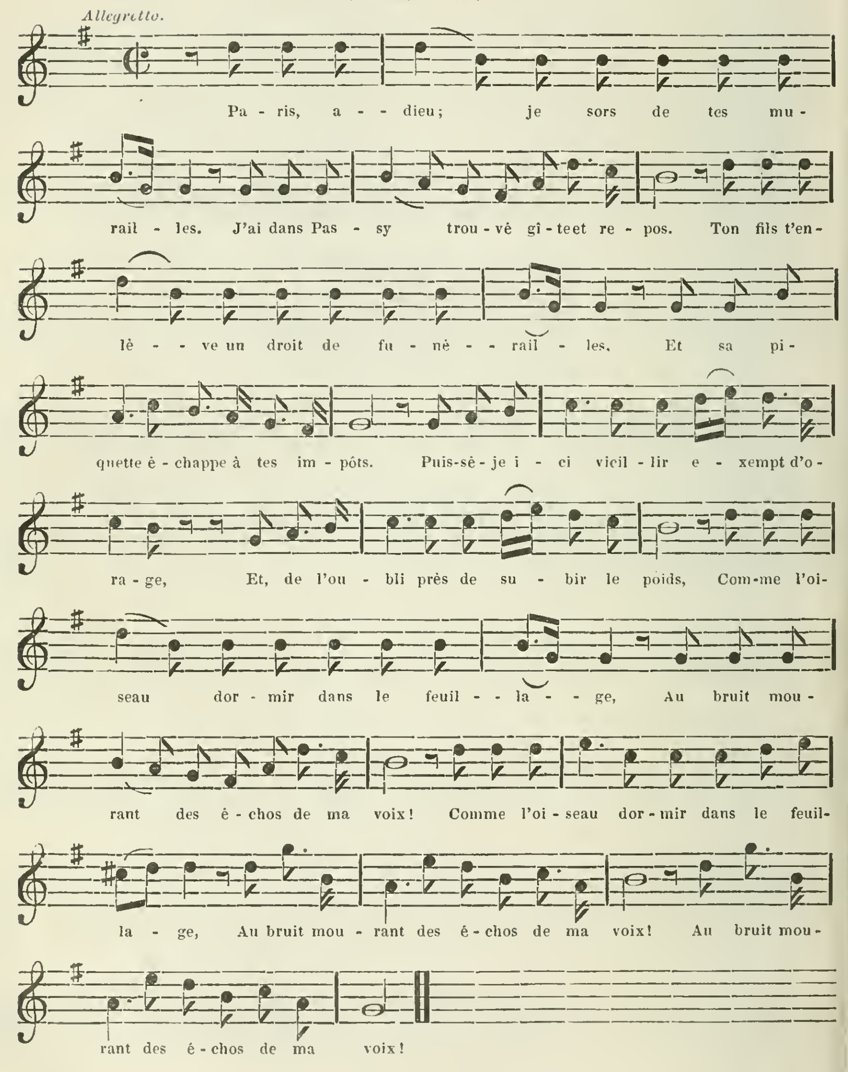
Catherine de Médicis voulut avoir des prédictions de cet astrologue, et le combla de présents et d'honneurs.

Nostradamus mourut à Salon, où l'on crut longtemps qu'au fond de son tombeau il ne cessait pas d'écrire de nouvelles prophéties; ce qui ne manqua pas de produire un très-grand nombre de *Centuries* posthumes dignes de leurs aînées et non moins recherchées d'un public ignorant.

A sa mort, arrivée en 1566, Henri IV était dans sa treizième année.
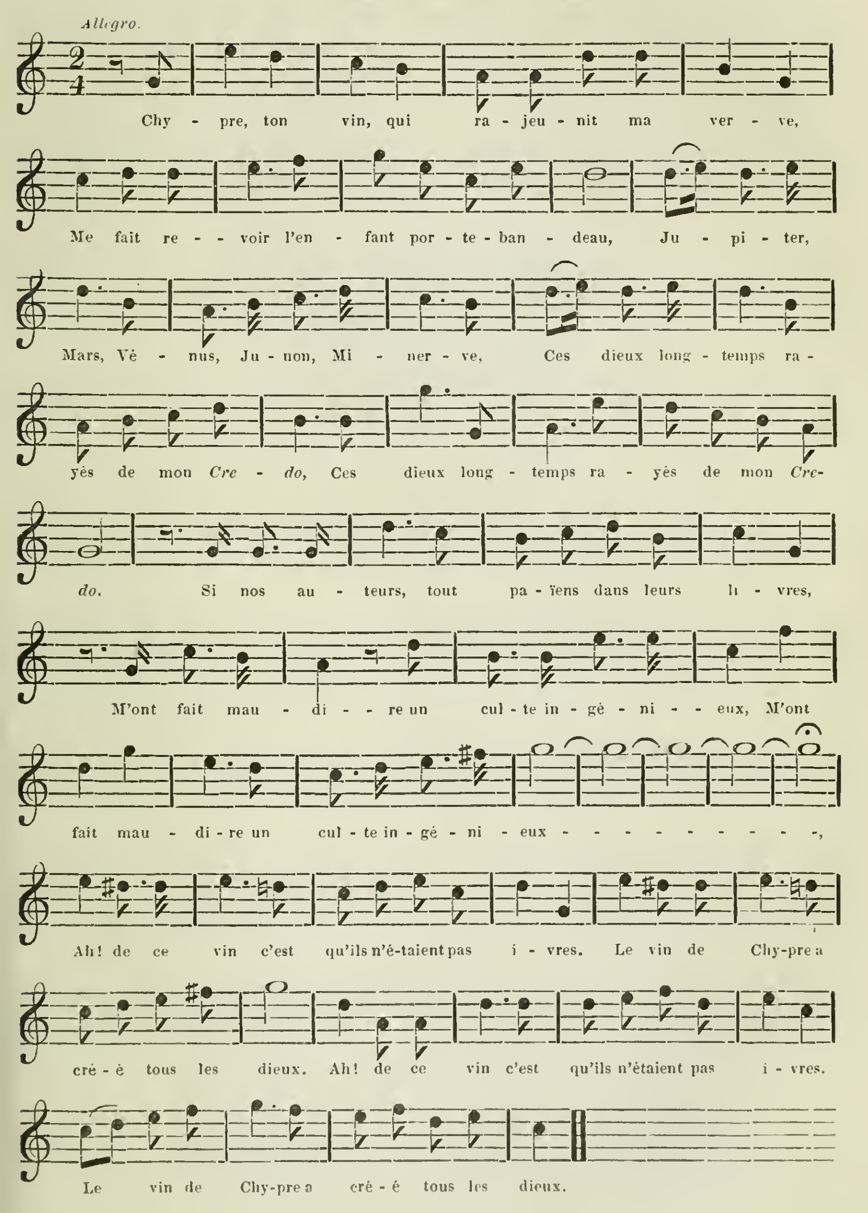
PASSY.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu.*



LE VIN DE CHYPRE.

Air *du vaudeville de Préville et Taconnet.*



Au culte grec, enseigné dans nos classes.
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Grâces;
Souris, Phébus; Zéphyr, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux.
Mais de ma cave éloignez les Naïades.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.
Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons-nous ce ciel délicieux.
A le peupler l'homme a dû se complaire.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.
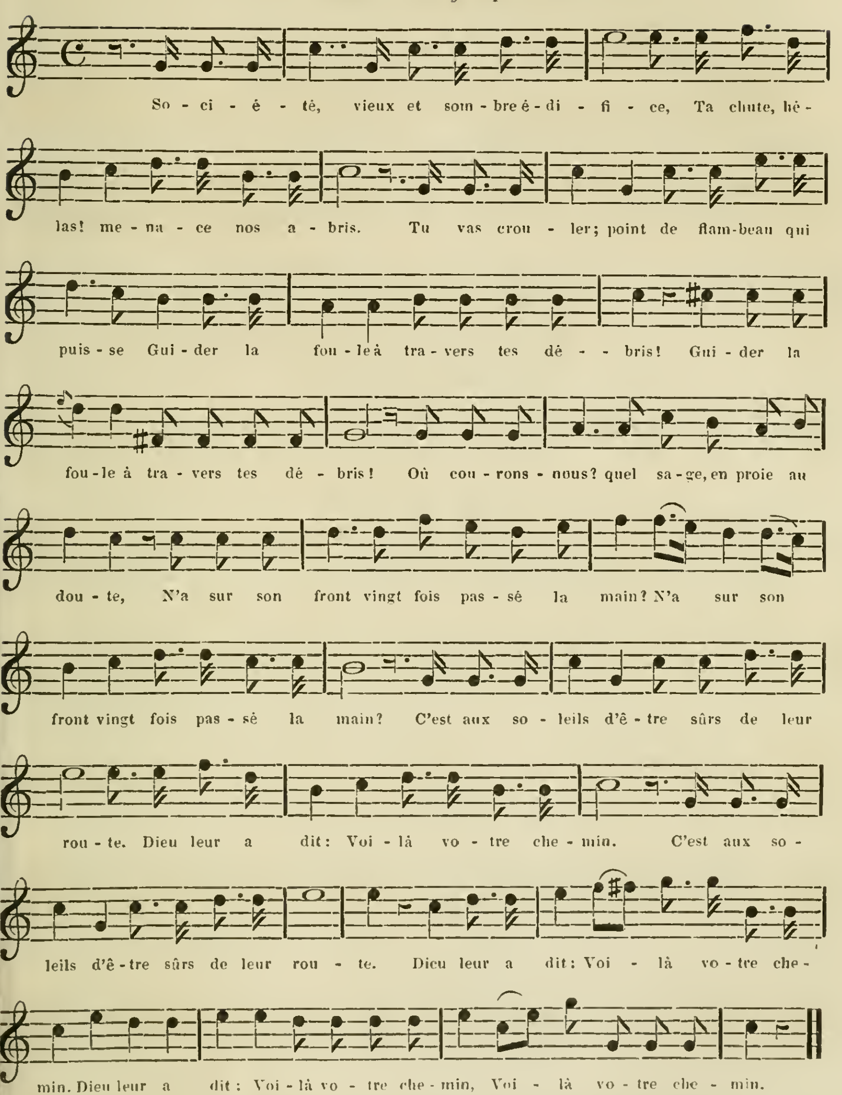
Les yeux en l'air, le bonhomme Hésiode
Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
Faute d'idée, il allait faire une ode;
De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
L'outre était pleine; il en sort un Olympe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentants:
Des loups-garous, des goules, des vampires,
Du moyen âge aimables passe-temps.
Fi des damnés, des spectres et des tombes!
Fi de l'horrible! il est contagieux.
Chauves-souris, faites place aux colombes.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont dans ce vin bu l'immortalité.
Ah! versez-m'en, et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura chanté.
Non; mais, d'Amours conduisant une troupe,
Hébé pour moi quitte un moment les cieux.
En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

LES QUATRE AGES HISTORIQUES.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*



Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.

En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue, une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits.
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante.
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume!
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous; les flots sont maîtrisés;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne! voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!
Mais qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

LA PAUVRE FEMME.
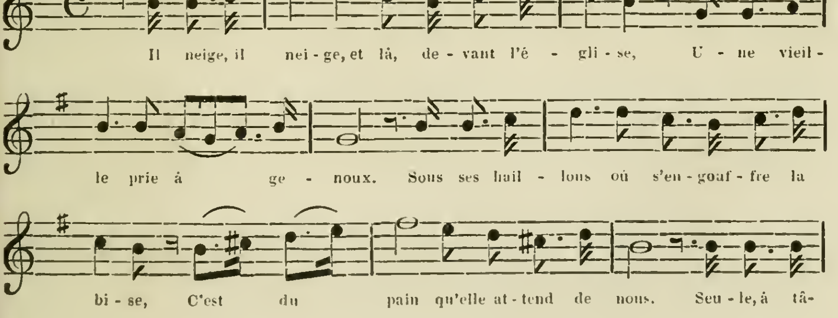
Air *de Mon habit.*
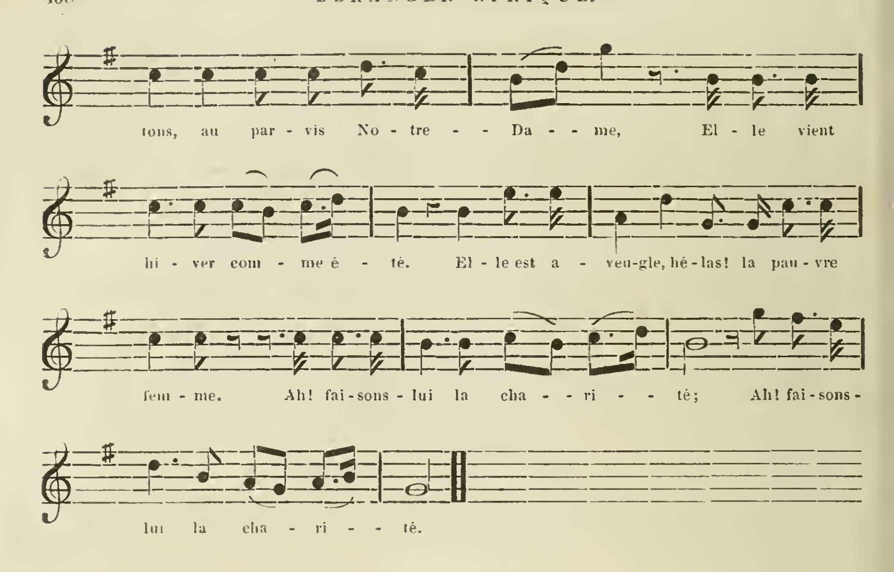
Allegretto.

Il nei - ge, il nei - ge, et là, de - vant l'é - gli - se, U - ne vieil - le prie à ge - - noux. Sous ses hail - lons où s'en-gouf - fre la bi - se, C'est du pain qu'elle at - tend de nous. Seu - le, à tâ- tons, au par - vis No - tre - Da - me, El - - le vient hi - ver comme é - té. El - le est a - veu-gle, hé - las! la pau - vre fem - me. Ah! fai - sons - lui la cha - ri - - té.

MÊME CHANSON.

Air *d'Aristippe.*





MÊME CHANSON.

AIR *de M. Gaubert.*

Allegro moderato.
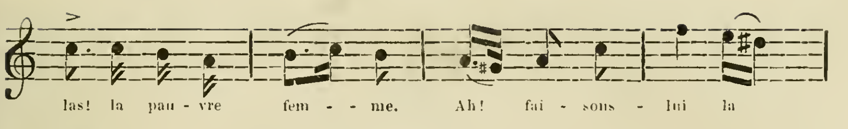
Il neige, il nei - ge, et là, de - vant l'é - gli - - se, U -

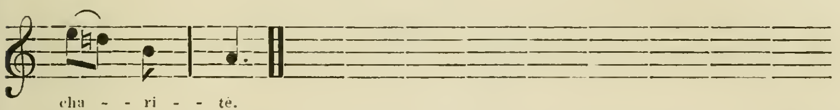
ne vieil - le prie à ge - noux. Sous ses hail - lons où s'en-

gouf - fre la bi - se, C'est du pain qu'el - le at-tend de

nous. Seu - le, à tâ - tons, au par - - vis No - tre - Da - - me, El - le

vient hi - - ver com - me é - té. El - - le est a - - veugle, hé -





Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos!
Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte!
Ah! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour!
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
Tributs de l'amour à l'amour!
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah! faisons-lui la charité.

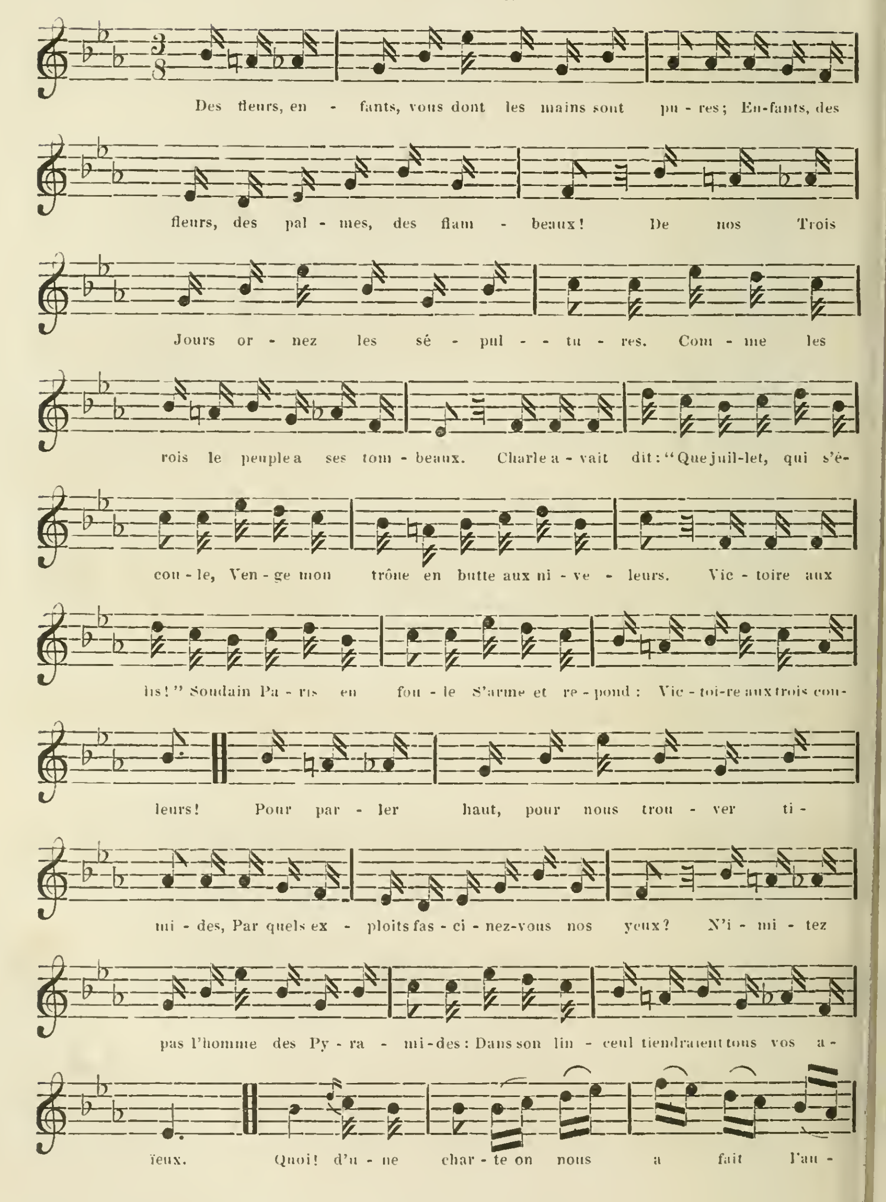
Revers affreux! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix;
Et, bientôt, seule et pauvre, elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.

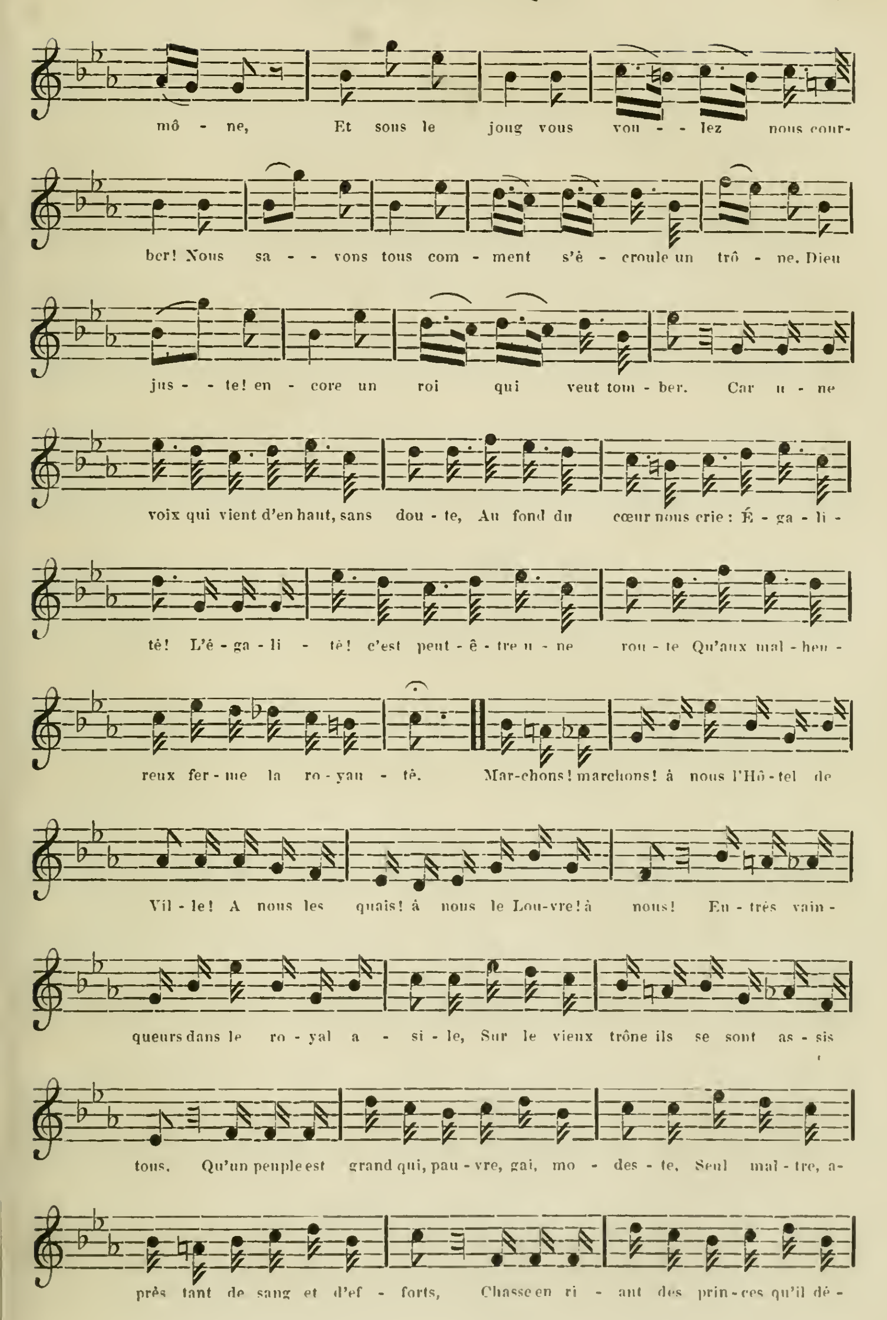
Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur, tendre encore,
Peut se nourrir de piété,
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

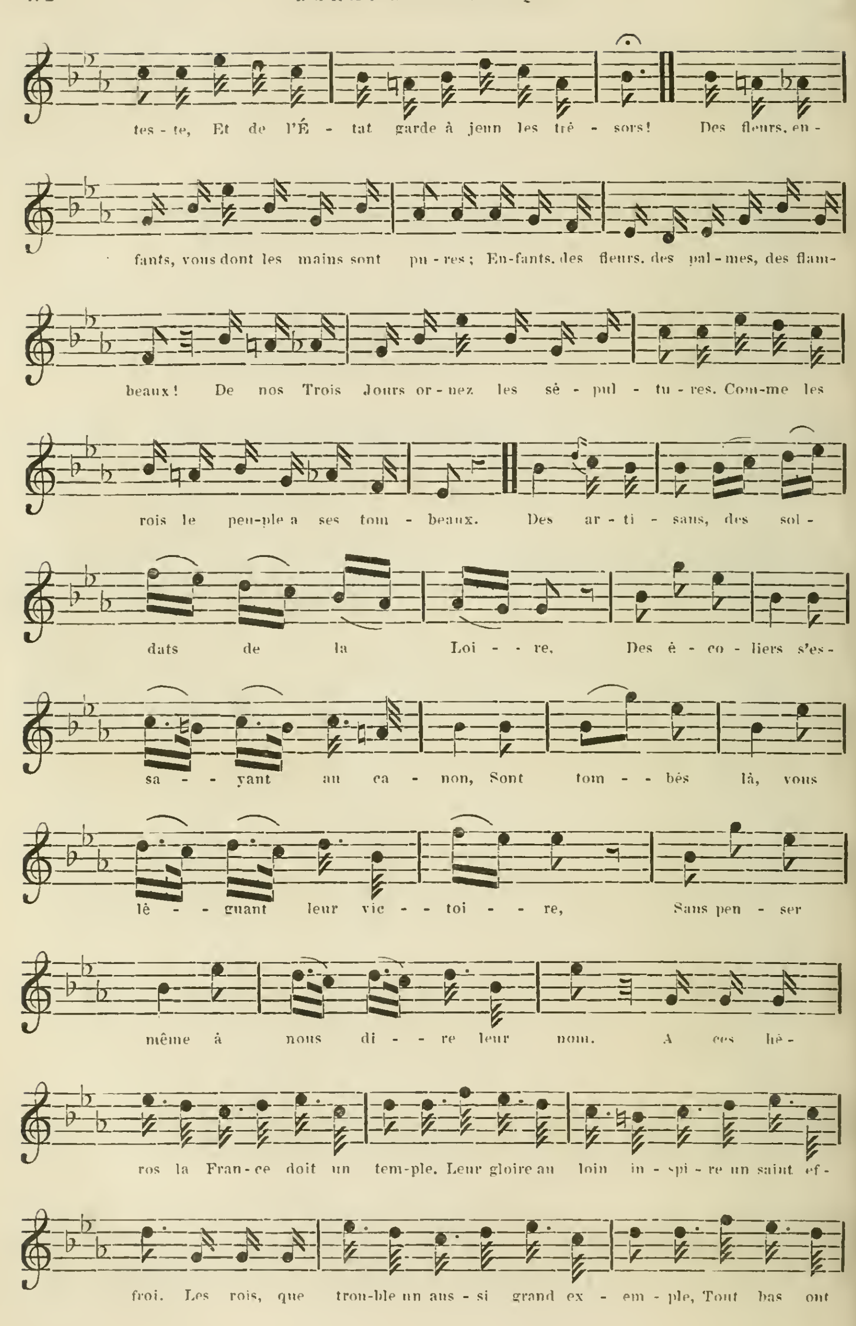
LES TOMBEAUX DE JUILLET.

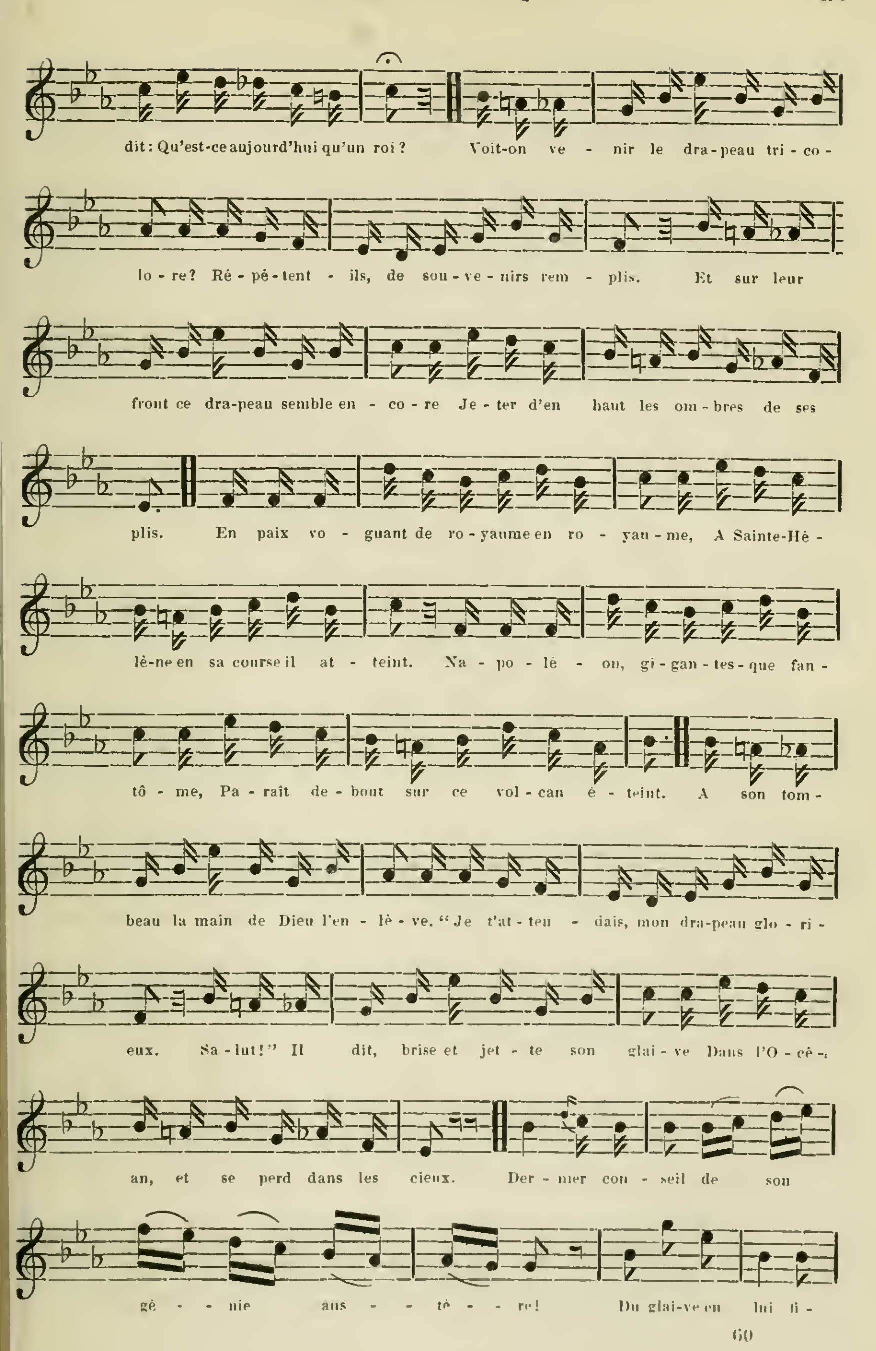
1832.

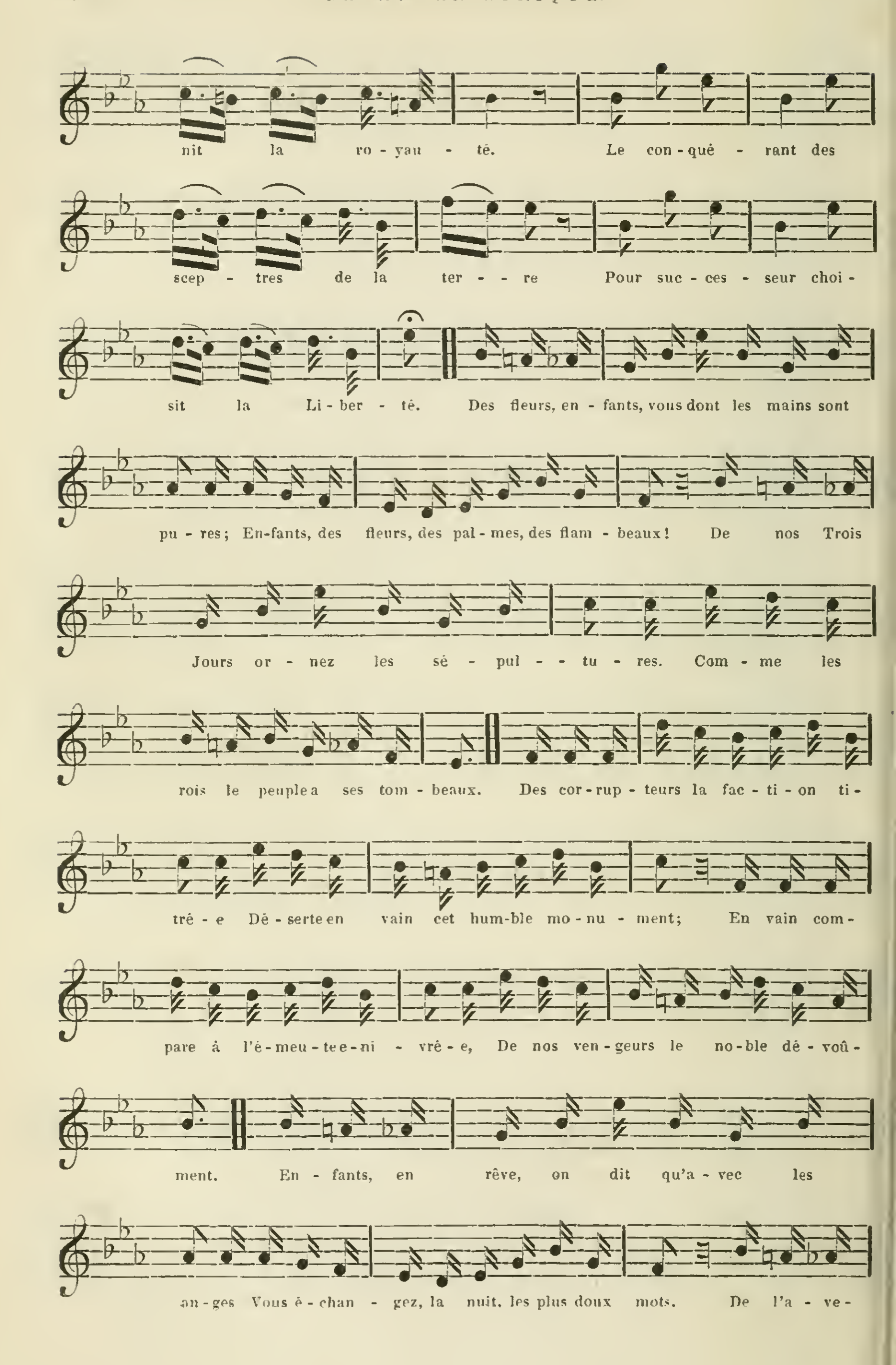
Air *d'Octavie.*

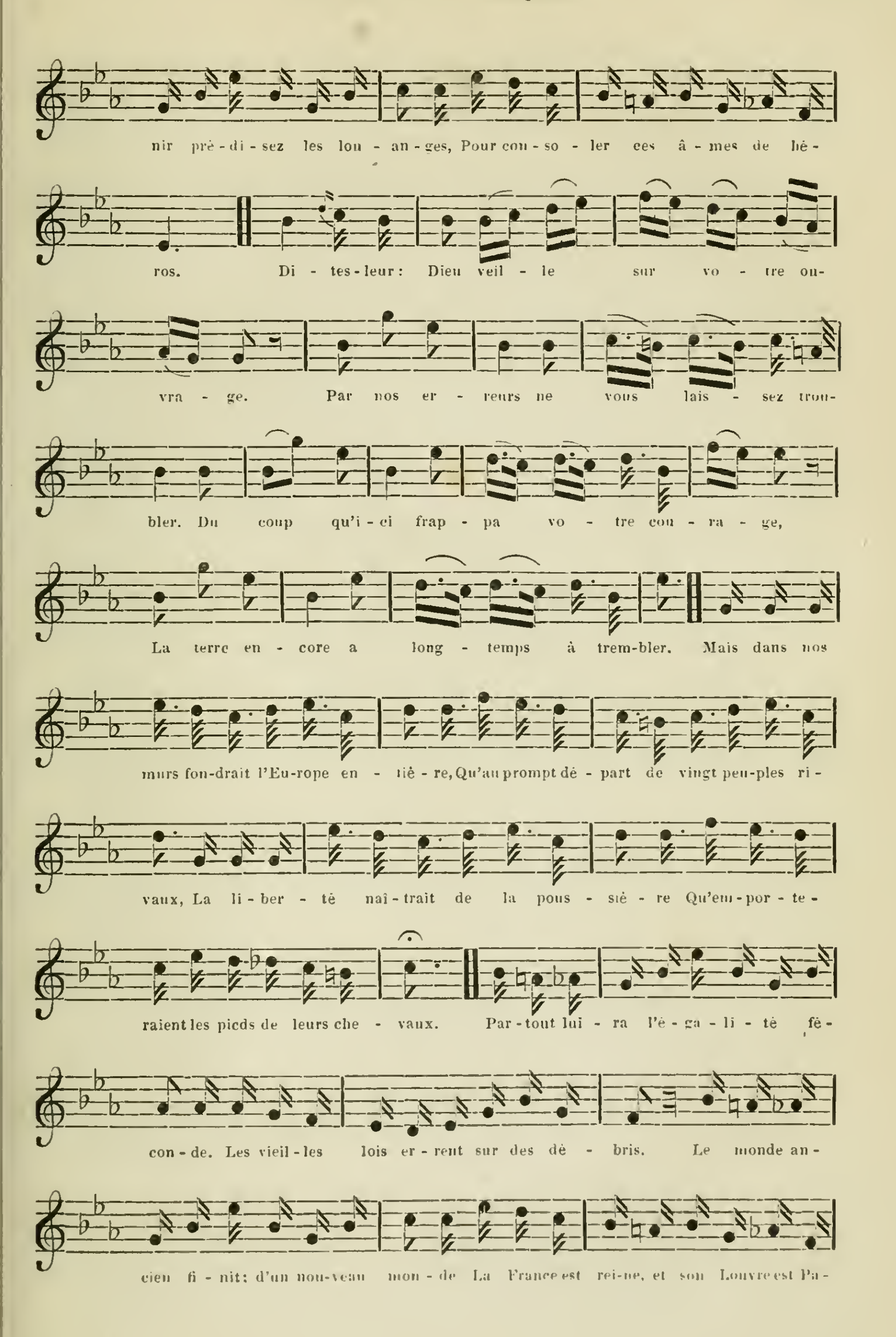


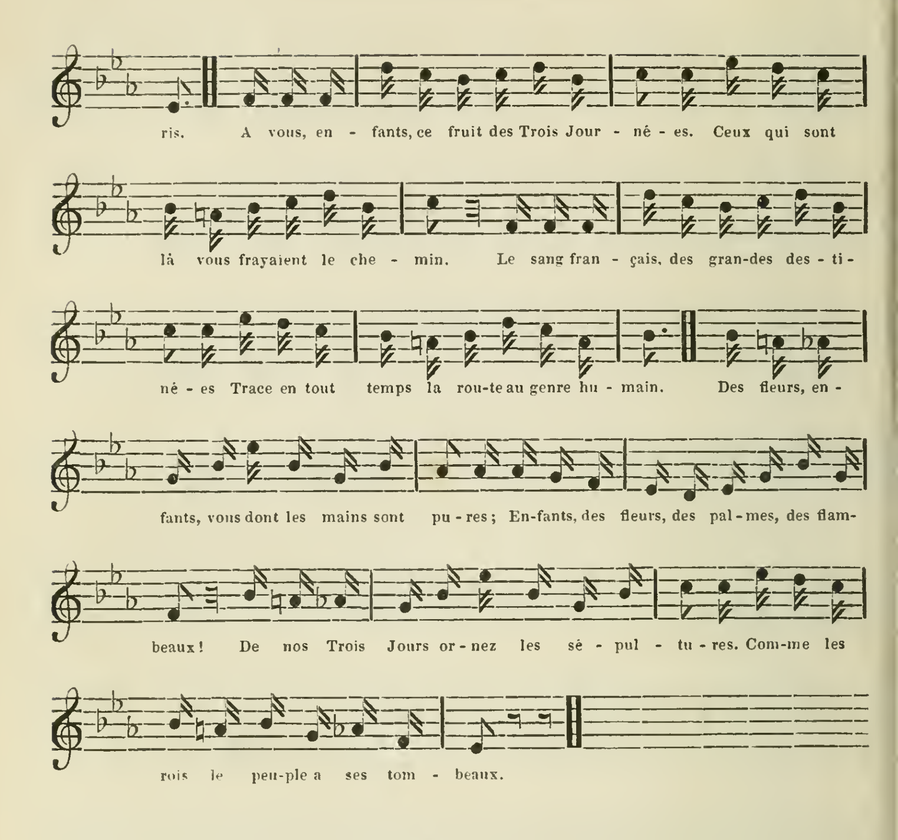

mô - ne, Et sous le joug vous vou - - lez nous cour-
ber! Nous sa - - vons tous com - ment s'é - croule un trô - ne. Dieu
jus - - te! en - core un roi qui veut tom - ber. Car u - ne
voix qui vient d'en haut, sans dou - te, Au fond du cœur nous crie : É - ga - li -
té! L'é - ga - li - té! c'est peut - ê - tre u - ne rou - te Qu'aux mal - heu -
reux fer - me la ro - yau - té. Mar-chons! marchons! à nous l'Hô - tel de
Vil - le! A nous les quais! à nous le Lou-vre! à nous! En - très vain -
queurs dans le ro - yal a - si - le, Sur le vieux trône ils se sont as - sis
tous. Qu'un peuple est grand qui, pau - vre, gai, mo - des - te, Seul maî - tre, a-
près tant de sang et d'ef - forts, Chasse en ri - ant des prin - ces qu'il dé -


tes - te, Et de l'É - tat garde à jeun les tré - sors! Des fleurs, en -
fants, vous dont les mains sont pu - res ; En-fants, des fleurs, des pal - mes, des flam-
beaux ! De nos Trois Jours or - nez les sé - pul - tu - res. Com-me les
rois le peu-ple a ses tom - beaux. Des ar - ti - sans, des sol -
dats de la Loi - - re, Des é - co - liers s'es -
sa - - yant au ca - non, Sont tom - - bés là, vous
lé - - guant leur vic - - toi - - re, Sans pen - ser
même à nous di - - re leur nom. A ces hé -
ros la Fran - ce doit un tem-ple. Leur gloire au loin in - spi - re un saint ef -
froi. Les rois, que trou-ble un aus - si grand ex - em - ple, Tout bas ont


dit: Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi? Voit-on ve - nir le dra-peau tri - co -
lo - re? Ré - pè - tent - ils, de sou - ve - nirs rem - plis. Et sur leur
front ce dra-peau semble en - co - re Je - ter d'en haut les om - bres de ses
plis. En paix vo - guant de ro - yaume en ro - yau - me, A Sainte-Hé -
lè-ne en sa course il at - teint. Na - po - lé - on, gi - gan - tes - que fan -
tô - me, Pa - raît de - bout sur ce vol - can é - teint. A son tom -
beau la main de Dieu l'en - lè - ve. "Je t'at - ten - dais, mon dra-peau glo - ri -
eux. Sa - lut!" Il dit, brise et jet - te son glai - ve Dans l'O - cé -
an, et se perd dans les cieux. Der - nier con - seil de son
gé - nie aus - tè - re! Du glai-ve en lui fi -
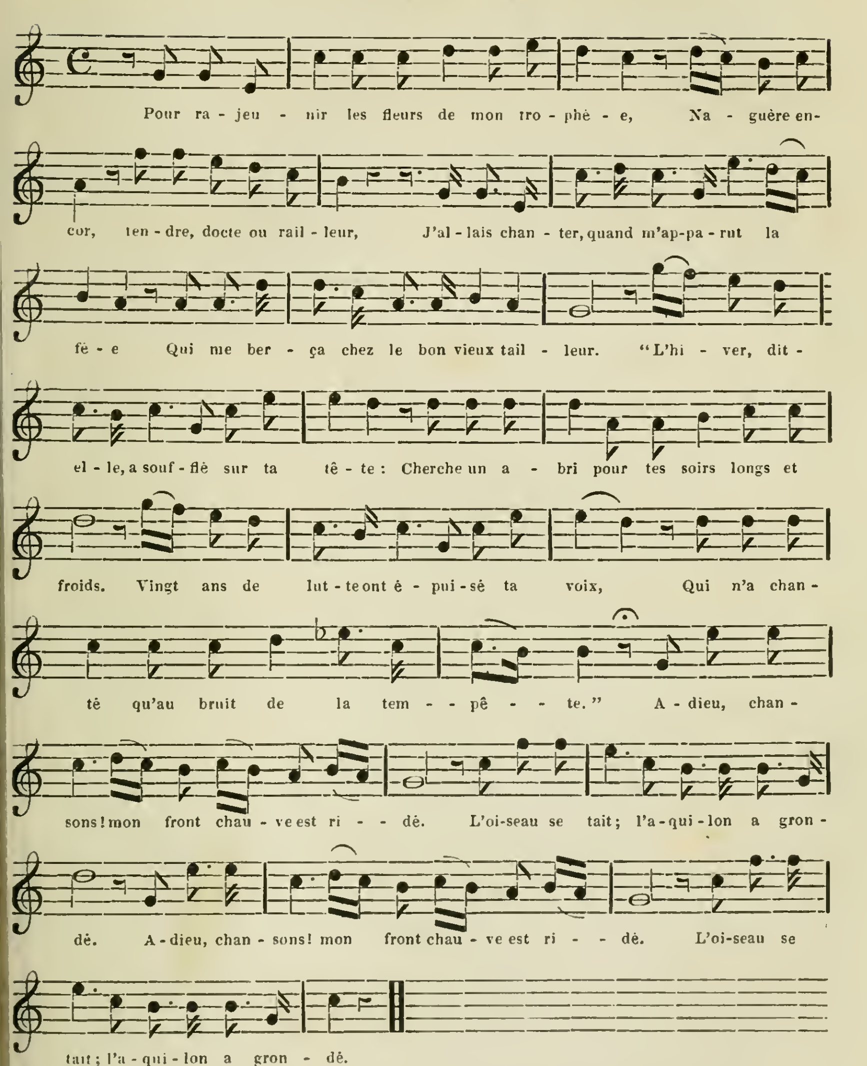

nit la ro - yau - té. Le con - qué - rant des
scep - tres de la ter - - re Pour suc - ces - seur choi -
sit la Li - ber - té. Des fleurs, en - fants, vous dont les mains sont
pu - res; En-fants, des fleurs, des pal - mes, des flam - beaux! De nos Trois
Jours or - nez les sé - pul - - tu - res. Com - me les
rois le peuple a ses tom - beaux. Des cor - rup - teurs la fac - ti - on ti -
trê - e Dé - serte en vain cet hum-ble mo - nu - ment; En vain com -
pare à l'é - meu - te e - ni - vrê - e, De nos ven - geurs le no - ble dé - voû -
ment. En - fants, en rêve, on dit qu'a - vec les
an - ges Vous é - chan - gez, la nuit, les plus doux mots. De l'a - ve -


nir prè-di-sez les lou-an-ges, Pour con-so-ler ces â-mes de hé-
ros. Di-tes-leur: Dieu veil-le sur vo-tre ou-
vra-ge. Par nos er-reurs ne vous lais-sez trou-
bler. Du coup qu'i-ci frap-pa vo-tre cou-ra-ge,
La terre en-core a long-temps à trem-bler. Mais dans nos
murs fon-drait l'Eu-rope en-tiè-re, Qu'au prompt dé-part de vingt peu-ples ri-
vaux, La li-ber-tè naî-trait de la pous-siè-re Qu'em-por-te-
raient les pieds de leurs che-vaux. Par-tout lui-ra l'è-ga-li-tè fè-
con-de. Les vieil-les lois er-rent sur des dè-bris. Le monde an-
cien fi-nit: d'un nou-veau mon-de La France est rei-ne, et son Louvre est Pa-


ris. A vous, en - fants, ce fruit des Trois Jour - né - es. Ceux qui sont
là vous frayaient le che - min. Le sang fran - çais, des gran-des des - ti -
né - es Trace en tout temps la rou-te au genre hu - main. Des fleurs, en -
fants, vous dont les mains sont pu - res ; En-fants, des fleurs, des pal - mes, des flam-
beaux ! De nos Trois Jours or - nez les sé - pul - tu - res. Com-me les
rois le peu-ple a ses tom - beaux.

ADIEU, CHANSONS!

AIR *d'Angéline* (de B. Wilhem).



"Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
"Comme un clavier modulait tous les airs;
"Où la gaîté, vive et rapide flamme,
"Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
"Plus rétréci, l'horizon devient sombre.
"Des gais amis le long rire a cessé.
"Combien là-bas déjà t'ont devancé!
"Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre."
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

" Bénis ton sort. Par toi la poésie
" A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
" Le chant, qui vole à l'oreille saisie,
" Souffla tes vers, même aux plus ignorants.
" Vos orateurs parlent à qui sait lire;
" Toi, conspirant tout haut contre les rois,
" Tu marias, pour ameuter les voix,
" Des airs de vielle aux accents de la lyre. "
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

" Tes traits aigus, lancés au trône même,
" En retombant aussitôt ramassés,
" De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
" Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
" Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
" De vieux fusils l'abattent en trois jours.
" Pour tous les coups tirés dans son velours,
" Combien ta muse a fabriqué de poudre ! "
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

" Ta part est belle à ces grandes journées.
" Où du butin tu détournas les yeux.
" Leur souvenir, couronnant tes années,
" Te suffira, si tu sais être vieux.
" Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
" Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
" Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
" Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. "
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CHANSONS,

AVEC LES NOMS DES AIRS.

FIN DE LA TABLE.

CHANSONS NOUVELLES

DE

P. J. DE BÉRANGER.

Bruxelles. — Imprimerie de J. H. BRIARD, rue aux Laines, 4.

CHANSONS NOUVELLES

DE

P. J. DE BÉRANGER

Complément de toutes les éditions.

Notre raison, six mille ans endormie,
Enfin s'éveille et tente un juste effort.
Déjà, chez nous, on parle économie
Et du vieux code on veut rayer la mort.
Plus ménager d'or et de sang, je pense,
Le monde, un jour, purifiera ses lois ;
Et comme objet de nuisible dépense,
Supprimera les bourreaux et les rois.

(1834. *Extrait d'une chanson inédite.*)



BRUXELLES.
LIBRAIRIE PITTORESQUE D'ADOLPHE DEROS,
RUE DE L'EMPEREUR, 22.

1853

A M. PERROTIN [1].

Il y a douze ans, mon cher Perrotin, que, pensant à l'oubli où, selon moi, mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédai toutes mes chansons, faites et à faire, pour une modique rente viagère de huit cents francs. Vous hésitiez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous il l'eût été en effet; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez donner à mes vieux refrains; entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux, qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent, plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je sens qu'il est de mon devoir de vous venir en aide, autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, sept ou huit chansons, auxquelles vous pourrez joindre les couplets imprimés le jour du convoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vite, car l'envie de les reprendre pourrait me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi, j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur. J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence, entre un homme de lettres et un libraire, est malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

BÉRANGER.

PASSY, 19 décembre 1846.

P. S. Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon; mais je tiens à ce que celles-là paraissent toutes ensemble.

(1) Par une réserve facile à comprendre, l'éditeur des *Chansons de Béranger* hésitait à publier cette lettre, qui était si honorable pour lui; mais maintenant que le libraire publie, séparément, les *Chansons inédites*, où donc pouvait-il trouver une préface plus convenable, un frontispice plus excellent, à cette publication?

CHANSONS NOUVELLES

DE

P. J. DE BÉRANGER.

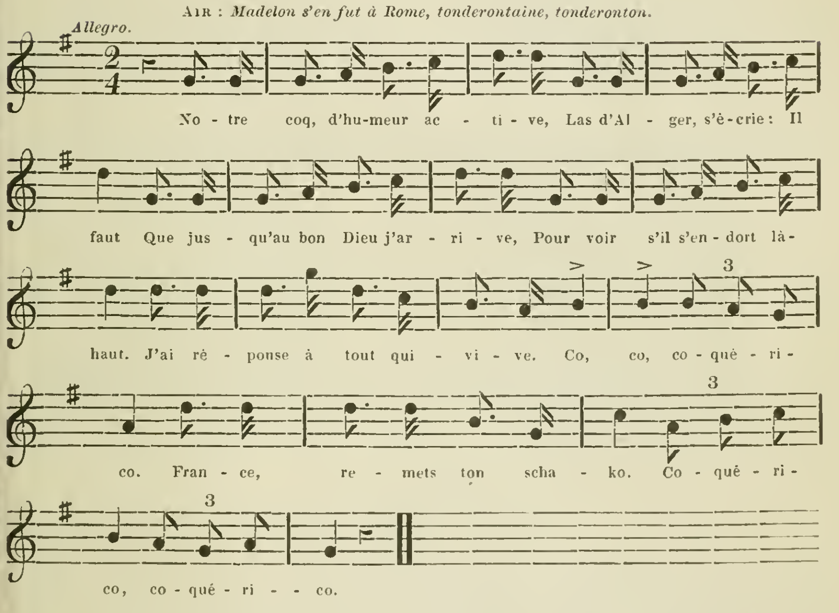
NOTRE COQ.

PAR JACQUES DUBUISSON,

SERGENT AUX CHASSEURS D'AFRIQUE.

PUBLIÉ LE 3 MARS 1847.

AIR : *Madelon s'en fut à Rome, tonderontaine, tonderonton.*



Oui, jusqu'au ciel je m'envole,
Sans permis des généraux.
Heureux, si mon chant racole
Des âmes de vieux héros.
De leur gloire je raffole.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles!
Et les cieux, comme ils sont grands!
Ces planètes, seraient-elles
Un bon mets de conquérants!
Qu'à nos gens poussent des ailes!
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune;
Mars m'attire à ses tambours.
Chez Mercure, la Fortune
Gave butors (1) et vautours.
Que d'avocats dans la lune!
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako
Coquérico, coquérico.

(1) Butor, oiseau de proie

Du soleil je fends la voûte.
Dieu! l'Empereur m'apparaît!
Tu veux un guide, sans doute;
Tiens, dit-il, mon aigle est prêt.
Du Ciel il connaît la route.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Nous partons, et dans nos traites,
L'aigle se plaît à conter
Batailles, siéges, retraites;
Si bien que, pour l'écouter,
S'arrêtent plusieurs comètes.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Vient un parfum qui nous flatte :
Au Paradis nous voilà,
Dit l'aigle; à la porte gratte :
Mon père, quittons-nous là.
Adieu, serrons-nous la patte.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre?
C'est saint Pierre. Il me dit : Coq,
Aucun des tiens ne pénètre
Chez nous, que pour pendre au croc.
Vos chants m'ont trop fait connaître.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Passe un ange qui raconte
Le refus du vieux commis.
Cours, dit le bon Dieu; qu'il monte,
Ce coq est de mes amis.
J'entre, et Pierre en meurt de honte.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Mange et bois dans mon aiguière,
Dit le bon Dieu, fort à point.
Çà! parmi vos gens de guerre,
De moi ne médit-on point?
— A vous ils ne pensent guère.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Mais quoi! le bon Dieu se fâche!
— Coq, ne désertes-tu pas?
— Corbleu! suis-je donc un lâche?
— Non; mais retourne là-bas :
Tu n'as point fini ta tâche.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

Sous le drapeau tricolore
Va réchauffer cœurs et bras.
De vous j'ai besoin encore.
Coq, bientôt tu chanteras
Le réveil avant l'aurore.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudre,
Rentre au quartier général,
Disant : L'on en va découdre;
Dieu fait seller son cheval;
Les anges font de la poudre.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique,
C'est moi, Jacques Dubuisson,
Sergent aux chasseurs d'Afrique,
Qui composai la chanson.
Apprenez-en la musique.
Co, co, coquérico.
France, remets ton schako.
Coquérico, coquérico.

LE GRILLON.

FONTAINEBLEAU, 1836.
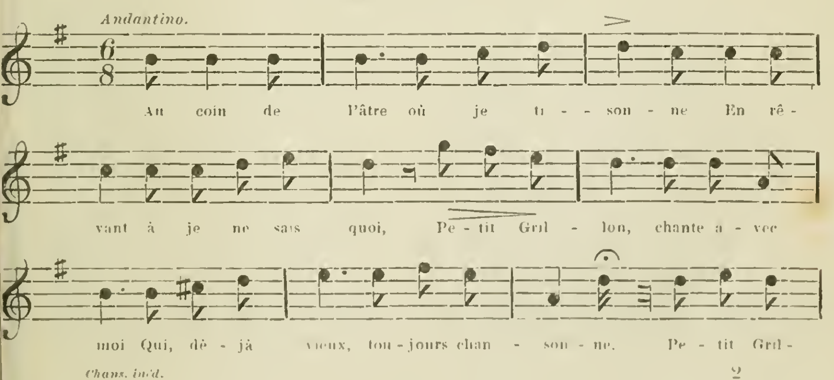
AIR *de Jeannot et Colin.*

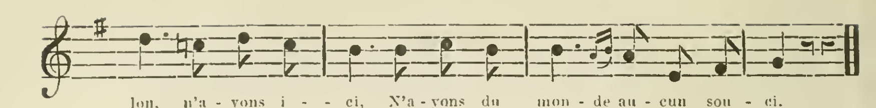
Andantino.

Au coin de l'âtre où je ti - - son - ne En rê -
vant à je ne sais quoi, Pe - tit Gril - - lon, chante a - vec
moi Qui, dé - jà vieux, tou - jours chan - son - ne. Pe - tit Gril-
lon, n'a - yons i - ci, N'a-yons du monde au - cun sou -
ci; Pe - - tit Gril - lon, n'a - yons i - ci, N'a -
yons du monde au - cun sou - - ci.

MÊME CHANSON.

AIR *nouveau de Frédéric Bérat.*





Nos existences sont pareilles :
Si l'enfant s'amuse à ta voix,
Artisan, soldat, villageois,
A la mienne ont charmé leurs veilles.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite
Un lutin n'est-il pas caché?
Vient-il voir si quelque pêché
Tient compagnie au vieil ermite?
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page
De quelque fée au doux pouvoir,
Qui t'adresse à moi pour savoir
A quoi le cœur sert à mon âge?
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Non ; mais en toi, je le veux croire,
Revit un auteur qui, jadis,
Mourut de froid dans son taudis,
En guettant un rayon de gloire.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,
On veut briller, l'auteur surtout.
Dieu, servez chacun à son goût :
De la gloire à ce pauvre insecte.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du munde aucun souci.

La gloire ! est fou qui la désire :
Le sage en dédaigne le soin.
Heureux qui recèle en un coin
Sa foi, ses amours et sa lyre!
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.
Guerre à tout nom qui retentit !
Au fait, plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

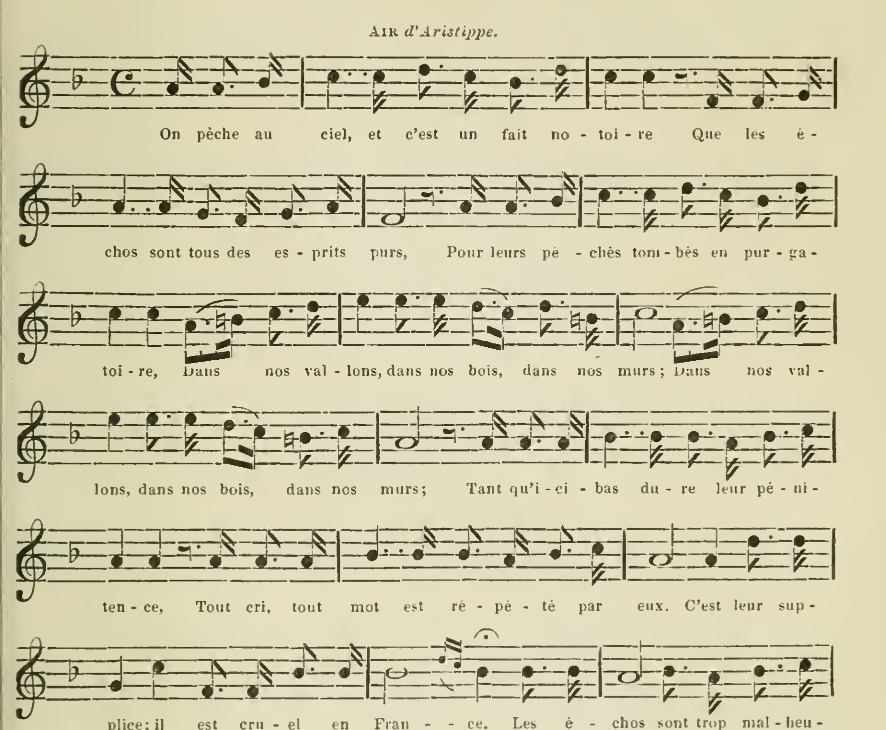
Ah ! si tu fus ce que je pense,
Ris du lot qui t'avait tenté.
Ce qu'on gagne en célébrité,
On le perd en indépendance.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,
Chantant l'un par l'autre égayés.
Prions Dieu de vivre oubliés,
Toi, dans ton trou ; moi, sur ma chaise.
Petit Grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

LES ÉCHOS.

1839.

Air *d'Aristippe.*



Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,
Pauvres forçats par d'autres remplacés,
Rentrés au ciel, à leurs frères les anges
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :
Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,
Pour nous Paris est surtout bien affreux :
A tous les vents il y pleut des paroles.
Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A l'Institut, mes frères,
J'eus pour prison des murs retentissants.
Doctes concours, spectacles littéraires
M'enflaient sans fin de mots vides de sens.
Réglant science, art, vers, morale, histoire,
Là, que de nains, au cerveau plat et creux,
Prenaient ma voix pour trompette de gloire!
Les échos sont trop malheureux.

Moi, dit l'écho du Palais de Justice,
J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.
Des becs retors et martyr et complice,
Que de clients j'ai ruinés en frais!
Des gens du roi j'allongeais l'éloquence.
Plus d'un haut rang ils étaient désireux,
Plus leur faconde effrayait l'innocence.
Les échos sont trop malheureux.

Un autre dit : Dans une basilique,
Près de la chaire, hélas! je fus logé.
Des sermonneurs ferai-je la critique
Et de la foi de messieurs du clergé ?
Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire,
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux ;
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.
Les échos sont trop malheureux.

Palais-Bourbon, j'ai subi tes séances!
S'écrie enfin de tous le plus puni :
De la tribune, écueil des consciences,
Un Manuel serait encor banni.
Paix! disait-on, quand venait me surprendre,
Dans cent discours, quelque mot généreux;
Écho, paix donc! les rois vont nous entendre.
Les échos sont trop malheureux.

A bas la loi qui de nous, pauvres anges,
Fait les échos d'un peuple de bavards!
Clament en chœur les célestes phalanges
L'art de parler est le plus sot des arts.
Nos remplaçants, déjà las du martyre,
Se croient en butte aux esprits ténébreux;
Tous ont crié : De l'enfer Dieu nous tire!
Les échos sont trop malheureux.

L'ORPHÉON.

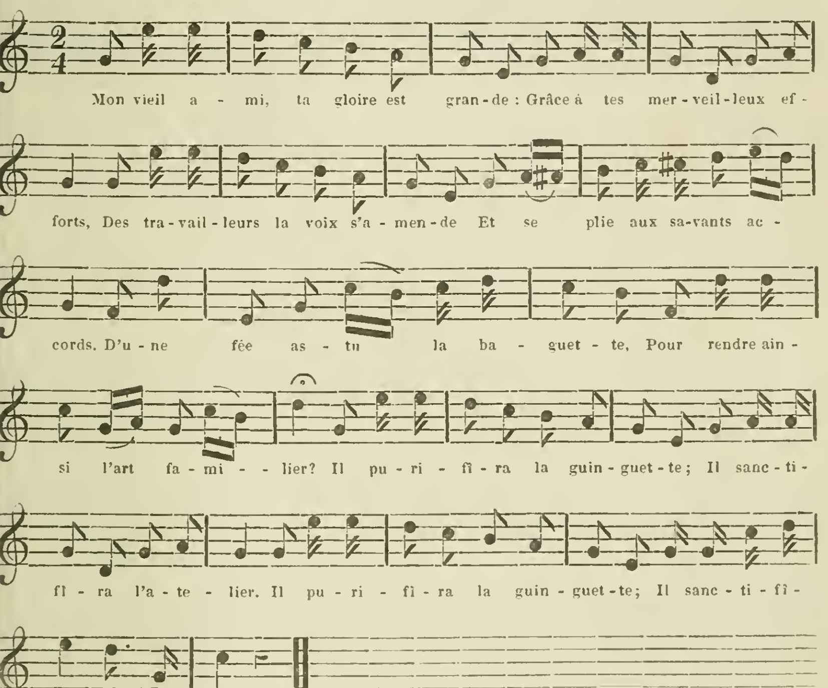
LETTRE A B. WILHEM,

AUTEUR

DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL.

Après la dernière séance de l'Orphéon de 1841.

AIR *de Madame Favart.*



Wilhem, toi de qui la jeunesse
Rêva Grétry, Gluck et Mozart,
Courage! à la foule en détresse
Ouvre tous les trésors de l'art.
Communiquer à des sens vides
Les plus nobles émotions,
C'est faire en des grabats humides
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,
Épandant ses flots jusqu'en bas,
Nous verrons ivres de son onde
Artisans, laboureurs, soldats.
Ce concert, puisses-tu l'étendre
A tout un monde divisé!
Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :
Fais-la rougir par tes travaux.
De meurtres elle tient école
Et pousse à des Werther nouveaux.
On l'entend, d'excès assouvie,
En vers, en prose s'essouffler
A décourager de la vie
Ceux qu'elle en devrait consoler

Des classes qu'à peine on éclaire
Relevant les mœurs et les goûts,
Par toi, devenu populaire,
L'art va leur faire un ciel plus doux
Les notes, sylphides puissantes,
Rendront moins lourd soc et marteau,
Et feront des mains menaçantes
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène
Tenter un plus brillant laurier,
Tu choisis d'alléger la chaîne
Du pauvre enfant de l'ouvrier.
A tes leçons, large semence,
La foule accourt, et tu les vois
Captivant jusqu'à la démence (1),
Vers le ciel diriger sa voix.
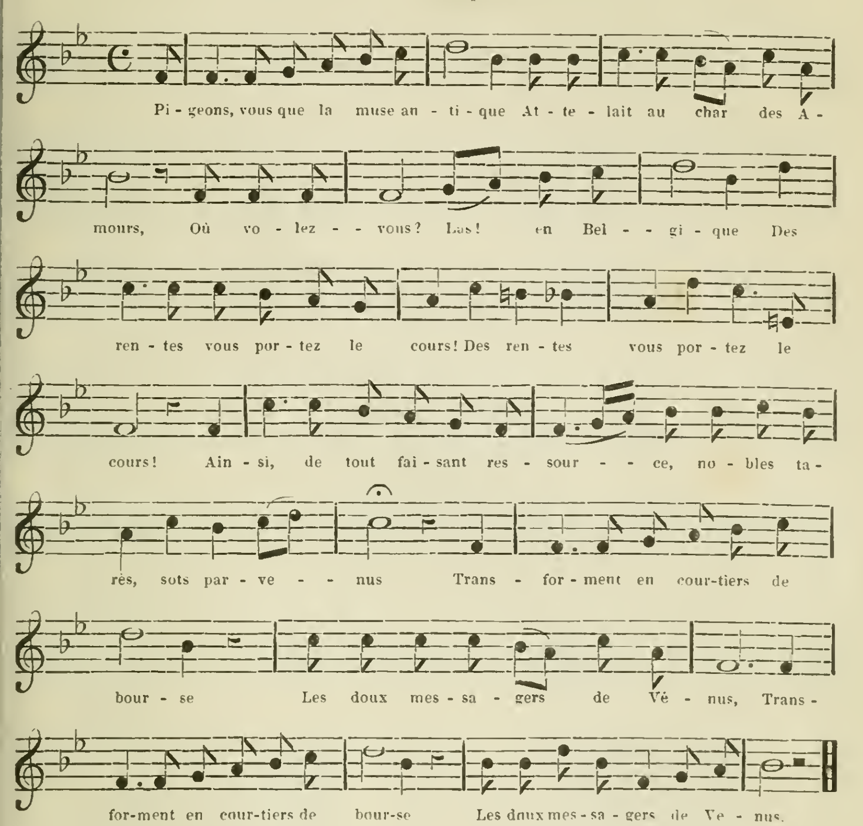
D'une œuvre et si longue et si rude
Auras-tu le prix mérité?
Va, ne crains pas l'ingratitude,
Et ris-toi de la pauvreté.
Sur ta tombe, tu peux m'en croire,
Ceux dont tu charmes les douleurs
Offriront un jour à ta gloire
Des chants, des larmes et des fleurs (2).

(1) Les docteurs Trélat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux, à la Salpétrière et à Bicètre, de la méthode de Wilhem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont pu chanter à l'église des morceaux de musique qui offraient d'assez grandes difficultés d'exécution.

(2) Peu de mois après avoir adressé ces couplets à son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Wilhem mourait à soixante ans, pauvre, à bout de force, mais révant toujours à l'extension de sa méthode, fruit de vingt-deux ans de travaux; les autorités municipales et départementales, les maitres qu'il avait formés, et la foule de ses élèves de tout âge, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus enviés.

LES PIGEONS DE LA BOURSE.

Air *du Baiser au porteur.*

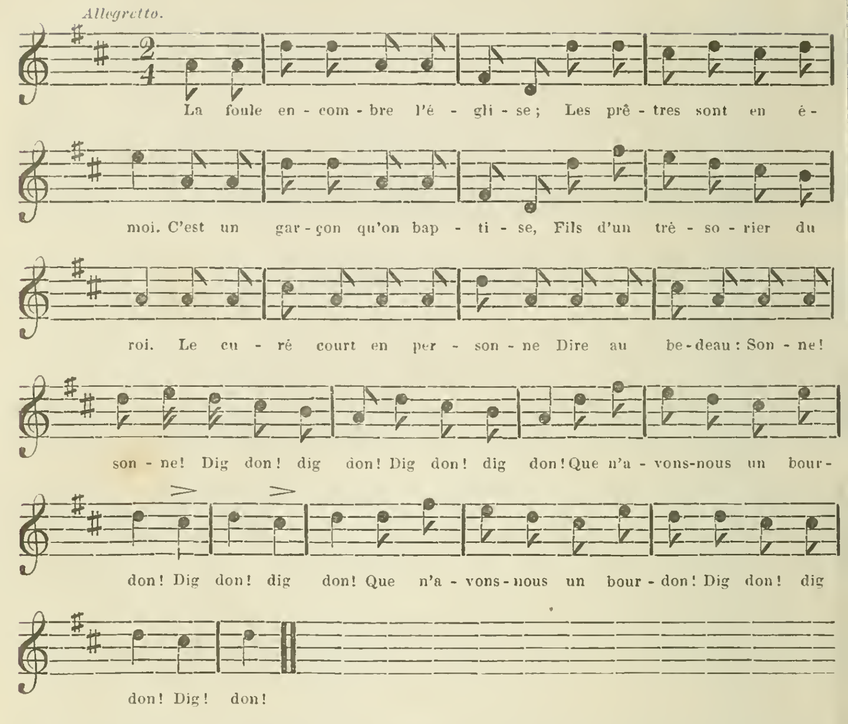


De tendresse et de poésie,
Quoi! l'homme en vain fut allaité.
L'or allume une frénésie
Qui flétrit jusqu'à la beauté!

Pour nous punir, oiseaux fidèles,
Fuyez nos cupides vautours;
Aux cieux remportez sur vos ailes
La poésie et les amours.

BAPTÊME DE VOLTAIRE (1).

AIR : *Les cloches du monastère.*



Le curé parle au vicaire :
Ce baptême nous fera
Redorer croix, reliquaire,
Ostensoir, *et cætera*.
Même il se peut que j'accroche
De l'argent pour une cloche.
Dig don! dig don!
Que n'avons-nous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

Ah! crie un chantre, j'espère
Que, nous livrant son cellier,
Cet enfant comme son père
Un jour sera marguillier.
Qu'à son nom l'honneur s'attache
D'un gros marguillier sans tache.
Dig don! dig don!
Que n'avons-nous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

A la marraine un beau prêtre
Dit tout bas : Les jolis yeux!
Madame, vous devez être
Un ange envoyé des cieux.
L'enfant qu'un ange patronne
Est un saint que Dieu nous donne.
Dig don! dig don!
Que n'avons-nous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

De sa mère, ajoute un diacre,
Ce fils aura tout l'esprit.
Qu'à la chaire il se consacre :
Il vengera Jésus-Christ.
Qui sait? à sa voix peut-être
Plus d'un bûcher doit renaître.
Dig don! dig don!
Que n'avons-nous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

(1) Voltaire, né en février 1694, était d'apparence si frêle qu'on se contenta de l'ondoyer en famille. Son baptême n'eut lieu qu'en novembre de la même année, à Saint-André-des-Arts. Son père, notaire d'abord, devint trésorier de la cour des comptes.

Mais du ciel tombe un fantôme,
C'est Rabelais, grand moqueur,
Qui leur dit : Dans ce vieux tome
J'ai chanté jadis au chœur.
Sur cet enfant qu'on baptise,
Dieu veut que je prophétise.
Dig don! dig don!
Que n'avez-vous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

Nous nommons François-Marie
Ce garçon, dit le parrain.
Le fantôme se récrie :
De tels noms ne lui vont brin.
La Gloire, à son baptistère,
Lui donnera nom, Voltaire.
Dig don! dig don!
Que n'avez-vous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!
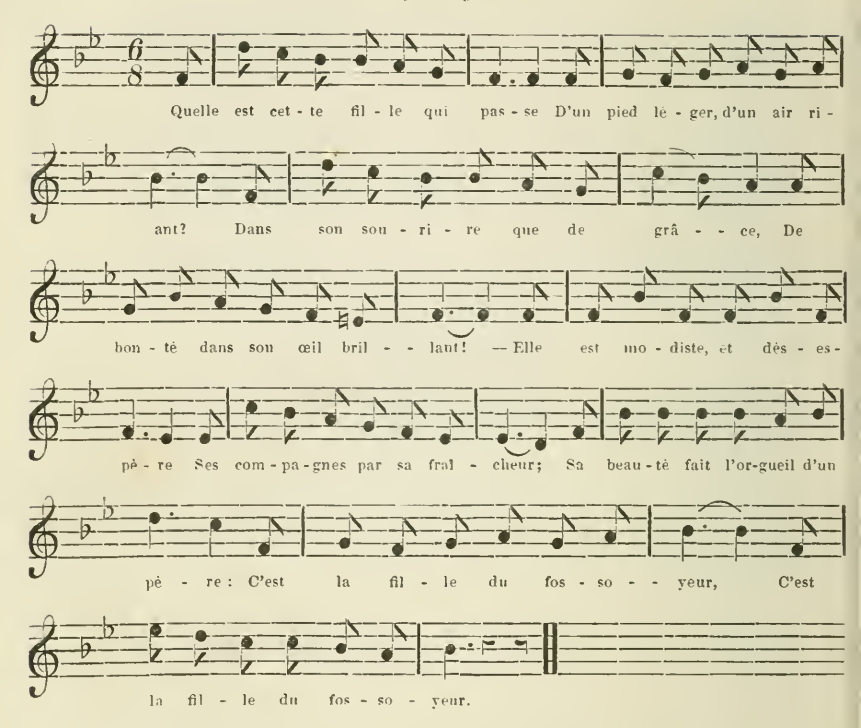
Dans ce marmot, tête énorme,
Germe un puissant écrivain
Qui doit, en fait de réforme,
Passer Luther et Calvin.
Sots préjugés, il vous sape.
Gare à vous, monsieur du pape!
Dig don! dig don!
Que n'avez-vous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

Ce Rabelais, qu'on l'arrête!
Dit le curé s'échauffant.
Pour nous un dîner s'apprête
Chez le père de l'enfant :
De cadeaux il nous accable :
Baptisons, fût-ce le diable!
Dig don! dig don!
Que n'avons-nous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

Le fantôme qui s'envole
Crie aux prêtres : Avant peu,
Voltaire encore à l'école,
En jouant y met le feu.
Ce feu chez vous va s'étendre :
Aux cloches il faut vous pendre.
Dig don! dig don!
Que n'avez-vous un bourdon!
Dig don! dig don!
Dig! don!

CLAIRE.

AIR : *Qu'il est flatteur.*



Claire habite le cimetière.
Ce qu'au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre; et sa volière,
Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas, voltige sur les tombes
Un couple éclatant de blancheur;
A qui ces deux blanches colombes?
A la fille du fossoyeur.

Le soir, près du mur que domine
Son toit, où la vigne a grimpé,
Par les sons d'une voix divine
De surprise on reste frappé.
Chant d'amour ou chant d'allégresse
Vous retient joyeux ou rêveur.
Quelle est, dit-on, l'enchanteresse?
C'est la fille du fossoyeur.
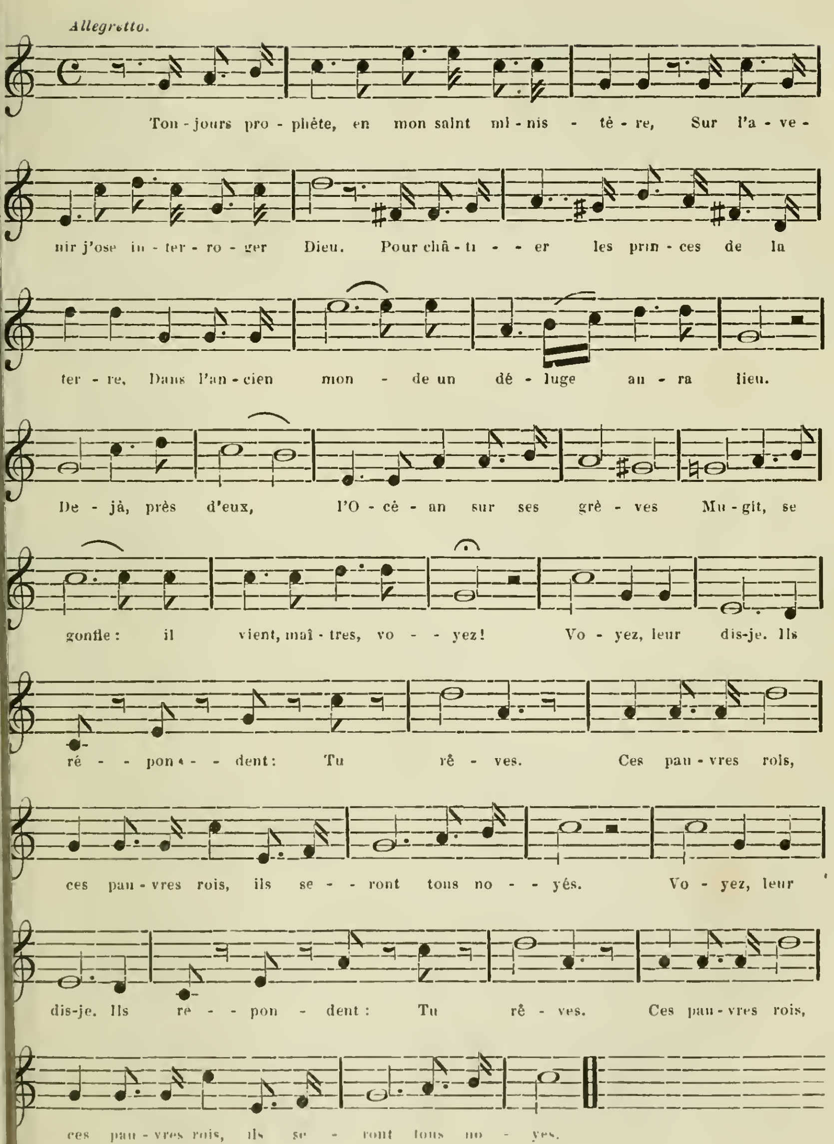
On l'entend rire dès l'aurore
Sous les lilas de ce bosquet,
Où les fleurs humides encore
A sa main s'offrent par bouquet.
Là, que les plantes croissent belles!
Que les myrtes ont de vigueur!
Là, toujours des roses nouvelles
Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain grande fête;
Son père va la marier.
Elle épouse, et la noce est prête,
Un jeune et beau ménétrier.
Demain, sous la gaze et la soie,
Comme en dansant battra son cœur!
Dieu donne enfants, travail et joie
A la fille du fossoyeur.

LE DÉLUGE.

PUBLIÉ LE 26 MAI 1847.

AIR *des Trois couleurs.*



Que vous ont fait, mon Dieu, ces bons monarques?
Il en est tant dont on bénit les lois.
De jougs trop lourds si nous portons les marques,
C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits.
Pourtant les flots précipitent leur marche
Contre ces chefs jadis si bien choyés.
Faute d'esprit pour se construire une arche,
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Qui parle aux flots? un despote d'Afrique,
Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus.
Soumis, dit-il, à mon fétiche antique,
Flots qui grondez, doublez mes revenus.
Et ce bon roi, prélevant un gros lucre
Sur les forbans à la traite employés,
Vend ses sujets pour nous faire du sucre.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Accourez tous! crie un sultan d'Asie :
Femmes, vizirs, eunuques, icoglans.
Je veux, des flots domptant la frénésie,
Faire une digue avec vos corps sanglants.
Dans son sérail tout parfumé de fêtes,
D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés,
Il fume, il bâille, il fait voler des têtes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

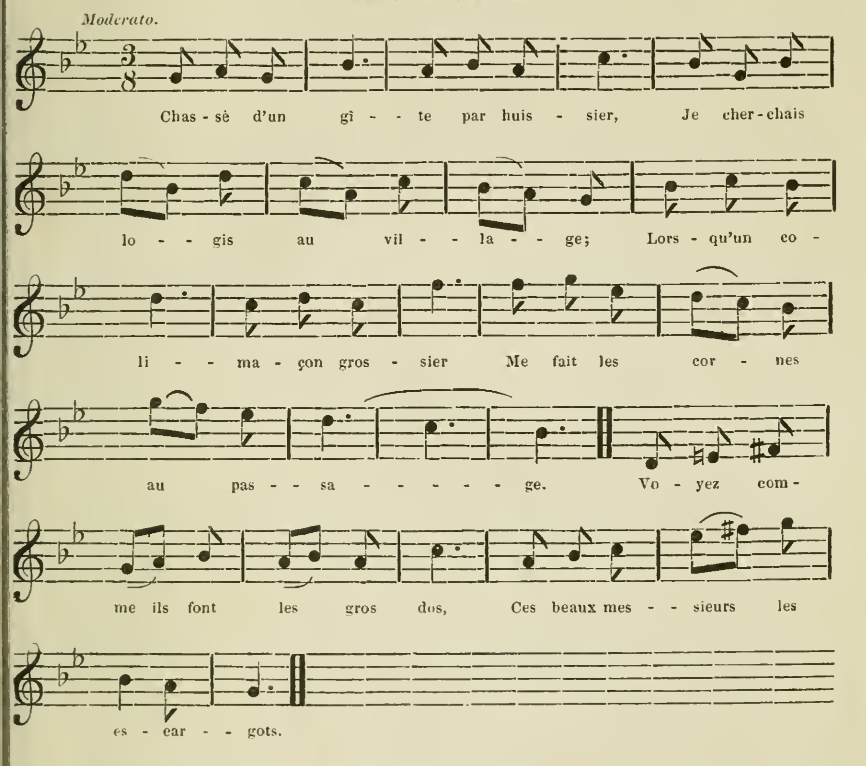
Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,
Unis en vain pour se prêter secours,
Tous ont crié : Dieu, soyez notre juge.
Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours.
Dans l'Océan ces augustes personnes
Vont s'engloutir; leurs trônes sont broyés;
On bat monnaie avec l'or des couronnes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, ô prophète?
Peuples, c'est nous, affranchis de la faim,
Nous, plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois inutiles enfin.
Dieu fait passer sur ces fils indociles
Nos flots mouvants si longtemps fourvoyés.
Puis, le ciel brille et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

LES ESCARGOTS.

1840.

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous.*



Celui qui me nargue aujourd'hui
Semble dire : Vil prolétaire!
Il n'a pas même un chaume à lui!
L'escargot est propriétaire.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Au seuil de son palais nacré,
Ce mollusque, à bave incongrue,
Se carre en bourgeois décoré,
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils en danger,
Dans sa maison, vite, il s'enferme.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui,
Et salit le pampre et les roses.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tentent de l'émouvoir
Des oiseaux les voix les plus belles;
Le rustre a peine à concevoir
Qu'on ait une voix et des ailes.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raison, ma foi.
Fi du peu que l'esprit rapporte!
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En deux chambres l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.
Je le tiens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent !
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,
Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

MA GAITÉ.



AIR *nouveau* (de Frédéric Bérat).

Andantino.

Ma gal - - tè s'en est al - - lè - e. Sage ou

fou qui la ren - dra A ma pauvre âme i - so - lè - e, Dieu

l'en ré - com - pen - se - - ra. Tout vient ag - gra - ver ma

per - te : L'in - fi - dèle, en s'é - va - - dant, Au cha -

Poco rit.

grin tou - jours rô - - dant A lais - - sé ma porte ou -

Tempo dolce.

ver - te. Au lo - - gis ra - me - nez - la, Vous

tous qu'el - le con - so - - la; Au lo - - gis ra - me - nez -

la, Vous tous qu'el - le con - so - - la.

Ma gaité, bonne égrillarde
D'un garçon malingre et vieux,
Devait me servir de garde,
Devait me fermer les yeux.
De ses traits qui n'a mémoire ?
Pour me la voir ramener,
Si j'en avais à donner,
Je donnerais de la gloire.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur sa paille
Et le pauvre en son grenier.
La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

" Cessez à de folles têtes
" D'inspirer vos désespoirs,
" Disait-elle aux grands poëtes :
" Le génie a ses devoirs.
" Qu'il brille au vaisseau qui sombre
" Comme un phare bienfaisant.
" Je ne suis qu'un ver luisant,
" Mais je rends la nuit moins sombre. "
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu ;
En petit cercle et sans gêne
S'ébattait au coin du feu.
Que son rire avait de charmes !
J'en pleurais épanoui.
Le rire est évanoui ;
Il n'est resté que les larmes.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Elle exaltait la jeunesse,
Les cœurs chauds, les doux penchants,
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, point de méchants.
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides !
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Mais nous désertons la gloire,
Mais l'or seul nous fait des dieux ;
Aux méchants si j'allais croire !
Gaîté, reviens au bon vieux.
Tout sans toi me rend à plaindre.
Las ! mon cerveau se transit ;
Ma voix meurt, mon feu noircit,
Et ma lampe va s'éteindre.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

